This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

682c
R47
v.15

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# *Revue germanique*

Digitized by Google

Lille. — Imprimerie Camille Robbe, O. Marquant, Succ.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

# Revue germanique

*ALLEMAGNE. — ANGLETERRE*
*ÉTATS-UNIS. — PAYS-BAS. — SCANDINAVIE*

---

**QUINZIÈME ANNÉE — 1924**

---

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
Rue Faidherbe, LILLE

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

5028

UNIV. OF CALIFORNIA

QUINZIÈME ANNÉE — N° 1 — JANVIER-MARS 1924

# Revue germanique

JAN 30 1924

*ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS.*
*SCANDINAVIE*

REVUE TRIMESTRIELLE

## SOMMAIRE :

**Henri Tronchon** : Victor Cousin « prophète » de Herder.

**NOTES ET DOCUMENTS**

**Louis Brun** : La France jugée par un Allemand.
**Victor Fleury** : Les précurseurs de la République allemande.

**REVUES ANNUELLES**

**A. Fournier** : Le roman allemand.

**COMPTES RENDUS CRITIQUES**

**BULLETIN**

**BIBLIOGRAPHIE**

**REVUE DES REVUES**

**CHRONIQUE**

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
52bis, rue Esquermoise, LILLE

Digitized by Google

Fondée en 1905, la **Revue Germanique** est publiée sous les auspices de l'UNIVERSITÉ DE LILLE et paraît quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et novembre.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire de la civilisation, la philologie dans les pays de langue germanique (Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Scandinavie) ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues annuelles du roman, du théâtre et de la poésie lyrique en Allemagne, en Autriche, etc.

4° Des comptes rendus critiques détaillés des livres récents et dont l'objet est de son programme ;

5° Un bulletin mentionnant et appréciant brièvement les publications de moindre importance ou d'un intérêt moins direct, rééditions, etc. ;

6° Une bibliographie où sont signalés les ouvrages récemment parus ;

7° Une revue des revues.

8° Une chronique.

**Le prix de l'abonnement** est fixé à **25** fr. par an pour Paris et Lille, à **27** fr. pour les départements et l'étranger. Prix du numéro : **8** fr.

Directeur : F. PIQUET, professeur à l'Université de Lille.

*Prière de s'adresser :*

**pour tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, communications, etc.), à** M. F. PIQUET, **65, rue Brûle-Maison, Lille,**

**et, pour les abonnements, achat de fascicules séparés, changements d'adresse, réclamations, paiements (par mandat-carte) à** M. Léon MIS, **211, boulevard Victor-Hugo, Lille (compte de chèques postaux N° 541).**

# EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES
## de l'Année 1923 (1)

### I. — ARTICLES ORIGINAUX


Pages

**Dottin (Paul).** — Daniel de Foe mystificateur ou les faux mémoires de Mesnager . . . . . 269

**Ehrhard (Auguste).** Bettina d'Arnim et le Prince de Pückler-Muskau. 1

**Moncel (Henri).** — Félicia Hemans et Shelley . . . . . 397

**Saurat (Denis).** La conception nouvelle de Milton . . . . . 113


### II. NOTES ET DOCUMENTS


**Brun (Louis).** Une nouvelle biographie de Gœthe . . . . . 403

**Derocquigny (Jules).** Notes lexicologiques . . . . . 142

**Janelle (Pierre).** Les versions anglaises de la Bible . . . . . 144

**Lalou (R.).** — De Thomas de Quincey à Baudelaire . . . . . 146

**Mossé (F.).** — Chaucer et la liturgie . . . . . 283

**Pitrou (R.).** — Une philosophie de l'Expressionnisme . . . . . 16

**Thomas (W.)** Lettres inédites de Robert Browning à Joseph Milsand . . . . . 422


### III. REVUES ANNUELLES


**Brun (Louis).** — Le théâtre allemand . . . . . 290

**Danchin (F.-C.) et Cestre (C.).** Le roman anglais et américain . . 148

**Favre (Adolphe).** La poésie allemande . . . . . 426

**Fournier (A.).** — Le roman allemand . . . . . 22

**Ruyssen (Henri) et Cestre (C.).** — Le théâtre anglais et américain 307

IV. COMPTES RENDUS CRITIQUES. — V. BULLETIN. — VI. BIBLIOGRAPHIE. — VII. REVUE DES REVUES. — VIII. CHRONIQUE.


(1) A partir de janvier 1924 la *Revue Germanique* cesse de faire entrer les littératures anglaise et américaine dans son programme.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

# VICTOR COUSIN « PROPHÈTE » DE HERDER

La traduction Quinet venait de paraître, œuvre fervente de plusieurs années, version d'une traduction anglaise excellente. Parmi les premières critiques publiées, celle de Jouffroy dans le *Globe* (commune au *Herder* de Quinet et au *Vico* de Michelet), en un passage final non reproduit aux *Mélanges Philosophiques*, laissait espérer d'autres articles, de Jouffroy lui-même, sur la philosophie de l'histoire : « belle question, née en France, à laquelle la France a consacré trois ouvrages immortels, et que la philosophie y ramène après quarante années d'exil ». La promesse de Jouffroy ne valait qu'en attendant « quelque main plus habile ». C'était annoncer de bien près, modestement, mais sans abandonner rien des positions prises, ce qui devait être le Cours de son ancien maître Cousin, l'éloquente *Introduction à l'Histoire de la Philosophie*, professée dès l'année suivante, et dont la XI^e leçon faisait sa place à Herder.

Quelle fut cette place, au juste, dans le très habile exposé qui, pour Secrétan, marque le moment suprême de Victor Cousin — et dans la pensée même qui l'inspirait ? la question n'est pas sans intérêt pour l'histoire des idées dans la France moderne.

## I

Cousin présente Herder après Bossuet et Vico, tous deux complétés et dépassés par lui, — avant Voltaire et Fergusson auxquels il est très supérieur, l'un pénétrant, généreux, mais dénué de critique exacte ou profonde, l'autre fort vanté mais qu'on ne saurait prendre au sérieux, — avant Turgot, plus riche d'idées qu'eux deux, et Condorcet dont les qualités les meilleures et le plus souvent louées « se trouvent chez Herder ».

Bossuet garde l'honneur d'avoir « donné à l'Europe comme le commencement nécessaire d'une vraie histoire de l'humanité »,



595606

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA



un *cadre* qui subsiste, qu'il faut seulement agrandir en substituant au peuple juif l'humanité entière ; mais outre que chez lui la « faiblesse des détails » est extrême, due au temps où manquait sinon l'érudition historique, du moins la critique, la conception de son livre « ne lui appartient pas à lui, mais au génie de l'Église ». Quant à Vico, il représente le point de vue opposé : avec lui la religion se rapporte à l'humanité, qui, pour Bossuet, était au service de la religion. Le point de vue politique à son tour devient ainsi un point de vue exclusif ; et si la science de l'histoire a pour but dernier de « faire tout rentrer dans l'humanité..., sauf ensuite à rapporter les destinées de l'humanité en ce monde lui-même à quelque chose de plus élevé », l'œuvre de Vico marque un pas immense. Mais outre qu'il néglige à peu près de tout point ces deux éléments de l'histoire, art et philosophie, outre qu'il omet l'époque orientale que la religion domina, il voit peu « les rapports d'histoire à histoire, de peuple à peuple », et manque de netteté dans son explication du développement progressif de l'humanité.

Deux grands ouvrages, dit Cousin, l'un et l'autre incomplets, qui en se contredisant se corrigent. « Il ne restait plus à la science de l'histoire qu'à sortir des points de vue exclusifs de la religion et de l'État », à les comprendre l'un et l'autre dans un cadre plus vaste où ils eussent « leur vraie place et leur importance relative », à côté d'éléments autres, « sacrifiés » par Bossuet et Vico.« De là la nécessité de Herder ».

Tout ce qui leur manquait se trouve dans son œuvre, incontestablement supérieure, monument d'une époque beaucoup plus avancée. A la religion et à l'Etat viennent s'ajouter les arts, la poésie, l'industrie, le commerce, « même la philosophie », et aussi les chants populaires et la poésie primitive — « pour la première fois » —, les langues, les races, les religions : tout a sa place dans son histoire de l'humanité. Herder sort des époques les plus connues de la civilisation, et fait « les premiers pas » dans le monde oriental, si peu familier à son temps. Lui qui traite « de main de maître » toutes les parties qui dans chaque peuple se rapportent aux arts et à la littérature, il a su attribuer la plus

Digitized by Google

haute importance au *théâtre* de l'histoire et « pour la première fois », insiste Cousin, donner à la géographie physique le grand rôle qui lui revient dans l'histoire.— A tant de « titres supérieurs » et sans les « obscurcir », s'opposent quelques défauts graves. « Si grand poète » que fût Herder, il a subi pourtant l'influence de la philosophie un peu terne qui régnait de son temps, il a traité l'histoire en Lockiste qu'il restait malgré tout, et « trop regardé l'homme comme l'enfant et l'écolier passif de la nature », quitte, là où nature, sensibilité, imagination ne suffisent pas pour expliquer certains développements de la civilisation, comme le problème du langage, à recourir à des explications mystiques, contradictoires à l'esprit de son ouvrage (1). Le tout a « plus d'éclat que de lumière », et souffre d'un « caractère général d'indétermination » qui, même ailleurs que sur la question du progrès, nuit à l'impression des « grandes qualités » de l'ouvrage. Et gravement, à propos de Herder « plus littérateur que philosophe », qui a le tort d'éviter les *formules*, « l'expression la plus lucide de l'histoire », à propos d'un Herder mondain travaillant un peu pour « l'élégante société de Weymar », à laquelle pourtant il ne sacrifiait guère, du temps des *Idées*, le Cousin de 1828 laisse tomber cette condamnation qu'il méritera lui-même combien davantage : « On ne peut pas à la fois charmer le monde et satisfaire la philosophie » (2).

L'œuvre de Herder est pour lui « encore le plus grand monument élevé à l'histoire du progrès jusqu'à nos jours ». Après Herder, il ne voit « aucune grande tentative de ce genre », en

(1) Ceci déjà noté par Quinet lui-même dans l'*Introduction* de sa traduction, t. I, 27, 30 ; de même, *ibid.* 18 et 26, sur Herder précurseur, un précurseur déjà un peu oublié.

(2) Au cours d'éditions ultérieures, le mot a disparu. Il serait assez curieux de relever, à travers des recherches dont la plupart sont de forme surtout (destinées à resserrer quelque peu une expositon assez oratoire et quasi improvisée), ce que V. Cousin a *repris* des éloges d'abord donnés à Herder. Dans la 4e édition (1861), Herder n'est plus appelé « grand poète »; les « couleurs extrêmement brillantes » sont remplacées par « ce beau livre » ; Cousin supprime : « tout ce qui manque à Bossuet et à Vico, se trouve dans Herder », ainsi que le passage relatif à l'absence d'aucune tentative analogue à la sienne en Angleterre, en Ecosse et en France, et le mot qui taxait d'injuste sévérité la critique allemande contemporaine. Herder était dit, en 1828, « plus littérateur que philosophe », il est maintenant « littérateur plus encore que philosophe » ; en face de Creuzer, il ne présente plus que « les aperçus un peu légers de l'élégant philosophe de Weimar » ; d'autres l'ont « aisément » surpassé, Cousin disait d'abord : « également ». Dans un passage dont on ne trouve pas trace en 1828, après Bossuet théologien et Vico jurisconsulte, Herder est nommé « un grand critique et un lettré éminent ». — *Toutes les citations seront faites d'après le texte de* 1828

Digitized by Google

Angleterre, en Ecosse ou en France. Mais depuis que ce monument fut élevé par la main d'un seul homme, « tout a marché, grâce à Dieu ; tandis que l'ouvrage de Herder est resté à la même place ». Et Cousin d'indiquer ce qu'ont ajouté à la science des religions, des arts, de l'histoire générale, Creuzer et autres, Winckelmann et Quatremère de Quincy, les Schlegel « que Herder a produits peut-être », Heeren lui-même. En homme qui s'est informé outre-Rhin, il oppose au succès « immense » de l'ouvrage lors de son apparition, à l'influence fécondante qu'il eut dans « toutes les branches de l'histoire », la sévérité « voisine de l'injustice » dont fait preuve la critique actuelle, « éclairée par les travaux des quarante dernières années », et qui ne retrouve plus « le premier enthousiasme » des contemporains.

« Depuis Herder, Messieurs, qu'a-t-on fait, et que reste-t-il à faire ? A élever un monument nouveau qui soit supérieur à celui de Herder, de toute la supériorité qu'un siècle nouveau doit avoir sur celui qui n'est plus. Les voies sont préparées à une nouvelle philosophie de l'histoire qui, évitant les points de vue exclusifs de Bossuet et de Vico, et fidèle à l'esprit d'universalité de Herder, approfondisse davantage ce qu'Herder a trop effleuré, et substitue au vague et à l'indétermination des idées une précision et une rigueur véritablement scientifique. Mais en attendant que les travaux accumulés de l'Europe savante produisent un pareil ouvrage, on a fait après celui de Herder la seule chose qu'il y eût à faire, on a décomposé cet ouvrage pour le recomposer un jour.... J'essayerai de présenter... les résultats auxquels je suis parvenu sur l'histoire générale de l'humanité, mais je m'efforcerai surtout de traiter avec soin et en détail la branche spéciale de l'histoire de l'humanité qui m'est confiée, savoir l'histoire de la philosophie ».

Ce n'est pas la seule fois que Victor Cousin ait prétendu dogmatiser de lui-même, selon le mot de Lerminier, en puisant à une source étrangère et secrète encore. Et il y a une exagération prodigieuse à dire, comme on a dit en Allemagne, qu'il chanta du haut de sa chaire un hymne à Herder, que par sa réclame

Digitized by Google

inappréciable à la traduction Quinet il se fit le prophète de Herder en France, lui assurant une reprise d'influence profonde, et qui donnait au nom de Herder la valeur d'un « programme de régénérescence spirituelle du monde ».

C'est même, très certainement, une erreur, d'avoir cru discerner dans la fin du Cours de 1828 le désir ou l'intention d'être « un nouveau Herder du XIXe siècle en France (1) ». Le XIXe siècle avait son *nouveau Herder*, ailleurs qu' « en France, en Ecosse, en Angleterre », où Cousin nous disait l'avoir cherché en vain. Qui le savait mieux que lui ? On a fait un mérite à cette « nature abstraite » — qui ne le fut pas longtemps — d'être sortie assez d'elle-même pour s'intéresser à la mise en valeur d'un esprit qui reste à ras de terre. On a donné comme un exemple de sa « noble impartialité », d'avoir rendu justice à Herder, comme il fit, sans partager ses opinions sur Kant (2). Il s'intéressa en effet à la traduction des *Idées*, et aussi à la traduction de la *Scienza Nuova*, et put se féliciter publiquement, sans modestie, d'avoir encouragé ses « jeunes amis ». Mais les termes exacts, équitables, élogieux, dans lesquels il a présenté au grand public ces œuvres nouvelles venues et tard venues, avaient de quoi détourner d'elles la majorité des curiosités, pressées toujours d'aller droit au point extrême jusqu'où sont frayés les chemins qu'elles voient s'ouvrir.

## II

Il est fort douteux que cette *Introduction* retentissante ait pris à Herder la « base fondamentale de sa conception du monde » : ce qu'elle peut devoir à Herder n'est pas « mêlé à des éléments hegeliens » mais, semble-t-il bien, fondu en eux et comme recouvert. C'est un autre que Herder, que partout on y retrouve, invisible et présent. C'est d'un autre, que l'interprète éloquent

(1) O. WENDEROTH, *Der junge Quinet und seine Übersetzung von H's Ideen* (Erlangen 1906), 78-79, puis 55-56. — M. Dupouy dit à tort de Cousin (*France et Allemagne*, 1913, p. 111) : « Nourri de Herder, il le fit connaître et traduire à Quinet... » Erreur analogue de M C Jullian dans son excellente *Introduction* aux *Historiens français du* XIXe siècle, p. XXXII et XXXVIII.

(2) Baune A. DE CARBOWITZ, trad. de HERDER, *Histoire de la Poésie des Hébreux* (1845) Notice en tête, p. XVIII.

Digitized by Google

et avisé de pensées successives se fait le disciple, le champion, l'émule. Et ce n'est pas à Herder que l'exceptionnelle portée de cette parole improvisée et savante pourra valoir enfin le bénéfice qui lui en fût revenu sans doute une génération plus tôt.

Dès la première entrevue, Cousin se donne à Quinet comme « un ami de Herder » : à quel titre, et grâce à qui ? S'il dut quelque chose à Degérando, ce ne put guère être, comme on l'assure, des idées herderiennes aptes à fonder une conception nouvelle de l'histoire de la philosophie ; eût-il vraiment pris dans l'*Histoire Comparée des Systèmes de Philosophie* l'idée de son éclectisme, ce ne serait pas dans ce que lui-même appelle les « analyses superficielles » de cette « esquisse » qu'il aurait pu trouver beaucoup de la pensée de Herder. Non plus qu'en d'autres travaux contemporains de langue française, « aperçus rapides » d'Ancillon, « généralités un peu vagues », puis « analyse brève et sèche » consacrées au Kantisme par Villers, ou même « brillants nuages » de l'*Allemagne* (1).

Est-ce durant ce qu'il nomme sa « course rapide à travers la théologie et la philosophie allemande » et, comme le *Lycée Français* de 1819 le lui disait en une Epître :

> Tandis que devers l'Elbe, en des climats lointains,
> Tu vas interroger le savoir des Germains,
> Et que, Solon nouveau, tu cours les grandes routes
> Cherchant la vérité pour rapporter des doutes,

est-ce dans sa « promenade philosophique » qu'il eut occasion et loisir de connaître l'œuvre de Herder, et devenir son *ami ?*

De ces rapides pérégrinations, rien ne lui enlèvera le mérite. Non pas tant parce qu'à traverser le Rhin philosophique il risqua de s'y noyer, comme dira Taine à bon escient, « avec la certitude de s'en souvenir et d'en souffrir toujours », ou parce qu'après son incarcération de 1824 il revint à Paris, note Delé-

(1) O. WENDEROTH, *ibid.* 78-79, puis 53 et n. 2. — QUINET, *Lettres à sa mère*, II, 325. — COUSIN, *Philos. de Kant*, 20, et *Fragm. et souvenirs*, 52, 16, 20. — Pour les rapports des auteurs ici nommés avec Herder, v. H. TRONCHON, *Fortune intellectuelle de Herder en France*, 377, 394, 216, 242, 243 ss. — Dans les « illustres billevesées » du *Cours* de 1828, M. Lasserre voit, à proportions égales, du Hegel et du Herder, avec un peu de Platon, un peu de Descartes, et un peu de tout (*le Romantisme français*, p. 446) ; la part faite à Herder semble exagérée

Digitized by Google

cluze, comme défenseur et martyr de la liberté. Non point même parce qu'il fit « à ses frais,... pour lui et ses élèves », remarque M. Adam, ces voyages coûteux. Mais parce qu'un homme de talent, un homme qui a déjà réussi, a toujours besoin de courage pour se faire écolier de nouveau, et parce qu'il fallut à Cousin, pour s'intéresser d'une façon suivie, vers 1817, au mouvement philosophique d'Allemagne, tout à fait à la manière de Mme de Staël, dit justement Emile Faguet (1), un très louable esprit de demi-initiative, une curiosité intellectuelle peu commune encore, et presque du courage aussi.

Qui vit-il ? Vers quels esprits fut-il attiré ? Il savait peu l'allemand, du moins avant ses voyages : à Marburg, il dut s'entretenir en latin avec Tennemann qui ne parlait pas français. Il avait essayé de s'initier à Kant dans la « nuit » d'une traduction latine. Kant, dont il avait parlé l'année d'avant avec une « harmonieuse incompétence » (informé surtout, semble-t-il, par Royer-Collard, Ampère et Maine de Biran), Fichte, qu'il avait tenté de lire avec son maître d'allemand, n'avaient été pour lui que des introducteurs auprès des « autres philosophes allemands contemporains », des plus récents représentants de la philosophie transcendante, qu'il brûlait « de voir de près », sans même espérer les comprendre et faire mieux que « saisir à vol d'oiseau leur pensée ». C'est à cette pensée qu'en 1828 il demandera publiquement des inspirations, sans croire que la gloire de la France en soit compromise et, comme il l'écrivait à Hegel, avec le seul désir d'être utile à son pays et d'imprimer à la France « un mouvement français qui aille ensuite de lui-même ». Tentative de conciliation timide et bruyante, mélange d'analyse écossaise et d'hypothèses allemandes, notera Secrétan, à l'adresse d'un public que Taine dit arrivé à la « dernière ondulation » de l'esprit d'analyse, de défiance et de critique, et ravi de se voir « emporté sur un nuage..., planer au-dessus de l'univers », Après quoi Victor Cousin retombé à son fonds personnel, à la *vertu propre* de la nouvelle école française, à la méthode psychologique

(1) TAINE, *Philos. français*, 98 ; DELÉCLUZE, *Souvenirs*, 315 , CH. ADAM, *Philos. en Fr. au XIXe s.*, 210 P. BONNEFON, *R. Bleue*, 26 janvier 1907 ; Cf. JANET, *Cousin*, 31 ; FAGUET, *Polit. et Moral*, II, 266.

Digitized by Google

abandonnée ou dédaignée en Allemagne, se lassera bien vite, et d'Allemand redeviendra Ecossais, en attendant de se sentir « le plus grand ennemi de la philosophie allemande » que, non content de la répéter, il « injuriera » (1). Improvisation, dira Barchou du Cousinisme de jadis, en regrettant que cet enseignement n'ait pas réussi à faire prendre racine chez nous à la philosophie allemande ; mais Eckstein louera Cousin d'avoir vu qu'elle était rentrée, après Hegel, dans une époque de stérilité et d'épuisement, et dirigé ses élèves vers des voies plus utiles à la vraie philosophie. Sans croire tout à fait, avec Lerminier, que Victor Cousin se soit contenté de se dire Kantiste pour avoir saisi rapidement les principaux traits de la philosophie morale de Kant, puis d' « effleurer » Fichte et prendre « de loin » connaissance de Schelling et Hegel, on peut douter, non qu'il ait été passablement *familiarisé* avec ces divers systèmes, mais que cette pâture spirituelle ainsi rapportée d'Allemagne se soit lentement, prudemment, définitivement incorporée à sa substance intellectuelle (2).

En attendant, de tous les gens qu'il voit outre-Rhin, qui sera tenté de lui parler de Herder ? Gœthe le lui a nommé ; mais pour Gœthe, il l'a dit lui-même, l'œuvre de Herder en Allemagne était achevée, et il est peu vraisemblable que le jeune pèlerin de Weimar ait trouvé, dans la mention que le maître put faire de son ancien ami, une suffisante amorce à sa curiosité en quête de nouveautés philosophiques profitables. Avec Bœttiger, qui au début du siècle avait failli être si utile à Herder auprès de ses amis parisiens, Cousin semble avoir parlé surtout archéologie et choses d'Italie. Heeren qui se constitue son cicerone à Gœttingen, Eichhorn, puis de Wette qui l'*orientent* auprès des théologiens d'Allemagne, l'intéressent sans le retenir. A Schulze, Bouterwek, Solger ou autres, il demande plutôt renseignements

(1) A. Counson, *La Légende de Kant chez les romantiques français* (Mélanges Kurth, t. II) 330 ; Cousin, *Fragm et Souv.*, 58, 166, 173, *Introd. à l'Hist. de la Philos.*, éd. 1828, XIII^e leç., 27. B. St-Hilaire, *V. Cousin*, I, 189 (1^er août 1826). Ch. Secrétan, *Philos. de V. Cousin*, 3 ; Taine, *Philos. fr.* p., 288, 294, 128.

(2) Eckstein, *Essai d'une Philos. de l'Hist.*, 39 ; B. de Penhoen, *Philos. Allem.*, II, 220-222 ; Lerminier, *Lettres Philos.*, 78, 82 ; Cf. V. Rossel, *Relat. Litt.*, 168 ; et J. Simon V. *Cousin* 87, sur la façon dont Cousin parlait des philosophes allemands à l'Ecole Normale,

Digitized by Google

que directions. Schleiermacher, avec qui il s'entretient de philosophie générale et ancienne, lui conseille de traduire *l'Education du Genre humain* de Lessing : mais Cousin regardait plus loin. Le Kantien Reinhard, qu'il voit souvent à Francfort, le déçoit par son peu de sympathie pour « toute la nouvelle philosophie allemande. » Frédéric Schlegel, depuis quelques années converti au catholicisme, essaie de le mettre en garde contre le panthéisme, et lui recommande comme les hommes les plus éminents de l'Allemagne, Jacobi et Schelling, et Baader aussi, dont le christianisme ne semble pas à Cousin de fort bon aloi. Dès 1823, pour la récente et méfiante orthodoxie d'Eckstein, Cousin « égarait » son néo-platonisme à la suite de Schelling et ses disciples. Plus tard il lui reviendra, « après quelques oscillations », dit M. Adam, et semblera vers 1833 s'arrêter à lui (1) comme si, Hegel mort depuis deux ans, il lui fallait une renommée vivante où se prendre et greffer la sienne. Mais à partir de 1824, sinon plus tôt, Cousin est tout à Hegel.

Fr. Schlegel ne lui avait parlé de Hegel que comme d'un esprit subtil ; c'est un peu par hasard qu'il le rencontre, au cours d'une excursion à Heidelberg ; il se lie avec lui aussitôt et, comme dit Secrétan, cueille la fleur de son système. Il le verra souvent, à Berlin, puis à Paris tout un mois, à la veille du Cours un peu impromptu qui sera son *Introduction* fameuse ; il le reconduit alors jusqu'à Bruxelles et Cologne ; longues conversations abandonnées à regret qui pour ce « frère en Hegel », posté à Paris en « soldat d'outre-Rhin », seront comme un quatrième voyage d'Allemagne, observe M. Adam, et non le moins utile. Cousin conçoit alors sa théorie de la philosophie de l'histoire, en même temps et comme à mesure que Hegel enseigne la sienne (2). Il est normal que, même fondée sur la psychologie, la philosophie de l'histoire de Cousin porte imprimé en elle le sceau d'une pensée étrangère ainsi recherchée avec dilection et persévérance, plus que ne fera même le reste d'un

(1) COUSIN, *Fragm. et Souv.*, Souv. d'All., passim. — ECKSTEIN, dans *Ann. de la Litt. et des Arts*, IX, 309. — ADAM, *Philos. en Fr.*, 210.

(2) COUSIN, *ibid.*, et lettre du 28 mars 1826, pp. BONNEFON, *R. Bleue*, 25 janv. 1907. Pour Hegel philosophe de l'histoire, v. dates de publications dans FLINT, *Philos. de l'Hist. en All.* (trad.), 286 ; *Phil. de l'Hist. en Fr.* (trad.), 173. Cf. 175-177.

Digitized by Google

système alors en gestation, et qui évoluera sans parvenir à prendre corps.

Cousin croit à la philosophie de l'histoire. Non seulement il a envoyé au *Globe* de mars 1826 une étude sur la matière, mais déjà son Cours de 1820 montrait cette science suivant « les démarches continuelles de l'humanité vers la société idéale » ; en 1817, voyant à Gœttingen le jurisconsulte Hugo, il le blâmait de son hostilité à la métaphysique, et de ne chercher « que l'historique des choses, sans s'apercevoir qu'ainsi le fond même de l'histoire échappe». S'il entend, en 1828, « commencer l'histoire par l'histoire » et proscrit les hypothèses préliminaires, il bannit de sa notion de l'histoire les « vues partielles et bornées », il n'y veut pas connaître « d'individus qui ne soient que des individus », et défend contre les *préjugés* auxquels elle se heurte cette science qui « est d'hier... venue la dernière,... venue à son heure, comme la raison vient après l'imagination, mais elle est venue enfin, rien ne peut la détruire ; or sa mission est de comprendre l'histoire et non de s'arrêter à ses jeux extérieurs ».

Néanmoins, dans ce Cours de 1828, la philosophie de l'histoire n'est guère présentée que comme servante de l'histoire de la philosophie. Doit-on, avec Ferrari, tenir cette partie de l'exposé pour la partie la plus brillante et la moins solide de l'éclectisme ? Elle en devait être, en tout cas, une partie accessoire, et ne servir que d' « introduction » à ce que Taine appellera les matériaux d'une histoire de la philosophie. Comme l'« ouvrier faible mais zélé » de 1817, l'orateur de 1828 reste « dévoué tout entier à la philosophie... sans retour et sans réserve ». C'est ainsi que, croyant au progrès, avec toute son époque, comme à une sorte de postulat de l'âme humaine faute duquel l'histoire ne saurait être une *philosophie* et resterait une théodicée en action, il le conçoit avant tout en fonction du progrès philosophique. Pour lui, l'idée du *perfectionnement* n'est par elle-même qu'une idée vague, la *perfectibilité indéfinie* un « lieu commun ordinaire » : puisque l'individu naît, il doit mourir, « quoi qu'en ait dit Condorcet ». La XIII^e^ et dernière leçon n'est qu'un hymne à l'éclectisme, dont il compte faire le dernier mot du véritable

Digitized by Google

progrès. Et dans l'ensemble de son œuvre philosophique tout cet exposé en forme, très brillant, prend l'aspect un peu secondaire, et définitif, de considérations primordiales auxquelles on ne reviendra plus (1).

Sous Hegel, qu'y retrouve-t-on de Herder, du Herder de Quinet, le seul que Victor Cousin ait connu ?

## III

A tort sans doute Eckstein voudra voir l'influence de Hegel jusque dans la primitive inspiration de l'éclectisme, « puisque Hegel soutient cette opinion que les systèmes de philosophie sont alternativement vrais et faux, selon la lumière dont on les éclaire » ; nul doute aujourd'hui qu'on ne doive en ceci remonter beaucoup plus haut, par delà Leibnitz, jusqu'à Proclus (2) ; et Herder, moins encore que Hegel, ne saurait entrer proprement en ligne de compte. « Tout est vrai pris en soi, déclare Cousin, mais ce qui, pris en soi-même est vrai, peut devenir faux si on le prend exclusivement ». Vu dans sa nudité métaphysique, ce principe d'allure hegelienne eût effrayé Herder. Il l'eût admis peut-être sous forme historique, voisine de sa propre maxime optimiste et évangélique du progrès par l'erreur et du bien par le mal : « ...l'erreur, si je puis dire, est la forme de la vérité dans l'histoire... toute erreur, renfermant une vérité, mérite une profonde indulgence.... ; tolérance, ou plutôt sympathie universelle ». Et lui, l'ennemi des systèmes, eût sinon consenti à voir dans leur « destruction perpétuelle... la vie, le mouvement, l'histoire même de la philosophie », du moins souscrit à l'acte de foi de Cousin, en « cette excellente raison humaine..., cette admirable humanité pour laquelle travaillent et combattent tous les hommes de génie, qui profite de leurs erreurs, de leurs luttes, de leurs défaites et de leurs victoires, qui n'avance que sur des ruines, mais qui avance incessamment » (3). Non sans

(1) COUSIN, dans le *Globe* du 30 mars 1826 ; *Philos. de Kant.*, 378 (Disc. d'ouvert. 1820) ; *Fragm. et Souv.*, 106 ; Cours de 1828, II° leç., 10 ; IX°., 12, 19 ; X°., 26 — III°, 6, 28 ; IV° 6 ; VII°, 27, 34, 26 ; IX°, 9 ; V°, 35, 36 ; VI°, 39. — FERRARI, *Essai sur le princ. et les limites de la philos. de l'hist.*, 265, 266 ; TAINE, *Philos. Fr.* .175.

(2) ECKSTEIN, *Essai d'une philos. de l'hist.*, 39 ; Cf. J. SIMON, *V. Cousin*, 65.

(3) COUSIN, *Cours de* 1828, VI° leç., 29, 31 ; VII°, 9 ; Cf. XIII°, 15 ; X°, 40 (fin) : c'est

Digitized by Google

quelques prudentes réserves de témoin attentif et attristé des erreurs humaines, il eût adhéré sans doute aux déclarations hegelo-révolutionnaires de Cousin sur l'humanité pour laquelle il n'y a, dans le jeu des combats, « pas une partie perdue », qui « embrasse tout, profite de tout, avance toujours, et à travers tout... gagne à tout, à la ruine de l'un comme à la victoire de l'autre ; les révolutions ont beau se succéder, elle domine les révolutions » (1). — Cousin pouvait, sur ce chapitre, retrouver du Hegel dans le Herder de Quinet. A propos du Progrès, à l'adresse d'un public qui pressentait obscurément la nouvelle révolution prochaine, quelques éléments de confirmation oratoire à une notion familière à tous, et à Cousin lui-même, bien avant que Herder fût traduit, sont tout ce que l'*ami* de Herder crut — peut-être — devoir lui emprunter.

Est-ce Herder avec Hegel, n'est-ce pas (comme voulait Barchou de Penhoen), Hegel seul, qui indique à Victor Cousin le point de vue d'où il contemple l'histoire humaine, et les solutions qu'il donne aux grandes questions historiques? développement continu de l'humanité, divisé en époques dont chacune est caractérisée par la domination de l'un des éléments de l'esprit — et dont les dénominations même sont hegeliennes : chaque peuple représentant d'une idée dans le monde, idée en rapport nécessaire avec les lieux où ce peuple vit, et qui détermine son rôle historique nécessaire : les grands hommes, eux aussi missionnaires et représentants d'une idée : ces idées, avec leurs reflets sur l'art, la religion, la philosophie (expression la plus élevée de l'humanité, supérieure comme telle à la religion même), constituant à elles seules le plan de l'histoire universelle ? (2).

Qu'on pousse un peu le parallèle indiqué ainsi par l'un des esprits contemporains les mieux avertis, en y confrontant d'autre part les tendances moyennes de Herder en ce qui tient à la méthode, à l'esprit de la philosophie de l'histoire telle qu'il l'a conçue. Et l'on constate sur plus d'un point important, entre

dans la XI^e qu'il présente Herder. Cf. HERDER, *Idées*, XV., 2, trad. QUINET, III. 100 ss., 112-113 ; Cf. 136, 140, 150, 154, et II, 152, 154, 173.

(1) COUSIN, *ibid.*, IX^e leç., 36 ; VI^e, 34 ss ; Cf. HERDER-QUINET, II, 155, III 154 et 491.

(2) COUSIN *ibid.* VII^e leç., 11 ss., 16 ss., 20 ss. ; IX^e, 6 VIII^e, 13 ss., 24 ; IV^e, 6. — B. DE PENHOEN, *Philos. Allem.* II. 215-217.

Digitized by Google

Cousin-Hegel et Herder, une divergence accusée. Sur tels autres où Cousin semble voisin de Herder, il est près de Hegel encore, demeuré là au niveau de son maître, ou s'inspire, en les corrigeant par Hegel, de précédents que Herder n'avait pas ignorés.

L'anti-métaphysicien Herder eût protesté contre le dithyrambe tout hegelien de Cousin à la métaphysique, « dernier élément, le plus important de tous, dans le développement nécessaire d'un peuple ». Élément indispensable à connaître « sur chaque matière », faute duquel on n'atteint au fond de rien, « on ignore le dernier mot de la chose », pour Cousin la métaphysique est « nécessairement le développement le plus élevé de la vie d'un peuple, son dernier développement » et les formules métaphysiques lui paraissent « l'expression dernière d'une époque,... l'expression générale, légitime, et seule légitime, de la vie d'un peuple ».

L'ennemi de toutes *catégories* eût refusé de comprendre l'attribution, aux trois éléments découverts par Hegel, « ni plus, ni moins » (le moi ou fini, le non-moi ou infini, et leur rapport), de tout ce qui fait l'individu et la conscience individuelle, — puis « sur cette base et avec l'unique levier, l'unique instrument de l'induction », la même *opération* faite sur l'histoire, c'est-à-dire sur le genre humain « à toutes ses générations », sur la conscience universelle.

Si partisan qu'il fût d'une histoire qui dépassât les nomenclatures ou annales, et utilisât mémoires et biographies sans y ressembler, Herder n'eût pas admis qu'on érigeât en méthode « ordinaire » de chercher, par exemple, la suite selon laquelle se succèdent les trois grandes époques, non pas dans les faits, « insignifiants » en eux-mêmes et par leur aspect extérieur, mais dans l'idée que ces faits enveloppent, et qu'ils manifestent quand « fécondés par la raison » ils deviennent « raisonnables, intelligibles,... idées que la raison comprend et combine ». Il eût protesté avec irritation contre ces assertions ou prétentions logiques d'une hardiesse à vouloir non plus éclairer l'histoire, mais la construire a priori et la forcer : « Enfin, il faudra qu'une époque soit donnée au mélange du fini et de l'infini » ; ou encore :

Digitized by Google

« Il est impossible de retrancher une des grandes époques, sous peine de condamner un des grands éléments de l'humanité à ne pas se développer »; ou, à propos de ces trois époques et des trois théâtres différents pour ces trois époques : « Cela est nécessaire »; ou même : « Un peuple, c'est une des idées d'une époque. Comme une époque renferme plusieurs idées, elle renferme aussi plusieurs peuples »...

Enfin, la souplesse de son esprit se fût peu accommodée de cette sorte de mathématique de l'histoire telle que Victor Cousin l'emprunte avec enthousiasme de Hegel : « Ainsi l'histoire est une géométrie inflexible... tout cela est marqué en haut en caractères immuables ; et l'histoire n'est *pas seulement* une géométrie sublime, c'est *aussi* une géométrie vivante, un tout organique dont les divers membres sont comme dans la véritable physiologie des totalités bien réelles ». La correction tire l'œil, comme une surcharge. Herder s'en fût réjoui comme d'un repentir. Elle est, bien plutôt qu'un souvenir donné à Quinet ou à lui, une politesse faite à Guizot (1).

Voilà pour la méthode. Quant à l'esprit de cette histoire, l'optimisme confiant de Herder eût trouvé sans doute un peu catégorique l'optimisme hegelien, le « haut optimisme historique » professé par Cousin en son propre nom avec tant de certitude fière : « Je regarde l'idée de l'optimisme historique, l'idée d'un plan général de l'histoire, comme la plus haute idée à laquelle la philosophie soit encore parvenue..... Messieurs, tout est parfaitement juste en ce monde ; le bonheur et le malheur sont répartis comme ils doivent l'être... Je parle en grand, sauf les exceptions s'il y en a ».

Le panthéisme, le fatalisme qu'on a tant reprochés à Herder, n'ont jamais dit avec autant d'intrépidité que Victor Cousin, hegelien, mais, aussi, ami de Thiers historien de la *Révolution*, et fort désireux déjà de paraître concilier à la hardiesse l'orthodoxie : « Tout est dans tout ; les trois éléments sont dans chaque époque...

(1) COUSIN, *ibid.*, IX^e leç., 14, 20, 18 ; V^e, 37 ; VI^e, 39 ; VIII^e, 4, 5 (Cf. VII^e, 33 et VI^e, 28) ; VII^e 26 se., 19, 22, 36, 39 ; VIII^e, 12 se., 21 ; X^e 13. Pour ce qui est de Guizot, voir H. TRONCHON, *Fortune intellect. de H. en Fr.*, 462.

Digitized by Google

c'est parce que Dieu ou la providence est dans la nature que la nature a ses lois nécessaires, que le vulgaire appelle la fatalité ; c'est parce que la providence est dans l'humanité et dans l'histoire que l'humanité a ses lois nécessaires, et l'histoire sa nécessité. Cette nécessité, que le vulgaire accuse... est la démonstration sans réplique de l'intervention de la Providence dans les affaires humaines... L'histoire est la manifestation des vues providentielles de Dieu sur l'humanité ».

Herder se fût reconnu peut-être, non sans humeur, au nombre des *philanthropes* dont Cousin met les « déclamations » contre la guerre aux pieds de la vraie philosophie de l'histoire qui, au contraire, amnistie la guerre comme nécessaire, voit en elle le prononcé du jugement de Dieu sur l'humanité, et le seul moyen qu'ait un peuple d'*exporter son idée* une fois suffisamment réalisée en lui-même, et de lui faire faire « le tour de l'époque du monde ; il est conquérant, inévitablement conquérant ». Il n'eût jamais lié ce qu'il avait de philosophie à d'autres déclarations du même genre, si peu philosophiques, si hegeliennes pourtant, et, chez Hegel, si grosses de conséquences: « Selon moi, l'état militaire d'un peuple est avec sa philosophie le dernier mot de ce peuple » ; ou même : « J'entreprends de démontrer la moralité du succès... je professe que les peuples ont toujours ce qu'ils méritent, comme les individus ».

Il n'eût pas moins hésité à souscrire au caractère *nécessaire*, fatal, de « la merveille du grand homme » selon Cousin-Hegel, « harmonie de la particularité et de l'individualité », après qui « il n'y a plus rien à chercher », non pas « créature arbitraire qui puisse être ou n'être pas », mais « instrument d'une puissance qui n'est pas la sienne ». Donnez-moi, disait superbement Cousin, « donnez-moi la série des grands hommes, tous les grands hommes connus, et je vous ferai toute l'histoire connue du genre humain ». Comme s'il sortait exprès de son poêle pour apporter au monde une série de découvertes (1).

(1) COUSIN, *ibid.*, IX^e leç., 38-40 ; VII^e, 39, 22, 37 (Cf. VIII^e, 9 ss.) ; IX^e, 43, 36, 46, 37, 40 ; X^e, 16, 7, 14, 15, 13. — Sur Cousin et Thiers, v. SECRÉTAN, *Philos. de V. Cousin*, 38. — Pour ce qui est de la guerre, en particulier, opposer HERDER XV. 2, trad. Quinet III, 111. — Il est à noter que Cousin cite l'*Hist. Rom.* de NIEBUHR (IX^e leç., 34).

Digitized by Google

Il est vrai, on pourrait espérer retrouver, sous des souvenirs de Bossuet, quelque chose de Herder dans cette conclusion de la VIIIe leçon qui montre le globe « fait pour l'homme, et uniquement pour l'homme, merveilleusement arrangé et distribué pour recevoir celui qui est appelé à y jouer un si grand rôle » ; ou déjà dans l'affirmation qu'« il y a *aussi* une histoire du monde extérieur, car ce monde extérieur a sa base, son développement régulier et son progrès ». Mais on peut voir là plutôt un peu de Montesquieu, « l'homme de notre pays, dit Cousin, qui a le mieux compris l'histoire et qui le premier a donné l'exemple de la véritable méthode historique ». Du Montesquieu complété et corrigé par Hegel, d'après qui Victor Cousin déclare « absolument nécessaire que les lois de la nature se retrouvent dans l'humanité, et que par conséquent la terre et celui qui l'habite, l'homme, soient en harmonie, puisque tous deux manifestent la même unité..., tel climat donné, tel peuple suit avec ». Et ailleurs, du ton qu'il prend volontiers : « Oui, Messieurs, donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, et toute sa géographie physique ; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc..., et je me charge de vous dire a priori quelle sera l'histoire de ce pays et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement... » (1).

Ainsi, là même où l'on croit, à travers Hegel, constater quelque analogie de Cousin à Herder, il y a de l'un à l'autre toute la distance de deux mondes intellectuels, de deux modes de l'esprit, l'un absolu et radical, auquel Cousin s'est rallié (pour un temps) sans intention de retour, l'autre plus respectueux ou plus conscient de la complexité des choses, et comme intimidé devant la vie.

## IV

Il fallait donc que fût marqué très nettement par Cousin tout ce en quoi l'œuvre considérable de Herder comme philosophe de l'histoire était, pour les esprits avertis, une œuvre déjà

(1) Cousin *ibid.* IIIe leç., 28 ; VIIIe, 26, 18, 20, 17. — Sur la théorie des climats cf. *Philos. de Kant*, Introd., 3.

Digitized by Google

dépassée : faute de quoi la traduction récente des *Idées* eût pu sembler porter ombrage à tant de promesses brillantes, faites à si bon compte aux frais de Hegel, jadis élève de Herder.

Voilà tout ce que Herder a gagné parmi nous aux effusions de Cousin à l'égard de Quinet. Causerie intime et délicieuse, entraînement irrésistible, enthousiasmes partagés, puis discussion ou lecture en « société réglée », éloges, serrements de mains passionnés et tendres embrassements : les lettres de Quinet à sa mère en sont pleines, de mai 1825, où il envoie au maître un cahier de cette traduction dont le premier volume devait lui être dédié, avec quelques pages d'extraits de son Discours préliminaire, jusqu'au séjour à Heidelberg, en somme jusqu'au retour à Paris après le voyage de Morée, jusqu'à la révolution de 1830. Beaucoup plus tard, Quinet, revenu de son « infatuation de Cousin », avouera être tombé dans le piège ; *Allemagne et Italie, le Christianisme et la Révolution Française,* même *l'Esprit Nouveau* jugeront Cousin sans tendresse. Il assurera n'avoir pas mis plus de six mois à entrevoir sous le héros l'arlequin, ajoutant : « Bien d'autres s'y sont trompés, et sont encore dans l'erreur ». Le candide jeune homme était devenu grand garçon, comme écrivait le 23 juin 1829 Mary Clarke à Fauriel. Il était resté dupe plus longtemps qu'il ne voulait s'en souvenir. De Heidelberg, où déjà il rêvait de la Grèce, n'informait-il pas Cousin, en avril 1828, qu'il s'occupait d' « ordonner son chaos intérieur », et en août, après lecture des leçons fameuses, qu'elles lui avaient *expliqué l'Allemagne,* et développé clairement « tout ce qui était encore vague, indéterminé et seulement pressenti dans ses études ? »

Peut-être Cousin, après avoir encouragé Quinet à traduire Herder, a-t-il aidé ainsi Creuzer et Daub à le convaincre que son enthousiasme pour Herder *datait* déjà ? Il n'est pas impossible que le désir de ne point sembler en être resté à Herder, ait contribué à donner à la philosophie de l'histoire, selon Cousin, une allure plus audacieuse, et comme à grossir le compte de Cousin chez Hegel. Toujours est-il que les apprentis philosophes qui auraient pu, connaissant Herder grâce à Quinet, se plaire à le retrouver ensuite en Hegel, amplifié, mûri, tendu, et rester



Digitized by Google

épris peut-être de celui qui les avait instruits sans heurt et initiés, là où les exigences métaphysiques d'une logique plus altière les eussent déconcertés, en furent d'avance à peu près dissuadés par Cousin.

Sans doute tous ses contemporains n'ont pas aveuglément cru en lui. Il était fort discuté dès l'époque de ses plus grands succès, longtemps avant que Taine dît spirituellement son fait à cette philosophie devenue « une machine oratoire d'éducation et de gouvernement », et d'où toute *philosophie philosophique* avait disparu, ou Scherer au souple « artiste dramatique », au « philistin éloquent », à « l'incomparable charlatan », à son éclectisme, « négation même de la philosophie comme science », ou Littré à ce fondateur d'école, « d'une profonde ignorance dans toutes les sciences positives, la plus simple comme la plus compliquée ». Bien avant que l'horizon philosophique de Cousin se fût embrumé jusqu'à ne présenter plus aux yeux du Lamartine des *Nouvelles Confidences* que « l'éternel crépuscule d'une éminente vérité », avant que le Renan de 1848, sans faire encore, d'un mot, le procès de la « naïveté » ou de l'« aplomb » avec lequel les disciples de Cousin se constituaient les « gendarmes de la philosophie », eût fort bien noté que « le savant et le professeur diffèrent autant que le fabricant et le débitant », les gens du métier multipliaient les réserves. Non seulement Eckstein n'arrivait pas à démêler, sous un « mélange de Kant et de Hegel », la doctrine réelle de Cousin. Mais selon Massias, dès 1830, l'éclectisme annonce « par son seul fait » l'absence d'une philosophie complète « à défaut de laquelle il en rassemble les fragments ». Il est pour Bautain, dans le présent comme aux temps antiques, « un assemblage de membres et d'organes pris çà et là, ajustés avec plus ou moins d'art, mais qui ne peuvent constituer un corps vivant ». Pour Lerminier, dès 1833, cette philosophie qui « cherche son esprit dans les cendres des morts», cette compilation qui se dit système, n'est qu'une « déception métaphysique ». Et la judicieuse fantaisie de Heine mesure avec ironie l'arc de ce « pont suspendu construit en fins fils d'archal entre le grossier empirisme écossais et l'abstraite idéalité allemande, pont qui tout au plus peut

Digitized by Google

suffire aux besoins de quelques promeneurs aux pas légers, mais qui croulerait pitoyablement si l'humanité entière voulait passer dessus avec son lourd bagage de besoins vitaux et ses coursiers de bataille aux piétinements impétueux ». Et même, tandis que l'*Eclair* s'afflige de cette « philosophie insensée et pervertissante », de ces « blasphèmes », et que le *Propagateur de la Vérité* s'indigne de voir l'auteur de ce cours, entre autres, « salarié par l'Etat, attendu que la Charte protège tous les cultes », à en croire *Correspondant* ou *Figaro*, tel sortait de la salle « gonflé de vent et les yeux rouges », et tel autre, sympathique d'ailleurs, en constatant ce qu'il y avait de « divagation » et d' « incohérence » dans cette randonnée philosophique.

Mais Cousin n'en était pas moins, dès la date où Quinet produisit Herder, et avant la « papauté » que 1830 lui conféra selon Emile Faguet, comme l'arbitre de la situation philosophique. Le *Progresseur* de 1828 voit dans « l'empressement avec lequel de toutes parts on souscrit à ses leçons », la preuve que la France touche à la fin de sa « léthargie intellectuelle ». Où n'a pas pénétré l'éclectisme ? s'écriera le *Globe* dès 1830 : « dans les sciences, dans la littérature et même dans les beaux-arts, il n'a plus été question que de vérités incomplètes, de conciliations, de transactions ». Un moment l'éclectisme nouveau semblera disparaître dans la tempête de Juillet, « qu'il avait préparée, dira la *Revue Européenne* de 1831, sans savoir ce qu'il faisait ». Mais il devait, reconnaît Taine, tout abattre et tout subjuguer. Et n'est-ce pas un indice de persistante popularité, que la fondation en 1829, puis l'ouverture en 1832, de cette *Ecole philosophique éclectique progressive* dont la *Revue sociale* annonçait les premières réunions ? — Quand tout le monde courait aux cours de la Faculté, comme écrivent Dondau ou Delécluze, et quand se ruait dans la salle, « avec une espèce de fureur », l'innombrable affluence qui, d'après l'*Observateur* ou telle autre feuille, assiégeait les portes de la Sorbonne, Cousin n'avait pas seul les honneurs du triomphe ; et c'est en parlant des « jolis feuilletons » de Villemain, par exemple, qu'en 1829 le *Correspondant* regrettait de voir désertés pour d'autres les cours des plus savants professeurs, les Boissonnade,

Digitized by Google

les Letronne ou les Daunou. Les trois cours « de philosophie, d'histoire et de littérature, réouverts simultanément à deux jours de distance », note encore Delécluze, furent à eux trois, et d'ensemble, cet « événement littéraire et presque politique » dont le souvenir global paraîtra « presque fabuleux » au Thierry des *Considérations*. Mais Stendhal ne mentionnait-il pas dès 1825, et Thierry même dès 1820, l'action sans bornes de Cousin sur la jeunesse des écoles ? Louis de Carné ne s'est-il pas souvenu toujours d'avoir alors reçu « en pleine poitrine, la décharge électrique de M. Cousin ? » Et Quinet, parlant de cette influence « incalculable », n'écrivait-il pas à sa mère, en 1825 : « Dans d'autres siècles, cet homme aurait été appelé à fonder une croyance religieuse et aurait été entouré de disciples chéris ? » Servilité générale de l'esprit français entre 1820 et 1830, dira Philarète Chasles, non sans quelque envie. Public de jeunes enthousiastes et de vieux badauds, assurera Taine, brouillé avec la Sorbonne de tous les âges...

Affichées aux carrefours de la capitale, selon le *Propagateur de la Vérité*, sténographiées par les élèves et revues par Cousin, puis données une à une à l'impression, envoyées dans les départements et à l'étranger, jusqu'à Moscou, traduites en diverses langues, recueillies et analysées, notait le *Globe*, « comme les discours de la tribune parlementaire », par les journaux « même les plus occupés de questions politiques », les leçons de Cousin, pas plus que celles de Guizot rebelle à la philosophie de l'histoire, ou même que celles de Villemain, n'apportaient à la foule présente ou lointaine, ni un souvenir vraiment efficace de Herder, ni une contribution utile à l'œuvre tardive de sa pensée parmi nous.

HENRI TRONCHON.

---

Digitized by Google

# NOTES ET DOCUMENTS

## La France jugée par un Allemand

L'attention du public a été attirée récemment sur deux ouvrages (1) où M. Otto Grautoff s'est essayé à fixer la physionomie morale de la France d'aujourd'hui. L'importance du sujet, le nom de M. Grautoff, l'influence que ce publiciste peut exercer sur les relations franco-allemandes justifient un exposé et une critique de ses idées.

***

Le titre *Zur Psychologie Frankreichs* de la brochure de trente-huit pages (N° 10 de la collection des *Preussische Jahrbücher*) peut paraître un peu ambitieux. L'essai n'en émane pas moins d'un des publicistes les plus qualifiés du *Literarisches Echo*, celui-là même auquel est due, régulièrement, la « lettre française » documentant le public allemand sur les nouveautés de notre librairie, de nos revues et de nos périodiques. Cet essai réunit trois articles. Le premier, intitulé *Napoléon Bonaparte und Maurice Barrès*, tente une réfutation des idées exprimées par Heinrich Mann dans le *Berliner Tageblatt* du 5 mai 1921, où il qualifie Napoléon de « héros civil ». Otto Grautoff oppose à Heinrich Mann les thèses de Léon Bloy et surtout d'Elie Faure. Mais il insiste sur le fait que le point de vue d'Elie Faure ne prévaut point en France et que Maurice Barrès s'est victorieusement employé à le réfuter.

On connaît les formules de ce dernier : Napoléon, fils et produit de la « douce France » et « professeur d'énergie ». Grautoff objecte que Napoléon, comme d'autres représentants éminents de l'énergie nationale française (Mazarin, Gambetta), n'est qu'un immigré et que, d'autre part, l'expression « professeur d'énergie » n'est même pas de Barrès, mais de Stendhal. Il passe ensuite rapidement en revue la *Vie de Maurice Barrès* par Albert Thibaudet, l'*histoire de Napoléon racontée par les ecrivains* de R. Burnand, et en rapproche les *Pensées choisies des rois de France* de Gabriel Boissy et un bref commentaire de Marcel Raybaud. Le tout, comme introduction

(1) *Zur Psychologie Frankreichs* Berlin, Georg Stilke, 1922 ; *die Maske und das Gesicht Frankreichs in Denken, Kunst und Dichtung*, Gotha F. A Perthes 1923. — Cf. sur Otto Grautoff le très intéressant article de M. Louis Gillet : *Paris vu de Berlin*, Revue des deux Mondes, 15 septembre 1923.

Digitized by Google

à une analyse de la pensée de Maurice Barrès : ses « stations » en Germanie sont, d'après lui, Gœthe, Wagner et Nietzsche, mais il ne fait qu'assimiler cette substance étrangère en vue de ses fins nationalistes. Grautoff cite, à l'appui de ses assertions, des passages de *Du sang, de la volupté, de la mort* et de *Scènes et doctrines*. Il conclut que, sous le masque démocratique, Barrès s'affirme « de plus en plus militariste, impérialiste et absolutiste ». Et, revenant à son point de départ, il s'acharne à réfuter l'idéologie de Heinrich Mann qu'il considère comme néfaste pour l'Allemagne moderne.

D'après lui, la démocratie française actuelle est saturée de l'impérialisme mystico-rationnel du baron Ernest Seillière. C'est ce qu'entreprend de mettre en évidence son second article. Il y signale celui de Paul Bourget dans l'*Illustration* du 19 novembre 1921, stigmatisant en Rousseau « le grand enseigneur d'idées fausses ». Il y mentionne le jeune groupe d'« esprit nouveau »; derrière les maîtres : Barrès, Bourget et Seillière, les disciples : André Gide, Albert Thibaudet, Pierre Lasserre, René Gillouin, Jacques Rivière. — Grautoff a déjà rendu compte des quatre volumes de *La philosophie de l'impérialisme* d'Ernest Seillière (1). Il y revient ici, pour aboutir à la définition d'un impérialisme mystique tempéré de raison et d'un impérialisme fruit de l'expérience sociale traditionnelle. Mais le critique insiste particulièrement sur le disciple et biographe de Seillière, René Gillouin et son œuvre essentielle : *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française ; les bases historiques et critiques d'une éducation nationale*, puis il compare le critique allemand de Seillière, Eugen Kretzer et son étude du mysticisme social, passionnel et esthétique, triple base du néo-impérialisme français (2). C'est à propos de l'ouvrage de Pierre-Maurice Masson, *La religion de Rousseau* (Paris, 1912), que Grautoff formule sa véritable conclusion générale : « Il est hors de doute qu'en Allemagne on ne tient pas suffisamment compte de l'origine religieuse de Rousseau, de même qu'on oublie toujours que derrière la façade républicaine de la France il y a un peuple dont les sentiments et les traditions plongent depuis deux mille ans leurs racines au sein de l'église romaine ». Enfin, il rappelle la sensationnelle conversion de Charles Péguy et se réfère à ses ouvrages : *Notre jeunesse* et *Notre patrie* (3) tendant à libérer la France de la femme et du romantisme en la ramenant à son impérialisme rationnel et traditionnel.

Il serait très long de discuter ici le chapitre III, qui constitue à lui seul la moitié de la brochure et prétend exposer la « situation actuelle de la France ». Quelque documenté que soit le critique allemand, comment ne voit-il

(1) Cf. *Literarisches Echo*, 1er janvier 1922.

(2) *Imperialismus und Romantik*, Berlin, Hermann Barsdorff, 1909.

(3) 1910, et nouvelle édition, 1915, *Nouvelle revue française* ; cf. Daniel Halévy, *Charles Péguy* (Payot, 1919).

Digitized by Google

pas l'erreur que commettrait un confrère français, par exemple, si, pour établir la « situation actuelle de l'Allemagne », il puisait uniquement aux sources du *Lokal Anzeiger*, de la *Deutsche Tageszeitung*, de la *Kreuzzeitung* et de la *Tägliche Rundschau*, sans parler des diverses *Nachrichten* d'inspiration réactionnaire ? Il éprouve le besoin de faire remarquer lui-même, après avoir cité l'étude de Joachim Kühn (1), qu'on ne saurait taxer Gerhart Hauptmann de « nationalisme » pour avoir milité publiquement en faveur de la Haute-Silésie, pas plus que qualifier les *Dürer- et Gœthevereine* de « nationalistes ». Le nationalisme français n'apparaît à Grautoff que comme « un paroxysme d'impérialisme démocratique dû précisément à ce romantisme et ce mysticisme que Seillière traite de maladies, justement à cause de ce défaut de raison que Seillière déplore ». L'influence romaine-chrétienne, continuation de l'influence romaine-païenne, domine cet impérialisme, et prépare le nouvel « imperium romanum » qui s'élabore aujourd'hui (2). L'« ecclesia militans » et l'«ecclesia triumphans » de Barrès assurent les directives. — Il serait facile de mettre au point telle ou telle allégation sur Charles Péguy, André Suarès, Paul Claudel et André Gide, mais cela déborderait les cadres qui nous sont assignés. De même, il est clair qu'en dehors d'André Gide, Henri Ghéon et Jacques Rivière, on pourrait découvrir d'autres représentants de l'« esprit nouveau ». L'esprit nouveau ne se cantonne pas entre *Action française* et *Revue hebdomadaire*, et il faut se féliciter qu'il soit impossible d'établir des monopoles intangibles dans le domaine de l'esprit. Il n'en est pas moins surprenant de voir un critique allemand suivre au jour le jour les controverses de notre presse sur tel et tel auteur en vogue (3), et l'on ne saurait assez recommander cet exemple chez nous.

Le libéralisme et l'opposition en France semblent laisser Grautoff sceptique, et cette attitude éveille notre scepticisme à nous sur le libéralisme et l'opposition en Allemagne. Toutefois, il donne acte à André Gide de ses *Morceaux choisis*, publiés en 1921 dans la *Nouvelle revue française*, et reproduit in extenso la déclaration pacifiste et humanitaire d'Edouard Dujardin en juillet 1921. Quant à *Clarté*, aux « bolchevistes, communistes, socialistes de gauche et rêveurs idéalistes », il les tient pour quantité négligeable, surtout depuis la retraite d'Henri Barbusse et de Romain Rolland (p. 24 et 25). Nous ne discutons pas, nous exposons ! Grautoff

(1) *Der Nationalismus im Leben Frankreichs* (Berlin, Gebrüder Paetel, 1920); cf. le compte rendu de Daniels : *Preussische Jahrbücher*, tome 183, N° 1, p. 102 ; Grautoff cite encore 8) Aloys Schulte : *Frankreich und das linke Rheinufer* (Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1918).

(2) Ici Grautoff se réfère à René Gillouin, *Formation du germanisme* (*Idées et figures d'aujourd'hui*, Paris, 1921), et à Charles Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, 1911.

(3) C'est ainsi que Grautoff expose la polémique engagée au sujet de Paul Claudel, d'une part dans *le Temps*, *le Figaro* et *le Gaulois*, d'autre part dans les journaux strictement confessionnels. Il cite l'article de Georges Guy-Grand, dans *Paris-Midi* du 14 mai 1921.

Digitized by Google

s'attache, lui, à discuter l'évolution de Romain Rolland « après la victoire ». Il appelle Clérembault un « héros de manifeste » et insiste sur *Colas Breugnon*. Les pages les plus intéressantes sont les dernières, celles que Grautoff consacre à la psychologie comparée de l'Allemand et du Français. Mais ce sont aussi, à nos yeux, les plus sujettes à caution. Nous n'admettons que sous bénéfice d'inventaire ces oppositions générales et abstraites entre l'« être » (français) et le « devenir » (allemand), le sens « plastique » (français) et « musical » (allemand). Encore moins admettons-nous la tendance, qui nous paraît néfaste, d'opposer au lieu de concilier, d'affirmer comme irréductibles des différences qui pourraient être considérées et utilisées comme complémentaires. Nous n'admettons pas davantage le reproche fait à la France (p. 29) de donner à l'Allemagne le dangereux exemple de l'isolement belliqueux et agressif. N'est-ce pas, dans l'ordre chronologique et historique moderne, intervertir les rôles ? La « mesure » et la « dignité » françaises ne seraient que « masques impérialistes » ? Le « ne parle jamais de toi ! » que recommande Ernest Seillière ne serait que concentration agonale traditionnelle ? Grautoff rattache cet adage au code du bon ton de la société française du XVIII^e siècle. Il eût pu facilement remonter au moins jusqu'à Pascal (« le moi est haïssable ! ») Mais ne lui fallait-il pas, avant tout, démontrer que le Français actuel porte, dès sa plus tendre enfance, « le masque de la forme traditionnelle de son peuple », tandis que pour l'Allemand d'aujourd'hui vaut plus que jamais le mot de Hölderlin : « Ce que nous sommes n'est rien, ce que nous cherchons est tout ! » ? Ainsi l'Allemand ne serait que aspiration (Sehnsucht), recherche « purement spirituelle », désintéressée et idéaliste ! (p. 29 et 30).

Pour illustrer ces conflits des deux esprits traditionnels en France et en Allemagne, Grautoff fait l'historique des tentatives de collaboration et des polémiques dans le domaine des arts plastiques. Il a publié lui-même des biographies de Poussin et de Rodin. Il cite Brinckmann, Thibaudet, Jacques Rivière et Albert Gleize. Derrière tout effort d'adaptation française, il retrouve toujours le souci des lois générales d'ordre et de mesure, les grandes lignes de l'« imperium romanum ». La controverse à propos d'architecture, de monuments publics et de meubles types (1) lui paraît significative au plus haut point et il ne s'étonne ni des échecs de Frantz Jourdain et de Maurice Vachon, ni de la victoire du comte d'Andigné.

La conclusion manque de netteté. Il n'est pas plus exact de donner tels auteurs contemporains comme représentants typiques de la France de 1922 que de voir dans le *Faites un roi, sinon faites la paix* ! de Marcel Sembat ou dans la *République des Camarades* de Robert de Jouvenel les manuels des aspirations moyennes de la France de 1914. Le meilleur

(1) Cf. son article illustré dans *Kunst und Künstler*, novembre 1921.

Digitized by Google

effort de précision de Grautoff consiste à mettre à jour les tendances des néoclassiques français Gide, Thibaudet et Rivière, et à poser, à son tour, la question de l'influence de Gœthe et de Nietzsche dans la France d'aujourd'hui (1). Il se borne, en fin de compte, à délimiter les zones nationalistes en France : non point le peuple, non point l'élite intellectuelle, mais les militaires, les politiciens et la grande presse. Pour ces derniers, la formule totale serait « foire sur la place » et « germanophobie ». — Reste à savoir ce que Grautoff pense des phénomènes symétriques en Allemagne, car le propre de tout nationalisme est de provoquer et de renforcer ses symétriques « de l'autre côté de l'eau ». — La forme n'est pas impeccable, le plan semble un peu décousu, il y a quelques coquilles dans les citations françaises (2). — Il n'en convient pas moins de signaler cette intéressante autant que tendancieuse enquête, de demander à l'auteur d'en instituer une analogue en Allemagne et aux critiques de chez nous à ne pas se lasser de poursuivre des recherches semblables chez nos voisins.

***

Dans l'important essai *Die Maske und das Gesicht Frankreichs* se retrouvent développées les idées de la brochure *Zur Psychologie Frankreichs* (3). Un bref compte rendu en a déjà été donné dans les *Langues modernes* (juin 1923), où M. Gaston Hirtz résume la thèse en ces termes : « Le masque de la France, pour M. Otto Grautoff, c'est le romantisme révolutionnaire, l'individualisme, qu'il assimile, un peu sommairement peut-être, aux idées démocratiques et pacifistes. Le visage, c'est le classicisme, l'acceptation de la règle, la tradition impersonnelle de l'antiquité latine et du catholicisme. Au cours de l'histoire, tour à tour, les traits du « masque » et ceux du « visage » apparaissent ou s'effacent. Dans les périodes d'asthénie nationale, c'est le romantisme qui domine. Mais dès que le pays reprend conscience de sa force, il revient à sa tradition ».

Le critique des *Langues modernes* a raison de qualifier cette conception de « sommaire » et M. Charles Andler a excellemment montré, à propos de la transvaluation des valeurs dans le système de Nietzsche, que le secret des langages-clés de civilisations consiste, en somme, à interpréter des métonymies et des métaphores (4). Tout est, en pareille et si délicate matière, affaire de prudence et de tact. Le titre de Grautoff

(1) Grautoff ne signale pas la série de volumes publiés par M. Charles Andler sur Nietzsche aux éditions Bossard.

(2) Surtout des fautes d'accents (p. 16, 17, 22, 27, 37) ; de plus, page 17, lire : *prédiction* pour *prédication*, et page 28, ligne 21, un mot sauté.

(3) Il y est fait allusion dans *Die Maske und das Gesicht Frankreichs*, p. 99, 160 et 172.

(4) *Nietzsche, sa vie et sa pensée* (6 volumes), Paris, éditions Bossard, 1920-3. — Grautoff se réclame à plusieurs reprises de Nietzsche.

Digitized by Google

ne nous dit rien qui vaille. Son équation verbale, on pourrait tout aussi bien en renverser les facteurs, et soutenir que le véritable et traditionnel visage de la France est individualisme jaloux et pacifisme humanitaire, mais que périodiquement, inéluctablement, la concurrence mondiale le contraint de revêtir son masque de guerre. — Gaston Hirtz fait bien de mettre en garde contre « le danger d'employer des termes aussi vagues que ceux de « classicisme » et de « romantisme » sans les avoir suffisamment définis ». Or, tout l'ouvrage de Grautoff est construit en antithèses de ce genre.

Dans sa préface, il proteste de son impartialité et se fait gloire des reproches contradictoires qui l'attestent, des deux côtés de l'eau (1). Et certes, c'est le lot de tout pacifiste, dans quelque domaine que ce soit et, avant tout, dans le domaine spirituel, de recevoir des horions d'un peu partout. Celui qui entreprend, non du bout des lèvres, mais du fond du cœur, la guerre à la guerre, attire les foudres de tous les bellicistes. Il ne les unit que sur son propre dos, et seulement pour cette agression nouvelle. Il s'immole réellement à leur hypothétique réconciliation. La cause du pacifisme est la plus noble, et donc la plus ardue de toutes. Au-dessus de la guerre il y a la paix, comme au-dessus de la terre il y a le ciel. C'est vers le ciel qu'il faut que les nations édifient la grande cathédrale de la société des peuples. De la base au faîte longue est la ligne : individu, groupe familial, commune ou hameau natal, nation, continent, planète, monde ! — Et puisque Grautoff oppose volontiers le mouvement centrifuge au mouvement centripète (2), nous dirons que le premier est l'élan de curiosité, d'amour, de prêt ou de sacrifice de l'individu au ciel, et que le second est ce qui lui en revient, de plus ou moins haut, en grâce ou en oppression. Le coin natal est plus près de notre cœur que la patrie, et cependant nos devoirs envers la patrie sont plus vastes et plus impérieux. De même les intérêts de notre pays nous touchent plus immédiatement que ceux de la grande patrie humaine. Il n'en est pas moins vrai qu'en fin de compte nos obligations envers cette dernière priment tout.

Or Grautoff n'écrit que « pro aris et focis ». Il nous en avertit dès le premier mot de sa préface : « Mon livre est écrit pour des Allemands ». Il nous le rappelle au cœur de son ouvrage : « Mon livre est destiné à des Allemands ». Quant à l'émotion de l'opinion française, il s'en moque et le dit expressément : « Papperlapapp » (3). La question de la « francophilie excessive » de Grautoff ne saurait donc se poser, et il reste seulement qu'il propose le nationalisme des vainqueurs en modèle à des

(1) Cf. encore p. 58 : « Man wird fragen,... ob ich von gewissen Deutschen immer noch nicht genug Dolchstösse in den Rücken erhalten habe da ich von neuem auf diese Dinge zu sprechen komme ».

(2) Cf. p. 43.

(3) Vorwort I et p. 75-6 ; voir encore 107 et passim.

Digitized by Google

compatriotes meurtris et déprimés par la défaite. En somme, nouvelle prédication *an die deutsche Nation* ! (1). Mais abordons la critique de détail !

La préface insiste sur le parti-pris de psychologie politique de l'auteur qui se défend expressément de vouloir composer un manuel d'histoire littéraire et artistique. En cours de travail, il prétendra, au contraire, s'interdire d'effleurer les domaines réservés de la politique et de la diplomatie et se cantonner dans ses spécialités, l'art, la littérature (2). Glissons sur la citation de Nietzsche à la fin de la même préface ; et sur ce grand nom encore évoqué plus loin (p. 39), à propos de l'antirousseauisme d'Ernest Seillière. Sur les rapports franco-allemands du point de vue nietzschéen il y aurait peut-être autre chose à dire.

Lorsque dans son article premier (*le Masque et le Visage*) Grautoff dénonce la devise républicaine française : « Liberté, Egalité, Fraternité » comme « masque » (3), on pourrait lui objecter qu'elle ne formule qu'un idéal et que le « primum vivere » n'en perd nullement ses droits. La généralisation est tout aussi hâtive lorsqu'elle concerne le visage : « Hors de la salle de spectacle officielle, dans les appartements privés des savants, des poètes, dans les salons du Paris intellectuel, on ôte le masque. Ici le Français se montre tel qu'il est : conservateur solidement ancré dans ses vieilles traditions, profondément enraciné par toutes ses fibres dans le sol et l'histoire intellectuelle de son pays » (p. 5-6). Et dire que d'aucuns donnent précisément les milieux intellectuels comme centres de démoralisation et d'anarchie ! (4) En période de trouble, les intellectuels ont bon dos !

Si réel est le danger des grands mots que Grautoff emploie « activisme » au sens de nationalisme chauvin (cf. p. 7) alors qu'« activisme » désigne en Allemagne une tendance diamétralement opposée (par ex. : l'activisme de Kurt Hiller et de Pfemfert). Erreur en deçà du Rhin, vérité au delà ! Il parle mélancoliquement de la « Verbindung zwischen Turnvater und christlichen Moralisten ». Serait-il si difficile d'en retrouver l'origine au pays de Turnvater Jahn ? Il s'en prend avec raison à des adages comme : « La guerre seule engendre l'amour entre les hommes », ou comme « trop religieux pour être tolérant » (11-13). Lui opposerons-nous les études d'Ernest Lavisse, Charles Andler et Henri Lichtenberger sur la doctrine et la pratique allemande de la guerre, l'évolution morale et religieuse

(1) Cf. la conclusion, p. 186 et l'article de Grautoff : *Zum Tode von Ernst Trœltsch* (*Literarisches Echo*, 1er avril 1923).

(2) P. 105 ; cf. encore 164, où la contradiction éclate textuelle : « Andere Schriftsteller sehen das Problem von anderem Blickpunkt... Fritz Roepke und Joachim Kühn sind politisch eingestellt ». — Or dans la Préface, l'auteur se fait un mérite de s'être lui-même « politisch eingestellt ».

(3) Cf. 1, 3, 10, 141-2, etc.,

(4) Cf. Louis Dumur, *les Défaitistes*, Paris, Albin Michel, 1923.

Digitized by Google

du pangermanisme ? Sa caractéristique de la France « virile » (Selbstgefühl, Streitsucht, Angriffskriegestum, Beutedurst) ne lui suggère-t-il pas certains souvenirs ? et le réquisitoire continu... (p. 14) contre « la faillite de la religion de l'amour et de la pitié, de la superstition Liberté-Egalité-Fraternité » ne saurait-il s'atténuer sous forme de regret et même d'escompte ?

L'article deux (*Romantisme, liberté, individualisme*) est une véritable cascade d'antithèses : 1° entre les tendances viriles, constructives du classicisme et les tendances efféminées et niveleuses du romantisme ; 2° entre la statique, le sens de l'Etre chez les Latins, et la dynamique, le sens du Devenir chez les Germains ; 3° entre la littérature allemande, centrifuge, et la littérature française, centripète (1), etc... Chose étrange, c'est la France que Grautoff donne en exemple et c'est en même temps contre la France qu'il vitupère, la France sous tous ses aspects! Une des lacunes les plus symptomatiques de son ouvrage est la sévérité dont il fait preuve envers l'opposition française. Ses émouvants extraits de Romain Rolland et d'Edouard Dujardin ne sont là que pour aboutir à l'accusation d'isolement et d'impuissance à leur adresse. Il y avait pourtant peut-être, quelque chose à dire du groupe *Clarté*, des socialistes, des *Cahiers des Droits de l'Homme* et même des récents livres de germanistes libéraux et modérés ! (2)

Après avoir comme laissé tomber au passage la maxime : « La force n'a de sens qu'au service de l'humanité », Grautoff ne s'évertue à mettre en lumière que « le tragique de la liberté de Rolland ». Finalement, il l'exécute après un attendu assez peu nietzschéen : « Aucun homme ne peut se dépasser lui-même, et sa volonté, ses vœux, ses rêves, ses efforts ne parviennent pas à rompre les milliers de fils qui l'enserrent et le relient à sa géographie, à son époque, à sa race » (p. 56-7). S'il entrevoit un instant, des motifs d'indulgence (3). il lui reproche de s'être montré, après la décision, dur envers les vaincus, muet devant les vainqueurs. Mais Rolland pouvait-il songer à se faire « arbiter mundi contra mundum ? ». Ce que Grautoff signale à la Société des Nations, c'est seulement la nécessité des infrastructures nationalistes (cf. p. 59). Où se préoccupe-t-il de l'essentiel, à savoir la coupole supranationale, qui devra étendre ses raccordements vers le bas et la périphérie de telle sorte qu'elle soit bien assurée de tout réunir et de tout dominer ?

Il signale des contradictions chez Romain Rolland, mais les a-t-il bien comprises ? Il a raison, pour son compte, de faire l'apologie de

(1) P. 17, 28-9, 43.

(2) Cf. le livre de Baumont et Berthelot sur l'*Allemagne en 1922* et les récentes publications du *Musée social* (Henri Lichtenberger, René Lauret. O. Hesnard, etc.).

(3) « Er formuliert seine unparteiische Meinung ohne überparteiliche Erleuchtung auch ohne sich das ausschlaggebende Quellenmaterial zu verschaffen oder auch nur verschaffen zu können. Aber damals war Krieg ».

Digitized by Google

l'Allemagne de Goethe, Schiller, Heine et Nietzsche, mais a-t-il le droit de mettre en balance le seul Paul-Hyacinthe Loison ? (p. 60), Il est sur une intéressante piste en signalant le mysticisme héraclitéen de Rolland (p. 61, 94). Mais lorsqu'il commente le vers de Storm : « Kein Mann gedeihet ohne Vaterland », Grautoff oublie de considérer le revers de la médaille, d'envisager, devant l'holocauste, ce qu'on pourrait appeler « l'anarchie des patries », de donner ne fût-ce qu'une pensée élégiaque à cet organisme d'avenir qui réglera l'ordre entre les patries comme elles l'ont elles-mêmes établi entre leurs provinces. Il réussit une silhouette-éclair de Romain Rolland (69-70), mais la gâte un peu par cette pointe d'apparence restrictive : « Français, dont le vol d'aigle n'est pas parvenu à franchir les limites de sa race ». Ceci ne revient-il pas à dire que l'humanitaire n'avait pas dépouillé le patriote et que, de son plein ciel, il n'a jamais perdu de vue le sol où reprendre pied ?

Grautoff insiste sur la crasse ignorance du grand public en France (p. 74, etc.). Mais est-il bien sûr que le « grand public » soit plus instruit et mieux avisé ailleurs ? Il félicite Elie Faure d'avoir écrit : « Nous méritons la défaite. L'Allemagne naît, et nous mourons ». N'y a-t-il pas quelque paradoxe à imprimer cela en 1923 ? Et même Elie Faure, son favori, n'est pas loué sans réserves (cf. 75-7) Le point de vue international n'apparaît guère que lorsqu'il s'agit de revendiquer les droits et les mérites de l'Allemagne. Et comment reproche peut-il être fait au mystique « poilu inconnu » d'avoir brandi avant de tomber... uniquement le drapeau français et non pas celui de la « fraternisation internationale » (p. 83). Est-ce que le drapeau rouge aurait triomphé en cas de victoire allemande alors qu'il a été écrasé malgré la défaite ? — A Georges Duhamel est opposé Louis Hémon comme l'homme fort à l'homme faible, le classique au romantique. Ne conviendrait-il pas plutôt d'ajouter l'un à l'autre ces deux hommes pour avoir le « visage » français complet ? Pour un humaniste, Humanité et Patrie seraient-ils termes inconciliables ? Lorsque Grautoff fait si bon marché du « dolorisme » de Duhamel, oublie-t-il donc que ce dolorisme n'est autre que la grande pitié humaine, le meilleur de la pensée du Christ ?

Toutes les fois que le critique allemand parle de « l'orgueil français » — et il ne s'en fait pas faute ! (cf. p. 78, 117-9, 125-7, etc...), on se sent tenté de le renvoyer au livre de Maurice Muret sur l'*Orgueil allemand* et à l'ouvrage du même auteur sur *La responsabilité personnelle de Guillaume II*. Quel que soit l'effort d'impartialité dans ce dernier travail, achevé au moment où les hostilités battaient leur plein, nous aurions à y apporter aujourd'hui certaines réserves, décidé que nous sommes à ne pas ajouter un atome immérité à un poids suffisamment lourd. Mais n'y a-t-il pas quelque inconscience, dans un livre incriminant l'impérialisme traditionnel de la France, à mentionner le nom de Guillaume II

Digitized by Google

(p. 122-3), non point pour déplorer son attitude de 1914 (et d'avant), mais pour lui reprocher d'avoir décrété:.. qu'un buste découvert par Wilhelm Bode devait être attribué à Léonard de Vinci ? —De la devise « Catholique et Français toujours » qui hante Grautoff, du « gesta Dei per Francos » qu'il dénonce, lui est-il si difficile de rapprocher le « Gott mit uns » et le « Mit Gott für König und Vaterland » ? Les hommes ne se sont pas battus pour leurs différences, mais bien pour leurs ressemblances, et au nom d'idéals symétriques. Alors qu'il adresse un avertissement contenu à la France traditionaliste, anti-individualiste, Grautoff ne sympathise pourtant guère qu'avec Maurice Barrès et Albert Thibaudet. A la belle page qu'il cite de ce dernier (p. 105), il est vrai qu'on pourrait donner comme pendant ces mots du Kaiser affichés avant la guerre, au Hohenzollernmuseum : Le monde du XXe siècle est au signe du transit. C'est lui qui raccourcit les distances qui séparent les nations, lui qui noue entre les peuples des rapports nouveaux ». Jaurès n'est jamais cité, Marc Sangnier considéré, sans doute, comme ne comptant guère. En revanche, on s'attarde sur Henri Massis et Alfred de Tarde (cf. 10, 118,121, etc.). Maurice Barrès et Paul Claudel sont bien dénoncés comme inféodant le catholicisme au nationalisme, et pourtant Grautoff tient à nous dire expressément qu'il ne considère pas Barrès comme un « fanatique borné » (kein beschränkter Starrkopf, p. 108). Il prend à parti le bloc national français grâce auquel « les morts mènent les vivants », mais son plus ardent désir ne serait-il pas d'instaurer un « bloc national » en Allemagne ? (cf p. 120).

Les pages que Grautoff consacre à l'avant-guerre sont d'une partialité qui confond. Il reprend la question d'Alsace au XVIIe siècle, et ne connaît ni le traité de Francfort, ni le manifeste de Bordeaux, ni le traité de Versailles. Il dénonce sans relâche Agathon, mais ignore Jean Jaurès. L'époque est passée où l'on pouvait renvoyer semblable controversiste à la préface du *Deutschland* de Heine et aux *Cahiers alsaciens*. Le testament de Paul Déroulède, la carrière d'Ernest Psichari, tout lui est bon pour mettre en évidence les « excès nationalistes de l'esprit nouveau », et ce qu'il appelle « l'impérialisme français » (p. 121-7). Ici encore, les ripostes sont toutes prêtes (1). Il n'est pas jusqu'à Jules Romains que Grautoff ne soit tenté un instant de prendre pour cible, mais quel mal voit-il donc à la « propagande mystique en faveur de la personnalité et de l'idée ? » tandis qu'il pourrait ne pas laisser passer sans réserve les théories de Romains sur « la toute puissante et toute logique vie collective, mère des individus » (128, 136). — Pour conclure, il en revient, à propos de Roger Martin du Gard et des *Thibauts*, à des constructions antithétiques entre le Midi classique et le Nord romantique. Il lui arrive (adhuc sub judice lis est),

(1) Les livres de Maurice Lair, Henri Lichtenberger sur l'*impérialisme allemand*, les études de Charles Andler sur *le Pangermanisme*.

Digitized by Google

de formuler, en considération de l'avenir, des vœux plus conciliants (p. 143). Nous nous y associons bien volontiers, à condition que l'Allemagne de Grautoff ne reprenne pas trop vite, comme disent les militaires, « du poil de la bête » et préfère chercher ses voies du côté de la Société des Nations. — Quant au chapitre sur « le romantisme et le classicisme dans les arts plastiques », il ne fait que reprendre les développements que nous avons analysés déjà à propos de la *Psychologie Frankreichs*.

La forme est loin d'être irréprochable dans *die Maske* comme dans *zur Psychologie* (1). Bien que Grautoff se défende dans son *Vorwort* et dans son *Schlusswort* de vouloir faire de l'histoire littéraire et idéologique, l'accumulation des références est telle qu'on songe parfois à un index à la Bartels (2). Il pouvait, d'autre part, se dispenser de reproduire in-extenso, comme échantillons de littérature française moderne, le *manifeste technique futuriste* de J. G. Marinetti, ainsi que celui du leader dadaïste zurichois Tristan Tzara (3). Il lui était loisible également de ne pas s'étendre sur de menus souvenirs personnels comme à propos des Reclus ou d'Elie Faure (71-ss.). Il se rend compte lui-même qu'il abuse des citations et il consacre trop de réflexions à son exposé (164-172) pour être satisfait de l'économie générale de son travail. Non seulement les citations fourmillent et une copieuse bibliographie les étaye en fin de volume (4), mais l'enchevêtrement bilingue portera, dans certains cas, préjudice à la propagation de l'ouvrage. Le plan n'est pas décousu, mais assez arbitraire, au point que l'auteur se sent tenu (p. 89 par ex.) à fournir des explications sur la suite des noms qu'il impose. Ailleurs (96-7), il éprouve le besoin de récréer le lecteur et le lui avoue. Enfin le nombre de coquilles, typographiques ou autres, est considérable.

Nous nous sommes montré, au total, assez sévère pour considérer maintenant comme indispensable de rendre hommage aux qualités d'érudition de Grautoff, et c'est bien sincèrement que nous nous associons à la part d'éloges que lui a décernés de ce chef notre collègue des *Langues modernes*.

Louis BRUN.

(1) Cf. supra p. 25.

(2) Cf, Die deutsche Dichtung von Hebbel bis zur Gegenwart (Die Alten und die Jungen) Leipzig, H. Haessel 1922. 3 Bde.

(3) P. 37-8. — De même, Grautoff analyse trop complaisamment (p. 116) les théories esthétiques de Beauduin, d'autant plus qu'il ajoute que Gide, Rivière et Thibaudet les ont mises au point.

(4) Signalons, de plus, l'appendice *Die französische Presse im Urteil eines Franzosen* reproduisant de larges extraits de l'ouvrage de Robert de Jouvenel : *La République des Camarades* (Paris, Grasset, 1914).

Digitized by Google

# Les Précurseurs de la République allemande

## I

### *Les Républicains des pays rhénans (1792-1800)*

Les idées de la Révolution française n'ont été accueillies nulle part avec autant de faveur que sur les bords du Rhin ; la République n'a été effectivement proclamée en Allemagne que dans la région rhénane. Jacques Venedey, dans le livre qu'il a consacré aux républicains allemands sous la République française, a retracé (d'après les notes de son père) l'histoire politique de Strasbourg, de Mayence, de Coblence et de Cologne entre 1792 et 1800. A Strasbourg, la République eut pour apôtre Euloge Schneider, un moine défroqué, qui conçut la Révolution dans ses rapports avec l'Evangile ; les mérites littéraires d'Euloge Schneider se réduisent à quelques poésies dans le goût de celles de Schubart, une traduction de la Marseillaise et des articles publiés dans l'*Argus*. La figure de Michel Venedey, chef et orateur du parti républicain de Cologne, n'offre qu'un intérêt historique, comme celle d'Adam Lux. Mais Georges Forster, l'ami des Humboldt, et Joseph Görres, le terroriste de Coblence, appartiennent entièrement à la littérature.

Les lettres de Forster au philologue Heyne, son beau-père, sont particulièrement curieuses à consulter, car elles permettent de le suivre pour ainsi dire d'étape en étape pendant les trois premières années de la Révolution. Ses lettres à sa femme rendent le même service pour l'année qui précéda sa mort. Au premier signal de la Révolution, Georges Forster, rempli d'enthousiasme, glorifie le sang-froid et l'abnégation des Constituants comme le triomphe de la philosophie. (*An Heyne, 30. Juli 1789, 15. Aug.* 1789). Dans un voyage qu'il fit à Paris en compagnie d'Alexandre de Humboldt, à la vue des préparatifs de la fête du Champ de Mars, il admirait la concorde qui régnait entre les citoyens. (*An Heyne, 13. Juli 1790*). Lorsque, dès 1791, les plus timides (Heyne était de ceux-là) s'effrayèrent de ce qu'ils appelaient les abus de l'Assemblée nationale, Georges Forster, fidèle à ses habitudes de savant, chercha moins à démentir les faits qu'à les expliquer : les erreurs du Tiers Etat découlaient, disait-il, des crimes de la monarchie. (*An Heyne, 12. Juli 1791*). L'idée d'être traité de jacobin par les défenseurs de l'ordre moral lui devint peu à peu familière. (*An Heyne, 5. Juni 1792*). La prise des Tuileries, la déchéance et même l'exécution de Louis XVI (*An seine Frau, 28. Jan. 1793*) satisfaisaient la logique éternelle ; qu'importait alors le trouble qu'elles jetaient dans la conscience individuelle ? Ainsi ont raisonné une foule d'hommes sensibles qui se sont inclinés devant la Nécessité parce qu'elle incarnait pour eux la Nature.

Digitized by Google

Le 21 octobre 1792, Mayence ouvrit ses portes aux Français. La Société des Allemands Amis de la Liberté et de l'Egalité tint sa première séance le 22 octobre. Forster ne tarda pas à entrer dans ce club où il joua un rôle prépondérant à la tête du parti français. En novembre 1792, il fut nommé membre du Conseil d'administration provisoire, à la fin de décembre élu président du club. La Convention de Mayence, convoquée le 17 mars 1793, éleva Forster à la vice-présidence. Cette assemblée commença par décréter, sur sa proposition, la déchéance de tous les princes séculiers et ecclésiastiques des pays entre Landau et Bingen. A son instigation, la réunion de la ville à la France fut également décidée et ce fut lui qui rédigea la pétition qu'il devait présenter à la Convention française avec Adam Lux et Potocki. Cette pétition ressemble à toutes les autres pétitions de ce temps, elle ne porte pas la marque de son esprit, mais celle de la phraséologie révolutionnaire : « Nous ne vous annonçons pas aujourd'hui la chute d'un seul despote, le peuple rhénan-allemand a renversé les soi-disant trônes de vingt petits tyrans qui tous étaient altérés de sang humain, qui tous s'engraissaient de la sueur des pauvres et des misérables, etc... » (1). Georges Forster partit pour Paris le 25 mars et parut le 30 à la barre de la Convention. Pendant l'été, il fut envoyé à la frontière du Nord pour négocier l'échange des prisonniers français et anglais, mais il revint sans avoir réussi. Au retour d'un pénible voyage dans le Jura, où il revit pour la dernière fois sa femme, en novembre, il dut s'aliter ; il mourut le 12 janvier 1794. Venedey croit qu'il se suicida. La légende veut que, depuis son arrivée à Paris, il ait été en proie à un sombre pessimisme qui causa sa perte. Forster ne fut sujet, au contraire, qu'à de rares accès d'hypocondrie. Il subit sans révolte ses chagrins domestiques et n'a jamais désespéré de l'avenir de la Révolution. Le cas d'Adam Lux, ce fanatique de la vertu, fasciné par l'héroïsme du sentiment au point de n'avoir plus qu'un désir : s'immoler sur l'échafaud de Charlotte Corday, n'offre qu'une analogie lointaine avec le sien. Forster a toujours loué les Français d'avoir plus de tête que de cœur. Il n'a pas pleuré le trépas de Charlotte Corday. Bien qu'il fût l'ami de Condorcet, il ne s'est pas arrêté aux Girondins ; il partageait les idées de la Montagne et désapprouvait la violence moins que l'ambition. Dans ses lettres intimes, il avoua sans doute son désenchantement (*An seine Frau, 31. März, 1793*) et se plaignit des intrigants (*An seine Frau, 2. Juni 1793*), laissa même échapper ce mélancolique regret : « Si j'avais su il y a dix mois, il y a huit mois, ce que je sais maintenant, je serais allé à Hambourg ou à Altona au lieu d'entrer dans le Club » (*An seine Frau, 21. Aug. 1793*). Mais il finit toujours par se résigner et patienter, confiant dans la force du bon génie de l'humanité (*An seine Frau, 13. Juli 1793*) et

(1) Cité par König. *Forsters Leben*. 2e vol., p. 248-251.



Digitized by Google

dans le pouvoir des constitutions pour vaincre la corruption ou l'égoïsme des hommes (*An Huber, 15. Nov. 1793* ; *an seine Frau, 4. Jan. 1794*).

La sérénité de sa foi républicaine s'est affirmée dans ses *Lettres Parisiennes*, datées de brumaire-frimaire an II, par conséquent toutes proches de sa mort. Forster écrit qu'il y aurait folie à vouloir arrêter la marche de la Révolution : « J'ai vu un jour une voiture entraînée par des chevaux furieux ; le cocher tomba du siège ; quelques gamins qui étaient accourus se mirent à injurier les voyageurs. L'un de ces derniers, sautant à terre, se cassa le cou ; les autres, plus prudents, restèrent à leur place et se dirent : nous attendrons jusqu'à ce que la furie des chevaux soit passée » (*1re lettre, 1er brumaire*). Ce n'est pas le langage d'un homme qui veut se suicider de désespoir. Lorsque la Révolution lui paraît déraisonnable, Forster n'accuse que la raison qui intervient mal à propos, car la brutalité doit suivre son cours. Son fatalisme logique ne se distingue presque plus du véritable fatalisme ; il ne croit pas qu'une force aveugle, le Hasard, régit le monde, mais il ne croit pas non plus à l'unique souveraineté de l'intelligence humaine, car notre faible raison n'est pas la Raison. « Une injustice cesse de paraître révoltante, arbitraire, condamnable, quand la volonté du peuple qui décide en dernière instance accepte la loi de nécessité qui a donné lieu à telle action, telle mesure ou tel décret». (*1re lettre, 1er brumaire*). Si les mots qu'il emploie se contredisent, il n'y a pas de contradiction dans sa pensée : il a pu nommer Providence la Nécessité, la regardant comme une puissance bienfaisante aux mains de qui l'homme peut s'abandonner avec certitude, mais les stoïciens aussi attachaient à la puissance du destin (πρόνοια) une idée providentielle. C'est de la doctrine stoïcienne qu'est nourrie la pensée de Forster. Il méprise la richesse. Voici dans quels termes il présage, dans une lettre à Huber, la transformation de la société en république spartiate : « Le mépris de l'argent, de la fortune, n'est plus fondé sur l'envie, l'hypocrisie; le riche lui-même n'échappe pas à la contagion, la richesse dont il ne peut plus jouir a perdu pour lui sa valeur » (*An Huber, 15. Nov. 1793*) ; et, dans les *Lettres Parisiennes*, il vante la simplicité des mœurs, l'abolition du luxe, même des cuillers d'argent, les modes nouvelles qui réduisent le costume au strict nécessaire, le désir enthousiaste de l'égalité, enfin tout ce qui dénote dans la société issue de la Révolution la plus grande indifférence pour l'argent et la propriété en général (*3e lettre, 24 brumaire*).

Pénétré de ces vérités, Forster s'est illusionné sur leur extension : il a jugé du retentissement des faits sur les idées d'après sa propre expérience ; il a créé ses semblables à son image, il s'est suggéré qu'il vivait au milieu de stoïciens comme lui, et il a cru que tous détestaient l'ambition comme il la détestait, il a cru que le retour à la tyrannie était impossible et que, si un citoyen usurpait le pouvoir, cent poignards se lèveraient pour transpercer le nouveau Cromwell ! (*4e lettre, 1er frimaire*).

Digitized by Google

Les *Lettres Parisiennes* n'abondent pas en vues neuves sur la Révolution, mais elles ne laissent aucun doute sur l'optimisme révolutionnaire de Forster. Elles valent aussi par le style. Forster s'est retrouvé ici tout entier : ces lettres sont rarement emphatiques, elles ont un caractère objectif qui ferait croire qu'elles n'ont pas été écrites en pleine Terreur. Les images, au lieu d'être pompeuses, sont simplement empruntées à la vie quotidienne. Veut-il exprimer le brusque revirement des Allemands, qui, jusqu'au 10 août, ont observé les événements avec une sorte de jouissance sentimentale et ensuite n'ont cessé de couvrir d'invectives la Révolution : « C'est ainsi, dit-il, que les enfants battent la chaise contre laquelle ils se sont heurtés » (5e *lettre*). Plusieurs passages brillent par l'ironie, une ironie calme, et pour ainsi dire, fixe, à procédés symétriques. Enfin elles annoncent les lettres de Börne qui s'est rencontré avec Forster jusque dans les détails (1).

Börne fut aussi le disciple de Görres dont le nom jure à côté du sien, car il évoque, avant tout, la physionomie de l'intraitable ultramontain dont les obsèques à Munich, le 29 janvier 1848, servirent de prétexte à de scandaleuses démonstrations cléricales. Quinet a dit de Görres qu'il tenait de Danton et de Plotin (2) : avant d'être Plotin, il fut Danton et rédigea la *Feuille Rouge*.

En septembre 1797, Görres assistait, comme orateur officiel de la Société patriotique, à la cérémonie funèbre célébrée en l'honneur de Hoche à Coblence ; revêtu d'un uniforme vert, rouge et blanc, aux couleurs de la République cisrhénane, il fit l'éloge du jeune général républicain.

Il se proposait de frapper, dans le journal qu'il fonda en février 1798, les royalistes clichyens, terrassés par le 18 fructidor, mais il finit par s'attaquer aux concussionnaires du Directoire.

Il écrivait ironiquement dans sa dédicace : « Nous travaillons aussi pour les princes puisque nous cherchons à prouver leur inutilité et à les débarrasser des soucis du gouvernement ». (*Das Rote Blatt*, 1er *ventôse*). Görres apparut dans ses premiers articles comme l'adversaire du Saint-Empire, et avec son étincelante imagination de pamphlétaire, il a prêté à l'agonie du vieux fantôme un tour si burlesque qu'il a achevé de le tuer sous le ridicule. Il l'a imaginé sous les traits d'un monstre apocalyptique à deux têtes surmontées d'oreilles d'âne, accroupi sur une montagne de paperasses, toute ruisselante de flots d'encre; le génie de la France n'a pas eu de peine à réduire en cendres le trône de ce monstre aux six cents mains impuissantes. (*Das Rote Blatt*, 10 *ventôse*). « Il est mort à Ratisbonne, le 30 décembre 1797, à 3 heures de l'après-midi, âgé de 955 ans 5 mois 28

(1) Comparez Forster, 7e lettre. « Le matin, on voit les revendeuses assises dans la rue, leur chaufferette sous les pieds, lire les gazettes, etc... », et Börne, *Schilaerungen aus Paris : Die Lesehabinette*.

(2) Quinet, *Allemagne*, p. 263.

Digitized by Google

jours, muni des Sacrements de l'Eglise », poursuivait Görres dans une de ses plus célèbres capucinades ; « il était né à Verdun en 842, avait été pris de folie au temps des croisades, puis il avait été lentement consumé par la fièvre étique ; avant de mourir, il a cédé par testament à la République française la rive gauche du Rhin, au roi de Prusse le Hanovre, à l'électeur de Hanovre les bas de Sa Majesté, aux pauvres de Ratisbonne les revenus annuels de l'Empereur, évalués à 13.000 florins, et il a nommé le général Buonaparte son exécuteur testamentaire ». (*Das Rote Blatt, 20 ventôse*). Comme Görres faisait bon marché du bric-à-brac du passé, des chapeaux d'électeur, des tiares d'évêque, des arbres généalogiques, des armoiries, de toutes les distinctions sociales, et des rois qu'il peignait — avant Heinzen — avec leur face ovine, joufflus, bouffis, camus, difformes, avec leur sceptre fait de la moelle de leurs sujets, avec une auréole de papier doré sur la tête, fripée et déchirée, pauvres marionnettes entre les mains de leurs ministres et de leurs favoris !. (*Das Rote Blatt, 20 germinal*).

En qualité de citoyen français, Görres discutait la nouvelle Constitution : celle de la Convention, disait-il, était venue plusieurs milliers d'années trop tôt ; il estimait que celle du Directoire convenait mieux à l'état actuel de notre civilisation. (*Das Rote Blatt, messidor*). Mais il condamnait les agents du Directoire qui avaient entrepris, selon l'expression d'un témoin du temps, de manger l'Europe « feuille à feuille comme une pomme d'artichaut » (1). Dans la région du Rhin et de la Moselle, le commissaire Sta s'était rendu coupable d'exactions qui avaient mécontenté tout le pays. Görres l'accusa et eut la satisfaction de le voir destitué. Il devint lui-même suspect et dut interrompre la *Feuille Rouge* ; il la continua sous le nom de *Rübezahl* et ses attaques recommencèrent de plus belle contre ces sangsues, ces chenilles, « la classe la plus méprisable de l'humanité, celle des parasites républicains ». (*Rübezahl, frimaire*). Après Sta, ce fut le tour du général Merlin et de ses créatures : les Dumonceau, les Pioc, les Derode. Plus tard Görres combattra les Français comme étrangers, mais au début il les combat comme républicains dégénérés. Il juge que tous les vices des anciennes cours ont reparu avec ces proconsuls, en la personne de ces despotes rajeunis. Il juge en jacobin, il ne se range pas du côté des modérés, mais il est favorable à la fraction des ultras qui firent aboutir le coup d'Etat du 30 prairial, qui épura le Directoire.

Il prononça dans le temple de la Décade, en commémoration du 30 prairial, un éloquent discours : « Des brigands étaient assis sur la chaise curule des Directeurs, se cachaient sous le manteau des Sénateurs, étalaient leur luxe à la tête des armées, dominaient l'administration

(1) Mot de Malet du Pan, Mercure britannique, 25 janv. 1799, cité par Taine, *les Origines de la France contemporaine.*

Digitized by Google

civile, pillaient les royaumes pour créer des républiques, créaient des républiques et bannissaient les républicains, prêchaient le républicanisme et voulaient être adorés par des esclaves.... Le droit a triomphé, le vice a été renversé » (1).

Par malheur, les coups d'Etat et les contre-coups d'Etat du Directoire, au lieu de sauver la République, la perdirent; l'armée resta seule maîtresse du terrain ; les abus se perpétuèrent. Görres s'aperçut de sa déception et reprit la lutte contre les généraux et officiers français ; il fut arrêté. Délivré par Lakanal, il fut envoyé par ses concitoyens à Paris pour porter plainte ; il arriva quand le « crime » du 18 brumaire était consommé. La faillite de la Révolution le démoralisa ; il lui sembla qu'il avait vieilli d'un demi-siècle (2). Ce fut au caractère national des Français qu'il imputa le désastre ; la Liberté des Français est une fausse idole qui ne peut s'empêcher de s'envelopper « de soie et de gaze », qui a besoin de colifichets ; la Liberté des Allemands doit être « une madone ». (3). Il prêcha la croisade contre les hérétiques. Lorsque la domination de Napoléon se fut appesantie comme un fléau sur l'Allemagne, la madone avait changé de nom : les autels de la Liberté étaient devenus ceux de l'Indépendance (4).

Victor FLEURY.

(1) Voir Venedey, *Die deutschen Republicaner*,, p. 424-425.

(2) D'après une lettre de Görres, citée par Venedey, p. 472.

(3) *Resultate meiner Sendung nach Paris*, v. Venedey, p. 471.

(4) A suivre.

Digitized by Google

# REVUES ANNUELLES

## LE ROMAN ALLEMAND

Il n'apparaît pas que le cinquantenaire de Rudolf Hans Bartsch, qui est le plus éminent prosateur de l'Autriche actuelle — et peut-être le plus fin que l'Autriche ait jamais produit — se soit élevé à la hauteur d'un événement européen. C'est que, probablement, l'ironie spirituelle, la mélancolie réservée, la pensée subtile, le style élégant et parfois archaïque, qui distinguent l'auteur de *Schwammerl*, *Heidentum*, *Ewiges Arkadien*, *Seine Jüdin* (1) et de tant d'autres œuvres délicates et profondes, suffisent à lui assurer dans son propre pays un large cercle de lecteurs attentifs, mais non pas à faire de lui, aux yeux de l'étranger, le type représentatif de sa nation, tel que le fut le patoisant Rosegger. Autrichien par toutes les fibres de son être, mais Européen par sa philosophie, R. H. Bartsch n'exhale pas cette senteur de terroir qui confère à un écrivain la popularité universelle ; et le léger parfum, viennois ou styrien, qui embaume ses œuvres, ne domine pas assez l'odeur simplement humaine pour s'imposer indiscrètement aux narines du vulgaire. Même en pays de langue allemande, les romans de l'Autrichien R. H. Bartsch, de beaucoup le plus élevé, ne sont qu'à peine aussi répandus que ceux du Suisse E. Zahn, bien plus rapproché du niveau moyen.

Afin de mieux faire connaître au grand public la personne et les œuvres de *R. H. Bartsch*, le romancier **Robert Hohlbaum** (que nous retrouverons ci-dessous à son tour), raconte sous une forme romanesque, les cinquante années du maître (2) : années brillantes ou douloureuses, années de luttes, de succès, de revers ou de triomphes. Rudolf Hans Bartsch, dont l'existence, parfois cruelle sous un vernis d'aristocratique élégance, tient un peu du conte de fées, nous est présenté — avec une certaine emphase — comme un héros de roman. Le petit ouvrage (104 pages) dans lequel R. Hohlbaum raconte la vie et explique les œuvres de R. H. Bartsch, est illustré de documents photographiques et d'un fac-similé : ceci n'est pas négligeable, lorsqu'il s'agit d'un artiste qui, comme jadis Gottfried Keller,

(1) Cf. *Revue Germanique* 1913 p. 224 ; 1914, p. 207 ; 1920, p. 160 ; 1921, p. 71 ; 1922, p. 36.

(2) Robert Hohlbaum : *Rudolf Hans Bartsch*. Der Lebens- und Schaffensroman eines modernen Dichters. Mit zahlreichen Abbildungen und einer Handschriftenprobe. Leipzig L. Staackmann, 1923.

Digitized by Google

hésita à ses débuts entre la peinture et la poésie et qui a gardé le sens des couleurs et des contours. Le nom de R. H. B. tient chaque année, dans cette revue, une place d'honneur ; il se peut que le livre de R. Hohlbaum nous aide à redresser quelques erreurs ou à résoudre quelques énigmes qui nous auraient échappé antérieurement ; il nous signale, entre autres faits intéressants, la prétendue parenté de la famille Bartsch, fixée en Autriche, avec l'illustre Silésien Jakob Böhme (ce qui éclaire certains passages de *Seine Jüdin* et explique les tendances mystiques de R. H. B.). Une exaltation cérébrale assez vive semble avoir dominé plusieurs ascendants de R. H. B., et notamment son père, médecin-major dans l'armée autrichienne, qui se suicida en 1875. Le petit Rudolf Hans, né à Graz en 1873, fut donc élevé sans père ; après quelques années passées au logis maternel, il fut placé successivement, et par faveur, dans diverses écoles d'enfants de troupe, où il mena une existence mélancolique parmi des camarades fort mal élevés. A sa sortie des écoles, il fut attaché, en qualité d'aspirant, aux Archives de la guerre ; son indépendance intellectuelle déplut aux chefs « bien pensants » qui dirigeaient cette institution ; ils eurent cependant la générosité de l'envoyer continuer ses études historiques à l'Université de Vienne, où il travailla avec succès. Mis en congé pour raisons de santé, il fit un voyage en Italie, où il s'éprit des beautés de la Nature, mise en opposition avec l'Homme, dont il avait quelque sujet de se plaindre. Toutefois, le ciel du Midi ne lui fit pas oublier les charmes du pays natal : c'est en Styrie, à Graz même, qu'il se maria ; puis, de retour à Vienne, il devint, sous le haut commandement du général Woinovich, un archiviste modèle. Ses premiers essais littéraires furent du genre lyrique ; mais il se détourna bientôt de la poésie, où il réussissait peu, et s'adonna au roman, qui laissait plus de marge à sa fantaisie philosophique. Encouragé par la librairie Staackmann, de Leipzig (qui fut pour lui ce que Calmann-Lévy fut chez nous pour Anatole France), salué par Peter Rosegger — qui fit, tout exprès pour le voir, le voyage de Vienne — il vola désormais de succès en succès. La guerre de 1914 fut pour lui, comme pour tant d'autres, une rude leçon ; envoyé par le ministère autrichien pour suivre les opérations sur le front allemand, il montra trop de clairvoyance et pressentit rapidement la défaite ; hostile aux Prussiens, il témoigna de la sympathie et du respect au kronprinz Ruprecht de Bavière : ceci l'entraîna même à quelques extravagances pangermanistes, trop tièdes encore au gré de son biographe, mais certainement opposées au sentiment général de ses compatriotes. De la guerre, il rapporta surtout un pessimisme mystique et résigné, contenu en germe déjà dans ses œuvres antérieures, mais qui s'est accentué dans ses derniers romans. La profondeur de sa psychologie, la vigueur de sa vision et l'habileté de son style soutiennent ses ouvrages récents, avec le charme et l'ingéniosité qui caractérisent son talent. La mélodie fondamentale

Digitized by Google

consiste, chez lui, en une perpétuelle combinaison de la nostalgie styrienne et de la volupté viennoise ; partagé entre la campagne et la ville, il sait mêler la précision élégante du citadin au sentiment vague et religieux de la nature. Une égale dualité règne dans ses romans historiques, où l'espoir d'un avenir meilleur et le regret d'un aristocratique passé viennent se fondre, grâce à la souplesse de son style et de sa pensée, en une harmonie parfaite. Bartsch, artiste, plaît toujours ; penseur, il convainc parfois, mais étonne souvent ; historien, il éclaire avec une réserve délicate le passé, un peu embrouillé, de son pays : le grand écrivain R. H. Bartsch ne renie jamais l'archiviste qu'il fut au début de sa carrière. Bien que le livre de R. Hohlbaum ressemble un peu à un panégyrique rétrospectif de son maître, il nous laisse entrevoir cependant que l'inspiration de R. H. Bartsch n'est point tarie et que nous pouvons attendre de sa fécondité, pour un avenir prochain, d'autres œuvres encore dignes de sa renommée.

Les trois ouvrages que **Rudolf Hans Bartsch** vient de réunir sous le titre de : *Grenzen der Menschheit* ne sont reliés entre eux, comme il arrive souvent dans la trilogie, que par une idée très générale, et diffèrent entre eux par tous les détails du récit et du style. Le premier en date, intitulé *Er* (1), qui est un livre sur le Christ et qui prêche le renoncement, remonte à 1915 ; c'est lui qui aurait dû être, en réalité, le dernier venu. La conclusion du romancier, formulée avant les prémisses, est que la rédemption ne peut consister que dans la négation du moi ; il faut dire que le livre, écrit pendant la deuxième année de la guerre, formait le testament éventuel de R. H. B., pour le cas où il ne serait pas revenu du front. Les deux derniers volumes, ceux du cinquantenaire, mais qui, logiquement, auraient dû précéder l'autre, montrent l'épanouissement du moi dans sa faiblesse ou son horreur : l'idée royale et l'idée satanique. Titres un peu arbitraires et pompeux qui recouvrent deux romans philosophiques plus amusants d'ailleurs qu'on n'oserait l'espérer.

*Der Königsgedanke* (2) n'est autre chose que l'histoire du roi Saül, contée par un Voltaire qui aurait lu Renan : le persiflage, dont R. H. B. est tout à fait capable, est mitigé par une sympathie émue pour ce pauvre grand diable de roi-paysan. Saül, élevé à la royauté par Samuel, est demeuré pâtre au fond de l'âme et n'a jamais aimé son triste métier de roi. Aussi longtemps qu'il se courbe sous la tutelle du grand-prêtre, le peuple hébreu lui obéit et le respecte ; mais depuis que, pris d'un doute sur la légitimité de la mission sacerdotale, il a essayé de s'affranchir, Samuel suscite contre lui la jeune royauté de David. Celui-ci, plus docile que son ancien maître Saül, et par surcroît aimé des femmes, ne tarde pas à l'emporter. Nous assistons, dans ce roman, aux luttes héroïcomiques des deux rivaux, dont l'auteur fait un tableau pittoresque

(1) Ce volume est intitulé maintenant : *Erlösung*.
(2) Rudolf Hans Bartsch : *Der Königsgedanke*. Leipzig L. Staackmann, 1923.

Digitized by Google

et animé. Saül succombe enfin, pour n'avoir pas compris que le rôle du pouvoir royal n'est que matériel et passager et qu'il n'a pas d'autorité sur les esprits. Dans le symbole du « royaume de Dieu », sur lequel les rois n'ont aucun pouvoir, nous croyons reconnaître le domaine de la pensée, qui échappe aux maîtres de l'heure et qui peut, seule, apporter aux hommes la rédemption en les soustrayant aux exigences de l'égoïsme. Il n'était vraiment pas facile de donner une forme concrète à cette abstraction ; R. H. Bartsch y est cependant parvenu, en répandant des trésors d'humour. Les lieux et les personnages sont décrits avec une abondance et une précision de détails qui les peignent à nos yeux; les conversations, stylisées selon l'individualité de chacun, modernisent les héros bibliques, sans cependant les défigurer ; le développement que l'auteur a donné au rôle du brave et mélancolique Jonathan, fils de Saül, et surtout à celui du jeune commerçant rusé Ahitophel, conseiller improvisé du roi, contribuent au réalisme du récit. Les scènes comiques, comme celle où les partisans de Saül prennent de loin un troupeau d'anthropopithèques pour les partisans de David, et les scènes épiques, comme celle de la grande bataille finale, provoquent à bon escient le sourire ou l'émotion, sans jamais laisser languir l'intérêt. Rudolf Hans Bartsch n'a aucune prétention à l'orthodoxie, et l'interprétation qu'il donne de la rivalité entre Saül et David est entièrement personnelle : c'est d'ailleurs ce qui en fait le charme piquant. Cette inoffensive et délicate parodie, qui couvre de son ironie légère une idée profonde et parfois subtile, a le mérite d'amener, par un gracieux amusement, le lecteur le plus paresseux à réfléchir sur de graves questions philosophiques.

R. H. Bartsch, qui ne recule devant aucune gageure, s'est imposé une tâche plus ingrate en essayant de rénover une fois encore la légende de Faust et de l'interpréter dans le sens de sa trilogie. *Der Satansgedanke* (1), roman dans lequel R. H. Bartsch s'est efforcé de suivre une ligne parallèle à celle de Gœthe, est un tour de force qui prouve la hardiesse en même temps que l'habileté de son auteur. Le charme du style, caressant ou énergique, volontiers archaïsant, spirituel avec aisance, abondant sans prolixité, toujours original et disert, est une qualité maîtresse qui autorise R. H. B. à toutes les audaces d'entreprise et de conception. Il fallait une main aussi apte que la sienne, pour oser retoucher, à l'aide du vieux Volksbuch, l'histoire de Faust, stéréotypée pour l'éternité par le génie de Gœthe. En accordant une place considérable à Paracelse, qu'il oppose à Faust, en créant de toutes pièces une Hélène de style Renaissance, en introduisant dans son œuvre des personnages nouveaux, tels que l'étudiant Sympert Stainer, en modifiant du tout au tout la donnée morale, R. H. B. a su éviter de paraître même rivaliser avec Gœthe;

(1) Rudolf Hans Bartsch : *Der Satansgedanke*. Leipzig, L. Staackmann, 1923.

Digitized by Google

et pourtant, notre mémoire est si obsédée par les types, définitivement fixés, de Faust et d'Hélène qu'il nous faut un grand effort de bonne volonté pour apprécier à sa juste valeur l'œuvre nouvelle. Au Faust constructeur de Gœthe, sauvé de ses péchés d'antan par son activité laborieuse, R. H. B. substitue un Faust destructeur, qui périra lui-même pour avoir tenté d'anéantir le genre humain. *Der Satansgedanke* complète ainsi l'idée fondamentale du roman précédent : *Der Königsgedanke*, et fraie la voie au roman final : *Er*. Pas plus que le pouvoir légal, représenté par le roi Saül, ne peut à lui seul rénover les âmes, l'anarchisme égoïste et ravageur de ce nouveau Faust ne peut libérer l'esprit humain ; le rajeunissement de l'humanité ne peut être l'œuvre que du renoncement mystique, incarné par le Christ : telles sont, selon R. H. B., les bornes de l'humanité, *die Grenzen der Menschheit*. Peut-être ne fallait-il pas se donner tant de peine pour démontrer une idée aussi simple ; cependant, tout lecteur de roman aime qu'il y ait autour de la nudité d'une idée un assez ample manteau qui la voile : celui que R. H. B. a étendu sur la sienne est souple et chatoyant à merveille. Il nous présente, au début, sa belle Hélène, telle qu'elle sera plus tard, vieille fille mélancolique, retirée dans un couvent d'Innsbruck ; mais elle est encore, pour le moment, la jolie fille du banquier Chrysoloras, froid négociant qui a pris à son service le plus abominable lansquenet qui soit. Nous faisons ensuite, à Salzbourg, la connaissance de Paracelse, alchimiste favori du prince-évêque, homme timide et silencieux malgré les noms ronflants dont il s'est orné ; et puis, voici Faust qui, en deux lignes et en prose, nous refait la première scène du drame gœthéen (p. 18 : In der Bibliothek des Fürstbischofs hatte Faust, wie überall, alle Bücher durchwühlt... « Nichts. Nichts », etc...) ; les visions d'Ezéchiel retiennent pourtant son attention, et les vers de Walther : owe, war sint verswunden alliu mîniu jâr !... (p. 19). Le portrait de Faust n'est pas idéalisé ; peut-être même, R. H. B. l'abaisse-t-il au delà du nécessaire (p. 20) : Faust le surhomme, n'est plus ici qu'un petit bossu, envieux et blasé, un pessimiste et un misanthrope (p. 22, Hass und Verachtung dem Weibe, glühender Neid dem Manne...). Mais la majesté de la pensée, qui ennoblit son âge mûr, lui confère un pouvoir surhumain et répand autour de lui une crainte superstitieuse. Un jour, l'étudiant Bertel Stainer, attiré vers lui comme le papillon vers la lumière, vient implorer son aide ; puis il va rendre compte de cette démarche, on ne sait trop pourquoi, à sa cousine éloignée, la belle Hélène Chrysoloras, aux yeux bruns de Grecque et aux cheveux blonds de Germaine ; il jette ainsi dans l'âme de la jeune fille, involontairement, un trouble qui ne la quittera plus. A Salzbourg, Faust livre à Paracelse le secret d'un explosif puissant que l'alchimiste voudrait bien, pour s'enrichir plus sûrement qu'à la recherche de la pierre philosophale, mettre au service du prince-évêque contre les paysans révoltés ; mais Faust a conçu un

Digitized by Google

projet bien plus grandiose, qui est de faire sauter d'un seul coup la planète terrestre : unique moyen, selon lui, de guérir le monde de toutes ses misères. Les entretiens des deux savants se prolongent quelque peu. Au cours d'une fête populaire (p. 55 et suiv.), qui rappelle le Spaziergang vor dem Tor, l'étudiant Bertel Stainer présente à l'illustrissime docteur sa cousine Hélène, très curieuse d'interroger Faust. Après toutes sortes d'aventures, parmi lesquelles la classique entrevue avec l'empereur, Hélène découvre qu'elle aime Faust, et elle révèle son secret à Bertel Stainer (p. 116). Celui-ci s'empresse d'en porter la nouvelle à Faust, qui ne s'en émeut point et profite de l'occasion pour exposer à cet élève docile les raisons de son douloureux pessimisme (p. 121 à 132) : c'est là le point culminant de l'action, au delà duquel il n'y a plus qu'une descente vertigineuse vers le dénouement fatal. Hélène apparaît à Faust, elle s'impose à lui avec toute la candeur de sa pensée ; ils échangent en toute simplicité leurs idées sur Dieu, l'homme et la vie. Faust, attendri par cette espèce de communion philosophique, hésite au bord du gouffre où il allait jeter le genre humain. Mais une maladresse de son famulus provoque l'explosion prématurée de ses matériaux : il n'en résulte qu'une catastrophe partielle, et les projets grandioses ont échoué. A la fin, le vieux Chrysoloras lance à la poursuite de Faust, qu'il considère comme un banal séducteur, son hideux lansquenet qui, dans une sorte de chasse sauvage, atteint le savant et lui tord le cou : la force brutale l'emporte sur la pensée du philosophe. Cette dernière scène, qui a l'horreur d'une danse macabre, est égayée, si l'on peut dire, par des intermèdes comiques habilement intercalés. Une atmosphère brûlante, comme celle d'une gueule d'enfer, échauffe le roman de Rudolf Hans Bartsch et contraste énergiquement avec les idées de renoncement et d'abnégation qui forment le fond solide de son œuvre.

**Robert Hohlbaum** a largement usé, dans son roman intitulé *Zukunft* (1), d'un procédé traditionnel que Clara Viebig, dans ses dernières œuvres sur la guerre et la révolution, avait systématiquement renouvelé : au lieu d'une action unique ayant pour centre un ou plusieurs personnages principaux, l'auteur entrecroise les fils de plusieurs actions simultanées se déroulant autour de personnages différents et dont la juxtaposition habile finit par composer le tableau plus ou moins cohérent d'une époque ou d'un fragment d'époque. La convergence des impressions, qui gravitent autour d'une idée fixe, tient lieu de l'unité d'action. L'idée fixe, pivot de ces panneaux tournants, existe assurément chez R. Hohlbaum : il s'agit du relèvement de l'Autriche par la persistance de la tradition allemande ; l'avenir, tel qu'il se le représente, est tourné vers le passé ; et bien qu'il n'y ait pas, dans ce roman, de théorie politique nettement affirmée, il semble bien que R. Hohlbaum fasse *luire* aux yeux de ses lecteurs le principe du rattachement (le

(1) Robert Hohlbaum : *Zukunft*. Roman. Leipzig, L. Staackmann, 1922.

Digitized by Google

mot Anschlusz, qu'il met plusieurs fois dans la bouche de ses personnages, témoigne au moins qu'il n'en est pas l'adversaire). Puisque c'est là le centre même de l'ouvrage, il nous faut en tenir compte, et nous serons obligés d'y revenir à plusieurs reprises, bon gré, mal gré. Toutes les tranches du récit se rapportent directement à cette tendance fondamentale, et en ce sens l'ouvrage ne manque pas d'unité ; mais le passage d'une tranche à l'autre, ce chevauchement perpétuel de plusieurs actions l'une sur l'autre, produit trop souvent une impression de rupture ; cela provient de ce que R. Hohlbaum ne prend pas soin des transitions : il les supprime presque absolument, quittant un sujet à l'improviste, mettant un astérisque au milieu de la page et reprenant tel récit qu'il a laissé en suspens quelques pages plus haut. Le procédé, ainsi pratiqué, nous semble en maints endroits rudimentaire et brutal ; il semble, à la longue, que l'auteur coure plutôt après son idée qu'après ses personnages : ceux-ci paraissent ne l'intéresser qu'autant qu'ils sont les porte-parole de ses propres opinions ou de celles qu'il veut abattre. Ces personnages sont d'ailleurs très variés et — sauf quelques abstractions un peu froides — assez vivants. Ils appartiennent à toutes les classes et à tous les âges de la société contemporaine : des professeurs et des élèves, des poètes et des ingénieurs, des juges et des concierges, des officiers démissionnaires, des dames du monde et des petites bourgeoises, de nouveaux riches et de nouveaux pauvres. Pour le classement de ces nombreux personnages, dont l'entrechoquement risquait de tourner au tohu-bohu, R. Hohlbaum a suivi une méthode simple et claire ; il les a bonnement répartis en deux camps : d'une part, les bons, ceux qui sont Allemands (en Autriche) jusqu'à la moëlle des os, qui regardent vers l'« avenir » (c. à d. le rattachement), qui mettent Theodor Körner au-dessus de Henri Heine (même comme poète) ; d'autre part, les mauvais, ceux qui doutent de la puissance germanique, ceux qui fléchissent sous le poids de la misère présente, ceux qui implorent ou acceptent l'aide financière de l'étranger. Sans doute, la pitié n'est pas inconnue à l'auteur : l'histoire lamentable du juge Jekelius et celle de l'ingénieur Steinwirth sont capables d'éveiller un intérêt purement humain. De même, son réalisme de romancier le préserve en général d'une schématisation absolue et laisse à ses personnages, même arbitrairement groupés, assez de sang et de chair pour donner l'illusion de la vie. Nous reconnaîtrons aussi qu'il y a dans ce roman, parfois très sombre, du soleil et de la poésie, de l'énergie et de la couleur, et que l'auteur célèbre ici un véritable renouveau de sa patrie. C'est une heureuse idée que d'avoir pris pour emblème de la culture germanique les *Meistersinger* de R. Wagner, quoique ce leitmotiv revienne un peu trop souvent et finisse par devenir monotone. L'idéal de R. Hohlbaum est représenté par une mystérieuse figure, Fridolin Pax, dont les traits changeants et les contours vagues laissent une impression

Digitized by Google

d'obscurité nuageuse ; bien qu'il paraisse tenir beaucoup à cette allégorie de l'avenir pacifique, elle est trop flottante pour donner une solide unité à cette œuvre un peu décousue : le succès ne répond pas tout à fait à l'effort, au moins au point de vue littéraire ; car, à titre de document, de symptôme psychologique, cet ouvrage nous paraît, sans conteste, très curieux et très instructif.

Avant le cataclysme du Japon, la disparition de l'île de Pâques avait rappelé à l'humanité inquiète le travail souterrain et sous-marin du globe en perpétuelle évolution. Le roman, qui a coutume (et c'est son droit) de s'emparer, comme une sorte de journalisme supérieur, de tous les faits humains, ne pouvait manquer de mettre la main sur ce mystérieux sujet. Un des romanciers autrichiens qui savent le mieux tirer parti du mécanisme de la vie moderne, **Theodor Heinrich Mayer**, a essayé de se représenter, non pas la disparition de cet îlot, mais la destruction de l'immense continent dont il serait un des vestiges. Son roman porte le titre de : *Rapanui* (1), qui est le nom polynésien de l'île de Pâques; et sur la couverture du livre, on voit la figure d'une idole indigène, qui est manifestement la reproduction d'un croquis assez informe de Pierre Loti. Or, par une singulière coïncidence, un roman français, paru également en 1923, porte exactement le même nom : *Rapa-Nui*. Il n'y a là d'ailleurs qu'une ressemblance toute fortuite ; car l'œuvre d'André Armandy ne rappelle en rien, par son sujet, celle de T. H. Mayer : elle a pour centre une histoire d'amour assez moderne (dont les journaux français ont donné l'analyse), tandis que le roman de langue allemande a un caractère nettement archaïque. Ni le thème, ni les personnages n'ont quoi que ce soit de commun ; seule, l'identité des titres pourrait frapper à première vue : mais un nom propre n'appartient-il pas à tous ? Cette rencontre prouve simplement que la même catastrophe géologique a éveillé, dans deux pays différents, l'imagination de deux romanciers qui, certainement s'ignorent entre eux. Lorsqu'on ouvre le volume de T. H. Mayer, on ne croit pas seulement entrer dans un temple, mais on y entre en vérité ; le roman débute avec la solennité d'un poème épique : Hoch oben stand Arkaman, der König, etc... Arkaman, roi de Rapanui, passe une nuit de veille au temple de son ancêtre Morahena et attend l'inspiration du créateur Taaroa. Nous apprenons qu'il règne sur un immense royaume, terres infinies, habitées par de multiples peuplades : demain, ces tribus défileront devant leur souverain, car celui-ci doit faire choix d'une épouse parmi les innombrables filles qu'on lui présentera : ce sera la fête de l'amour, la fête de l'accomplissement, das Fest der Erfüllung (p. 19). Cependant, on aperçoit l'ancien volcan Matalaka, qui sommeille depuis des siècles, et son sommet s'orne d'une nuée rougeâtre, inaccou-

(1) Theodor Heinrich Mayer. *Rapanui*. Der Untergang einer Welt. Roman. Leipzig. L. Staackmann, 1923. 5 mk.

Digitized by Google

tumée. Les préparatifs de la cérémonie continuent, dans un recueillement religieux ; déjà, Arkaman a reçu de magnifiques présents, dont l'énumération fait songer aux descriptions héraldiques des poèmes du moyen âge : entre autres, l'explorateur Huarmi (qui bientôt sera le meilleur conseiller du roi) lui offre une poignée de terre, apportée d'un pays récemment découvert. Le jour se lève et, sans tarder, le cortège commence : voici d'abord les filles de Tamarova, enguirlandées de fleurs, parmi lesquelles Arkaman distingue la belle et douce Aymara ; puis d'autres, et d'autres encore, qui ont chacune leur caractère propre et font tour à tour oublier celles qui les précèdent. L'auteur dépense des trésors d'imagination pour décrire, avec abondance et variété, ces peuplades pittoresques ; nous pouvons glisser rapidement sur cette énumération, qui témoigne d'une virtuosité rare, pour ne retenir que la tribu de Waihu ; car c'est à elle que T. H. Mayer attribue le culte de ces divinités de pierre, dessinées par Loti : longs visages maigres, taillés à coups de hache, au front proéminent, aux yeux enfoncés et luisants, expression de la terreur inspirée aux peuples primitifs par l'idée du divin. Ces sinistres statues, décorées du nom de Make-Make, ne sont autre chose que le symbole de la mort; sous leur égide, le peuple de Waihu présente au roi la belle et sombre Yugurdun, pour laquelle il délaisse, non sans hésitation, la douce Aymara. La farouche idole semble porter malheur au royaume Rapanui, car la terre tremble et les volcans endormis entrent en éruption. Désormais, le récit de la destruction de Rapanui chevauchera constamment sur le roman d'amour d'Arkaman et de Yugurdun. Le lecteur français, à propos de cette histoire, ne manquera pas de se rappeler le roman de Noëlle Roger : *Le nouveau déluge*, d'une allure beaucoup plus moderne, mais où l'on voit aussi une civilisation aux prises avec un cataclysme naturel. Dans son roman, qui a souvent des proportions grandioses, des formes que l'on serait tenté d'appeler cubiques ou pyramidales, T. H. Mayer a montré aussi l'action du raz de marée, de l'éruption volcanique et du tremblement de terre combinés, sur les sentiments des civilisés ; il n'a pas été trop pessimiste : car, parmi les scènes de terreur, d'horreur et d'orgie, nous apercevons des hommes de sang-froid et de résolution, tels que le roi Arkaman lui-même, tels surtout que le brave Huarmi, qui sauve d'abord Aymara en supportant sur ses épaules les débris d'une colonnade et qui, en récompense, reçoit de la main du roi la même Aymara pour épouse. A côté d'inventions fantastiques, par exemple la fuite éperdue des oiseaux, qui deviennent une plaie pour l'humanité, il faut citer des scènes prises sur le vif : ainsi, le cortège des pauvres réfugiés, les travaux gigantesques entrepris pour endiguer les forces déchaînées de la nature, etc... Une analyse détaillée de cette œuvre, qui vaut surtout par la variété inépuisable des détails, risquerait d'être monotone ; il faut bien cependant en

Digitized by Google

indiquer au moins la conclusion : après toutes sortes de mésaventures, où surgissent et disparaissent de multiples personnages, les principaux héros du roman se retrouvent, seuls survivants, dans l' « île » de Waihu, dernier débris du continent, et qui recevra, en souvenir des temps glorieux, le nom de Rapanui ; les statues affreuses du dieu Make-Make (celles que Loti a vues dans l'île de Pâques) protégeront la race nouvelle qui naîtra d'Arkaman et de Yugurdun, ainsi que de Huarmi et d'Aymara. Mais Huarmi périt à son tour dans les flammes, et Aymara meurt aussi en mettant au monde un fils ; celui-ci sera élevé par Yugurdun, qui, de son côté, a déjà une fille. Les deux enfants seront l'Adam et l'Eve de ce monde nouveau. La tempête s'apaise, la terre se raffermit, les volcans s'éteignent, et la vie renaît. — T. H. Mayer a déployé, dans cette robinsonade gigantesque, une ardeur, une poésie, une imagination qui réussissent à vivifier la nature impassible et impitoyable. Tout en montrant la petitesse de l'homme en face du cataclysme, il ne l'a pas écrasé sous le poids du désespoir ; il lui laisse une dernière porte ouverte sur l'avenir. Certains passages, entre autres les révélations de Yugurdun sur l'interprétation symbolique de la divinité et de la mort (p. 63), sont de beaux morceaux de lyrisme philosophique. Tout en donnant personnellement la préférence aux œuvres antérieures de T. H. Mayer, plus actuelles et plus réalistes, nous aurions tort de méconnaître la puissance de cette œuvre étrange et tropicale, qui n'est sans doute qu'un accident passager dans la production de cet auteur, un délassement romantique intercalé entre l'épopée du machinisme et le roman viennois ; mais c'est aussi une sorte de révélation d'un talent très souple, capable de s'adapter, le cas échéant, aussi bien aux fantaisies de l'imagination qu'à l'observation précise des faits quotidiens.

Une bonhomie à la Rosegger, mélange de naturel et de finesse, est le trait dominant de **Rudolf Greinz**, l'abondant romancier tyrolien, qu'il y a plaisir à retrouver chaque année. Bien qu'il n'en soit pas à ses débuts dans le roman historique, nous le préférons franchement dans ses paysanneries modernes, où il semble plus à l'aise, et qui nous émeuvent davantage. En abandonnant le présent pour le passé, R. Greinz perd une partie de son originalité saisissante et vient se ranger dans une catégorie déjà nombreuse d'autres écrivains, tels que Benno Rüttenauer ou E. G. Kolbenheyer (pour ne citer, à côté de lui, que les meilleurs), parmi lesquels il n'est plus qu'un entre beaucoup : et c'est dommage. Sans doute, le roman archaïque intitulé : *Der Hirt von Zenoberg* (1) tient encore de la Heimatkunst, dont R. Greinz nous donnait l'année précédente un chef-d'œuvre (2), puisque l'action se passe dans son cher Tyrol, et spécialement dans ce Tyrol méridional, dans les vallées de l'Adige et du Passeier, autour de Meran et de Bozen, que les Italiens ont annexé sous le nom de

(1) Rudolf Greinz : *Der Hirt von Zenoberg*. Roman. Leipzig, L. Staackmann, 1922.
(2) Cf. *Revue Germanique* 1923, n°1, p. 27. sur R. Greinz : *Königin Heimat*.

Digitized by Google

Trentin septentrional. Faut-il voir là, de la part de R. Greinz, une revendication discrète ? Aucune allusion, dans le cours de l'ouvrage, ne corrobore cette hypothèse ; seul, le choix du sujet, ou plutôt du lieu de l'action, pourrait être un symptôme : l'Autriche s'incline ; oubliera-t-elle ? La discrétion est d'ailleurs la note fondamentale que R. Greinz a voulu donner à son roman qui est, d'un bout à l'autre, un examen de conscience. Dès la première page, il nous invite à la méditation, montrant qu'il y a dans l'âme humaine plus de variété, plus de monts et de vallées, de remparts et de tours que dans le plus beau paysage de montagnes : nichts gleichet der groszen Einsamkeit der eigenen Seele. Le personnage qui raconte (car nous avons affaire à un Ich-roman) est le prince-abbé Jean-Chrysostome ; dans un ingénieux préambule, il prie son futur interprète en langue vulgaire de faire revivre, sous un ardent coloris, ce qu'il aura lui-même écrit en son pâle latin d'Eglise. L'auteur, dans une courte réplique, promet d'être son fidèle truchement. C'est au tournant des XIV^e^ et XV^e^ siècles que se passe l'aventure. Avant de devenir prince-abbé, Jean-Chrysostome a été jadis le petit pâtre Diethelm, gardant les moutons sur les pentes du Zenoberg ; il narre sans hâte, peut-être même avec quelque longueur, toute son enfance heureuse et pauvre : enfant trouvé, il a été élevé par le bon prêtre Goswin, grand ami des vieilles légendes populaires, et sa sœur Radegund, ennemie des superstitions ; le chevalier Conrad Eisenhut, gardien du château de Zenoburg, lui apprend le maniement de l'arbalète. Au village, Diethelm a eu pour compagne la petite paysanne Friderun, toute naïve et dévouée ; mais, à la suite d'un concours de tir où il a obtenu le prix, Diethelm est remarqué par la duchesse Margarete, femme fatale, dont on ne saura si elle agit par passion sincère ou par méchanceté perverse : la duchesse aime le pâtre du Zenoberg, il le lui faut par tous les moyens ; elle l'obtiendra, en l'enrôlant dans la garde de son château (n'est-il pas arbalétrier ?), et elle lui fera oublier la chère petite Friderun. Puis, par un singulier détour, elle établit Diethelm dans une de ses fermes domaniales et lui donne pour épouse Friderun ; mais elle ne l'en possédera pas moins, car il a dû jurer de lui appartenir au premier appel. Friderun, ayant vu le baiser nocturne donné par la diabolique Margarete à son mari Diethelm, va se jeter dans la rivière. Désespéré, Diethelm se réfugie à Trente, parmi les Flagellants, puis vient avec eux à Meran, prend part à une émeute, revoit Margarete qui le fait précipiter dans les oubliettes, est sauvé par le chevalier Conrad, retourne au cloître et devient un prince de l'Eglise dans les pays du nord ; mais la nostalgie des montagnes et du Midi le ressaisit, et il vient prendre une sorte d'ermitage au pays natal. Après avoir été tiraillé dans son existence mondaine entre l'amour-vertu (Liebe) et l'amour-passion (Buhlschaft), Diethelm, ancien pâtre, ancien garde-du-corps, ancien flagellant, ancien prince-abbé, conclut qu'il n'y a que deux biens au monde : Gottes Gnade

Digitized by Google

in der Ewigkeit und die Heimat auf Erden. Assurément, toute la trame romanesque du récit devait aboutir là ; la partie historique n'est pas le fort de l'ouvrage : Margarete, qu'elle ait eu ou non dans la réalité le caractère qu'on lui prête, est un monstre assez factice ; beaucoup de personnages épisodiques, que nous n'avons pas cités, encombrent inutilement l'action principale ; le style archaïque, avec ces phrases sans sujet, ces *nit* et ces *funden* qui s'entremêlent dans des tournures modernes, témoigne d'une certaine gaucherie ; c'est trop, ou ce n'est pas assez. Les aventures sont d'un romantisme échevelé qui ne nous émeut pas. Les meilleures parties du volume sont les descriptions ou les évocations de paysages. R. Greinz trouve un accent personnel pour exprimer les regrets du Méridional exilé dans les brumes du nord, p. 13 : Ich liebe das Südland, etc... ; et p. 317 : Und möcht doch alles tauschen um mein Jugendeiland... ; car il se représente le pays natal, avec son soleil et son vin, ses châteaux et ses monts, comme une île fortunée, dont les neiges et les tempêtes septentrionales le tiennent éloigné. Quelques jolis tableaux ornent surtout le début de ce roman, soit que R. Greinz nous montre le jeune pâtre gardant le bétail dans la montagne (p. 15 : Damals... sass ich droben in Gras und Blumen...), soit qu'il nous le montre, parmi les fougères, donnant le premier baiser à la petite Friderun (p. 98 : Wir waren mitten im Farnkraut...). Dans ces parties idylliques de son roman, l'auteur est en pleine possession de son talent ; la familiarité, l'intimité, et jusqu'à un certain point l'humour sont ses facultés maîtresses : grâce à elles, il sait se composer un art très personnel qui ne brille jamais mieux que dans les descriptions du pays natal.

**Ernst Lothar** publiait, en 1921, la première partie de sa trilogie *Macht über alle Menschen*, sous ce titre : *Irrlicht der Welt* (1) ; il nous en donne cette année la deuxième partie : *Irrlicht des Geistes* (2) et nous promet pour l'an prochain la troisième et dernière partie : *Licht*, qui d'une illumination éblouissante, nous l'espérons, chassera les ombres dans lesquelles sautillent jusqu'ici les feux follets du monde et de l'esprit. Il n'y a d'ailleurs d'obscur, chez cet écrivain, que les titres de ses romans et les idées qu'il voudrait suggérer ; le récit même, nous le verrons, est parfaitement clair, bien lié, intéressant et facile à lire. Or, quelle peut bien être, au fond, la pensée de l'écrivain Ernst Lothar ? Nous croyons, après lecture des deux premières parties, comprendre ceci : le moyen de dominer les hommes, tous les hommes. Primo : ce n'est pas la force brutale, celle du bourreau par exemple ; voilà ce que Vitus Gottvogt, l'exécuteur viennois, criait à la face de son procureur général en s'enfuyant, éperdu, dans la nuit d'orage (Irrlicht der Welt, ad finem). Secundo, ce n'est pas non plus le

(1) Cf. *Revue Germanique*, 1923, n° I, p. 43.

(2) Ernst Lothar : *Irrlicht des Geistes*. Des Romans Macht über alle Menschen zweiter Teil. München, G. Müller 1923.



Digitized by Google

savoir : Vitus Gottvogt, devenu chimiste et inventeur, nous l'apprendra ; et son biographe, Ernst Lothar, prend pour motto le vers de Gœthe, au début de Faust : « Und sehe, dasz wir nichts wissen können ». Cependant, entre le scepticisme du docteur Faust, qui est le scrupule d'une conscience expérimentée, et la sceptique inexpérience d'un Vitus Gottvogt, qui n'est qu'un savant d'occasion, la distance est grande. Mais alors, en supposant que ni la force ni la science ne soient le moyen de régir l'humanité, quel serait-il aux yeux de l'auteur ? Son troisième volume nous l'enseignera l'an prochain : prenons patience jusque-là. Quelle que soit la valeur des idées chez un romancier aussi vivant, il est heureux que le roman cherche à se hausser au niveau de la discussion philosophique, qu'il ait la volonté et le réel pouvoir d'être plus et mieux qu'un amusement et que, sous une forme tout à fait concrète, nullement didactique, il nous aide à discerner le sens de la vie. Tout dépend, au point de vue artistique, de la mise en œuvre qui, chez Ernst Lothar, nous l'allons voir tout à l'heure, est active, ardente, perceptible aux sens. Donc, le bourreau viennois Vitus Gottvogt est disparu à la fin du précédent roman ; il a fait alors un plongeon dans l'inconnu. Nous le retrouvons à l'Université, étudiant en droit d'abord : ceci est assez naturel chez un ex-bourreau, qui a discuté avec le procureur général le fondement juridique de sa fonction. Il se cache, bien entendu, sous un pseudonyme : Peter Franziskus ; il vit très retiré, laborieux à l'excès comme tous les autodidactes, très assidu aux cours de droit romain qui sont la base humaine du droit moderne. Ernst Lothar résume habilement, en quelques lignes, la vie passée de son héros (précaution utile pour tous les lecteurs, indispensable à ceux qui n'auraient pas lu le premier tome : Es war Vitus Gottvogt, der da sass und horchte, etc...) (p. 13). Sur les bancs de la salle de cours, l'étudiant Peter Franziskus, ex-Vitus Gottvogt, fait la connaissance de quelques singuliers personnages, les seuls dont la fréquentation soit moins compromettante pour lui : une étudiante tchèque, Vilma Prokop, personnalité vigoureuse en qui nous pressentons la future héroïne du drame qui va se jouer ; Simon Bogorow, odieux aux étudiants antisémites et que Vitus défendra sans enthousiasme, par esprit de justice ; puis Karel Tor, l'ami actuel de Vilma. Les conversations courantes qui s'engagent entre ces jeunes gens et quelques comparses reproduisent le ton banal de la vie quotidienne, avec l'accent personnel et les petites manies de chacun ; puis l'entretien tombe sur les études, les thèses juridiques, et finalement la politique sociale. Ici, les discours prennent quelque longueur, et il faut les relire attentivement pour essayer d'en comprendre les subtilités (p. 24 : Wie denn Politik ! Erlauben Sie... jq. ; p. 29 : die die Religion der Arbeitenden heiszt) ; en somme, ce sont de jeunes théoriciens, qui se défendent de faire de la politique et ne voient encore dans les conceptions sociales qu'un objet d'étude : cela nous entraîne un peu loin du roman, et l'auteur s'en aperçoit ;

Digitized by Google

car, après ces quelques pages de dissertations, il nous ramène énergiquement à la réalité (p. 29: Weinmusik klang herauf. Geigen und eine Harmonika. Auch ein paar Bänkelworte : Aber's Weinderl — Hörst es, Freunderl — Dort, wo's gut is — Rot wie Blut is... etc...). Nous insistons sur ce passage, parce qu'il y en aura par la suite beaucoup d'autres semblables où Ernst Lothar, très désireux d'exposer des théories, sentira fort bien, en romancier habile, que le récit et la description doivent passer ici avant la pensée philosophique. C'est un fait que les romanciers actuels tiennent beaucoup à leurs idées et qu'ils font volontiers de leurs ouvrages, sinon une tribune, tout au moins une chaire doctorale ; mais ils risquent ainsi de refroidir le récit et d'alanguir l'intérêt, ce qui est dangereux à la fois pour la valeur artistique du roman et pour son succès. Ernst Lothar sait amener par transitions l'exposé des idées philosophiques ; nous ne pouvons nous empêcher cependant de trouver les tirades un peu longues ; quelques interruptions contradictoires, telles qu'elles ne manquent pas de se produire dans la réalité, allègeraient le bloc un peu lourd des véritables conférences que se font mutuellement Tor et Bogorow. L'auteur sait en user d'ailleurs à propos ; que ne l'a-t-il fait un peu plus souvent ! Enfin, nous rentrons dans le récit, Vitus et Vilma se faisant les premières confidences (p. 31), aussi brèves qu'il sied, sur leur passé douloureux. Après ce premier chapitre s'intercale un épisode, dont la nécessité ne nous apparaît pas, mais qui est traité de main de maître ; les pages 33 à 52 (Das Feindselige), que l'on pourrait supprimer presque entièrement sans nuire à l'action, semblent d'un Balzac moderne, par la profondeur des caractères, l'accumulation des détails, le réalisme impitoyable : Vitus a pris un logement modeste chez l'usurier Aunz, dont E. Lothar fait un portrait merveilleux ; on dirait qu'ayant vu de ses yeux ce type d'habileté sordide dans quelque recoin de Vienne, il n'ait pu résister au plaisir de l'offrir en pâture à ses lecteurs : car, en vérité, c'est une immolation. M. Aunz, l'usurier, ayant besoin d'un homme de paille, a su attirer chez lui le malheureux Vitus, en lui louant à très bas prix une de ses chambres ; puis, pour s'en rendre tout à fait maître, il met en scène, avec sa fille Lucienne, une petite comédie très piquante et quelque peu ordurière : la tentative de chantage réussit d'abord fort bien, Lucienne ayant su jouer l'innocence persécutée, mais l'énergie de Vitus finit par déjouer cette ruse infâme, et il n'en résulte rien. Donc, après un premier chapitre où les discours tiennent trop de place, et un deuxième, qui ne sert à rien, mais qui est admirablement traité, nous abordons le véritable sujet : l'histoire de Vitus et de Vilma. Celle-ci, Vilma Prokop, étudiante tchèque, anarchiste déclarée, vit en compagnie d'une prétendue petite sœur Anna ; en réalité, Vilma est une divorcée, la petite Anna est sa fille, c'est à dire tout ce qui lui reste de bonheur dans une société qu'elle accuse de tous les maux. Et voici que, justement, sa petite Anna commence à dépérir

Digitized by Google

et qu'après une longue maladie elle meurt sous ses yeux désespérés. De son côté, le pauvre Vitus tombe malade ; mais il s'en tire, et les entretiens scientifiques avec son médecin détermineront peut-être sa vocation future. Aussitôt guéri, Vitus rend visite à Vilma : leur malheur les rapproche, car tous deux sont à divers degrés des déchets sociaux : la sympathie de Vitus pour Vilma excite la jalousie de Tor, mais celui-ci est vigoureusement éconduit. Le chapitre suivant, qui porte pour titre une formule ($NH_2Di_3$) et qui est le morceau capital de l'ouvrage, débute par une dissertation médico-chimique (p. 87 et suiv.) qui, avec ou sans intention de l'auteur, nous semble d'un comique achevé. L'étudiant en droit Vitus, devenu chimiste depuis sa maladie, a inventé un composé nouveau qui doit d'après lui, et en se basant sur les études de célèbres mèdecins français et allemands, rénover les organes atrophiés ; appliqué à l'organisme tont entier, le nouveau remède, appelé diine, devrait donc préserver à jamais de la mort. Après des essais heureux sur les animaux, au prix d'un surmenage effrayant, Vitus est poussé par le hasard à entreprendre la guérison d'une jeune voisine, abandonnée des médecins. O miracle ! il réussit. Et alors, rentré au logis, Vitus proclame, du haut de sa terrasse, par-dessus les toits de la ville nocturne, la grandeur de la science (p.101) : In einem Sprung stand Vitus auf den Beinen... ; p. 102 : Mensch, Mensch, was nimmt dich...). Montrant le poing aux étoiles, il se proclame tout-puissant parmi les hommes, supérieur à Dieu même (p. 103 : Als alle mächtiger ! Mächtiger als Du..., etc...). Quelques jours après, tous les personnages se retrouvent au bar Pompadour, où le monde élégant danse avec une inlassable persistance le foxtrott « Mistery » : d'abord Tor, l'ami repoussé, qu'un chagrin d'amour dévore ; puis Vilma, qui danse avec Bogorow ; mais Vitus n'est pas là pour entendre les réflexions que suggère au public l'annonce de sa découverte. Toute cette scène (p. 105-116) qui n'est pas absolument inutile, mais pas absolument nécessaire non plus, est, comme plus haut l'épisode Aunz, un des tableaux les plus animés du roman. Le bonheur et la renommée de Vitus, dit Franziskus, durent peu, car la jeune fille miraculeusement sauvée par la diine ne tarde pas à mourir, après injection d'une dose prévue par l'inventeur. Ce bienfaiteur de l'humanité qui, au lieu d'une panacée, n'a découvert qu'un poison, sera désormais honni et persécuté. Tournant alors en haine son amour de l'humanité, Vitus s'affilie à une mystérieuse secte qui a décidé, pour tel jour à telle heure, le triomphe de la Révolution : pour son compte, il est chargé d'assassiner le pape, considéré comme représentant du principe d'autorité. Il part pour Rome, dont E. Lothar fait une copieuse description, empruntée pour une grande part à Zola. L'auteur a eu l'honnêteté d'indiquer lui-même ses sources à la fin du volume (Quellennotiz zu Kapitel 8...) ; c'est là un procédé nouveau, loyal, et qui préserve du reproche de plagiat : péché avoué est à demi pardonné. Vitus exécute

Digitized by Google

donc le Pape, mais il n'en résulte rien, pas même la Révolution ; le mot Vergeblichkeit va revenir désormais avec insistance, car il est bien vrai que ni la science ni le geste révolutionnaire n'ont donné à Vitus la puissance morale qu'il brigue. Vitus, et, bien entendu, Vilma qui l'a partout accompagné, fuient avec une troupe de comédiens jusque dans le nord de l'Italie. Chemin faisant, Vilma, qui est vraiment l'ange gardien de Vitus, tombe gravement malade ; pour rendre à son ami la confiance qu'il a perdue, elle exige qu'il lui injecte la fameuse diine : et en effet un moment on peut croire que Vilma va guérir ; mais à la suite d'une injection renforcée, elle meurt comme la précédente victime. Vitus sera donc seul fidèle au rendez-vous, le soir de la grande Révolution: le bar Pompadour, où se sont assemblés quelques-uns des plus riches capitalistes du monde, est miné par les anarchistes et, sur un signal convenu, tout saute en l'air : der Boden wankte, spaltete sich, Brand zischte garbenhaft auf, etc.. (p. 271). Un mois plus tard, la Révolution est vaincue ; Vitus, arrêté, est condamné à mort : nous le suivons jusqu'à l'échafaud ; mais au dernier moment, en souvenir de sa diine qui, tout de même, a été prise au sérieux, il est gracié ; plus exactement : sa peine est commuée en détention perpétuelle. Vitus, qui d'ailleurs entrevoit l'inutilité de son geste (p. 274, quatre fois le mot : Vergeblichkeit ; p. 275, trois fois ; p. 280, une fois encore), est jeté dans un cachot où pénètre lentement un rayon de lumière : sans doute une lueur d'avenir qui fait présager une fin heureuse de cette sombre histoire. Comment Vitus sortira-t-il de ce tombeau, de ce néant ? La suite à l'an prochain. Ernst Lothar nous tient ainsi en suspens, nous laisse à deviner le reste du récit, nous le fait désirer en somme. Il y a bien, dans ce procédé quelque chose d'un peu mercantile, une sorte de spéculation sur la curiosité du lecteur, qui rappelle la formule du feuilleton de journal ; mais la présentation de l'ouvrage est si habile, la langue en est si nerveuse et si personnelle qu'il serait injuste de confondre le vigoureux artiste qu'est E. Lothar avec un fabricant de romans à la ligne. Nous craignons seulement qu'en secouant les nerfs du lecteur comme il le fait, en abusant de l'imagination, de l'étrange et de l'horrible, il ne fasse quelque tort à son propre talent.

Ecrit pendant les années 1921 et 1922, le roman de **Franz Rebiczek** : *Jan Bagesens Fahrt* (1), dont l'auteur se réserve non seulement le droit de traduction, mais aussi celui de mise en film (ce qui est un signe des temps et une indication du genre), réunit les caractères du naturalisme le plus hardi et de l'idéalisme le plus élevé, sous une forme qui se rapproche de l'expressionnisme le plus vigoureux ; il satisfait donc à la mode d'hier comme à celle d'aujourd'hui, et c'est au total un bon feuilleton, sans plus. Ce Jan Bagesen, dont on nous conte ici l'odyssée, est un infortuné rêveur, mal armé pour la lutte, intelligent certes et laborieux, mais incapable de

(1) **Franz Rebiczek** : *Jan Bagesens Fahrt*. Roman. Wien-Leipzig, Carl Konegen 1923. 5 francs.

Digitized by Google

donner à son travail un tour pratique : parti d'une situation modeste et honnête, il ira de chute en chute, malgré ses envolées d'espoir et d'ambition, jusqu'à la misère la plus abjecte et jusqu'à une mort accidentelle qui, seule, lui épargnera la nécessité du suicide. L'exposition objective de F. Rebiczek nous permet, selon nos tendances personnelles, de voir dans son héros une victime de l'état social actuel ou de son propre désordre mental : l'œuvre serait, selon l'une ou l'autre interprétation, un roman socialiste ou un roman psychologique. La scène se passe au Danemark, tantôt dans une petite ville du Jutland, tantôt à Copenhague même. Jan Bagesen, fils d'un fonctionnaire de province, est envoyé par ses parents dans la capitale pour y suivre les cours de l'école de commerce : il sera consul, ainsi l'a décidé sa famille. Jan est d'abord un étudiant comme il y en a beaucoup, un bon petit étudiant bien sage, attentif aux cours, appliqué dans sa chambrette, très sobre et un peu retiré ; mais précisément à cause de ses qualités, il s'isole trop, il s'enferme avec ses cahiers et ses rêveries ; et celles-ci l'entraînent souvent bien loin de ses études arides et machinales. Ses vagues aspirations, développées dans le silence et la méditation, le poussent vers la poésie ; et Jan commence un ouvrage intitulé : die Sterne, Brüder ! Ce sera très beau, très noble et très généreux ; il y aura de magnifiques passages sur le bonheur de l'humanité ; et à cause d'eux, Jan se croit socialiste et fréquente les clubs. Ayant trouvé un éditeur, le volume est assez bien accueilli par les poètes et les critiques ; mais ce peu de gloire ne rapporte à Jan que quelques couronnes ; et il faut vivre, et les parents vieillissent, et les études commerciales ont tout de même un peu pâti. Après de pénibles discussions avec sa famille, là-bas au fond du Jutland, pendant les vacances, il est décidé que Jan quittera l'école de commerce pour l'Université de Copenhague et qu'il étudiera la philologie, science nourricière. Mais les charmes des spirantes et les théories du professeur Gruntvig sur le folklore danois ne séduisent pas le poète Jan Bagesen ; et, là encore, il ne réussit pas. Sera-t-il plus heureux parmi les socialistes ? Non, car Jan avait cru trouver en eux des idéalistes illuminés, et il ne rencontre que des journalistes affairés ou des politiciens ambitieux ; finalement, pour avoir critiqué trop ouvertement certains chefs du parti, Jan l'idéaliste en est exclu. L'épisode capital de sa vie, qui concorde avec ses premiers déboires, sera sa liaison passionnée avec Nora, femme du lieutenant de police Svendsen. Ce singulier mari, fort illogique, et assez mal présenté, nous semble-t-il, laisse son épouse Nora, la plus belle de Copenhague, passer toutes ses soirées dans les cafés et les bals les plus brillants, en compagnie de nombreux et pressants cavaliers ; il pousse la complaisance (faut-il dire intéressée ?) jusqu'à y conduire sa femme. Contre Jan seul, sa jalousie s'exerce tardivement, après une très longue tolérance, soit parce qu'il découvre sa pauvreté, soit parce que Jan, foncièrement sérieux et naïf, lui paraît être

Digitized by Google

un amoureux plus dangereux que les fats qui papillonnent autour de Nora. En ceci, d'ailleurs, il ne se trompe guère : car Jan Bagesen, cent fois plus jaloux que le mari même, se jette sur Nora avec une rage furieuse qui va jusqu'au sang. Des scènes violentes, soit de volupté, soit de colère, alternent chaque jour : il en faut pour épicer le roman, et F. Rebiczek ne recule pas devant une certaine crudité. A la fin, Nora, qui est une créature joyeuse et légère, pour qui l'amour est une distraction, et qui en tire ses toilettes et le champagne, se lasse d'un tel fanatique : elle éconduit Jan et l'oublie. Jan Bagesen descend, à partir de ce moment, la pente fatale ; lui qui, après la mort de son père, aurait dû travailler pour sa mère, il laisse mourir celle-ci à l'hôpital, entourée de bons soins, mais désespérée ; il assiste, en bon fils, à son agonie : mais il eût mieux valu la sauver de la misère et lui préparer une douce vieillesse, là-bas tout au fond du Jutland, dans la petite ville natale entourée de vieux remparts. Jan Bagesen se laisse aller ; il ne lutte plus, c'est une épave sans nom. Sans feu ni lieu, sans pain, sans espoir, il erre à la recherche d'un métier et d'un gîte ; errant par la nuit sombre, il trébuche sur les quais du port et se casse le cou : ainsi finit Jan Bagesen, le rêveur, le poète, le socialiste. Pour l'amener logiquement à cette conclusion tragique, le romancier F. Rebiczek a dû lui donner un caractère faible, d'une faiblesse qui touche à l'invraisemblance, car elle ne s'explique ni par l'hérédité (ses parents, assez effacés, avaient su diriger leur vie), ni par l'éducation (il n'avait eu sous les yeux, dans son prosaïque Jutland, que de bons exemples d'ordre et de fermeté), ni même par le milieu (car d'autres que lui vivent, à la surface, parmi ce monde dissipé, et ils n'en meurent pas comme lui). On pourrait objecter que Gœthe, lui aussi, a fait de Werther un vaincu par destination ; mais Werther est bien de son temps, donc c'est un être réel, tandis qu'un Jan Bagesen ressemble peu aux jeunes gens d'aujourd'hui : nous n'en connaissons guère, même parmi les plus idéalistes, qui se laissent affamer par amour ; et c'est un heureux siècle que celui-ci. Il y a, dans ce roman très intéressant, d'autres figures peu acceptables. Nous avons parlé plus haut du lieutenant de police Svendsen, qui est un vilain personnage, et que l'on ne comprend pas très bien. Le portrait du professeur Gruntvig, autoritaire jusqu'à la cruauté, est une lourde et odieuse caricature : Jan Bagesen, candidat au doctorat, est refusé à l'examen sous divers prétextes, mais en vérité parce qu'il a contredit dans sa thèse les opinions du professeur Gruntvig sur quelques chansons populaires danoises, avec de bons arguments à l'appui. Les socialistes sont présentés sous un faux jour, parce qu'ils ne vivent pas exclusivement dans les nuages ; mais ne faudrait-il pas les louer, ces réformateurs, s'ils avaient quelque idée réalisable ? Le caractère de Nora, femme volage et voluptueuse, vaine et inconstante, qui fait payer ses fourrures et ses bijoux par ses adorateurs, qui s'éprend de Jan Bagesen parce que c'est

Digitized by Google

un amant tout neuf, et qui l'abandonne parce qu'il prend les choses au tragique, ce caractère-là peut se rencontrer : il est humain, trop humain. Quelle que soit la valeur de ses types, F. Rebiczek nous les fait accepter quand même, parce que c'est un narrateur habile, abondant, imagé ; parce qu'il sait décrire avec une minutie familière les gens, les objets, les paysages ; parce que son style, ennemi de la platitude, a du mouvement, du relief, de la lumière ; parce qu'il sait étendre, par endroits, un voile de poésie sur cette réalité triste et laide. A côté de la notation un peu sèche, mais complète (par exemple, p. 9 : Ein eiserner Ofen... ; ein Waschtisch, ein Bett,... et..., etc...), nous relevons la description fondue et harmonieuse (par exemple p. 80-81 : Die Spätherbsttage waren trocken und kühl. Feine Dunstschleier lagen auf den Waldbergen rings um die Stadt, etc...). Nous entendons souvent le langage de la passion, avec ses violences pathétiques (p. 144 : Aber Nora, liebte sie ihn denn nicht ? Oh, er hat es ja gewusst ! Aber sie wollte vielleicht nur stark, stark geliebt sein..., etc...). Le dialogue, assez fréquent, donne bien le ton de la conversation courante, plus trivial que celui du récit même (p. 169 : Gott ! Wie gut du aussiehst, Nora ! etc...). La dernière page (343-344), dans sa sobriété tragique, est d'une impression poignante, qui rappelle inconsciemment la fin de Werther. L'auteur de ce roman, Franz Rebiczek, est donc un artiste puissant, doué d'une imagination féconde, qui a su relever par son style expressif (barock, selon le mot de K. Edschmid), un sujet parfois peu attrayant.

*Von der Erde zum Himmel* est un joli petit roman que son auteur **Arthur Anders** (1), a cru élever d'un degré en l'enveloppant de considérations supra-psychiques. Le récit lui-même est délicat, voire subtil, comme les œuvres précédentes d'A. Anders (2) ; et le spiritualisme dont il s'inspire satisfait à la fois l'impulsion intime de l'écrivain et le besoin de ses lecteurs, assoiffés de croyance. Le principal personnage, Johannes Liesegang, est un compositeur de musique qui, comme beaucoup de grands artistes, a été méconnu de ses contemporains et dont la gloire posthume ne rachète pas le malheureux destin. La campagne natale est décrite, ou plutôt évoquée, avec une émotion nuancée ; les sentiments sont analysés avec une minutie touchante ; la finesse extrême de la psychologie est corrigée par une teinte de naturalisme dans la description des milieux citadins et par l'ironie assez âpre des réflexions personnelles. Ce mélange de qualités, en apparence contradictoires, mais harmonieusement fondues en une belle unité, fait d'Arthur Anders un écrivain captivant. Son Johannes Liesegang est un petit paysan d'Autriche qui, la bourse légère, quitte son village pour aller suivre les cours d'une Académie de musique : il prend congé de ses parents, pauvre ménage désuni,

(1) Arthur Anders : *Von der Erde zum Himmel*. Roman. Wien-Leipzig. Carl Konegen, 1923. 4 m.

(2) Cf. *Revue Germanique*, 1923, n° I, p. 22-23.

Digitized by Google

et de son frère aîné, Peter, campagnard à l'âme sensible et rêveuse. Peter donne la conduite à Johannes jusqu'à un grand sapin, dont plus tard il lui enverra une branche, pour son premier Noël à la ville. Cette scène des adieux, dans son cadre rustique, est une des plus réelles de l'ouvrage, en même temps qu'une des plus poétiques : Die Landstrasse, die dem Auswanderer den Weg in die Stadt zeigen sollte, etc... (p. 12-13). Dès l'arrivée à la ville, le ton change ; les premières impressions sont notées avec une netteté un peu sèche : Dach an Dach, rot, braun und grau ; Schornsteine und Kirchtürme, etc... (p. 15-16). Johannes, dont le sens musical s'est éveillé au chant des oiseaux et au murmure des branchages, est rebuté par l'enseignement dogmatique des théoriciens ; réduit à donner de son côté des leçons chez les bourgeois pour vivre chichement, il s'aigrit et s'isole. Ses premières compositions, qui sont d'un novateur, ne recueillent que l'indifférence ou la dérision des maîtres : il perd ainsi la foi dans les hommes, mais non, heureusement, dans son art. Son premier contact avec l'élément féminin est désastreux (p. 86) ; sa deuxième aventure, la conquête maladroite, et brutale par timidité, de la belle Lisawetta, l'amie d'un de ses amis, n'aura pas de lendemain. Tout s'écroule donc sous ses pas : amour, amitié, succès, fortune ; du pays natal même, il ne lui vient que de mauvaises nouvelles : sa mère a quitté le foyer conjugal ; son père est mort de détresse ; son frère Peter, qui croyait vivre en colportant de ferme en ferme les vieux contes populaires, s'est pendu à un arbre. Et malgré cela, les souvenirs du pays natal, souvenirs d'enfance, victorieux du sombre présent, restent la plus pure source d'inspiration pour son âme d'artiste ; soit qu'il y retourne à de rares intervalles, et dans de tristes circonstances, soit qu'il y rêve de loin, entre ses quatre murs nus : Präludierte sich hinaus aus der Stadt, über die Felder hin (p. 48). — Die Strasse, die vom Dorfe in die Stadt führt und vom Dorfe hinauf in den Wald (p. 65). — Der Wald hatte ihn aufgenommen (p. 83), et combien d'autres passages où, sans aucune emphase, sans clichés romantiques ni pseudo-classiques, avec une simplicité toute dépouillée, Arthur Anders fait surgir devant nos yeux les arbres et les collines : campagne muette, sans éloquence, prenante en sa sincérité. Cette histoire de musicien nous est contée en un style musical, aux thèmes tout unis, aux effets imperceptibles, infiniment variés et sûrs. C'est pourquoi peut-être la musique de Johannes, plus nuancée que bruyante, n'est pas tout de suite parvenue à l'oreille un peu dure du public ; il y faudra le temps et l'accoutumance, et alors le succès, un succès de bon aloi, sera triomphal et durable. Trop tard : Johannes, compositeur d'un recueil de Lieder, qui plus tard feront le tour du monde, va mourir, atteint d'une inoffensive démence, dans un asile d'aliénés ; et tandis qu'il s'éteint lentement, la renommée, qu'il ignore, porte son œuvre dans l'univers. Cela, c'est l'histoire de Johannes Liesegang, véridiquement contée par

Digitized by Google

l'excellent narrateur A. Anders ; mais il y a, dans ce roman, autre chose que la synthèse heureuse, dont nous avons parlé plus haut, de Heimatkunst et d'urbanisme ; il y a toute une théorie métapsychique, d'allure assez géométrique, qui encadre l'ouvrage d'un bout à l'autre, et qui prolonge le roman dans l'au-delà. Sous les apparences visibles, vagues contingences, propres, tout au plus, à fournir quelques thèmes poétiques, nous découvrons la substance même de l'individualité, ce mélange complexe d'intelligence, de sensibilité, de volonté, de conscience, que tous, spiritualistes ou matérialistes, nous avons peine à définir et que nous appelons : l'âme. Or, c'est justement de l'âme de Johannes Liesegang qu'A. Anders veut résoudre l'énigme. La vie humaine se divise, pour lui, en quatre saisons ; comparaison classique : printemps, jeunesse ; été, âge mûr ; automne, déclin ; hiver, la mort. Mais à partir de ce terme (et voici la pensée originale d'A. Anders), la vie recommence, dans l'au-delà, dans l'ordre inverse ; et c'est alors un nouveau roman, le roman d'outre-tombe : l'hiver est la nuit du tombeau, dans laquelle luisent encore quelques souvenirs de la vie passée, traités par l'auteur avec une spirituelle ironie (Johannes assiste à son propre enterrement et se gaudit des réflexions du public). L'automne est l'aube de l'éternité, sorte de limbes où l'âme engourdie attend la félicité (quelques souvenirs d'amour : O Lisawetta ! etc... p. 155). L'été est un purgatoire où les âmes sœurs se retrouvent (Peter ! etc..., p. 167). Le printemps est l'entrée triomphale dans l'éternelle jeunesse. Hibernus, autumnus, aestas, ver : ce sont les quatre titres de la deuxième partie. Le roman s'achève en une effusion lyrique, en prose rythmée ou en vers libres. Ici, le romancier moderne, qui a des hardiesses à la Zola, s'envole sur les ailes de Novalis.

Une imagination aussi fertile que celle de **Karl Hans Strobl** n'est jamais à court de matière. Après avoir tiré parti, dans ces dernières années, de l'actualité viennoise et de l'histoire polonaise, il conte cette fois une légende intitulée : *Der Zauberkäfer* (1). Ce récit, plus court qu'un roman et plus long qu'une simple nouvelle, traite, sous une forme symbolique et réaliste à la fois, un éternel et double sujet : la malédiction de la richesse et la fatalité de l'amour. Comme dans l'Anneau de Polycrate, un talisman (qui est ici un scarabée vivant, enfermé dans une tabatière), provoque la Destinée vengeresse, tandis que les amants séparés ne s'unissent, comme Roméo et Juliette, que dans la mort. L'auteur a su renouveler, grâce à une transposition rustique, ces deux thèmes adroitement combinés ; il leur a donné un arrière-plan historique, en plaçant le lieu de l'action dans un village autrichien au temps de l'empereur Joseph II. S'appuyant sur de vieilles superstitions populaires, K. H. Strobl prête à son scarabée une vertu funeste : son possesseur jouira de tous les biens terrestres, mais, dans l'autre monde, il sera damné ;

(1) Karl Hans Strobl : *Der Zauberkäfer*. Rikola-Verlag, Wien-Leipzig-München 1923.

Digitized by Google

cependant, le premier possesseur a encore la faculté, s'il veut sauver son âme, de donner ou de vendre le talisman à un autre ; le deuxième jouit aussi de ce droit ; quant au troisième, qui sera le dernier, il est irrémédiablement perdu. Le héros du récit, un brave paysan de Stangendorf, nommé Honnele, est précisément ce troisième possesseur. Nous le voyons au début dans une scène de guerre, digne de Grimmelshausen : le pauvre serf Honnele, qui est d'esprit un Simplicissimus, est requis avec son chariot par des soldats qui l'emmènent ainsi jusqu'en Bohême, puis le congédient d'un coup de pied. Au retour, il s'arrête, pour s'abriter d'un orage diabolique, dans une auberge forestière où apparaissent deux mystérieux cavaliers : l'un de ceux-ci lui glisse dans la main, pour un prix modique, une merveilleuse tabatière, celle qui contient le scarabée magique. Désormais, le pauvre serf Honnele, une fois rentré à Stangendorf, devient le plus riche propriétaire du village : ses champs sont les plus fertiles, ses bestiaux les plus gras, ses bois les plus productifs, sa ferme la mieux bâtie. Voilà de quoi séduire le cœur des belles de village : Honnele, épris depuis longtemps de la Thérèse Kernecker, mais trop timide naguère pour lever les yeux sur l'orgueilleuse donzelle, s'en va tout droit demander sa main. Le père, méfiant, ne dit ni oui ni non : un peu de marchandage ne messied pas. Il faut donc attendre ; mais sur ces entrefaites, de méchants bruits commencent à courir sur l'origine des biens de Honnele : les propos se précisent, et la Thérèse finit par repousser, malgré les cadeaux dont il la comble à la foire, ce futur damné. Ce n'est pas tout : Honnele, le gros fermier du bout du village, est maintenant en butte aux persécutions ; tenu à l'écart par ses semblables, suspect au curé, assailli par les truands, il finit, de rage, par épouser une pauvre fille déshéritée, mais compatissante : la Pauline, qui s'attache à lui par amour, en dépit de la damnation future. Il espère trouver auprès d'elle un peu de repos et quelques consolations ; Pauline fait de son mieux, mais la double chaîne, fatalité d'une fortune mal acquise et immortalité de l'amour déçu, reste rivée au cou de Honnele. Il s'efforce par tous les moyens de se débarrasser de la tabatière au scarabée, en vain ! Soit qu'il la dépose dans la tombe de son rival heureux, soit qu'il l'enferme dans une chambre secrète, toujours elle revient à lui, obsédante. Ni saint Jean Népomucène, dont l'effigie orne les ponts d'Autriche, ni saint Barthélémy, grand exorciseur de diables, ne réussissent, par leur intervention, à bannir le fatal scarabée. Seul, le dévouement de la Pauline, qui sacrifie son enfant et immole tous ses sentiments personnels, accomplit le miracle que ni la ruse ni la piété n'ont obtenu. Grâce à l'humble amour de cette femme dédaignée, Honnele retrouve enfin l'espoir du salut éternel. Il mourra bientôt, mais consolé et résigné, après avoir vu mourir sous son toit la Thérèse, devenue veuve et misérable. Quant à la Pauline, pour échapper aux flammes éternelles (toujours

Digitized by Google

à cause du scarabée), elle incendie la ferme et disparaît dans le feu. Il y a peut-être, dans le dévouement de la Pauline, quelques réminiscences de poèmes du moyen âge, tels que der arme Heinrich, Engelhart, Amis et Amile. Cette idée-là aussi, la rédemption par le dévouement des humbles, est conforme à la tradition. La personnalité de K. H. Strobl, qui est d'une forte trempe, se marque dans l'habileté du récit, assez mystérieux pour tenir le lecteur en haleine, assez clair cependant pour être suivi sans lassitude ; dans le style précis, incisif, souvent illustré par des trouvailles de mots (notons p. 153 : Gedankenverbot, Weltfenster) ; dans le ton, alternativement sombre et gai ; dans le dessin des caractères, qui sont vigoureusement tracés : le bonhomme Honnele tout embarrassé de sa fortune inattendue ; la Pauline, tendue obstinément vers le salut du pauvre sire ; la Thérèse, partagée entre l'ambition et la terreur ; et tous les personnages secondaires, paysans, curé, bailli, soldats, et jusqu'à ces deux cavaliers-fantômes, de qui Honnele tient le scarabée magique, véritable dédoublement de Méphisto, représentant tous deux l'esprit du mal, mais l'un sous une face rubiconde, l'autre sous un visage osseux. Ajoutons à toutes ces qualités une pointe d'accent autrichien, quelques archaïsmes bien placés, un ton de familiarité dans le dialogue toujours bref, une ironie dénuée de sarcasme, une apparente indifférence qui favorise l'émotion du lecteur ; et nous pourrons conclure que ce récit est un modèle de l'art narratif, et du meilleur Karl Hans Strobl.

Une collection de nouvelles est éditée par la maison Friedrich Lintz, de Trèves, sous une forme simple et maniable, en caractères soignés et facilement lisibles (1) : c'est bien ainsi que doit être traitée la nouvelle, qui se lit à quelques rares moments de loisir, d'un seul trait, autant que possible sans efforts ; plus que le roman, elle est un agréable passe-temps pour les gens pressés et d'un goût délicat : c'est donc un genre qui demande à être soigné, dans la forme comme dans le fond. Le spécimen de cette collection que nous possédons est un récit de **Julius Levin**, intitulé : *Der Panzer* (2). Cet écrivain est remarquable par la finesse de sa psychologie et la simplicité de ses moyens d'action ; il sait étudier, sans aucune recherche de complications externes, les états d'âme les plus complexes. Son style uni, relevé seulement par quelques locutions provinciales ou familières, parvient cependant à n'être jamais plat ni monotone ; l'écriture est ferme, claire et d'un relief discret : l'intérêt du récit est constamment suspendu, comme il sied à la nouvelle, mais sans tension excessive ni brusques surprises. Le réalisme sain de ce récit campagnard consiste dans la notation précise du détail vu, ainsi que dans l'emploi du mot propre et concret ; il y a, dans cette analyse d'âmes rustiques, peu de termes abstraits et pas

(1) *Die Novelle*. Eine Bücherei zeitgenössischer Dichtung. Herausgegeben von Max Tau.
(2) *Der Panzer*. Eine Erzählung von Julius Levin. Fried. Lintz Verlag, Trier 1922.

Digitized by Google

la moindre dissertation. Le symbolisme de l'auteur se borne à prendre pour emblème des sentiments un objet matériel : une cuirasse, dans laquelle se résument les espérances du personnage principal. Celui-ci est un jeune paysan des environs d'Elbing, ignorant, naïf, droit et laborieux, vivant seul avec sa mère qui exige de lui (avec une dureté que l'auteur ne justifie pas assez, à notre sens, par la misère pressante ou par toute autre raison) un travail excessif pour sa santé un peu frêle. Joachim Lamm, dit Jochem, a jeté ses regards timides sur une jeune fille du village, Käthe Isaak, à laquelle il n'ose adresser la parole. Elle lui préfère donc Fried Andres, plus hardi et plus fort, qui lui fait carrément la cour. Un jour, en labourant sa terre, Jochem heurte du soc de sa charrue un objet résistant que, d'après des précédents connus, il croit être un Schwedenschatz, c'est-à-dire un de ces trésors enterrés au temps des invasions suédoises et qui suffisent à enrichir leur possesseur ; remettant ses recherches à la nuit, mais déjà enhardi par l'espoir de sa fortune, le craintif Jochem, qui n'ose regarder Käthe que de loin, aborde Fried Anders, son rival, et ne réussit qu'à se faire battre. La nuit venue, il se glisse hors de la maison, à l'insu de sa mère, et va dans son champ, pour déterrer le prétendu trésor qui lui donnera richesse et puissance ; mais au lieu d'un coffret rempli d'or, il n'extrait du sol qu'une cuirasse vide : peut-être celle d'un chevalier teutonique, enterré là jadis par on ne sait quel hasard. Le pauvret, de retour à la grange, essaie en vain d'endosser la cuirasse, que son maigre corps n'emplit pas. Cependant, il ne renonce pas à s'en vêtir un jour : il travaillera donc, surmontera sa faiblesse, élargira son torse par des exercices de gymnastique, selon la méthode exposée dans la brochure : Wie werde ich energisch ? dont il a trouvé l'annonce dans la gazette. Et puis, pour convaincre Käthe, il faut devenir orateur : un petit manuel d'éloquence lui servira de guide. Enfin, après des mois et des années d'efforts, il se croit assez vigoureux pour briguer, malgré son rival, la main de Käthe : il se présente, affublé de la malencontreuse cuirasse, qui, au lieu d'admiration, n'excite que le rire sonore de la jeune fille. Jochem, éconduit par Käthe, et toujours rebuté par sa propre mère, étouffe de désespoir : seul avec son chagrin, il s'enferme dans la grange et succombe à une crise cardiaque. Quelques jours plus tard, la mère vend, avec le plus grand sang-froid, les dépouilles de son fils, entre autres les fameux livres ; un antiquaire d'Elbing lui paie pour la cuirasse un prix qu'elle n'attendait pas. Le caractère de cette mère dépasse un peu notre imagination ; pour le reste, il n'y a rien que de naturel dans l'analyse des sentiments et dans la marche du récit ; la bizarrerie même du personnage principal s'explique par la faiblesse de sa santé, et par conséquent de son cerveau, par la solitude où l'enferment l'attitude de sa mère et le mépris de ses camarades, par l'insuccès de son amour pour Käthe, par le trouble que jettent dans son esprit certaines réclames de journaux, enfin par la

Digitized by Google

découverte de cette mystérieuse et fatale cuirasse. Le milieu dans lequel se développe l'âme trop fragile de Jochem est décrit par Julius Levin avec un réalisme sincère qui contribue beaucoup à éclairer sa psychologie. L'emploi discret du dialogue, d'un ton familier, mais sans patois, anime le récit, qui est d'une composition souple et serrée.

Toute étude sur la vie intellectuelle de l'Allemagne risquerait de demeurer incomplète, si elle ne tenait compte de l'élément catholique, c'est à dire d'un tiers environ de la population totale. Bien qu'ils participent, avec les autres confessions, au mouvement général des idées et qu'ils ne possèdent, dans leur groupe, aucun des grands classiques, les catholiques allemands s'efforcent de constituer, à l'usage de leur clientèle, un répertoire spécial d'œuvres littéraires, de caractère profane, où ils soient certains de ne rien trouver de contraire à leur foi et à leurs tendances. La grande librairie Herder, de Fribourg-en-Brisgau, publie une collection de récits contemporains, intitulée : La Ruche, et qui plaît tout d'abord par sa présentation extérieure : petit format de poche, impression soignée sur papier vergé, cartonnage solide, vignettes modernes d'un goût raisonnable. Nous avons entre les mains deux de ces jolis petits volumes qui, sans témoigner d'une grande originalité, sont cependant d'une lecture intéressante. — Une nouvelle de **Hans Roselieb** : *Die Mahd* (1) rappelle de loin la *Frau Sorge* de Sudermann. Il y a, tout au moins, des traits communs entre les deux œuvres, dans le fond comme dans la forme : opposition d'un père et d'un fils, contraste entre l'ancien temps et les nouvelles générations, triomphe de l'industrie sur l'agriculture ; caractère tragique de l'action, réalisme de la description et du style. Un vieux paysan, Peter Bergup, a envoyé son fils Anton à la ville, pour y faire des études ; le jeune homme, devenu ingénieur, découvre dans un des champs paternels un gisement houiller ; et tandis que son père cherche à le ramener à l'agriculture, l'ingénieur inspecte en secret le champ convoité, réussit à s'en rendre légitime acquéreur et à y commencer un forage. Le vieux Peter, qui soupçonne plutôt qu'il ne comprend les projets d'Anton, se glisse la nuit auprès de l'échafaudage et y met le feu : une explosion, qui détruit les travaux et blesse mortellement le vieil insensé, révèle définitivement la présence du grisou, et par conséquent de la houille. Le jour même de l'enterrement du vieux Peter, les ouvriers d'Anton se remettent au travail : le progrès moderne l'emporte sur la résistance du passé. L'âpreté du paysan, qui défend la terre menacée par l'industrie, est exposée avec une vigueur qui peut paraître excessive, mais logiquement et sans défaillance. Le caractère de l'ingénieur, bon fils malgré tout, mais qui ne peut sacrifier son avenir à l'entêtement de son père, est plus délicatement nuancé.

(1) *Die Mahd*. Novelle von Hans Roselieb (Der Bienenkorb. Herders Bücherei zeitgenössischer Erzähler). Freiburg i. B., Herder 1923. 4 francs.

Digitized by Google

Deux personnages de femmes, au second plan, sont dessinés avec finesse. Le récit, écrit d'une main ferme, clairement et simplement, a toutes les qualités d'une nouvelle bien menée. — La seconde nouvelle du même **Hans Roselieb** : *Der Schalk in der Liebe* (1), est d'une grâce austère qui convient bien au paysage rhénan évoqué par l'auteur. Un jeune ouvrier mécanicien, Jakob Wüstendael, célibataire, joli garçon, gagnant largement sa vie depuis la guerre, s'éprend de la fille d'un officier en disponibilité, devenu régisseur de cinéma, Luise Maien. Le contraste entre les deux classes sociales, qui d'ailleurs est plutôt atténué qu'exagéré, se reflète dans les deux caractères : ceux-ci, malgré une sympathie mal dissimulée, s'opposent assez violemment pour que le bonheur des amants paraisse dangereusement compromis. Mais dans ce récit, plus riant que le précédent (bien qu'il ne contienne peut-être pas autant d'humour que le titre semblerait le promettre), tout finit par s'arranger, grâce à la feinte sévérité du père. Celui-ci est un pince-sans-rire, dont les malices, souvent cousues de fil blanc, dirigent à leur insu les amoureux. La situation de cet officier congédié, qui sait faire contre fortune bon cœur, est exposée avec beaucoup de précision, comme aussi l'embarras du jeune ouvrier, qui se trouve tout à coup, grâce à un travail rémunérateur, en face d'un mobilier massif et d'assez fortes économies. Ainsi, la mutation sociale d'après-guerre, déjà fort exploitée par les romanciers, est utilisée ici assez habilement comme ressort de l'action ; et l'amour, malin petit dieu, fait le reste. On ne saurait affirmer que tout soit absolument vraisemblable dans cette historiette ; les deux amoureux, entre autres, paraissent bien naïfs, pour n'être pas tout à fait jeunes ; mais l'affaire est si gentiment contée, entre deux larmes et deux sourires, que l'on passe facilement sur une certaine inexpérience de l'auteur. Celui-ci, qui semble être lui-même un Rhénan, a donné à son récit un cadre agréable en le situant sur les bords du Rhin, quelque part entre Coblence et Darmstadt. Ses descriptions, brèves et discrètes, sont d'un réalisme sobre et d'une poésie réservée : il a su éviter de nous représenter les bords du Rhin comme une sorte de côte d'azur ou de paradis terrestre ; ses petits tableaux n'en ont que plus de charme et de vérité : les descriptions du pont suspendu (p. 2-3), de la tempête sur le fleuve (p. 27), des péniches surchargées (p. 62), indiquent suffisamment le paysage, sans empiéter sur la place consacrée à la narration. Le style, un peu nu, est d'une précision parfaite, aussi bien dans le récit que dans le dialogue ; dans sa simplicité dépouillée, il semble très proche de la vie.

Une autre collection, publiée à la même librairie par **Franz Herwig** (2) sous le titre de *Deutsche Heldenlegende*, et divisée en fascicules dont les

(1) *Der Schalk in der Liebe*. Novelle von Hans Roselieb (Même série). Freiburg i. B., Herder, 1923. 4 francs.

(2) Franz Herwig : *Deutsche Heldenlegende*. 1. Der Führer. — 2. Der Namenlose. — 3. Widukind. — 4. König Otto und sein Sohn. Freiburg i. B., Herder 1923. Le fascicule 1 fr. 40.

Digitized by Google

quatre premiers sont parus (il y en aura en tout quatorze), s'efforce de présenter aux jeunes générations allemandes des tableaux animés et pittoresques de l'histoire nationale. Il sera toujours malaisé de surpasser, en ce genre, les *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* de Gustav Freytag ; cependant, l'entreprise de Franz Herwig, animée d'un souffle épique assez puissant, auquel on ne peut reprocher qu'une certaine emphase, peut soutenir la comparaison. L'auteur est parti, dans chacun de ses récits, d'un principe vraiment fécond : rattacher un événement ou une figure historique à la région d'où ils sont issus : le chef des migrations germaniques nous apparaît sur une dune, au bord de la mer ; le premier messager du christianisme en Germanie franchit les monts ; le nom de Witikind évoque la forêt profonde ; et quant à l'empereur Othon, il va de soi que nous le voyons surgir de son tombeau à Magdebourg. Les petits enfants auront quelque plaisir à regarder les illustrations dont sont ornées les couvertures de ces volumes. Quant au choix des sujets, Franz Herwig s'est montré fort éclectique, glorifiant successivement le paganisme et le christianisme, la barbarie et la civilisation, la rigueur et la clémence. Son interprétation de l'histoire est très personnelle, ce qui se conçoit aisément dans une œuvre intitulée : légende héroïque. Les personnages historiques font vraiment figure de héros de roman, comme l'auteur semble l'avoir voulu. L'effet moral doit être de relever les consciences un peu affaissées, en leur présentant des modèles d'une énergie parfois excessive. Il n'y a rien de spécifiquement catholique dans cette publication.

Ecrivain hardi et penseur objectif, **Kasimir Edschmid**, qui est un des créateurs du style expressionniste, défend son œuvre, compromise, dans un ouvrage de critique auquel il a donné la forme piquante d'un roman vécu : *Das Bücher-Dekameron* (1). Le livre aurait dû s'intituler plutôt : dekanykton, car les causeries littéraires et politiques, dans lesquelles l'auteur fait le tour de l'Europe, sont adressées, pendant dix nuits (ou soirées) successives, à un fictif mijnheer hollandais. Ce neutre, enrichi par le change, sert en quelque sorte de témoin aux misères des nations belligérantes et d'auditeur aux dissertations de l'écrivain. Celui-ci feint d'être demeuré, bloqué par la neige, dans un hôtel d'un des sommets de la Forêt-Noire, en tête à tête avec son interlocuteur bénévole ; il trouve là l'occasion de faire quelques jolies descriptions de son pays natal et d'évoquer les paysages analogues de la Suisse, du Tyrol et de la Haute-Italie : tous les chapitres commencent et s'achèvent ainsi ; vus sous l'angle du roman, ces aperçus pittoresques sont peut-être la principale et la meilleure partie de l'ouvrage : tout frissonnants de neige et de frimas, et d'ailleurs étincelants d'esprit, ils seraient dignes de rivaliser avec le *Voyage du Harz* de Henri Heine. Mais ils ne sont que le cadre destiné à

(1) Kasimir Edschmid : *Das Bücher-Dekameron*. Eine Zehn-Nächte-Tour durch die europäische Gesellschaft und Literatur. Berlin, Erich Reiss, 1923.

Digitized by Google

recevoir la toile sur laquelle K. Edschmid peint le tableau de l'Europe intellectuelle. L'artiste commence, bien entendu, par l'Allemagne, dont il trace, dans une sorte de prologue (Erster Vormittag), la carte en raccourci ; on ne saurait ramasser avec plus d'amour les traits essentiels d'une patrie (p. 14 : Man musz hinter Düsseldorf am Rhein, etc..., jq p. 15 : wenn die Wildgänse darüber flogen.). Puis il oppose à la beauté immanente du sol les tristesses et les drôleries du temps ; admirateur de Balzac et de Heine (p. 18), il nous offre, avec une véritable « ironie romantique » le spectacle de la « comédie humaine ». Quoiqu'il touche à tout dans son livre, les passages de critique littéraire sont sans contredit les plus heureux, d'abord parce qu'il est plus facile d'être juste dans les sphères désintéressées de l'art que dans la discussion toujours âpre des intérêts nationaux, et puis aussi parce que l'auteur connaît mieux les lettres que la politique. La base de sa critique, c'est que ce qui importe le plus chez un écrivain, c'est moins le talent que le labeur : témoin Flaubert à la recherche de l'expression (p. 37). Ce principe, K. E. l'applique à son propre style, qu'il travaille à fond, avec une perpétuelle recherche du nouveau, de l'inusité, qui va jusqu'au raffinement, pour ne pas dire jusqu'à la préciosité. Il s'efforce, dans la Première Nuit, de définir le type allemand en littérature ; il procède, pour cette entreprise difficile, par élimination : le pur Allemand, ce n'est pas Gœthe, qui a trop contemplé la beauté antique (p. 42) : Gœthe ist eine völlig romanische Mischung, ni Schiller, qui est trop pathétique (même page) ; en somme, la tradition de Weimar ne représente pas l'Allemagne : tant pis pour elle si c'est vrai ! L'idéal germanique ce n'est pas davantage, comme l'a cru Carlyle, le clair de lune, la petite fleur bleue, la sensiblerie, la philosophie éthérée : tout cela n'était qu'un placage. Hélas ! Maintenant, après cette double destruction de l'école classique et de l'école romantique, le type allemand, défini par K. E., ne nous apparaît pas très clairement, car le portrait qu'il dessine est celui de n'importe quel Européen cultivé (p. 66). Dans la Deuxième Nuit, qui traite spécialement du théâtre, le seul auteur dramatique allemand qui trouve grâce à ses yeux (Molière étant le critérium, p. 74), c'est Frank Wedekind, parce que, seul, il est personnel et a su se forger sa langue, ce qui est l'essentiel (p. 84 : Denn Sprache ist keine Starre...). Les essayistes, parmi lesquels René Schickele, sont assez favorablement traités, sous le patronage de leur maître à tous, H. Heine (p. 87 : Geliebter Heine ! Welche Fülle sass hinter seiner Glätte...). A propos de bibliothèques, dans la Troisième Nuit, K. E. passe en revue, de façon fort intéressante, à peu près toute la littérature universelle, pour aboutir à cette conclusion : qu'à la lecture il préfère la vie (sans doute, mais la lecture n'est-elle pas souvent utile à comprendre la vie, et parfois nécessaire pour s'élever au-dessus de ses misères ?). La satire, Quatrième Nuit, plaît à K. E., surtout celle de l'écrivain qui sait sourire de son propre ouvrage : c'est un secret que



Digitized by Google

possèdent, par exemple, les Autrichiens (p. 126) et les Français (p. 130-131). Pour les Allemands, la satire n'a jamais été qu'une arme dirigée contre l'ennemi (p. 126), et c'est pourquoi ils y sont si faibles ; Heine seul supporterait la comparaison avec Voltaire (p. 129), et ses compatriotes l'ont dédaigné. L'Allemagne, en général, ne tolère pas la critique, même bienveillante (p. 132) ; cela tient peut-être à la maladresse des satiriques qui, comme Heinrich Mann dans « Der Untertan », cherchent à foudroyer l'adversaire plutôt qu'à le chatouiller agréablement, comme le fait Anatole France (p. 134-135) ; il manque aux Allemands les mieux doués la mesure et la finesse. K. E., qui a conscience de son propre talent, l'exerce au détriment de ses confrères : il raille ainsi dans la Cinquième Nuit le comte Hermann Keyserling, orientaliste et conférencier (p. 145 et suiv.), celui-là même dont le baron Ernest Seillière entretenait récemment l'Académie des Sciences morales. K. E. se plaint du montant trop faible des prix littéraires (p. 177) en Allemagne, tous de fondation privée, sauf le prix Schiller ; mais s'il juge que la République n encourage pas assez richement les lettres, il reconnaît du moins que l'atmosphère de la liberté républicaine est pour elles très respirable (p. 181), pourvu que les poètes ne se mêlent pas de politique où ils sont trop sujets aux palinodies : témoin les variations de Gerhart Hauptmann, que K. E. n'admire pas (p. 187). Ayant ainsi abordé, dans la Sixième Nuit, le chapitre de la poésie politique, K. E. estime que la guerre n'a pas été profitable au lyrisme (p. 212) ; mais il cite quelques bons lyriques d'après guerre, tels que Werfel, Däubler, etc... Elargissant, à partir de la Septième Nuit, le domaine de ses chroniques, K. E. décrit l'évolution industrielle et scientifique du monde, qui influe indirectement sur les lettres (p. 228). Ce qui, littérairement, était possible à d'autres époques, ne l'est plus à la nôtre, et réciproquement (p. 229). Le relativisme, d'ailleurs indubitable, de K. E. explique par les circonstances extérieures, par l'évolution de la civilisation entière, la formation d'écoles littéraires nouvelles : naturalisme, futurisme, etc... ; il justifie ainsi la création dont il est en partie responsable, du style expressionniste, qui n'est autre chose que l'adaptation de l'art à l'état social actuel, et dont les caractères essentiels sont à ses yeux (p. 231) : Ballung, Dichte und Tempo, c'est-à-dire concentration, densité et allure. Après avoir ainsi défini l'expressionnisme et cité quelques-uns de ses meilleurs représentants, K. E. affirme sa fidélité à cet art nouveau et repousse énergiquement les critiques de ceux qui lui dénient le droit de vivre et qu'il nomme « die beruflichen Totengräber » (p. 239). La Huitième Nuit montre l'influence utile de l'expressionnisme sur les écrivains d'Autriche ; puis, dans la Neuvième, K. E. fonce avec une certaine fougue sur l'Europe entière. Une amertume violente s'exprime dans les pages où il gémit sur l'isolement intellectuel de l'Allemagne (p. 269) ; il ne semble pas cependant

Digitized by Google

avoir approfondi avec une suffisante modestie les causes de ce fait, ni s'être demandé en toute conscience si l'attitude de son pays n'a pas contribué pour beaucoup à ce désenchantement de l'Europe. Il exagère, lorsqu'il reproche aux Français de ne connaître actuellement, de la littérature allemande, que Clara Viebig et Bonsels (p. 269) ; et il se met dans son tort en invectivant contre ceux dont il voudrait gagner l'attention (p. 272-273). S'il est vrai que l'Allemagne a toujours goûté la littérature française (p. 273-277), il est faux de dire que nos bons auteurs se désintéressent de la langue et de la littérature allemandes (p. 279) · K. E. méconnaît ici le fait que les Français, possédant une très abondante production originale, ont peu de temps à consacrer aux littératures étrangères en général et aux traductions (1). Si l'Allemagne peut se vanter d'avoir eu les meilleurs traducteurs (p. 278), cela tient à la pauvreté de ses propres créations à certaines époques. Pour conclure, mieux vaut faire appel, comme K. E. le fait à la fin de ce chapitre, à une sincère collaboration intellectuelle (p. 292-293), que de se débattre en vain dans des polémiques irritantes. La Dixième Nuit, qui se compose d'une seule exclamation : Mijnheer ! (p. 297), semble contenir un appel au secours, adressé à ce Hollandais qui symbolise l'Europe. Dans son « Dernier après-midi », où la fonte des neiges et l'arrivée du printemps délivrent les touristes enfermés à l'hôtel K. E. exprime sa foi en l'avenir, mais avec une âpreté qui n'est pas de nature à calmer toute inquiétude. — La forme de récit, dans laquelle K. E. a enchâssé ses idées littéraires et sociales, souvent contestables, toujours dignes d'examen, leur donne un relief et une cohésion que n'aurait pas eus par elle-même cette masse énorme d'opinions et de faits accumulés ici par l'auteur. Ce *Bücher-Dekameron*, véritable capharnaüm de la littérature allemande et européenne de l'Europe présente, si vaste que K. E. lui-même a jugé nécessaire de le faire suivre d'un index alphabétique, se lit, grâce à la fiction romanesque et à l'atmosphère poétique dont il a su l'envelopper, avec une aisance parfaite et un intérêt ardent. Tant il est vrai que la pensée vaut souvent par son auteur et, comme l'a fait observer K. E. dans cet ouvrage, l'auteur lui-même par son style.

La verve comique de **Julius Meier-Gräfe** s'exerce, avec une fantaisie des plus libres, dans son amusant recueil de nouvelles : *Geständnisse meines Vetters* (2). Les aveux de ce très proche cousin de l'auteur ne manquent pas de hardiesse, et ses confidences ont d'un bout à l'autre ce caractère de sexualité, si cher aux disciples de Freud. La deuxième nouvelle, *Tante Berthas Taschentuch*, va jusqu'à la limite du possible en ce genre ; la sixième, *Die Verführung im Spiegel*, charmante collection de

(1) Pour s'assurer que la France ne manque pas de bons traducteurs, K. E. devrait lire la récente traduction de *Faust* de Gœthe par M. H. Lichtenberger (Paris, *Renaissance du Livre*, 1920) et les autres ouvrages de la même collection.

(2) Julius Meier-Gräfe : *Geständnisse meines Vetters*. Novellen. Berlin, E. Rowohlt, 1923.

Digitized by Google

billets doux, va même un peu au delà ; la quatrième, *Die Serviette, oder der Ruck an der Grenze*, peut passer pour un modèle de gentillesse lascive. Tandis que la gaieté domine dans ces trois essais, la cinquième nouvelle, *Rauschendorf*, verse dans une mélancolie mitigée ; et la septième et dernière, véritable petit roman expressionniste, sous le titre de *Fitzholm*, tourne complètement au tragique. La note fondamentale est donnée par la première nouvelle, *Die erste Pariser Reise*, où l'auteur, véritable critique d'art, nous révèle les sources de son inspiration. Avec une gaminerie digne de Henri Heine, il nous fait comprendre ce qu'a été pour lui Paris, et en particulier Montmartre, mais le Montmartre des peintres, et non celui des nouveaux riches ; ce qu'il a retenu de Paris, ce sont des impressions esthétiques, des lignes fines et cambrées, une atmosphère ouatée, comme celle des grands boulevards à l'heure la plus matinale ; et puis aussi le mouvement bruyant, mais joliment ordonné, la désinvolture et le bon ton de la vie populaire : tous ces impondérables qui constituent le charme de la cité et que les étrangers sentent souvent mieux qu'ils ne les définissent. Julius Meier-Gräfe, écrivain alerte et vigoureux, a su fixer ses notations sous la forme narrative la plus habile.

Parmi les maîtres de l'expressionnisme, K. Edschmid, qui en est le protagoniste, cite au premier rang (Das B. D., p. 233) le romancier **Heinrich Eduard Jacob**. Nous signalons tout de suite que le recueil de nouvelles, publié par cet écrivain : *Das Flötenkonzert der Vernunft* (1), est intéressant d'un bout à l'autre et, malgré l'originalité d'un style très travaillé, d'une lecture facile et agréable ; à vrai dire, ce style personnel, mais assez clair pour ne pas choquer le commun des lecteurs, entre pour beaucoup dans le genre d'amusement qu'il procure. Composé d'images et d'abstractions généralement neuves, soutenu aussi par des idées solides et brillantes, sachant puiser jusque dans le machinisme des moyens inédits (p. 135-136 : Der Relativsatz kreiste langsam, an diese Querstange, etc...), le style de H. E. Jacob secoue l'indifférence et contraint à l'attention. Le plus paresseux des lecteurs, stimulé par l'aiguillon de ce style expressif, devra réfléchir aux idées que l'auteur encadre dans ses récits entraînants. Le recueil comprend cinq nouvelles, de dimensions très diverses, d'allures très variées, unies entre elles seulement par la qualité d'une philosophie toujours noble et d'une langue acérée. La première, qui est aussi la plus courte, *Christus und der Kyniker*, examine sous un angle tout particulier la valeur du sacrifice dont le Christ est le héros le plus typique. Dans la deuxième, *Die sächsischen Prinzen und Hans Schwalbe*, on nous conte l'enlèvement, par des manants révoltés, de deux jeunes princes qui, bien traités par le chef de la jacquerie, regrettent sa pendai-

(1) Heinrich Eduard Jacob : *Das Flötenkonzert der Vernunft*. Novellen. Berlin, E. Rowohlt, 1923.

Digitized by Google

son et en gardent toute leur vie l'instructive obsession. Le troisième récit, *Siebzehnhundertneunundneunzig*, n'est autre chose qu'un épisode de la vie de Zschokke, écrivain suisse de second ordre, commissaire de la République Helvétique, révolutionnaire libéral, qui fait rétablir le pèlerinage d'Einsiedeln, en dépit du général Lecourbe. Révolution et Liberté sont pour lui synonymes, et il croit un commissaire civil supérieur à un général omnipotent. La quatrième histoire : *Die Leber des Generals Bonaparte*, essaie une interprétation tout à fait neuve, un peu risquée comme il convient, de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène ; ce chapitre rappelle forcément, mais sans aucune idée d'imitation, certains passages de Heine, comme d'autres évoquent involontairement le souvenir d'Anatole France. Après s'être inspiré successivement de l'Evangile, du moyen âge, de la Révolution française et de l'époque napoléonienne, H. E. Jacob reprend son entière indépendance dans la meilleure de ses nouvelles, qu'il a gardée, avec intention sans doute, pour la fin du recueil : *Zur Chemie der Sonne*. Ce récit, qui plonge par ses racines dans la réalité, s'épanouit à la cime dans un rêve grandiose. Le vieux professeur von Bastineller, géologue et chimiste, a découvert que, parmi les métaux qui composent la masse solaire, il n'y a point d'or ; et accoutumé à imposer aux gens la leçon des choses, il tire de sa découverte des conclusions morales qui n'ont pas l'heur de plaire aux adorateurs du veau d'or ; mais il advient que les idées scientifiques du Geheimrat perdu dans l'idéal s'harmonisent, comme en un concert de flûtes bien accordées, avec les aspirations du peuple berlinois qui défile sans armes, pancartes déployées, sous les fenêtres de l'Université où il enseigne. La vision finale est d'une grandeur simple à laquelle, seul, un observateur attentif de la vie pouvait atteindre. H. E. Jacob met au service de son idéalisme, d'ailleurs impartial, un réalisme précis qui note avec une sécheresse voulue des traits dont l'assemblage forme un magnifique tableau. Les caractères, celui du vieux savant d'abord, sont étudiés d'après nature, à l'exclusion de toute classification conventionnelle : alpiniste solide comme un roc, Bastineller n'a rien du pédagogue à lunettes ; son portrait ne ressemble pas aux types connus, et comme il est vrai pourtant ! (p. 175-176). Les étudiants, présentés un à un, ressortent comme des photographies dans leurs cadres : le positif Schütze qui « pousse des colles » au professeur ; les sabreurs de mensure, aux visages bandés d'ouate, sentant le phénol ; les jeunes gens bien élevés, idéalistes et timides. La composition de la nouvelle est impeccable : récit et description au début, simples et nets ; puis vision éthérée, envolée fantastique ; enfin, dans la dernière demi-page, retour à la réalité, véritable atterrissage. Parmi les ouvrages parus en 1923, il faut mettre tout à fait en exergue : *Das Flötenkonzert der Vernunft*.

L'expressionnisme mitigé de H. E. Jacob, qui est viable à cause de sa clarté relative, se trouve dépassé de beaucoup, en intensité et en étendue,

Digitized by Google

par celui de **Max Krell**. Celui-ci, qui est aussi un théoricien et qui nous a donné naguère à la fois une définition et une anthologie de l'expressionnisme (1) met ses idées en pratique, une fois de plus, dans son roman : *Der Spieler Cormick* (2). La lecture d'un tel ouvrage est un travail, tout comme sa composition ; l'expressionnisme, qui ne veut pas être une littérature facile, grave sur la pierre dure des traits ineffaçables. Une série de phrases brèves, où se condensent les images et les symboles, forme l'alinéa d'où se dégage une vue précise des objets et des contours, et auquel s'ajoute un autre alinéa, où l'on parle d'autre chose. L'artiste ressemble ici à un sculpteur qui, au lieu de modeler en terre glaise la maquette complète de l'œuvre future, pose devant lui le bloc informe, le dégrossit à coups successifs, ébauchant ainsi des figures auxquelles il ajoutera, au hasard de l'inspiration, d'autres traits ; il appartient au spectateur de reconnaître les personnages, avec leurs physionomies et leurs gestes ; sous la surface taillée, les sentiments sont contenus en puissance et se devinent plutôt qu'ils ne s'expriment. Cet art hiéroglyphique nous propose une série d'énigmes, que nous résoudrons peut-être en assemblant les cubes à facettes dont se compose l'ouvrage. Après avoir lu attentivement celui-ci, nous ne saurons pas encore bien qui est Cormick, le joueur, l'aventurier, le voyageur, ou pire que tout cela. Le résumé de sa biographie, que l'auteur donne dans les trois premières pages, nous laisse rêveurs. Nous le voyons ensuite en bateau, sans savoir pourquoi ni comment. Gleichgültig, woher er kam, seine Bestimmung war : zu reisen (p. 8). Dans la vie, savons-nous toujours le pourquoi et le comment ? Le roman, c'est la vie, donc le décousu, le fragmentaire : quelques traits du visage, quelques détails de toilette, une attitude, un geste, point, à la ligne. Sur le bateau, il y a un certain Jan. Que faisait-il ? Spie den Priem über die Reling, il crachait sa chique par-dessus les bastingages (p. 13) : c'est tout ce que nous saurons de lui. Un autre personnage, anonyme cette fois, est décrit en deux lignes : Einer, in Breeches, etc... (p. 13) ; puis il disparaît. Le suivant, der Doktor Rhode, israelitischer Erzvater, etc... (p. 16) est traité un peu plus généreusement. Le navire tangue et roule, et l'on fait de la philosophie. Gens et choses, remués comme les dés dans un cornet, sont jetés sur la table au hasard : la vie n'est-elle pas une vaste loterie ? Et voici l'intrigue, avec la femme. Nous apprenons son nom : Esther Finn, sa nationalité : danoise ; la couleur de ses cheveux : rouge-cuivre (p. 21) ; elle sait aussi philosopher (p. 27 et suiv.), elle est le charme de la salle à manger du paquebot (p. 33 et suiv.), elle chante à ravir, même dans la tempête (p. 37). La description de la tempête, fort éloignée des procédés classiques, et bien supérieure, consiste en une série de notations précises, techniques au besoin : le tableau de la salle de chauffe (p. 38-39) est la réalité même. Esther Finn chan-

(1) Cf. *Revue Germanique*, 1922, n° I, pp. 49-51.
(2) Max Krell : *Der Spieler Cormick*. Roman. Berlin, E. Rowohlt, 1922.

Digitized by Google

tait toujours (p. 41) ; elle accorde à Cormick un rendez-vous non motivé, et fort incommode, sur le pont, pendant la tempête. Causerie philosophique : Cormick est à la recherche de l'Infini ; mais Esther, qui est de l'école de la Vie, lui crie entre deux rafales : Suchen ? Schöner Wahnsinn. Packen Sie Ihre Zeit bei den Hörnern. Trinken Sie Ihr Leben aus... (p. 43). Suit, assez naturellement, une scène d'amour, notée en pointe sèche, et c'est fini pour Esther Finn. Le navire, qui s'appelle Colomba d'Oro et qui va de Brest à Penang, fait escale à Alger : de là, en excursion à Sétif et jusqu'au bled ; puis, retour à bord. Tous les personnages déjà cités disparaissent, à l'exception de Cormick ; d'autres surgissent : un essaim de jeunes filles, Yolantha, Renate, etc... Il ne se passe rien, sauf que l'auteur nous transporte successivement en Italie et en Allemagne. Dans une ville désignée par une simple initiale, Cormick rencontre Sybille, dont l'auteur parle comme si nous la connaissions. La lutte engagée par Cormick pour la conquête de Sybille forme un roman dans le roman ; c'est du moins un épisode assez suivi, en quoi il se distingue des précédents. Ce portrait de femme n'est pas flatté : sie sei das kleine Tier (pense Cormick), weichpelzig, schnurrend, das man kraulen und reizen müsse, etc... (p. 118). Sportive et personnelle, Sybille résiste à l'homme, tout en s'efforçant de le séduire ; elle affole Cormick et l'invite à se tuer pour elle (pp. 119 et 122). Nous ne saurons pas la fin de l'histoire ; mais tout le passé de cette femme se déroulera sous nos yeux, comme un fleuve remontant vers sa source. Cormick poursuit sa randonnée aux courses (d'Auteuil, semble-t-il), il fait la connaissance d'une certaine Lu qu'il emmène en wagon-lit. Plus tard, il visite le Pérou, l'Ecosse (son pays natal, sans doute), l'Escurial, Saigon, la Chine et autres lieux : ce roman ressemble à un atlas dont on aurait embrouillé les feuillets. En France, Cormick retrouve une Francine, die er in Madrid zwei Nächte hatte (p. 164) : de cette rencontre sort une idylle, à la Malmaison ; et cette fois, c'est presque un mariage. Cormick joue à la Bourse et triche aux cartes pour doter le petit Henry ; s'embourgeoiserait-il enfin ? Non : ceci encore n'était qu'un épisode. Pour finir, Cormick est assassiné à New-York ; après de minutieuses recherches, la police découvre qu'une femme, introuvable d'ailleurs, lui a percé le cœur d'une épingle à cheveux : malheur sans doute bien mérité. En réalisant à rebours le curriculum vitae de Cormick, on finirait peut-être par en comprendre le sens ; mais à la première lecture, on avait eu l'impression que Max Krell, qui est un savant artiste, a bien abusé de notre naïveté, tout en nous éblouissant par la variété de ses portraits de femmes. Chacun des morceaux de cet habit d'arlequin est soigneusement taillé dans une étoffe de couleur vive qui réjouit les yeux ; Max Krell est en effet un romancier qui s'adresse plutôt à la vue qu'à l'intelligence : ce serait tomber dans le panneau que de vouloir à toute force comprendre ce qui n'est fait que pour nous aveugler.

Digitized by Google

Le réalisme très cru et le style un peu sec du nouvelliste **Otto Flake** concordent assez avec la théorie et la pratique de l'expressionnisme. Ses *Erzählungen* (1), moins baroques, il est vrai, que le roman de Max Krell, mais aussi hardies, sinon plus, nous reportent en partie à l'époque de la guerre : et cela semble, au bout de cinq ans seulement, déjà presque un anachronisme. La première des six nouvelles de ce recueil, intitulée *Zwischen den Schlachten*, raconte le mariage d'un blessé de guerre, au cours de son congé de convalescence : ce tout jeune soldat est vraiment un héros, car il épouse une femme un peu plus âgée que lui, qui naguère l'a repoussé assez cruellement, et il régularise par ce mariage in extremis une situation dont son rival heureux, un Autrichien maintenant mort au champ d'honneur, était seul responsable. Otto Flake diminue, à vrai dire, un peu notre admiration, en prêtant à son héros cette pensée ambiguë : Fiel er, so war nichts mehr zu sagen. Kam er zurück, so blieb, wenn es keinen andern Ausweg gab, die Scheidung (p. 17). Mais précisément, l'auteur ne veut pas que nous admirions : il pose les termes d'un problème, le résout, et ne demande rien de plus. L'héroïsme, ainsi entremêlé d'égoïsme, est plus conforme à la vie : la vérité du geste prime sa beauté. Les impressions de guerre du jeune blessé sont notées avec une concision qui ferait croire que l'auteur a vu ; nous en doutons cependant, lorsqu'il nous « bourre le crâne » (je regrette l'expression, mais elle est nécessaire et technique) avec la légende des femmes belges crevant les yeux aux officiers allemands (p. 9). La froideur avec laquelle il conte, à la page suivante, l'exécution des civils, y compris une « vieille », semble au contraire toute naturelle. Il est possible que l'auteur ne prenne pas ces monstruosités à son compte et qu'il veuille simplement nous montrer les hallucinations causées par la guerre chez son héros ; mais cette interprétation ne ressort pas clairement du texte, et nous craignons qu'il n'ait spéculé sur les passions nationales du lecteur et sur son goût du frisson. La question de moralité mise à part, nous pouvons dire que le récit est vif, attachant et bien mené. Un peu plus alambiqué, mais intéressant au point de vue de la psychologie, est le récit suivant : *der Gepard*. L'homme qui est ainsi comparé au guépard à cause de l'excessive souplesse de son échine, jointe à une basse méchanceté, est un pauvre hère, jadis brillant étudiant en philosophie, qui a déraillé sur le chemin de l'honnêteté et gagne son pain en écrivant pour les journaux ; au moment de la mobilisation, il s'esquive, puis est repris, devient le plus docile des soldats et le plus « débrouillard » ; il finit par être tué par un éclat d'obus, en essayant de s'échapper hors d'un « gourbi » bombardé. Celui-ci n'est pas un héros, loin de là ; mais l'auteur a su le rendre intéressant, en le faisant juger par un autre qui, moralement, n'évite qu'à grand'peine les mêmes aberrations (la forme du

(1) Otto Flake : *Erzählungen*. Berlin, die Schmiede, 1923.

Digitized by Google

récit étant une Ich-Novelle). Peut-être Otto Flake a-t-il voulu montrer combien est étroite, dans la cohue de la vie, la marge qui sépare l'homme honnête du fripon et l'homme heureux du raté ; c'est du moins la conclusion logique qui ressort de la lecture. — C'est un singulier cas de conscience, d'ailleurs éclairé en tous sens, qu'étudie O. Flake dans sa troisième nouvelle : *Der Knabe*. Un élève du gymnase, dont l'équilibre moral apparaît d'avance assez chancelant (puisqu'il a déjà fait une fugue et n'a pu rentrer dans son école qu'à certaines conditions), raconte, dans le journal de sa vie, ses angoisses et ses hésitations au début de la guerre. Assez mal disposé par nature envers le recours à la force, il est tiraillé entre ses maîtres, qui prêchent la guerre sainte, et d'autres influences qui le détournent du devoir militaire. Les « bellicistes » sont représentés par un professeur assez ridicule, qui déclame du Kleist et donne des compositions sur la haine, et par un Feldgeistlicher, dont les sentiments religieux le cèdent à l'enthousiasme patriotique ; dans le camp des « pacifistes », nous trouvons un professeur retraité, qui a vécu en Amérique et qui a lu Tolstoï, et une Krankenschwester, qui a vu des atrocités en Serbie et qui ne veut plus servir que dans les hôpitaux civils. Sous l'influence de ces derniers, et malgré leurs excellentes intentions, un jeune soldat, qui a entendu leurs propos la veille du départ, finit très mal. Aussi, notre lycéen, malgré sa répulsion première, se sent-il rappelé par ce terrible exemple à la réalité ; et pour triompher de ses doutes, prenant le taureau par les cornes, il décide de s'engager et de partir aussitôt pour le front. Le flux et le reflux des sentiments, qui, plus que les idées, font mouvoir les gens, est décrit avec une habileté qui ne laisse dans l'ombre aucune parcelle de l'âme humaine ; il faut reconnaître que l'auteur a su ramasser, en faisceaux lumineux, tous les arguments pour et contre la guerre ; il en a énergiquement étalé toutes les horreurs, et notamment la tragique répression des mutineries ; mais il aboutit, dans les faits, à cette conclusion pratique : que l'individu ne peut lutter contre un courant irrésistible de sa nation et qu'en essayant de s'y opposer, il risquerait de faire plus de mal que de bien, surtout aux innocents qui prendraient tous ses discours pour argent comptant. L'auteur s'arrête ainsi à une sorte de fatalisme qui explique comment une masse populaire, habituellement pacifique, non seulement se résigne à la guerre, mais s'y précipite tête baissée. Le garçon, dont Otto Flake rapporte ici l'évolution, nous paraît être, sans que peut-être l'auteur ait voulu ceci, un symbole du peuple allemand. Malgré ses complications et ses sinuosités, l'analyse psychologique est d'une clarté transparente, grâce à une composition adroitement dirigée, à une logique serrée, à un style cristallin et lapidaire. Par la simplicité directe de la construction, par la propriété sévère des termes, par la stricte suppression de toutes les chevilles inutiles de la phrase, l'écriture expressionniste donne à l'allemand un tour très voisin du français, sans lui ôter en rien

Digitized by Google

son originalité d'idiome. — La confession intitulée *Bruder* et adressée par un soldat à son frère aîné, n'a pas la même clarté que le récit précédent. Le jeune soldat, qui écrit ces aveux, n'a pas eu pour son frère, qui lui servait de tuteur dans la vie civile, le respect et la docilité qu'il aurait dû montrer ; sa conduite fut celle d'un vaurien. Et maintenant, à l'armée de Russie, après une aventure où son cheval réveille en lui les sentiments humains, il se repent, et, dans une lettre à son aîné, il exprime ses regrets suprêmes. Il n'est pas impossible que la guerre, mettant l'homme en présence de dangers nouveaux et en face de la mort menaçante, ait produit de telles conversions ; mais il nous semble que, cette fois, d'une part, la mauvaise conduite antérieure du jeune homme n'est pas assez expliquée et que, d'autre part, son retour à de meilleurs sentiments n'est motivé que par un événement fortuit, et non par l'ensemble de sa situation. L'auteur a-t-il voulu laisser planer quelque mystère sur ce récit, après l'éblouissante clarté du précédent, afin d'alterner ses effets ? — De même, par souci de variété, il intercale entre des sujets modernes un récit de l'époque byzantine : *die Kaiserin*, dans lequel il analyse, avec une subtilité raffinée, le caractère de l'impératrice Irène. — Le dernier tableau de cette galerie, intitulé *Byk*, nous ramène au type absolu de l'essai expressionniste : découverte de la vérité par plans successifs et superposés ; obscurité totale des dessous, jusqu'au dénouement inclus ; substitution de l'idée aux personnages, réduits à l'état de silhouettes ; confusion du rêve et de la réalité ; égarement du lecteur à travers le labyrinthe psychologique ; carrure vigoureuse du style, dégrossi à coups de burin. Sous cette enveloppe énigmatique, nous découvrons l'histoire d'un lieutenant après la guerre : les aventures de ce malheureux, qui fait tous les métiers avec un courage digne d'un meilleur sort, montrent le caractère chanceux de certaines situations sociales dans l'Allemagne actuelle. Otto Flake, qui nous révèle sans pitié tous les détails de ces existences douteuses, arrête cependant son héros au bord du précipice, en lui laissant à la fin une dernière chance de salut ; il nous laisse le soin de deviner nous-mêmes quel usage en fera le personnage : au lecteur de compléter l'« essai » fortement ébauché par l'auteur.

**Hermann Kasack**, poète en renom, ne saurait, dans une œuvre en prose, se détacher entièrement de la poésie. Son petit récit *Die Heimsuchung* (1) écrit en 1917-1918, est aussi éloigné que possible du caractère prosaïque et pleinement intelligible des romans vulgaires. C'est une œuvre ésotérique, réservée aux initiés de l'expressionnisme ; et l'auteur a la précaution de nous avertir, par la bouche d'un de ses personnages (dieu fait homme), qu'il ne s'agit pas de comprendre : es kommt nicht auf das Verstehen an (p. 5) ; comme dans certain théâtre, où le silence, accom-

(1) Hermann Kasack : *Die Heimsuchung*. Erzählung (Kleine Roland-Bücher, n° 21). Berlin Verlag die Schmiede, 1922.

Digitized by Google

pagné de gestes (et encore n'est-ce pas nécessaire), est plus révélateur de psychologie que les paroles, le mutisme aura ici sa place : Ehe du nicht das Schweigen begreifst, etc... (id.). Ne nous donnons donc pas le ridicule d'analyser ce qui échappe à toute division, et contentons-nous d'une impression globale de ce tout irréductible. Le style de cet ouvrage est ce qui frappe tout d'abord : la phrase, un peu sentencieuse et généralement chantante, çà et là redondante et oratoire, plus souvent brève et incisive, aimant la forme interrogative ou exclamative, et usant avec abondance du tiret suspensif, rappelle (sans aucun soupçon de plagiat) certains aphorismes de Nietzsche. Un grand nombre de formules ainsi créées par H. Kasack seraient dignes d'être citées, soit pour leur concision énergique, soit pour leur tour imagé ; par exemple celles-ci : Denn wie ? Bleibt die Gebärde die gleiche im Angesicht der Sterne und im Antlitz einer Frau ? (p. 17). Ou bien : die letzte Offenbarung ist immer Körper zu Körper ; denn das Wort wird hohl, wenn das Schweigen anhebt, etc... (p. 19). Ou encore : nur in der Einsamkeit blüht die blaue Blume (p. 21). L'image, révélatrice de la pensée, se déroule parfois avec une ampleur harmonieuse ; et c'est alors peut-être, grâce à cette prolongation logique d'une métaphore, que l'idée nous semble la plus transparente ; c'est un magnifique morceau de poésie que cette page 26, où H. Kasack compare la vie humaine à celle de l'arbre quand l'hiver vient : was bleibt dem Baum, der verwurzelt ist in die Erde, in eine ganz bestimmte Landschaft, was bleibt ihm anderes, wenn es Winter geworden ist, als die Rinde ? etc..., etc... Ce tout petit volume contient ainsi une multitude de formules ou d'images qui constituent, par leur assemblage savant, comme un album de psychologie amoureuse. Sous les apparences symboliques de paysages et de gestes, H. Kasack nous laisse entrevoir le mélancolique récit d'un amour inachevé ; sans doute, avec beaucoup d'ingéniosité, après avoir lu, relu, pesé et soupesé chaque phrase et chaque alinéa du livre, parviendrait-on à retraduire, dans la platitude vulgaire de la prose, la narration éthérée que l'auteur effeuille, pétales par pétales ; mais ce serait une trahison : il faut lire soi-même, lentement et avec dilection, ces pages de philosophie religieuse, hermétiques et pourtant illuminées.

Lorsqu'on cherche à découvrir, dans le désordre d'une littérature contemporaine, et d'une littérature aussi copieuse que celle de l'Allemagne, un fil conducteur, on se trouve ramené, qu'on le veuille ou non, vers l'école expressionniste, c'est-à-dire vers le groupe très libre, et cependant assez compact, que nous désignons, faute de mieux, par ce terme un peu vague. Les écrivains très divers que nous réunissons sous ce nom ont au moins quelques tendances communes qui, malgré la variété des productions, permettent encore de les réunir en faisceau : et c'est là un point d'appui solide, une île de terre ferme parmi les flots

Digitized by Google

mouvants de l'esthétique actuelle. Les expressionnistes, Max Krell, Kasimir Edschmid, Hermann Kasack et les autres, se font de l'art une très haute idée : loin de fuir la difficulté, ils la rechercheraient plutôt, afin d'échapper à l'envasement dans la platitude universelle ; ils se refusent ainsi à eux-mêmes les succès commodes, pour se réserver le laborieux effort en vue de la perfection littéraire. Sans doute, ils travaillent parfois avec plus de peine que de bonheur ; mais, dans l'ensemble, on peut dire qu'ils ont réussi, les uns et les autres, à créer quelques œuvres durables qui garderont une place auprès des grands romans classiques, réalistes et naturalistes. La qualité de leur style, admirablement pur et vigoureux, qui simplifie et allège la lourde construction germanique, et qui crée véritablement un instrument nouveau d'expression, les met au rang des plus grands novateurs. Leur succès dans la nouvelle, dans l'essai, comme ils disent de préférence, est unique dans l'histoire littéraire de l'Allemagne : ils ont multiplié, centuplé, dans cette branche, l'œuvre de H. von Kleist et de Paul Heyse ; et si leurs tentatives ont été moins brillantes dans le grand roman, c'est que justement la concentration de leurs idées et la concision de leur langage se prêtent plutôt aux raccourcis énergiques et frappants qu'aux amplifications lentes et molles. Ils représentent ainsi, dans l'art narratif, notre civilisation hâtive et haletante, à laquelle ils ont essayé d'adapter parfaitement leurs principes et leur savoir-faire.

A. FOURNIER.

---

Digitized by Google

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

HELMUT DE BOOR : **Studien zur altschwedischen Syntax in den ältesten Gesetztexten und Urkunden** (Germanistische Abhandlungen, hrg. v. Friedrich Vogt, 55. Heft). Breslau, M. et H. Marcus, 1922. In-8°, pp. VI-216. 12 fr.

Après le travail médiocre de Lollesgaard sur la syntaxe du vieux-danois, voici un livre excellent sur la syntaxe du vieux-suédois. C'est une joie de voir défricher des terres incultes où peuvent lever de belles moissons.

L'auteur a eu l'intelligence de restreindre son sujet : c'est un mérite que n'ont pas la plupart des grammairiens qui s'aventurent sur ce terrain difficile. Laissant de côté la syntaxe d'accord, l'auteur n'étudie que la phrase dans ses types principaux ; les propositions énonciatives et exhortatives, antécédentes et conséquentes, relatives et conjonctionnelles sont chacune l'objet d'un chapitre. La méthode est purement descriptive. L'auteur aborde les textes sans préventions théoriques et tire ses conclusions des faits minutieusement observés. C'est alors seulement qu'il envisage les problèmes généraux de la syntaxe et qu'il contrôle si les faits suédois s'accommodent des solutions couramment admises. Cette méthode a le grand avantage de mettre en lumière les innovations du germanique ; elles sont considérables et échappent trop souvent aux comparatistes qui, hantés de l'état indo-européen, insistent longuement sur les concordances mais passent vite sur les divergences.

Les textes étudiés sont des plus précieux pour l'histoire de la syntaxe germanique. Codifiées au XIII^e siècle mais fondées sur une tradition orale déjà longue, les lois suédoises contiennent les sédiments de plusieurs époques. L'auteur note par exemple (chap. III) qu'on y peut observer le passage de la parataxe primitive à l'hypotaxe moderne. On peut regretter que ses remarques soient si brèves ; il aurait dû pour le moins renvoyer à la thèse d'Axel Ahlström, *Våra medeltidslagar. Studier i fornsvensk stilistik och prosarhytmik* (Lund, 1912) qu'il aurait pu consulter avec profit. Les textes juridiques permettent des remarques intéressantes sur le développement de l'hypotaxe ; c'est dans la langue juridique que la tendance à la subordination s'affirme le plus tôt et avec le plus de force. L'étude que l'auteur consacre à la proposition conditionnelle sans conjonction (p. 97 sqq.) me paraît apporter la solution définitive d'un problème fort difficile. On a pensé le plus souvent que cette proposition, caractérisée par l'inversion du sujet, était issue d'une interrogation.

Digitized by Google

Il s'agit, selon l'auteur, d'une énonciative ordinaire. Ancienne juxtaposée, elle est devenue subordonnée dans les cas où elle continuait une énonciation en cours ; de là, la place caractéristique du verbe qui marque non pas l'hypotaxe, mais la continuation de la pensée.

Le germanique indique par des procédés syntactiques spéciaux qu'une énonciation commence ou qu'elle continue. L'auteur a raison d'insister sur cette distinction fondamentale. Il montre (chap. II) qu'on la retrouve même dans les phrases exhortatives. A l'époque la plus ancienne, cette différence de fonction était indiquée par la forme verbale : le verbe au subjonctif continuait une idée commencée, la forme composée à auxiliaire de mode introduisait une pensée nouvelle. A une époque plus récente, la distinction fonctionnelle a tendu à s'effacer, mais elle s'est continuée sous une autre forme : le sujet pronominal s'exprime après le verbe à auxiliaire, il se sous-entend après le subjonctif. L'auteur aurait pu expliquer la répartition caractéristique des formes verbales. La substitution d'une forme injonctive de type composé à l'ancien subjonctif procède du besoin de s'exprimer avec force. Il est frappant que le subjonctif s'emploie dans les cas où il s'agit seulement de compléter l'énonciation d'une pensée. La forme la plus expressive, celle à auxiliaire, caractérise les propositions indépendantes à sujet nominal, c'est-à-dire les cas où l'on veut retenir l'attention. En germanique comme ailleurs, la volonté de se mieux faire entendre a substitué des formes composées aux formes simples du verbe.

Bien que la proposition relative soit la partie la mieux étudiée de la syntaxe germanique, la méthode descriptive donne ici encore des résultats intéressants. Le vieux-suédois illustre l'histoire de la relative et montre comment on crée des particules pour introduire ce genre de phrases. On peut toutefois reprocher à l'auteur d'avoir appliqué ses principes avec trop de rigueur. Il ne met pas suffisamment en lumière que la relative est un fait indo-européen. Sur ce point, le germanique n'a pas innové, il a développé une tendance initiale qui est bien antérieure au « protogermanique » (p. 158). On ne saurait s'étonner que cette tendance n'ait pas réussi à créer une seule et même particule relative dans tous les dialectes. Il ne faut pas oublier que le relatif, comme les conjonctions, tend sans cesse à se renouveler. K. Brugmann (*I. F.* IV, 229 ss.) et M. Meillet (cf. *Le renouvellement des conjonctions* dans *Linguistique historique et linguistique générale*) ont insisté sur ce fait essentiel. Les variations du relatif importent peu : elles procèdent du besoin d'être expressif. Ce qui importe, c'est que le premier modèle soit ancien.

Maurice CAHEN.

---

**Anglo-Saxon and Norse Poems**, edited and translated by N. KERSHAW. Cambridge Univ. Press, 1922. 14/net.

Digitized by Google

Miss Kershaw a voulu, semble-t-il, réunir dans ce livre, comme en un même écrin, les principaux joyaux lyriques de la poésie anglo-saxonne et de la poésie norroise. Cependant elle a très étroitement limité son choix et ne nous donne que six poèmes anglo-saxons et sept poèmes norrois. Sans doute, penserions-nous, pour que la symétrie entre les deux groupes soit plus grande et les analogies plus frappantes entre les diverses pièces des deux séries ? Mais miss Kershaw reconnaît elle-même dans sa préface que les ressemblances sont lointaines ou nulles, excepté entre le poème anglo-saxon sur la Bataille de Brunanburgh (N° VI) et le poème norrois sur la Bataille de Hafsfjord (N° VIII) en raison de l'analogie des sujets. L'auteur paraît surprise du contraste entre l'abondance des noms propres dans les poèmes norrois et leur totale absence dans les poèmes anglais, mais s'il y a un regret dans cette constatation, pourquoi ne pas produire sur la face anglo-saxonne du diptyque, le fragment du Waldere et le Widsith ? Si, au contraire, ce qui semble plus vrai, Miss Kershaw a été guidée surtout par des préoccupations littéraires, ne sommes-nous pas fondés à déplorer l'absence dans ce recueil de pièces comme la Mort de Byrhtnoth qui en complèterait si bien la partie épique, et comme le fragment dit de la « Première Enigme » qui complèterait le groupe « passionnel » ? Le choix de Schücking (Kleines angelsächsisches Dichterbuch 1919) est plus compréhensif à la fois et plus représentatif, du point de vue anglo-saxon. Nous aurions souhaité aussi que les bonnes et lumineuses introductions (à la fois historiques et littéraires) de Miss Kershaw, nous tinssent mieux au courant des discussions les plus récentes, qu'une place eût été faite, par exemple à l'hypothèse curieuse d'Imelmann sur le cycle lyrico-épique d'Odoacre (Forsch. z. altengl. Poesie 1920), d'un intérêt plus actuel que l'antique théorie de Rieger sur la forme dialoguée du Seafarer. Mais faisons trêve de souhaits superflus et de réserves : le livre de Miss Kershaw est utile et agréable ; la traduction en est à la fois prudente et aisée et bénéficie des résultats des travaux les plus autorisés. Si elle ne recherche aucun effet de rythme et d'allitération, elle est harmonieuse et claire (un peu timide et prude parfois, pourquoi, par ex. p. 151, Poème norrois des Gots et des Huns, « enter and take part in our feast » au lieu simplement de « entre, viens boire avec nous ? »). Mais traduction et notes seront d'un grand secours aux étudiants ; le livre rendra de réels services.

E. Pons.

---

**The Laws of the Earliest English Kings**, édited and translated by F. L. Attenborough. Cambridge Univ. Press, 1922. 15/ net.

Il semble que ce livre de quelque 200 pages (213 sans l'Index) dont l'objet est de rendre accessible à un beaucoup plus grand nombre la matière du gros ouvrage de Liebermann, ait été destiné aux juristes plus

Digitized by Google

qu'aux étudiants de l'histoire linguistique et littéraire du moyen âge anglais. Il laisse en effet de côté l'Introduction aux Lois d'Alfred « qui ne présente, dit l'auteur, qu'un intérêt purement littéraire » (Loi du Talion) et n'a « aucun rapport avec le droit anglais » ; de même il néglige tous les documents latins, surtout anonymes et fragmentaires, qui ont trait au rituel judiciaire (exorcismes, excommunications, rituel du mariage, etc.), et sont si curieux au point de vue sociologique. De tous les textes relatifs aux ordalies, seuls sont conservés les « Appendices » sur les Incendiaires et sur l'Eau et le Feu. M. Attenborough limite d'autre part son recueil aux lois des seuls rois anglo-saxons, en omettant toute la législation de Guillaume (documents anglo-normands), d'Henri et d'Edouard le Confesseur (documents latins). Pour Alfred et pour Iné, M. Attenborough donne une seule leçon au lieu de deux (et de trois pour Iné, dans Liebermann) en reléguant les variantes au bas des pages ; face au texte il nous présente une traduction claire et soigneuse, insérant entre crochets ou parenthèses toutes les explications historiques ou juridiques nécessaires au « general reader ». C'est cette traduction qui fait la valeur du livre, car M. Attenborough ne joint à son étude ni introduction historique ni appareil bibliographique.

E. P.

---

JOHAN VISING : **Anglo-Norman Language and Literature.** London, Oxford University Press, 1923. 2/6 net.

On ne peut s'empêcher de regretter que la France n'ait pas une part prédominante dans l'étude de l'anglo-normand, c'est-à-dire de cette variété de notre idiome national qui s'est parlée en Angleterre depuis la conquête de 1066 jusqu'au delà du XIVe siècle. En fait, c'est à M. Johan Vising, le distingué professeur de langues romanes à l'Université de Göteborg que les délégués de la Clarendon Press se sont adressés pour ajouter à leur récente série *The World's Manuals* un volume de vulgarisation sur l'anglo-normand.

Dans l'ensemble, le livre de M. Vising est un excellent ouvrage, très documenté et de conclusion raisonnable. Une première partie étudie d'abord l'histoire puis les caractères marquants de cette langue. L'auteur nous montre comment s'est produite l'immigration franco-normande en Angleterre, la diffusion de la langue française, puis son déclin. Je me demande si la perte successive des possessions françaises des rois anglais n'a pas eu, sur ce déclin, une influence plus considérable que M. Vising ne lui accorde. L'habitude nous fait juger du passé par le présent ; nous n'arrivons pas suffisamment à comprendre que notre conception actuelle de l'Angleterre fait anachronisme au XIIIe siècle par exemple ; on trouvera dans l'Histoire du Peuple Anglais de J.-R. Greene, une carte des

Digitized by Google

domaines de la dynastie angevine qui remettra les choses au point. La partie britannique de ces possessions est inférieure comme territoire et plus encore comme population à la partie continentale ; il faut encore y négliger la portion ouest de l'Irlande et le pays de Galles qui, plus ou moins soumis aux rois d'Angleterre, parlent des dialectes celtiques; dans l'Angleterre elle-même toute l'administration, toute la noblesse, la bourgeoisie des grandes villes et des ports s'expriment en français ; c'est le peuple des campagnes qui, surtout, a gardé les divers idiomes anglais et saxons destinés plus tard à triompher de la langue des conquérants ; bref, les propriétés héréditaires des Angevins, sur les deux rives de la Manche forment un seul Etat où l'élément de langue française joue un rôle d'ensemble prépondérant tandis que l'élément de langue teutonique localisé dans l'Angleterre même et dans le peuple ne joue qu'un rôle très effacé. Passez à la carte de France, après le traité de Brétigny, dans le même ouvrage, et vous verrez qu'en 1360 il y a une notable rétrogression territoriale de l'élément français, et cent ans plus tard, les rois d'Angleterre sont réduits à leur île. Il est curieux de constater que la masse de la littérature anglo-normande, telle qu'on la voit cataloguée dans le manuel de M. Vising, est proportionnelle à l'extension territoriale en France de ce qu'on appelle faute d'un nom plus exact, le royaume d'Angleterre. Le rôle du paysan anglais (l'Angleterre est alors pays surtout agricole) devient de plus en plus considérable à mesure que les frontières se resserrent autour de lui, et, si déjà il avait pu influencer la grammaire et la prononciation de l'anglo-normand, il ne lui a pas fallu longtemps lorsqu'il s'est trouvé maître du terrain, pour triompher de la langue étrangère, dont il a rapidement assimilé tous les principes utiles.

M. Vising passe ensuite en revue les caractères distinctifs de l'anglo-normand : mon incompétence sur ce point me rend difficile la critique de son travail, rendu sommaire par les dimensions mêmes de tout le livre, mais je me demande s'il n'aurait pas été possible d'étudier les transformations morphologiques et accentuelles que le voisinage des patois indigènes a introduites dans cet idiome importé (1).

Dans une seconde partie, l'auteur indique les tendances les plus marquées de la littérature anglo-normande, aussi pratique et raisonnable que l'esprit même des Normands : goût marqué pour l'histoire et pour le droit ; dévotion profonde, mais nullement mystique ; amour de la clarté et de l'ordre plutôt que de la poésie et de la fantaisie. M. Vising procède alors à une énumération très complète des œuvres encore existantes et cette partie de son travail si elle a dû lui coûter bien des heures de labeur est extrêmement méritoire : un coup d'œil sur ces listes minutieusement composées nous montre que le XIIIe siècle a été l'âge de la plus grande

(1) Voir *Revue Germanique* 1913, p. 208 et 209.



Digitized by Google

prospérité de la littérature anglo-française, en même temps que celui de la plus grande expansion en France.

Une étude sur la versification peut-être un peu considérable eu égard au reste du livre, est cependant des plus instructives et arrive à la conclusion, déjà exposée ailleurs par M. Vising, que les rimeurs anglo-normands, dès la fin du XIIIe siècle, ne possèdent plus qu'une notion très vague du rythme du vers français. Une liste de manuscrits, une bibliographie, un index terminent le petit livre, dont les 111 pages forment ainsi une adéquate introduction à l'étude de l'anglo-normand.

F.-C. DANCHIN.

---

A.-C. PAUES : **Bibliography of English language and literature 1921.** Cambridge, Bowes and Bowes 1922. In-8°, VIII-132 pp. 4 s. 6 d.

Il suffira de comparer ce volume avec celui qui l'a précédé l'an dernier pour se rendre compte des progrès qui ont été réalisés et qui permettent d'espérer qu'on sera sous peu en possession d'une excellente bibliographie annuelle des langue et littérature anglaises. Cette fois-ci le nombre des articles et volumes dépasse deux mille. Le volume est divisé en douze chapitres avec subdivisions : les trois premiers consacrés aux généralités, à la bibliographie et à la biographie ; les quatre suivants à la philologie et à la grammaire ; et les cinq derniers à la littérature répartie par périodes et par siècles. Il y a forcément un peu d'arbitraire dans la façon dont les ouvrages sont classés sous ces diverses rubriques. On n'y attacherait guère d'importance si pour des raisons matérielles compréhensibles, mais vraiment regrettables, l'ouvrage n'était dépourvu d'index. Voilà une première amélioration qu'on souhaiterait voir apporter l'année prochaine. Et pendant que nous y sommes, formulons quelques autres desiderata : Pourquoi ne pas donner un court résumé du contenu des ouvrages et des articles dont le titre n'est pas assez explicite ? C'est ce que font un bon nombre d'annuaires édités en Allemagne et il semble qu'il y aurait profit à agir de même : il suffirait pour cela de faire appel, pour les années à venir, à des collaborations et des compétences plus nombreuses. Et comme il s'agit là d'une œuvre d'intérêt commun, nul doute qu'on ne les trouve facilement.

En revanche, est-il bien nécessaire, puisque l'économie s'impose, de multiplier comme on l'a fait cette fois-ci, les références aux comptes rendus des ouvrages indiqués ? Ne suffirait-il pas de noter ceux qui présentent un réel intérêt et qui méritent qu'on s'y reporte ?

Pour certaines questions il y a encore du flottement. Miss Paues s'est demandé, par exemple, s'il fallait tenir compte des traductions d'auteurs contemporains. Elle l'a fait avec une timidité déconcertante. Pour le XIXe siècle, la seule traduction française qui ait trouvé grâce à ses yeux, c'est le volume intitulé *Les Poètes lakistes* de P. Mélèze ! Or, que

Digitized by Google

l'on traduise Wordsworth ou Coleridge dans une collection destinée au grand public, cela n'offre qu'un intérêt médiocre. Combien il serait plus utile pour permettre de suivre la pénétration des lettres anglaises à l'étranger de montrer la « découverte » par la France d'auteurs tels que Browning, Meredith, Stevenson, Hardy, Conrad, Butler, etc... qui, précisément, ont paru en traduction durant l'année 1921.

Mais d'ores et déjà on trouvera là un instrument de travail sérieux. Sur bien des points la bibliographie est complète. Signalons les quelques rares omissions que nous avons remarquées : *Richard Jente, Die mythologischen Ausdrücke im altenglischen Wortschatz* (Anglist. Forsch, 56), Heidelberg, Winter. La *Germanisch-romanische Monatschrift* a été mal dépouillée et il manque l'indication des articles suivants : *W. Horn, Die Wort- und Konstruktionsmischung im Englischen* ; *G. Neckel : Das Gedicht von Waltharius manu fortis* (à propos de *Waldere*) ; *A. Eichler : Shakespeares Begriff des Gentleman.* Des *Texte und Forschungen zur englischen Kulturgeschichte, Festgabe für F. Liebermann*, Halle, Niemeyer, seul un tirage à part de *Keltisches Wortgut im Englischen* de M. Förster est mentionné ; pourtant, les autres travaux du recueil méritent de l'être à leur place : *E. Sievers : Zum Widsith* ; *A. Brandl : Zur Vorgeschichte der Weird Sisters im Macbeth*, etc... Manquent encore : *N. S. Aurner : Hengest, A study in early English Hero-legend*, University of Iowa; *K. Schreiner : Die Sage von Hengest und Horsa*, Berlin, Ebering ; *G. Grappe : Le paganisme de Keats* (Revue critique des Idées et des Livres, XXXI, 25 février 1901); *H. C. Notcutt : The story of Glaucus in Keats' Endymion*, Capetown. Le N° 1450 renvoie à un ouvrage de L. Maigron (sans doute *Walter Scott*, Paris, Renaissance du Livre) que l'on cherchera en vain.

Enfin le nom de M. Chevrillon est constamment orthographié Chévrillon. Mais les coquilles sont rares et l'impression est bonne. Il faut savoir gré à la *Modern Humanities Research Association* et à Miss Paues en particulier d'avoir comblé une lacune en éditant cette bibliographie.

F. MOSSÉ.

---

ERIK HOLMQVIST : **On the history of the English present inflections particularly -th and -s.** Heidelberg, C. Winter, 1922. In-8°, XVI-194 pp.

Il manquait encore un sérieux travail d'ensemble sur l'histoire de la flexion du présent en anglais ; la monographie de M. E. Holmqvist, élève de M. Ekwall, comble, de façon à peu près définitive, cette lacune. Disons-le tout de suite : c'est un modèle du genre. Pour établir le sort des terminaisons *-th* et *-s* depuis les origines jusqu'au XVII^e siècle, M. Holmqvist s'est astreint à dépouiller patiemment un très grand nombre de textes bien choisis. Il a procédé avec méthode et il expose les résultats de son enquête avec simplicité et clarté. Quand il avance une nouvelle

Digitized by Google

théorie, il ne le fait qu'avec prudence et en la fondant sur des faits bien établis. Désormais, quiconque voudra connaître avec précision l'histoire de la flexion du présent devra se reporter à cette excellente étude de linguistique diachronique.

Voici quelques-uns des points que M. Holmqvist semble avoir mis particulièrement en lumière :

1° En vieil anglais, dans le dialecte northumbrien, on supposait jusqu'ici que *-s* de la 2e personne du singulier avait gagné directement la 3e personne du singulier et de là le pluriel. Il n'en est rien ; ce nivellement par analogie a suivi un chemin plus long. M. Holmqvist démontre de façon très ingénieuse que la terminaison *-s* de la 2e personne du singulier est passée par analogie à la 2e personne du pluriel, puis s'est étendue à tout le pluriel (c'est-à-dire, pratiquement à la 3e personne ; la 1re personne du pluriel étant d'un emploi rare dans les gloses northumbriennes). Enfin, du pluriel (nous dirions volontiers en précisant plus encore que M. Holmqvist : de la 3e personne du pluriel) *-s* s'est étendue à la 3e personne du singulier

2° Vers la fin de la période moyen-anglaise la terminaison *-s* est devenue prépondérante *dans la langue parlée*. C'est probablement par l'intermédiaire du comté de Leicester et par les Lollards que cette terminaison de l'anglais septentrional finit par gagner le parler londonien.

3° Sur la foi des travaux de Hoelper et von Staden on enseignait qu'en ce qui concerne la langue littéraire, à la 3e personne du singulier, *-s* avait été introduite d'abord par les poètes et à la rime, puis de là dans l'intérieur du vers et enfin seulement généralisée de la poésie à la prose. Dans la dernière édition de l'excellente *Short History of English* de M. Wyld on trouve encore p. 194 cette doctrine bizarre, ce qui est d'autant plus étrange que dans son *History of Colloquial English*, M. Wyld est arrivé aux mêmes conclusions que M. Holmqvist Ce dernier nous montre que ce qui s'est passé en réalité est beaucoup plus conforme au bon sens : la terminaison de la 3e personne du singulier, *-s* s'est introduite aussi bien dans la poésie que dans la prose *sous l'influence de la langue parlée* où elle dominait.

M. Holmqvist arrête son investigation à l'orée du XVIIe siècle, époque où la langue littéraire se fixe et se généralise. En effet, il n'y avait pas lieu, dans l'état actuel des choses, de la pousser plus avant. Nous disons dans l'état actuel ; car malheureusement pour tous ces problèmes de morphologie, de phonétique et de lexicologie on ne saurait trop déplorer l'absence d'un atlas linguistique des parlers ruraux anglais comme il en existe un pour la France, le Danemark, certaines régions de l'Allemagne et d'autres encore qui paraîtront bientôt. Grâce à M. Gilliéron et ses disciples, on sait maintenant combien la géographie linguistique peut rendre de services non seulement à l'étude synchronique

Digitized by Google

mais aussi à l'étude diachronique d'une langue. Certes, le travail méthodique et rigoureux de M. Holmqvist jette un jour très clair sur la flexion du présent et son histoire, mais nous demeurons persuadé que la connaissance détaillée de la géographie linguistique de l'Angleterre (précise et détaillée et non pas en gros et par à peu près comme dans l'*English Dialect Dictionary*) permettrait de faire une lumière encore plus complète sur ces questions et sur une infinité d'autres. Depuis une vingtaine d'années, anglistes d'Angleterre et de Scandinavie se sont adonnés avec ardeur aux recherches de toponomastique et l'on sait que ces études ont déjà donné de beaux résultats et qu'elles en promettent encore (1). Mais il ne faudrait pas s'arrêter à l'étude des noms de lieux. Un pays qui a pu produire le dictionnaire d'Oxford et qui possède de riches presses universitaires se doit d'avoir son atlas linguistique. Est-ce être trop téméraire que de former le vœu qu'avant qu'il soit trop tard on songe à établir pour les Iles Britanniques ce que MM. Gilliéron et Edmond ont réalisé pour la France ?

F. M.

---

OTTO RITTER : **Vermischte Beiträge zur englischen Sprachgeschichte.** Halle, Niemeyer, 1922. In-8°, XI-219 pp.

Dans ce volume, M. Ritter, professeur libre à l'Université de Halle, a réuni trois sortes d'études. Une première partie est consacrée à des recherches sur l'étymologie d'une vingtaine de mots difficiles du vocabulaire anglo-saxon ; une deuxième partie est occupée par des notes de toponomastique : c'est encore en quelque sorte de l'étymologie à propos des noms de lieux de six comtés anglais ; enfin la dernière partie de ce recueil discute deux points fort délicats de phonétique historique : le vocalisme de sax. occid. *tiene*, *tyne*, anglien, kentois, *tene* et la frontière linguistique *æ* / *e*.

Dédaignant les problèmes faciles, les solutions simplistes, M. Ritter s'attache à résoudre une série de questions ardues et dont certaines ont préoccupé bien des linguistes avant lui. Aussi ce n'est pas l'intérêt qui fait défaut à son livre ; on peut ne pas le suivre dans ses conclusions, mais il est difficile de refuser à ses hypothèses l'épithète d'ingénieuses. Seulement on lui reprochera deux graves défauts : d'abord, son livre n'est pas d'une lecture aisée. M. Ritter semble oublier que celui qui le suit n'est pas forcément toujours aussi au fait que lui-même de ce dont il va l'entretenir. Pour renforcer ses arguments, M. Ritter ne craint pas de faire appel à tout un arsenal de rapprochements qui suscitent des parenthèses, engendrent de longues notes ou des appendices : dans ce

(1) M. le Professeur Mawer et la *English Place name Society* travaillent à un vaste *Survey of English place names*.

Digitized by Google

méandre, il faut pas mal de bonne volonté et d'attention au lecteur pour ne pas s'égarer. Mais ce qui est plus grave que le manque de clarté c'est que l'auteur se lance parfois, et non sans une certaine complaisance, dans des hypothèses invérifiables. Il serait impossible, sans entrer dans de trop longs détails, de discuter les nombreux rapprochements qu'établit M. Ritter, mais un exemple ou deux donneront une idée de sa méthode et de ses dangers.

Nous disions que M. Ritter n'est pas l'ami des étymologies toutes faites; c'est ainsi que jusqu'à présent il avait paru assez naturel de rapprocher v. a. *glēsing* « glose » de lat. *glos(s)a* et de considérer ce terme, d'ailleurs rare, comme un mot d'emprunt. M. Ritter n'est pas satisfait à si peu de frais. Il commence par nous rappeler que ressemblance homosynonymique ne veut pas dire parenté et il nous aligne une vingtaine d'exemples probants du genre de persan *bad*, angl. *bad* « mauvais » où, comme l'on sait, la ressemblance de forme et de sens est purement fortuite. D'ailleurs, ajoute M. Ritter, lat. *glos(s)a* au sens de « glose » n'apparaît qu'au VIII^e siècle ; si le v. a. avait emprunté ce vocable à cette date, nous devrions trouver pour le verbe, au lieu du *glēsan* que nous avons, la forme **glōsian* sans métaphonie. La remarque est fine et juste. Abandonnant donc l'idée d'un emprunt, l'auteur propose de rapporter *glēsan* à la racine germanique **glas-*, **glēs-*, « luire, être brillant, clair ». Cette explication est fort plausible et, si elle est vraie, elle rend compte du vocalisme de *glēsan*. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, que la ressemblance *glos(s)a* : *glēsing* n'ait pas contribué à faire traduire le mot latin par ce mot indigène. Pourquoi les clercs anglo-saxons se seraient-ils privés de ces étymologies populaires qui jouent un rôle important (M. Gilliéron l'a montré chez nous pour les patois) dans l'évolution du vocabulaire ?

Mais les trouvailles de M. Ritter sont parfois plus aventureuses. Il y a dans la première partie de son livre une étude qui ne comporte pas moins de trente-sept pages consacrées à v. a. *cyrn* « churn », all. *kerne*, *kernen* et à la racine **ker* « sich biegen, krümmen, drehen », étude où, comme l'on va voir, l'auteur déploie toutes les ressources de sa subtilité sans arriver pourtant à nous convaincre.

Les dictionnaires étymologiques (Falk et Torp, Fick) rapprochent v. a. *cyrn* « baratte » de m. néerl. *kerne*, all. dial. *kern* « crème du lait » et de germ. **kernan* « noyau » (v. isl. *kjarni*, vha. *kerna*, nha. *kern*.). Explication : « der rahm wird als kern der milch bezeichnet indem er beim buttern körnig wird ». Mais, objecte M. Ritter, *kern* représente la crème *non barattée* et l'on ne voit pas pourquoi on aurait employé pour la désigner un terme se rapportant à une opération postérieure (ceci est discutable ; le sens originel de *kern* peut très bien être « ce qui va être baratté, ce qui est propre à être baratté, ce qui va devenir grenu ». Mais

Digitized by Google

passons). M. Ritter que cette explication ne satisfait pas va chercher une autre étymologie. Pour lui, l'idée qui a donné naissance à ces mots ce n'est pas celle de « devenir grenu » mais celle de « baratter » donc « tourner » et il pose la racine germanique **ker-*, **kar-* « (sich) biegen, krümmen, drehen ». Jusqu'ici rien que de plausible. Seulement, cette racine n'est point attestée : il va donc falloir lui donner un état civil. C'est ici que M. Ritter va se lancer dans des conjectures où il est impossible de le suivre et qui nous faisaient dire plus haut que sa hardiesse était parfois aventureuse.

Si l'on ouvre le *Wortschatz der germanischen Spracheinheit*, ouvrage précieux mais dont il faut se servir avec critique, on trouve pp. 38 ss, l'indication de six racines **ker-*, **kar-* attestées dans divers dialectes germaniques et dont le sens originel, d'après Falk et Torp, paraît avoir été le suivant : 1. « morsch werden, reif werden, alt werden » (all. *kern, korn, kerl*). 2. « tönen, rufen, klagen » (v. a. *cearu, cearm, crawan, cranoc*). 3. « munter sein » (v. isl. *karskr* « munter »). 4. « scharren, kehren, fegen » (all. *kehren*). 5. « wenden, richten (v. a. *cierran*). 6. « zusammenfassen (v. a. *corthor* « Versammlung, Schaar »).

Nous avons vu que M. Ritter repousse le rattachement de v. a. *cyrn* à **ker*[1], puisqu'il pose un **ker-* « sich biegen, krümmen, drehen ». Mais à quoi rapporter ce nouveau sens ? Si, parmi ces diverses racines il fallait lui trouver une parenté, il semblerait naturel de le rapprocher de **ker*[5] « wenden, gehen ». M. Ritter est plus ambitieux. L'idée que ces racines homonymiques puissent représenter des sémantèmes différents le chiffonne. « En pareil cas », dit-il, « c'est notre devoir de rechercher si entre les sens divers il n'y a pas quelque relation, et s'il n'est pas possible d'arriver à poser un sémantème unique, ultime élément radical ». Et, laissant de côté la dernière, M. Ritter veut nous prouver : 1° que les cinq racines **ker-*, **kar-* n'en font qu'une ; 2° que le sens primitif était « (sich ) biegen krümmen, drehen » ! Remarquons, sans insister, combien est fragile une hypothèse fondée sur l'homonymie de racines germaniques reconstituées par induction et dont la forme authentique ne peut être connue. Puisque nous ignorerons sans doute toujours le germanique commun, il est prudent de ne pas trop spéculer sur des formes reconstituées. Mais M. Ritter, si circonspect tout à l'heure à propos de *glos(s) a: glēsing*, passe outre maintenant. Lui qui, à propos d'un mot d'emprunt nous mettait en garde contre les pièges de l'homonymie s'y laisse prendre cette fois-ci. Et, à grand renfort d'imagination et de subtilités, il fait sortir de ce sens originel « plier, courber » comme d'une mère gigogne : vieillir, balayer, gémir, crier, être éveillé, etc... Et tout cela pourquoi ? Pour donner un air de vraisemblance à l'hypothèse que v. a. *cyrn* vient d'une racine **ker-* « (sich) biegen ». Pourquoi alors ne pas chercher à ramener à une seule les quatre racines **ber-*, ou les trois **mer-* ou les

Digitized by Google

six *skel- qu'indique le *Wortschatz* de Falk et Torp sous prétexte « qu'en cas d'homonymie de racine il appartient de rechercher s'il n'y a pas parenté sémantique et si l'on ne peut les ramener à une idée ou à un sentiment originels » ? Il faut protester contre ce principe fantaisiste qui risquerait d'entraîner l'étymologie hors des limites du bon sens. Et il faut regretter encore une fois que de telles spéculations en pure perte gâtent ce recueil d'études parfois très suggestives et toujours ingénieuses.

F. M.

---

EMILE LEGOUIS : **William Wordsworth and Annette Wallon** (1) J. M. Dent et Sons, London, 1923. 5 shillings.

J'ai ouvert avec une vive curiosité le livre que M. Legouis vient de consacrer à l'aventure de jeunesse qui a donné au grand poète anglais William Wordsworth une descendance française ; je connaissais seulement par les chroniques des revues anglaises les très grandes lignes de ce roman d'amour, et je pouvais savourer toute la nouveauté de ce chapitre jusqu'ici inconnu de la biographie de Wordsworth (2). Ma curiosité était plus ardente encore, parce que, n'étant pas un admirateur sans réserves de Wordsworth, j'espérais découvrir dans cette étude quelque chose que j'ai jusqu'ici vainement cherché chez le poète lui-même. Si l'on veut m'excuser de parler de ma propre personne — la seule après tout de laquelle on devrait avoir le droit de parler, — je retrouve très exactement encore aujourd'hui mon impression première de la poésie de Wordsworth : je devais bien avoir dix-huit ans et je découvrais les poètes d'Angleterre avec un émerveillement que comprendront mieux mes contemporains, ceux qui ont fait leurs classes juste avant la réforme de 1902 et qui, après avoir été nourris de littératures classiques, anciennes ou modernes, ont jeté leur premier coup d'œil sur ce paradis de fleurs et d'oiseaux, ce monde de sentiments et de sensations modernes, la poésie anglaise. Mes pas s'attardaient aux allées de ce jardin de mystère et de beauté où croît la Sensitive ; mon imagination évoquait cet autre jardin noyé d'ombre où Tennyson demande à Maud de le suivre ; je lisais et je relisais l'Ode au Vent d'Ouest, la Veillée de Saint Agnès, du Coleridge, du Poe et ces poèmes de Dante Gabriel Rossetti, étranges, un peu maniérés peut-être, mais si attirants aux âmes jeunes, et tant d'autres œuvres de grand ou de

(1) Ce compte rendu nous est parvenu trop tard pour prendre place dans notre numéro d'octobre 1923.

(2) M. Legouis, avec une parfaite modestie, indique lui-même dans sa préface, que le professeur américain Harper, dans son *William Wordsworth, his life, works and influence* (1916) avait déjà ouvert la voie, et il rappelle également que lui-même avait résumé l'essentiel de la question dans la *Revue des Deux Mondes* (1er avril et 1er mai 1922), mais il ne paraît pas douteux que son petit livre sera l'ouvrage classique sur ce passage de la jeunesse de Wordsworth.

Digitized by Google

moindre mérite, toutes pour moi trésors inestimables dont la sévère Université d'autrefois m'avait tenu éloigné jusqu'aux dernières heures de mes études. Je me souviens aussi comme si c'était d'hier de l'impression de fraîcheur que m'ont donnée les vers de Wordsworth et notamment la joie, jamais dissipée depuis, que j'ai ressentie en lisant pour la première fois : « Le petit chat et les feuilles qui tombent » où la pensée de Wordsworth a trouvé une de ses meilleures expressions.

Cependant, je me souviens d'avoir tourné page après page pour chercher des sentiments plus passionnés : les poèmes consacrés à la mystérieuse et bien vague Lucy, ceux qui sont dédiés à Mary Hutchinson, fiancée puis épouse, me paraissaient bien tièdes pour de l'amour. Le sentiment de tendresse humaine le plus profond que je relevais dans ces vers n'était-il pas l'affection du poète pour sa sœur « *my sister Emmeline* », cette admirable Dorothée dont le nouveau livre de M. Legouis restitue d'une façon plus vivante le charme sympathique ? La première impression est, dit-on, la bonne; ce dicton est exact à la façon des oracles antiques, c'est-à-dire à condition d'être interprété; il arrive qu'au premier contact d'un homme (ou parfois d'un livre) on ait d'intuition connaissance de tout ce qu'on arrivera jamais à en comprendre, mais cette connaissance directe, de par ses limites mêmes, est révélatrice au moins autant de nous-même, de nos antipathies et de nos incompréhensions, que de la personnalité d'autrui. Aussi cette première impression de Wordsworth où se mêlaient l'admiration et un certain sentiment d'incomplétude pouvaient me révéler que je n'étais pas capable d'éprouver de moi-même toute la beauté de l'œuvre poétique et j'ai eu par la suite recours aux critiques pour essayer de pénétrer ces vers dont je ne saisissais pas spontanément toute la grandeur. C'est ainsi que, après avoir parcouru — non sans un secret désenchantement — les vastes étendues du Prélude, je lisais (avec plus de plaisir, je dois le reconnaître), l'interprétation magistrale qu'en a donnée jadis M. Legouis dans sa thèse sur *la Jeunesse de Wordsworth* et ce beau livre m'a montré Wordsworth, de la poésie, mais où donc se trouvait la jeunesse annoncée par le titre ? je croyais sans en être sûr en découvrir les traces dans l'enthousiasme du poète anglais pour l'officier républicain Beaupuy, enthousiasme qui me semblait un peu froid peut-être parce qu'il était refroidi par un style trop intellectualisé et je trouvais, à ce William Wordsworth, de la vraie et grande période, une allure assez compassée, comme une roideur qui laissait pressentir le quasi-clergyman des dernières années. Peut-être avais-je tendance à le juger à travers les lunettes anglicanes de la critique de 1850 qui, et M. Legouis le note finement, a oublié le poète révolutionnaire de 1800 pour ne plus voir que le prosaïque défenseur de la famille et de la tradition ? Pourtant, malgré mon respect réel pour l'œuvre et pour l'homme, malgré l'effort que je faisais sur moi-même, je n'ai jamais

Digitized by Google

ressenti pour Wordsworth ce grand élan qui fait du poète l'ami, le confident et qui met dans un mince volume de vers plus de flamme immortelle qu'il n'y en a dans vingt des personnes que nous coudoyons en la vie confinée de chaque jour.

Aussi étais-je heureux à l'idée que M. Legouis allait m'ouvrir les secrets de cette poésie et que j'allais découvrir un Wordsworth jeune et vibrant. Le livre nous donne certes la clef de cette âme ; M. Legouis nous a décrit les mouvements divers qui ont agité le cœur du poète en sa première jeunesse et il l'a fait avec une franchise et une délicatesse qui ne sont jamais contradictoires l'une de l'autre, et pourtant je me trouve, après ma lecture, dans le même état d'esprit qu'auparavant et je me demande si ma première impression n'était pas la bonne après tout et si Wordsworth n'était pas quelque peu dépourvu de ces sentiments que l'on est convenu de grouper sous le nom de cœur.

Wordsworth connut Annette Vallon, jeune fille d'une bonne famille de Blois, plus âgée que lui de quatre années, dans des circonstances encore mal expliquées, malgré les recherches de M. Legouis, chez qui le psychologue se double d'un patient fouilleur d'archives. La rencontre eut lieu en décembre 1791 (arrivée de Wordsworth à Orléans) ou tout au début de 1792, car une fille leur naquit le 15 décembre 1792. Le poète reconnut son enfant, mais il avait déjà quitté Orléans avant la naissance ; il n'épousera pas la jeune mère, étant trop pauvre pour se mettre en ménage et le consentement de ses oncles lui étant refusé. Quelques jours après la naissance de Caroline Wordsworth, son père était de retour en Angleterre et ses relations avec sa maîtresse deviennent épistolaires, quand l'état de guerre prolongé entre les deux pays laisse passer des lettres.

Annette accepte avec courage sa dure situation ; elle est toute pénétrée d'amour pour le bébé que lui a laissé son amant, elle est bonne, elle espère qu'un jour viendra où William pourra la prendre pour femme. Les lettres que l'on a retrouvées (elles sont peu nombreuses, les héritiers du poète ayant brûlé tout ce qui se trouvait en Angleterre) nous la révèlent peu intellectuelle, peu préoccupée des hautes ambitions de Wordsworth ; elle est aussi parfaitement désintéressée : les questions d'argent la laissent indifférente.

En août 1802, les anciens amants se rencontrent à Calais où ils passent quatre semaines ensemble ; mais Wordsworth est à ce moment déjà fiancé à Mary Hutchinson, il a auprès de lui comme chaperon sa sœur Dorothée, dont le cœur a tout de suite été gagné par la romanesque situation de la petite française, et qui a comme adopté Annette et sa fille et a correspondu avec Annette longuement. Mary Hutchinson, de l'autre côté du détroit, attend le retour de son futur mari ; elle sait l'aventure de 1792 et n'y attache sans doute pas trop d'importance, de pareilles choses

Digitized by Google

étant plus admises alors qu'aujourd'hui. M. Legouis, avec une grande charité, indique qu'au cours des dix années d'éloignement, le poète a acquis la certitude que sa nature ne pouvait s'accommoder de celle d'Annette, mais comme le dit le critique : « il y a quelque chose d'étrange dans ce mois d'août passé à Calais avec Annette » et le fameux sonnet « *It is a beauteous evening* », jusqu'à nos jours imparfaitement compris et dans lequel Wordsworth fait allusion à sa fille naturelle témoigne « d'un merveilleux oubli des contingences, d'un rare manque de componction chez le père, fragile pécheur qui se transforme en souverain pontife ». Le fait est que Wordsworth pontifie *déjà en 1802* et que les bourgeois anglais de 1850, n'auraient pas de mal à reconnaître en lui un des leurs.

En octobre, le poète se marie et cesse toutes relations même écrites avec Annette et aussi avec sa fille ; c'est Dorothée qui maintiendra les liens si relâchés. La petite Caroline se mariera en 1816, et son mariage est l'œuvre d'Annette qui a fait à elle seule l'éducation de l'enfant — il n'y a aucune trace qui subsiste actuellement d'envois d'argent de la part de Wordsworth (1). Le père est bien entendu absent de la cérémonie, et même Dorothée, pour la présence de laquelle on avait retardé le mariage, finalement n'y assista pas.

En 1820, Wordsworth et sa femme rendirent visite à Annette Vallon à Paris et ce fut la dernière fois que ces deux êtres humains, unis un instant aussi profondément que peuvent l'être créatures, se rencontrèrent, avec l'épouse légitime entre eux. Annette mourut en 1846, après une existence honnête, toute de dévouement, soit à la cause royaliste pour laquelle elle risqua sa vie sous la Révolution et sous l'Empire, soit à l'enfant que lui avait abandonné l'ami de sa jeunesse.

L'attitude du poète tout au long de cette aventure paraît toute conventionnelle. L'omission de l'épisode dans le Prélude est caractéristique : le poète désire nous persuader que, seul, son zèle révolutionnaire l'attachait à la France de 1792 ; cette réticence n'est pas sans jeter un léger doute sur la profondeur de ses convictions d'alors ; du reste la prudence dont il a fait preuve toute sa vie transparaît quand il s'agit de sa foi républicaine : « C'est lui qui, un moment, pensa joindre sa destinée à celle des Girondins, mais en fut empêché, qui au milieu de la Contre-Terreur anglaise écrivit à l'Evêque de Llandaff une fière lettre républicaine, mais la garda en manuscrit et probablement ne l'envoya même pas à son adversaire, qui en 1795 écrivit des vers satiriques contre la Cour et le Régent, mais décida de ne pas les publier ». L'attrait de la jeunesse lui fait commettre une faute : il ne réparera pas cette faute par un mariage. Il a calculé. Un poème, auquel M. Legouis ne fait pas

(1) Des découvertes récentes permettant de supposer que W. a, par la suite, aidé sa fille française.

Digitized by Google

allusion, me paraît assez révélateur de son état d'âme ; c'est celui qui commence: *O Nightingale! thon surely art* (1806) et où, si je ne me trompe pas dans mon interprétation, Wordsworth oppose l'amour-passion à l'amour conjugal, Annette à Mary, sous les images décentes du rossignol et du pigeon ramier. Que Shelley, avec la parfaite inconscience d'un idéaliste absolu de tempérament, passe d'une femme à l'autre, mettons; il est encore excusable par ailleurs, parce que les conventions sociales, dont le mariage, n'ont pas grande valeur à ses yeux. Mais Wordsworth ne considère pas plus Annette que Mary comme des créations de sa propre pensée; il n'a pas une seconde de doute sur leur existence indépendante ; il a tout simplement pesé le pour et le contre dans la balance de sa circonspection ; Mary fera mieux son affaire qu'Annette, c'est Mary qu'il prendra, et de tout le retentissement de ce choix sur la vie de la fille-mère, il ne semble pas se préoccuper. On ne peut s'empêcher, même lorsqu'on est disposé comme M. Legouis à la plus intelligente des indulgences, de souhaiter qu'il y ait eu moins de calcul et plus d'élan dans cette âme de poète.

M. Legouis s'est laissé gagner par le charme de l'histoire à mesure que Wordsworth se détachait d'Annette (et nous détachait de lui), et il a suivi la famille des Vallon par les sentiers dangereux de la Terreur et de l'Empire ; sa vie d'Annette Vallon, toujours digne des meilleures pages de Lenôtre, évoque souvent le souvenir de Balzac. Les portraits qui illustrent le livre complètent la ressemblance avec « Vieilles Maisons, Vieux Papiers » ; deux d'entre eux, qui nous montrent face à face Wordsworth et sa fille française à peu près aux mêmes âges, font ressortir avec beaucoup de bonheur d'indéniables ressemblances.

Disons que cet excellent ouvrage forcera les enthousiastes de Wordsworth à modifier leur opinion du poète ; mais il est tout à l'honneur de la vaillante Annette Vallon et tout à l'honneur aussi de M. Legouis qui a su, avec une bienveillante pitié pour les faiblesses humaines, dire toute la vérité en des termes qui n'offenseront pas le plus pointilleux des admirateurs de William Wordsworth.

F.-C. DANCHIN.

---

SIR JAMES GEORGE FRAZER : **The Golden Bough**, a Study in magic and religion. Abridged edition. London, Macmillan et Co, 1922. 18 shillings.

Ce serait un anachronisme de présenter le *Rameau d'Or* comme une nouveauté à nos lecteurs. La première édition en deux volumes date déjà de 33 ans ; d'édition en édition, l'œuvre primitive s'est grossie démesurément pour atteindre en 1915 le chiffre de douze tomes substantiels. Ce qu'il y a de particulier dans l'édition actuelle, c'est que l'ensemble de l'énorme travail nous est présenté sous une forme abrégée, tout l'essentiel du texte étant conservé et l'énorme apparat critique ayant dis-

Digitized by Google

paru avec ses notes copieuses et la bibliographie du volume XII. On ne peut que remercier chaleureusement l'auteur et les éditeurs de permettre ainsi à un nombre de lecteurs beaucoup plus considérable de juger par eux-mêmes les remarquables opinions que professe M. Frazer relativement à la magie, à la religion et à une foule de questions secondaires dont la solution est indispensable à l'histoire comparée des religions.

Il faut tout de suite signaler un inconvénient que produit cette condensation en un seul volume (700 pages de texte) d'une masse formidable de menus faits et de discussions parfois ardues : aux premières pages du livre, on sera tellement captivé par l'intérêt du sujet et le charme du style que l'on partira d'un seul trait à la lecture de cette œuvre immense. C'est une mauvaise méthode et qui lassera très vite ; il faut lire lentement, avec beaucoup d'attention et par tranche, comme si on voulait étudier une petite bibliothèque, réunie sous une seule couverture.

Cette manière de faire permettra en outre de bien mieux comprendre la pensée de l'écrivain et d'autre part de ne pas se laisser trop facilement ensorceler par son argumentation, parfois captieuse. La valeur sans égale du livre en effet, réside à mon sens, non pas tant dans les conclusions qui sont d'une simplicité presque naïve, ni dans les multiples aperçus souvent très originaux que l'on découvre à chaque chapitre, que dans la vraie trouvaille du savant : à savoir, en s'appuyant sur une puissante mémoire et une imagination presque trop puissante, tenter d'élucider les problèmes religieux de la Grèce ou de Rome (et éventuellement du judaïsme et du christianisme) au moyen des renseignements sans nombre que missionnaires et voyageurs ont recueilli sur les croyances et les mœurs des races sauvages, actuellement ou naguère encore en existence à la surface du globe. J'éloigne avec soin le mot : races primitives parce que justement l'une des faiblesses de l'argumentation de Sir James Frazer est de considérer comme primitives des tribus tout aussi antiques sans doute que la race européenne, tels les aborigènes d'Australie ou les Peaux Rouges, et de tenir pour certain, par une inconsciente pétition de principe, que nos ancêtres se sont trouvés à une époque reculée dans l'état où sont aujourd'hui ces êtres inférieurs.

On connaît sans doute la conclusion fondamentale de l'éminent folkloriste. L'homme au début de tout a l'illusion d'être le maître de la création, grâce à la magie soit mimétique (Homœopathic or Imitative Magic), soit sympathique (Contagious Magic). Par exemple, il pensait qu'en sifflant, il contraignait le vent à souffler (imitation) ; en brûlant les rognures d'ongles d'un ennemi, il s'imaginait faire périr celui-ci (contagion). Puis l'homme s'apercevant que ses incantations restaient vaines, a eu la conviction que les faits extérieurs étaient indépendants de sa volonté et il a inventé les Dieux ; il a prié pour se les rendre propices et c'est la religion. En fin de compte, il a vu que les prières étaient aussi

Digitized by Google

inefficaces que les charmes, il a distingué que les événements se suivaient dans un certain ordre et a deviné la relation de cause à effet qui lie les phénomènes et tout son effort s'est occupé à découvrir les lois naturelles et c'est la science : l'humanité a passé par trois âges successifs et actuellement vit sous le règne de la science. Il est clair qu'il y a là une condensation très simpliste de l'évolution intellectuelle de l'homme. L'ordre même dans lequel ces trois âges se sont succédé est une pure hypothèse : contrairement aux affirmations sans preuves de M. Frazer, l'instinct religieux pourrait bien être aussi ancien que l'usage de la magie, et j'ai du mal à concevoir l'homme quaternaire (ou tertiaire, puisque homme tertiaire il y a eu) s'illusionnant sur son pouvoir de sorcier : les colossales créatures qui menaçaient son existence, le problème de la mort qui a dû le confronter à l'aube de la raison comme il nous confronte aujourd'hui, tout cela pouvait bien faire naître en lui ce sentiment de terreur impuissante qui, selon M. Frazer lui-même, est à la base de la religion. En fait, il est certain que les races encore adonnées à la magie, et peu religieuses (1) sont justement celles où les conditions climatériques sont les plus dures et les plus difficiles à modifier... même par incantation, et il semblerait que les frustes habitants des déserts australiens auraient depuis longtemps dû abandonner des pratiques si manifestement inutiles. Je me demande si magie et religion ne sont pas des formes concomitantes de l'activité mentale ; il est sûrement paradoxal de nous déclarer aujourd'hui sous l'ère de la science, alors que, sur la petite surface de la terre où la science devrait dominer, tant de millions de gens sont encore imbus des religions les plus diverses. Et finalement je doute qu'aucun individu religieux accepte la définition du terme religion proposée par le savant.

Pour arriver à cette conclusion, M. Frazer s'appuie sur une foule infinie d'exemples où les lecteurs de l'édition abrégée seront contraints de le suivre de confiance. Je recommande à ceux qui éprouvent quelque doute sur un point particulier de s'adresser à l'édition complète dont les notes pourront calmer... ou confirmer leur doute. M. Frazer s'adonne à la sorcellerie lui aussi et sous sa volonté persuasive comme à l'ordre d'une baguette de magicien, on voit les faits se modeler, s'assembler au commandement, expulser de leurs régiments disciplinés les quelques réfractaires à la règle : et, avec un peu de patience, on verra même telle hypothèse rejetée, devenir par la suite une vérité acquise, comme par enchantement, et inversement.

Cette souplesse glissante, plus à sa place peut-être chez un avocat que chez un savant, apparaît dès les premières pages du livre, dans ce magnifique début où nous est décrite la curieuse coutume observée

(1) La question de savoir si les Australiens croyaient en Dieu ou à des Dieux avant l'arrivée des blancs est encore en discussion et nullement close.

Digitized by Google

autrefois dans le bosquet et près du lac de Némi au sud-est de Rome. Lac et bosquet étaient consacrés à Diane Nemorensis. « En ce bois sacré, il croissait un certain arbre autour duquel à toute heure du jour et probablement tard dans la nuit, on pouvait voir rôder un sinistre personnage. A la main, l'homme portait une épée nue et il jetait autour de lui des regards inquiets, comme si à chaque instant il s'attendait à être attaqué. C'était un prêtre et un meurtrier : et l'homme qu'il cherchait des yeux devait tôt ou tard l'assassiner et prendre son rôle de prêtre ». Tout esclave fugitif qui réussissait à détacher une branche de l'arbre sacré avait le droit de livrer au prêtre un combat singulier et le survivant était investi de la garde de l'arbre de Diane. Pendant que le tragique silence du bois nous est décrit avec une impressionnante maîtrise, passez muscade, nous apprenons que : « suivant l'opinion générale des anciens » la branche fatale était le fameux rameau d'or que, sur les conseils de la Sibylle, Enée a cueilli pour descendre aux enfers. « L'opinion des anciens » c'est le commentateur de Virgile, Servius qui, au V^e siècle après Jésus-Christ, nous apprend à propos du passage célèbre de l'Enéide qu'il poussait un arbre, dans le bois sacré de Diane à Aricie, d'où il n'était pas permis (non licebat) de casser une branche. C'est pourtant sur ce point que s'échafaude une notable partie de l'œuvre entière pour aller rejoindre une autre construction plus légère encore, dit-on, à propos des légendes scandinaves.

C'est surtout quand Sir James Frazer touche à un sujet qui, par hasard, est connu de nous que nous sommes à même de voir combien sont hâtives beaucoup de ses inductions ou de ses déductions. Voici par exemple qu'il a besoin d'établir que les mannequins d'osier où les Druides, selon Jules César, brûlaient des victimes humaines en de grandes fêtes quinquennales sont une autre manifestation du culte de la végétation (*tree - spirit*) ; il est légitime, dit-il, de supposer que entre ces fêtes éloignées de cinq ans et célébrées avec un si grand sacrifice de vies humaines, il y en avait chaque année de plus modestes. C'est déjà une pure imagination de ce cerveau si fertile en hypothèses ; mais voici que cette supposition se confirme : en effet, les géants de Belgique et du Nord de la France sont « évidemment » les vestiges de ces mannequins druidiques et voyez, à Douai, la fête où paraissait Gayant et sa famille avait lieu le dimanche le plus voisin du 7 juillet et la procession de Reuss (c'est le terme flamand pour géant) avait lieu à Dunkerque le 24 juin, c'est-à-dire le jour de la Saint-Jean, justement la date qui évoque pour M. Frazer les fêtes du solstice d'été généralement destinées à assurer de bonnes récoltes. Le malheur c'est que l'auteur est très mal renseigné sur les géants qu'il a choisis en exemple : il est possible que cette coutume d'origine belge puisse se relier de siècle en siècle à la religion druidique, encore que cela ne soit pas prouvé. Mais les géants de Douai ont une

Digitized by Google

naissance historique toute récente : une procession fut organisée le 18 juin pour commémorer une attaque manquée de 1479 où les Français essayèrent vainement de pénétrer dans la ville par la porte d'Arras, et c'est à la procession du 18 juin 1531 que Gayant parut pour la première fois, comme il ressort des comptes de la ville (sa femme et ses enfants furent construits plus tard encore). La date fut reportée au 6 juillet en 1667, quand Douai tomba en la possession de Louis XIV et passa au 12 juillet en 1778, et le 12 juillet c'est tout bêtement la fête communale. De même si « papa Reuss » sortait le 24 juin, c'est bonnement que la fête communale de Dunkerque a lieu le 24 juin et que tous les citoyens, le géant compris, participaient aux réjouissances. Notons que M. Frazer (et ceci uniquement pour montrer qu'il est imparfaitement informé) suppose que nos géants ont disparu. Jusqu'en 1914, au contraire, toute la famille Gayant sortait régulièrement ; la tradition fut interrompue pendant la guerre, mais dès 1919 le jeune Binbin, le benjamin de la famille et le seul présentable, déambulait dans les rues mal pavées de la vieille ville du Nord à la grande joie des enfants qui avaient le droit, s'ils avaient été fort sages, d'embrasser son énorme et pouparde figure, et cette année même toute la compagnie vêtue de neuf, a repris ses habitudes séculaires. J'ai vu également le Reuss de Dunkerque, aux fêtes de Lille en 1892, sur son char, avec son armure guerrière et l'on me dit que le pauvre diable ne peut plus sortir de la tour où pourrissent ses vêtements et le cartonnage de son bouclier et son squelette d'osier, à cause des fils électriques des tramways qui lui barrent le passage : la science a littéralement tué ce dernier descendant de la religion des Druides ! (1).

Il est bien entendu qu'il s'agit là d'un petit détail dans un ensemble immense, mais il est très révélateur de la façon dont M. Frazer finit toujours par tortiller et tirebouchonner les faits pour leur donner l'aspect souhaité, et c'est sous des avalanches de détails de ce genre que la bonne foi du lecteur est souvent ensevelie par surprise. Cette œuvre rappelle par certains côtés (avec peut-être une moins belle tenue de style et plus de diversité dans les idées) ces deux superbes constructions d'Hippolyte Taine : l'histoire de la Révolution Française et l'histoire de la Littérature Anglaise, synthèses de grande allure mais trop hâtives. *The Golden Bough* est aussi un colossal échafaudage, nous y suivons l'auteur d'échelon en échelon, d'étage en étage, nous découvrons de là haut des coins de contrée que nous ne soupçonnions pas, nous apercevons les paysages que nous pensions bien connaître, sous un aspect si nouveau qu'ils en sont tout transformés à nos yeux émerveillés, mais le lecteur prudent sent les planches qui tremblent sous ses pas, voit les montants qui pa-

(1) On trouvera d'amples renseignements sur cette question dans un intéressant article sur Gayant de M. A. Crapet ( *Revue du Nord* : 1920, p. 85 et ss ), et dans une remarquable étude de M. J. Beck intitulée : Reusses de Flandre et Gigantes d'Espagne (Bulletin de l'Union Faulconnier, 1900, p. 251 et sqq.).

Digitized by Google

raissaient si fermes de loin s'agiter au moindre vent et il finit par moins s'intéresser à ces perspectives ; il a grand hâte de redescendre sur un terrain solide ; et peut-être un jour, s'il en a l'audace, et l'infinie patience et le génie, essaiera-t-il lui-même soit de consolider l'édifice branlant, soit plus vraisemblablement de le jeter à terre, pour construire une œuvre nouvelle en s'inspirant des conceptions et des erreurs mêmes de son devancier. Il est plus probable encore que derrière l'ouvrier de la première heure qu'aura été M. Frazer, surgira une équipe de savants : car la vie humaine est misérablement courte et le champ est vaste et le labeur infini.

F.-C. D.

---

LOUIS L. HAMMERICH : **Zur deutschen Akzentuation** (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser VII, 1). Copenhague, 1921. In-8°, 330 pp., 10.50 cour.

Il serait regrettable que cet excellent travail publié dans les *Communications de la Société des Sciences* de Copenhague échappât à l'attention des germanistes.

L'accent obéit en allemand à deux règles essentielles : il frappe la syllabe radicale des mots simples et le premier membre des composés. L'accentuation des simples est, sauf quelques exceptions bien connues (*Holunder*, *Forelle*, *lebendig*, etc.), d'une régularité remarquable. Celle des composés l'est moins : elle pose dans tout le germanique un certain nombre de questions difficiles. L'étude de M. Hammerich a pour objet d'en rechercher l'explication historique dans le cadre restreint du haut-allemand.

Tout en limitant ainsi les données du problème, l'auteur a vu nettement que les faits allemands ne pouvaient s'interpréter isolément. En comparant l'accentuation allemande à celle d'autres langues germaniques, il pose les questions d'une façon plus rationnelle et leur trouve souvent des réponses fort simples.

Le hollandais par exemple éclaire certains faits allemands de façon saisissante : la *regressie* hollandaise qui localise l'accent sur la syllabe présuffixale, éclaire l'accentuation de *lebendig* ou de *wahrhaftig* sur la seconde syllabe (pp. 142 sqq., 293 sqq.).

Tout ce travail se distingue d'ailleurs par la sûreté de la méthode. On y sent l'esprit d'Axel Kock dont les recherches sur l'accentuation suédoise ont servi de modèle à l'auteur. La plus grande partie du volume est consacrée à l'examen critique des matériaux qui permettent de reconstituer l'histoire de l'accentuation des composés. Non content d'interroger les vieux grammairiens depuis Laurentius Albertus à la fin du XVI^e siècle jusqu'à Theodor Heinsius au début du XIX^e, l'auteur recueille et critique tous les témoignages qu'on peut tirer de l'observation directe des anciens



Digitized by Google

textes. Les accents qu'on trouve dans certains manuscrits de l'école de Notker ou du poème d'Otfrid constituent des documents précieux. La scansion des vers — depuis le vers allitérant de la *Chanson de Hildebrand* jusqu'à celui de Gœthe — est une source de premier ordre à condition qu'on sache y puiser.

M. Hammerich se refuse à suivre l'exemple de Sievers et de son école qui, par l'observation de la « qualité de la voix » et de la « mélodie du vers » prétend déterminer de façon certaine le rythme d'un texte quelconque, moderne ou ancien, prose ou vers. En l'état actuel de la question, on ne peut adopter les résultats de cette méthode que sous réserve de les contrôler par la méthode philologique. Ce scepticisme est bienfaisant à une époque où certains éditeurs, trop confiants dans le sens qu'ils pensent avoir de la « qualité de la voix » et de la « mélodie du vers » émendent brutalement les textes anciens, voire la Bible d'Ulfila. M. Hammerich aborde les problèmes les plus délicats de la métrique avec une rigueur remarquable. Cherchant sous l'usage souvent fort libre des poètes l'accentuation naturelle de la langue parlée, il est obligé d'écarter tous les cas où la prosodie invitait à déplacer l'accent pour satisfaire aux exigences du vers : il s'ensuit une analyse minutieuse où la métrique ancienne et moderne trouve largement son compte. Le chapitre consacré à Gœthe est un bon exemple de la méthode employée et des importants résultats qu'elle permet d'obtenir ; dans un grand nombre de composés, Gœthe accentuait normalement le second membre alors que l'accent frappe aujourd'hui le premier (p. 103 ss.).

La partie la plus substantielle est naturellement l'« analyse systématique » où l'auteur résume ses observations et amorce les explications générales. M. Hammerich a sur l'histoire de l'accentuation des composés germaniques des idées originales (pp. 235-239) qui mériteraient d'être développées plus longuement. Il aboutit à cette formule catégorique (p. 239) : à l'époque qui a précédé le vieux-haut-allemand, le premier membre des composés était aussi régulièrement accentué que la première syllabe des simples. Le problème ne me semble pas définitivement résolu. On peut encore penser, avec Axel Kock (*Die alt- und neuschwedische Akzentuierung*, pp. 231 ss.), que l'accentuation irrégulière des composés est un héritage très ancien, que la tendance à accentuer le premier membre s'est amorcée au cours de l'histoire du germanique, mais qu'elle n'a pas été partout assez forte pour niveler tous les cas. Dans son exposé succinct, M. Hammerich fait trop bon marché de la distinction entre les composés et les juxtaposés : elle a dû être essentielle dans l'ancienne langue.

L'accent des juxtaposés relève naturellement de l'accent de groupe qui s'est profondément modifié au cours du moyen âge. L'auteur insiste avec raison sur cette modification. Dans les groupes de deux mots (par exemple *adjectif* + *substantif*), l'accent frappait le premier mot à l'époque

Digitized by Google

du vers allitérant, il passe sur le second mot avant l'époque d'Otfrid. Cette innovation explique l'accentuation de substantifs comme *Bittermândel öl* ou d'adjectifs comme *langweilig* avec l'accent sur la seconde syllabe parce qu'ils sont tirés de groupe à second élément accentué : (*öl von*) *bittern mándeln* ou *lange weile*. Il est certain que ce type d'accentuation a dû troubler profondément le sentiment linguistique.

Dans les composés, l'accent tend à devenir « médian » dans certains cas définis. Par exemple, dans les composés à second membre composé, c'est-à-dire dans le cas algébrique $a + (b+c)$, c'est le premier élément du second membre qui tend à recevoir l'accent (type *Karfreitag* ou *Vizefeldwebel*) pour autant que cette tendance n'est pas contrariée par des raisons spéciales. Le sens peut en effet exiger la mise en valeur du premier membre si l'on oppose *Vizefeldwebel* à *Feldwebel*, et les règles d'alternance rythmique peuvent déterminer une autre répartition de l'accent dans le cas de *Póstanweisung*.

Ces quelques exemples n'ont d'autre but que d'illustrer l'intérêt du travail. On pourrait citer bien d'autres passages, notamment les chapitres consacrés à l'adjectif composé dont l'accentuation présente un parallélisme remarquable avec celle du composé nominal. Il faudrait aussi insister sur la thèse principale de M. Hammerich, car elle est juste malgré les réserves théoriques faites ci-dessus. L'allemand a renoncé progressivement au « système rigide de l'accentuation initiale » (p. 274). Cela ressort de l'histoire des mots d'emprunt comme de l'histoire des composés et la création du type amphibrachique (*lebendig*) permet de mesurer la profondeur de l'innovation.

P. 143, l'auteur traduit v. h. a. *gotkundlîh* (Otfrid, II, 8, 22) par « theologicus ». Le mot en question signifie « divinus ». L'erreur de sens implique une erreur d'étymologie et c'est ce qui importe ici. L'adjectif *gotkundlîh* n'est pas dérivé d'un substantif *gotkundî* « theologia », mais de l'adjectif *gotkund* « divinus » dont le second membre correspond au got. *-kunds* « originaire de ». Il ne s'agit donc pas d'un composé transparent comme le hollandais *zaak-kundig* où l'accent secondaire du second membre, toujours analysable et plein de sens, a pu devenir l'accent principal. Dans l'abjectif *gotkund*, le second membre, isolé dans la langue, était devenu une sorte de suffixe et ne pouvait porter l'accent principal : le contraste *gótkundlîh* : *ótmúatıge* qu'indiquent les accents du manuscrit est frappant.

Maurice CAHEN.

---

**Rheinisches Wörterbuch**, im Auftrag der preussischen Akademie der Wissenschaften, der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde und des Provinzialverbandes der Rheinprovinz, auf Grund der von J. Franck begonnenen, von allen Kreisen des rheinischen Volkes unterstützten

Digitized by Google

Sammlung herausgegeben von JOSEF MÜLLER. I. Band, 1. Lieferung (A-als). Bonn und Leipzig, Kurt Schroeder, 1923. Gr. in-8°, VI-127 pp.

C'est une entreprise dont le projet est ancien qui entre dans la voie de la réalisation. Dès 1905, Joh. Franck, en son vivant professeur à l'Université de Bonn, avait commencé, avec l'aide de MM. P. Trense et J. Müller, à recueillir et à mettre en œuvre les matériaux de ce « vocabulaire rhénan ». En 1919 fut créé un Comité de rédaction composé de MM. R. Meissner, Th. Frings et J. Müller. Depuis plusieurs années, de nombreux collaborateurs avaient rassemblé trois millions de fiches, et l'on estimait que l'ouvrage comprendrait 8 volumes de 1.000 colonnes. Mais les circonstances ont contraint à renoncer à une publication qui eût été trop onéreuse. Le Comité de rédaction s'est résolu à réduire le projet primitif : il prévoit 3 à 4 volumes de 10 fascicules chacun. Le sacrifice le plus regrettable a eté celui de la langue ancienne. On constate combien il est sensible lorsqu'on compulse l'*Idiotikon suisse*, à qui cette lacune a été épargnée.

Le premier fascicule de cet important recueil des vocables usités dans le pays rhénan donne une impression favorable. Il a deux qualités essentielles : l'abondance et la méthode de la disposition. L'enquête consigne des résultats obtenus dans 3.200 localités, ce qui démontre qu'aucune région importante n'a été négligée. Quant à l'ordre adopté il se rapproche de celui des vocabulaires souabe et suisse, procédé qui en facilite la lecture à ceux qui sont accoutumés aux grands dictionnaires dialectaux. Des définitions claires donnent une idée exacte du sens — ou des sens — des mots signalés. On se rendra compte du souci de précision des auteurs en lisant les distinctions faites au sujet de la valeur de *Abend*.

Un des mérites de ce vocabulaire est la part faite aux locutions courantes, aux proverbes, aux coutumes. Les folkloristes trouveront ici une mine précieuse. D'autre part, la variété des formes de certains mots est d'un vif intérêt pour les phonéticiens. Tel par exemple le mot correspondant à *aqueduc*, qui présente des aspects étonnamment variés. D'ailleurs, l'influence romane est très sensible sur les dialectes rhénans. Des mots comme *alerte*, *accident* témoignent de l'existence d'un courant venu de l'ouest. Aussi ce vocabulaire rhénan est-il digne de l'attention, non seulement des habitants du Reich, mais aussi des linguistes qui vivent de ce côté du Rhin.

F. PIQUET.

---

F. PIQUET : **Le Nibelungenlied**. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes *(Les Cent Chef-d'œuvre étrangers)*. Paris, La Renaissance du Livre, 1923. Pet. in-8°, 208 pp., 4 fr.

L'auteur de ce livre, qui est aussi le directeur de la *Revue Germanique*,

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA



a estimé qu'il n'était pas séant que l'un de ses collaborateurs en donnât ici le compte rendu. Il s'est résolu, pour éviter de visibles inconvénients, à fournir lui-même une indication du dessein qu'il a poursuivi et de la méthode qu'il a adoptée en exécutant son travail (1).

Ce qui a d'abord été tenté c'est, dans l'introduction, un essai de l'histoire de la légende des Nibelungen, puis celle du *Nibelungenlied*, enfin une appréciation du célèbre poème. L'origine de la légende, son sens, sa fortune dans les divers pays où d'anonymes poètes l'ont parée du prestige de leur art ont été examinés. Ces questions furent dans le passé — et sont aujourd'hui encore — ardemment débattues. Nombre d'hypothèses divergentes, voire contradictoires, ont été produites. L'auteur a dû prendre position et, à son tour, adopter des solutions. Il l'a fait à ses risques et périls. L'étude des mœurs et des caractères du *Nibelungenlied*, ainsi que le jugement porté sur la valeur littéraire et morale du poème seront sans doute appréciés diversement. Certains estimeront peut-être que le ton est laudatif à l'excès, d'autres déploreront — surtout à l'égard de ce qui est dit de la *Treue* et du caractère de Kriemhilde — une sévérité qu'ils croiront injuste. L'auteur ne peut alléguer pour sa défense que son ardent désir d'éviter tout parti pris.

Il ne pouvait être question de donner une traduction complète du *Nibelungenlied* dans un volume des *Cent Chefs-d'œuvre étrangers*. Il a fallu se résigner à faire un choix. Les chants — ou plus exactement « aventures » — qui contiennent les parties vitales du poème ont seuls été traduits en entier. Les autres sont résumés. De cette façon, le lecteur peut prendre connaissance de l'ensemble des événements contés dans le poème. Le mode de traduction surprendra, et peut-être choquera, au premier abord. La langue, en effet, est abondamment archaïsante. La préface du livre plaide les circonstances atténuantes. « Moderniser entièrement le vieux texte », y est-il dit « aurait eu pour conséquence d'en déformer le caractère et de lui infliger une terne platitude. D'autre part, bien des désignations anciennes n'ont pas d'équivalent dans la langue de nos jours parce que les choses elles-mêmes sont abolies ou modifiées ». Ces raisons ne convaincront évidemment pas tous les lecteurs. Il en est aussi qui reprocheront à l'auteur de ne s'être pas plié à une parfaite exactitude littérale. Ici encore vaut l'excuse invoquée auparavant. On s'est efforcé non de s'astreindre à un mot à mot qui serait une fidélité décevante, mais de rendre le sens profond de la pensée, la nuance du sentiment, le coloris de l'expression, le relief de l'image, pour tout dire, de produire autant que possible sur le lecteur moderne l'impression que pouvait ressentir l'homme du XIIIe siècle quand il lisait

(1) Il est deux erreurs qui ne me sont pas imputables et dont je ne puis accepter la responsabilité : 1° Le titre de la couverture porte : *Les Nibelungenlied* (au lieu de *Le N.*) ; 2° Au bas de la planche reproduisant un fragment de manuscrit du *Nibelungenlied*, outre la coquille *des* pour *du*, est donnée l'indication *La mort de Tristan* pour *La mort de Sifrit*.

Digitized by Google

UNIV. CHICAGO LIBRARY



ou entendait réciter la tragique mort de Siegfried, la cruelle vengeance de Kriemhilde et les héroïques félonies de Hagen. Reste à savoir jusqu'à quel point cette ambition a été réalisée.

F. P.

---

ALBERT SCHREIBER : **Neue Bausteine zu einer Lebensgeschichte Wolframs von Eschenbach**. Frankfurt a. M., Moritz Diesterweg, 1922 (*Deutsche Forschungen* hgb. von Fr. Panzer und J. Petersen, 7), grand in-8°, IX-233 pp.

Il est peu d'auteurs dont la biographie ait donné lieu à autant de discussions que Wolfram d'Eschenbach. La chose paraît surprenante quand on songe qu'on ne sait guère de Wolfram que ce qu'il a dit de lui-même. Il semblerait donc que toute controverse doit être exclue, puisqu'il n'y a qu'à admettre ses confidences. Mais ces confidences sont des allusions dont il faut percer le mystère, d'où un premier objet d'étude. Puis — et surtout — Wolfram est accusé par certains d'avoir déguisé la vérité. Il aurait pris un malin plaisir à conduire ses lecteurs sur de fausses pistes. Il a, par exemple, affirmé qu'il avait pour son *Parzival* fait état d'un livre français écrit par un auteur qu'il appelle Kyot. La sincérité de cette affirmation a été mise en doute par une quantité de critiques, affirmée exacte par d'autres, qui sont nombreux aussi et qualifiés. M. Schreiber est parmi ces derniers. Ce faisant il reste logique. Il croit fermement à toutes les allégations de Wolfram, dussent-elles nuire à la réputation du poète. Il ne peut admettre — ce qu'ont fait d'autres — que Wolfram n'ait pas dit la vérité quand il a affirmé qu'il était un illettré, ne sachant ni lire ni écrire. Il est à noter d'ailleurs que cet aveu confirme la thèse Kyot. Car tout le savoir dont Wolfram fait montre en matière d'astronomie et d'histoire naturelle (1) ne serait pas pour surprendre s'il en avait trouvé les éléments chez un auteur instruit et qui aurait puisé dans des documents arabes.

Admirateur de Wolfram, M. Schreiber s'est donc astreint à de longues recherches pour élucider des points obscurs de la biographie de son poète. Son attention s'est dirigée sur les contemporains de Wolfram. Il a étudié l'histoire des familles avec lesquelles Wolfram a été — ou pu être — en relations. De la poussière des archives il a exhumé des documents dont quelques-uns présentent un vif intérêt et sur lesquels il a édifié des hypothèses séduisantes, sinon toujours à l'abri du doute.

Wolfram serait peut-être né d'une famille bavaroise — non franconienne — fixée en Franconie. Il aurait été un cadet de famille, ce qui justifierait la pauvreté dont il se plaint. Parmi ses protecteurs se placerait Rupert de Darne, homme instruit, qui lui aurait sinon procuré, au moins

(1) V. Paul Hagen : *Der Gral* (1900), et *Zeit f. d. A.* XLV (1901), p. 187 ss.

Digitized by Google

expliqué les sources françaises de son *Parzival* et de son *Willehalm*. Il aurait été en relations avec le prince Guillaume de Baux-Orange, grand seigneur provençal en qui il trouva — ou pensa trouver — un protecteur. Un trait de biographie légué par l'auteur de la *Guerre de la Wartburg* est admis, assez libéralement, par M. Schreiber : Wolfram aurait été fait chevalier par le comte de Henneberg.

Quelques éclaircissements de texte sont le fruit des recherches de M. Schreiber. Le plus intéressant est le suivant. En un endroit du *Parzival* (222, 7 ss.), Wolfram compare la cour du château du Graal avec la pelouse du château d'Arenberg : ni l'une ni l'autre ne sont, dit-il, foulées par les destriers de chevaliers se livrant aux exercices belliqueux. On a jusqu'ici cru voir une ironie dans ce parallèle, et pensé que Wolfram voulait dire qu'à Arenberg les jeux chevaleresques étaient en honneur. Découvrant que le dernier seigneur d'Arenberg était mort vers 1200, M. Schreiber établit qu'il faut prendre au pied de la lettre l'assertion de Wolfram : après la disparition de son dernier maître, Arenberg connut la morne solitude des demeures abandonnées (p. 86).

M. Schreiber trouve aussi une raison ingénieuse pour expliquer que certains passages du *Parzival* offrent une double rédaction. Récitateur de ses poésies, Wolfram prévoyait des auditoires de goûts différents. Aux uns il présentait la version idéaliste, aux autres il réservait la forme licencieuse (p. 126). Une autre hypothèse — qui a plus d'attrait que de fond — ferait comprendre l'animosité, qui a été constatée entre Wolfram et Walther de la Vogelweide. Tous deux, nous dit M. Schreiber, étaient les chevaliers servants de la même dame, Elisabeth de Vohburg. Cette rivalité eut pour conséquence une inimitié qui se traduisit par d'acerbes critiques.

Sur la genèse du *Parzival*, M. Schreiber a aussi des idées personnelles. Un premier poème, un *Ur-Parzival* a été composé avant 1212, le reste de l'œuvre fut écrit après cette date, alors que Wolfram avait son *Willehalm* sur le métier.

Ces quelques indications, cueillies parmi une quantité d'autres, donneront une idée de la nature des recherches et des résultats de M. Schreiber. En quittant son livre on éprouve un sentiment de respect pour le loyal effort dont il témoigne. C'est vraiment un ensemble de « matériaux » dont un certain nombre pourront servir à la construction de la biographie d'un poète qui n'a ménagé les difficultés ni à ses biographes ni à ses lecteurs. F. P.

---

**Rittertreue**. Eine mittelhochdeutsche Novelle, herausgegeben von HERBERT THOMA. Heidelberg, Carl Winter, 1923 (*Germanische Bibliothek* hgb. von Streitberg, III. Abt., 5). Gr. in-8°, XI-30 pp., 4 fr.

Un comte français, Willekin de Montabor (Muntaburc), décide d'aller

Digitized by Google

prendre part à un tournoi dont le vainqueur obtiendra la main d'une dame pourvue de grands biens. Arrivé à la localité fixée pour la lutte chevaleresque il montre d'abord sa vertu courtoise en faisant ensevelir honorablement un chevalier mort sans payer ses dettes, et dont le créancier a enfoui le cadavre dans le fumier. Puis il acquiert un bon destrier d'un passant à qui il promet imprudemment, en échange, la moitié du prix du tournoi. Vainqueur, il épouse la dame. Le lendemain de la nuit nuptiale se présente le vendeur du destrier, qui réclame son dû, à savoir la moitié des faveurs de la dame. Après d'inutiles supplications, le pauvre époux, victime de sa parole, se résigne à laisser l'étranger pénétrer dans la chambre conjugale. Sa loyauté est récompensée. Ce n'était qu'une épreuve. Sous forme humaine, c'est l'âme du chevalier enterré par ses soins qui, descendue du ciel, lui a procuré la victoire et fourni l'occasion de montrer une fidélité de parole prête aux derniers sacrifices.

Cette nouvelle du XIII^e siècle, appelée la *Rittertreue* (1), semble appartenir au cycle de légendes dont le thème est le « mort reconnaissant ». Est-elle, comme la nationalité du héros tend à le faire croire, la traduction ou adaptation d'un poème français ? Rien ne le garantit. M. Thoma, qui vient de l'éditer, ne se prononce pas sur ce point.

Avant M. Thoma, F. v. d. Hagen et M. L. Pfannmüller ont publié ce récit en vers. Toutefois, le premier n'a pas eu connaissance d'un manuscrit conservé à Strasbourg, et le second n'a pas tiré de ce document tout le parti possible. M. Thoma a comblé les lacunes et, à l'aide du manuscrit de Strasbourg, corrigé le manuscrit de Heidelberg, seul connu autrefois. Son édition est une soigneuse reconstitution du texte, qu'il présente en moyen-haut-allemand normal. Une introduction précise le caractère et la nature des relations des deux manuscrits, un apparat critique abondant accompagne le texte, enfin des notes justifient les décisions prises à l'égard de l'établissement du texte. De ces notes on attendrait un peu plus et un peu moins. D'un côté on eût aimé que l'éditeur nous dît par exemple pourquoi il a préféré la conjecture *twalte* (vers 425 et note) à *trahte* qui est plus près du texte de Heidelberg (*trehtet*) et paraît satisfaire au sens. D'autre part était-il bien nécessaire de citer des parallèles à des locutions courantes telles que *er waer arm oder riche* (note à 393) ? Mais ce sont là d'insignifiantes objections faites à un travail très méritoire, où s'allie l'acribie à l'intelligence.

F. P.

---

Dr KONRAD BITTNER : **Beiträge zur Geschichte des Volkschauspieles vom Doctor Faust** (*Prager deutsche Studien* hgb. von E. Gierach, A.

(1) Elle porte le titre *der Ritter im Miste* dans le ms. de Heidelberg (v. G. Rosenhagen : Kleinere mittelhochdeutsche Erzählungen, Fabeln und Lehrgedichte, Berlin, 1909, p. XLI).

Digitized by Google

Hauffen und A. Sauer, 27. Heft). Reichenberg i. B., Sudetendeutscher Verlag Franz Kraus. Gr. in-8°, 30 pp., 1922.

Une légende dont le sujet a ébranlé la sensibilité d'un Lessing, d'un Gœthe, d'un Lenau et d'autres encore doit recéler une vertu d'essence supérieure. Il le faut d'ailleurs pour qu'on puisse expliquer qu'elle ait captivé pendant des siècles l'attention des foules en divers pays, aussi bien en Allemagne qu'en Hollande, en Angleterre et en Bohême. A son mérite intrinsèque elle ajoute, pour l'histoire littéraire, l'attrait du mystère. Où a-t-elle surgi d'abord ? Quelle fut sa forme primitive ? A qui doit-elle les nouveaux aspects qu'elle a acquis dans telle ou telle région ? Dans quels sens se sont accomplies ses migrations ? Autant de questions auxquelles n'ont pu répondre les critiques avec certitude et qui lui valent une incessante attention (1).

Après d'autres, M. Bittner a essayé de projeter quelque lumière sur des points particulièrement intéressants. Etudiant les versions tchèques de la légende — celles qui sont déjà connues et d'autres nouvellement mises au jour — il a acquis un premier résultat : les pièces tchèques ont gardé plus de traits originaux que les pièces allemandes, encore qu'elles soient venues d'Allemagne en Bohême. S'appuyant sur une étude minutieuse de quelques scènes caractéristiques de ces pièces, à savoir le monologue de Faust, la scène des étudiants et enfin la scène — sans doute née sous l'influence des idées catholiques et absente de certaines versions que l'on croit protestantes, dite scène de la croix — où Faust réclame de Méphistophélès qu'il lui fasse une image du Christ, M. Bittner essaie d'établir que les pièces tchèques, quoique divisées en deux groupes, forment un ensemble distinct des pièces allemandes et aident à fixer les relations des *Faust* allemands avec le *Faust* de Marlowe.

Ce point est important et a exercé la sagacité de maints critiques. On s'est demandé depuis longtemps si Marlowe, à côté du livre populaire de *Faust*, a connu un drame allemand de *Faust*, dont il se serait inspiré. Pour quelques-uns il est assuré que Marlowe est le premier auteur d'un *Faust* scénique et que ce drame, répandu en Allemagne par les comédiens anglais, est le prototype de tous les drames et jeux de marionnettes dont le célèbre magicien est le héros. Pour d'autres il a existé avant la fin du XVI° siècle un *Faust* allemand — aujourd'hui disparu — dont Marlowe s'est servi, concurremment avec le livre populaire, pour composer son drame. En faisant une comparaison serrée des dates de composition et de représentations du *Faust* ainsi que des motifs qui se ressemblent ou diffèrent dans les diverses versions, M. Bittner rend cette dernière opinion plausible.

Des points de détail ont aussi fait l'objet d'un examen attentif de la part de M. Bittner. Il démontre que les pièces tchèques ne sont pas issues

(1) Voir *Revue Germanique*, XIV (Octobre 1923), p. 501 et s.

Digitized by Google

directement de l'œuvre de Marlowe, qu'elles ont leur origine dans les *Faust* de l'Allemagne méridionale, bien qu'elles réduisent le rôle du personnage comique, qui a une grande importance dans les pièces viennoises, et enfin que c'est vers 1700 qu'elles sont nées.

Ce travail traite un sujet important. Il est conduit avec un satisfaisant esprit de suite. L'argumentation de M. Bittner est ingénieuse et l'on est fortement tenté, en l'absence des pièces mêmes du procès, difficilement accessibles à cause de leur dispersion, d'adopter ses conclusions.

F. P.

---

KARL VIËTOR : **Geschichte der deutschen Ode.** Drei Masken Verlag, München, 1923. In-8°, 197 pp.

Cet ouvrage est le premier volume d'une histoire de la littérature allemande publiée par Karl Viëtor avec le concours de Hans Naumann et de Franz Schultz et envisagée d'un point de vue à peu près complètement laissé de côté jusqu'ici : celui de l'évolution des genres. Dans la pensée de ses auteurs, il s'agit d'étudier, non plus à grands traits ou en choisissant des écrivains dits représentatifs ou des œuvres marquantes, comme a pu le faire chez nous Ferdinand Brunetière, mais par le menu et sous tous ses aspects, la destinée d'un genre littéraire, de montrer comment la forme d'art transmise a été saisie, développée, conduite à un certain degré de perfection, par la puissance créatrice de l'individu. Sans doute une étude comme celle de Karl Vossler sur le madrigal répond déjà à ce but. Mais, par exemple, l'histoire du sonnet dans la littérature allemande, de Welti, est plutôt une nomenclature des poètes qui se sont servis de cette forme poétique qu'une histoire du genre lui-même. C'est donc bien une entreprise originale qu'annonce et inaugure Karl Viëtor. Certes, il ne se dissimule pas, pour ce qui est de l'ode, les difficultés de la tâche, et qu'il est malaisé de déterminer dans la littérature occidentale, et singulièrement dans l'allemande, les éléments spécifiques du genre. On les y trouve sans doute à chaque période historique, mais, au rebours de la poésie antique, il n'est pas facile de les saisir nettement et de les dégager avec clarté. Les types même représentatifs en sont plus divers et plus complexes. Or, c'est précisément leur découverte et leur analyse minutieuse et approfondie qui constituent la matière de son livre, plus que leurs rapports avec les deux modèles classiques : l'ode de Pindare et l'ode d'Horace. Ces deux genres fondamentaux lui servent néanmoins, mais seulement de points d'orientation, vers lesquels il tourne à l'occasion ses regards au cours de sa scrupuleuse enquête. Cet ouvrage, qui a obtenu le prix Scherer pour 1923, est établi sur une documentation considérable qui ne se borne pas aux sources allemandes, mais fait appel à tout ce qui, dans la littérature française, œuvres, manifestes, théories,

Digitized by Google

arts poétiques, etc., a pu exercer quelque influence sur l'évolution de l'ode allemande. Voici, à titre de renseignement, quels seront les premiers volumes à paraître après cette histoire de l'ode : Hugo Bieber, Geschichte des neueren deutschen Romans ; Robert Petsch, Geschichte der Tragödie und des Schauspiels ; Franz Schultz, Geschichte der deutschen Novelle; Hans Naumann, Geschichte des deutschen Liedes : I, das alte Lied; Günther Müller, Geschichte des deutschen Liedes : II, das neuere Lied.

A. FAVRE.

---

FRANZ ZINKERNAGEL : **Goethes Ur-Meister und der Typusgedanke.** Eine akademische Rede. Zürich, Verlag Seldwyla, 1922. Gr. in-8°, 30 pp., 0 fr. 80. — **Gœthes Rheinreise mit Lavater und Basedow im Sommer 1774.** Dokumente herausgegeben von Adolf Bach. Mit 19 Vollbildern. Zürich, Verlag Seldwyla, 1923. Gr. in-8°, 238 pp. 8 fr.

La philosophie de Gœthe est un inépuisable sujet d'études. Le grand poète s'est intéressé à tant et de si diverses questions de haute intellectualité ; il a, dans sa longue et active vie, modifié si largement ses vues que l'on arrive malaisément à pénétrer toujours sa pensée et à accorder ses idées. La découverte faite en 1909 de la première version de son grand roman *Wilhelm Meister*, connue sous le nom de *Mission théâtrale de Wilhelm Meister* a apporté, comme on l'avait prévu (1), un nouvel aliment aux investigations et aux discussions instituées il y a plus d'un siècle.

Après d'autres, M. Zinkernagel s'attaque à ce vivant problème : pourquoi Gœthe a-t-il mis au rebut la *Mission* et l'a-t-il remplacée par les *Années d'apprentissage* ? Aux solutions déjà proposées et dont il indique le sens, il en ajoute, ou en substitue une autre, dont on admirera l'ingéniosité, mais dont on regrettera qu'elle soit présentée avec une concision extrême. Selon M. Zinkernagel, Gœthe a, dans la *Mission*, songé à établir par quels moyens, non seulement le théâtre, mais l'art dramatique dans son ensemble, peut être porté à son point de perfection. Indifférent aux théories ardemment débattues alors — telle la supériorité du théâtre anglais sur le théâtre français, tel aussi le but de la tragédie selon Aristote et Lessing — il porte son attention plus haut. Son désir est de déterminer le type fondamental du drame, comme dans ses études d'histoire naturelle il cherche à découvrir le type primitif, d'où sont nées les variétés existantes. Mais de 1774, date à laquelle Gœthe travailla à sa *Mission* à 1794, époque ou furent publiées les *Années d'apprentissage*, les idées de l'auteur évoluèrent. Le « Stürmer » d'antan se mua en un classique. Ce n'était plus le fait individuel, l'élément caractéristique qui retenait son attention. L'important à ses yeux était l'universel,

(1) Voir Revue Germanique VI (1910), p. 313.

Digitized by Google

l'idéal, la stylisation. Le héros du *Wilhelm Meister* n'est plus un individu cherchant à réformer le théâtre — disons Gœthe lui-même — mais l'homme en quête de la solution de l'éternel problème de la vie. L'élément personnel s'est évanoui : le but de l'œuvre est le perfectionnement de l'humanité par la culture.

Cette opinion, appuyée d'arguments dont quelques-uns ont une valeur probante, n'est pas inconciliable avec d'autres déjà émises. Comme *Faust, Wilhelm Meister* est un monde d'aperçus subtils ou profonds. L'étude de M. Zinkernagel projette quelque lumière sur la question du remaniement de la *Mission*. A ce titre elle intéresse vivement la critique gœthéenne.

On ne passera pas non plus avec indifférence devant les documents recueillis par M. Adolf Bach sur le voyage que fit Gœthe sur les bords du Rhin en 1774 en compagnie de Lavater et de Basedow. M. Bach a puisé aux sources les plus diverses : œuvres et correspondance des trois voyageurs, récits de ceux qui entrèrent en contact avec eux, pages d'albums, souvenirs de contemporains, bref tout ce qui offre quelque intérêt proche ou lointain à l'égard des incidents du voyage ou du caractère des « prophètes » et du « *Weltkind* » (1) est présenté ici d'après les originaux et soigneusement annoté. Comme il convient, *Dichtung und Wahrheit* a été largement mis à contribution, de même que le *Journal* de Lavater. Mais des appréciations des amis et connaissances des trois voyageurs nous donnent une idée de l'impression que faisaient sur les étrangers le noble et grave Lavater, le fumeux Basedow, et le tumultueux Gœthe. Ces témoignages complètent et corrigent la version que rédigea Gœthe longtemps après. En les rapprochant, on pénètre plus avant dans l'esprit d'une époque où dominent la bonhomie et la cordialité jointes à une exaltation sentimentale alors fort répandue. De plus, on est informé de détails — parfois infimes — relatifs à la vie et aux opinions de Gœthe, qui est naturellement la pièce de résistance, et de ses compagnons. C'est donc un chapitre d'histoire littéraire, et non des moins importants, que la patience de M. Bach met sous nos yeux. Des notes nombreuses, mais d'une sobre précision, éclairent le texte. Enfin le livre, élégant d'aspect et d'impression soignée, est orné de belles illustrations.

F. PIQUET.

---

**Kant, Schiller, Gœthe.** Gesammelte Aufsatze von KARL VORLÄNDER. Zweite, verbesserte und vermehrte Auflage. Leipzig, F. Meiner, 1923, in-8°, XIV-306 pp.

La première édition de ce livre parut en 1906. L'auteur y avait réuni en un volume une série d'articles publiés par lui dans diverses revues

(1) Voir le *Dine zu Coblenz im Sommer 1774*.

Digitized by Google

et concernant les rapports respectifs de Kant, Schiller et Gœthe, particulièrement l'influence exercée par la philosophie kantienne sur les deux grands poètes classiques allemands. L'édition nouvelle est « corrigée et augmentée », mais d'une manière peu importante. L'auteur déclare lui-même, dans la préface, qu'il s'est « contenté de modifier çà et là quelques détails insignifiants », et d'ajouter un développement sur « Gœthe et Kant » extrait du XXIIIe tome des *Kantstudien*. Il n'y a donc, en définitive, que peu de différence entre les deux éditions.

La nouveauté de l'ouvrage de Vorländer, lorsqu'il parut pour la première fois, avait été de montrer : 1° que la fameuse opposition établie par les critiques entre le « rigorisme éthique » de Kant et la « beauté morale » de Schiller ne résiste pas à une étude attentive des textes ; que Schiller n'a jamais contredit ni combattu l'éthique de Kant, mais lui a simplement donné un « complément esthétique », d'ailleurs déjà en germe dans les œuvres du maître, qui l'aurait assurément développé dans des ouvrages ultérieurs, si la mort ne l'en avait empêché ; 2° que par l'intermédiaire de Schiller, l'influence de Kant s'était en outre exercée sur Gœthe, dont la pensée subit profondément l'empreinte du philosophe de Kœnigsberg.

C'est surtout l'étude des rapports de Kant et de Gœthe qui avait, en raison de sa nouveauté, excité l'intérêt des fidèles de Gœthe. Si quelques-uns, comme O. Harnack, Max Koch, Lasswitz, en avaient approuvé les conclusions, d'autres par contre, et non des moindres, comme Bielschowsky, Ziegler, Paulsen, les avaient contestées. Vorländer maintient son point de vue dans cette nouvelle édition.

L'auteur expose d'abord les rapports de Schiller et de Kant dans leur développement historique. Il le fait avec une extrême précision, utilisant pour cela toutes les données biographiques, les œuvres et la correspondance ; il montre que Körner le premier appelle l'attention de son ami sur la philosophie de Kant, mais que Schiller ne se proclama expressément et définitivement disciple de Kant qu'en 1791. Entre 1791 et 1796, sous l'influence de son maître, il compose ses traités d'esthétique et de philosophie ; il revient ensuite à la poésie, mais ne renonce pas entièrement à la philosophie, à laquelle il convertit Gœthe, et reste fidèle jusqu'au bout à l'idée fondamentale du système de Kant.

Le rigorisme éthique de Kant, la beauté morale de Schiller sont ensuite étudiés dans leurs rapports réciproques. Vorländer montre que l'erreur initiale de tous ceux qui ont vu entre ces deux notions une opposition irréductible vient de ce qu'ils ont considéré le rigorisme éthique comme une « conception de vie », comme s'appliquant à la vie pratique, aux actes de la vie réelle et quotidienne, alors qu'il n'est, dans la pensée de Kant, qu'une « nécessité méthodique », une obligation logique qui impose au penseur non pas de nier au sentiment, à la sensibilité, tout

Digitized by Google

droit à l'existence, mais de lui interdire de « déterminer » notre vie morale. Kant n'interdit pas à l'homme d'être sensible, aimant, pitoyable ; il déclare simplement que la loi morale ne doit pas avoir son origine dans notre sensibilité. En ce sens, Schiller partage entièrement le point de vue de Kant et lui reste fidèle (p. 78). Seulement, il déclare en même temps qu'il considère comme nécessaire un complément de l'éthique pure du côté du sentiment. Ce complément ne s'oppose pas au rigorisme éthique, reconnu nécessaire du point de vue de la méthode, mais se tient à côté de lui comme quelque chose de nouveau et d'indépendant (p. 79). Il peut être obtenu de deux manières : par la religion et par l'esthétique : Schiller choisit la voie de l'esthétique, et montre que l'idée morale peut se manifester esthétiquement sous deux formes : celle du beau moral et celle du sublime moral qui en est le complément nécessaire, et qui seul peut nous transporter dans la citadelle invincible de notre autonomie morale (109). Ainsi se concilient le rigorisme éthique et la beauté morale, qui exercent leur activité, en parfait accord, l'une dans le domaine de la raison pure et de la législation morale, l'autre dans le domaine des phénomènes et dans l'exercice réel de la loi morale.

En ce qui concerne Gœthe, l'auteur montre combien fausse est l'opinion de ceux qui, comme H. Grinun, ne veulent découvrir en lui d'autre influence philosophique que celle du Spinozisme. Sans doute, jusqu'en 1794, Gœthe, qui lit pourtant avec intérêt et attentivement la *Critique du jugement*, ne pénètre pas encore profondément dans la philosophie de Kant, ou pour mieux dire, ne la comprend pas. Il était réservé à Schiller de la lui rendre parfaitement intelligible, et de l'y intéresser vivement. Sans doute, après la mort de son ami, Gœthe ne s'occupa plus avec la même assiduité de la philosophie de Kant. Il n'en reste pas moins que la base philosophique à laquelle l'avait conduit son étude de Kant resta définitivement acquise. Il étudie Kant de nouveau en 1817. Pas à pas, d'année en année, avec la plus minutieuse précision, Vorländer note tout ce qui est l'indice chez Gœthe de préoccupations philosophiques, et tout particulièrement en ce qui concerne Kant. Il croit pouvoir, en manière de conclusion, exposer les résultats durables de l'influence de Kant sur la pensée de Gœthe ; particulièrement sur la méthode de ses recherches scientifiques, sur ses idées morales et religieuses, sur son esthétique et sa conception de la nature organique. S'il n'est pas permis de ranger Gœthe parmi les « Kantiens », il est certain, pourtant, que Kant a singulièrement excité et fécondé sa pensée dans le domaine de l'esthétique et de la philosophie de la nature.

Dans le chapitre final intitulé Kant et Gœthe, Vorländer se défend contre le reproche d'avoir voulu faire de Gœthe un « disciple de Kant ». Ce reproche a été formulé — indirectement — par Gundolf dans son livre sur Gœthe. Vorländer se fait un malin plaisir de démontrer, par des

Digitized by Google

citations extraites de l'ouvrage de Gundolf, que ce dernier a, en dernier ressort, admis implicitement une influence profonde exercée par Kant sur Gœthe par l'intermédiaire de Schiller, c'est-à-dire est du même avis que Vorländer lui-même.

Ouvrage précieux à la fois par les résultats obtenus et par les nombreuses citations qui en font un livre de référence de premier ordre, désormais indispensable à quiconque voudra suivre, dans leur développement, les conceptions philosophiques des deux grands classiques.

Léon MIS.

---

CLARA STOCKMEYER : **Soziale Probleme im Drama des Sturmes und Dranges**. Eine literarhistorische Studie (*Deutsche Forschungen* hgb. von Fr. Panzer und J. Petersen, 5). Frankfurt. a. M., Moritz Diesterweg, 1922. In-8°, V-244 pp.

Le Sturm und Drang est une époque de révolution. Les Wagner, les Lenz, les Klinger, les Schiller, voire le Gœthe de *Werther* et de *Götz*, ne se sont pas contentés de préconiser et de pratiquer un art nouveau ; ils ont fait la critique de la société contemporaine, de ses institutions, de ses mœurs, de ses idées. Sur trois domaines, qu'a distingués Mme Stockmeyer, ils ont affirmé leurs tendances réformatrices : les relations familiales, la hiérarchie des classes et l'organisation de l'Etat.

Héritiers de l'Aufklärung, influencés par la littérature anglaise, dominés par les idées de Rousseau, les « génies » ont soumis à une critique parfois éclairée, parfois injuste, la vie de famille. Avec hardiesse ils ont restreint les limites de l'autorité paternelle et dit leur mot sur les problèmes de l'éducation, en particulier sur le préceptorat. Ils se sont classés parmi les ancêtres du féminisme par leurs revendications des droits de la femme. On leur saura gré d'avoir contribué à l'abolition de la peine de mort infligée alors aux infanticides.

Ardente fut la lutte que le Sturm und Drang soutint pour la suppression des barrières dressées entre la noblesse et l'armée d'une part, et la bourgeoisie de l'autre. On sait quelles raisons, pour la plupart personnelles, ont déterminé l'attitude des réformateurs et pourquoi ils combattirent entre autres le préjugé des mésalliances. Mme Stockmeyer a pris soin de discerner l'évolution de quelques-uns des « génies » et d'expliquer pourquoi Klinger et Schiller ont modifié, au cours des années, leur point de vue primitif.

La devise mise en tête des *Brigands* de Schiller « In tyrannos » paraît être le mot d'ordre du Sturm und Drang. Ce fut d'abord une lutte contre les criants abus du despotisme, lutte ouverte par Lessing dans *Emilia Galotti* et poursuivie par Schiller dans *Intrigue et Amour*. Les tyranneaux et leurs ministres corrompus furent flagellés publiquement. Entre temps

Digitized by Google

le Sturm und Drang se préoccupa de démocratiser le régime absolu. Mais sur ce terrain, sa prédication fut incertaine. Rares et parfois discordantes sont les propositions que purent faire ces écrivains aux vues nuageuses. Schiller lui-même, bien que mûri par l'étude et l'expérience, se borna, lorsqu'il aborda de hauts problèmes politiques dans son *Don Carlos*, à un pathétique plaidoyer.

L'effort novateur du Sturm und Drang fut, pense Mme Stockmeyer, un feu de paille. Auteurs et public s'intéressèrent bientôt à d'autres sujets. Cette opinion cependant ne doit pas induire à croire que les tirades enflammées et les critiques incisives des « génies » restèrent sans effet. Leur action sur les spectateurs et les lecteurs est un de ces impondérables qui contribuent à décider des événements.

L'auteur de cette étude sur les « problèmes sociaux dans le drame du Sturm und Drang » a réalisé son dessein. Il était inévitable que nombre de faits connus y prissent place. Par contre on y trouve un effort intelligent et réussi en vue de mettre sur leur plan véritable les opinions et théories des auteurs notoires de cette période agitée, ainsi qu'une comparaison instructive entre la réalité et la littérature. L'évolution des « génies » les plus marquants a été caractérisée avec soin. Il faut ajouter que ce livre instructif est agréable à lire.

F. PIQUET.

---

EDUARD ZIEHEN : **Die deutsche Schweizerbegeisterung in den Jahren 1750-1815.** [*Deutsche Forschungen H. 8*]. Frankfurt a. Main, Diesterweg, 1922. In-8°, VIII-214 pp.

La poésie du Bernois A. v. Haller : *Die Alpen* (1729), inaugure à la fois la période classique de la littérature allemande et celle de l'enthousiasme pour la Suisse (liberté suisse, bonheur des Suisses, exploits des Suisses) qui devait, pendant plus d'un demi-siècle, animer les écrivains allemands. Des relations intellectuelles très actives s'établissent entre les deux pays. Haller lui-même enseigne à Göttingen. Le « patriarche » Bodmer attire à Zurich des pèlerins comme Klopstock et Wieland, tandis que Gœthe y rend visite à Lavater. Les « génies » du Sturm und Drang considèrent un voyage en Suisse comme indispensable à toute véritable éducation, et il est bientôt de mode d'aller admirer dans la réalité les Alpes si majestueusement décrites par Haller. Les familles patriciennes de Zurich et de Bâle demandent à l'Allemagne des précepteurs, et c'est ainsi que Fichte trouve une fiancée à Zurich, et que les familles de Wieland et de Gessner s'unissent par les liens du mariage. Le fils de Wieland, Kleist et Zschokke fondent le « Cercle poétique » de Berne. Pestalozzi acquiert en Allemagne une célébrité au moins égale à celle dont il jouissait dans son pays. Ce que les Allemands aiment et

Digitized by Google

admirent en Suisse c'est, en premier lieu, les beautés de sa nature alpestre; c'est ensuite la liberté des habitants, ce sont leurs mœurs paisibles et patriarcales qui deviennent l'idéal idyllique sans cesse chanté par les poètes de Germanie ». Et cet enthousiasme pour l'indépendance et la liberté helvétiques ne fut pas sans influence sur le mouvement qui souleva le peuple allemand contre Napoléon et lui permit de secouer le joug de l'étranger. De ce mouvement, l'auteur aperçoit et expose deux aspects essentiels : la Renaissance extérieure, qui s'inspire, pour l'organisation de la résistance et la préparation de la lutte, des exemples fournis par l'histoire du peuple suisse, et la Renaissance intérieure, qui transforme les sentiments et les idées des Allemands d'après le modèle du patriotisme et de la passion de l'indépendance que l'on admirait et goûtait chez les Suisses. La représentation du *Guillaume Tell* de Schiller marque le point culminant de cet enthousiasme inspiré au peuple allemand par la Suisse.

L'auteur n'hésite pas à attribuer à cet enthousiasme une influence réelle, efficace, sur l'évolution du sentiment national en Allemagne et sur les événements qui préparèrent la guerre de libération. Depuis cette époque, il a contribué à la formation de la nation allemande et à la réalisation de son unité politique. Il ne faut donc point y voir la simple manifestation d'une vogue passagère et purement littéraire, mais l'expression d'un sentiment profond, durable, et dont les effets positifs ne peuvent être contestés. Conclusion excessive, certes, mais qui donne pourtant aux recherches de l'auteur un arrière-plan politique et national sur lequel elles se détachent avec un relief plus vigoureux. Ces recherches elles-mêmes, très minutieuses, ont été fructueuses. Les citations sont très nombreuses ; peut-être le sont-elles un peu trop, et les divisions établies par l'auteur sont trop générales et trop vagues pour faire naître, dans cette accumulation de noms propres, d'analyses et de citations, une clarté suffisante.

Léon MIS.

---

GÜNTHER MÜLLER : **Brentanos Romanzen vom Rosenkranz. Magie und Mystik in romantischer und klassischer Prägung.** Göttingen, Vandenhœck u. Ruprecht, 1922. In-8°, 95 pp.

Par « magie », l'auteur de la présente étude entend « l'intervention de forces supra-sensibles et subconscientes dans le domaine de la réalité quotidienne ». En vue de déterminer, de la manière la plus exacte possible, le caractère particulier de la magie des *Romances du Rosaire* de Brentano, l'auteur dégage, des productions littéraires qui virent le jour vers 1800, les types magiques principaux, dans leurs traits essentiels (1er chapitre). A la lumière des résultats ainsi obtenus, il examine ensuite le



Digitized by Google

recueil de Brentano, la structure et le contenu des diverses pièces qui le composent, en prenant de nouveau la « magie » pour point de départ de son enquête (chap. II). Dans un troisième chapitre, enfin, il compare la magie du *Faust* de Gœthe, à forme classique, avec celle des « *Romances du Rosaire* », et cette confrontation de deux conceptions si antithétiques lui permet d'exposer d'une manière plus approfondie la structure poétique et la signification philosophique de l'œuvre de Brentano, qui pourrait être appelée « un *Faust* catholique ».

L'ouvrage abonde en remarques de détail intéressantes, dont l'auteur sait tirer le meilleur parti pour démontrer tout à la fois l'originalité de Brentano — dont le romantisme ne peut être mis en doute, mais dont la place exacte au sein de l'école est si difficile à déterminer — et les nombreux points de contact qui rattachent son inspiration et son œuvre à l'ensemble du mouvement littéraire en Allemagne aux environs de 1800. Indiquons en particulier les développements sur la sorcellerie et le magnétisme dans les œuvres d'Arnim, le magnétisme des *Affinités électives*, les forces mystérieuses qui, dans les œuvres de Kleist, annihilent la volonté humaine (1), sur l'idéalisme magique de Novalis, au chapitre I ; les pages consacrées (chapitre II) à la *Mystique chrétienne* de Görres, qui ne commença à paraître que quinze ans après les *Romances du Rosaire*, et qui, cependant, montre avec elles une étonnante analogie tant pour les idées que pour la structure. Au chapitre III, une étude plus détaillée de la légende de Faust, des éléments de magie qu'elle renferme et de leur utilisation par Gœthe, aurait sans doute été fort instructive, et nous pouvons regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir l'entreprendre. Il nous paraît de même étrange que les œuvres d'Hoffmann aient été négligées par l'auteur ; l'élément surnaturel y est pourtant assez abondant et important pour justifier une mention spéciale. Sans doute elles sont un peu postérieures au début du XIX^e siècle, mais il en est de même du *Second Faust*, que l'auteur examine pourtant au chapitre III, (cf. p. 81-82), et de la *Mystique chrétienne* de Görres. Une courte *Bibliographie* termine l'ouvrage.

L. M.

---

H. LÜDEKE : **Ludwig Tieck und das alte englische Theater.** Ein Beitrag zur Geschichte der Romantik. (*Deutsche Forschungen*, H. 6). Frankfurt a. M., Diesterweg, 1922, in-8° (VIII-373 p.).

Les travaux de Tieck sur le théâtre de Shakespeare et de ses contemporains avaient été l'objet de maintes études de détail, qui avaient

(1) L'auteur nous semble pourtant commettre une erreur lorsqu'il attribue la désobéissance du Prince de Hombourg à la puissance démoniaque de son amour pour Natalie (p. 19). C'est de son ambition démesurée, de son orgueil, et de son tempérament emporté qu'est victime le Prince beaucoup plus que de son amour et de ses accès de somnambulisme.

Digitized by Google

défriché le terrain, mais qu'il était devenu nécessaire d'utiliser dans une étude d'ensemble où toute l'œuvre de Tieck, dans la mesure où elle concerne directement Shakespeare ou a été influencée par lui, serait exposée dans son développement total et dans toute sa portée. Personne n'était mieux qualifié que M. H. Lüdeke pour s'acquitter de cette tâche.

Bien que le titre ne fasse pas mention de Shakespeare, et annonce une enquête sur les travaux consacrés par Tieck à l'« ancien théâtre anglais », la part du lion est réservée à celui qui, pour les romantiques allemands, était le plus éminent représentant de ce théâtre. En réalité, le seul chapitre VI est réservé aux contemporains de Shakespeare et aux diverses remarques que Tieck leur a consacrées (p. 146-162). Tout le reste de l'ouvrage concerne Tieck et Shakespeare. Un chapitre d'introduction énumère les travaux des « prédécesseurs de Tieck en Allemagne ». Le deuxième chapitre replace les études de Tieck dans le cadre de sa vie, les indique et les apprécie brièvement dans leur ordre chronologique et dans leurs rapports avec les événements de son existence. Les chapitres 3, 4 et 5 exposent en détail les opinions exprimées par Tieck au sujet de Shakespeare, successivement dans la période de jeunesse, de 1789 à 1795 (chap. III), dans la période proprement romantique, de 1795 à 1820 (chap. IV), enfin les dernières années, de 1820 à 1840 (chap. V). Le rationalisme de sa jeunesse et son sens pratique du théâtre l'empêchent de tomber dans les erreurs des Stürmer und Dränger, et l'invitent à examiner les pièces de Shakespeare du point de vue de la représentation (*Dissertation sur le merveilleux; — Livre sur Shakespeare*). Il voit ainsi, comme plus tard Otto Ludwig, dans l'illusion à produire chez le spectateur l'essence même de l'art dramatique. Puis, converti aux théories de Frédéric Schlegel et devenu lui-même un des chefs de l'école romantique, il abandonne complètement, dans son appréciation de Shakespeare, le point de vue de l'illusion, de l'effet à produire sur le spectateur (théorie de Lessing), et ne voit plus que le génie créateur, supérieur à son œuvre, étranger aux passions qu'il décrit, et dont la suprême ironie fait le représentant le plus parfait de la poésie romantique, le poète absolu qui, dans ses œuvres, a recréé l'univers (*Lettres sur Shakespeare* ; *Introduction* du « Livre sur Shakespeare »). Plus tard, Tieck subit l'influence de Solger et de son esthétique ; en particulier sa théorie de l'ironie, du mélange du tragique et du comique, issus d'une même source divine, exerça une influence appréciable sur les œuvres critiques de la dernière période de Tieck. C'est Solger, en outre, qu'il faut rendre responsable de l'insistance avec laquelle, dorénavant, Tieck voudra voir en Shakespeare un poète « moral ». Le chapitre VII traite des travaux philologiques de Tieck concernant Shakespeare ; ils sont la partie la plus faible de son œuvre. Tieck avait projeté une édition critique et un « *Livre sur Shakespeare* » qui ne virent point le jour. Il ne reste qu'une foule d'extraits et de

Digitized by Google

remarques dispersées, de notes marginales, très peu de passages imprimés. Dans l'ensemble il y est question des pièces douteuses, de la chronologie des pièces, du vers, de la langue, de l'état du texte et de son exégèse. Si les résultats de ses recherches sont de faible valeur, il lui revient l'honneur d'avoir inauguré en Allemagne l'étude philologique de Shakespeare. Mais ce sont surtout ses traductions des pièces de Shakespeare qui font de lui « le père de l'anglicisme en Allemagne » et lui assurent une gloire durable (chap. VIII). Elles ne manquèrent pas d'ailleurs d'exercer sur ses propres œuvres dramatiques une influence considérable, à laquelle Lüdeke consacre le chapitre IX de son étude. Enfin, dans une nouvelle intitulée « *Dichterleben* », qui est longuement analysée au chapitre X, Tieck résume tout ce que, dans les dernières années, il avait écrit ou pensé au sujet du théâtre anglais de la Renaissance. Cette nouvelle ne pouvait remplacer le « *Livre sur Shakespeare* », que Tieck fut impuissant à écrire, et dont elle fut comme « la pierre tombale ». Minor a écrit avec raison que Tieck « y rassemble sous une forme poétique toutes les idées auxquelles il n'avait pu donner une forme critique ». Il a décrit un Shakespeare à son image, mais bien différent de celui de la réalité.

L'ouvrage témoigne d'une parfaite connaissance du sujet et a été composé avec labeur et conscience. Il est un peu touffu, manque de grandes idées directrices, de vastes avenues par où viendraient l'air et la lumière. Un chapitre final où auraient été résumées et exposées en raccourci les conclusions des précédents aurait été le bienvenu.

L. M.

---

Dr. Ika A. Thomése : **Romantik und Neuromantik mit besonderer Berücksichtigung Hugo von Hofmannsthals**. Haag, M. Nijhof, 1923, in-8° (197 pp.).

Dans les deux volumes des *Zeitgenössische Dichter, übertragen von Stefan George*, ce dernier poète avait réuni « un certain nombre d'œuvres des esprits les plus éminents auxquels on doit le réveil de la poésie en Europe », c'est-à-dire de Rossetti, Swinburne, Dowson, Jacobsen, Kloos, Verwey, Verhaeren (t. I), Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, Henri de Régnier, d'Annunzio et du Polonais Lieder (t. II). L'auteur de la présente étude a pris pour point de départ la traduction de George, et a cru pouvoir s'en autoriser pour nous entraîner avec lui dans une course haletante à travers les âges et les peuples, les romantismes anciens et modernes, allemand et anglais, français et italien, danois et hollandais, sans doute en vue de nous préparer à mieux comprendre et goûter Stefan George lui-même, et surtout Hugo von Hofmannsthal, à qui est réservé plus d'un quart du volume. Un auteur qui connaît tant de langues et de litté-

Digitized by Google

ratures mérite notre considération. Nous constatons cependant, qu'il passe complètement sous silence les romantiques espagnols et russes. Est-ce parce qu'ils ne sont pas représentés dans les deux volumes de Stefan George ? Mais alors il devait donner un autre titre à son ouvrage et n'étudier que les auteurs traduits par George. A la fois trop vaste et incomplète, l'étude du Dr Thomèse manque de méthode et de clarté. Les noms propres se succèdent dans les divers chapitres dans un ordre à peu près chronologique, accompagnés de courtes remarques et de nombreuses citations, sans que l'on parvienne à dégager de grandes idées directrices, ou même simplement un plan clair et rationnel. Faire consister l'essence de tout romantisme dans un « mélange d'intériorisation et de fantaisie » (p. 1) peut permettre, sans doute, de ranger sous la même bannière Musset, Leconte de Lisle et Mallarmé, mais à condition d'inscrire sur cette bannière le seul mot : poésie. Si l'auteur s'était contenté de montrer d'une manière claire, précise, méthodique, les éléments romantiques que renferment les œuvres de George et de Hofmannsthal, il nous eût sans doute davantage intéressés. Il a réuni les matériaux de cette étude, mais l'étude elle-même reste à faire.

L. M.

---

FRIEDRICH SEEBASS : **Hölderlin-Bibliographie.** München, Horst Stobbe Verlag, 1922. In-8°, 102 pp. [*Einzelschriften zur Bücher- und Handschriftenkunde*, 3. *Band*].

Méconnu de son vivant, Hölderlin n'est entré définitivement dans la gloire que bien longtemps après sa mort. La première édition de ses poésies, en 1826, et même la grande édition de Schwab en 1846, passèrent à peu près inaperçues. L'étude d'Alexander Jung sur le poète et ses œuvres, parue en 1848, resta longtemps la plus importante. Puis successivement E. Petzold (1895), W. Dilthey (1906), Fr. Gundolf (1911), mais surtout N. v. Hellingrath, W. Michel, F. Seebass, K. Viëtor ont, peu à peu, fait connaître l'œuvre entière de Hölderlin, et bâti le piédestal sur lequel aujourd'hui se dresse sa noble et pure image. Mais, en même temps que sa gloire, grandissait le nombre des études que lui consacraient des critiques trop souvent superficiels et simplement avides d'« actualité ». Les renseignements bibliographiques fournis par le *Grundriss* de Gœdeke (2e édition), et qui tiennent en une page et demie, demandaient à être à la fois complétés et passés au crible. Et telle est précisément la double tâche que s'est imposée Fr. Seebass, fidèle collaborateur de Hellingrath.

Sa Bibliographie de Hölderlin est aussi complète qu'on puisse le désirer (elle semble arrêtée au mois de juillet 1922). Mais l'auteur n'a pas voulu seulement être complet : il s'est en même temps proposé de guider le lecteur, en lui indiquant, par des procédés typographiques,

Digitized by Google

l'importance et la valeur des travaux signalés. Parfois aussi, une courte notice en signale les qualités ou les défauts. Une première division renferme les éditions, complètes ou partielles, des œuvres du poète. La deuxième, la plus importante, et dont l'auteur dit lui-même, dans sa Préface, qu'elle est le « centre de gravité » de son travail, donne, dans l'ordre chronologique, toutes les études, d'ensemble ou de détail, livres ou articles, parues sur le poète et sur ses œuvres. Une troisième division indique les portraits qui ont été faits de Hölderlin, les drames, romans, nouvelles où il est question de lui, les poèmes qui lui ont été dédiés ou consacrés. Dans un supplément figurent les traductions de ses œuvres, les dates des représentations des pièces, les monuments dressés à la gloire du poète. Il serait difficile d'être à la fois plus complet et plus clair. Ce répertoire est, dès maintenant, l'instrument de travail indispensable à quiconque voudra étudier sérieusement Hölderlin.

L. M.

---

ERICH LŒWENTHAL : **Studien zu Heines « Reisebildern »** (*Palaestra*, *138*), Berlin u. Leipzig, Mayer u. Müller, 1922. In-8°, 172 pp.

Comme l'auteur le remarque avec raison dans son introduction, Heine, dans ses « *Tableaux de Voyage* », n'a nullement eu l'intention de décrire des voyages. Le voyage n'est pour lui qu'un vêtement qu'il rejette lorsqu'il le gêne pour exprimer ses idées sur la religion, la politique ou la philosophie, la littérature ou la poésie, au hasard de l'occasion ou de l'inspiration, sans plan tracé à l'avance, pour tout dire à bâtons rompus. Il peut sembler imprudent, à priori, d'appliquer à ces productions légères et délicates de l'imagination capricieuse du poète les procédés de la critique philologique, qui sont des instruments d'analyse un peu lourds, fort capables de tuer la poésie pour mieux la comprendre. Aussi l'auteur, qui a conscience de ce danger, se propose-t-il non point une étude littéraire et esthétique des *Reisebilder*, mais simplement l'examen de quelques problèmes qui peuvent se poser à leur sujet et dont la solution contribuera à « projeter quelque lumière sur la personnalité de Heine et sur la manière dont il travaillait ».

Son étude est divisée en cinq chapitres. Le premier est consacré aux précurseurs dont Heine s'est inspiré plus ou moins consciemment, mais dont l'influence est attestée par des rapprochements intéressants : Sterne, Thümmel, J. Kerner, Irving, Lichtenberg, Cervantès. Au chapitre II, l'auteur nous montre que, dans l'intention de Heine, les *Reisebilder* ne sont pas une œuvre de poésie, mais de polémique, un livre « tendancieux », destiné à mener le bon combat en faveur de l'« esprit », de la liberté de conscience et de pensée. C'est ainsi qu'il y raille le « philistin », chez qui l'esprit est absent, et lui oppose le poète ; c'est encore

Digitized by Google

pour ce motif qu'il dirige des traits particulièrement acérés contre les faux savants, contre les professeurs pédantesques et prétentieux dont tout le savoir consiste à écrire et classer des fiches; contre la philosophie spéculative, hostile, ou tout au moins étrangère à la vie réelle ; contre la littérature de son époque, platement utilitaire ; contre toutes les religions positives, contre les prêtres et les obscurantistes ; contre le moyen âge et les privilèges de classe, contre le despotisme auquel il voudrait substituer, sinon la forme républicaine du gouvernement, du moins une « libre royauté populaire » fondée sur la confiance et la loyauté. Le culte de Heine pour Napoléon, la haine dont il poursuivit Massmann, sont exposés à la fin du chapitre. Le chapitre III est consacré au Volkslied, au Conte et à la Légende dans les « *Reisebilder* » ; le suivant étudie en détail la légende du *Vaisseau fantôme*. Enfin le dernier nous décrit la manière dont travaillait Heine, corrigeant sans cesse ses manuscrits, raturant inlassablement, et aboutissant ainsi, comme l'avait déjà montré M. Legras dans son beau livre sur *Heine poète*, à donner l'impression d'une aisance souveraine et d'un naturel parfait.

L'ouvrage de M. Lœwenthal, comme celui de Heine qu'il étudie, n'est point un tout complet et systématique, mais une réunion de « fragments » entre lesquels on eût souhaité un lien plus étroit, et qui choquent par une certaine disproportion (par exemple les pages consacrées à Massmann et au *Vaisseau Fantome*). L'auteur est assurément libre de choisir, entre toutes les questions qui se posent à propos des *Reisebilder*, celles qui lui paraissent les plus intéressantes ou importantes. Nous avons pourtant éprouvé quelque déception en constatant, à la fin du livre, que l'attitude de Heine vis-à-vis de la nature, qui est un des principaux attraits des *Reisebilder*, a été complètement passée sous silence. Au total, travail d'assemblage consciencieux, intéressant à consulter en raison des nombreuses références qu'il renferme, mais qui ne nous fait guère mieux connaître la personnalité de Heine, en dépit de l'espoir exprimé par son auteur.

L. M.

---

WILHELM TIDEMAN, **Friedrich Hebbel und die Gegenwart**, Die tragische Situation des nordischen Menschen. Kampmann und Schnabel, Prien am Chiemsee, 1922.

Ce deuxième numéro des *Philosophische Schriften* est extrêmement intéressant et nous apporte en ses 91 pages plus de clartés sur Hebbel que maint gros volume. Il est si original et riche d'aperçus ingénieux et de captivantes synthèses qu'il faudrait élargir démesurément notre cadre pour en faire, non seulement le compte rendu, mais la critique de détail.

La forme ne nous paraît nullement impeccable bien que le dispositif

Digitized by Google

soit très soigné ainsi que le style et la langue. Nous aurions mauvaise grâce à insister sur des néologismes malheureux tels que *kolossalisch* et *Existenzialität* (1). L'auteur n'abuse pas, du reste, du jargon philosophique et s'applique à exposer clairement et sobrement les résultats d'une étude à la fois ardue et pénétrante. L'ouvrage n'en eût pas moins gagné, à nos yeux, à ramasser en une introduction unique les considérations techniques que nous trouvons, d'une part en tête du volume, dans la brève préface, d'autre part dans les développements initiaux du chapitre deux, enfin et surtout au début du chapitre huit (2). La conclusion nous paraît hâtive, simpliste et, pour tout dire, un peu vague. Mais le lecteur n'aura pas à regretter d'avoir suivi le fil d'Ariane dans ce labyrinthe à neuf compartiments.

L'ensemble est placé en quelque sorte sous l'égide de Sören Kierkegaard, que Tideman ne se fait pas faute de citer non seulement en motto, mais souventes fois dans le corps même de son ouvrage (3). Les théories hebbéliennes bien connues sur « la forme intérieure », « la forme contenu suprême » sont mises en parallèle (4). Nous les avons suffisamment examinées dans notre thèse française et notre édition allemande pour être aujourd'hui dispensé d'y revenir. Le seul reproche d'ordre général que nous adressions au critique est d'avoir par trop sacrifié Hebbel poète à Hebbel penseur. On dirait, à le lire, que les poésies et les drames ne sont là que pour illustrer les théories du *Tagebuch* et des essais critiques ou encore que ces dernières n'ont d'autre but que de légitimer et de commenter l'œuvre lyrique et dramatique.

Toutes ces réserves ne nous empêchent pas de reconnaître ce que nous apportent ces neuf articles si personnels. Le premier étudie « le tragique comme phénomène européen », formule une série de postulats esthétiques et définit l'Europe « presqu'île du grand continent asiatique ». De là sa mission éminemment individualiste, aux dires de Tidemann. « Les peuples continentaux, écrit-il, sont des peuples à civilisation sévère, à puissants agglomérats. Chez eux l'individu signifie peu de chose ou ne signifie rien. La communauté est tout. Par contre, la caractéristique péninsulaire est de relâcher la plupart du temps le lien collectif et d'accroître l'autonomie de l'individu » (5). Répétons-le, nous nous interdisons à peu près complètement de critiquer, et nous nous bornons presque à relater purement et simplement. Il y aurait, sans cela, trop de choses

(1) P. 25, 53, 75.

(2) P. 75-6 : « Nous ne tenons pas à donner une analyse des diverses pièces selon leur contenu dramatique ou psychologique... Nous ne scrutons donc pas la technique des drames... Ce qui nous importe surtout c'est de trouver le centre moral (den zentralen Seelenpunkt) d'où tout émane ».

(3) P. 10, 22, 25-6, 30, 36, 65, 86.

(4) Voir par exemple p. 33.

(5) P. 13.

Digitized by Google

à dire et de distinguos à établir sur le communisme des personnes et le communisme des choses dans notre vieille Europe d'avant, de pendant et d'après guerre. Les pages qui suivent sur les Grecs, Shakespeare, Gœthe, Hebbel et Ibsen sont fort judicieuses, mais aboutissent à des apophtegmes assez confus sur la faute tragique et la faute morale.

Nous n'admettons également que sous bénéfice d'inventaire les appréciations portées sur « le phénomène nordique dans *Judith* ». Un peu plus loin, l'auteur éprouve lui-même le besoin de distinguer entre Hebbel poète nordique et Hebbel personnalité indépendante, ce qui exprimerait, à peu de chose près, notre point de vue, mais il se hâte par trop d'ajouter, pour les besoins de sa « synthèse » que « poète et mythe n'apparaissent que comme émanations différentes du même principe » (1). N'y va-t-il pas en somme, d'une sorte de dogme protestant et du mythe nordique, alias germanique ? Nous l'entendons bien ! — Enregistrons, sans le discuter, le schème : asiatisme (communauté), judaïsme (éveil de la conscience individualiste), germanisme (individualisme poussé jusqu'au splendide isolement de l'Unique) (2). Glissons sur cette définition, à notre sens trop abstraite et absolue : « Le caractère nordique est la perfection de l'intériorité » (3) et ne nous attachons pas à réfuter la fière devise : « ich selber geweiht mir selber » dont Tideman fait si grand état (4). Il serait cependant permis d'objecter : Et le caporalisme prussien ? Et le communisme capitaliste de guerre et d'après guerre ?... De même, ne nous arrêtons pas outre mesure à l'antithèse « dionysien-apollinien » à propos du conflit des sexes dans Judith. Le véritable antagonisme que le philosophe a à cœur de faire valoir est celui-ci : « esclavage des sens, affranchissement de l'esprit » (p. 27). Cela, c'est le vieux dualisme chrétien, kantien, schillérien de *das Ideal und das Leben*. Dans la *Judith* de Hebbel il y a autre chose.

Le chapitre consacré au « nordique dans le lyrisme et la philosophie générale de Hebbel » se rattache à des aphorismes de ce genre : « La forme est l'intériorité, l'intériorité est la forme ». Elles ne donnent que trop raison aux réserves formulées par M. Tibal quant à « la paille des mots » et au « grain des choses » (5). Nous nous sommes nous-même, en étudiant les sources du lyrisme hebbélien, efforcé de mettre en lumière l'élément nordique, à savoir, en première ligne, l'influence biblique et celle du pays dithmarse, de Wesselburen ; mais cet élément nous paraît se manifester dans l'ensemble de l'œuvre lyrique avec plus de diversité que dans le « memento mori » mystique des pièces *Die junge Mutter*, *Sommerbild*,

(1) P. 39.

(2) P. 20-21.

(3) P. 21 ; cf. 29 : « Das subjektiv Nordische, jenes Hereinnehmen in die Innerlichkeit ».

(4) P. 21, 34, 39, 46, 75.

(5) *Hebbel et ses œuvres de 1813 à 1845*, Paris, Hachette, 1911.

Digitized by Google

*Herbstbild* et *an die Jünglinge*. Nous avons, nous aussi, souligné l'agonalisme de Hebbel et le penchant irrésistible qui le poussait à sonder les abîmes de vie et de mort. Mais ce qui, à notre avis, capte trop exclusivement l'attention de Tideman, c'est cette « Kontinuität psychologischer und metaphysischer Zusammenhänge » à laquelle il fait allusion, et sa tendance ostensible, expresse, à réduire le problème de la faute tragique au canon du péché originel (p. 36). Il y a une « moralité » dans chacun de ses chapitres, et s'il n'est pas surprenant de le voir conclure à propos de *Judith* : « Le plus profond n'est pas la forme, mais la vie morale », il l'est davantage de le voir, pour conclure sur la valeur esthétique du drame de jeunesse, adopter un critérium éthique de la maturité et emprunter au fragment *Christus* la sentence destinée à frapper *Judith*.

Non moins substantielles les dissertations sur la scission du mythe nordique dans *Genoveva*. Le critique en montre tour à tour la face sacrée et le revers démoniaque. Il revient expressément sur cet « alles Leben ist Raub » qui a fourni récemment le titre d'une copieuse et brillante biographie de Hebbel (1). Après avoir noté le rôle du mysticisme dans l'adieu de Siegfried et la supplication amoureuse de Golo et fait une discrète allusion au « satanisme » de Hebbel, Tideman en arrive, ici encore, à des velléités de conclusions positives qui, pour être sommaires, ne nous en semblent pas moins manquer de limpidité (2). Ses principes apparaissent nettement au chapitre suivant sur le mythe dans la forme et le sujet des *Nibelungen*. Le rationalisme de « l'époque des lumières » est dédaigneusement traité. « Il manque à l'Aufklärung le sens du symbolisme ». Par contre, Hamann et Herder sont, comme on pouvait s'y attendre, couverts de fleurs : « Hamann a conçu l'idée géniale que ce n'est point le mythe qui est intellectuel, mais notre pensée tout entière qu'il faut déclarer mythologique ». Et Tideman note avec complaisance la prédominance du symbolisme mythologique chez les romantiques ainsi que chez Gœthe et Nietzsche. Mais, encore une fois, lorsqu'il prononce son arrêt dogmatique, une réfutation s'imposerait. Permettons-nous de suggérer seulement deux objections : 1° l'évolution de l'enfant à l'homme ; 2° la grande controverse classique sur la poésie naïve et sentimentale et le naïf de second degré (3). Ce qui l'intéresse au plus haut point, c'est la fixation des rapports de l'art et du mythe. Il en esquisse brièvement l'historique du moyen âge à la Renaissance et aux temps modernes et pose la question, pour lui capitale : « Pouvons-nous frayer le chemin au mythe de l'avenir ? Est-il possible de parvenir à une civilisation rénovée avec le mythe pour centre ? Dans les limites de

(1) Cf. *Revue Germanique*, juillet-septembre 1921.

(2) Voir en particulier, p. 47, le paragraphe final du chapitre IV.

(3) Cf. d'une part, les pages 48 et 9, de l'autre (p. 76), la caractéristique de **Kandanles**

Digitized by Google

ces généralités, le problème Hebbel n'est qu'un problème entre beaucoup d'autres » (1).

Le critique examine alors les relations du mythe et de l'histoire dans les *Nibelungen* de Hebbel, en nous indiquant ses références : les trois premiers cahiers des *Blätter für deutsche Art und Kunst* de Richard Benz et *die deutsche Heldensage* de Otto Luitpold Jiriczek (Berlin, Leipzig, 1919) (2). Ce qu'il dit de l'évolution du mythe, des affinités avec Wagner, des personnages de la trilogie de Hebbel constitue une sorte de résumé aussi précis dans ses éléments que tendancieux dans sa fin, laquelle est, nous pouvions aisément le pressentir, l'exaltation du mythe nordique et de la race germanique. Hebbel en est sacré par lui représentant typique et champion génial (3). Le chapitre traitant du comique hebbélien et du *Diamant* est aussi très instructif. Tideman s'y réfère à plusieurs reprises à Henri Bergson, et l'on sent qu'il est pénétré et inspiré aussi bien de ses *données immédiates de la conscience* que de ses théories sur l'humour et le rire (4). Nous pouvons souscrire à son interprétation du *Diamant* tout comme aux restrictions qu'il ajoute à propos des intentions du poète. lesquelles sont, à ses yeux, « indiquées, mais non point réalisées » (5).

Les deux articles les mieux venus de l'ouvrage sont, à notre sens, le septième et le huitième : celui-là traitant « du paradoxe dans l'érotique et l'éthique » à propos d'*Herodes und Mariamne*, celui-ci « du symbole de l'anneau dans *Gyges* ». L'application aux personnages de Judith et de Mariamne du critère kantien moderne de « libre disposition » permet de lumineux développements. Tideman souligne avec raison, après Joseph-G. Wenter, l'importance stylistique du paradoxe chez Hebbel (6). Il montre le caractère « insoluble », tragique des conflits choisis et développés par le barde dithmarse. Un parallèle avec Ibsen éclaire l'exposé de l'antagonisme des sexes. Le « paradoxe de l'âme noble » et de son tragique, on pourrait dire spécifique, est bien mis en évidence. De même, la fameuse théorie appliquée de « Selbstkorrectur der Welt » que Hebbel approfondit plus encore que Gœthe (7). Ici se placent, au début du chapitre sur *Gyges*, les considérations techniques que nous eussions préféré trouver en introduction. Et Tideman nous explique avec autant de finesse

(1) P. 50.

(2) Voir aussi : *Unsere Vorzeit : Deutsche Heldensage, erzählt für Jugend und Volk*, von Dr Wilhelm Wägner, Leipzig, Otto Spamer, 1889.

(3) P. 59 ; cf. plus loin, 80.

(4) P. 60 et 62 ; cf. plus haut, p. 19 et 60. Tideman se réfère également à Wilhelm Dilthey (p. 11).

(5) P. 64.

(6) Il cite la dissertation : « *Die Paradoxie als Stilelement im Drama Hebbels* » (Tübingen, 1914).

(7) Cf. au chant du harpiste dans *Wilhelm Meister* le résumé du pantragisme hebbélien (p. 74 et 75).

Digitized by Google

que de précision, les symboles du voile, du miroir, de l'anneau et leur mystique trinité. Comment ne pas songer, à cet endroit encore, au traité schillérien *über naïve und sentimentale Dichtung* ? Il est plus difficile d'admettre les développements sur l'apollinisme dans *Gyges* et le passage de Wodan à Apollon (1).

La conclusion générale : *Hebbel et le temps présent* est la partie la plus faible de l'ouvrage, bien que peut-être, en même temps, la plus suggestive. Elle contient force indications, intuitions et aperçus, mais... « desinit in piscem ! ». Considérations savantes sur l'évolution du mythe dans la religion, la philosophie et l'art, et son procès de dissociation dans tous ces domaines ; velléités de définition des lois de cette dissociation : au total, la civilisation se retournant, en quelque sorte, contre elle-même, transformant en fin absorbante et destructrice le mécanisme qui, à l'origine, lui était subordonné. A certains indices, on sent l'influence de sociologues comme Walter Rathenau (2). Et Rathenau ne nie aucunement que les idées forces morales ne doivent primer en fin de compte les impondérables sociaux. L'enseignement suprême de Hebbel comme de Nietzsche serait de rénover le sens de la dignité humaine et d'apprendre (cela est vrai des individus comme des générations) à se dépasser soi-même (3). La civilisation faustienne, nordique, protestante, est déclarée contradictoire et caduque. L'individu ne saurait s'opposer à la société ; il doit s'y subordonner et s'y adapter. On aboutit non point au christianisme ni au socialisme, mais « à la communauté visible du petit groupe social strictement délimité, à sa sainteté tangible dans la réciprocité ». Que peut bien être ce « petit groupe social strictement délimité ? » Tideman conçoit-il, partant de l'état actuel du monde, qu'il n'ait de rapport ni avec le christianisme, ni avec le socialisme, ni avec aucune conjugaison des deux ? Car, ne l'oublions pas, christianisme et socialisme ne sont pas nécessairement deux frères ennemis, irréconciliables ! Tandis que certaines de leurs formations extrêmes se combattent et que le gros de leurs troupes observent une neutralité pour ainsi dire organique, ne les voyons-nous pas quotidiennement s'allier, et alors se compléter, se renforcer, se prêter un mutuel appui ? Mais attendons une autre occasion de soumettre à Tideman, après nos objections, nos modestes suggestions positives concernant : 1° la loi de relativité, provisoirement souveraine en sociologie ; 2° l'individualisme organisé, excluant l'anarchie, s'intégrant, de gré ou de force, soit à un régime d'autorité imposée et subie, soit à un régime d'autorité déléguée, conditionnelle, sincèrement contrôlée et réellement consentie.

Louis BRUN.

(1) P. 83.

(2) Rapprocher par exemple des pages 88 et 90 les théories de *von kommenden Dingen*.

(3) P. 91 : « In Hebbel hat das Nordische sich sein Testament geschrieben. Wir beginnen eine neue Zeit, oder wir hören auf zu sein ».

Digitized by Google

FRITZ DEHNOW : **Frank Wedekind**. Leipzig, O. Reisland, 1922. In-8°, 118 pp., 5 fr. 70.

Cette étude complète les deux derniers livres importants parus sur Wedekind, celui de M. Kutscher, qui, outre ses autres mérites, est la biographie la plus complète et la plus abondamment documentée qu'on puisse établir, et celui de M. Fechter, qui est un travail de critique esthétique fait avec autant d'autorité que de sympathie (1). M. Dehnow, lui, s'est proposé de donner une vue d'ensemble de l'œuvre de Wedekind en signalant et en commentant les passages qui projettent de la lumière sur ces idées.

Wedekind ne jouit pas de la réputation d'un moraliste, ni même d'un auteur moral. Cependant toute son activité a eu pour but d'instaurer une morale nouvelle. Cette éthique, comme celle de Nietzsche, va au delà du bien et du mal. Ce point n'est pas le seul qui soit commun à l'auteur de *Zarathustra* et à celui de l'*Eveil du printemps*. Bien que, si nous en croyons O. J. Bierbaum en un passage de son roman *Prinz Kuckuck*, Wedekind n'ait pas apprécié la vigueur de Nietzsche, il n'en est pas moins vrai qu'il le rejoint parfois. La conception que s'est faite Wedekind de l'homme supérieur, qui est « racé », en qui réside noblesse d'âme en même temps que beauté et qui apparaît sous l'aspect du « bel et sauvage animal » libéré de la convention n'est pas sans analogie avec celle du surhomme, de la « blonde Bestie », qui est propre à Nietzsche. M. Dehnow estime que Wedekind est plus penseur qu'artiste. Ce trait, s'il était exact, le rapprocherait encore de Nietzsche. Mais il ne faut l'accepter que *cum grano salis*. Wedekind a des intuitions auxquelles ne manque ni l'originalité ni, quelquefois, la vérité : il ne s'élève pas toujours à la pensée clarifiée et ordonnée. En vérité il n'est ni tout à fait penseur ni tout à fait artiste.

La « morale » de Wedekind est conditionnée par le choix de ses sujets qui, lui-même, a-t-on dit, a sa raison d'être dans le mouvement naturaliste (2). Elle s'explique aussi par son tempérament et par son existence, qui fut celle d'un bohême de lettres. M. Dehnow n'en approuve pas toutes les exigences. Il reconnaît que sur le caractère de la courtisane, sur la valeur du mariage, sur les droits de l'instinct sexuel, Wedekind a erré ou exagéré. Il admet aussi que l'auteur d'aphorismes tels que « il n'est pas de péché plus hideux que la vertu » ou « la morale est une affaire, la meilleure de toutes » s'est laissé dominer par un fâcheux penchant à l'outrance.

(1) V. *Revue Germ.* XIII (1922), p. 470 ss., et p. 76 ss. Le livre de M. K. Herbst sur Wedekind ne m'est pas parvenu.

(2) V. Léon Pineau : *Revue Germ.*, IX (1913), p. 158. Cependant M. Kutscher voit dans Wedekind plus de romantisme que de naturalisme, ce qui n'est pas inexact si l'on se place à un certain point de vue.

Digitized by Google

Justement, et d'accord en cela avec les critiques qui ont fait un effort pour saisir le caractère de l'ondoyant et énigmatique Wedekind, M. Dehnow nie que l'auteur de la *Boîte de Pandore* ait été un corrompu et un corrupteur. Il fut surtout un incompris et partagea le sort de ceux qui devancent leur époque. A M. Dehnow il apparaît sous les traits « d'un » pionnier de la vérité, d'un grand et profond esprit, d'un annonciateur » des temps futurs ». Ce jugement d'un critique qui a appartenu à la magistrature réconciliera l'ombre de Wedekind avec la justice de son pays, qui ne lui fut pas toujours bienveillante.

Le livre de M. Dehnow, bien ordonné, bien présenté, donne une esquisse assez poussée et juste de la physionomie d'un écrivain à qui il ne manque que peu de qualités pour prendre rang dans l'élite (1).

F. PIQUET.

---

Digitized by Google

# BULLETIN

A tous les jeunes germanistes qui se sont plongés dans la lecture des sagas islandaises, le nom de M. G. T. Zoëga est certainement familier. Son *Concise dictionary of Old Icelandic*, paru en 1910 à Oxford, vint à point nommé pour rendre service à ceux qui ne pouvaient avoir à leur disposition le grand dictionnaire de Cleasby-Vigfússon, aujourd'hui d'ailleurs épuisé et rare. Mais avant de publier ce dictionnaire du vieil islandais, M. Zoëga avait donné en 1904 un dictionnaire de l'islandais moderne. C'est ce dernier ouvrage, épuisé également depuis dix ans, qui vient de reparaître en seconde édition (**Icelandic-English dictionary**, second edition enlarged, Reykjavik, Sigurdur Kristjánsson, 1922, 632 p., 25 cour.). Sans doute, ce dictionnaire est-il avant tout destiné aux Islandais qui apprennent l'anglais, ou à ceux (nombreux on le sait) qui émigrent vers l'Amérique du Nord. Mais il sera également bienvenu, dans sa nouvelle édition, corrigée et notablement augmentée, de tous ceux qui s'intéressent à l'islandais moderne. Et il est bien regrettable qu'il n'existe pas d'ouvrage similaire islandais-français. Car, à notre connaissance, le dictionnaire que préparait depuis de longues années M. Páll Thorkellsson, auteur d'un curieux *Guide islandais-français*, n'a pas encore vu le jour.

M. Zoëga s'est limité à la langue littéraire ; pour trouver les savoureuses expressions de la langue parlée, il faudra avoir recours au grand et précieux dictionnaire islandais-danois qui a commencé à paraître en 1920 sous la direction de M. Sigfús Blöndal, auquel M. Zoëga est le premier à renvoyer son lecteur. On pourra parfois regretter que M. Zoëga ait ainsi exclu bon nombre d'expressions idiomatiques, mais il ne pouvait grossir démesurément le volume d'un ouvrage destiné à demeurer un dictionnaire portatif. Disons en terminant qu'on ne saurait trop en louer l'exécution typographique : c'est un éloge qu'on ne peut pas toujours adresser à des dictionnaires imprimés dans des pays où l'on dispose pourtant de plus de ressources qu'à Reykjavik.

F. M.

***

**La Bibliography of English language and literature 1922** que, sous la direction de Miss A. C. Paues, publie la *Modern Humanities Research Association* (Cambridge 1923, Bowes and Bowes, 6 s.), ne laisse à peu près plus rien à désirer. Plus copieux que le volume paru l'an dernier (1)

(1) V. Supra p. 82 s.

Digitized by Google

(231 p. contre 132), pourvu d'un index suffisant pour faciliter les recherches, on peut dire que les anglicisants sont maintenant en possession de l'instrument de travail dont ils avaient tous besoin. Cette bibliographie de l'année 1922 ne comprend pas moins de 2.943 articles dont 600 consacrés au seul XX^e siècle ; plus de 200 revues et publications ont été dépouillées. Grâces en soient rendues au zèle désintéressé de l'éditeur et de ses collaborateurs, et nous n'omettrons pas de mentionner ici que c'est M. Koszul qui a fourni les renseignements et les fiches concernant les publications françaises.

F. M.

***

Le but que s'est assigné M. RUDOLF LOCHNER en reproduisant **Der stolze Melcher** de Grimmelshausen, (Sudetendeutscher Verlag Franz Kraus, Reichenberg, Nordböhmen) est reconnu par lui, et d'ailleurs évident. M. Lochner s'est proposé de nourrir le sentiment national de ses compatriotes allemands de Bohême en donnant à la jeunesse de ce pays une leçon fournie par l'exemple du passé. Grimmelshausen, qui traitait avec ardeur les questions d'actualité, a tenu dans son opuscule *Der stolze Melcher* à mettre ses compatriotes en garde contre les recruteurs qui, en son temps, enrôlaient les Allemands dans les armées françaises. Pour servir son dessein, il conte l'histoire lamentable d'un jeune paysan allemand qui, à l'époque de la guerre entre Louis XIV et la Hollande, a abandonné les siens et pris du service dans un corps français, mais qui, au lieu d'acquérir, comme il l'espérait, gloire et butin, n'a récolté que mauvais traitements et infirmités. Il s'en revient « traînant l'aile et tirant le pied » dans son village et, après avoir fait le récit de ses misères et promis de mener à l'avenir une vie exemplaire, obtient le pardon de ses parents. Cette histoire renouvelée du *Meier Helmbrecht* — le rapprochement n'a pas échappé à M. Lochner — ne servirait pas d'enseignement aux « jeunes Sudètes allemands », auxquels le livre est dédié, si Grimmelshausen n'avait dépeint avec les couleurs les plus vives les brutalités dont, à son avis, étaient l'objet les soldats de l'armée française et réprouvé la conduite de ceux qui prenaient les armes contre leur pays. L'intention de ce dernier trait, essentiel sans doute aux yeux de M. Lochner, est inopérante, puisque Melcher a combattu les Hollandais du XVII^e siècle, qui n'étaient pas sujets allemands. Mais ne nous attardons pas à des questions qui n'ont rien à faire avec l'histoire littéraire (pas plus que l'allusion au double « Raub » de Strasbourg, p. 11). Le petit volume que nous examinons est destiné au grand public. Ce n'est pas une édition critique. La langue est quelque peu modernisée ; toutefois elle garde ses particularités essentielles. Des notes explicatives assez nombreuses élucident le texte qui, comme toutes les œuvres du conteur savoureux qu'est Grimmelshausen, abonde en termes d'une populaire énergie, en locutions et proverbes

Digitized by Google

colorés et en mots étrangers, la plupart français. Une courte introduction donne l'essentiel de ce qu'on sait de la biographie de Grimmelshausen. Enfin le petit volume est élégamment présenté.

F. P.

***

Une nouvelle édition des œuvres choisies de Grillparzer : **Franz Grillparzer, Ausgewählte Werke**, due à M. ALBERT ZIPPER, vient d'être donnée par la maison Philipp Reclam jun. (Leipzig, 1923, quatre tomes réunis en deux volumes reliés). Le premier tome contient une brève introduction — court résumé de l'étude de M. Zipper dans la collection des *Dichterbiographien* parue également chez Reclam, 2e édition 1923 — et les poésies ; le deuxième et le troisième offrent tous les drames de Grillparzer, œuvres posthumes comprises ; dans le quatrième se trouvent les écrits en prose, nouvelles, autobiographie, voyage en Italie et quelques compléments. A défaut des œuvres complètes publiées il y a longtemps par Sauer, Necker, Klaar, Waetzhold-Eichner et Hubert, à défaut surtout de la grande édition critique commencée par M. Sauer en 1909 et dont il n'a paru, je crois, que deux volumes, ce choix de M. Zipper servira au lecteur. L'essentiel de ce qu'a produit le poète autrichien est réuni ici et permet d'étudier la personnalité et l'œuvre d'un auteur dont la gloire paraît s'accroître de nos jours. On saura gré, notamment, à M. Zipper d'avoir accueilli toutes les productions dramatiques de Grillparzer dans son édition.

F. P.

***

L'œuvre imposante de M. Ernest Seillière n'a pas passé inaperçue en Allemagne. On y a apprécié les études critiques si fines et si pénétrantes où notre compatriote a dégagé la physionomie, mis en lumière les idées ou discerné le talent des hommes qui, nés outre-Rhin, s'imposent à l'attention : Rosegger, Lassalle, Marx, H. S. Chamberlain, Schopenhauer, Nietzsche, l'entourage de Charlotte Stieglitz (*Une tragédie d'amour au temps du romantisme*), ainsi que d'autres parues ici même. On y a aussi lu, soit en français, soit en traduction allemande, les livres où il s'est donné comme tâche de dégager le sens précis de certaines aspirations de la société moderne. On peut voir dans l'article de M. Brun, ci-dessus (1), quelle influence M. Grautoff attribue à sa philosophie de l'impérialisme. Préciser en un ensemble de vues les idées de M. Seillière et les résultats où l'ont conduit ses études est donc un travail qui ne peut être que bien accueilli. Il vient d'être accompli dans le N° 7 (juillet 1923) du *Nouveau Mercure*. Un groupe de littérateurs, MM. P. Dominique, R. Lote, L. Boisse,

(1) V. supra p. 22.



Digitized by Google

J. Héritier, H. Lichtenberger, P. Lacroix, A. Viatte, A. Joussain, L. Estève, Dr. Papillaut, R. Gillouin et A. Austin, a fixé **La Pensée d'Ernest Seillière**. Certes, ces investigations dans le domaine psycho-moral et social où se meut M. Seillière ne sont pas d'une parfaite concordance. Elles ont le mérite d'exclure l'apologie et de faire voir — quelques-unes sont d'une profondeur inattendue en ces esquisses — les divers aspects d'une pensée si agile et qui a touché à tant de choses délicates. En toutes on remarque le respect et l'admiration de juges experts et difficiles pour le grand écrivain qui a apporté des vues si nouvelles sur l'impérialisme et le mysticisme, ainsi que sur leurs formes souvent larvées et leur influence rarement bienfaisante sur la société moderne. F. P.

***

Ce n'est pas, à proprement parler, une étude géographique ou économique ou historique qu'on trouvera dans l'**Argentinien** de M. ALFONS GOLDSCHMIDT (Berlin, Ernst Rowohlt, 1923) et c'est pourquoi il en est question ici. Bien que l'auteur ne répugne pas à jeter un coup d'œil sur la vie matérielle, morale et sociale de l'Argentine, c'est surtout comme œuvre littéraire que son livre peut être considéré. M. Goldschmidt est un voyageur s'abandonnant à ses impressions, parlant avec passion des hommes, des choses et de lui-même. Il a des idées que tout le monde ne partagera pas, pas plus que les autorités universitaires de Cordoba, où il fit des cours d'économie politique, ne les ont partagées. Mais il sait colorer ses impressions et donner du relief à ses idées. C'est par une poésie que s'ouvre son livre, et il y a de la poésie dans ses descriptions. Journaliste, il a l'habitude des prises d'instantanés et les instantanés que recèle son ouvrage ont une singulière vigueur. Il est possible que les géographes ne prêtent pas à ces vues sur l'Argentine une très grande attention et il est certain que nombre de lecteurs réprouveront ses opinions. Mais ceux à qui plaît une narration vive et piquante seront ici servis à souhait.

F. P.

***

Une collection nouvelle *Poèmes et récits de la vieille France*, publiée sous la direction de M. A. Jeanroy, par la maison E. de Boccard, Paris, a pour objet de mettre à la disposition des lecteurs ignorant l'ancien français des œuvres essentielles de notre littérature du moyen âge. Des deux volumes parus, le premier est consacré au **Jeu de la Feuillée** et au **Jeu de Robin et Marion**. L'adaptation en est due à M. ERNEST LANGLOIS. Le second, dont l'auteur est M. G. MICHAUT, met en français moderne le **Conte du roy Flore et de la belle Jeanne** et **Amis et Amile**. Ce dernier conte est de nature à attirer l'attention de ceux qui s'intéressent aux lettres allemandes. Il relate, en effet, un miracle qui a été célèbre dans l'Allemagne ancienne. Un lépreux recouvre la santé après avoir été lavé

Digitized by Google

avec le sang d'une victime immolée à cet effet. Dans *Amis et Amile* ce sont deux enfants qui sont sacrifiés ; dans le *Pauvre Henri* de Hartmann d'Aue c'est une jeune fille qui se dévoue. D'autres œuvres allemandes, parmi lesquelles émerge le poème *Engelhard und Engeltrut* de Conrad de Wurzbourg, traitent, avec des variantes, le même sujet (1), qui a ému les hommes d'autrefois et peut émouvoir ceux du XX^e siècle. F. P.

***

M. ALFRED HEIN est un poète jeune, puisqu'il n'a pas encore atteint la trentaine, mais déjà réputé en son pays. Son talent a été l'objet ici-même d'appréciations élogieuses (2). L'art des vers ne remplit pas toutefois son existence. Il s'est récemment donné le divertissement, agréable pour lui et pour ses lecteurs, d'une parodie : **Prinzessin Lonkadia Wengerstein : Kurts Maler**, ein Lieblingsroman des deutschen Volkes (Freiburg i. B, Ernst Guenther). L'auteur que M. Hein a pris pour cible de son humoristique raillerie est M^me Hedwig Courths-Mahler, qui, pour les succès de librairie, l'emporte sur tous les romanciers allemands, mais dont le talent n'est pas, dit-on, à la hauteur de ses triomphes. On a connu ailleurs qu'en Allemagne des réputations que ne légitime pas le mérite. Cela prouve que l'éducation esthétique de la masse des lecteurs est encore à faire en tous pays. Ce qui excite la verve sarcastique, mais non caustique, de M. Hein paraît être le choix des sujets, qui révèle une naïve admiration pour les gens de qualité, les événements contés, dont l'importance est médiocre et la logique incertaine, enfin le style, dont la parodie semble faire saillir la boursouflure et la faiblesse. A ceux qui sont plus familiarisés que nous avec les romans de M^me Courths-Mahler de juger si la satire est juste. Ce que nous pouvons dire c'est qu'elle est agréable à lire, même à ceux à qui échappent des intentions malicieuses. Le petit livre est illustré de dix lithographies de M. Willi Mehltreter, d'un expressionnisme atténué

F. P.

***

ERNEST ROBERT CURTIUS vient de publier une étude monumentale sur Balzac (Friedrich Cohen, Bonn, 542 pp.). C'est une remarquable réussite où une suite de souples analyses aboutit à une synthèse dense, où l'ingéniosité des points de vue égale la sûreté de l'information, où le génie créateur de Balzac revit en pleine lumière avec son œuvre et son époque : cet ouvrage est désormais indispensable, probablement définitif. Il offre de plus l'intérêt d'évoquer à propos de Balzac la plupart des grands courants de pensée qui ont traversé le XIX^e siècle en France et à l'étranger.

(1) V. F. Piquet : *Etude sur Hartmann d'Aue*, p. 378 ss.

(2) V. *Revue Germanique*, XI (1920), p 264, et XII (1921), p 411.

Digitized by Google

On y retrouve cette atmosphère d'intelligence européenne que l'on remarquait déjà dans les précédents ouvrages de Curtius : *Maurice Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus* (1921) et *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* (1918). Signalons à ce propos qu'une troisième édition des *Wegbereiter* vient de paraître (G. Kiepenheuer, Potsdam, 342 pp.), augmentée de plusieurs articles, et rappelons que ce livre contient des études sur Gide, Rolland, Claudel et Péguy, qui demeurent parmi les plus pénétrantes analyses de la critique contemporaine.

R. L.

***

Dans son livre **Autour du moujik** (Paris, Payot, 1923), M. RAOUL LABRY fait précéder d'une attachante étude d'ensemble des extraits de curieux mémoires russes sur la vie paysanne, depuis le servage jusqu'à l'époque contemporaine. L'influence des théories de Karl Marx, signalée comme prédominante sur les intellectuels qui « allaient au peuple » à partir de 1880, a pu introduire dans la langue des campagnes des vocables nouveaux, elle n'a pas été une révélation pour les masses rurales. Elle n'a fait qu'encourager un mouvement séculaire né de la foi obstinée et quasi-mystique du paysan en son droit à la terre, l'expropriation des biens seigneuriaux étant considérée comme une reprise légitime. Ainsi le marxisme, évangile des chefs bolcheviks, a seulement favorisé le vaste transfert de la propriété, sans réussir à imposer aux bénéficiaires toutes les déductions de sa doctrine.

A. L.

***

**Rectification.** — Dans le compte rendu qui a été donné ici du livre de M. Boer sur l'*Edda* (Rev. Germ., octobre-décembre 1923, p. 438 s.), il a été dit que M. Boer est un élève de M. Sijmons. Cette affirmation est une erreur de fait qu'il est utile de rectifier. M. Boer a présenté jadis sa thèse à Groningue, M. Sijmons étant son « promotor », mais n'a pas été l'élève de ce dernier.

F. P.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

## Langue et littérature allemandes

I. — **Histoire de la civilisation et histoire politique.** — GÜNTHER, H. F. K. *Rassenkunde des deutschen Volkes. 3. umgearb. Aufl.* München, Lehmann, '23 (514 p.). — HOFSTAETTER, W. *Deutschkunde. 4. Aufl.* Leipzig, Teubner, '23 (229 p.). — WILSER, L. *Deutsche Vorzeit. Einf. in d. german. Altertumskunde. 3. Aufl.* Leipzig, Voigtländer, '23 (VIII-203 p.). — SYDOW, P. *Freiherr von Stein. 3. Aufl.* Neuhof, '23 (98 p.). [*Deutsche Männer aus schwerer Zeit, H. 7*].

II. — **Langue allemande.** — HOFFMANN, P. F. L. *Volkstümliches Wörterbuch der deutschen Synonymen nach alphabetischer Ordnung. 8. Aufl.* Leipzig, Brandstetter, '23 (IV-379 p.). — WEISE, O. *Die deutsche Sprache als Spiegel deutscher Kultur.* Jena, Frommann, '23 (VIII-175 p.). — KUPFERSCHMID, W. *Über den Wortschatz der Berner Parzival-Handschrift.* Bern, Haupt, '23 (185 p.). [*Sprache und Dichtung, 27*]. — GREFERATH, TH. *Studien zu den Mundarten zwischen Köln, Jülich, M.-Gladbach u. Neuss.* Marburg, Elwert, '22 (VI-128 p.). [*Deutsche Dialektgeographie H. 11 b.*]. — MARTIN, R. *Untersuchungen zur rhein-moselfränkischen Dialektgrenze.* Marburg, Elwert, '22 (VI-128 p.). [*Deutsche Dialektgeographie, H. 11 a.*]. — GIERACH, E. *Altdeutsche Namen in den Sudetenländern.* Reichenberg, Kraus, '23 (19 p.). [*Sudetendeutsches Volk und Land, H. 3*]. — TARNELLER, J. *Zur Namenkunde, 1. Tiroler Familiennamen.* Bozen, Tyrolia, '23 (210 p.).

III. — **Littérature allemande.** — *a*) **Traités généraux et études particulières.** — GŒDEKE, KARL. *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen. 2. Auflage.* Dresden, Ehlermann, '23. [*Heft 32 (= Bd 12, Bogen 12-21, S. 177-336)*]. — GUNDOLF, FR. *Dichter und Helden. 2. Aufl.* Heidelberg, Weiss, '23 (79 p.). — *Leyen, Fr. v. der. Die deutschen Heldensagen. 2., völlig neubearbeitete Aufl.* München, Beck, '23 (VIII-337 p.). — DAM, JAN VAN. *Zur Vorgeschichte des höfischen Epos. Lamprecht, Eilhart, Veldeke.* Bonn, Schrœder, '23 (XV-132 p.). — KELEMINA, J. *Geschichte der Tristansage nach den Dichtungen des Mittelalters.* Wien, Hölzel, '23 (XV-232 p.). — ULMANN, H. *Das deutsche Bürgertum in deutschen Tragödien des achtzehnten und neunzehnten Jahrhunderts* ; Elberfeld, Hofbauer, '23 (74 p.) [*Giessen, Phil. Diss. Juli 1922*]. — LANDAU, P. *Frauenbriefe der Romantik.* Berlin, Bard, '23 (IV-312 p.). — LEHMANN, K. *Junge deutsche*

Digitized by Google

*Dramatiker. Eine Einf. in die Gedankenwelt d. neuen Dramas*, Leipzig, Dieterich '23 (VI-72 p.). — VIETOR, K. *Geschichte der deutschen Ode*. München, Drei Masken Verlag, '23 (VII-198 p.). [*Geschichte der deutschen Literatur nach Gattungen*, Bd 1].

**b) Auteurs et ouvrages particuliers. — Brentano, Cl.** — HÜMPFNER, W. *Clemens Brentanos Glaubwürdigkeit in seinen Emmerich-Aufzeichnungen*. Würzburg, St. Rita-Verlag, '23 (XI-574 p.).

**Dehmel, R.** — *Ausgewählte Briefe*. 1 : 1883-1902 ; — 2 : 1902-1920. Berlin, Fischer, '23. 2 vol.

**Deutscher Art und Kunst (von).** — *Von deutscher Art und Kunst. Einige fliegende Blätter. Getreu nach dem i. J. 1773 bei Bode in Hamburg ersch. Erstdruck in Faks. hrsg. v.* H. KINDERMANN. Wien, Stephenson, '23 (XX-182 p.).

**Droste-Hülshoff, Annette von.** — 23 *neue Droste-Briefe. Hrsg. v.* M. SCHNEIDER. Stuttgart, Hädecke, '23 (99 p.). [*Diotima-Druck*, 3]. — BUSSE, C. *Annette von Droste-Hülshoff. 3. Aufl.* Leipzig, Velhagen, '23 (VII-195 p.). [*Frauenleben*, 4].

**Eichendorff, J. v.** — *Sämtliche Werke. Historisch-kritische Ausgabe. Hrsg. v.* W. KOSCH. *Bd 1, Hälfte 1, 2 : Gedichte*. Regensburg, Habbel, '23. 2 vol.

**Fischart.** — BÖSS, H. *Fischarts Bearbeitung lateinischer Quellen*. Reichenberg, Kraus, '23 (25 p.). [*Prager deutsche Studien*, 28].

**Fouqué.** — HAUPT, J. *Elementargeister bei Fouqué, Immermann und Hoffmann*. Leipzig, Wolkenwauderer-Verlag, '23 (VII-123 p.).

**Gœthe.** — **Gœthes** *Briefe an Charlotte von Stein. Neue vollständige Ausgabe auf Grund der Handschriften im Gœthe-Schiller-Archiv hrsg. v.* J. PETERSEN. *2 Bde in 3 Tln*. Leipzig, Insel-Verlag, '23. — BODE, W. *Gœthe in vertraulichen Briefen seiner Zeitgenossen. Auch eine Lebensgeschichte. 3. Das Alter. 1816-1832*. Berlin, Mittler u. Sohn, '23 (VII-512 p.). — *Gœthes Leben. 2 : 1771-1774. Der erste Ruhm, 2. Aufl.* — *7. 1787-1790. Rom und Weimar*. Ibid., '23. — ASTER, E. v. *Gœthes Faust*. München, Rösl, '23 (157 p.). [*Philosophische Reihe*, 75]. — BECKER, A. *Gœthe und Zweibrücken. Ein Beitrag zur Pfälzer Geistesgeschichte*. Kaiserslautern, Kayser, '23 (80 p.). [*Beiträge zur Heimatkunde der Pfalz*]. — BORKOWSKY, E. *Gœthes und Schillers Lyrik*. Breslau, Hirt, '23 (128 p.). [*Führer zur deutschen Dichtung, H. 3*]. — BORNHAUSEN, K. *Wandlungen in Gœthes Religion*. Berlin, Unger, '23 (85 p.). [*Comenius = Schriften zur Geistesgeschichte, H. 5*]. — DEUTSCHLÄNDER, LEO. *Gœthe und das Alte Testament*. Frankfurt a. M., Omonuth-Verlag, '23 (199 p.). — GREINER, W. *Gœthe auf der Wartburg und in Eisenach*. Eisenach, Bickhardt, '23 (62 p.). —

Digitized by Google

WERNECKE, H. *Gœthe und die königliche Kunst. 2. durchges. Aufl.* Berlin, Unger, '23 (VIII-166 p.).

Voir **Hebbel** : SOMMERFELD : *Hebbel und Gœthe.*

**Grimm, J., u. Wilhelm Grimm.** — *Briefe der Brüder Grimm. Gesammelt von* HANS GÜRTLER. *Hrsg. u. erl. von* A. LEITZMANN. Jéna, Frommann, '23 (XII-320 p.). [Jenaer germanistische Forschungen, 1].

**Gudrun.** — Voir **Nibelungenlied.** ZALLINGER, O.

**Hauptmann, G.** — FRIEDRICH, HERMINE. *Kommentar zu Hauptmanns* « Pippa » *und zur* « Versunkenen Glocke ». Leipzig, Xenien-Verlag, '23 (36 p.).

**Hebbel, Fr.** — *Tagebücher in 3 Bdn. Hrsg. von* W. V. SCHOLZ. *Bd. 1-3.* Stuttgart, Hädecke, '23. — SOMMERFELD, M. *Hebbel und Gœthe. Studien zur Geschichte des deutschen Klassizismus im 19. Jahrh.* Bonn, Cohen, '23 (275 p.).

**Heine, H.** — *Sämtliche Werke. Hrsg. v.* R. FRANK. München u. Leipzig, Rösl, '23. 10 vol. [*Rösl : Klassiker*].

**Herder.** — Voir : **Lessing.** KURT MAY.

**Hölderlin.** — *Die Briefe der Diotima.* (*d. i.* SUSETTE GONTARD). *Veröffentlicht von* FRIDA ARNOLD. *Hrsg. v.* C. VIËTOR. Leipzig, Insel-Verlag, '23 (84 p.). — PIGENOT, L. V. *Hölderlin. Das Wesen u. die Schau.* München, Bruckmann, '23 (166 p.).

**Hoffmann.** — Voir **Fouqué.** HAUPT, J. *Elementargeister.*

**Holz, Arno.** — *Arno Holz und sein Werk. Deutsche Stimmen zu s. 60. Geburstage, hrsg. v.* F. AVENARIUS, M. LIEBERMANN, *u.* M. V. SCHILLINGS. Berlin, '23 (65 p.).

**Immermann.** — Voir **Fouqué.** HAUPT, J. *Elementargeister.*

**Kant.** — KÜHNEMANN, E. *Kant. Tl 1. Der europäische Gedanke im vorkantischen Denken.* München, Beck, '23 (XI-558 p.).

**Kleist, H. v.** — *Sämtliche Werke. Hrsg. u. eingel. von* A. ZWEIG. München, Rösl, '23. 5 vol. [*Rösl : Klassiker*]. — MEYER- BENFEY, H. *Kleist.* Leipzig, Teubner, '23. [*Aus Natur und Geisteswelt, 567*]. — SILZ, W. *Heinrich von Kleists conception of the tragic.* Göttingen, Vandenhœck u. Ruprecht, '23 (IV-95 p.). [*Hesperia, 12*]. — STOLZE, R. *Kleists Käthchen von Heilbronn auf der deutschen Bühne.* Berlin, Ebering, '23 (III-118 p.). [*Germanische Studien H. 27*].

**Klinger, Max.** — AVENARIUS, E. *Max Klinger als Poet. Mit e. Beitrag von* H. W. SINGER. München, Callwey, '23 (157 p.).

**Lenau.** — PAUKER, W. *Lenaus Freundin Nanette Wolf in Gmunden.* Leipzig, Fœrster, '23 (198 p.).

Digitized by Google

**Lessing.** — MAY, KURT. *Lessings und Herders kunsttheoritische Gedanken in ihrem Zusammenhang.* Berlin, Ebering, '23 (159 p.). [*Germanische Studien, H. 25*].

**Lieder.** — LACH, R. *Eine Tiroler Liederhandschrift aus dem 18. Jahrh.* Wien, Tempsky, '23 (62 p.).

**Lissauer, E.** — BRAND, GUIDO K. *Ernst Lissauer.* Stuttgart u. Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, '23 (138 p.). [*Dichtung u. Dichter*].

**Nibelungenlied.** — DIETERICH, J. R. *Der Dichter des Nibelungenliedes. (Sigehart von Lorsch). Ein Versuch.* Darmstadt, Jahresgabe der Gesellschaft Hessischer Bücherfreunde, '23 (IV-95 p.). — DRAEGER, F. *Die Bindungs und Gliederungsverhältnisse der Strophen des Nibelungenliedes und ihre Bedeutung für Quellenkritik und Altersfragen.* Berlin, Ebering, '23 (72 p.). [*Germanische Studien, H. 28*]. — ZALLINGER, O. *Die Eheschliessung im Nibelungenlied und in der Gudrun.* Wien, Tempsky, '23 (68 p.).

**Nietzsche.** — GRIESSER, L. *Nietzsche und Wagner. Neue Beiträge zur Geschichte und Psychologie ihrer Freundschaft.* Wien, Hölder, '23 (VI-406 p.).

**Raimund, F.** — *Sämtliche Werke in 3 Teilen. Mit e. Einf. u. Anm. hrsg. v.* ED. CASTLE. Leipzig, Hesse u. Becker, '23. [*Deutsche Klassiker-Bibliothek*]. — MÖLLER, A. *Ferdinand Raimund. Bilder von seinem Lebensweg.* Graz, Moser, '23 (VII-119 p.).

**Rilke, Rainer Maria.** — *Duineser Elegien.* Leipzig, Insel-Verlag, '23 (52 p.). — *Neue Gedichte, I.* ibid. (405 p.).

**Rudolf von Ems.** — BORMANN, K. *Die Metrik im « Guten Gerhard » des Rudolf von Ems.* Halle, Niemeyer, '23 (IX-71 p.).

**Schiller.** — EHLERS, K. *Die Bühnenbearbeitungen von Schillers « Don Carlos » in Prosa.* Berlin, Ebering, '23 (64 p.). [*Germanische Studien, H. 26*]. — GLEICHEN-RUSSWURM, ALEX. V. *Schillers Reise nach Berlin.* Berlin, Runge, '23 (46 p.). [*Der Lichtkreis, 11*].

**Schleiermacher, Fr.** — *Monologe. Mit Einl. u. erl. Anm. hrsg. von* A. MESSER. Stuttgart, Strecker u. Schröder, '23 (VII-125 p.).

**Schlosser, J. G.** — WALBRACH, C. *J. G. Schlosser und sein Anteil an den Vorarbeiten zum Fürstenbund.* Giessen, Ferber, '23 (64 p.). [*Monographien zur Geschichte d. Gœthe-Zeit u. d. Gœthe-Kreises, 2*].

**Schopenhauer, A.** — *Aphorismen zur Lebensweisheit. Textkrit. Ausg. von* EDUARD GRISEBACH. *Mit e. Vorwort von* O. F. DAMM. *2., durchges. Aufl.* Leipzig, Reclam, '23 (VIII-205 p.). [*Reclams Universal-Bibliothek*]. — DÖRING, W. O. *Schopenhauer. Vorlesungen. 3. Aufl.* Lübeck, Coleman, '23 (VIII-209 p.).

**Voss, J. H.** — VOSS, ERNESTINE. *Aus dem Leben von J. H. Voss. Mitteilungen. Mit einem Vorwort von* L. BÄTE. Göttingen, Turm-Verlag, '23 (IX-125 p.). L. MIS.

Digitized by Google

# REVUE DES REVUES

## Revues scandinaves

**Ord och Bild** (Stockholm, Wahlström et Widstrand) 1923. VII. — GUSTAF CEDERSCHIÖLD : *Nordister som jag känt* (Intéressante revue des philologues « nordistes », qu'a connus l'auteur). — STEN SELANDER : *Svenska romaner och noveller.* (Signale le roman d'Elin Wagner : « Den namnlösa », qui rappelle Dostojewski et comme forme et comme inspiration. D'ailleurs, rien de remarquable).

VIII. — FREDRIK PAASCHE : *Snorre Sturlason.* (Sa personnalité et son œuvre. Les sagas des rois de Norvège. A raconté avec tant de vigueur et jugé si peu que ses figures semblent évoquées par l'artiste beaucoup plus que par l'historien).

IX. — MAJA LOEHR : *Burgteatern i Wien II, 1848-1522.* (Historique. Première partie dans le numéro précédent). — STEN SELANDER : *Svenska romaner och noveller.* (Rien de saillant).

**Samtiden** (Kristiania, Aschehoug.) 1923. VI. — HANS AHLMANN : *Johs. v. Jensen.* (A essayé de dépeindre son pays et les habitants, tels qu'ils sont, et a lutté contre la littérature des déracinés, des parvenus, la « Papirlitteratur ». Quatre cycles : l'enfance à la campagne ; l'adolescence à la ville ; les influences littéraires — de Kipling, de Darwin ; la vie journalière de l'homme fait. Poète qui entend être en même temps un homme). — FRANCIS BULL : *Norsk aandsliv i det syttende aarhundrede.* (La vie intellectuelle en Norvège au XVII^e siècle. Le seul poète de quelque valeur Petter Dass : des psaumes et surtout des récits rimés de l'Ancien Testament. Sa « Nordlands Trompet » (1680-90) témoigne de l'influence de la Renaissance). — L. AAS : *Thomas Hardy.* (Le dernier des « Victoriens ». A voulu être architecte. En 1874 publie « Far from the Madding Crowd ». Sera le peintre du Wessex, dont il rendra nature et habitants avec un art et une intelligence qui n'ont pas été surpassés dans la littérature anglaise. En 1878, « The Return of the Native », un des joyaux de la littérature anglaise...).

VII. — L. AAS : *Thomas Hardy.* (Suite d'une très intéressante étude sur le « maître » du roman démocratique anglais).

VIII. — CONSTANCE WIEL SCHRAM : *Marcel Proust* (que l'on compare tout simplement à Rousseau, à Montaigne, à Balzac, à Saint-Simon, — et puis encore à Dostojewski, à Tolstoï, etc., pour certaines pages, s'en-

Digitized by Google

tend). — L. AAS : *Thomas Hardy*. (Fin. Le fond de sa philosophie : la souffrance, la misère dans le monde. « Un des immortels » de l'Angleterre).

**Edda** (Kristiania, Aschehoug). 1923. I. — HARALD BEYER : *Sœren Kierkegaards betydning for norsk aandsliv*. (Les dernières années de Sœren Kierkegaard ne sont qu'une lutte passionnée contre la religion et la religiosité, contre l'église d'Etat et ses prêtres, contre la théologie de l'époque et le culte officiel. Selon lui, «la chrétienté a tué le christianisme ». Il meurt en plein combat le 11 novembre 1855. L'auteur de cette importante étude, un véritable volume de 145 pp. in-8°, montre comment et pourquoi ces idées devaient avoir leur écho en Norvège : ceux qui les accueillirent, ceux qui les combattirent. A citer comme offrant un particulier intérêt le chapitre sur « H. Ibsen et S. Kierkegaard ». Brand n'est point Kierkegaard. Ibsen et Kierkegaard d'une logique également fanatique et tous deux des analystes également impitoyables de l'âme humaine. Aussi le chapitre sur «Bj. Bjœrnson et S. Kierkegaard ». Peu d'influence de celui-ci sur le premier). — JAN DE VRIES: *Folkevisen om Sigur Svein*. (Très complète étude de cette célèbre chanson populaire. Après l'examen des manuscrits et le texte reconstitué, l'auteur analyse successivement les différents épisodes. Conclut à une origine purement norvégienne).

1923. II. — VALBORG ERICHSEN : *Sœren Kierkegaards betydning for norsk aandsliv*. (C'est tout un volume encore, et même un gros de 220 pp. in-8°, que cette étude de V. E. sur S. Kierkegaard. Celui-ci caractérise la réaction contre la « facilité » de la mentalité danoise. Etude de son caractère. Son ironie. Ce fut la conférence de G. Brandès à Kristiania, en novembre 1876, qui, surtout, le fit connaître en Norvège. L'esprit pratique qui domine la Norvège de 1850 à 1860 et au delà a pour conséquence et comme réaction le piétisme et le mysticisme : en opposition avec l'église officielle... Tout cela serait fort intéressant, si ce n'était si décousu).

**Tilskueren** (Copenhague, Gyldendal). Août 1923. — PAUL VON RUBOW : *Foranlediget af en Klassikeroversættelse*. (Que les traductions des classiques, soit en vers originaux, soit en vers danois, sont aussi médiocres que nombreuses. Harald Hundrup, dans son petit volume, « Antikke Vers af Ovid og andre », essaie, non sans succès, d'une méthode plus libre). — HARTVIG FRISCH : *Norske Romaner*. (Deux grands groupes : de Kristiania et du reste de la Norvège. Il y a plus d'air dans ceux-ci. Rien de particulièrement remarquable, en somme).

Septembre. — GEORG BRANDES : *Aimée de Coigny*. (Intéressant et documenté). — EJNAR THOMSEN : *Valdemar Rœrdam : Jens Hvas til*

Digitized by Google

*Ulvborg*. (650 pages de vers sur un homme qui devient millionnaire au détriment de son âme, mais, toutefois, sans perdre toute personnalité).

Octobre. — HARALD HŒFFDING : *Bogen om « De vises Sten »*. (Roman d'A. Larsen sur les dangers qui attendent le jeune homme à son entrée dans la vie réelle. H. H. en fait l'éloge).

Novembre. — JESPER EWALD : *Georg Brandes og Tidens Ungdom*. (De l'importance de G. Brandès dans le développement de la littérature danoise. Toutes les questions qu'il a agitées, les problèmes qu'il a posés, les horizons qu'il a découverts. L'exemple qu'il a donné de son labeur ininterrompu et tenace). — TOM KRISTENSEN : *Lyrik*. (De pâles ombres qui, ce printemps, ont hanté le lyrisme danois, des formes indécises). — PAUL LEVIN : *Digtning og Memoirer*. (Il semble que les poètes aient dû céder le pas aux conteurs. Ils ont épuisé la nature et l'amour. Les romanciers, au contraire, s'ils n'ont gagné au point de vue de la technique, apportent une matière de plus en plus riche : c'est toute la vie du peuple, des prolétaires, à la ville comme à la campagne, qu'ils s'évertuent à nous révéler : Poul Terp, Thomas Olesen Lœkken, Hans Povlsen, etc... L'enfance tient dans ces récits une large place et souvent heureuse).

L. P.

---

## Revues allemandes

**Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.** T. LX. Fascicules 1 et 2.

L. POLAK : *Untersuchungen über die Sage vom Burgunderuntergang*. III. *Das sächsische Lied* (Dans la *Thidrekssaga* est incorporé un poème du VIe-VIIe siècle composé sous l'influence de la légende de Clotilde par un auteur franc et passé en Saxe et en Bavière. De la Saxe, où il était surtout connu dans la région de Soest, il émigra à diverses reprises en Scandinavie, où il subit quelques modifications). — H. PATZIG : *Zur Inschrift des Röcksteins* (Interprétation de l'inscription runique gravée sur la pierre de Röck). — GÜNTHER MÜLLER : *Strophenbildung bei Ulrich von Lichtenstein* (Lichtenstein est un poète qui a apporté un grand soin à l'effet musical de ses vers ; les rimes des diverses strophes sont choisies pour obtenir des assonances agréables à l'oreille. Démonstration de cette opinion par l'examen successif des poésies de Lichtenstein). — ANTON VON PREMERSTEIN : *Zu den Inschriften der Ostgermanen* (Additions proposées au corpus d'inscriptions relatives à l'histoire des Germains de l'Est, publié par O. Fiebiger et L. Schmidt, Vienne, 1917). — H. DE BOOR : *Die Handschriftenfrage der Thidrekssaga* (Le manuscrit norvégien Mb, qui a transcrit des récits allemands, est la première rédaction complète

Digitized by Google

de la Saga, rédaction due à plusieurs auteurs, et non une contamination de manuscrits divers. C'est de cette rédaction que sont issues les versions islandaises A et B et la version suédoise Sv, qui, toutefois, ont puisé à d'autres sources). — J. SCHWIETERING : *Mittelalterliche Dichtung und bildende Kunst.* (Observations sur les représentations plastiques de la Vierge tenant le cadavre de Jésus sur ses genoux et leurs relations avec la poésie, celle-ci ayant précédé celles-là ; explications de l'architecture du temple du Graal dans *Titurel*). — E. S. : *Ein Fragment der goldenen Schmiede* (Une feuille, découverte à Dortmund, d'un ms. bas-allemand ; quelques variantes intéressantes qui le distinguent du texte de Grimm). — R. MEISSNER : *Gustrâte* (Ce nom de localité, qui paraît dans le poème de *Gudrun* et qu'on a souvent cherché à identifier, désignerait une station maritime, bien connue à l'époque des Vikings et sise sur la côte anglaise ; ce serait le nom de Goltstert, défiguré en bas-allemand). — W. ZIESEMER : *Bruchstück einer Jeroschinhandschrift.* — E. S. : *Der deutsche Lanzelot in Prosa* (D'après la découverte d'un fragment de ms., signalée *Zeit. f. d. A.* LIX p. 161 s., le *Lancelot* en prose allemande, est la traduction du *Lancelot* français ; il est certain maintenant que l'œuvre allemande date du début du XIII^e siècle). — E. S. : *Bruno von Braunschweig und Bruno von Schönebeck.* (Le premier de ces poètes a imité dans le prologue de sa *Chronique rimée* un passage de la paraphrase du *Cantique des Cantiques* du second). — E. S. : *Weiteres zur Überlieferung des mlat.* « Philo ». (Le poème latin a été édité il y a environ un siècle à Altorf).

**Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.** T. XLII. Fascicules 1 et 2.

Comptes rendus critiques. Mélanges. Notices biographiques.

**Euphorion.**

XV. Fascicule complémentaire.

JOHANNES SEMBRITZKI : *Fr. S. Bock und A. v. Braxein, zwei ostpreussische Fabeldichter des 18. Jahrhunderts* (Ces deux auteurs ont publié des fables dans les périodiques hebdomadaires *Der deutsche Aesop*, paru en volume en 1743, et *Der Pilgrim.* Braxein a, mieux que d'autres auteurs, parmi lesquels Herder, réussi à traduire *Le passant et la tourterelle*, de Bouhours). — ALBERT GESSLER : *Stamm- und Tagebuchnotizen über Weimar aus dem Jahre 1783* (Extraits de l'album et du journal de Chr. Fried. Rinck, relatifs à Gœthe et d'autres personnalités de Weimar). — REINHOLD STEIG : *Die Familie Reichardt und die Brüder Grimm* (Extraits de la correspondance du musicien Reichardt et des siens avec J. Grimm, Achim d'Arnim et des membres de leur famille. Lettres où il est question de Reichardt). — RUDOLF ISCHER : *Briefe von Gustav Schwab und Wilhelm*

Digitized by Google

*Waiblinger an Johann Rudolf Wyss d. J* (Lettres de Schwab et de Waiblinger à Wyss, professeur de philosophie à l'Académie de Berne et amateur éclairé de poésie. Cette correspondance contient surtout des détails personnels). — JOHANNES SEMBRITZKI : *A. G. Kaestner als Botaniker* (Témoignages attestant que Kaestner a pris un vif intérêt à la botanique). — MAX MORRIS : *Zu den Frankfurter Gelehrten Anzeigen von 1772* (Légère rectification à un passage de la 3e édition du livre *Goethes und Herders Anteil an den F. G. A.* de Max Morris). — REINHOLD STEIG : *Gesammelte kleine Bemerkungen zu Dichtern und Schriftstellern des 18. und 19. Jahrhunderts* (44 lettres et documents, pourvus de renseignements explicatifs, relatifs surtout à Gœthe et aux frères Grimm. Notice curieuse sur une remontrance faite par le gouvernement prussien à la *Gazette de Voss*, qui avait rendu compte d'une fête célébrée à l'occasion de l'anniversaire de Gœthe et de Hegel. La feuille berlinoise avait péché contre les règles hiérarchiques en donnant à ce compte rendu une dimension qui « n'aurait pu être plus étendue s'il s'était agi des fêtes du couronnement d'un monarque »). — Eloges nécrologiques de Albert Gessler (par Wilhelm Altwegg), Rudolf Ischer (par Paul Meyer), Johannes Sembritzki (par A. Warda), et Reinhold Steig (par Richard Grœper). — Compte rendu du livre de P. G. Gräf sur Max Morris. F. P.

**Die Literatur**. — 1923. — **Heft 2 (November)**. — R. UNGER : *Moderne Strömungen in der deutschen Literaturwissenschaft* (A l'école philologico-historique représentée, vers la fin du siècle dernier, par Wilhelm Scherer et Michel Bernays, et à qui l'on reproche une certaine étroitesse de point de vue, ont succédé, sinon des écoles, du moins des tendances nouvelles, que l'on pourrait appeler respectivement sociale, ethnologique et esthétique. Leurs principaux représentants sont : pour la première, Wiegand, R. M. Meyer, Kuno Francke ; pour la deuxième (qui a d'ailleurs de nombreux contacts avec la précédente, mais lui est bien supérieure), A. Sauer et J. Nadler ; pour la troisième : Dilthey, O. Walzel et ses disciples. Gundolf occupe une place à part ; son originalité consiste dans la fusion de la théorie de l' « Erlebnis » de Dilthey et des philosophies de Nietzsche et de Bergson ; aujourd'hui, obéissant à l'impulsion donnée par Dilthey, on s'intéresse surtout à l'histoire des esprits et des idées). — CARL MUMM : *Georg Trakl* (Le poète de la mort et du tombeau. Comparaison avec Hölderlin et Justinus Kerner, parenté avec Heym). — M. ROCKENBACH : *Karl Theodor Bluth*. — W. SCHELLER : *Gérard de Nerval*. — R. MÜLLER-FREIENFELS : *Fritz Mauthners Atheismus*. (C'est une œuvre à la fois historique et philosophique, dont le titre exact serait « Histoire des athées », plutôt que « Histoire de l'athéisme ». Importance de cet ouvrage). — G. WITKOWSKI : *Gœthe-Schriften* (rend compte de 29 ouvrages récents relatifs à Gœthe : éditions, études diverses).

Digitized by Google

**H. 8 (Dezember).** — H. FRANK : *Vom Drama der Gegenwart.* (L'on ne peut parler de la mort de l'expressionnisme, puisque ses principaux représentants : Unruh, Kaiser, Kornfeld, sont encore à l'ouvrage ; mais leurs dernières œuvres elles-mêmes nous permettent de voir combien l'expressionnisme est déjà loin de nous. La tâche du dramaturge actuel est d'aider à résoudre le conflit entre les éternels contrastes : Dieu-univers, ciel-terre, univers-moi, éternité-temps, homme-peuple, de nous créer la possibilité d'une existence digne d'être vécue, en réconciliant ces forces opposées. Ce nouveau drame allemand est dès maintenant en plein devenir). — F. A. ANGERMAYER : *Die Auswirkung deutscher Dramatik im Ausland* (Ce sont surtout les drames de Georg Kaiser qui trouvent à l'étranger un accueil enthousiaste, et y exercent une action profonde. Depuis un an, les Français s'intéressent aussi à Fritz von Unruh). — E. GROSS : *Die Theatralisierung des Theaters* (Contrairement au critique précédent, déclare que le théâtre allemand a perdu le sens « cosmique », et marche vers sa ruine définitive. Seul le retour à ses lois organiques propres pourra le sauver). — *Gedenkblätter*, XXVI. *Erinnerungen an Avenarius, von* E. K. FISCHER. — XXVII. *Paul Eberhardt*, von S. V. D. TRENCK. — H. STURM. « *Gottes Geheimnis über meiner Hütte* » (tel est le titre d'un récent roman de Axel Lübbe ; analyse et appréciation). — E. LISSAUER. : *Über Friedrich Schnacks neue Gedichte* (il s'agit des deux recueils intitulés : « *Vogel Zeitvorbei* » et « *Der Zauberer* » (qualités épiques plutôt que lyriques. Monotonie de l'expression. Parenté avec Eichendorff. On pourrait l'appeler l'« Eichendorff franconien »). — F. GREGORI : *Die Vertihale und die Horizontale in der Jahreslyrik* (Rend compte d'une cinquantaine de recueils lyriques récents).

L. M.

---

## Revues françaises

**Mercure de France. — 1928. — 1er Novembre.** — JEAN MAXE : *Le défaitisme de la Paix en Angleterre. J.-M. Keynes et E.-D. Morel.* (« Depuis l'armistice, la France n'a pas eu d'ennemi plus venimeux, plus effectif que Keynes ; il œuvre contre la France sur le terrain économique ; Morel opère surtout dans le domaine juridique ou historique »).

**1er Décembre.** — C.-J. GIGNOUX : *L'Allemagne devant le problème monétaire.* (Les diverses mesures prises par le gouvernement du Reich en vue d'enrayer la dévalorisation du mark se sont révélées impuissantes, parce que la condition préjudicielle de toute réforme monétaire, à savoir l'assainissement budgétaire et l'arrêt total de l'inflation, n'a pas été réalisée).

L. M.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE

M. Fauconnet, chargé d'un cours complémentaire de langue et littérature allemandes à la Faculté des Lettres de l'Université de Poitiers, professeur sans chaire, est nommé, à partir du 1er novembre 1923, professeur de langue et littérature allemandes à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Le romancier danois Anker Larsen vient d'obtenir pour son roman *De Vises Sten* paru à Copenhague (Gyldendalske Boghandel, 1923) le prix de 70.000 couronnes (soit environ 200.000 francs), fondé par une maison d'édition dano-norvégienne pour récompenser une œuvre capable d'intéresser le grand public tout en gardant une bonne tenue littéraire.

Dans la *Germanisch-Romanische Monatsschrift* (XIe année, p. 193 et suivantes), M. Leo Spitzer étudie, avec la pénétration et la finesse — parfois un peu subtile — qui lui sont propres, les particularités de la langue de l'expressionniste Alfred Kerr. Il découvre que tout ce qui, chez cet auteur, n'est pas conforme à l'usage littéraire, c'est-à-dire les graphies phonétiques, les termes dialectaux, le mélange des formes de discours direct et indirect ou de récit de l'auteur et de paroles des personnages (ce que M. Spitzer appelle la forme pseudo-objective), enfin l'emploi de mots étrangers, a son origine dans l'effort fait en vue d'évoquer avec une extrême intensité la situation qu'il s'agit de peindre ou le sentiment qu'il faut mettre en relief.

Le même périodique contient (XIe année, p. 240 et suivantes) un article dans lequel M. R. Zenker, auteur de nombreux travaux sur la légende arthurienne, combat une opinion soutenue par M. Mühlhausen. Ce dernier critique a pensé démontrer que le début du roman gallois de *Peredur* est une imitation du *Conte del Graal* de Chrétien de Troyes. S'appuyant sur des analogies constatées entre le *Peredur* et le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach ainsi que le poème anglais *Sir Perceval*, qui tous trois diffèrent de Chrétien, M. Zenker croit que la source commune à laquelle ont puisé le Gallois, l'Allemand et l'Anglais est un poème autre que le *Graal* de Chrétien.

L'auteur dramatique Lothar Schreyer, que M. Bartels a classé parmi les dadaïstes dans sa *Deutsche Dichtung der Gegenwart*, publie dans *Der Sturm* (juin 1923) une esthétique de l'expressionnisme. Dans les quarante-

Digitized by Google

huit articles dont se compose cette manière de programme, on trouve, à côté de phrases abstraites, des aperçus instructifs sur la doctrine de la nouvelle école. Une suite a été donnée à ce manifeste dans la même revue (octobre 1923).

La région de l'Eifel tire quelque vanité d'avoir été le théâtre des exploits du brigand fameux surnommé Schinderhannes. L'indigène conte volontiers au voyageur ignorant ce que fut l'émule de Mandrin et comment il finit sur l'échafaud des jours mouvementés. M. A. Vialatte remue et précise ces souvenirs dans la *Revue Rhénane* (octobre 1923). Sous sa signature, le même périodique — entré dans sa quatrième année — publie (novembre 1923) des documents sur quelques brigands du Rhin, moins célèbres, mais non moins dangereux que Schinderhannes. Il contient aussi une étude de M. Jean Malye sur la ville de Deux-Ponts, cité des arts et des lettres, qui doit ses goûts intellectuels à son passé et à sa situation géographique qui la met en communication avec la France et l'Allemagne.

IMP. CAMILLE ROBBE. O. MARQUANT, SUCC., LILLE 22.981 Le Gérant, O. Marquant.

Digitized by Google

# BOYVEAU & CHEVILLET

**MAISON FRANÇAISE DE LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE**

**PARIS — 22, Rue de la Banque, 22 — PARIS**

(IIe Arrondissement — Près la Bourse)

*Téléphone : GUTENBERG 43-13 — Code A. Z. Français — Adresse Télégr. : BOYCHVILET-PARIS*

*— Chèques Postaux : 274-48 —*

## OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

**Grammaires, Dictionnaires, Manuels de Conversations, Correspondances commerciales**

POUR TOUTES LANGUES

## ROMANS ET OUVRAGES DE LITTÉRATURE

Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Russes, etc.

## Ouvrages pour la Préparation aux Examens de Langues vivantes

GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'OCCASION

***RECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS EN TOUTES LANGUES***

**Un Ouvrage indispensable à quiconque étudie ou pratique l'allemand**

## ETYMOLOGISCHES WÖRTERBUCH
## DER DEUTSCHEN SPRACHE

**par A. PINLOCHE, Docteur ès lettres, Maître de Conférences à l'École Polytechnique**

QUELQUES APPRÉCIATIONS

« Quand tous ceux qui enseignent l'allemand auront reconnu qu'il est essentiel qu'ils soient informés des circonstances et des caractères de l'évolution de cette langue, le livre de M. PINLOCHE rendra à eux et à leurs élèves les plus précieux services..... Une ingénieuse disposition typographique en rend la lecture aisée et a permis d'accumuler une masse considérable de substance dans un volume maniable ».

*Revue Germanique.*

« M. PINLOCHE a voulu faire un dictionnaire qui fût, en même temps qu'un instrument de recherche, un instrument d'acquisition, et il a basé le sien sur le classement étymologique qui est le seul logique ».

*Revue de l Enseignement des langues vivantes.*

**Un volume de XV-1204 pages (16×23) contenant un vocabulaire étymologique, un vocabulaire par l'image (5700 gravures avec légendes explicatives, 147 tableaux), une table de noms propres, un abrégé de la grammaire.**

**Cartonné : 40 francs (32 francs plus 25 % de majoration).**

**Port pour la France : colis postal 2 fr. ; poste 3 fr. 75.**

*EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET*

**LIBRAIRIE LAROUSSE** — 13-17, RUE MONTPARNASSE — PARIS (VIe) —

R. C. Seine 84.426

**Prospectus-spécimen sur demande**


Digitized by Google

LIBRAIRIE DE LA SORBONNE ET DES LANGUES ÉTRANGÈRES
H. DIDIER, Editeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne, PARIS
Registre du Commerce de la Seine N° 210.486 B

VIENT DE PARAITRE

# LE FRANÇAIS CLASSIQUE

*- Lexique de la langue du dix-septième siècle expliquant, d'après les dictionnaires du temps et les remarques des grammairiens, le sens et l'usage des mots aujourd'hui vieillis - ou différemment employés -*

PAR

**Gaston CAYROU**

AGRÉGÉ DES LETTRES
PROFESSEUR AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY

— Un volume de 950 pages, avec 694 illustrations documentaires —
*(lettres ornées, portraits, frontispice, fac-similés, etc.)*

Broché . . . (majoration comprise) . . . . . **18 fr.**
Relié demi-toile » » . . . . . **20 fr.**

**LE FRANÇAIS CLASSIQUE par sa méthode autant que par sa documentation est un instrument de travail entièrement nouveau et absolument indispensanble à tous ceux, français ou étrangers, qui veulent comprendre à fond nos grands auteurs classiques.**

*Envoi gratuit, sur demande, de pages spécimen*

**M. MATHIS**

# L'ALLEMAND POUR TOUS

— Petit Livre d'initiation pratique — à la langue allemande

Un volume de 96 pages (majoration comprise) . . . . . **4 fr. 75**

# Revue

**37e Année.**

## de l'Enseignement des Langues Vivantes

Fondateur :
A. WOLFROMM

Directeurs :
H. LOISEAU
Professeur
a l'Université de Toulouse

G.-H. CAMERLYNCK
Professeur Agrégé d'Anglais
au Lycée Saint-Louis

**Bibliographie, Revue des Périodiques français et étrangers**
**Chroniques Universitaires, Nouvelles de partout**

PRÉPARATION AUX CONCOURS ET EXAMENS
REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES, UNIVERSITÉS, GUILDE INTERNATIONALE
PRÉPARATION PAR CORRESPONDANCE AUX CERTIFICATS D'APTITUDES
SECONDAIRE ET PRIMAIRE
(Allemand, Anglais, Italien, Espagnol)
SUJETS DONNÉS DANS LES PRINCIPAUX EXAMENS

**UN AN : France, 18 fr. — Etranger, 20 fr. — Prix du Numéro, 2 fr.**
*Les Abonnements sont d'un an et partent du 1er Janvier*
*La REVUE paraît le 1er de chaque mois, excepté en Août et en Septembre*

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

**Un Numéro spécimen est envoyé franco sur demande**

Digitized by Google

QUINZIÈME ANNÉE N° 2 AVRIL-JUIN 1924

APR 28 1924

# Revue germanique

*ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS. SCANDINAVIE*

REVUE TRIMESTRIELLE

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

## SOMMAIRE :

**Léon Pineau** : Selma Lagerlœf : « Maarbacka »

NOTES ET DOCUMENTS

**Victor Fleury** : Les précurseurs de la République allemande.

REVUES ANNUELLES

**Louis Brun** : Le théâtre allemand.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BULLETIN

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

CHRONIQUE

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
52bis, rue Esquermoise, LILLE

Digitized by Google

Fondée en 1905, la ***Revue germanique*** est publiée sous les auspices de l'UNIVERSITÉ DE LILLE et paraît quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et novembre.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire de la civilisation, la philologie dans les pays de langue germanique (Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Scandinavie) ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues annuelles du roman, du théâtre et de la poésie lyrique en Allemagne, en Autriche, etc.

4° Des comptes rendus critiques détaillés des livres récents et dont l'objet est de son programme ;

5° Un bulletin mentionnant et appréciant brièvement les publications de moindre importance ou d'un intérêt moins direct, rééditions, etc. ;

6° Une bibliographie où sont signalés les ouvrages récemment parus ;

7° Une revue des revues.

8° Une chronique.

---

**Le prix de l'abonnement** est fixé à **25** fr. par an pour Paris et Lille, à **27** fr. pour les départements et l'étranger. Prix du numéro : **8** fr.

---

Directeur : F. PIQUET, professeur à l'Université de Lille.

---

*Prière de s'adresser :*

**pour tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, communications, etc.), à** M. F. PIQUET, **65, rue Brûle-Maison, Lille,**

**et, pour les abonnements, achat de fascicules séparés, changements d'adresse, réclamations, paiements (par mandat-carte) à** M. Léon MIS, **211, boulevard Victor-Hugo, Lille (compte de chèques postaux N° 541).**

---

# EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES
## de l'Année 1923 (1)

### I. — ARTICLES ORIGINAUX


| | Pages |
|---|---|
| **Dottin (Paul).** Daniel de Foe mystificateur ou les faux mémoires de Mesnager | 269 |
| **Ehrhard (Auguste).** Bettina d'Arnim et le Prince de Pückler-Muskau | 1 |
| **Moncel (Henri).** Félicia Hemans et Shelley | 397 |
| **Saurat (Denis).** La conception nouvelle de Milton | 113 |


### II. NOTES ET DOCUMENTS


| | |
|---|---|
| **Brun (Louis).** Une nouvelle biographie de Gœthe | 403 |
| **Derocquigny (Jules).** Notes lexicologiques | 142 |
| **Janelle (Pierre).** Les versions anglaises de la Bible | 144 |
| **Lalou (R.).** — De Thomas de Quincey à Baudelaire | 146 |
| **Mossé (F.).** — Chaucer et la liturgie | 283 |
| **Pitrou (R.).** — Une philosophie de l'Expressionnisme | 16 |
| **Thomas (W.)** — Lettres inédites de Robert Browning à Joseph Milsand | 422 |


### III. REVUES ANNUELLES


| | |
|---|---|
| **Brun (Louis).** — Le théâtre allemand | 290 |
| **Danchin (F.-C.) et Cestre (C.).** — Le roman anglais et américain | 148 |
| **Favre (Adolphe).** La poésie allemande | 426 |
| **Fournier (A.).** — Le roman allemand | 22 |
| **Ruyssen (Henri) et Cestre (C.).** — Le théâtre anglais et américain | 307 |



IV. COMPTES RENDUS CRITIQUES. — V. BULLETIN. — VI. BIBLIOGRAPHIE. — VII. REVUE DES REVUES. — VIII. CHRONIQUE.


(1) A partir de janvier 1924 la *Revue Germanique* cesse de faire entrer les littératures anglaise et américaine dans son programme.

Digitized by Google

# SELMA LAGERLŒF : " MAARBACKA " (1)

Inutile de chercher dans ce nouveau et charmant volume de *Selma Lagerlœf* aucun grand problème, ni même une pensée vraiment originale et profonde : ce sont, en un style facile et clair, sans prétention, des souvenirs d'enfance qui n'offriraient rien de particulièrement extraordinaire si, outre qu'ils nous apportent de curieux renseignements sur la genèse notamment de la « Gœsta Berlings saga » et du « Merveilleux voyage de Nils Holgersson », ils ne nous faisaient admirablement comprendre le fonds même du tempérament et la nature essentiellement imaginative et toute de douceur candide de l'auteur.

C'est moins le pays natal qu'elle dépeint, que la maison familiale dont elle fait l'historique. Cette maison aux recoins mystérieux et sur laquelle planait comme une ombre de revenant, mais dont l'âme, la chambre des enfants, était chaude, vaste, lumineusement claire. Plus que la maison encore, à laquelle pourtant on la sent attachée par toutes ses fibres, ce sont les gens, les vieilles gens qui ne sont plus et qui l'animaient alors, dont elle raconte avec une fidélité pieuse les dits et les gestes. Parmi ces personnes il est bien naturel que ce soit Back-Kajsa qui tienne la première place. La bonne qui l'a élevée, choyée, portée dans ses bras. Une fille qui avait bien ses trois aunes de haut, le visage taillé à la serpe, aux traits durs et sombres, les mains rudes, couvertes de verrues, auxquelles les cheveux de l'enfant, lorsqu'elle la peignait, se prenaient et restaient accrochés. Avec cela, ne sachant, quand sa mère l'avait engagée, ni faire un lit, ni allumer un poêle. N'aimant pas à jouer avec les enfants, ne leur disant jamais un mot d'affection, les voulant toujours tranquilles sur leur chaise. Seulement, lorsque la petite Selma s'aperçut, en se réveillant, que ses jambes refusaient de la soutenir : « Eh bien, mais, il ne faut pas pleurer pour cela, ma petite Selma ! » dit-elle. « Je te porterai, moi ». Et, de fait, de ce

(1) Stockholm, A. Bonnier, éditeur.



Digitized by Google

jour jusqu'à la guérison, ce fut elle qui la promena partout, dans les appartements et dehors, sur son dos, dans ses bras, la montrant fièrement à tout venant, comme l'enfant la plus extraordinaire qui fût. Pensez, une enfant que personne ne pouvait guérir, ni les médecins, ni le rebouteux, non, pas même la fameuse sorcière du Hœgberg, si puissante, cependant, qu'elle était capable de mettre le feu à une maison, rien que de la regarder.

Après la bonne, la grand'mère. Sa grand'mère paternelle, qui, si Back-Kajsa ne savait ni légendes, ni chansons, passait, elle, ses après-midi entières à conter et à chanter. D'où tenait-elle tout cela? Des choses si merveilleuses que, les petits s'étonnant, elle les regardait au fond des yeux et de son ton le plus persuasif : « Mais tout ce que je vous dis là est vrai », leur faisait-elle, « aussi vrai que je vous vois et que vous me voyez ».

Lorsque la grand'mère fut morte, ce fut la vieille gouvernante surtout qui leur racontait des histoires. Celle du Nixe, par exemple, qui, certainement, eût entraîné Lisa Maja au fond de l'eau, si le cheval qu'elle montait, vous savez, une de ces bêtes qui ont plus d'entendement que les hommes, ne l'avait, malgré elle et bon train ramenée à la maison. Cette gouvernante, c'est la chronique vivante de la famille. Oh ! elle a bien eu sa petite histoire, elle aussi, dans le temps, la brave Barn-Maja ! Et, bien qu'elle soit dans les soixante et dix ans, elle ne sait plus au juste, si son menuisier qu'elle a jadis planté là au bout de quinze jours de mariage, parce qu'il buvait tout l'alcool qui aurait dû lui servir pour son ouvrage, et qui, après tout, n'est peut-être bien pas mort, s'avisait de venir la chercher : c'est qu'elle serait obligée de le suivre, oui ! Et alors, mon Dieu ! qu'est-ce que deviendrait Maarbacka ?

De ces histoires mainte nous était déjà connue et nous retrouvons ici, dans l'original, telle scène pittoresque à laquelle l'auteur nous avait fait assister dans ses précédents récits. Où donc avions-nous rencontré celle de « la crêpe au rêve » ? Comme je traduis mal la « drompannkaka » suédoise ! N'est-ce pas dans le « Liljekronas Hem » ? Je crois bien que si. Vous avez lu, n'est-ce pas ? « Le merveilleux voyage de Nils Holgersson ». Saviez-vous que c'était une histoire vécue ou presque? Un beau jour

Digitized by Google

d'avril, à Maarbacka, des bandes d'oies sauvages passant dans le ciel, les oies de la ferme s'étaient émues et voilà que le jars, tout d'un coup, s'était élevé dans les airs et était parti, lui aussi. Ne l'ayant pas vu revenir, le soir, ni le lendemain, on l'avait cru mangé par les renards ou enlevé par les aigles et l'on n'y pensait plus. Quand, à l'automne, les oies sauvages redescendant du lointain Nord, soudain, il était apparu, ramenant une compagne et neuf petits. Ce qu'il a vu, le jars, dans son voyage, lui, ne saurait vous le raconter. Mais imaginez qu'il ait emporté sur son dos un petit garçon, éveillé et intelligent. — C'est impossible ! — Qu'à cela ne tienne ! Ce petit garçon avait été, à la suite d'une désobéissance, transformé en un tout, tout petit, petit nain... Et c'est tout le sujet de cet admirable récit, qui est bien l'un des plus jolis livres d'enfants que je connaisse.

On sentait bien, à lire la « Gœsta Berlings saga », qu'elle aussi avait été, en partie, vécue. Dans « Maarbacka », nous apprenons jusqu'à quel point et par qui. Nous y faisons la connaissance des principaux personnages et ce sont les membres de la famille Lagerlœf elle-même, un oncle de l'auteur et son propre père. C'est surtout le porte-enseigne Karl von Wackenfeldt. N'était-ce pas lui qui, autrefois, passait pour le plus bel homme du Vaermland, pour ne pas dire de la Suède entière ? Ne fut-ce pas lui la coqueluche des dames de Stockholm en ce fameux hiver de 1820 qu'il demeura dans la capitale sous le prétexte d'y passer un vague « examen d'arpentage » ? Qui, mieux que lui, sut organiser une partie de traîneaux, conduire avec plus de brio un cotillon ? N'était-ce pas lui aussi qui avait une si irrésistible chance au jeu qu'il trouvait le moyen, lui, le simple sous-officier de province, de dépenser presque autant qu'un lieutenant de la garde ? Ce Wackenfeldt maintenant est une sorte de parent pauvre dont personne dans la famille ne s'occupe plus que les enfants qui l'aiment pour les histoires qu'il leur conte et dans lesquelles toujours il tient le rôle le plus édifiant. C'est le major Ehreacrona, un Finlandais de naissance, qui avait été jadis un grand seigneur et qui maintenant s'est terré dans une maison de paysan où il vit aussi pauvrement que le Fanjunkar de Wackenfeldt. C'est monsieur Tyberg, ancien tambour au régiment de

Digitized by Google

Vaermland, devenu par la protection du lieutenant Lagerlœf, instituteur dans une petite localité du voisinage. Et bien d'autres encore. Tous, ils venaient passer un jour à Maarbacka, à l'occasion des fêtes de Noël, avant que le tonneau de bière ne fût complètement vide. Comme ils n'étaient pas gens à perdre leur temps à jouer aux cartes et à bavarder, on faisait de la musique. Oh ! ce concert ! Si madame Lagerlœf en personne n'eût tenu le piano d'accompagnement, nous le croirions, en vérité, donné par Gœsta Berling lui-même et les cavaliers, ses amis.

Sur le sofa, entre les fenêtres, les enfants Daniel et Jean, Anna et Selma et Gerda, assis, immobiles, étaient tout yeux et tout oreilles. Ils pouvaient bien se tenir tranquilles, eux, puisque les grandes personnes s'amusaient comme des enfants ! En entendant le major chanter : « Nobles ombres, ancêtres vénérés », ils avaient idée que c'était lui-même qu'il chantait et les autres qui jouaient là dans cette salle, car, pour ces petits, ils étaient comme les revenants de quelque chose de disparu, les ombres d'une époque riche et brillante, dont ils ne pouvaient percevoir que ce faible reflet.

Ce passé, dont le reflet avait illuminé son enfance et dont les naïfs et pittoresques récits l'avaient si longuement et amplement bercée, Selma Lagerlœf tenait de la nature les qualités poétiques qu'il fallait pour le recréer et le faire revivre, pour le comprendre d'abord et en saisir l'âme.

Une sensibilité dont la jolie histoire de « L'oiseau de Paradis » nous révèle toute la profondeur.

La petite Selma étant frappée de paralysie infantile, ses parents, en désespoir de cause, s'étaient décidés à l'emmener à la mer. Là, dans la maison où ils avaient trouvé l'hospitalité, leur propriétaire la femme d'un capitaine au long cours, avait raconté à l'enfant que sur le navire de son mari il y avait un « oiseau de paradis », qui le protégeait dans ses longues traversées. « Un oiseau de paradis » ! Il venait donc du ciel où est le bon Dieu. Alors ? Peut-être qu'il pourrait lui venir en aide à elle aussi. Le capitaine étant justement de retour, et, tout de suite, devenu ami avec le lieutenant Lagerlœf, tout le monde est invité à aller visiter le bateau. On emmène, ou plutôt Back-Kajsa y porte

Digitized by Google

la petite malade. Elle la pose sur le pont, pendant que les autres, non sans peine d'ailleurs, sont hissés à bord. L'embarquement terminé, les premières exclamations apaisées, tout à coup, on s'aperçoit que Selma n'est plus là. On la cherche, on l'appelle. Enfin on la retrouve dans la cabine du capitaine, en contemplation devant « l'oiseau de paradis ». Elle y était venue toute seule et toute seule, devant ses parents ébahis, elle descendit de la table sur laquelle elle était grimpée. Elle pouvait marcher.

Le père, la mère, les larmes aux yeux, tous disaient que c'étaient les bains de Strœmstad qui l'avaient guérie et le bon air et la mer et toute la ville. Ils étaient si heureux d'y être venus ! Elle, la petite fille, songeait en elle-même si ce ne serait pas l'oiseau de paradis qui était venu à son secours, l'oiseau de paradis, cette merveille aux ailes frémissantes, venue du pays où l'on n'a pas besoin de pieds et qui lui avait appris, à elle, à marcher sur cette terre, où c'est chose si importante que de le pouvoir.

Cette sensibilité, elle la tenait, sans doute, de sa grand'mère paternelle qui, elle, pressentait l'avenir. Un soir, en 1810, quelques années après son mariage, elle avait déjà deux enfants, qu'elle était assise à la fenêtre de la cuisine à tricoter, au crépuscule, il faisait trop sombre pour coudre, tout à coup, dans la tempête de neige, dehors, elle avait vu passer des loups, dont l'un, puis un second emportaient chacun un petit enfant dans leur gueule. La grand'mère, vivement, s'était levée, renversant sa chaise, et avait couru dehors. Dehors, le soir était calme et doux : il n'y avait ni loups, ni neige. A quelque temps de là, une épidémie de variole lui enlevait ses deux petits.

De sa tante, Louise Lagerlœf, la sœur de son père, la jeune Selma, bien sûr, hérita l'amour des fleurs et l'admiration de la nature. Les fleurs, mademoiselle Louise n'avait point de meilleures confidentes. Aussi l'aimaient-elles comme elle les aimait. Les gens ne comprenaient pas qu'elle pût les faire s'épanouir comme nulle part ailleurs. C'est qu'on ne savait pas qu'elles lui empruntaient les couleurs et l'éclat de son ancien rêve de bonheur.

Autrefois, c'était la coutume d'abattre des coupes de taillis qu'on laissait sécher pour le brûler sur place. Là-dessus, on semait du seigle dans la cendre ; après quoi il y poussait des quantités de

Digitized by Google

fraisiers sauvages et de framboisiers. Le lieutenant semblant vouloir renoncer à ce procédé, mademoiselle Louise se fâcha. « Ma parole », lui dit-elle, « c'en sera bientôt fait de toutes les baies des bois. Où viendront-elles si l'on ne brûle plus de forêts ? Pense un peu, si tout le monde faisait comme toi » ajoutait-elle, « nous ne pourrions plus jamais nous asseoir. les soirs d'été, à regarder tous ces si jolis feux dans les bois à l'entour sur les collines ! »

Non que le lieutenant fût un homme particulièrement pratique. Oh, non ! c'était bien plutôt la fantaisie faite homme et sûrement que c'est lui qui, en jouant, car il jouait avec ses enfants comme un enfant lui-même, a donné à sa fille une partie de son imagination.

Un grand enfant que tout le monde aimait. En traversant Gœteborg, il s'arrête devant l'étalage d'un bijoutier. Emerveillé, il entre, malgré sa femme. Il veut voir de près toutes ces belles choses et il fait entrer après lui toute la famille, au grand ahurissement du commis de magasin et du patron lui-même. Une répartie du lieutenant met tout le monde en liesse. Les tiroirs sont tirés ; toutes les marchandises sont sorties. Tout est montré, rien n'est acheté, et l'on se sépare, enchantés les uns des autres.

« Mais », dit tout bas madame Lagerlœf à mademoiselle Louise, « je ne peux pas te dire comme j'avais peur ! Je pensais qu'on allait nous jeter à la porte ».

« Oui, ça n'aurait réussi à personne autre que Gustave », répondit mademoiselle Louise. « C'est un don qu'il a : personne ne peut lui résister ».

Avec ses enfants, il vivait les histoires qu'il leur racontait, qu'il leur imaginait. C'est étonnant ce qu'il en savait et ce qu'il lui était arrivé d'aventures ! Il est vrai que, s'il ne lui était rien arrivé du tout, il suffisait qu'il eût rencontré sur son chemin une vieille bonne femme pour en faire tout un merveilleux récit.

Certes, Selma Lagerlœf n'a point oublié sa mère, qui s'était chargée de l'instruction de ses enfants et qui apprenait à ses petites filles à coudre et à tricoter des bas; qui, pour les récompenser, leur lisait un conte dans un beau livre d'Andersen, tout plein de si belles images qu'on avait presque autant de plaisir

Digitized by Google

à les regarder qu'à écouter la lecture. Mais c'est, pour le pèlerinage annuel qu'elle fait à la tombe familiale, le jour anniversaire de la naissance de son père qu'elle choisit le 17 août, qui du vivant du lieutenant Lagerlœf, était, pour ainsi dire, devenu la fête du pays.

Léon PINEAU.

---

Digitized by Google

# NOTES ET DOCUMENTS

## Les Précurseurs de la République allemande (1)

### II

### *Charles Follen, auteur du Grand Chant*

Deux partis avaient coexisté dans la *Ligue des Hommes de cœur* qui s'était formée contre l'étranger pendant les guerres de l'Indépendance : celui de Maurice Arndt ou parti monarchique-prussien, et celui de Guillaume Snell ou parti républicain-allemand. Les étudiants qui avaient appartenu à cette ligue, dissoute en 1815, fondèrent à Iéna la *Burschenschaft* qui empruntait ses trois couleurs au drapeau des chasseurs de Lützow, noir et rouge, brodé d'or, et substituait l'idée de l'unité germanique au particularisme des anciennes associations. La fête de la Wartbourg, le 18 octobre 1817, fut l'une des plus importantes manifestations de la cordiale entente des Universités. Cependant, en s'adressant aux étudiants réunis dans la cour du vieux château, le professeur Oken se plaignit de ceux de Giessen, d'Erlangen et de Gœttingue, trop attachés aux couleurs de leurs provinces, et il ajouta : « Vous ne devez pas devenir, les Blancs des Noirs, ou les Noirs des Blancs, mais vous devez être des Universels ; ne vous morcelez pas en partis et ne vous isolez pas de la nation » (2). La concorde parut rétablie le lendemain lorsque tous les étudiants communièrent ensemble dans la chapelle du vieux château. Mais, en réalité, la *Burschenschaft* comprenait, comme la *Ligue des Hommes*, une poignée d'irréconciliables : c'étaient les *Vieux-Teutons* d'Iéna qui avaient installé leur quartier général à Ziegenhain, les *Noirs* ou les *Absolus* de Giessen, rassemblés autour de Charles Follen, jeune maître de la Faculté de Droit.

Le père de Charles Follen, juge auprès du tribunal de Giessen, Christophe Follenius, avait élevé dans la religion révolutionnaire les trois fils qu'il avait eus de son premier mariage et sa fille qui fut la mère de Charles Vogt : il avait appris à ses enfants, en guise de récréation, à jouer à la guillotine (3). Charles, le second de ses fils, interrompit ses études juridiques, commencées à l'Université de Giessen sous la direction du professeur libéral Théophile Welcker, pour s'enrôler en 1813 avec son frère aîné, Auguste, parmi les volontaires qui avaient pris les armes contre

(1) V. *Revue Germanique* du 1er janvier 1924, p. 32 88.

(2) V. Isis oder Encyclopädische Ztg, 1817, XI u. XII, 195.

(3) CARL VOGT, Aus meinem Leben, p. 12.

Digitized by Google

Napoléon. De retour à l'Université, la campagne finie et la paix conclue, il refusa d'entrer dans les corporations provinciales, se vêtit de noir avec ostentation, groupa quelques adhérents et conçut l'idée d'une vaste république chrétienne où les « chargés » n'occupaient pas un plus haut rang que les autres étudiants, où tout était réglé par la volonté du grand nombre dans des discussions générales. L'assemblée des *Noirs* de Giessen vota en 1816 la suppression des corporations et adopta, pour remplacer le *Comment*, un *Miroir d'Honneur* qui tendait à substituer aux duels une cour d'arbitrage. Charles Follen avait rédigé le nouveau code. La déclaration de principes qui fut solennellement proclamée le 11 janvier 1817 par les « Burschen » de Giessen les fit passer pour des terroristes et des traîtres aux yeux des séparatistes hessois qui arboraient à leur chapeau la cocarde de leur souverain. Dans un pamphlet anonyme, *Die deutschen Rot- und Schwarzmäntler*, qui fut brûlé sur le Wartenberg, ils étaient traités de jacobins et de bandits. Le Sénat de l'Université ouvrit une enquête au nom du gouvernement grand-ducal, mais on ne découvrit rien qui fût de nature à fonder les griefs des particularistes. Charles Follen n'assista pas lui-même aux cérémonies de la Wartbourg, mais il s'y était associé de cœur en communiant le même jour à Giessen avec ses amis.

Promu docteur en droit civil et ecclésiastique au mois de mars 1818, il débuta comme maître de conférences, mais son prestige n'avait pas tardé à dépasser les limites de l'Université : la même année, il avait été chargé par les communes de la Haute-Hesse de rédiger une « humble pétition » en faveur de l'autonomie communale et il s'offrit pour rappeler au grand-duc dans une requête les promesses du Congrès de Vienne. Tombé en disgrâce, il dut quitter sa province et ouvrit à Iéna son cours sur les Pandectes au mois d'octobre 1818. Placée sous l'autorité du grand-duc de Saxe-Weimar, avec Fries, Oken, Luden et Wieland pour professeurs, l'Université d'Iéna était devenue sous la Restauration un brillant foyer de libéralisme. Dans le grand-duché de Saxe-Weimar, l'opposition publiait sans contrainte ses journaux : l'*Opposition*, la *Némésis*, l'*Isis* et l'*Ami du peuple*. Charles Follen trouva, dès son arrivée à Iéna, quelques affiliés des *Absolus*, comme il y en avait dans plusieurs centres, à Darmstadt, à Nassau, à Nuremberg et à Berlin. Il avait une figure séduisante, un large front, des yeux d'un bleu profond, un teint frais et rose, ses cheveux clairs encadrant de leurs longues boucles un délicat visage, l'air à la fois grave et bienveillant et le fanatisme d'un apôtre. Chez lui, comme chez presque tous les jeunes hommes de sa génération, le sentiment religieux et le patriotisme se confondaient, et la démocratie était symbolisée par le christianisme.

Wit-Dörring, qui devint le plus implacable adversaire de Follen après avoir été son intime ami, a donné dans ses *Fragments biographiques*

Digitized by Google

un aperçu de la psychologie des Absolus, assez exact malgré le grossissement : « Dans le Christ nous ne révérions pas le divin médiateur, un médiateur nous semblait superflu, nous ne révérions pas non plus la céleste image de la plus sublime résignation et de la plus sublime humilité, mais le républicain résolu et ardent qui, avec courage et avec joie, méprisant toutes les lois des hommes, mourut pour ses convictions » (1). Les Absolus n'avaient rien de la douceur débonnaire des premiers martyrs chrétiens, mais ils s'acharnaient à leur propagande avec l'impatience des sectaires mahométans. En dépit de l'exaltation de leur foi, la société ne courait aucun danger et leurs doctrines, essentiellement romantiques, ne seraient pas sorties de leur imagination si les difficultés soulevées par leur propagande révolutionnaire n'avaient exaspéré leur ambition. L'idéal de Charles Follen paraît bien avoir été une réforme morale plutôt qu'une révolution politique. Il s'efforçait de ressembler, physiquement et intérieurement, au Christ indépendant dont il commandait à son prochain d'atteindre la perfection dans l'intérêt de la République.

Il fut accusé d'égoïsme et d'orgueil, mais il était sincère sans aucun doute. Comme sa logique n'impliquait aucune restriction, son énergie n'admettait pas les défaillances. Habitué à se maîtriser lui-même, il exerçait une pression irrésistible sur ses amis qui, subjugués par l'ascendant de sa volonté, l'envisageaient volontiers comme le nouveau Messie de la morale politique et lui obéissaient comme à un dictateur. Il raisonnait froidement et discutait avec calme. Son terrorisme ignorait ou négligeait les objections de la pitié. Comme ses disciples lui demandaient s'il espérait pouvoir mettre son système en pratique sans effusion de sang : « Non, leur répondait-il sans s'émouvoir, quand les choses en seront arrivées au pire, tous ceux qui seront chancelants dans leurs opinions devront être sacrifiés » (2). Il a été comparé par Wit-Dörring au farouche Jean-Baptiste (3). Mais le doux et noble Fries, Jean l'Evangéliste, ne laissa pas Charles Follen régner à Iéna sans partage. Jusqu'en février 1819 les deux partis cherchèrent, mais vainement, à se rapprocher, puis Fries cessa de fréquenter les réunions communes et ses élèves suivirent son exemple.

Charles Follen n'acquit pas dans ce nouveau cercle une aussi grande autorité qu'à Giessen ; son entourage immédiat, selon les chiffres de Wit-Dörring, ne comprenait pas beaucoup plus de trente adhérents, et chez Wit-Dörring, dans la réunion où fut agitée par les jeunes régicides la question de savoir s'il fallait tuer le roi de Prusse ou l'empereur de Russie pendant leur visite à la cour de Weimar, il n'y avait pas plus d'une douzaine d'assistants. Mais plusieurs d'entre eux étaient possédés de la folie

(1) De Wit, Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit, I, p. 8.

(2) Charles Follenius, Works I, Life of Charles Follen.

(3) De Wit, Fragmente, I p. 35.

Digitized by Google

du sacrifice : tel cet infortuné Charles Sand qui n'était pas même républicain et qui devint le meurtrier de Kotzebue. Parmi les livres que ces zélateurs cherchaient à répandre figuraient le Catéchisme de Schulze, l'Histoire populaire de l'Allemagne par Hofmann, et le Miroir des princes, ou recueil d'anecdotes scandaleuses sur la vie privée des grands et des petits souverains.

Charles Follen fut soupçonné d'avoir joué imprudemment avec l'enthousiasme de ceux qui l'écoutaient et d'avoir voulu, sans se compromettre, armer leur bras pour la vengeance. En avril, on fit des perquisitions dans sa maison et on confisqua ses papiers ; on l'arrêta le 11 mai et on le conduisit devant la Commission d'enquête qui siégeait à Weimar, à laquelle il refusa de révéler les moindres détails ; d'abord relâché, il fut plus tard confronté avec Charles Sand ; comme il n'avait pu être convaincu d'aucun chef si ce n'est d'avoir prêté au coupable l'argent du voyage, il fut finalement mis en liberté. L'autorisation de continuer son cours à Iéna lui était retirée.

Ses doctrines politiques, autant qu'il les a fait connaître, ne contenaient de réellement subversif que le dogme de la résistance radicale à l'autorité brutale, car il conseilla de répondre par la force à la violence ou par la ruse à l'injustice. Il portait régulièrement le *Contrat Social* dans sa poche (1) ; il avait pour Robespierre, disciple de Rousseau, une admiration presque sans bornes. D'autre part, il vécut dans l'atmosphère de la philosophie intuitive, ce qui modifia d'autant plus sensiblement son idéologie qu'il était, par esprit de famille, prédisposé au mysticisme. En sorte qu'il se montra catégorique et sibyllin, nihiliste avec sérénité.

Charles Follen avait composé des vers dès l'enfance, avec son frère aîné Auguste. La vogue des sociétés de gymnastique au temps du réveil national et la guerre de l'Indépendance lui inspirèrent les poésies obligatoires sur le thème *frisch fromm froh frei*, strophes de rhétoricien guindées et maladroites, sans originalité, mais non sans élan : « Le berceau de la Liberté, ton cercueil, ô Tyrannie, sera charpenté dans l'arbre de la gymnastique. Le gymnaste avec ses armes traverse au pas de charge la rase campagne, franchit les fossés, se jette dans les flots ou sur le coursier qui se cabre, s'élève dans les airs, descend dans les ravins ; il ne connaît pas de liberté sans égalité et son cœur ne brûle que pour Dieu et pour son peuple » (*Turnbekenntnis*). Il célébrait dans deux hymnes parallèles la conjuration du Rütli et le complot d'Egmont, l'hymne des Suisses et l'hymne des Néerlandais où se remarque cette apostrophe aux princes : « Dieu dit : oui, vous dites : non, jusqu'au jour où, dans la lueur de son tonnerre, il descendra pour vous foudroyer tous » ! (2). Ces poésies seraient tombées dans l'oubli et le nom de

(1) Selon Schulz, Briefwechsel eines Staatsgefangenen u. seiner Befreierin, t. II, p. 119.

(2) V. *Bundeslied der mit Egmont verschworenen Niederländer.*

Digitized by Google

Charles Follen ne survivrait pas dans la littérature s'il n'était pas l'auteur du chœur des *Trente et Trente-trois*, plus connu sous le nom de *Grand Chant*.

Ce chant dont le titre renferme une allusion aux trente tyrans d'Athènes, un avertissement pour les trente-trois tyrans allemands, aurait été, si nous en croyons le délateur Wit-Dörring, composé par Charles Follen à Giessen et imprimé à 6.000 exemplaires aux frais des étudiants avant son arrivée à Iéna. La veuve de Follen écrit qu'il fut publié et distribué par Sand et qu'il est dû à la collaboration de Charles Follen et de ses amis bien qu'il en ait renié la paternité dans les interrogatoires que lui fit subir le juge d'instruction. J'en connais trois versions qui ne cadrent pas : celle de Mme Follen, celle de Wit-Dörring et celle de Treitschke. Celle de Mme Follen est la plus courte ; celle de Treitschke, une analyse avec fragments à l'appui, répond à peu près à celle de Wit-Dörring, mais les citations s'écartent çà et là du texte original : avons-nous affaire à des variantes ? Peut-être celle de Mme Follen, correspondant au brouillon qu'en avait conservé son mari, reproduit-elle exactement ce qui fut son œuvre ; peut-être la fin n'a-t-elle été ajoutée par Wit-Dörring que parce que Wit-Dörring lui-même en était l'auteur ; ou bien Charles Follen écrivit seul le début à Giessen et le reste fut achevé par ses amis à Iéna.

Le poème s'ouvre par un prélude où, pour secouer l'oisiveté des princes et l'inertie du peuple, le poète annonce la conflagration du monde et le crépuscule des faux dieux. Sur un rythme large et vigoureusement marqué par les redoublements, le prélude donne la note dominante : « Debout ! Debout » ! L'épigraphe qui est placée après le prélude pour le motiver reprend l'idée de la révolte avec moins d'ampleur, mais avec un réalisme plus violent : « Quand les fleuves deviennent des marécages, quand les ruisseaux et les fontaines sont empestés, que les joyeux poissons y meurent et que les crapauds et les reptiles au contraire s'y engraissent, il faut que les éclairs déchirent le ciel, il faut que les craquements des orages en fureur se fassent entendre, pour que ceux qui ne sont que des ombres deviennent des hommes, pour qu'aux ténèbres de la nuit succède le jour ! » Le poète imagine ensuite qu'un vieillard au seuil du tombeau, jetant un regard en arrière, se lamente sur la déchéance de sa patrie pour laquelle il est prêt à verser les dernières gouttes de son sang, — et la jeunesse lui répond. Le vieillard s'exprimait comme les bardes de Klopstock qui chantaient en s'accompagnant de la harpe ; la réponse de la jeunesse résonne comme une fanfare des chasseurs de Lützow. La République est invoquée, la cause populaire opposée aux guerres de mercenaires, la tyrannie des *trente-trois* menacée par la Liberté, l'Egalité et la Divinité réunies. La jeunesse parle au peuple accablé et mourant ; un murmure de colère passe dans les rangs de la foule où plusieurs voix entonnent l'appel aux armes : Riches et pauvres, frères, « donnez-vous la main, tuez vos tyrans, délivrez le pays ! »

Digitized by Google

La seconde partie s'intitule : *La Table du Seigneur dans la Nuit et dans la Forêt.* Elle présente la description poétique d'une réunion d'*Absolus* : vêtus de noir, avec leurs poignards luisants à la ceinture, ils défilent silencieusement, à minuit, à la lueur des torches, entre les sapins et les chênes, et s'assemblent dans une clairière où un rocher leur tient lieu d'autel ; ils jurent à genoux de mourir pour la liberté ; un feu est allumé par les deux plus anciens sur l'autel près duquel ils viennent tous communier tour à tour ; ils chantent des cantiques et s'embrassent. Ce tableau, rempli de détails précis et vivants, d'après nature, fut sans doute inspiré à Follen par la commémoration de la fête du 18 octobre dans le cercle de Giessen.

Les stances qui suivent résument les conceptions morales et politiques de Charles Follen. L'âme du poète s'est confondue avec celle de Jésus par la communion : « Tu dois devenir un Christ, s'écrie-t-il, le Fils de l'Homme était comme toi un enfant de cette terre, le néant a été anéanti dans ton être, Dieu te jugera comme tu te seras jugé toi-même » ; et plus loin : « Où règnent le droit et la liberté, la divinité se développe dans l'humanité ». L'évocation religieuse prend finalement un tour biblique : le chrétien demande au Dieu d'Elie de l'exaucer, il s'immole à Jéhovah et conjure le peuple d'égorger les prêtres de Baal et de Moloch.

Ici s'arrête le texte de M^me^ Follen. Les vers que Wit-Dörring a reproduits sont encore plus sanguinaires. Rien, pas même l'échafaud, ne découragera les martyrs : « Tu dois traverser une Mer Rouge, rouge du sang de tes fils qui se sont sacrifiés pour toi ; ainsi sera exterminée la race des Pharaons, ils seront engloutis avec leurs chevaux et leur suite, leur couronne et leur armée ». L'histoire du christianisme est retracée à grands traits dans l'*Hymne du Nouvel An* : son triomphe sur la décadence romaine grâce aux invasions germaniques, son triomphe sur la décadence papale, grâce à Jean Huss et Martin Luther. « Une triple croix apparaîtra, continue le poète, quand dans les flammes de l'autel de l'Allemagne les deux épées en forme de croix, celle du pouvoir temporel et celle du pouvoir spirituel, s'uniront en se croisant ; alors apparaîtra dans le milieu de la croix la plus haute, la troisième ! » Comme Harmodius et Aristogiton, unis par les liens antiques de l'amitié, les ligueurs renverseront le despotisme et détruiront la servitude. « L'ange de l'humanité réclame la mort du maître et celle du valet ; le cœur dit à l'airain : Cierge sanglant, éclaire dans la droite la balance du droit ». Le mauvais goût de ces images rivalise de splendeur avec les plus belles perles du langage amphigourique. « Que le couteau de la Liberté soit brandi ! Hourrah ! que le poignard soit enfoncé dans la gorge de la victime ! Elle attend près de l'autel de la Vengeance, parée d'habits de pourpre, de couronnes et de rubans ! » La Sainte-Vehme poursuit les courtisans voluptueux, brûle le trône des rois, prépare l'avenir de la nouvelle humanité. Déjà, dans

Digitized by Google

une vision prophétique, le poète voit s'allumer sur les montagnes les feux de la délivrance comme une immense auréole. « Géante Allemagne, brise tes chaînes ! Que le marteau-tonnerre de la Liberté fracasse tout ! Que la force des coups réduise en poussière la ruse des serpents et la rage des tigres ! Que le bleu des épées devienne le rouge de l'aurore ! Que l'éclair des épées tressaille et que tu sois tuée dans les flots de la mer, engeance des despotes ! »

La fin du *Grand Chant* avec ses hyperboles incohérentes, probablement étrangère à Charles Follen, semble même, étant donnée la transparence de certaines allusions, postérieure à la mort de Charles Sand qui ne fut exécuté par le bourreau que le 20 mai 1820. Or, avant la fin de l'année 1819, Charles Follen s'était décidé à quitter l'Allemagne où la suspicion des gouvernements lui rendait l'existence intolérable. Il avait passé l'hiver à Paris dans la société de Lafayette, de Benjamin Constant, de Victor Cousin, de l'abbé Grégoire et de l'avocat Rey. Expulsé de France par ordre du roi, il avait accepté en Suisse l'hospitalité de Bentzel-Sternau et avait fini par être nommé à l'école cantonale de Coire comme professeur de latin et d'histoire religieuse. En 1821, le Congrès de Troppau avait inutilement demandé son extradition ; mais Charles Follen donna lui-même sa démission parce qu'il était en désaccord avec le Consistoire du canton sur la doctrine religieuse. Il ouvrit un cours de droit à l'Université de Bâle ; la Sainte-Alliance réussit à le faire expulser en 1824. Il s'embarqua au Havre pour les Etats-Unis d'Amérique, le grand asile de la liberté. De Cambridge, il écrivit à ses parents, le 19 décembre 1826 : « Je suis politiquement mort pour l'Europe, ma haine d'émigrant pour les gouvernements de l'Ancien Continent s'est changée en une entière indifférence » ; le 24 août 1829 : « Du reste je produis ici plus de réalités que de poèmes, probablement parce que mes plus hardis poèmes sont ici des réalités ». Il devint citoyen américain en mars 1830 par naturalisation définitive, se fit ordonner pasteur en 1836 et mourut dans un naufrage, entre New-York et Boston, le 13 janvier 1840.

Victor FLEURY.

---

Digitized by Google

# REVUES ANNUELLES

## LE THÉATRE ALLEMAND

Notre dernière revue annuelle n'avait pu porter que sur un nombre restreint de pièces. Cette année, le lot des œuvres examinées est assez considérable pour que nous ayons à réduire sensiblement la part de chacune. — Pour les mêmes raisons de concision, force nous sera de nous borner à mentionner les principales publications concernant le théâtre. Aussi bien en avons-nous recensé en détail déjà trois des principales : Bernhard Diebold : *Anarchie im Drama* (Frankfurter Verlags-Anstalt, 1922) ; Oskar Fischel : *Das moderne Bühnenbild* (Berlin, Wasmuth, 1923), et *Das deutsche Theater, Jahrbuch für Drama und Bühne* (Bonn und Leipzig, Kurt Schrœder, 1923) (1). — De nombreuses références complémentaires figurent, du reste, en notes au bas de notre texte. Ajoutons, à titre purement bibliographique, trois importants ouvrages récents : Max Krell : *Das deutsche Theater der Gegenwart, mit 21 Porträts und Bühnenbildern* (München, Rösl et C°, 1923), 256 S. ; Adolf Winds : *Drama und Bühne im Wandel der Auffassung von Aristoteles bis Wedekind. Ein Brevier* (Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1923), 390 S. ; Prof. Dr Wilhelm Kosch : *Das deutsche Theater und Drama seit Schillers Tod* (Leipzig, Vier Quellen, 1924). Quant aux articles de revues et de journaux, ils sont innombrables. Le germaniste en trouvera un choix fort satisfaisant aux collections du *Literarisches Echo* (*Literatur*) de 1923-4, en particulier aux mois de novembre et décembre 1923 (2). — Mais abordons immédiatement la production dramatique elle-même et voyons en première ligne Berlin.

***

Sur les dix auteurs berlinois que nous présentons, quatre sont déjà connus de nos lecteurs, et tout d'abord **Ernst Barlach** dont nous avons recensé jadis *Die echten Sedemunds*. Son éditeur nous envoie aujourd'hui *Der Findling, ein Spiel in drei Stücken mit Holzschnitten* (3). Les gravures sont belles, expressives, comme toutes celles du même artiste, ce qui ne

(1) On en trouvera les comptes rendus partie au présent numéro, partie au prochain.

(2) Signalons aux germanistes français l'article de Bernhard Diebold sur *le Drame moderne en Allemagne* (*Les Nouvelles Littéraires*, Samedi 4 août 1923).

(3) Berlin, Paul Cassirer, 1922 ; cf. *Revue Germanique* de juillet-septembre 1921, p. 266.

Digitized by Google

veut nullement dire que sa pièce soit mauvaise, ainsi que l'infère, en généralisations par trop sévères, de l'ensemble des productions dramatiques de Barlach, un des connaisseurs pourtant les meilleurs du théâtre allemand, à savoir Bernhard Diebold (1). Nous n'irons pourtant pas non plus jusqu'à l'emphatique apologie d'un autre excellent critique théâtral, qui, lui, porte Barlach aux nues, à savoir Hans Franck (2). Nous nous défions, pour notre part, de ces fantasmagories poussées au noir, tendant à concentrer, pour ainsi dire, toutes les laideurs et toutes les misères, déjà si intensifiées dans le réel, de l'humanité présente, et à leur opposer les splendeurs fulgurantes de l'idéal. Dans cette fantaisie symbolique et mystique encore, il serait facile de relever des exagérations, de l'exaltation ; mais, rapprochées de certaines divagations expressionnistes elles soutiendraient avantageusement la comparaison. Au total, on peut dire que l'expressionnisme d'Ernst Barlach est assez discret. Le sujet qu'il traite n'a rien de très original : deux réprouvés échappent au pessimisme et au désespoir en adoptant un enfant trouvé, symbole de grâce divine couronnant l'amour et récompensant la charité humaine : « Aber dass du bist, ist gut, In dir ist Gnade und ausser dir ist Grauen... Ich Gnadenquelle brauche selbst Gnade, um zu springen ; wenn das Meer vertrocknet, müssen die Quellen verdursten... Du bist der Weg, du bist die Pforte ! » (3). On voit que ni mysticisme, ni style n'ont en somme rien d'excessif ou d'excentrique, et la pièce, dont tout l'agrément à la lecture n'est pas dû exclusivement aux illustrations, a des qualités poétiques et scéniques indéniables. Enfin, il fait toujours bon, par les temps qui courent, entendre prêcher, où que ce soit, pourvu que ce soit sincèrement, humanité, pitié, espoir et tendresse ! Or, la sincérité de Barlach ne saurait être mise en cause (4).

La destinée de Frédéric II n'a cessé d'inspirer romanciers et poètes dramatiques, et de même que, de nos jours, Walter von Molo lui a consacré une série de romans, Paul Ernst, Hermann Burte, Emil Ludwig, d'autres encore l'ont évoqué à la scène. Nous avons rendu compte ici même du *Vater und Sohn* de Joachim von der Goltz (5) et recevons aujourd'hui la biographie dramatique en deux parties de **Hermann von Bœtticher** intitulée *Friedrich der Grosse* (6). — La première partie, *der Kronprinz*, retrace en quelques scènes sobres et pathétiques l'époque de 1730 à 1740 où s'affirme de plus en plus tragique la rivalité entre le père et le fils. La deuxième, *der König*, moins morcelée, mieux construite peut-être, mais handicapée au point de vue du dualisme fondamental par

(1) *Anarchie im Drama*, Frankfurter Verlags-Anstalt, 1922, p. 302.
(2) *Literatur*, 1er juillet 1923, vol. 1032-33.
(3) P. 39, 51.
(4) Cf. l'article de Ludwig Wagner : *Der Dramatiker Ernst Barlach* (*Der rote Strich*, 1923, N° 4).
(5) Cf. *Revue Germanique* de juillet 1922.
(6) Berlin, Fischer ; 1re partie, *Der Kronprinz* (1917) ; 2e partie, *Der König* (1922).

Digitized by Google

l'absence d'un des protagonistes déroule le film historique de 1740 à 1786 et recourt à l'opposition moins grandiose du fanatique Jésuite Guarini et de son disciple Michael au cœur tendre. Peu à peu, au laminoir de l'expérience royale, au creuset des responsabilités et dans l'enfer des batailles (Mollwitz, Kollin, Kunersdorf), l'âme du plus sensible et du plus pacifique des monarques est ramenée à la tradition militaire de ses ascendants, rivée à la discipline la plus rude, et en fin de compte, complètement réconciliée avec la mémoire de son père. Nombreux épisodes saisissants ou pittoresques, force passages de pieuse reconstitution, et toujours vigueur et simplicité de style, toutes qualités que vient un peu déparer au dénouement une apothéose par trop mélodramatique. Au total, on peut cependant conclure avec Bernhard Diebold que « cette tragédie en deux parties représente l'inhumation respectueuse de l'esprit prussien par un noble prussien » (1).

De la même maison nous recevons deux pièces d'inspiration et de forme bien différentes de la précédente. Et tout d'abord, *Die Geburt der Jugend* d'**Arnolt Bronnen** (2), un de ces « Schreidramen » dernier cri (sans jeu de mots !) d'expressionnisme moderne. L'auteur nous avertit que *Die Geburt der Jugend* a été conçue « en 1914, un an avant *Vatermord*, avec lequel elle forme un tout ». Or on sait que *Vatermord*, présenté pour la première fois par la « Junge Bühne » au Deutsches Theater le 14 mai 1922, a obtenu un réel succès. Bernhard Diebold se demande pourquoi, car, écrit-il « cette œuvre souffre d'une obsédante psychanalyse qui s'assouvit dans le corporel et, au point de vue artistique, dégénère en naturalismes » (3). De son côté, Ernst Heilborn s'étonne de « ce parricide qui, son forfait accompli, conserve assez de souffle pour poursuivre d'assiduités incestueuses sa propre mère » (4). Mais revenons au drame-cri » *Die Geburt der Jugend* ! Il s'agit de traduire, d'exprimer par des cris, n'importe comment, les aspirations, les révoltes, les désespoirs, les fureurs d'une jeunesse trop longtemps asservie, baillonnée, comprimée... Les germanistes possédant un exemplaire de Diebold trouveront (p. 315-17) un long extrait emprunté à August Stramm précédant et illustrant la théorie du « Schreidrama ». Aux autres nous pourrions offrir ici l'équivalent. Par ailleurs, lorsque surgit ce fragment de dialogue :

Einer : Kein Funken Wahrheit ist in Dir
Andrer : Kein Funken Jugend ist in Dir,

on se surprend à hocher la tête. Et quand, dans *Gassenhauer*, le jeune Karl, les poings fermés, exprime sa colère, la tirade est intéressante comme échantillon de délire ; mais à la fin, maître et élève rivalisent dans

(1) *Anarchie im Drama*, 310.
(2) Berlin, Fischer, 1922.
(3) *Anarchie im Drama*, *Vorwort*, p. 4.
(4) *Literarisches Echo*, 1er juillet 1922.



Digitized by Google

le même style et l'on s'interroge alors à nouveau. Remarquons l'absence presque totale de ponctuation, de séparation entre les phrases, de majuscules. Ne s'agit-il pas d'« exprimer » la convulsivité ou les hoquets de l'emportement ? Pour la diction adéquate, consulter Diebold (317-8). La seule chose qui importe, c'est de crier, de hurler que les enfants en ont assez des parents, assez des maîtres (1). Si le titre commun ne suffit pas à révéler à tous les lecteurs la signification des trois premières scènes, la quatrième (*Inkarnation*) nous paraît susceptible d'éclairer le sens nietzschéen du titre. Elle est, d'ailleurs, la mieux venue. Quel mal y a-t-il, au fond, à écrire ou a prononcer *ja* avec 4 j, *heija* avec 2 j et 3 a, *jo* avec 3 h, 3 j et 3 o, *auf* avec 4 a, *weg* avec 4 e, et *ein* avec 5, pourvu que l'ensemble des éléments phonétiques et rythmiques rende conformément à l'intention de l'auteur la danse frénétique, endiablée, dyonisienne qui « incarne » la naissance de la jeunesse ? Cette jeunesse est-elle rassurante à ne parler que de « Mord », de « Rache » et surtout de « Gier » ? C'est là une autre question !

La seconde pièce à laquelle nous faisions allusion est une comédie en trois actes de **Siegfried Trebitsch** ; *der Geliebte* (2). Un mari trompé divorce, mais en même temps, adopte sa femme comme si elle était son enfant. L'héroïne se remarie avec un brave homme pour se libérer de son ex-amant qui l'a suivie. Elle trompe son second mari avec son premier amant pour se démontrer à elle-même sa liberté et aussi se rapprocher de son premier mari que finalement elle retient comme amant. S'il y consent, qu'y pouvons-nous ? Mais que pouvons-nous également à cette élucubration, trop laborieuse pour être gaie, trop excentrique pour être prise au sérieux ! Certes, la bonne volonté, ni même un réel sens psychologique ne manque à l'auteur, qui dédie sa pièce à Hermann Bahr et dont au moins une de ses comédies antérieures, *Frau Gittas Sühne*, a été accueillie avec faveur au Burgtheater.

Nous ne savons pas où a été représentée *Die bunte Venus*, comédie en quatre actes d'**Emil Peschkau** (3), ni même si elle a été représentée. Nous en avons suivi d'un bout à l'autre l'intrigue aussi minutieuse qu'anodine, et ne nions pas qu'il ne se trouve un public pour y prendre au moins partie du plaisir que l'auteur promet lui-même dans sa préface. Ce qui nous semble plus aléatoire est son autre affirmation à savoir « qu'elle constitue la comédie de notre civilisation de même qu'*Hamlet* en est la tragédie ». Et comme il faut laisser mûrir les litiges, donnons-nous pour l'arbitrage entre Shakespeare et Peschkau un peu de recul.

Au nombre des poètes dramatiques qui marchent actuellement en

(1) Cf. p. 31, 35, 43, la répétition du « *ich will nicht* » ou « *ich kann nicht nach Haus gehn* » (*Schulfest*).

(2) Berlin, Fischer, 1923.

(3) Berlin, 1923, Selbstverlag (Dahlemerstr. 23).

Digitized by Google

tête des jeunes, on peut signaler **Wilhelm Schmidtbonn** dont le professeur Carl Enders suit et décrit avec la plus bienveillante perspicacité la carrière déjà très productive (1). Nous n'avons jusqu'ici eu l'occasion d'apprécier que sa très belle *Passion* (2) ; mais voici sa *Fahrt nach Orplid, ein Drama unter Auswanderern in drei Aufzügen* (3), dont l'affabulation s'apparente à une pièce de Rolf Lauckner que nous allons examiner tout à l heure. Drame de nostalgie qui se joue « sur un voilier au cours de la traversée de l'Océan avant d'aborder au Pérou ». Dégoûté de la vieille Europe, de ses guerres et de ses hontes, Orphal s'enfuit. Dans une vallée des Andes, où il emmènera sa femme et sa fille, il veut se créer une nouvelle vie, toute de travail innocent, utile, et sa fille y attendra la venue de l'homme noble et fort avec lequel elle fera souche d'une génération rénovée. Sa femme et sa fille le suivent, non point par enthousiasme pour son plan, mais par attachement à sa personne. Un jeune homme objecte à l'explorateur idéaliste qu'il n'a pas le droit de sacrifier à ses rêves deux autres existences. Le pays où il les entraîne, c'est le pays d'utopie, Orplid le mirage, Orplid l'insaisissable patrie des poètes :

« Du bist Orplid, mein Land, das ferne leuchtet » (4).

L'épouse suit fidèlement son mari, mais elle meurt en vue de la rive étrangère. Elle et sa fille ont besoin de la société des hommes qu'Orphal fuit. Au second acte, la jeune fille, malgré le serment qu'elle a fait à son père de ne jamais le quitter, sent qu'elle s'en détache intérieurement et qu'elle aime le jeune homme qui, lui, s'est promis de la sauver. A bord se querelle une équipe d'ouvriers qui, sous la conduite d'un marchand, émigrent vers des parages meilleurs. La chanson *Was ist das für ein Leben hier ?* constitue en quelque sorte le centre lyrique de la pièce (5) et fait, du reste, songer au lied de Hebbel *Der junge Schiffer*. — Lassé par les incessantes discordes des ouvriers, le marchand les abandonne. Ils se tournent vers Orphal, mais ce dernier ne veut plus rien entendre, plus rien savoir de l'esprit d'Europe. Le jeune homme achève alors de détourner la jeune fille des plans de son père, et il obtient d'elle le don total. Ici commence le troisième acte. On voit la simplicité du plan, de la conception. Celle du style est adéquate. Comme le remarque Carl Enders (6), d'une pièce à l'autre, Schmidtbonn se libère de l'accessoire, de l'ornement, de l'arabesque, s'attache de plus en plus à dégager l'essentiel, la pure ligne classique. La plupart de ses drames sont en trois actes. — Avant d'aborder,

(1) *Jahrbuch* 1922-23, p. 55-68 ; cf. dans le *Rheinischer Beobachter* (II, 17) l'article de Julius Bab : *Schmidtbonn als Dramatiker* et celui de Heinz Stolz : *Wilhelm Schmidtbonn und der Rhein*.

(2) *Revue Germanique*, octobre décembre 1920.

(3) Berlin, Erich Reiss, 1923.

(4) Eduard Mörike, *Gesang Weylas* ; cf. les commentaires d'Erich Sieburg, *Schöne Literatur* du 3 mars 1923.

(5) Le dionysisme modéré qui s'exprime par la bouche du « Trunkener » (29-31) a son écho, en mot de la fin, au dénouement (p. 60).

(6) *Jahrbuch*, 67-8.

Digitized by Google

une nouvelle déception est réservée à Orphal : un policier lui apprend que le jeune homme a commis des malversations et qu'on va l'arrêter dès qu'il mettra pied à terre. Or, le père trouve sa fille dans les bras de l'escroc. Même lorsqu'elle apprend la vérité, cette dernière se refuse à quitter celui qu'elle a choisi; elle veut l'aider à se racheter, à se réhabiliter. Orphal les laisse alors partir ensemble. Lui-même demeurera seul, fidèle à son plan. Il se résoud maintenant à servir de guide aux ouvriers, comptant gagner le cœur de leurs enfants et faire pour eux ce qu'il aurait voulu faire pour sa propre descendance. Mais tant d'épreuves ont épuisé sa force et au moment où le navire accoste, lui-même s'écroule sur le cercueil de sa femme. Il meurt, mais son rêve demeure, et à l'homme d'argent qui demande s'il est possible d'améliorer le monde « avec un rêve », un des ouvriers réplique : « L'avez-vous fait progresser davantage avec votre réalité ? »

Nous avons déjà à deux reprises entretenu nos lecteurs de **Rolf Lauckner**, poète de la « Sehnsucht ». Sa fécondité est remarquable, et voici un de ses nouveaux drames : *Die Reise gegen Gott* (2). Cette fois, la nostalgie ne s'exerce plus à vide, elle a son objet et, du même coup, son caractère morbide s'atténue. Il se produit ce paradoxe magique que plus l'inspiration idéaliste est nette et précise, et plus les personnages, ayant trouvé une direction et un but, progressent en vérité vivante et en vigueur réaliste.

Die Wurzelkraft im Menschen treibt zum Eilen,
Die Gegenkraft im Menschen treibt zum Weilen,

dit un sonnet de Hebbel (3). — Le peintre Reimer Pilgrim aspire à partir, à s'en aller vers « ces îles du Pacifique » où il échappera à l'enveloppement et à l'envoûtement du Nord nébuleux. Nous songeons au cri pathétique de Gœthe das ses *Elégies romaines*, à un des motifs essentiels de la *Prière sur l'Acropole* de Renan. Mais la femme est plus « tellurienne » que l'homme (encore une théorie de Hebbel !) et la fiancée de Pilgrim cherche à le retenir. Il y a donc déjà deux conflits déclenchés : celui qui va se dérouler entre Pilgrim et Sabine, et celui qui se livre dans l'âme de cette dernière entre son attachement à la terre natale et son amour pour l'amateur de lointains voyages. Un antagonisme subsidiaire s'ajoute du fait qu'un ami de Reimer s'éprend de Sabine et cherche à la retenir : duel Amitié-Amour ! Quelle va être ce que les physiciens appelleraient « la résultante du parallélogramme des forces ? » — Elle sera tout d'abord centrifuge : les deux époux partent. En cours de route, ils rencontrent un couple de « déracinés ». La femme, rongée de Heimweh, renforce de son exemple le mal du pays déjà intense de Sabine, laquelle ne s'en défend

(1) Cf. *Revue Germanique* de juillet 1922 et juillet-septembre 1923.
(2) Berlin, Erich Reiss, 1923.
(3) *Der Mensch* éd. R. M. Werner, VII, 176.

Digitized by Google

plus du tout lorsque les premiers appels d'instinct maternel lui font sentir quels liens mystérieux enchaînent la mère à l'enfant, et l'enfant au sol. Et tandis que Pilgrim s'écrie : « Mich ruft die Arbeit », Sabine maintenant lui réplique : « Und mich ruft die Erde ». Complètement isolé et désolé, le héros va succomber à son tour à la « νόστος-ἄλγη ». Dans son délire, il cherche à évoquer sur le sable brûlant un paysage de neige. Un vieux chef de tribu et sa petite fille essayent de le consoler. Réminiscences de Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et Henri Heine. Finalement, la mère arrive à temps pour recueillir le dernier soupir de son enfant qui s'endort, comme jadis, dans ses bras (1). — Ainsi donc : pays natal, culte filial, Heimat, tel est, d'un mot, le dénouement réel de la pièce et ce que Hebbel appellerait sa formule de « Selbstaufhebung », car la nostalgie s'y supprime en quelque sorte elle-même. Heimat ! On pense à la pièce de jeunesse du « Stiefvater » de Lauckner, Hermann Sudermann ; mais il suffit de lire *Die Reise gegen Gott* pour mesurer toute la distance entre les deux manières (2). Dans son *Anarchie im Drama* (p. 304), Diebold nous paraît traiter Lauckner avec trop de désinvolture en le considérant comme un narratif pur . Nous nous attacherons d'autant plus à mettre en lumière son talent de poète lyrique et de poète dramatique (3).

Venons-en maintenant à un « as » du théâtre allemand moderne : **Georg Kaiser**. Nous avons déjà recensé ici même sa *Juana* et son *Gilles und Jeanne* (4), et ne connaissions encore sa *Flucht nach Venedig* (5) que de réputation, en particulier par les dithyrambes de la *Berliner Zeitung am Mittag* du 15 février 1923 et la sévère critique d'Ernst Heilborn au *Literarisches Echo* du 1er mai 1923. La pièce reçue, nous nous sommes empressé de la lire, et n'avons pas été déçu. Sujet : les amours de George Sand et de Musset à Venise. Tout le monde connaît. Le problème ? Transformer ce roman vécu en drame en quatre actes ! Kaiser tient la gageure avec une déconcertante virtuosité. Dès le premier acte, l'atmosphère est tissée, nous flottons entre la Venise d'*Amori et dolori sacrum* et le Paris de Dumas, de Mallarmé et de Balzac. Il viendra bien s'y mêler quelques flocons de brume germanique, mais légers, très légers. Accès de coquetterie de l'auteur, qui semble nous dire : « Vous savez !

(1) Cf. Hebbel « Ich lag ein kleines Kind in meiner Mutter Schoosse », *Leben und Traum*, VI, 157.

(2) Cf. W. Œftering dans *Literatur* de novembre 1923, p. 106 : « Heimat heisst die Melodie der Sehnsucht, die durch das Drama schwingt. Es hat kein anderes Ziel als diese Melodie und ihre seelische Resonanz sichtbar zu machen ».

(3) Cf. l'article de Theodor Kappstein dans la *Revue Rhénane* d'août-septembre 1923.

(4) *Revue Germanique*, juillet-septembre 1921 et juillet-septembre 1923. — Pour l'ensemble de son œuvre dramatique, voir les articles de Lugné-Poë dans le *Temps* du 13 septembre 1923 et celui de Vialatte dans la *Revue Rhénane* de décembre 1923 ; voir surtout Diebold, *Anarchie im Drama* 133-153, 363-417.

(5) Berlin, Die Schmiede, 1923.

Digitized by Google

c'est Georg Kaiser qui vous raconte tout cela, Georg Kaiser, l'auteur de *König Hahnrei*, *Von Morgens bis Mitternachts*, *Die Koralle*, le magicien des Sosies ! » (1). On oublierait le magicien, tant la magie est réelle ! Pourtant l'exposition est un peu froide. Mais n'est-ce pas voulu ? Il s'agit sans doute de « réfrigérer le bon public », de le préparer ainsi à concevoir l'androgyne, puis à suivre la grande discussion sensualiste et platonicienne sur la coexistence de conscient et d'inconscient, de glace et de flamme dans le duel de ces grands premiers rôles amoureux, à la fois acteurs et spectateurs de leur âme :

Ce n'était plus Rolla qui gouvernait sa vie
C'étaient ses passions. Il les laissait aller
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.
Elles vivaient...

Elle et Lui, Musset et bien plus encore George Sand, cette « vie qui se regarde », voilà toute la pièce. L'âme s'exprimera. Quant aux « choses animales », comme disait Diebold, coulisse et pantomime y pourvoiront (2). Au deuxième acte, l'amoureuse quitte le chevet du malade pour jaser avec sa soubrette allemande émancipée (ô combien !), amour, littérature et « carpe horam ». Musset malade, il faut un autre amoureux. L'expression devient télégraphique (ex. p. 38). Le « médecin italien » apparaît. Après lui, la « jeune femme de l'Anglais » (contraste entre l'amour-jeu et l'amour naïf, p. 49). Coup de foudre, regards, baisers. Le malade surgit au bon moment. Au troisième acte survient l'Anglais. Honneur conjugal contre passion. Fleurets. Brillant exposé par George Sand du grand amour libre, amoral. Vivre sa vie ! Musset reparaît. Son fleuret à lui sera l'ironie mélancolique. Dernier acte, première reprise : mépris contre amour. Tirades sur « l'amour-égoïsme », bien différent de la « haine amoureuse » de Strindberg... Deuxième controverse : amour et littérature (ici le poète nous salue d'un looping en nous résumant sa pièce en deux pages, 88-9). Troisième motif : amour et souffrance. Sand y va encore d'un de ses mots à l'emporte-pièce : « Du littest, ich wollte lieben ! » (90). — Quatrième opposition : amour unique et amour multiple, avec une petite pirouette-réminiscence (3). Curiosité littéraire et curiosité érotique, toutes deux insatiables, inextinguibles, rivalisent, unies jusqu'au bout, dans le cœur innombrable de George Sand. Mais George Sand n'avait pas lu l'*Atlantid* de Pierre Benoît (4). A la fin, Flaubert appelant à Paris (5), elle prend amicalement congé des deux amis rivaux, les quitte en tête à tête, nous allions dire dos à dos et leur laisse en partant cette écaille

(1) Cf. p. 12, 37, 56.
(2) Cf. *Anarchie im Drama*, 53. — Exemples de pantomime aux fins des actes I, II et III.
(3) Gœthe : Die Sterne, die begehrt man nicht... (92).
(4) Cf. 97.
(5) Y attendent aussi « Revue des Deux Mondes » et « Théâtre de l'Œuvre », cf. 21 et 87.

Digitized by Google

sentencieuse : « Le verbe tue la vie ! » Cour et cours d'amour. Psychanalyse. La séance est levée. — Certes, on pourrait « pointiller » la critique et soulever mainte objection de détail à propos de l'art d'abréviation dans l'expressionnisme de Kaiser. Fi d'une telle minutie ! L'important, n'est-ce point l'expression d'ensemble ? Elle révèle une philosophie toujours alerte, parfois fine et profonde, avec quelques aperçus divinatoires où conscience et science, rêve et observation se rejoignent. Et tout cela nous est présenté sans lourdeur ni insistance. Au point de vue formel, n'est-ce pas quelque chose, et oublierons-nous qu'aujourd'hui comme jadis, au théâtre, « la règle des règles, c'est de plaire » et que « tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux ? »

Lorsqu'on s'est donné l'argent, la santé, la beauté et la fidélité, il reste, pour « faire le monde », à mettre ces forces d'accord entre elles et, pour « faire un drame », à déclencher entre elles un désaccord. Le seul conflit entre passion sensuelle et pure tendresse, et nous avons *Tannhäuser*. Un degré plus bas vers la sensualité et, en même temps, un échelon plus haut peut-être vers le mysticisme de rédemption, et nous avons le lyrisme des *Fleurs du Mal* et mainte production dramatique expressionniste. **Ernst Weiss** nous propose en *Olympia* (1) une « tragicomédie » dont l'un des éléments est au plus bas degré, l'autre à découvrir à la hauteur où chacun de nous pourra ; mais l'attache du bas est puissante, élémentaire. S'il était permis de reprendre, pour un objet si éloigné de la « liberté » telle que la conçoit un Bossuet, une de ses grandes métaphores et de comparer ces « deux bouts de la chaîne » dont le poète s'efforce de tenir ferme l'un et l'autre, il faudrait ici être certain que celui de la base est inébranlable, et en tirer les conséquences. Là-dessus, très commode de déclamer dédaigneusement que « cette œuvre est aussi éloignée de l'art qu'un marécage croupissant de l'Èbre aux libres flots » ! (2). D'autre part, il est loisible de ne pas aller jusqu'aux félicitations adressées par Thomas Mann à Ernst Weiss et de se demander dans quelle mesure est réalisée « cette unité entre sensualité et esprit qui ne saurait se dénommer qu'art et qui a de tout temps constitué le troisième Royaume ». Ernst Heilborn (3) indique un moyen terme en louant la vigueur plastique de Weiss mais en contestant l'efficacité morale de son évocation. Tragique, sans doute, la passion qui rive ensemble le tenancier de maison publique et l'une de ses pensionnaires. Tragiques aussi les péripéties qui, en dépit de tous les conflits que la fille Olympia fait naître en autrui et porte en elle-même opposant le « Sinnenglück » au « Seelenfrieden », maintiennent jusqu'au bout le triomphe des sens, l'entraînent jusqu'au crime et au suicide, et son amant au délire méga-

(1) Berlin, Die Schmiede, 1923.
(2) Alfred Kerr dans le *Berliner Tageblatt*.
(3) *Literarisches Echo*, 1er mai 1923.

Digitized by Google

lomane. Mais l'auteur fait retomber le rideau sur ses cadavres et l'incendie, et conclut froidement : « finis comœdiae ! » Ernst Heilborn réclame, pour que naissent terreur et pitié, les prémisses d'Aristote, et il proteste contre la cage à bêtes. L'auteur pourrait rétorquer que lorsqu'on voit la passion sensuelle aboutir, faute de contrôle, de mesure et de frein, au malheur, au meurtre, à la mort et à la dévastation, ce spectacle implique le plus direct et le moins équivoque enseignement. D'ailleurs, il est parfaitement vrai que tout est sain aux sains et que tout est saint aux saints. Reste à savoir jusqu'à quel point le public mérite ces épithètes et est capable d'apporter son appui au poète tout en se passant du sien.

Pour en terminer, cette fois, avec les écrivains de la capitale, voyons **Alfred Wolfenstein**. Son nom ne nous était pas étranger. Nous le connaissions par d'assez nombreux recueils lyriques, et aussi par *Sturm auf den Tod* (3 actes) et *Drama der Umkehr* (1 acte) (1), et nous avions lu, dans les critiques de Hans Franck, le compte rendu de son *Mann, szenische Dichtungen* (2). Sa plus récente œuvre, *Mörder und Träumer* (3), que nous recevons aujourd'hui est conçue tout à fait dans le même esprit. Ce sont des « poèmes scéniques », de contenu plus lyrique et philosophique que proprement dramatique. *Mörderischer Freund* (une scène), *Besuch der Zeit* (quatre scènes), *Die Nackten* (*Ein Traum vom guten Volk*) (4), développent diverses variations du grand thème unique que voici : notre époque est anormale, malade ; la mêlée des partis est chaotique, absurde ; au premier plan s'agitent les marionnettes éprises de vivre, les unes passionnées jusqu'au meurtre, les autres réfugiées dans leur rêve. Nous ne sommes, hélas ! que formes inconsistantes, passagères velléités, fragmentaires ébauches. « Wir aber sind nicht, sind wir nicht ganz ». Les véritables vainqueurs sont, d'une part, l'homme d'action, rédempteur par amour, d'autre part l'artiste, ou plutôt l'art, qui démasque les fausses valeurs et révèle dans sa splendeur nue l'être de bon aloi.

***

Passons maintenant en revue Cologne, Francfort et Hanovre !

Cologne. — A **Otto Sander** nous devons deux drames historiques, et tout d'abord, *Ludwig XIII. König von Frankreich* (5). Le poète prévient cependant qu'il ne va pas s'agir d'une histoire dramatisée « bien que les éléments historiques, dans la totalité des phrases et des situations (notamment le certificat) aient pu être utilisés avec une fidélité absolue ». Le seul but qu'il se soit proposé est « d'évoquer un type d'homme défini

(1) Berlin, Verlag die Schmiede.

(2) Freiburg (Baden), Walter Heinrich, 1922 ; cf. *Literarisches Echo* du 1er juillet 1922.

(3) Berlin, Die Schmiede, 1923.

(4) Ne pas confondre avec *Die Nackten, eine Dichtung* (München, Kurt Wolff).

(5) Drama in drei Akten, Köln, Rheinland-Verlag, 1922.

Digitized by Google

qui apparaît ici distinctement ». Et il nous indique aussitôt ses sources : Lacour-Gayet, Battifol, Michel d'Englème, Louis d'Haucour, Praetorius et Basserie. — La vie amoureuse de Louis XIII et la conjuration de Cinq-Mars, voilà le canevas ; l'antithèse entre Louis XIII et Richelieu forme le nœud de l'intrigue. Louis XIII et ses mignons semblent être considérés d'un point de vue plus élevé que celui de la description pure et simple ou de la critique de l'homosexualité. On nous montre un roi se cherchant lui-même en autrui sans tenir compte de la différence des sexes et échouant parce que son comparse n'est jamais son pair, mais toujours trop bas, esclave de ses instincts. Au premier acte, intéressantes scènes entre Anne d'Autriche et M^lle de La Fayette. Après la mort du connétable de Luynes, son mignon, le roi se sent une recrudescence d'énergie ; il veut redevenir pour Anne l'époux, pour son peuple le monarque, pour l'humanité un sage. Velléités ! Au deuxième acte, la reine, vaincue par Richelieu, essaie de reconquérir au moins le cœur de son mari. Peut-être un autre enfant viendra-t-il ainsi la consoler ! Richelieu a renvoyé en province Descluseaux, Toiras, d'autres mignons de Louis XIII et il lui destine Cinq-Mars dont il veut faire son instrument pour dominer le roi. Déroulement du complot connu entre Cinq-Mars, Marion de Lormes, Richelieu et Louis. Au troisième acte enfin, Richelieu mourant, le roi et la reine ont une suprême explication sur leur tragique mariage : « Du stehst, dit Louis, und harrest ewig des Erlösers. Ich bin zum Eins geworden durch den Kampf ». Mais cet Unique se sent toujours seul, délaissé, se fuyant lui-même et fuyant les humains, implorant finalement l'affection des bêtes. Anne se console avec ses deux fils : Philippe, et l'autre Louis, celui qui sera le « roi-soleil », écrasera la « canaille » et fera des princes et du clergé ses humbles serviteurs. Celui-là ne connaîtra plus les rêveries humanitaires de son père. Sa seule pensée sera : dominer ; sa devise : « Deo minor, sed orbe major ! »

Non moins intéressante est l'autre pièce historique : *Heinrich von Kleist, deutsche Tragödie* (1), écrite et imprimée, nous dit l'auteur, « au cours de l'occupation de la Ruhr » et représentée pour la première fois le 28 mai 1923 au Metropoltheater de Cologne. Le motto en est emprunté à la scène II de l'acte III : « Wir brauchen Deutschland, unsern Raum, zum Atmen », et le drame dénote de réelles qualités de sincérité et d'enthousiasme ; mais, comme le fait remarquer Paul Bourfeind (2), le lecteur ou le spectateur peu familier avec la biographie du héros court le risque de se trouver désemparé à certains détails. D'autre part, l'accumulation de citations kleistiennes ne se fond pas complètement avec le contexte d'**Otto Sander**. Par contre, le dernier grief que Paul Bourfeind lui adresse nous semble discutable. Sans doute, le Kleist de Sander apparaît dès le

(1) Köln, Rheinland-Verlag, 1923.

(2) *Literarisches Echo*, 1^er août 1923.

Digitized by Google

début « disposé à mourir ». Il n'y a donc pas, conclut Bourfeind, progression dramatique. « La fin du héros fait moins l'effet d'être amenée par la nécessité et par le destin que conditionnée par un état d'âme pathologique ». Nous objecterons : N'est-ce point voulu ? et le « cas pathologique » ne doit-il pas en l'espèce constituer dans l'intention de l'auteur la nécessité tragique elle-même ? Il serait facile de le démontrer en raccordant les échos du leitmotiv : Premier acte, Kleist : « Ulrike, die Wahrheit ist meine Heimat, ist nicht auf dieser Erde ; hier ist mir nicht zu helfen ! » Quatrième acte (fin), Ulrike : « Die Wahrheit ist : auf Erden war ihm nicht zu helfen ! ». Dénouement : double suicide (1). — Analyser ici les conflits subsidiaires, entre patrie sacrée et guerre criminelle, amour et devoir, lâcheté virile et héroïsme féminin, ainsi que les éléments anecdotiques et littéraires, en particulier les allusions à Gœthe et *Penthesilea*, Wieland et *Robert Guiscard*, serait trop long (2).

Francfort. — Des innombrables *Mysterienspiele* et *Weihnachtspiele* qui aujourd'hui foisonnent, un des plus touchants et simples que nous connaissions est celui de **Waldemar Bonsels** (3), en vers, avec sobre prologue (dialogue entre un enfant et sa mère). La première partie fait apparaître la belle au bois dormant, le diable, Cendrillon, les sept nains, Schneewittchen et un chœur d'anges chantant à deux reprises, pour conjurer le malin, le célèbre cantique *Es ist ein' Ros' entsprungen*. Dans la seconde partie s'entretiennent trois pages, Joseph, Marie et l'étranger, Aschenputtel et Schneewittchen reparaissent. Le chœur des anges chante : *Wachet auf, ruft uns die Stimme* ; *stille Nacht, heilige Nacht* ; *o Haupt voll Blut und Wunden* et reprend une troisième fois *es ist ein' Ros' entsprungen*. Un bref Nachspiel (nouveau dialogue entre l'enfant et la mère) affirme que le miracle de Noël s'est produit

Nous n'avons rien reçu, cette fois encore, des poètes du « Patmos », en particulier de Leo Weismantel. En revanche, la collection *Die neuen Dramen* qu'édite le « Bühnenvolksbund » et où Weismantel vient de publier son *Totentanz 1921* nous envoie deux intéressantes pièces. *Die Füchse Gottes, ein Schauspiel in fünf Aufzügen* (4) d'**Otto Brües** est la très adroite adaptation dramatique de l'anecdote légendaire selon laquelle Michael Hermann, maître-architecte de la cathédrale de Strasbourg, aurait, en 1792, reçu mission de jeter bas la tour du dôme comme contrevenant au principe d'égalité. Le « renard de Dieu » aurait eu alors recours à un stratagème (bonnet phrygien de fer-blanc coiffant la croix) pour sauver de la destruction jacobine le monument. Il fallait ici d'abord

(1) P. 11, 44, 47-54 (passim).

(2) P. 11, 15, 19, 21, 25, 32 (*Germania an ihre Kinder*), 43-4 ; cf. enfin 53, l'écho faustien du suicide libérateur : « Wie leicht ist es... etc... ».

(3) *Weihnachtsspiel. Eine Dichtung*, Frankfurt a. M. Rütten et Lœning, Literarische Anstalt, 1922.

(4) Frankfurt a. M. Verlag des Bühnenvolksbundes, 1923.

Digitized by Google

une transposition psychologique. Elle a lieu au point que, lorsque saint Mathieu l'Evangéliste se sert, au dénouement, de l'expression « Fuchs » (1) elle se rapporte à l'évolution tout entière de l'âme du protagoniste retrouvant au point culminant de l'épreuve ses inspirations essentielles. Otto Brües différencie l'antagonisme fondamental en introduisant au sein même de la famille Hermann les conflits nés des divisions politiques et religieuses : l'un des frères de Michaël, Arnold le peintre se dit « aristocrate » tandis que Hans l'étudiant se joint aux « jacobins » (2). Le poète lui-même s'efforce de planer au-dessus des partis et de leurs agitations et il incarne en quelque sorte son choix dans l'union mystique entre Michaël et sa cousine Johanna, succombant à la fin en défendant l'accès de la cathédrale. Arnold lui aussi est tué. Ainsi s'établit la rançon tragique d'une double impiété : celle des iconoclastes révolutionnaires qui saccagent le saint lieu, et celle des « aristos » qui veulent le transformer en arsenal. La caractéristique psychologique est très poussée. Çà et là une réplique se décoche comme un trait ou plutôt fuse comme un éclair illuminant les deux pôles du conflit : Passé et Avenir (3). L'effusion lyrique, dont certains ont fait grief à l'auteur (4), se propage cependant de façon aussi discrète que le mysticisme imprègne pour ainsi dire l'expression (5). L'abondance des trouvailles de détail est telle que le lecteur n'a que l'embarras du choix. Il arrive de songer à Gœthe, entrevu tantôt sous les traits d'Arnold, tantôt sous ceux de Michaël. N'est-ce pas sa silhouette qui se dresse, à cette tirade de Türckheim : « Halten Sie aus, Michaël ! Ziehen Sie auf den Turm oben ! Lassen Sie vorüberspülen, was vorüberspült. Schauen Sie ins Land weithin, von den Bergen zum Rhein, vom Rhein zu den Bergen, und harren Sie, ein verborgener Türmer, anderer Zeiten ! » (6). L'inspiration générale est celle de *Dauer im Wechsel* et, presque d'un bout à l'autre, le style juvénile est celui d'*Egmont* (7). Quant aux fioritures antiquisantes, elles paraissent parfois naïves à la lecture (ainsi dans les titres : *Der* erste Aufzug, *der* zweite Aufzug, etc.), mais doivent être un charme de plus à la représentation. L'épilogue enfin est d'une poésie réelle, douce, prenante : Michaël « Was klingt da ? (die Glocken heben an zu läuten) Glocken ? Sterbeglocken ? Osterglocken ? Armsünderglocken ? Pfingstglocken ? Welcher Klang ist für uns bestimmt ? » — Johannes : « Das fragte Erwin. Das werden wir immer fragen » (8).

(1) P. 69 : « er war ein Fuchs, er war ganz Tier ».

(2) P. 18, Mutter : « Der eine hat Vaters Degen, der andere sein Gewehr ».

(3) Exemple (acte I, scène 3) cette répartie de l'émeutier : « Lieber die Mutter im Grab als tausend Brüder im Schlamm ! »

(4) Cf. Karl Arns, *Literarisches Echo*, 1er février 1923.

(5) Cf. la berceuse, p. 14, le cantique p. 27.

(6) P. 17 ; cf. 15, Arnold : « Um ehrlich zu sein.... etc... ».

(7) Voir aussi la métaphore et la scène tout entière du « Glücksrad » p. 51, 55 sq.,

(8) Cf. les commentaires de Karl Lehmann, *Junge deutsche Dramatiker*, Leipzig, Diederich, 1923, p. 38-9.

Digitized by Google

Moins heureux nous paraît l'autre drame, celui de **Franz Johannes Weinrich** : *Columbus* (1), bien que la critique qu'en fait Paula Scheidweiler au *Literarisches Echo* du 1er juillet 1923 exagère peut-être la sévérité. Même en admettant ce qu'elle dit, non point de l'agnosticisme à proprement parler, mais de la « Diesseitigkeit » du Christophe Colomb historique, ne fallait-il pas au navigateur un bel idéalisme pour entreprendre son audacieux périple ? Or, c'est seulement cet idéalisme qu'explore Weinrich. D'autre part, les antithèses dramatiques nettes que suggère Paula Scheidweiler sont faciles à concevoir en théorie, moins commodes à faire vivre. La critique est aisée, mais l'art est difficile, même cet art expressionniste dont elle parle un peu dédaigneusement. Gardons-nous cependant, à notre tour, de verser dans l'autre extrême ! Reconnaissons que le Colomb de Weinrich est déclamatoire et grandiloquent, que le milieu où il se débat est une sorte de grand-guignol, que le dénouement se permet, non seulement une entorse à la vérité historique, mais, dans une certaine mesure, à la vérité poétique. La *Jungfrau* de Schiller rachète ses licences par des beautés supérieures, et la crucifixion de l'esprit a une tout autre envergure dans le *Faust* de Gœthe ou même seulement les drames les plus modernes de Gerhart Hauptmann. Regrettons également que ces trois actes soient mal construits, sans unité ni charpente organique, et la tirade finale résumant pathétiquement les infortunes de l'explorateur bien intentionné ne suffit pas à nous dédommager (2).

De Hanovre nous parvient la pièce de **Desi Stinnes** : *Die Söhne* (3). La manchette de propagande annonce : « Madame Stinnes, par cette première œuvre, se jette dans la mêlée et prend publiquement parti pour la paix éternelle, la justice et l'humanité ». Il s'agit, en réalité, de huit petites scènes aussi modestes que sympathiques. Wolfgang Stammler a beau jeu d'opposer *Geschlecht* de Fritz von Unruh : « Il y a, écrit-il, entre les deux poètes la différence de l'homme à la femme : chez Unruh, concentration scénique extrême, détachant fortement les sommets de l'action chez Desi Stinnes, états d'âme lyriques d'un pathétique poignant, etc... » (4). Le sujet est très simple. Des quatre fils qu'une mère a envoyés au front, deux y sont tombés ; un troisième y reçoit une balle qui le rend aveugle au moment où il brandit le drapeau pour l'attaque. Rentré dans ses foyers, il ne vit plus que pour son fanatisme patriotique et fait l'orgueil de sa mère que son triple deuil rend aussi intransigeante et farouche que lui. La jeune veuve du premier fils est en proie aux pires déchirements d'âme ; la fiancée du second succombe lentement après lui. Et voici enfin

(1) Frankfurt, Bühnenvolksbund, 1923 ; de Weinrich vient de paraître, non à la même collection, mais à la même librairie, *Das Spiel vor Gott*.

(2) A propos de F. J. Weinrich, lire la lettre de Leo Weismantel *über Katholische Literatur*. (*Literarisches Echo*, 1er juin 1923).

(3) Hannover, Paul Steegemann, 1923.

(4) *Literarisches Echo* 1er février 1923 ; cf. *Revue Germanique* d'octobre-décembre 1920, p. 371.

Digitized by Google

la victoire et la paix! Le quatrième fils rentre à son tour, mais il repousse acclamations et lauriers : « Qu'est-ce que l'ennemi ? demande-t-il. Rien qu'un homme se servant d'une langue étrangère pour appeler lui aussi : maman ! » :

Traf ich den Feind —
Da — mein Blut
Rot sprang es aus ihm
In seinem Auge —
Des Mörders Bild —
Mein Bild —
Sank er in Nacht.
Entsetzen
Packte mich jäh,
Fort warf ich das Schwert,
Stürzte davon,
Ich floh aus der Schlacht —
Euer Held bin ich nicht.
Hier steht ... ein Mensch allein !

(Sifflets et ricanements de la foule. La mère s'évanouit) (1).

Voilà tout le sujet ! On peut non seulement rappeler le *Kain* d'Anton Wildgans, mais l'*Horace* de Corneille. Reste la manière, qui est bien celle que Stammler a caractérisée et dont il signale les lacunes : une certaine lenteur d'exposition et surtout défaut de plasticité dont ont pâti, non point les héros (la mère et l'aveugle), mais le protagoniste principal, à savoir le « saint », celui qui, les mains imposées sur la tête de l'enfant, doit avoir le dernier mot : « Menschentum ! ». — Chacune de ces huit scènes est précédée d'une saisissante lithographie d'Ernst Schütte.

***

Examinons maintenant les œuvres venues de Saxe et du Harz. En premier lieu, *Verschlossene Tore* d'**Ole Bang** (3). Ce drame en trois actes a été traduit du norvégien par Heinrich Gœbel et mérite une mention élogieuse pour son effort de sincérité et sa sobriété de forme. Il évoque la carrière malheureuse d'une grande actrice qui, sortie une première fois du théâtre à la suite d'une blessure d'amour-propre, n'arrive plus à s'en faire rouvrir les portes. Son idéalisme, ses qualités mêmes d'esprit, de cœur et de caractère se retournent finalement contre elle. En amour aussi elle échoue, ne parvient pas à conquérir celui auquel elle se donnerait et lorsqu'elle voudrait ouvrir son cœur à un autre digne d'elle, elle trouve chez lui les portes fermées, cette fois par un deuil fidèle. Alors, théâtrale-

(1) P. 51, 56.

(2) Cf p. 81-2 et *Revue Germanique* octobre-décembre 1920, p. 376 ; cf. de plus p. 65 cet écho direct : Die Mutter « Der dort ? ich kenne ihn nicht ! »

(3) Dresden, Oskar Laube, 1922.

Digitized by Google

ment et sincèrement à la fois, en actrice de grand style, elle fait sa sortie définitive (*Bergliot*, musique de Grieg).

On est un peu prévenu quand, après avoir lu le titre : *Die singende Seele* d'**Helene Judeich** (1) et la dédicace : « meiner liebsten Seele im Leben gesungen und im Tode geweiht », on trouve qu'un tiers de la liste des personnages se compose ainsi : Orgueil, Méfiance, Haine, Souci Volupté, Mort, Humilité, Misère, et que l'action se passe au moyen âge, les tableaux 1, 3 et 4 au château royal, le deuxième « dans l'île de l'âme chantante », le cinquième en prison ; « entre les divers tableaux, longs intervalles ». Cependant, ce *Mysterienspiel* est assez agréable à lire malgré le mélange constant d'éléments philosophiques et lyriques. L'édition de ce mystère a dû se prolonger plusieurs années si l'on tient compte que, dès le 3 novembre 1918, le critique théâtral Prof. F. Kummer en donnait une caractéristique dans le *Dresdener Anzeiger* et que la première représentation n'a eu lieu qu'en juin 1920 (2). La poétesse y traduit à la fois les « étapes » de sa propre âme et ses impressions sur notre effroyable époque où l'humanité piétine son « âme chantante ». Félicitons Helene Judeich de n'avoir pas abusé du cadre céleste ou infernal, ni trop négligé ses rimes. Par contre, le lecteur finit par se fatiguer des figures allégoriques et il faut être de bonne complexion catholique pour ne pas se lasser des hymnes et des invocations à « l'âme chantante », aux félicités expiatoires du renoncement, de la passion et de la rédemption. De façon générale, les qualités de ce mystère s'affirment beaucoup plus lyriques et musicales que dramatiques (3) et nous doutons du succès à la scène.

Leipzig nous offre, cette fois, tout d'abord un intéressant recueil de comédies. Bonne aubaine, si l'on songe à l'extrême pénurie, en Allemagne, de comédies à la fois distinguées et amusantes. Mais il ne s'agit encore que d'une traduction, à savoir celle que Heinrich Gœbel, déjà traducteur attitré de Strindberg, donne en un premier volume des comédies du Scandinave **Ludwig Holberg** (4). Nous nous contenterons donc de les mentionner ici. Ce premier volume comprend deux pièces : *Der politische Kannegiesser* (cinq actes) et *der Franzosennarr Jean de France* (cinq actes). L'édition est curieuse à consulter au point de vue des indications scéniques (5).

On ne peut s'empêcher de trouver un peu longs à la lecture les cinq actes de l'*Empedokles* de **Christoph Netzle** (6), bien que l'auteur se soit

(1) Dresden, Oskar Laube, 1921 ; cf. l'article de *Literatur*, décembre 1923, p. 184 : *das Mysterienspiel*.

(2) Voir aussi le compte rendu d'Alexandre Pache dans *Schöne Literatur* du 24 juin 1922.

(3) Cf. par exemple les litanies de la scène 4 du premier tableau (p. 19), les chœurs de la scène 2 du deuxième, la tirade du roi à la scène 3 du troisième (p. 39) et la chanson de la mort au dénouement (97) sans parler du leitmotiv de la « pauvre âme »

(4) Leipzig, Haessel, 1922. 235 S.

(5) Cf. *Schöne Literatur*, 19 août 1922.

(6) Leipzig. Haessel 1922. 154 S. 8°.

Digitized by Google

efforcé, en variant le nombre des temps forts, de rompre la monotonie du vers dramatique s'étendant sur 154 pages de texte. La critique allemande n'a pas manqué de dégager déjà les différences par rapport au fragment de Hölderlin (1). Tandis que le fougueux idéaliste romantique prête à son héros son âme altière et embrasée, l'Empedokles de Netzle demeure soumis aux inclinations et aux passions humaines, tiraillé entre ses aspirations de poète-philosophe et ses intérêts de médecin et d'homme d'Etat. De cette division même naît la tragédie. L'action se déroule « en quelques jours de l'année 480 avant J.-C. devant un sanctuaire aux pieds de l'Etna ». Le sage veut d'abord se consacrer tout entier à l'unité et à la grandeur d'Agrigente, sa patrie, mais la médiocrité de la masse humaine le happe et le fait échouer. L'oracle de Delphes lui inspire alors une conversion : ne pouvant réaliser son idéal de son vivant, il se réfugiera volontairement dans la mort afin que cette dernière serve aux hommes d'exemple, d'avertissement et d'enseignement. Depuis la scène 11 de l'acte II jusqu'au finale de l'acte IV, le suicide se consomme progressivement. Lorsqu'Empédocle s'écrie alors :

So, jetzt, Empedokles, bist du allein !
Die Menschen hinter mir — vor mir der Tod :
Wo bliebe Gott, wenn er nicht in mir wäre ?

et que le rideau tombe, on pourrait croire que le drame est fini, et pourtant il y a encore un bref cinquième acte détaillant l'apothéose. — Talent avant tout épique, lent, descriptif et discursif, ami des amplifications et déroulements, et qui ne fait que développer ici les qualités antérieurement manifestées par sa *Weltgesang*.

Nous nous en voudrions de ne pas présenter, malgré sa date déjà ancienne, la « tragédie en sept événements » d'**Axel Lübke**. *Ultima ratio hominis* (2). Dédiée à Selma Lagerlöf, elle nous avertit, dès son prologue lyrique, qu'elle va traiter du combat « Strahl gegen Stahl », rayon contre acier, amour contre haine. — Après la grande guerre du début du XX^e^ siècle, en Allemagne, un certain lieutenant Jésus dépouille l'uniforme et ne désire plus être qu'un simple mortel, jouissant de sa famille, de l'amour et du travail. A la mine, il veut servir d'exemple à ses compagnons, mais il y fait déjà d'autres douloureuses expériences et se sent « triste à mourir ». Comment rendre le peuple heureux, si le peuple ne s'y prête pas lui-même ? Les communistes veulent forcer à entrer dans leur parti celui dont la pensée plane au-dessus des partis. A grand peine il échappe au meurtre. Des filles le sauvent d'abord et il s'entretient avec elles. Sa mère meurt désespérée. N'y a-t-il donc pas de grand amour, plus grand encore, enveloppant tous les autres ? En attendant, la mêlée sociale

(1) Cf. le compte rendu d'Adalbert Liebster, *Schöne Literatur*, 17 février 1923.

(2) Leipzig, Erich Matthes, 1921, 123 S. MK. 30.

Digitized by Google

continue, et au cours d'une émeute communiste, le lieutenant Jésus est tué Il se révèle au dénouement et opère au lieu de son exécution les miracles de sa grâce. — Il y a loin, on le voit, de ce doux mysticisme foncièrement lyrique à l'expressionnisme tragique passionné d'un Unruh ou d'un Toller et aux sensationnelles idéologies d'un Hasenclever ou d'un Georg Kaiser (1).

En 1922 déjà était terminée l'une des plus belles tragédies historiques du théâtre allemand contemporain, nous voulons parler du *Dietrich von Bern* d'**Eberhard König**, Bühnendichtung in drei Abenden (2). Voici donc, moins d'un siècle après la tragédie des *Nibelungen* de Friedrich Hebbel, la tragédie des *Amelungen*. Les cinq actes de *Sibich* en constituent la première moitié et nous transportent tour à tour aux châteaux forts d'Ermanrich à Pavie et à Ravenne, au palais de Dietrich à Berne, puis à Halle et à Sienne, mais le poète nous a prévenu qu'il s'abstient de toute allusion à l'histoire de Theodorich et d'Ermanarich et s'astreint au canevas légendaire. Ce qu'il a à cœur avant tout, c'est de camper le héros dans sa primitive, formidable naïveté, un en lui-même et d'accord avec Dieu, ne connaissant que ce « ja, ja — nein, nein » des surhumains, après la décision desquels toute parole est « de trop » (3). Mais déjà se prépare le drame par le surgissement des notions de faute morale (p. 163) et de faute tragique, d'« Übermut » (250, 263). C'est le sujet proprement dit de *Herrat* qui se joue d'une seule traite et où nous voyons Dietrich à la cour d'Attila, passer par les épreuves de la souffrance et du doute, guidé et soutenu par la pureté de la nièce de la reine des Huns. Au dénouement, c'est encore Dieu qui a le dernier mot, mais « les demi-ténèbres ne se sont pas encore dissipées ». Il faudra les quatre actes de la *Rabenschlacht* pour faire franchir au « Bernois » les étapes de la faute et reconquérir finalement et définitivement la paix du cœur et la foi en Dieu :

Mein Königreich hab ich mit nichten da draussen gefunden !
Und find es wohl nie.
Mir bleibt mein Teil in der ewigen Gottesnot,
Mein Kämpferteil, und die Treue bis in den Tod.
Und die Lust und der Stolz und der Friede der Treue
(Herrat an sich ziehend).. und sie !

Martin Treblin a donné dans la *Schöne Literatur* du 22 juillet 1922 une excellente caractéristique de cette troisième partie, détaillé ses mérites accessoires et ses légères lacunes, mis en lumière la grandeur des figures de Dietrich et d'Attila, rapproché au point de vue de l'inspiration le

(1) Cf. les commentaires d'Alexandre Pache, *Schöne Literatur* du 1er avril 1922.

(2) Erster Abend : *Sibich* (5 Aufzüge). Leipzig, Erich Matthes, 1918 ; Zweiter Abend : *Herra* (1920) ; dritter Abend : *die Rabenschlacht* (4 Aufzüge). 1922 ; l'ensemble complet, en 1922.

(3) Voir en particulier les pages 135 et 157, 224-5.

Digitized by Google

poète du *Heliand* et loué avec raison la splendide différenciation de la langue et du style. On pourrait ajouter seulement, en ce qui concerne le sentiment foncier du drame, que tandis que les *Nibelungen* exaltent la fidélité envers le maître (die Treue gegen den Herrn), il s'agit ici surtout d'une apologie implicite de la fidélité envers soi-même, la plus haute et la plus totale.

Bornons-nous maintenant à mentionner, du même auteur, l'adaptation de Plaute : *Tranion oder das Hausgespenst* (1), deux actes rimés, amusants et alertement écrits avec musique de Ludwig Hess qu'il nous est malheureusement impossible d'apprécier directement.

Examinons cependant encore au moins une comédie allemande en trois actes : *Das Urbild der Aphrodite* de **Georg Strähler** (2). Le sous-titre est : *Lustspiel aus altgriechischer Zeit* ; le lieu de l'action, Athènes (chez Mégaclès, Zoïle et Praxitèle), et le temps, « environ 375 avant J.-C. ». — Dans les renseignements qu'il a bien voulu nous adresser lui-même, l'auteur nous confie que, s'il a eu l'approbation de critiques notoires tels qu'Alexandre Pache, Max Freyhan, Julius Lichtenstein, et obtenu même un prix en 1912 (3), il a l'impression d'avoir été, au total, méconnu : « On préfère, nous écrit-il, une farce pimentée à une œuvre profondément pensée et destinée à servir les buts supérieurs de l'art ». Avouons cependant nous-même que la comédie nous paraît, malgré ses réelles qualités de tenue littéraire, un peu traînante, et doit le paraître davantage encore à la scène.

En revanche, le drame *Die letzten Menschen*, en trois actes (4), nous a vivement intéressé par la fraîcheur et la naïveté de ses évocations. La terre s'est refroidie et l'humanité s'est exterminée elle-même. Ceux des mortels que les guerres ou le froid ont épargnés, se sont réfugiés sous les tropiques où les serpents et les plantes vénéneuses les ont décimés. Un petit nombre de survivants de nos régions y végète encore, dans de misérables cabanes, sur de pauvres clairières cernées de neige et de rochers. Race affaiblie, dégénérée, démunie de tout, de vivres, d'outils, se défendant à grand peine des bêtes féroces et des éléments. Bref, retour aux conditions des âges primitifs, moins la vigueur d'antan. Les vieux racontent le passé comme un conte de fées, les jeunes ne peuvent y croire. Dieu s'est détourné de créatures ingrates et criminelles. Il ne reste plus aux derniers hommes qu'à reprendre en leur cœur conscience de leurs origines et à mourir en beauté. Le langage s'efforce de transcrire cette réalité appauvrie, diminuée, déchue jusqu'en ses moyens d'expression (5).

(1) Leipzig, Erich Matthes, 1922.

(2) Osterode im Harz, Selbstverlag.

(3) Pour la pièce *Der Altenteiler, eine ländliche Tragödie in 4 Akten* (mit dem Doppelpreis des Fischerschen Preisausschrebens gekrönt). Leipzig, Hartel, 1912.

(4) Osterode im Harz, Selbstverlag, 1922.

(5) « Absichtlich, nous écrit Strähler, lasse ich diese armen Nachfahren der grossen Menschheit



Digitized by Google

Signalons enfin *Zwei Welten, Schauspiel in fünf Aufzügen* de **Franz Kuypers** (1) rappelant, toutes proportions gardées, le genre d'Anzengruber. Le vieux sacristain d'un village très catholique de la haute montagne a, pour que sa femme guérisse, fait le vœu que son fils serait moine. Ce dernier obéit, mais à la longue, il trouve plus sacrilège de rester moine sans la foi que de devenir homme libre et actif en dépouillant le froc. Un vieux curé, aussi humain et éclairé que profondément croyant, l'aide à se faire ingénieur, et il acquiert bientôt la célébrité. Rentré au pays le jour de la Fête-Dieu, il n'y trouve que souvenirs tristes et hostilité présente : sa mère s'est suicidée le jour de son départ ; son père, déçu de ne pas le voir moine, en meurt ; son oncle, déséquilibré, cherche à lui aliéner le cœur de ses ouvriers ; le percement hardi d'un tunnel sous la montagne échoue par suite d'un orage et de travaux de sape clandestins. Alors, la fiancée fidèle mais trop modeste se décide à sauver son cousin désespéré. Laissant « les morts enterrer leurs morts », tous deux, bénis par le vieux curé, s'en vont vers une vie nouvelle. — Deux mondes se heurtent : celui de la foi profonde et sincère des simples (le père et le peuple), et l'Univers sans Dieu du progrès, de la science, des grandes œuvres sociales (le fils). Ce qui gâte tout, dans l'un et dans l'autre, c'est le fanatisme. Par contre, rien de meilleur (exemple, le curé et la cousine) que la tolérance et l'esprit de conciliation.

***

De Bavière aussi nous est parvenu, cette fois, tout un lot d'œuvres intéressantes. Une des personnalités les plus marquantes et les plus sympathiques de « l'expressionnisme » allemand est certainement celle de **Reinhard Sorge**, fauché en sa fleur au cours des hostilités et à qui Martin Rockenbach vient de consacrer une monographie très documentée (2). Nous aurons sans doute un jour l'occasion de revenir sur l'ensemble de sa production dramatique, et en particulier son célèbre *Bettler*. Contentons-nous, pour aujourd'hui, de présenter sa *Mystische Zwiesprache*, récemment reçue (3). C'est une série de dialogues mystiques (*Adam und Eva — Isaaks Opfer — Lied Moses, des Mannes Gottes — Hiob — Methusalah des Alten Sprüche*) conçues dans le style des trois mystères *Metanoïte*. L'effusion mystique et l'expression dramatique atteignent ici une ferveur et une force incomparables. La créature s'effondre devant le Créateur, puis s'identifie à lui, s'éperd en lui. Le raccourci des finales est d'une puissance

in einer verarmten, verkommenen Sprache reden ; wie es überhaupt in fast allen meinen Werken eines meiner Ziele war, nicht nur poetisches Neuland, sondern geradezu neue Fähigkeiten der Sprache zu erschliessen ». — La liste complète de ces œuvres figure sur la couverture de *Die letzten Menschen* et comprend au total déjà neuf pièces.

(1) Leipzig, Otto Wigand, 1922, 151 S.

(2) Leipzig, Vierquellen = Verlag, 1923. — Nous en rendons compte au présent numéro (voir partie bibliographique). Voir aussi Diebold, *Anarchie im Drama*, 251-266.

(3) München-Kempten, Kösel u. Pustet, 1922.

Digitized by Google

suggestive inouïe pour un poète d'à peine plus de vingt ans. Voir, par exemple, celui d'*Adam und Eva*, celui d'*Isaaks Opfer* et surtout celui de *Hiob* (1) où les trois mots : « wo ist Hiob ? » évoquent tout un dénouement, on pourrait presque dire, toute une religion. Le dernier dialogue (entre Lamech et Mathusalem) est très bref, et suivi d'une série de cantiques et de psaumes lyriques de toute beauté (2).

La réputation de **Hanns Johst** est solidement établie sur ses œuvres dramatiques : *Der junge Mensch, der Einsame, der König, Propheten* (1916 à 1922) (3). Il s'est également essayé dans le genre comique : dès 1915, *Stroh* ; en 1916, *Der junge Mensch* ; en 1923 enfin, *Wechsler und Händler* (4). Dans ce domaine, les qualités sont encore évidentes, mais les titres au succès beaucoup plus discutables. Georg Witkowski, dans le très judicieux compte rendu qu'il consacre à cette dernière comédie (5), met l'écueil en évidence. L'Allemand, naturellement peu doué pour le comique, ou bien y demeure « naïf », et alors ne dépasse guère le niveau de la farce et du « Schwank », ou bien, s'il aborde les régions supérieures ne parvient plus à y maîtriser son sérieux dogmatique ou sa passion satirique, et alors n'arrive pas à sauvegarder l'unité de ton, l'harmonie propre à la haute comédie, celle d'un Molière dans le *Misanthrope* ou l'*Avare*. Telle est bien, en effet, la dissonance fondamentale qui nous gâte *Wechsler und Händler*. Tandis qu'il fustige ses « mercantis » et ses « Schieber », le sourire souverain du poète fait peu à peu place à une sorte de rictus de fureur. Mais colère, honte, indignation, voire controverse polémique, sont mauvaises conseillères pour l'auteur comique. La libre et libératrice ironie qui, au début de la pièce, plane sur le « nouveau riche » et sa maîtresse finit par céder le pas au mépris, et la même évolution s'impose à nous à mesure qu'est mise à nu l'âme du brutal profiteur plébéien. La morale de la pièce est exprimée par l'étranger qui, un instant entraîné lui aussi au bord de l'abîme, se reprend à la fin et retourne aux traditions rédemptrices de l'idéal et du sacrifice : « Man glaubt gar nicht, wie frei man sich fühlt, wenn man wieder das Leben einsetzt ! » D'accord. Nous écoutons, mais Grâces et Muses légères se sont éclipsées.

Encore, dès que nous passons « du plaisant au sévère », devons-nous

(1) Le passage p. 29 : « ich musizierte mit süsser Harfe.. » fait songer aux *Gräber* de Stefan George : « Ich wandelt' in einem lieblichen Garten... ».

(2) Sur la couverture figure le T (tau) de Saint-François d'Assise. — Voir l'explication au ba de la page de garde.

(3) Pour l'ensemble de l'œuvre, voir dans le *Jahrbuch* l'article de Walter Kordt, *Der Dramatiker Hanns Johst* (p. 15-30) ; ibid. l'extrait p. 8-14 ; voir aussi l'article de Hans Sturm, *Literarisches Echo* du 1er avril 1923 (ibid. le *Bekenntnis zur Bühne* de Johst lui-même) ; enfin Bernhard Diebold, op. cit. (passim). — Pour *Propheten*, cf *Schöne Literatur* du 25 novembre 1923 ; pour *der König*, notre compte rendu, *Revue Germanique*, octobre-décembre 1920.

(4) München, Albert Langen, 1923.

(5) *Literatur*, 1er juillet 1923 (1002-3) ; voir aussi Karl Lehmann, *Junge deutsche Dramatiker*, Leipzig, Dieterich, 1923, p. 14.

Digitized by Google

nous raidir contre certaines outrances et cette tension de l'âme qui, insensiblement, mène au fanatisme et aux catastrophes. L'invitation à la vie « dangereuse », « héroïque », n'aboutit-elle pas aux panneaux, soit du Don Quichottisme, soit de... « la guerre purificatrice et divine » ? Certains commentateurs du beau roman de Henry de Montherlant *le Paradis à l'ombre des épées* opposent déjà « catholicisme romain » à « christianisme », « virilisme » à « pacifisme » et assimilent « pacifisme » à « défaitisme » (1). Nous ne sommes pas sûrs que Johst se défende de rapprochements et d'antithèses analogues. C'est encore le cri de son héros qui se retrouve sous la plume de Diebold, bien près de déblatérer lui aussi contre le pacifisme : « Ein Ethos gebietet den Einsatz für Liebe, für Gemeinschaft und Leben : das Leben für das Leben. Das ist ewige Tragödie » (2). L'éternelle tragédie en perspective après celle dont nous ne sommes pas encore sortis ? Derrière ces tirades modernes nous reconnaissons le Sturm und Drang et le fougueux romantisme schillériens (3). Idéalisme, certes, et du plus noble ! Mais, à cette allure-là, et si un frein n'intervient pas, c'est à l'horizon « la guerre fraîche et joyeuse et... perpétuelle ! »

Cependant, Diebold reconnaît lui-même « qu'aucun homme civilisé ne saurait aujourd'hui ne pas se convertir au pacifisme de nostalgie et d'action en vue de la paix » (4). Car, s'il y a un pacifisme efféminé et aveuli, il y a également un pacifisme viril et héroïque, celui qu'exalte F.W. Fœrster dans son magistral ouvrage : *Jugendseele, Jugenderziehung, Jugendziel* (5). Sous sa forme positive, le pacifisme moderne ne prétend, du reste, nullement transformer « l'animal raisonnable » en « pur esprit » ou en « ange ». Il se propose seulement d'extirper des cœurs les préjugés et les haines de races, d'abolir le mode de lutte le plus barbare et le plus dévastateur. Il subsistera toujours assez d'imperfections et de conflits dérivant de nos origines, émanant de nos faiblesses ou de nos lacunes. A la religion, à la science et à l'art, d'élargir sans cesse le champ de lumière, de réduire par contre la part des ténèbres. Mais point n'est besoin d'aller jusqu'à opposer raison et cœur, âme et sens, jusqu'à instaurer et à déifier un universel et permanent pantragisme d'irréductibles antinomies ; point n'est besoin de chasser à jamais, non pas les marchands du temple (*Wechsler und Händler*), mais la joie du monde et de ne laisser finalement triompher que la souffrance et la mort. L'esprit peut dominer, diriger et régler les inclinations sans que la sensibilité soit châtiée systématiquement et tarie en ses sources vives. En un Dieu concevable à la fois à notre raison et à notre cœur peuvent très bien se concilier terrestre amour et

(1) Jacques Patin au *Supplément littéraire du Figaro* du 17 janvier 1924.

(2) *Anarchie im Drama*, 419 ; cf. 407.

(3) « Und setzet ihr nicht das Leben ein... » ; « Nichtswürdig ist die Nation, etc... » (*Wallenstein, Jungfrau*).

(4) Op cit. 419.

(5) Editions « Friede durch Recht », 1923. — Nous en rendrons compte prochainement ici même

Digitized by Google

charité céleste. Pour tous les hommes de bon vouloir mesurant à leur taille les puissances de fatalité, il ne saurait y avoir de « guerre fraîche et joyeuse », et il n'existe, en fin de compte, de divin que la Paix.

Le « Drei Masken-Verlag » nous adresse *Fahnen* d'**Alfons Paquet** (1). A vrai dire, ce n'est pas un drame. Spécialisé romancier, son auteur l'intitule lui-même : « ein dramatischer Roman », et de fait, l'inspiration en est foncièrement épique, narrative. Le « Drahtzieher » évoque par brèves descriptions, par épisodes, et non sans humour lorsqu'il crayonne une silhouette (2). Le prologue lyrique ne nous présente que les protagonistes : l'homme d'affaires, le rédacteur à la mode, le jeune chef de parti avancé, le juge, la demi-mondaine, le couple d'Américains du Sud, le peuple et la police bleue. Aux nombreux personnages de second plan il faut encore ajouter : « des jurés, des avoués, des commerçants, des membres du Citizen's Club, des ouvriers et ouvrières, des jeunes filles, des policiers et le public de la rue ». C'est Chicago à l'époque des émeutes prolétariennes de 1886. — Lorsqu'on ferme le livre, on a l'impression de sortir d'une amusante cohue bigarrée, mais on ne se sent nullement secoué du frisson tragique. Le poète nous promettait de nous faire suivre un triple chemin :

Der Weg der Blöden in das Reich der Freiheit,
Der Weg aus Blut zum Feuer, aus dem Wort zum Licht,
Der Weg der Fahnen gegen das Gericht.

Les drapeaux reparaissent bien au dénouement, y compris le drapeau écarlate, de soie ornée d'images d'or, avec le marteau et la faucille. « Drapeau cher, drapeau sacré ! » Et l'idée conductrice, saluée ainsi dès le prologue :

Du machst nur Heilige durch tiefes Weh,
Allschöpferin und Allvernichterin : Idee,

nous la reconnaissons bien encore à la fin de la pièce ; c'est l'idée de fraternité universelle : « O Bruderschaft aller Erdteile. Fahnen über allen Ländern. Das Volk der namenlosen Bergzüge sieht die Fahnen hingeschleift durch das Blut der Ermordeten, der Verunglückten, der zu früh Gestorbenen ». On le voit, il y a là de la sincérité et de l'émotion. On se rend cependant compte que l'œil du montreur de marionnettes demeure indulgent, de cette indulgence spéciale aux humoristes, entre rire et larmes, et chez celui-ci presque constamment amusée. Toute cette agitation, c'était, nous disons-nous, peut-être un drame, mais à coup sûr c'était aussi et surtout... du roman !

Nous nous attendions à une production du même genre en prenant en main le second envoi du même éditeur : *der holländische Kaufmann*

(1) München, Drei Masken, 1923.
(2) Voir par exemple, p. 44 celle de Périclès.

Digitized by Google

de **Lion Feuchtwanger** (1). Sa manière n'a pas changé depuis *der Amerikaner* dont nous avons rendu compte ici même (2) : une intrigue à épisodes successifs illustrant un conflit entre idéal et réalité humaine. L'idéal est représenté, cette fois, par un grand rêve colonisateur : le pavillon brandebourgeois en Afrique. La réalité, c'est un obligé ingrat et une bien-aimée qui partent ensemble, ruinant les plans et les rêves de leur bienfaiteur. Malgré le nom et le réel talent du narrateur (car il s'agit, en somme, encore plus d'un récit que d'un drame), la pièce n'a pas eu une très bonne presse. L'objection principale nous semble avoir été formulée en ces termes : « L'idée demeure trop lointaine, et la trame des rapports humains n'apparaît pas suffisamment serrée » (3).

La maison Kurt Wolff nous adresse, cette fois, trois beaux ouvrages. Le premier, *Blut, du bist Blut, ein Spiel* de **Heinrich Anton** (4), se présente, selon l'expression d'Ernst Heilborn (5), plutôt comme un « torse » plein de promesses que comme une œuvre dramatique achevée. Heinrich Anton ne serait, du reste, qu'un pseudonyme derrière lequel se dissimulerait un personnage politique allemand de valeur. Le titre nous faisait attendre une sombre tragédie ou, à tout le moins, une sérieuse illustration de la définition faustienne du « Blut, besonderer Saft ». Il s'agit bien plutôt d'une affabulation à tendance enjouée se déroulant autour de la personnalité de Don Juan et à laquelle pourrait servir de motto l'adage : « Chassez le naturel, il revient au galop ! ». — Première partie (les parties sont très brèves, sans subdivision en scènes, et autant aurait valu dire : actes !) : par amour pour une femme, Don Juan se fait chef révolutionnaire, et la jeunesse s'éprend de lui au point de le préférer à ses anciens leaders. La désillusion vient vite et dès que la satiété amoureuse succède à la possession, la mascarade politique devient insupportable au héros. Quelques péripéties marquent les étapes de cette inévitable... évolution (6). Il lui suffit d'apercevoir des couples de danseurs tournoyant derrière des vitres illuminées pour se retrouver lui-même. Les deux morts violentes du « Genosse » et de Don Juan, qui en tuant son ombre critique croit échapper lui-même au destin, font un peu l'effet d'expédients « ex-machina » pour terminer promptement une pièce prestement écrite, avec vigueur et sobriété, et surtout avec beaucoup de brio et de goût.

Nous avons gardé pour la fin deux drames déjà célèbres, publiés par la même maison, à savoir *Stürme* de **Fritz von Unruh** et *Schweiger*

(1) München, Drei Masken, 1923.

(2) *Revue Germanique* de juillet 1922, p. 278.

(3) Ludwig Gorm, *Literarisches Echo* du 1er avril 1923 ; cf. le compte-rendu de L. G. Oberlænder *Schöne Literatur* du 17 février 1923.

(4) München, Kurt Wolff, 1922.

(5) *Literarisches Echo* du 1er février 1923.

(6) Le tournant est marqué par Don Juan lui-même (p. 82) dans sa tirade : « Nun graut Dir, meine Taube.. ».

Digitized by Google

de **Franz Werfel**. Unruh semble bien en passe de devenir, avec Georg Kaiser, l'auteur dramatique allemand le plus apprécié en France. Ne lit-on pas en réclame de la récente traduction parue aux éditions du Sagittaire (1) : « La plus grande défaite allemande racontée par le plus grand poète allemand : *Verdun*, par Fritz von Unruh, traduction Benoist-Méchin » ? et l'article de Bernard Zimmer dans les *Nouvelles Littéraires* du 2 février 1924 ne consacre-t-il pas cette réputation ? Nous-même avons déjà rendu compte des deux premières parties de la trilogie fameuse : *Ein Geschlecht* et *Platz* (2). La troisième partie, *Dietrich*, va paraître incessamment, et, en attendant, le poète nous donne *Stürme* (3), dont des critiques détaillées, presque toutes favorables, abondent déjà (4).

Nous pouvons donc nous dispenser d'être prolixe, et il nous suffira d'attirer l'attention sur ce drame de première valeur dont la conception remonte à 1913 et dont l'élaboration s'étend sur huit années de la carrière du poète (5). Pour ce qui est des grandes lignes, elles sont simples : *Ein Geschlecht*, c'est la guerre : *Platz*, c'est la révolution ; *Dietrich* apportera sans doute les conclusions du poète sur l'une et sur l'autre et nous fera part de sa vision d'avenir.... En attendant, il descend, avec *Stürme*, de sa tribune d'apôtre et n'est plus qu'un simple mortel qui se confesse à nous. Orages du cœur. Hymne en l'honneur de la beauté de la femme, et aussi de ses vertus rédemptrices... Vénus et l'Eternel-Féminin. L'affabulation nous importe assez peu. Ce qui nous importe, c'est d'une part le personnage d'Iris, centre moral de la pièce, et dont le nom déjà rappelle l'Irène de *Platz* ; c'est, d'autre part, l'Evangile du poète, sa robuste foi optimiste dans « la vie en marche » et « la paix qui viendra ». Un des plus beaux passages est la description amoureuse du quatrième acte :

Von ihren Haaren weht ein milder Hauch
Wie aus Italiens Nächten...

Une des plus émouvantes tirades, un peu plus haut au cours de la même scène, est l'évocation du « troisième Royaume » :

Hört ich ihr zu, wenn sie vom Reich des Herzens
Märchen erzählte, — wie dereinst das Herz,
Die Welt beherrschend, neue Menschen schafft,
Die Krieg verfluchen wie gemeinen Mord,

(1) Simon Kra, 6, rue Blanche, Paris, 1923.

(2) *Revue Germanique* d'octobre-décembre 1920 ; cf. Bernhard Diebold, *op cit.*, p. 434-64 et Karl Lehmann, *junge deutsche Dramatiker*, Leipzig, Diederich, 1923, p. 22-8.

(3) München, Kurt Wolff, 1922, 242 S.

(4) Voir, pour les détails de la genèse, l'article d'Oskar Walzel dans *Jahrbuch*, p. 31-41 ; les comptes rendus de la *Schöne Literatur* du 8 juillet 1922, du *Literarisches Echo* du 15 juillet 1922 ; les articles de la *Revue de France* du 15 juillet 1923 et de la *Revue Rhénane* de décembre 1923, p. 174-186.

(5) Au-dessous de la liste des personnages, figure l'indication : « Geschrieben 1913-4, bearbeitet 1921-2 ».

Digitized by Google

Die, wenn an Völkern Not und Sorge frisst,
Nicht Männer rufen, sondern Menschenpaare,
Die aus Vernunft der Liebe so regieren,
Dass..., etc. (1).

Le couple humain, voilà, semble-t-il, pour Unruh, la cellule d'avenir. Sa philosophie apparaît comme une sorte de compromis entre traditions saintes et hardies novations. Ses modèles : Shakespeare, Schiller, Kleist, Hebbel, mis au point de l'art le plus moderne. Ici, alternance du mètre dramatique (iambe à cinq temps forts) et de prose expressionniste. Le sentiment dernier du lecteur, et, sans doute, plus encore du spectateur ? — On a devant soi un bon géant excellemment intentionné et entassant Pélion sur Ossa pour recréer le monde : « Ein Chaos ist die Welt und unser Herz, doch Güte und Verstehen ordnen rasch » (2). Chacun des protagonistes : Iris, prince, chambellan, princesse et Irène, mériterait une étude à part. La forme est souverainement belle et cependant, au total, si l'on veut sortir des banalités, la clarté manque (3).

La solitude, le mariage et l'enfant, voilà encore le thème sur lequel **Franz Werfel** brode la jolie variation de sa tragédie *Schweiger* (4). Quelle différence avec ses pièces antérieures ! Autant la trame en était compliquée, le détail touffu, autant ici le canevas est simple, la manière dépouillée et alerte (5). Seule, la force se demeure égale à elle-même. Il est exact que, comme le fait remarquer Walther Michalitschke, la technique rappelle fortement Ibsen, et que mainte objection de détail peut, précisément du point de vue technique, être formulée (6). Il est, d'autre part, indéniable que nous avons affaire ici à un talent singulièrement original et généreux. Mais résumons la pièce ! L'horloger Schweiger a, dans un accès de délire, tué un enfant. Un psychiâtre lui a enlevé la mémoire et rendu la liberté. Au bout de six ans de mariage, les deux époux, qui s'aiment et voudraient échapper à cette solitude, lot dernier de toute âme humaine, croient avoir découvert le remède unique : l'enfant. Mais le psychiâtre ayant rendu au malade souvenir et conscience et tandis que ce dernier

(1) P. 221-2.

(2) Cf. 109, Fürst : « Also, Chaos... » et 114, Kammerherr : « dann schaffen wir die Welt neu, etc.. ».

(3) C'est bien aussi l'impression de Kappstein, *Revue Rhénane*, décembre 1923, p. 179 : « Man wird in diesen Seelenkämpfen zwischen Liebe und Gesetz, Trieb und Pflicht, Natur und Gesellschaft, Neigung und Sitte immer neu angereizt durch quellende Schönheiten der Phantasieschöpfung, durch genialische Lichtfunken, die keinem Talente entfahren. Doch dramentechnisch mangelt es durchweg an der durchscheinenden Klarheit ».

(4) München, Kurt Wolff, 1922.

(5) Pour die *Troërinnen* et *Hekuba*, voir Diebold, op. cit., 270, 274, 433 ; pour *Spiegelmensch* et *Bocksgesang*, nos comptes rendus de la *Revue Germanique* de juillet-septembre 1921, juillet 1922 et les commentaires de Karl Lehmann, *op. cit.*, 15-22. — Pour la personnalité totale de Franz Werfel cf. les articles de Kurt Kläber dans *Junge Menschen* IV (1923), 10 : *Der Dichter F. W.* ; *der Dramatiker F. W.* ; *der Weg Franz Werfels*.

(6) *Schöne Literatur*, 17 février 1923.

Digitized by Google

sauve la vie à cent enfants, la femme, épouvantée du secret qui lui a été révélé à elle aussi, fuit et va trouver un faiseur d'anges. Guérison et héroïsme ne sauraient donc racheter le crime, même irresponsable. Alors que seul le mariage intégral conjurerait cette solitude affreuse, démon du mauvais sort (1), l'épouse ne rentre au foyer que pour prendre congé. Une rechute fatale survient alors chez Schweiger. En proie au paroxysme délirant, il se tue. L'infidèle, de son côté, ne peut consommer son infidélité : elle revient, mais trop tard ! « Ich kann dich nicht fassen und kann dich nicht lassen ! » Ainsi s'avère le cercle vicieux du suprême tragique humain : ne pas pouvoir vivre dans la solitude et ne pas pouvoir y échapper.

***

Ce qui frappera le lecteur fidèle de notre Revue, c'est tout d'abord le nombre des pièces examinées. La moisson a été, cette fois, plus abondante que jamais encore. Et cependant, nous en attendions bien davantage, et alors que nos espoirs se seraient trouvés réalisés, nous n'aurions eu que « la majorité de la qualité ». La grosse masse de la production scénique exigerait, même pour une appréciation sommaire, chaque année un fort volume. Cependant l'analyse minutieuse d'une dizaine de productions berlinoises, d'une demi-douzaine d'œuvres prussiennes d'autre provenance, de dix saxonnes et de sept bavaroises peut suffire à se faire une idée au moins approximative de l'état actuel du théâtre en Allemagne. — La seconde observation qui s'impose à qui entreprendrait de comparer la présente étude aux précédentes est la recrudescence de l'élément comique. Tandis que dans nos quatre répertoires antérieurs ne figure pour ainsi dire aucune comédie, tout au plus une seule, de loin en loin, nous n'en comptons, cette fois, pas moins de sept sur un ensemble de trente-trois pièces, proportion qui représente à peu près le cinquième. Deux, du reste, et non les moins remarquables, sont produits d'importation ; les autres, à une seule exception près, ne dépassent guère la médiocrité. — Autre genre en progrès : la reconstitution d'histoire proprement dite ou d'histoire littéraire. Il fournit plus du quart de notre tableau, et des pièces comme celles de Hermann von Bœtticher, Otto Brües ou Eberhard König ne sont pas seulement intéressantes, mais réellement belles ; celles d'Otto Sander et de Franz Johannes Weinrich méritent au moins une mention honorable. Quant à l'éloge de Georg Kaiser, il n'est plus à faire (2), et l'essai d'Anton Heinrich semble, répétons-le, plein de

(1) Cf. p. 52, 128.

(2) La bonne étoile de Georg Kaiser en France paraît, en ce moment même, subir une éclipse. Si l'on compare, par exemple, à l'article du *Temps* que nous citons plus haut (p. 165, note 4) celui du même organe à la date du 16 février 1924 (signé Pierre Brisson), et la chronique dramatique de Fernand Gregh dans *les Nouvelles Littéraires* du 23 février 1924, le changement de ton est significatif. Il est vrai qu'il ne s'agit, dans l'une et l'autre critique, que du *Feu à l'Opéra*. Encore l'appréciation nous fait-elle l'impression, même réduite à cette seule pièce, d'être beaucoup trop sévère.

Digitized by Google

promesses. — Au demeurant, l'expressionnisme est à son déclin ou, pour mieux dire, ses formes paraissent rejoindre de plus en plus consciemment les zones modérées du néoromantisme et du néoclassicisme. Un seul « Schreidrama » : *Die Geburt der Jugend* d'Arnolt Bronnen. Toutes les autres tragédies demeurent, nous l'avons vu, assez sobres d'inspiration, nettes de contour. Rien de bien subversif dans les thèses de Wolfenstein, Netzle, Kuypers, Strähler et Feuchtwanger. Le *Fahnen* de Paquet n'est qu'un « roman dramatique », et le sensualisme d'Ernst Weiss dans *Olympia* est peut-être la seule cible s'offrant aux objections. Nous pensons avoir montré que le poète était de taille à les réfuter lui-même. Mesure encore jusque dans les pièces à tendance mystique. Trop d'exaltation et de déclamation peut-être dans la *Singende Seele* d'Helene Judeich, mais en revanche, de solides qualités de vigueur, de retenue ou de goût dans le *Findling* de Barlach, le *Weihnachtspiel* de Bonsels et surtout la *Mystische Zwiesprache* de Sorge. — Relativement peu d'élucubrations sur le thème « guerre et paix ». L'*ultima ratio hominis* de Lübke est anodin, *die Söhne* de Desi Stinnes constituent, à nos yeux, un essai de conciliation loyal et sympathique. Quant aux *Stürme* d'Unruh et au *Schweiger* de Werfel, nous nous sommes efforcé de les mettre en vedette, et avons suffisamment motivé notre choix pour n'avoir pas à y revenir. Ici apparaît déjà l'élément dramatique moderne par excellence, la grande nostalgie, patriotique et humaine à la fois.

Le théâtre allemand contemporain tend de plus en plus, semble-t-il, à exprimer les angoisses, les convulsions de l'âme européenne d'aujourd'hui, bouleversée, tourmentée, assoiffée d'eurythmie et d'apaisement. Dans les deux derniers pathétiques drames que nous venons d'apprécier, ainsi, du reste, que dans la plupart des précédentes pièces, et non des moins belles (rappelons seulement *Die Fahrt nach Orplid* de Schmidtbonn, *die Reise gegen Gott* de Lauckner, *die Flucht nach Venedig* de Kaiser), il s'agit, en fin de compte, d'évasion idéale, de fuite, d'hégire. Il y frémit cette émouvante mélodie de langueur sans remède à laquelle Franz Schubert a donné, dans son *Wandrer*, l'immortelle expression : « O Land, wo bist du ? »

Louis BRUN.

---

Digitized by Google

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

H. POUTSMA : **The Characters of the English verb and the expanded form**, 1921, 102 p. ; **Mood and Tense of the English verb**, 1922, 91 + 128 p. ; **The Infinitive, the Gerund and the Participles of the English verb**. Groningen, P. Noordhoff, 1923, V-240 p.

M. Poutsma, professeur au Gymnase municipal d'Amsterdam, s'est fait connaître il y a déjà une quinzaine d'années par une importante *Grammar of late modern English*, description soigneuse et abondante de l'anglais contemporain qui tenait un grand compte de la syntaxe. C'est encore à la syntaxe anglaise que depuis trois ans M. Poutsma vient de consacrer une série de sept traités formant trois volumes : aspect verbal, formes périphrastiques, modes, temps, formes impersonnelles du verbe, telles sont les questions que M. Poutsma traite avec une grande richesse de détails et de citations : on voit qu'il s'agit d'une syntaxe à peu près complète du verbe anglais.

Le premier de ces traités est peut-être le plus original et le plus neuf en ce qu'il essaye de définir une notion délicate et fort discutée.

En effet, ce que M. Poutsma appelle les « caractères » du verbe, c'est ce que l'on est convenu de nommer en français *aspect verbal*, et en allemand *Actionsart* d'après le russe *vidy* (1). L'aspect, on le sait, est la catégorie de la durée, indépendamment de l'idée de temps ou de mode. C'est en slave que cette distinction a été poussée avec le plus de rigueur au point de devenir le trait dominant du système verbal. Mais les comparatistes ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'on retrouvait cette catégorie grammaticale un peu partout. W. Streitberg en 1892 démontra que le gotique connaissait les mêmes différences que le vieux slave entre verbes perfectifs et verbes imperfectifs. Son célèbre mémoire (P. B. Beitr. XV, 70, ss.) bien que vivement attaqué du côté slave (par Mourek et plus récemment par A. Beer) fut le point de départ d'une foule de travaux où, à sa suite, on s'essaya, avec plus ou moins de succès, à retrouver des traces d'aspect verbal dans les autres langues germaniques, sans d'ailleurs que l'on soit arrivé à s'entendre sur la valeur de ces manifestations. D'autant plus qu'une autre conception est venue compliquer et brouiller les choses. Pour Streitberg comme pour les slavisants, il s'agissait d'une

(1) Cf. Rev. Germanique III (1907), pp. 260 ss. : *Paul Boyer, Des aspects en russe moderne et en particulier des aspects perfectifs et imperfectifs*, où l'on trouvera une excellente classification de l'aspect russe.

Digitized by Google

distinction morphologique : c'est avant tout l'emploi de certains préverbes qui donne à un verbe imperfectif une valeur perfective. Mais d'autres ont essayé d'envisager la question d'un autre point de vue et faire de l'aspect non plus une catégorie grammaticale mais une catégorie psychologique. C'est de cette dernière façon que M. Poutsma comprend l'aspect. Pour désigner les diverses sortes d'aspect qu'il reconnait en anglais moderne, il emploie une terminologie en partie nouvelle : nous ne lui en ferons pas grief car parmi tous ceux qui se sont occupés de la question depuis une trentaine d'années, — et ils sont nombreux, — il n'y en a pas deux qui s'accordent sur la terminologie, ce qui n'est pas fait pour simplifier les choses. Au surplus, partant de la conception psychologique et non grammaticale et formelle de l'aspect, M. Poutsma n'étudie qu'un point de la question : la variabilité de l'expression de l'aspect. Dans bien des cas, en anglais moderne, c'est le contexte seul qui détermine l'aspect duratif ou momentané du verbe. M. Poutsma a poussé à fond cette étude de l'influence du contexte et il montre par de nombreux exemples qu'un verbe duratif peut, dans certains cas, prendre une valeur momentanée et réciproquement sans qu'aucune modification morphologique vienne marquer ce changement. Ainsi *to know* est ordinairement un verbe duratif mais dans une expression comme *she knew them at once by their dress* il prend une valeur momentanée.

On peut se demander si une telle étude, fondée uniquement sur l'interprétation psychologique (et subjective) des textes relève bien de la syntaxe. Nous ne pouvons entrer ici dans une telle discussion : elle nous mènerait beaucoup trop loin, et nous nous proposons d'ailleurs de le faire, dans un travail en préparation, à l'occasion du vieil anglais ; nous ferons simplement remarquer que pour le suédois M. Noreen, dans son grand ouvrage (*Vårt Språk* vol. V, 607-668) (1) et M. Brunot pour le français dans *La Pensée et la Langue* ont suivi, indépendamment, une méthode analogue. Enfin, M. Pollak l'a fait aussi pour l'allemand dans un récent article (P. B. Beitr., XLIV), mais pour conclure que cette étude est du domaine de la psychologie linguistique et non de la grammaire. En tout état de cause, l'étude de M. Poutsma, la plus détaillée qu'on ait faite jusqu'ici sur une langue moderne, pourra fournir des arguments pour ou contre.

Le second de ces traités touche encore à l'aspect verbal puisqu'il étudie les fonctions de la conjugaison périphrastique du type *I am writing*. M. Poutsma distingue la fonction fondamentale de cette forme, à savoir l'aspect duratif ; puis successivement les valeurs diverses que recouvre

(1) Et aussi tout récemment, dans une traduction allemande de la partie de cet ouvrage qui a une portée générale : *Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache*, Halle, 1923, pp. 415 ss.

Digitized by Google

cette forme unique : progrès de l'action, mise en relief, futur prochain, caractéristique, valeur adjectivale ; enfin l'auteur étudie les verbes qui ne s'emploient que rarement ou jamais à la forme périphrastique.

Les conclusions qui se dégagent de ces deux premiers traités sont particulièrement instructives : l'anglais est une langue à morphologie pauvre. Certaines des nuances de la pensée moderne restent sans expression formelle ; elles sont seulement suggérées par le contexte (c'est le cas aussi pour d'autres langues modernes). L'anglais possède un morphème qui lui permet de donner une valeur imperfective à un verbe ordinairement perfectif (*I write* : *I am writing*); mais en revanche il ne possède pas toujours une forme perfective pour un verbe ordinairement imperfectif (*to drink up* (perf.) à côté de *to drink* (imperf.), mais *to know* = connaître (imperf.) à côté de *to know* = reconnaître (perf.). Il en résulte que, de même que dans la plupart des langues, l'aspect en anglais n'a qu'une expression incertaine, dépourvue de tout caractère de rigueur. Enfin, l'étude de la conjugaison périphrastique révèle avec quelle ingéniosité la langue anglaise a su tirer tout le parti possible de cette pauvreté morphologique en donnant à un même morphème toutes sortes de fonctions à remplir.

Nous passerons plus rapidement sur les autres ouvrages : on y trouvera la même abondance de citations et de détails. Du point de vue historique, M. Poutsma n'apporte rien de neuf et se contente de résumer soigneusement les travaux de ses prédécesseurs. Son champ d'investigation, l'anglais moderne, est assez vaste pour qu'on n'ait pas trop à le regretter. L'ouvrage sur les modes est consacré surtout à l'expression du subjonctif et du conditionnel ; celui sur les temps traite principalement de la formation du futur et de l'emploi des temps. Dans l'infinitif, M. Poutsma étudie en détail l'emploi de *to*, le changement de temps dans les constructions infinitives et l'infinitif passif. Enfin la dernière étude est consacrée au gérondif et aux participes. Tous ces travaux marquent un souci de démêler sous la pauvreté des formes la variété des fonctions. M. Poutsma y apporte une très grande richesse d'information jointe à un jugement sûr. On ne sera pas toujours d'accord avec lui sur le sens de tel ou tel exemple, mais l'auteur est le premier à reconnaître avec beaucoup de bonne grâce ce que ses classifications peuvent avoir parfois d'arbitraire ou de forcé. On a là les travaux d'un chercheur patient et d'un grammairien à l'esprit singulièrement aiguisé : aussi ces contributions, qui font honneur à la belle école hollandaise d'anglicisants groupée autour des *English Studies*, seront-elles bien accueillies de tous les spécialistes.

F. MOSSÉ.

---

Digitized by Google

RENÉ HUCHON : **Histoire de la langue anglaise**. Paris, Armand Colin, 1923, Gr. in-8°, 20 frs.

La librairie Armand Colin, qui a fait paraître la magistrale *Histoire de la Langue française* par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris, M. F. Brunot, publie maintenant la première partie d'un travail analogue, quoique moins développé, sur la langue anglaise, par son collègue M. René Huchon. Cet ouvrage comble heureusement une lacune fâcheuse, attendu que nous n'avions jusqu'ici rien de sérieux sur ce sujet en France, qu'en Allemagne il y a des grammaires historiques pleines d'érudition mais sans aucun attrait littéraire et qu'en Angleterre même l'histoire de la langue nationale n'a produit que des manuels d'ordre linguistique pur, tels que celui de J. Wright, et non l'étude générale critique et achevée à laquelle on était en droit de s'attendre.

Le volume que nous avons devant nous, préface en quelque sorte de l'œuvre tout entière, est consacré aux origines du vieil anglais ou plus exactement à l'anglo-saxon depuis son apparition en Grande-Bretagne vers l'an 450 jusqu'à l'invasion normande en 1066. La première des deux parties qui composent le livre s'occupe naturellement de la formation primitive de la langue remontant aussi loin dans le passé que le permettent les connaissances linguistiques actuelles.

M. Huchon commence par noter les modifications grâce auxquelles on passe de l'indo-européen préhistorique au germanique commun. Il indique ainsi le changement en ō et en ā des voyelles originelles ā et ō, puis l'influence d'une nasale dans la syllabe suivante et surtout la mutation des consonnes dénommée loi de Grimm et dont l'auteur fournit d'après M. Meillet une explication physiologique intéressante (1). La place de l'anglo-saxon lui est enfin assignée dans le germanique occidental, à côté du vieux saxon tel que nous l'a conservé le poème du *Heliand*, au IXe siècle de notre ère.

Le chapitre II traite de l'anglo-saxon primitif et de son évolution linguistique particulière. Celle-ci se fait en plusieurs étapes par une palatalisation des voyelles qui d'ouvertes deviennent fermées, par la fracture des voyelles *a*, *e*, *i*, en *ea*, *eo*, *io* devant *h* simple ou appuyé d'une autre consonne et devant *r* double ou appuyé et grâce à la métaphonie ou altération d'une voyelle par l'effet d'un *i* ou d'un *u* dans une syllabe suivante, tandis que sous l'influence d'une nasale suivante, mais qui s'élimine souvent, un a se transforme en ō et en o en ū. Et l'accent d'intensité se portant de plus en plus vers la première syllabe du mot, les finales tendent à s'atténuer et à disparaître.

Abordant ensuite la morphologie de la langue commune des Anglo-

(1) V. A. Meillet, *Caractères généraux des langues germaniques*, 2e éd., p. 34 et suivantes. — V. *Revue Germanique*, XIV (1923), p. 436, et *Revue Critique*, LI (1917), p. 49 et suivantes.

Digitized by Google

Saxons, M. Huchon étudie en détail les déclinaisons vocaliques et consonantiques ainsi que les déclinaisons forte et faible des adjectifs et des pronoms. A propos de la conjugaison, il rappelle l'extrême simplification du germanique primitif par rapport à l'indo-européen et même au grec ancien. Puis il passe en revue les verbes forts ou apophoniques, les quelques verbes à redoublement, les verbes faibles et un petit nombre de verbes anormaux.

L'étude du vocabulaire qui vient après la morphologie était à la fois plus délicate et moins connue en raison des changements apportés par la métaphonie et la chute ou l'atténuation des désinences. C'est avec une clarté parfaite que l'auteur a mis en lumière la difficulté de la tâche en montrant comment la racine indo-européenne *per* (à travers), par exemple, se retrouve dans l'anglo-saxon *first* (toit) ; *firen* (crime) ; *firn* (ancien) ; *feorr* (loin) ; *faru* (voyage) ; *ford* (gué) ; *fore* et *forth* (en avant) ; *fremede* (étranger) ; *fremman* (exécuter) ; *frea* (seigneur, et *first* ou *frist* (délai). Pour faire voir la richesse du vieil anglais, il examine à tour de rôle les mots simples ou réunis, les mots dérivés, les composés et il prouve en s'appuyant sur la grammaire latine du moine Aelfric, le parti que l'on pouvait tirer de ces derniers. La fin du chapitre contient un exposé des emprunts étrangers et discute la formation des noms propres anglo-saxons en cherchant à établir la date approximative à laquelle ceux-là ont été adoptés.

La seconde partie du volume porte sur les caractères généraux de la langue et présente un intérêt moindre en raison de l'incertitude du sujet. Tous les textes peuvent servir aux fins de la lexicographie et des études de grammaire. Mais la prose anglo-saxonne dont se prévaut M. Huchon pour ses recherches dialectales et ses analyses de syntaxe et de style n'offre guère de garanties certaines. Il s'agit en effet presque exclusivement de traductions de textes latins dont l'original a pu être mal recopié et mal compris et l'idiome étranger a forcément influencé le traducteur, l'amenant parfois à commettre des erreurs syntaxiques et des fautes de vocabulaire. C'est donc sous réserves qu'il convient d'en tirer des conclusions critiques. Tel est entre autres le cas du Kentien, du Mercien et du Northumbrien pour lesquels les documents conservés restent rares et peu sûrs.

L'auteur marche sur un terrain plus ferme quand il revient à l'anglo-saxon commun ou plutôt à l'anglo-saxon occidental pour caractériser la prose de l'époque. Il insiste avec raison sur ce que les cas ainsi que les modes des verbes ajoutent de synthétique à la langue, alors que par ailleurs l'emploi plus fréquent des auxiliaires de conjugaison et la prédominance toujours plus marquée de l'ordre logique ou direct dans la phrase lui donnent une allure analytique qui s'accroît avec le temps. Et malgré les efforts des traducteurs et des sermonnaires, les mêmes tendances

Digitized by Google

indécises se retrouvent dans l'agencement de la période oratoire anglo-saxonne.

Un chapitre relativement court nous renseigne sur le style poétique en vieil anglais et c'est vraiment dommage, puisqu'il y a beaucoup plus d'originalité de langue dans la poésie que dans la prose, où presque tout est emprunté à l'étranger. M. Huchon se contente d'indiquer l'influence des mètres et du principe de l'allitération sur la phrase rythmée, mais sans chercher à marquer l'évolution du vers, de la syntaxe et du vocabulaire dans les œuvres les plus caractéristiques et jusque dans le *Beowulf*, par lequel s'ouvre la série des épopées médiévales. Il en résulte un renversement des valeurs qui surprend le lecteur averti et l'on pourrait attribuer à tort plus d'importance à l'œuvre d'Alfred et d'Aelfric qu'à l'œuvre des grands poètes épiques.

Mais ces quelques réserves faites, et elles ne portent pas atteinte au fond solide de l'ouvrage qui nous occupe, il convient de louer hautement un travail où se trouvent résumées pour la première fois en français les données les plus récentes de la linguistique sur les origines et le développement de l'anglo-saxon. Servant d'introduction à l'histoire générale de la langue anglaise, ce livre sera fort utile aux personnes désireuses de se tenir au courant des études de philologie moderne et c'est avec un vif intérêt que le public lettré attendra l'apparition des volumes suivants.

W. THOMAS.

---

HANS MATTER : **Englische Gründungssagen von Geoffrey of Monmouth bis zur Renaissance.** Ein Versuch (*Anglistische Forschungen, Heft* 58). C. Winter, Heidelberg, 1922, XXXIV-685 p., 36 fr. — NELLIE SLAYTON AURNER : **Hengest.** A study in early English hero legend (*University of Iowa studies. Humanistic Studies, vol. II; Number I, published by the University*). Iowa City, 1921, 76 + 45 p. 1 dollar.

On sait le nombre de récits légendaires qui gravitent autour des origines de l'Angleterre ; certains d'entre eux ont connu, dans la littérature médiévale ou moderne, une grande fortune. Le but que semble s'être proposé M. Matter dans son gros et laborieux ouvrage a été de donner une sorte de manuel exhaustif de ces questions qui se trouvent à cheval sur l'histoire littéraire et l'histoire tout court. Son point de départ est Geoffroi de Monmouth toutes les fois que l'*Historia regum Britanniae* lui en a fourni la possibilité. L'auteur donne de chaque légende et avec force détails un exposé critique des sources, un résumé du récit de Geoffroi et un tableau du développement de la légende au cours du moyen âge et jusqu'à la Renaissance. Il étudie ainsi successivement les légendes qui ont trait à la fondation du royaume (Brutus, Hengest et Vortigern, Havelok et Buern, etc.), et celles qui se rapportent à la fondation des grandes villes. Il y a là un travail complet et consciencieux très bien

Digitized by Google

documenté, sinon très neuf. L'excellent *Manual of the writings in Middle English* de M. Wells fournissait déjà quelque chose d'équivalent. Mais plus originales sont les deux dernières parties de l'ouvrage. Dans l'une, M. Matter a cherché à raconter l'utilisation politique que le moyen âge et la Renaissance ont faite de l'histoire de Monmouth. C'est une heureuse idée que d'avoir montré les ressources que cet amas de légendes a fournies pour justifier l'«impérialisme» anglais du moyen âge; et ces interréactions de la politique, du folklore et de la littérature expliquent bien des choses ou du moins les présentent sous un jour nouveau. Une dernière partie étudie l'attitude des hommes de la Renaissance en face de ces légendes ; attitude de plus en plus critique des historiens, cependant que la littérature patriotique de l'époque élisabéthaine trouve là une ample moisson de sujets. Le livre était à faire. On regrettera seulement parfois le manque de condensation et surtout l'on s'étonne qu'un ouvrage de plus de sept cent pages qui touche à tant de questions et dont la présentation typographique est si uniforme soit totalement dépourvu d'index.

Presque le quart du livre de M. Matter est consacré à la légende d'Hengest et Vortigern. Cette même question a suscité en 1921 deux travaux similaires. — Quand donc l'organisation intelligente des recherches arrivera-t-elle à éviter ces doubles emplois? — L'un ne nous est connu que par le titre (*K. Schreiner, Die Sage von Hengest und Horsa, Entwickelung und Nachleben bei den Dichtern und Geschichtschreibern Englands*, Berlin, Ebering), l'autre est dû à Miss Aurner qui nous apprend que son étude publiée en 1921 était terminée en 1917. Ce travail vient en quelque sorte compléter un ouvrage du même auteur paru en 1917 sur le *Combat de Finnsburg*. Miss Aurner suit les divers récits auxquels a donné lieu la légende d'Hengest et Horsa depuis les chroniques anglo-saxonnes jusqu'à Milton et depuis Gaimar jusqu'à la *Faerie Queene* ; elle l'étudie également chez les historiens frisons. Mais en réalité, c'est le dernier chapitre — la légende d'Hengest dans la poésie anglo-saxonne — qui contient à proprement parler la thèse de son essai ; et l'on voit tout de suite de quoi il s'agit : Miss Aurner veut identifier le Hengest de Bède le Vénérable, premier chef saxon qui s'installe en Angleterre, avec le guerrier du même nom dont il est fait mention dans Beowulf (v. 1086 et suiv.) et dans le fragment sur le combat de Finnsburg. On sait que c'est là une théorie assez ancienne et qui, somme toute, n'a guère d'autre fondement que la ressemblance de nom ; Kemble et Chadwick, entre autres, l'ont soutenue. Mais Miss Aurner n'a pas l'air de connaître, ou du moins ne mentionne pas, un travail assez récent où la même théorie est étayée de probabilités plus fortes que les siennes (*W. Meyer, Beiträge zur Geschichte der Eroberung Englands durch die Angelsachsen*, Halle, 1912) et elle ne parle pas du tout de l'importante thèse de M. Ferdinand Lot (*La conquête de la Grande-Bretagne par les Saxons*, Mélanges



Digitized by Google

Bémont, Paris, 1913), pour qui Hengest n'aurait absolument rien d'historique.

Le travail de Miss Aurner présente un résumé clair et bien fait de la légende de Hengest à travers la littérature et les historiens anglais : mais on ne peut pas dire qu'il contribue en quoi que ce soit à faire progresser la question. F. MOSSÉ.

---

JOHANNES BÜHLER : **Das Frankenreich**. Nach zeitgenössischen Quellen. Mit 16 Bildertafeln und einer Karte. Leipzig, Insel-Verlag. 1923. In-8°, 592 pp.

M. Bühler s'est proposé de donner une idée de l'histoire des Francs depuis leur établissement en Gaule jusque vers l'an 900. Nous ne pouvons que lui savoir gré d'avoir dirigé son attention sur une période particulièrement intéressante de notre histoire nationale. Durant cinq siècles, la Gaule romaine fut le creuset où, de la fusion d'une race jeune avec une population armée d'institutions et de mœurs nées d'une longue civilisation, s'élabora la France, dont les destinées devaient avoir l'éclat qu'on sait.

La méthode adoptée par M. Bühler pour un ouvrage antérieur (1) l'a guidé dans l'exécution de cette œuvre. Exposer l'esprit de l'époque, donner la parole aux documents contemporains, puis fixer dans des notes — qu'on aurait aimé trouver au bas des pages plutôt que reléguées à la fin du volume — les précisions nécessaires : tel est son plan. L'introduction est un résumé des faits historiques qui ont marqué l'époque mérovingienne et carolingienne et une esquisse de la civilisation franque, ou plus exactement franco-romane, dont M. Bühler a considéré surtout le côté littéraire et artistique. Cette vue à vol d'oiseau a pour but de préparer le lecteur à mieux entendre et goûter ce qui est le fond même du livre, à savoir la traduction des récits d'historiens ou annalistes, de lettres de personnages de premier plan et de textes poétiques. On lira ici des extraits de Grégoire de Tours, de Frédégaire, d'Eginhard, etc. Un poème de Fortunatus voisine avec des dispositions de la *Loi salique*, une lettre d'Otfrid de Wissembourg avec la célèbre *Incantation de Merseburg*. La fin de l'ouvrage excède la limite fixée par le titre, le sujet dépassant les frontières de la *Francia*. Les germanisants ne se plaindront pas de cette extension.

De la lecture des documents si divers, choisis avec soin par M. Bühler, se dégage une impression assez nette et exacte de l'état d'une civilisation si étrangement diverse, où les violences d'une Frédégonde alternent avec la haute sagesse d'un Charlemagne, où des poèmes latins prétendant à l'élégance virgilienne, affrontent les rudes accents d'un *Ludwigslied*.

(1) *Die Germanen in der Völkerwanderung*. Cf. *Revue Germanique*, XIII (1922), p. 203 s.

Digitized by Google

où l'art antique eut à lutter avec les conceptions d'une mentalité inférieure à son idéal.

Les jugements que porte — assez rarement — M. Bühler sont pondérés, éloignés de tout parti pris, libérés de toute tendance novatrice ou chauvine. Tout au plus pourrait-on lui reprocher un excès d'indulgence pour les tragédies de famille qui ensanglantèrent les cours franques. Mais c'est là un pardonnable effet du dévouement de l'auteur à son sujet.

L'exposition de ce livre est claire, coulante, simple, comme il convient à l'esprit d'une époque naïve et à un livre de vulgarisation (1).

F. PIQUET.

---

BAYARD QUINCY MORGAN : **A Bibliography of German Literature in English translation** (*University of Wisconsin Studies in Language and Literature*, 16). Madison, 1922. Gr. in-8°, 708 pp., 2 dollars.

On ne peut se défendre d'un sentiment de surprise en parcourant ce catalogue d'œuvres littéraires allemandes traduites en anglais. Il contient plus de 7.000 cotes. Quelques-unes, il est vrai, signalent deux ou plusieurs traductions d'un même livre. Ainsi le *Faust* de Gœthe, les *Contes* de Grimm, etc. Mais défalcation faite de ces répétitions, il faut constater que de 1509, année où parut la traduction du *Narrenschiff* de Brant jusqu'à 1914, date où s'arrête la nomenclature établie par M. Morgan, il a été traduit en anglais près de 6.000 ouvrages allemands, tant œuvres isolées que collections.

En revanche, on ne s'étonnera pas trop si l'on remarque que la qualité des œuvres qui ont été l'objet d'une translation ne paraît pas toujours réclamer un tel hommage. Certes, les productions de premier rang y figurent, celles surtout dont la célébrité s'est affirmée. Mais parmi les romanciers ce ne sont pas les C. F. Meyer, les G. Keller, les Storm qui ont connu le plus grand succès. De Raabe il n'a été traduit que *Abu Telfan* et le *Hungerpastor*. Par contre, Marlitt est représentée par 44 de ses fades histoires. Et que de noms inconnus à la « littérature » grossissent ce livre!

Cette « bibliographie » est donc instructive en ce qu'elle renseigne sur les préférences des lecteurs anglais et américains. Elle sert à d'autres fins. Elle indique à ceux dont l'anglais est la langue maternelle — ou qui le possèdent — et ignorent l'allemand, les traductions d'œuvres dont ils désirent prendre connaissance (M. Morgan a ajouté à son travail une valeur nouvelle en signalant le mérite de beaucoup des livres cités) (1). Elle permet aussi à d'éventuels traducteurs de se rendre compte de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire. Enfin, en compa-

(1) Luxeuil n'est pas en Alsace, p. 72. A la note 115, p. 515, il faut substituer *Er* à *Sie* : il s'agit du *Heliand*.

(2) Il paraît un peu sévère lorsqu'il infligé le qualificatif de médiocre aux romans de Spielhagen et Ebers.

Digitized by Google

rant la date de la traduction et celle de l'apparition de l'ouvrage original, on peut mesurer à peu près le temps qu'il a fallu à un écrivain allemand pour acquérir la notoriété en pays de langue anglaise.

M. Morgan indique dans une suggestive introduction, pourvue d'un graphique et d'un tableau, les points culminants de l'abondance des traductions et cherche à découvrir les raisons des vagues de faveur. Il ressort de ses explications et plus encore de la lecture du livre que ce sont les œuvres s'adressant à la foule moins cultivée qui ont eu le plus fréquemment les honneurs de la traduction. Les histoires et contes pour enfants et les romans sans prétention littéraire paraissent surtout avoir tenté traducteurs et éditeurs.

F. P.

---

OTTO BEHAGHEL : **Deutsche Syntax.** Eine geschichtliche Darstellung. I. Band : Die Wortklassen und Wortformen. A. Nomen. Pronomen (*Germanische Bibliothek hgb. von W. Streitberg. Abt.* 10). Heidelberg, Carl Winter, 1923. In-8°, XXXI-740 pp. 34 fr.

Le troisième volume de la *Deutsche Grammatik* de Hermann Paul et cette *Deutsche Syntax* de M. Behaghel ont le même objet. L'un et l'autre traitent des questions syntaxiques afférentes à l'article, au substantif, à l'adjectif et au pronom. Cependant Paul envisage au début de son livre la construction, que M. Behaghel réserve pour un troisième volume. Une autre différence, plus importante de beaucoup, distingue les deux ouvrages. M. Behaghel s'est proposé de donner l'histoire de la syntaxe allemande. Sans vouloir faire une place au germanique primitif (1), c'est-à-dire, écrire une syntaxe comparée des dialectes germaniques, il a tenu à suivre les faits d'ordre syntaxique depuis le gotique — en touchant à l'occasion le norrois, l'anglo-saxon et l'ancien saxon — jusqu'au haut-allemand moderne. La classification des faits et les exemples s'étendent donc au gotique, en tant qu'il représente le germanique commun, au bas-allemand depuis la période saxonne, à l'ancien haut-allemand, au moyen haut-allemand et au nouveau haut-allemand. Paul, tout en adoptant le même programme, a porté le poids principal de son effort sur la langue moderne, que M. Behaghel a traitée avec beaucoup plus de réserve (2). Les ouvrages des deux savants grammairiens, malgré la similitude de leur objet ne font donc pas double emploi. Loin de se faire tort l'un à l'autre, ils se complètent. Ils n'annulent pas d'ailleurs le tome 2 de la *Deutsche Grammatik* de W. Wilmanns. Abondance de syntaxes ne nuit pas.

M. Behaghel étudie dans ce premier des trois volumes consacrés à la syntaxe — le second est sous presse — le nom et le pronom (on sait que

(1) Cf. sur ce sujet H. de Boor : *Studien zur altschwedischen Syntax*, 1922.

(2) M. Behaghel ne s'interdit cependant pas de jeter un coup d'œil sur les formes les plus récentes. Il lui est arrivé de citer *Der Sturm* p. 135, qui est la principale revue allemande d'avant-garde.

Digitized by Google

par « nom » les linguistes allemands entendent le substantif et l'adjectif), qui ont en commun la formation des nombres et des cas, et qui, pour cette raison, peuvent être réunis. Son exposé aborde successivement l'emploi de l'article, la flexion des noms propres, celle de l'adjectif, les degrés de comparaison, les numéraux, le nombre des substantifs, enfin le long et important chapitre des cas.

M. Behaghel a publié de nombreuses et remarquables études sur diverses questions de syntaxe. Son travail sur le *Heliand* est connu. Il était donc qualifié pour écrire sur ce sujet un livre substantiel (sa connaissance des travaux traitant des points particuliers de syntaxe est illustrée par une bibliographie extrêmement abondante). Aussi il a pu extraire de l'immense carrière que constituent les documents des blocs nombreux pour construire son édifice. Le plan adopté est dirigé par la méthode descriptive. Tous les faits dont l'auteur a à connaître sont classés suivant leur aspect, leur sens, le rôle et la place de leurs éléments. Le groupement a conduit à une quantité parfois considérable de divisions et subdivisions. C'est là une cause de fatigue à la lecture. Mais peut-être n'existe-t-il aucun moyen de simplifier des choses aussi complexes. Il semble cependant que le classement aurait pu quelquefois être établi d'après un principe différent. « Les substantifs désignant une substance ne sont pas précédés de l'article », est-il dit page 91, et, comme exemple, est citée la phrase *Name ist Schall und Rauch*. L'omission de l'article n'est-elle pas due ici à la juxtaposition de deux mots dont le groupe exprime une seule idée ? Cet exemple pourrait être classé dans le § 61 B, étant de même nature que *stoeret Lust und Ruh* cité en cet endroit. Il ne faut pas, il est vrai, se dissimuler la difficulté qu'il y a à grouper de façon satisfaisante des faits si divers, si arbitraires et de temps à autre contradictoires.

Comme pour le vocabulaire, l'allemand est tributaire de l'étranger à l'égard de la syntaxe. Mais sur ce dernier point, les influences sont plus difficiles à discerner. On risque de confondre des analogies avec des imitations. M. Behaghel s'est appliqué à découvrir les origines latines ou françaises des formes syntaxiques qui ne lui ont pas paru allemandes. Il est évident que le nombre des analogies aurait pu être sensiblement accru. Des locutions comme *in wege, an Land gehen, auf See*, etc. p. 76 s. ont leur pendant en français où *en route, aller à terre, en mer* ne présentent pas non plus l'article. Il en est de même de *ich setze ze pfante*, p. 82 (je mets en gage), *zu Fuss* p. 83 (à pied), *in Stand setzen* p. 83 (mettre en état), etc. Si ces cas sont peut-être de simples analogies, il en est d'autres où une influence paraît s'être exercée. M. Behaghel dit ne pouvoir expliquer la forme *seines Zeichens* (*ein Schuster*) p. 601. N'y a-t-il pas ici une imitation de la locution française (*il était cordonnier*) *de son métier ? Bei Geld, bei Kasse sein* p. 83 correspond au français *être en fonds*. La phrase de Schiller : *Brüder die einer andern Observanz sind* p. 583 est calquée

Digitized by Google

sur une forme du type : *un collège religieux de l'observance de saint Dominique. Ich bin ganz Ohr* p. 91 est très vraisemblablement la traduction de *je suis tout oreilles*. Parmi les superlatifs qui n'ont pas de comparatif, il semble qu'on aurait dû distinguer ce qu'on peut appeler des superlatifs emphatiques, qui sont illogiques (1) et qui répondent à des types français tels que *les opinions les plus opposées*. Quelle que soit la justesse de chacune de ces observations, qu'il serait facile de multiplier, leur ensemble paraît justifier la nécessité d'une étude de l'influence de la syntaxe française (ou latine) sur la syntaxe allemande. Ce travail n'était pas du dessein de M. Behaghel. Il convient donc de ne pas lui faire un reproche de ne pas l'avoir exécuté. Il est plus équitable de constater que par la masse si considérable des documents, par le souci d'un judicieux classement, par l'exposition historique de l'évolution des faits, son beau livre constitue un moyen de travail des plus précieux.

F. P.

---

WILHELM LINDEMANN : **Geschichte der deutschen Literatur**. Neunte und zehnte Auflage hrsg. u. teilweise neu bearbeitet von Dr MAX ETTLINGER. 1915. Unveränderter Neudruck. 1923. Freiburg in Breisgau, Herder 1923, 2 vol. 50 francs.

Wilhelm Lindemann était, lorsqu'il mourut, prêtre catholique à Niederkrüchten, dans le doyenné d'Erkelenz. Son histoire de la littérature allemande parut pour la première fois en 1866. Une sixième édition fut publiée par Brüll et Seeber, une septième par Salzer ; la huitième fut l'œuvre de Max Ettlinger, à qui furent aussi confiées les neuvième et dixième. C'est de cette dernière, parue en 1915, réimprimée sans modification en 1923, que nous devons rendre compte.

Ces éditions, relativement nombreuses, d'un ouvrage déjà ancien, démontrent qu'il a toujours trouvé auprès du public un accueil favorable dont il convient de rechercher les causes. Ce succès ne serait-il pas dû à certaines tendances, d'ailleurs naturelles chez un prêtre catholique, mais qui devraient rester étrangères à l'appréciation purement esthétique d'œuvres littéraires ? L'auteur n'aurait-il conquis la faveur de ses nombreux lecteurs catholiques qu'aux dépens de la rectitude du jugement et de l'impartialité sereine de « l'historien ? » C'est ce qu'il semble nécessaire d'examiner avant tout.

Dans la préface de la dernière édition publiée de son vivant, l'auteur se défend d'avoir jugé les hommes et leurs œuvres du point de vue confessionnel : « Des voix se sont élevées, dit-il, pour demander que les écrivains allemands soient répartis en deux grandes catégories : catholiques et non catholiques, et pour qu'en attendant on indique tout au moins la confession de chacun d'eux. Ce procédé purement extérieur ne

(1) Dans cette catégorie rentrent *nichtig*, etc.... et aussi *einzig*, que je ne vois pas signalé par M. Behaghel.

Digitized by Google

me semble ni convenable ni utile. Je ne veux pas juger les auteurs d'après leur extrait de baptême, mais d'après leurs œuvres. Je considère comme plus juste, quoique sans doute plus difficile, de donner une caractéristique que de mettre une étiquette indiquant la confession ».

Lindemann reconnaît pourtant avoir exposé la littérature allemande « du point de vue chrétien », et il apparaît clairement, à de nombreux endroits de son ouvrage, que cette préoccupation essentielle, ce critère fondamental ont trop souvent substitué au jugement purement esthétique une appréciation inspirée par le souci de la morale ou de la religion. Si, par exemple, la Renaissance n'a pas porté tous ses fruits en Allemagne, c'est parce que le peuple allemand n'avait pas été rendu fort et puissant par une foi et une existence vraiment chrétiennes, et la connaissance des modèles antiques eût été beaucoup plus féconde pour l'art allemand si les champions des études classiques avaient été moins païens, plus vraiment chrétiens (I, 235). Plus loin, *Werther* est simplement condamné comme œuvre immorale. Sa place dans l'histoire du roman allemand, sa « valeur d'art » passent au second plan (II, 163). Gœthe le païen trouve grâce aux yeux de l'auteur pour avoir, dans *Iphigénie*, glorifié une morale strictement chrétienne (II, 182) ; par contre, les *Elégies romaines* sont, en deux lignes, vouées à la flamme purificatrice (II, 187). Les *Dieux de la Grèce* scellent la rupture définitive de Schiller et du christianisme (II, 223) et inaugurent les efforts du poète rationaliste en vue de substituer la religion de l'art à celle de la croix (II, 228). Le principal mérite de l'école romantique fut de ressusciter dans l'art la foi chrétienne et le patriotisme allemand (II, 284). Les romantiques se dressèrent en chevaliers chrétiens contre les païens de l'école classique et contre les modernes indifférentistes, purent ainsi inaugurer une grande et nouvelle période de la vie allemande (II, 290). C'est du point de vue chrétien que les œuvres du juif Heine sont examinées et condamnées comme immorales (II, 456 . Enfin, au seuil de l'époque moderne, l'auteur déclare que « l'avenir de la vie intellectuelle et particulièrement de la littérature allemandes, dépend du renouveau de la foi chrétienne du peuple allemand. La littérature allemande ne connaîtra un véritable renouveau que si elle devient plus chrétienne, car en même temps elle deviendra plus nationale et plus populaire » (II, 479).

Ces quelques exemples — qui pourraient être facilement multipliés — suffisent à démontrer que l'auteur s'est bien conformé à son intention avouée d'examiner les œuvres littéraires du point de vue chrétien. C'est assurément son droit. Mais nous avons celui d'avoir une opinion différente, et de déclarer que les œuvres de l'esprit ne sont, dans l'histoire littéraire, justiciables que de critères esthétiques, à l'exclusion de tous autres. Le critère moral ne peut, en particulier, être employé qu'avec une extrême prudence, sous peine de mettre sur le même plan et de con-

Digitized by Google

damner au même bûcher les *Elégies romaines* de Gœthe et le « *Rinaldo Rinaldini* » de son beau-frère Vulpius.

L'auteur a-t-il été aussi fidèle à sa promesse de tenir la balance égale entre catholiques et protestants ? On peut répondre affirmativement dans l'ensemble, tout au moins en ce sens qu'il n'a point méconnu les mérites de Luther, par exemple, et des écrivains protestants en général. Pourtant, s'il n'est point injuste envers eux, c'est sans enthousiasme qu'il célèbre leurs louanges. Par contre, les écrivains d'inspiration catholique trouvent en lui un panégyriste éloquent, et se voient parfois attribuer une valeur que la qualité de leurs œuvres ne justifie pas toujours. Si, par exemple, les traductions de la Bible antérieures à celle de Luther ne peuvent soutenir la comparaison avec cette dernière, qui leur est infiniment supérieure, il n'en est pas moins vrai que ces traductions ont existé, et que trop de gens affectent de l'ignorer (I, 422). Luther n'a pas créé le « *Kirchenlied* » allemand (I, 393) ; beaucoup de cantiques adoptés par les protestants sont d'origine catholique (I, 397). Si Luther est, à bon droit, considéré comme le fondateur de l'allemand littéraire moderne, il convient pourtant d'ajouter que les véritables créateurs de la prose allemande furent les mystiques catholiques (I, 423). Les pièces de Schiller qui ont la prédilection de l'auteur sont celles où le poète a su montrer toute la poésie et la grandeur du catholicisme, c'est-à-dire *Marie Stuart* et *Jeanne d'Arc* (II, 247). Les romantiques sont particulièrement glorifiés de s'être convertis au catholicisme ou d'avoir fait passer dans leurs œuvres toute leur foi catholique. En cela surtout réside leur grande supériorité sur les écrivains de la Jeune Allemagne qui, pourtant, eurent avec eux de nombreuses tendances communes. Seuls les romantiques, revenus de leurs premières erreurs, s'élevèrent à de nobles conceptions politiques et religieuses, tandis que les écrivains de la Jeune Allemagne, juifs ou libre-penseurs, restèrent prisonniers de leur grossièreté (II, 451). Annette von Droste-Hülshoff, Adalbert Stifter, deux purs catholiques, sont particulièrement chers au cœur de Lindemann. Gottfried Keller, par contre, n'a point sa sympathie pour avoir, dans les *Sept légendes*, en bon protestant, raillé la mythologie catholique (II, 489).

En résumé, l'auteur, tout en faisant un effort sincère pour juger les œuvres en soi, au lieu de simplement les ranger sous deux rubriques : catholique (c'est-à-dire excellent), et protestant (c'est-à-dire imparfait), laisse trop souvent, assurément malgré lui, apparaître sa prédilection pour les écrivains d'inspiration catholique. Et cela est trop naturel pour que nous songions à l'en blâmer. Mais il est nécessaire que le lecteur soit mis en garde et puisse rectifier, le cas échéant, des opinions déformées par le point de vue confessionnel.

D'autres imperfections plus graves doivent être en même temps signalées. C'est ainsi que Herder, par exemple, n'obtient pas dans l'ou-

Digitized by Google

vrage la place d'honneur qui lui revient. Tout lecteur non informé ignorera, après avoir lu les pages que lui consacre Lindemann, que Herder fut l'un des génies les plus universels et les plus puissants du XVIII^e siècle en Allemagne, et qu'il est à l'origine de tous les grands courants intellectuels, de tous les grands mouvements d'idées du XIX^e siècle. — Il est surprenant de voir la deuxième période de la vie de Gœthe, celle qui s'étend de l'arrivée à Weimar jusqu'au voyage en Italie, caractérisée comme « idéaliste », par opposition à la première, appelée « sentimentale et naturaliste ». La vie agitée menée par Gœthe à Weimar, dans les premières années de son séjour, ou même son activité comme ministre de la guerre et des travaux publics, n'ont rien de spécifiquement idéaliste ; quant aux œuvres composées par Gœthe au cours de ces années que Lindemann appelle lui-même « poetische Notjahre » (II, 177), le même auteur les qualifie de « poésies de circonstance au plus mauvais sens de ce mot ». Où réside, en tout cela, cet « idéalisme » qui doit caractériser toute une période ? — Le passage consacré à *Wilhelm Meister* est tout à fait insuffisant, ne nous explique pas comment cette œuvre put être accueillie par les premiers romantiques avec enthousiasme, être proclamée par eux le « canon de la poésie » et être mise sur le même plan que la Révolution française. — Suffit-il de dire (II, 218), que les défauts d'*Intrigue et amour* ont été signalés par d'autres critiques, et de passer outre ? — Que Frédéric Schlegel, pour avoir, dans ses ouvrages sur la philosophie de l'histoire, soumis les événements à l'action directrice de la Providence — ce que, d'ailleurs, Bossuet avait fait avant lui —, soit proclamé supérieur à Herder, c'est au moins très contestable (II, 308). — Hölderlin, dont l'importance primordiale et la haute valeur poétique sont aujourd'hui unanimement reconnues, se voit à peine (en 1923) accorder une page. En cela, d'ailleurs, il est encore mieux partagé que Schleiermacher, que l'auteur exécute en cinq lignes (II, 426), bien après le chapitre consacré à l'école romantique, ignorant, ou passant indûment sous silence, le rôle de tout premier plan joué par le célèbre prédicateur dans l'évolution de l'école. — Deux pages suffisent à Lindemann pour énumérer les œuvres de Heine, les apprécier superficiellement du point de vue chrétien, les condamner comme immorales, impies, et s'indigner qu'on veuille aujourd'hui élever cet écrivain à la haute dignité de poète allemand « classique » (II, 456). — L'*Erbförster* de Ludwig est encore rangé par l'auteur au nombre des pièces fatalistes (II, p. 530-31), alors que depuis longtemps on a fait justice de cette erreur de Gottschall. — D'une manière générale, la grande importance de Hebbel et de Ludwig pour l'histoire du théâtre allemand est complètement méconnue. — Enfin, les grands courants qui ont déterminé et dominé la production littéraire de l'Allemagne à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e, les tendances diverses, les actions et réactions réciproques des nombreuses écoles modernes n'apparaissent

Digitized by Google

pas clairement dans la longue énumération de noms et d'œuvres qui termine l'ouvrage (livre 8).

C'est là d'ailleurs le défaut essentiel du livre dans son ensemble, où n'apparaît aucune autre idée directrice que le point de vue chrétien. En prenant les précautions nécessaires pour ne pas se laisser influencer par cette tendance générale de l'ouvrage, on pourra l'utiliser comme livre de référence relativement commode et complet. Un index alphabétique des noms d'auteurs facilite à cet égard les recherches. Des indications bibliographiques suffisamment abondantes — bien que les ouvrages français en soient à peu près entièrement exclus — accompagnent, au bas des pages, les développements consacrés aux auteurs de quelque importance. Ces indications sont très utiles, et doivent être mises tout spécialement au crédit de l'auteur. Ajoutons, pour être complet, que les deux volumes sont agrémentés de nombreux portraits d'écrivains, dont la reproduction mérite d'être louée.

Léon MIS.

---

ERNEST TONNELAT : **Histoire de la littérature allemande des origines au XVII^e siècle** (*Collection Payot*). Paris, Payot, 1923. In-12, 167 pp., rel. 4 fr.

Ce manuel paraît destiné à orienter le lecteur désireux d'avoir une vue d'ensemble sommaire de la littérature allemande ancienne. Les huit chapitres dont il se compose envisagent les productions littéraires les plus importantes qui nous soient restées depuis la traduction gotique de la Bible (qui aurait pu être négligée, n'étant pas du sujet), jusqu'à la fin du XVI^e siècle. La période que couvre cette étude embrasse, si l'on s'en tient à la littérature allemande, neuf siècles environ. La route que l'auteur nous invite à suivre avec lui est longue ; elle est coupée par des chemins de traverse. M. Tonnelat a dû hésiter parfois à accueillir dans son livre, ou à en écarter, des auteurs de second ordre. Tout compte fait, son choix paraît judicieux. Il a su ne considérer que ce qui est réellement représentatif d'un état intellectuel intéressant.

Ce qui était d'une rare difficulté dans l'exécution de cette entreprise c'était de faire apparaître sans sécheresse, sans tomber dans l'aride nomenclature, une masse si considérable d'œuvres et d'auteurs. M. Tonnelat a heureusement évité les écueils. Il indique succinctement, mais sans négliger aucun trait essentiel, la nature des œuvres ; il s'arrête avec juste raison à l'analyse des productions importantes tels le *Nibelungenlied*, les poèmes chevaleresques des grands classiques, les poésies lyriques de Walther de la Vogelweide et passe rapidement sur ce qui est secondaire ; il apprécie en quelques lignes substantielles le talent des auteurs ; enfin il prend soin de déterminer le rôle que les mouvements politiques, religieux ou sociaux, les influences étrangères et le développement de la

Digitized by Google

conscience nationale ont eu dans l'évolution des divers genres. Tout cela en moins de deux cents pages. A ce mérite d'une vue perspective saisissante, il a joint le charme d'une forme élégante.

Le lecteur devra prendre garde que M. Tonnelat n'a pas voulu écrire un livre d'exacte érudition. D'un raccourci restreint à ce point on ne peut attendre les jugements nuancés, les précisions de détail, l'examen des doutes que suscitent des opinions controversées. Il aurait fallu, pour un ouvrage répondant à ces exigences, plusieurs volumes du même format. Il convient donc de ne pas appliquer à ce précis une mesure qui n'est pas faite pour lui. Les critiques que l'on peut lui adresser portent le plus souvent sur des lacunes dues à un extrême resserrement de la pensée. Ainsi on aurait aimé que M. Tonnelat eût assez d'espace pour expliquer en quoi le *Nibelungenlied* est « plus mystérieux que *Parzival* ou *Tristan* », qu'il n'usât pas à propos de Gottfried de Strasbourg d'une formule trop absolue dans sa brièveté : « il ne veut voir dans l'amour que tout ce qui flatte et charme », car il n'y a pas que la fameuse allégorie de la « Grotte d'amour » dans le *Tristan*, qu'il ne dît pas non plus que les *Minnesinger* n'ont imité que les poètes provençaux (il suffit d'ajouter « et français » pour que le texte soit correct). La concision de l'exposition a fait attribuer avec un caractère de certitude qui ne correspond pas à la réalité la première poésie du manuscrit de Heidelberg à l'empereur Henri VI. A la même raison est imputable une rédaction qui peut induire en erreur : « Hartmann d'Aue nous a laissé tout un recueil de poésies galantes (Büchlein) » M. Tonnelat a voulu dire « Büchlein et Lieder », le I *Büchlein* étant un débat, très fidèlement résumé par lui, et le II — qui n'est sans doute pas de Hartmann — n'étant pas non plus un « recueil ». C'est encore la nécessité de condenser qui a fait dire à M. Tonnelat qu'il ne subsiste qu'un fragment du *Tristan* de Thomas. Un seul, il est vrai, a une assez grande étendue, et c'est pourquoi M. Tonnelat ne cite que lui. Les autres cependant ont fourni leur secours pour apprécier l'originalité de Gottfried.

Mais au lieu d'arrêter l'attention sur des détails de médiocre intérêt et qui, il faut le répéter, dépendent des étroites dimensions imposées à un volume figurant dans une collection de format restreint, il est préférable de prendre texte du livre de M. Tonnelat pour s'élever à une observation d'ordre général. Il s'agit de la façon dont on caractérise habituellement les poètes allemands qui ont traduit des œuvres françaises.

De Veldeke, il est dit dans le livre examiné, qu'il s'est proposé avant tout de glorifier en la personne d'Enée le type idéal du chevalier. Si quelqu'un a eu ce projet ce n'est pas Veldeke, mais bien l'auteur du *Roman d'Eneas*, poème français que Veldeke a traduit assez librement, mais dont il a reproduit les lignes essentielles. On dit bien dans les histoires littéraires que Veldeke a emprunté son *Enéide* au *Roman d'Eneas* ;

Digitized by Google

mais, cette constatation faite, on parle de son poème comme s'il en était l'unique auteur. Il saute aux yeux que Veldeke ne peut être rendu responsable que de ce qu'il ajoute de son fonds à l'œuvre française. Ce sont les modifications du texte original qui, seules, offrent une prise au jugement porté sur lui.

On peut faire la même remarque à propos d'autres poètes allemands. Le mal est que d'exactes comparaisons n'aient pas été instituées entre les originaux et les adaptateurs. Celles qui ont été faites poursuivent en général des fins autres que la mise en évidence des qualités ou des défauts caractéristiques des traducteurs. Il serait temps d'adopter une méthode qui ne confonde pas le modèle et l'imitation, et de rendre enfin justice à celui qui a écrit l'œuvre et à celui qui l'a adaptée. Mais pour cela, il faut les travaux préliminaires de minutieuses confrontations (1).

F. PIQUET.

---

KUNO FRANCKE : **Die Kulturwerte der deutschen Literatur**. II. Bd. Von der Reformation bis zur Aufklärung. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1923. In-8°, XIV-638 pp. rel.

On n'oubliera pas, en ouvrant ce livre, qu'il s'agit d'un manuel. A dire vrai, ce manuel d'histoire littéraire affecte un caractère différent de ceux qu'on connaît. Il se propose de mettre en évidence la valeur de la littérature à l'égard de la civilisation. Aussi attire-t-il dans son cadre la philosophie, la religion, voire l'astronomie (Kepler). Toutefois, il n'accorde aux disciplines autres que l'histoire littéraire qu'un intérêt restreint. Seul Luther s'est vu attribuer dans l'histoire religieuse une large place. C'est plutôt dans les vues générales, dans l'étude de l'action de la littérature sur les idées et les mœurs, dans les perspectives ouvertes sur les états de civilisation, dans le parallélisme des ouvrages de l'esprit et du progrès intellectuel et moral qu'il faut chercher la signification du titre de ce livre : *Kulturwerte*. Il est à signaler aussi que l'auteur a pensé accentuer l'importance de l'idée de culture en faisant du passé un miroir où le présent peut se contempler. Il veut montrer à son peuple — quoique enseignant en Amérique, M. Francke est de nationalité allemande — que l'histoire des siècles écoulés lui doit être un encouragement à surmonter la dépression actuelle. Dans quelques-uns des faits essentiels qu'il commente (traités de Westphalie, p. 215 s.), dans l'exemple de plusieurs des « héros » dont il caractérise l'action (Luther, p. 86, Klopstock, p. 510, Lessing, p. 582), ou dont il célèbre le patriotisme (Gottsched, p. 239), il voit un stimulant à un « sursum corda » et un motif d'espoir en un avenir consolateur. On différera d'avis sur l'utilité de ces leçons

(1) Certains historiens littéraires, parmi lesquels il faut citer M. F. Vogt et M. W. Golther, font un effort pour discerner l'originalité des poètes allemands traducteurs. Mais, en l'absence d'études de détail, ils n'y ont pas toujours réussi. C'est le cas de M. Tonnelat.

Digitized by Google

de l'histoire. Les idées, les mœurs, la culture, les aspirations des individus et des groupements sociaux ont changé à tel point que ce qui peut apparaître comme salutaire dans les temps révolus n'est peut être aujourd'hui que décevante illusion. Qui oserait prétendre que c'est l'idée particulariste, chargée de toutes les fautes dans le passé, qui a causé la récente défaite de l'Allemagne ? A d'autres maux d'autres remèdes. Pourquoi aussi donner au patriotisme un ton agressif ?

Ce livre, il faut le redire, est un manuel. Son objet est d'enseigner avec plus d'abondance que ne le font les histoires générales ce que furent les auteurs et les œuvres qui émergent dans le domaine littéraire depuis le début du XVI^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e. Cette période de trois cents ans n'est pas une époque glorieuse de la littérature allemande. Si Luther et Lessing qui se dressent à la façon de colonnes milliaires aux deux extrémités de la route sont des génies de premier ordre, on rencontre le long du chemin bien des médiocrités. A côté d'hommes qu'on ne saurait déprécier sans injustice, un Grimmelshausen, un Hans Sachs, un Opitz, un Klopstock, un Wieland, que de noms sans éclat ! Quelle valeur ont les œuvres des Pammachius, des Schupp, des Rist, des Weigel, des Lauremberg ? Qui, parmi même les hommes instruits en Allemagne, a affronté la lecture de Rebhuhn, de Holfmannswaldau, de Liscow, et de tant d'autres dont les noms garnissent les histoires littéraires ? Ayons le courage de le dire : bien des œuvres de cette époque n'ont qu'une valeur historique. Elles sont le témoignage d'étapes intellectuelles, l'indice des successifs états du progrès moral. A ce titre, elles méritent l'attention des spécialistes. Elles ne peuvent prétendre être un aliment spirituel offert à l'homme de goût.

Par un art qu'il faut admirer sans réserve, M. Francke a su répandre de la grâce sur cette aridité. A le lire, on aperçoit les idées en mouvement, on voit les grands courants avancer ou reculer, se heurter ou se mêler. Grâce à un discernement heureux, il a su tirer de la pénombre les choses qui ont de l'attrait ; il a multiplié les citations pittoresques, les analyses précises et conduites avec ingéniosité. L'habileté des transitions et la sobre clarté de l'exposition entraînent et subjuguent le lecteur. Par ses qualités de forme, ce livre s'imposera aux esprits cultivés en quête d'une information générale sur les siècles qui séparent l'humanisme de l'époque frédéricienne.

Ces mérites ont leur rançon. Ce manuel est une œuvre d'éloquence. Sa tendance est trop souvent laudative. Pour qu'il fût un instrument de travail, il aurait fallu y faire plus de place à une critique incisive, serrant les faits de plus près, tenant plus compte des réalités. Sur l'échec relatif des tendances libérales de la Réforme l'histoire nous donne des renseignements plus précis que les brillantes oppositions accumulées par M. Francke (p. 10 s.). Les personnages sont peints souvent avec un

Digitized by Google

pinceau trop flatteur. Tel le portrait de Hutten. Les raisons exactes des choses sont quelquefois voilées par d'ingénieuses ou subtiles réflexions. Si Frédéric II, nous dit-on, a en quelque sorte malgré lui, fait éclore l'âge d'or de la littérature allemande, c'est parce que les auteurs de son temps ont voulu écrire des œuvres qui fussent à la hauteur des triomphes du roi de Prusse. Les gens avertis — M. Francke est du nombre — savent que les choses se sont passées autrement. Pourquoi ne pas le dire ? Pourquoi aussi employer la formule dont on a tant usé et abusé, la *psychologische Vertiefung* en parlant du *Simplicissimus* de Grimmelshausen ? Il est certain que Grimmelshausen a des qualités qui ne sont point méprisables. Ses descriptions réalistes, ses tableaux à la Téniers, sa langue si abondante et parfois si juste font de lui un auteur digne d'attention. Mais reconnaître de la « profondeur psychologique » à une œuvre si inférieure pour l'étude des sentiments à la *Princesse de Clèves*, écrite à la même époque, c'est dépasser la mesure.

Ces observations auraient plus de poids si le livre de M. Francke voulait être un ouvrage d'érudition. Mais comme son auteur n'a pas eu ce but en vue, il faut constater qu'il possède entre autres mérites une qualité éminente : il est séduisant. F. P.

---

BARON ERNEST SEILLIÈRE : **Portraits de femmes**. In-8°, 228 pp. ; **Nouveaux portraits de femmes**. In-8°, 212 pp. 2 vol., Paris, Emile-Paul Frères. 1923.

Ces deux volumes contiennent une série de douze articles parus à des époques diverses et dans des publications différentes. On saura gré au baron Seillière d'avoir mis ses « amis présents ou futurs », dont le nombre va croissant, à même de lire d'une traite ces études captivantes. La *Revue Germanique* a eu la fortune d'offrir la primeur de l'une d'elles à ses lecteurs. Elle garde quelque fierté de ce présent — qui n'est pas le seul — que lui a fait l'éminent écrivain en qui l'on s'accorde à reconnaître un des dirigeants de la pensée contemporaine.

De ces articles, il en est qui ne touchent pas les lettres allemandes et, pour cela, échappent au jugement de cette revue. Tout ce que peut en dire le profane c'est que, soit qu'il s'agisse de George Sand et de son premier amour, soit des relations d'Eugénie de Guérin et de Barbey d'Aurevilly, soit de Marie de Nesselrode, inspiratrice de la *Symphonie en blanc majeur* de Théophile Gautier, soit de la romanesque aventure de deux amants franc-comtois renouvelant la *Nouvelle-Héloïse*, soit des démêlés conjugaux de Madame de Montglas, soit de l'extraordinaire destinée de Barbe Blomer, mère de don Juan d'Autriche, soit de la triste existence que Frédéric II imposa à sa femme, toujours l'attention est saisie par le piquant du sujet et retenue par le charme d'une narration souple dans ses moyens, vive dans son allure, élégante dans sa forme.

Digitized by Google

L'art de M. Seillière ne faiblit pas, loin de là, dans les articles où il entre dans le domaine de la littérature allemande. Ici le germanisant peut mieux apprécier l'étendue de son érudition et la sûreté avec laquelle il utilise les documents. Sophie de Schardt a été présentée aux lecteurs de cette revue (1). Il est donc sans utilité de leur dire avec quel talent M. Seillière a su faire revivre cette femme qui aima Mme de Staël et la France, et qui, dans des heures tourmentées, manifesta avec un véritable courage sa sympathie à nos compatriotes. En revanche, qu'il soit permis d'insister sur l'une des études du premier volume de ces *Portraits de femmes*. Elle a pour titre *Frédérique Brion dans la légende et la réalité*. Parmi les plus belles poésies allemandes, il est deux ou trois joyaux d'un prix inappréciable. Ces pièces sont de Gœthe. Elles lui ont été inspirées par Frédérique Brion, fille du pasteur de Sesenheim. Comment les historiens de la littérature allemande, que le moindre détail relatif à la biographie de Gœthe met en fièvre, n'auraient-ils pas cherché à percer le mystère des amours du poète et de son inspiratrice ? Gœthe fut-il l'amant, au sens entier du mot, de la jeune alsacienne ou son affection fut-elle contenue dans les limites platoniques ? En fait, cela importe peu à la critique littéraire. Mais ceux qu'attire la chronique des menus faits, les amateurs de ce qu'on appelle la « Waschzettelliteratur » ont voulu en avoir le cœur net. Les enquêtes les plus serrées furent faites. On produisit des témoignages discordants. Des hypothèses opposées s'échafaudèrent sur des récits dépourvus d'authenticité. Non seulement la vie de la pauvre Frédérique fut l'objet d'insinuations médisantes — ou calomnieuses —, durant les mois où Gœthe fréquenta le presbytère de Sesenheim, mais on suspecta aussi sa vertu après que Gœthe l'eut délaissée. Elle aurait eu un, voire plusieurs enfants ! Le baron Seillière a révisé ce procès, qui, comme les procès retentissants, mit aux prises des tenants pleins d'ardeur. Il en a placé sous nos yeux les pièces principales (2) : les mémoires du pasteur Gambs, qui, confondant peut-être sentimentalité et sensualité, pensa et affirma que Frédérique avait voulu attenter à sa vertu ; la bizarre lettre que Gœthe, interrogé sans discrétion sur la nature de ses relations avec l'héroïne des *Sesenheimer Lieder*, écrivit à Naeke et qui fait plus de tort à Gœthe qu'à son amie ; les recherches d'archives de Froitzheim, d'où il ressort qu'un enfant inscrit sur les registres de l'orphelinat de Stephansfeld pourrait être le fils de Frédérique et d'un prêtre du nom de Reimbold ; enfin les dires d'Edmond Scherer, selon qui tout Strasbourg savait que Frédérique ne fut jamais un dragon de vertu. Muni de ces documents, armé d'autre part des actes produits par la défense, le baron Seillière aurait pu prendre parti, et, avec le talent qu'on lui connaît,

(1) Cf. *Revue Germanique* XII (1921) p. 123 ss.

(2) C'est à juste titre que ne figurent pas ici les allégations sans valeur de Kruse, Weil, etc. Cf. A. Metz : *Friederike Brion*, 1911. L'auteur de ce livre défend l'innocence de Frédérique avec la ferveur d'une conviction profonde et la vigueur d'une argumentation serrée. V. aussi infra, p. 210.

Digitized by Google

passionner encore une cause toute de passion. La haute raison qui dirige ses études l'a préservé de la tentation des mouvements éloquents. Très simplement, il conclut en laissant à l'accusée le bénéfice du doute qui est resté dans son esprit après la lecture du dossier (1).

Comme l'Alsacienne aimée de Gœthe, les personnages qui figurent dans les *Portraits de femmes* devront à M. Seillière un renouveau de gloire ou de notoriété. Ils vivront dans le souvenir des lecteurs gagnés par l'art prestigieux de leur historien.

F. P.

---

LUCIEN HERR : **Correspondance entre Schiller et Gœthe**, traduite d'après l'édition définitive allemande et précédée d'une introduction. Paris, Plon-Nourrit et C^ie^, 1923, 2 vol. : III (2 janvier 1798-16 août 1799), 385 pp. ; IV (20 août 1799-26-27 avril 1805), 359 pp., prix des 2 vol. 15 francs.

Voici la suite et la fin de la traduction de la *Correspondance entre Schiller et Gœthe*, dont les deux premiers volumes ont été signalés ici (2). Les mérites de la méthode adoptée par M. Herr ont été indiqués et loués comme il était dû. Inutile de dire que nous retrouvons dans la seconde partie de cette œuvre d'un intérêt essentiel le même heureux effort en vue d'une exactitude parfaite alliée à une forme claire et élégante. Le travail du traducteur est ingrat entre tous. C'est un véritable sacrifice quand on l'entend comme fait M. Herr. Penser à nouveau la pensée de l'auteur, pénétrer le plein de son sens, chercher dans notre langue l'expression qui en rendra le plus fidèlement la valeur tout en gardant le coloris de sa nuance, c'est là une tâche qui prend des heures quand il s'agit d'une seule page. Que dire d'un travail qui embrasse des volumes ? Aux curieux qui voudraient comparer une translation quelconque, satisfaite d'un à peu près verbal, avec une traduction qui est une véritable œuvre d'art, on peut recommander de confronter une page de Gœthe traduite par Porchat avec une des lettres du même Gœthe prise au hasard dans cette *Correspondance*. Ils seront vite édifiés et par surcroît instruits.

Traduire c'est d'abord comprendre, puis rendre. Chacune de ces deux opérations intellectuelles a un caractère subjectif. Aussi ne faut-il pas se montrer surpris si la décision prise par le traducteur n'est pas toujours d'accord avec l'opinion que se forme le lecteur. Avec M. Herr, ces inévitables divergences se réduisent au minimum, tant il a pris soin de saisir

(1) Il est douteux qu'on puisse faire état d'un pseudo-aveu de Goethe pour voir dans la tragique Gretchen de *Faust* la Frédérique de Sesenheim. H. Grimm, comme faisait W. Scherer dans ses cours, pense que Gretchen a des traits de Frédérique, ce qui paraît juste, mais a exclu de son rapprochement l'hypothèse d'une maternité de l'amie de Gœthe. L'identité Gretchen-Frédérique est d'ordre purement littéraire.

(2) V. *Revue Germanique* XIV (1923), p. 486 ss. Le prix des quatre volumes est de 30 francs.

Digitized by Google

le sens exact du texte et tant il est heureux dans le choix de l'expression française adoptée pour le reproduire dans son intégrité et avec sa valeur affective.

Il est nécessaire d'ajouter que de nombreuses notes explicatives accompagnent le texte. Elles renseignent abondamment sur les personnes et les faits cités ; elles éclairent des allusions que seuls les initiés aux petits détails de la vie de Gœthe et de Schiller arriveraient à comprendre sans ce secours. Enfin une table alphabétique donne les noms des personnes paraissant dans la *Correspondance* et, pour Gœthe et Schiller, un index des œuvres signalées.

F. P.

---

**Georg Witkowski** : GOETHE. Dritte, von neuem durchgesehene Auflage. Leipzig, Alfred Kröner, 1923.

La présentation de M. Georg Witkowski n'est plus à faire aux lecteurs de la *Revue Germanique* et nous ne rappellerons que pour mémoire la mention que, dans l'édition allemande de notre ouvrage sur Hebbel, nous faisons de son excellent aperçu : *das deutsche Drama des XIX. Jahrhunderts*. Pour entreprendre, après Meyer et Bielschowski, plus récemment encore après Emil Ludwig (1), une nouvelle biographie de Gœthe, il fallait plus que de l'érudition et du talent, il fallait surtout du tact et du goût. Nous ne saurions faire de cet ouvrage un meilleur éloge qu'en affirmant qu'il répond parfaitement à ce besoin. En 491 pages, sans références d'aucune sorte, sans annexes de pur encombrement, nous est livrée une biographie à la fois complète, sobre et judicieuse, inspirée par le culte gœthéen le plus sincère et le plus élevé (2).

Emil Ludwig s'était surtout attaché à suivre dans tous ses méandres ce qu'on pourrait appeler la courbe des états d'âme en insistant avec complaisance sur l'érotisme, tant chez Gœthe que chez ses nombreuses amies. Witkowski, au contraire, semble tenir avant tout à réduire aux plus strictes proportions l'importance de l'élément sensuel en le raccordant toujours soit au « dunklem Drang » chez Gœthe, soit à sa profonde harmonie spirituelle. En ce qui concerne les femmes, sa version est presque toujours singulièrement différente de celle d'Emil Ludwig. Ce serait un curieux rapprochement à faire que de mettre en regard, pour chaque héroïne, l'appréciation des deux critiques, et de les départager en remontant aux sources et aux documents originaux.

Mais reléguer au second plan l'analyse de la sensualité gœthéenne ne

(1) Voir *Revue Germanique* d'octobre-décembre 1923. — Pour les études françaises sur Gœthe (Firmery, Ernest et Henri Lichtenberger, Loiseau, etc...), voir la bibliographie de Fernand Baldensperger, complétée par les collections récentes de la *Revue Germanique*.

(2) Voir une analyse de récentes études sur Gœthe, dans le numéro de novembre 1923, de la *Literatur*. Elle est de Georg Witkowski.



Digitized by Google

constitue certainement, aux yeux de Witkowski, que la partie en quelque sorte négative de son programme. Ce qu'il se propose positivement, c'est de mettre en relief et en valeur l'humanisme traditionnel, germanique et protestant, du maître de Weimar. De la continuité de cette intention essentielle on peut se convaincre non seulement par la lecture de l'*Introduction*, mais tout au long de l'ouvrage et de ses vingt-un chapitres.

Le « la » nous est en quelque sorte donné dès la première page du premier : « Ville paternelle, ancêtres, parents » (1). Les deux écussons de Melchior l'éclairent. Sur l'enfance, la simple utilisation heureuse des données autobiographiques dont nous parle la préface. En commentant le beau portrait du comte de Thoranc, Witkowski oppose l'attitude revêche du père de Gœthe à la bonne grâce opportuniste du fils en présence de l'occupant. Déjà, le jeune Wolfgang fait, par principe, de nécessité vertu. Son penchant précoce à la rêverie solitaire et bucolique est agréablement souligné tant par l'intéressant extrait de la *Königliche Einsiedlerin* que par un naïf quatrain de Leipzig (2). Un passage lyrique (p. 37) nous rappelle à la fois par la forme et par le contenu, les pièces similaires du jeune Hebbel (*An Gehlsen, Entschuldigung*). Le chapitre s'illustre du très vivant portrait d'Adam Friedrich Oeser. Friederike Oeser et Kätchen Schönkopf se font tour à tour les confidentes du jeune mage, du Faust disciple de Paracelse et d'Agrippa von Nettesheim.

Puis c'est le bilan de l'époque de Strasbourg, établi toujours avec les mêmes préoccupations de loyalisme traditionaliste (3). « L'idylle de Sesenheim » est présentée sous un jour de mélancolie presque tragique, et c'est dans un sentiment de noble piété que le critique s'applique avant tout à « réhabiliter » la touchante figure de Friederike (4). Gœthe apparaît alors comme le Voyageur, « der Wanderer ». C'est l'apogée de la « Shakespeareschwärmerei », la floraison de *Götz von Berlichingen* et du splendide lyrisme de jeunesse. A un tournant de page sourit Mephistophélès-Merck, dont Witkowski souligne, après Gœthe lui-même, l'influence très grande. — Le « da, wo wir lieben, ist Vaterland » (p. 101) ne cadre plus avec les arrière-pensées « actuelles, trop actuelles » du critique, mais il ne s'agit ici que de glisser à Wetzlar, « la ville de Werther ». L'image de Lotte Kestner sort de cette étude moralement aussi idéalisée qu'elle l'a été physiquement par le pastel célèbre du musée de Weimar, dûment

(1) Ehrenfestes Lüthertum, Stadtregiment und Familie. Gegen das lockere französische Wesen etc...

(2) P. 31 et 34.

(3) Voir en particulier, les pages 64, 73 et 83.

(4) P. 85 : « Mag die Freude am Niedrigen, ein übel angewendeter Spürsinn immerhin hässliche Töne hineinzumischen suchen, wir wollen uns das Bild Friederikens nicht entstellen lassen durch eine dilettantische Forschung, die noch an keiner Stelle den exakten Beweis für ihre künstlichen Beschuldigungen hat erbringen können ». V. plus haut p. 207 s.

Digitized by Google

reproduit. — Cependant, le « Gären und Brausen » continue, sur le Rhin chez Sophie Laroche et sa fille, à Darmstadt chez Merck. Klopstock, Herder et Wieland se disputent l'âme du « Stürmer » (1). Cornelia meurt. Lenz, Klinger et Wagner forment le « cercle des génies », vite disjoint. Lavater aiguille dans le sens du « caractéristique » l'impatience créatrice de son fougueux ami (2). Le prophète Basedow, les connaissances de Düsseldorf surgissent. *Clavigo* naît. Le poète délivre l'amoureux en écrivant *die Leiden des jungen Werther*. Witkowski insiste comme il fallait s'y attendre, sur le motto de la deuxième édition : « Du beweinst, du liebst ihn, liebe Seele», et sur l'engouement des contemporains pour le roman à la mode au détriment de l'immortel *Faust*.

L'extrême discrétion que Witkowski s'impose à l'endroit des liaisons amoureuses de Gœthe est encore manifeste lorsqu'il traite de « la dernière année dans la ville paternelle » et des fiançailles de Gœthe avec Lili Schönemann. Il ne se contente cependant pas de reproduire le beau profil gravé d'après *das Puppenhaus*. Sa discrétion réside moins dans la brièveté des développements que dans leur teneur toujours modérée et déférente. — Puis c'est *Stella*, le voyage en Suisse, la genèse d'*Egmont* et cette « fuite devant la femme » si expressément notée déjà par Emil Ludwig (3). — La thèse du chapitre « Weimar » consiste à nous montrer le devoir prenant de plus en plus le pas sur la passion, bien que puissante et généreuse. Le génie dominateur de Gœthe s'affirme. Beau portrait de la duchesse Anna Amalia en 1780 par un peintre inconnu. Rien d'inattendu sur Wieland, Knebel, tout le « Hofkreis ». Charles-Auguste nous est décrit peu à peu, avec un art savamment progressif (4). La conclusion est qu'au cours des premières années du séjour à Weimar, Gœthe ne cesse de s'enrichir intérieurement dans la mesure où sa veine de production semble tarie. « L'homme gagne ce que le poète perd ». Mais bientôt s'ouvre l'ère d'activité trépidante, l'étonnante carrière simultanée du savant, de l'artiste et de l'homme d'Etat. La devise rédemptrice devient : « Strenger Dienste tägliche Bewahrung ». La cour ne fournit que le cadre brillant où la pièce véritable a nom : Travail et Renoncement. De nouveau la version de la liaison de Gœthe avec Corona Schrœter est chez Witkowski bien différente de celle de Ludwig (5). — La relation des voyages

(1) Reproduction (p. 116) du portrait de Wieland par Anton Graff. — Pour tous les noms, se reporter au *Namen- und Personen-Verzeichnis*, seul appendice de l'ouvrage. — Voir plus haut (p. 71), dû au même pinceau, le portrait de Herder à l'appréciation duquel Witkowski consacre toute une série de pages très attachantes.

(2) Voir le médaillon de Haid, p. 133.

(3) Cf. Witkowski, 162, 171. — La citation gœthéenne visant le « Römerpatriotismus » se trouve également chez les deux critiques ; pour Witkowski, cf. p. 169. — Voir encore, pour le thème commun « genius-terminus », ibid, 197.

(4) Cf. avant le portrait, p. 178, les pages 150-3, 159, 162, 172-4, et plus loin 194 s. ; pour la suite, voir table.

(5) Voir le portrait de l'artiste par elle-même, p. 189. Mais pourquoi Witkowski éprouve-

Digitized by Google

à Berlin, dans le Harz, sur le Rhin, en Suisse servent d'introduction au très intéressant chapitre « Natur und Dichtung ». Witkowski y reproduit le passage fameux emprunté au Suisse Christoph Tobler : « Natur, wir sind von dir umgeben und umschlungen... » et commente l'antithèse Spinoza-Jacobi. Cela ne l'empêche pas, bien que des pièces moralisantes comme *das Göttliche* et *Grenzen der Menschheit* soient l'exception dans le lyrisme de Gœthe, de voir avec raison dans ces dernières une profession de foi intégrante de son éthique (1). Les pages sur les études d'histoire naturelle et la poursuite de l'« encheiresin naturae » sont tout à fait judicieuses dans leur sobriété. Les études d'architecture aussi sont passées en revue, avec leurs inspirateurs, Falconet, Blondel. Puis Witkowski s'étend longuement sur Tasso et son mysticisme (2), *Wilhelm Meister*, et les pièces de circonstance que compose Gœthe, directeur de théâtre. Enfin, nous est fait (p. 244-5) l'historique de la malencontreuse édition Himburg, autre symptôme de l'inexpérience dont Gœthe témoignait encore dans l'organisation de son existence « pratique ».

A la fin de cette période, recrudescence d'une sensualité que n'avait pu refouler totalement la discipline quadruple : Devoir, Science, Poésie, Amitié (p. 245). C'est alors que Charlotte von Stein va jouer son rôle. Gœthe est toujours défendu au nom de ses privilèges : « Il y a une sphère intermédiaire où la nature double de l'homme se sent chez elle et peut librement déployer toutes ses facultés,... une Ile des Bienheureux où ne s'impose plus le choix angoissant entre désir des sens et paix de l'âme..... Lui put se maintenir à ces hauteurs-là ; en Elle l'être sensuel finit par reprendre le dessus sur l'être humain purifié... Elle l'abandonna... L'une des moitiés de l'âme gœthéenne chercha compensation en Christiane Vulpius, l'autre en Schiller ; mais la somme de deux nouvelles unions demeura sous les auspices d'Unité et de Totalité de la liaison avec Charlotte von Stein » (3). Nous ne pouvons nous défendre de trouver tout cela un peu schématique et « construit ». — Par contre, le voyage en Italie est résumé avec autant de sobriété que de finesse, de façon à démontrer que « parcourir l'Italie avec un tel guide procure une jouissance qu'on ne saurait attendre d'aucun autre ouvrage ». Rien de nouveau, par ailleurs,

t-il le besoin de répéter à propos de Corona une citation assez longue et du reste bien connue (*cf.* p. 188-9 et 254) ?

(1) Cf. p. 203, 210 sq., et rapprocher (p. 474) le mot de la fin : « Der Mensch wandelt auf der Erde, um sich ein ewiges Dasein zu stiften. Pflicht und Tugend sind die Mittel dazu ». — A signaler (p. 209) une faute d'impression regrettable au 3e vers de *Wanderers Nachtlied* (répétition du deuxième vers).

(2) P. 237, la conclusion sur Tasso est très nette : non point folie, mais impressionnabilité extraordinaire et irresponsabilité spéciale du génie.

(3) P. 247 ; à la même page, le médaillon connu : Charlotte von Stein. — Pour les citations françaises des pages suivantes, il est fort probable que les fautes de français et d'orthographe étaient dans l'original, mais alors était-il indispensable de les reproduire ? De même, en fin de chapitre, la répétition du mot : Mossieur. S'agit-il d'une simple « coquille » ou d'une reproduction par trop servile de l'adresse ?

Digitized by Google

que la plainte rimée de Charlotte en six strophes (1). Puis ce sont les chapitres : « la vie nouvelle » et « l'alliance avec Schiller », d'une correction impeccable, et où Witkowski met en lumière, non seulement l'amitié et le bonheur conjugal de Gœthe (2), mais ses idées politiques, esthétiques, morales et religieuses. Tout au plus, ne nous paraît-il pas prendre garde à la contradiction implicite que contiennent, d'une part un célèbre distique schillérien, de l'autre, la généralisation trop absolue nous montrant un Gœthe essentiellement introspectif (3). Witkowski s'attarde de préférence aux cîmes de métaphysique et d'éthique gœthéenne où il se trouve sans doute lui-même le mieux à l'aise (cf. 337, 340-345), ce qui ne l'empêche du reste pas, de verser très loyalement aux débats l'admirable lettre de Gœthe à Meyer du 20 juin 1796 par laquelle le maître essaie de trancher une fois pour toutes le litige sur les rapports de l'art et de la morale.

Dans le très long chapitre « l'époque de Napoléon », ce qui nous a frappé le plus, c'est d'abord l'appréciation de l'influence de Zelter (4), c'est ensuite l'intéressante caractéristique des relations de Gœthe avec Zacharias Werner et de sa répudiation de Kleist. Sur les grands travaux de cette période, *Wanderjahre*, *Wahlverwandschaften*, *Farbenlehre*, *Dichtung und Wahrheit*, etc., rien que de connu mais aussi que de judicieux (5). — Les pages consacrées aux « années du *Diwan Occidental-Oriental* » (1814-19) sont parmi les plus belles et les plus neuves... Witkowski s'efforce d'y démontrer que dans « la poésie du vieux Gœthe, poète et penseur sont inextricablement confondus ». Il y étudie les pièces d'après la deuxième édition des œuvres, parue de 1815 à 1819 chez Cotta, relate la liaison avec Marianne von Willemer (6) toujours dans le sens de la disculpation systématique, et ici encore nous notons une sensible différence entre sa thèse et celle d'Emil Ludwig. — Par contre, Witkowski ne met pas, à notre gré, suffisamment en évidence l'évolution de Gœthe du despotisme éclairé, mais par instant catégorique, voire réactionnaire, au sursaut de libéralisme provoqué par les décrets de Karlsbad et aux professions de foi socialisantes des *Wanderjahre*. Pourtant tous les jalons de cette évolution figurent nettement dans l'ouvrage, mais

(1) P. 261, 269.

(2) P. 284, portrait de Christiane d'après le tableau de Bury ; p. 298, portrait de Schiller d'après le tableau d'Anton Graff.

(3) Cf. 340 : « Wahrheit suchen wir : eide, du draussen im Lande, ich innen in dem Herzen und so findet sie jeder gewiss », et 348 : « Erst im Umgang mit dem starken, immer mächtig nach aussen wirkenden Geiste hat die ruhige, nach innen gewandte Natur Gœthes, etc... ».

(4) Portrait de Zelter par Karl Begas, p. 350.

(5) Les citations mettant le mieux en relief l'aristocratisme de Gœthe se trouvent aux pages 276, 286-7, 327, 412 — Sur la barbarie des peuplades slaves, il serait intéressant de rapprocher les déclarations de Gœthe (cf. Witkowski, 407-9) et les pièces bien connues de Hebbel.

(6) Portrait de Marianne, par D. Raab, p. 421.

Digitized by Google

sans être liés entre eux (1). Il insiste, par contre, sur Gœthe critique ainsi que sur le paradoxe d'hygiène de concentration que le maître s'impose dans la mesure même où sa renommée européenne s'élargit. Avec Witkowski, nous pénétrons dans l'intimité de Gœthe, nous regardons le visage inquiétant de son fils, nous voyons le poète dans son cabinet de travail am Frauenplan, debout les mains derrière le dos, dictant à son secrétaire Eckermann, auteur des *Gespräche* (2). — Les portraits de Gœthe sont du reste, très nombreux depuis le fameux médaillon de 1773 par Bager jusqu'au tableau de Schmeller en 1831 (3).

La conclusion de l'ouvrage : « dernier mot de la sagesse » fait revivre l'inlassable effort du travailleur génial et sa maîtrise mondaine. Witkowski souligne avec raison la diversité des jugements portés sur le vieux Gœthe et reproduit, à ce propos, la très intéressante esquisse du Livonien Constantin von Weltzien qu'il donne comme pendant au portrait de 1822 par Kolbe. — L'entrevue avec Heine du 1er octobre 1824 oppose l'esprit d'indépendance du poète des *Lieder* à la déférence de Franz Grillparzer. La liaison avec Ulrike von Levetzow (4) est réduite à ses justes proportions : genèse de la *Marienbader Elegie*. — Derniers deuils, derniers travaux. Achèvement des *Wanderjahre* et du second *Faust*, aboutissant au fameux « chorus mysticus » et à l'apologie du pouvoir rédempteur de l'Eternel-féminin. Cela paraît bien être, selon Witkowski, le dernier mot de la sagesse gœthéenne, surtout si l'on y joint la lettre écrite par Gœthe, le 22 mai 1831, à Sulpice Boisserée, de la secte des Hypsistariens, et où est recommandé « de remplacer le christianisme de paroles et de déclarations par un christianisme de conviction et d'action » (5).

Nous avons ainsi examiné longuement cette monographie, la considérant comme une des plus importantes parues sur Gœthe au cours de cette dernière décade (6).

Louis BRUN.

---

AUG. HERM. KÆMPFER : **Ein Führer durch Gœthes Faust I. und II. Teil**. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1920. 72 p.

L'auteur de cette brochure n'a d'autre ambition que d'être « un guide qui explique le sens et la signification des images, comme le guide qui fait voir une galerie de peinture explique aux visiteurs ce que veulent

(1) Cf. 412, 424 sq., 458-61 sq.

(2) Cf. 434, 442.

(3) Cf. 126 et 442 et, pour les étapes intermédiaires, 160, 194, 202, 280, 362 et 422.

(4) P. 444, reproduction du portrait figurant au tome 15 des *Schriften der Gœthegesellschaft*.

(5) Cf. 459 et 472.

(6) Cf. l'appréciation très elogieuse de Karl Lindau, Frankfurter Zeitung, 1923, N° 635.

Digitized by Google

dire les tableaux ». Il ne revendique pour son travail aucune valeur philologique. Des commentaires tout élémentaires de ce genre sont-ils aujourd'hui encore de quelque utilité pour les lecteurs de Faust? C'est après tout possible. Mais je préfère, pour ma part, à ce petit livre, telle introduction plus ancienne comme celle de Petsch par exemple. Lorsque M. Kæmpfer s'aventure sur le terrain de l'interprétation allégorique, il lui arrive de proposer des explications bien singulières. Je citerai par exemple son commentaire de la fin d'Homunculus : dans l'embrasement qui accompagne et suit l'instant où le petit être lumineux vient briser son enveloppe de verre sur le char de Galatée, M. Kæmpfer croit voir la courte période d'éclat que traverse un viveur qui s'adonne à la passion et est consumé par elle ; l'hymne final au feu et à la mer célébrerait la passion et... l'indécence (*das Schlüpfrige*). Je doute que ces suggestions obtiennent grand succès auprès des lecteurs un peu au courant des commentaires récents de cette scène grandiose du second Faust.

H. LICHTENBERGER.

---

F. LIENHARD : **Einführung in Gœthes Faust** (*Wissenschaft u. Bildung*, 130). Leipzig, Quelle u. Meyer, 5e édition, 1920.

Ecrite en 1912, accueillie avec faveur par la critique et par le public, l'étude de Lienhard atteint aujourd'hui sa 5e édition. Son succès est bien légitime. C'est l'œuvre d'un poète qui connaît en gros les résultats de la critique, mais ne se complaît pas dans les minuties de l'interprétation philologique, passe rapidement sur les problèmes d'érudition pure, n'abuse pas des explications allégoriques et se souvient que le *Faust* de Gœthe est une œuvre d'art et de théâtre avant d'être un prétexte à commentaires ingénieux ou savants. On a, je crois, fait mieux depuis, dans le même genre. Les pages que Gundolf a consacrées à Faust, dans son beau livre sur Gœthe, sont plus nouvelles et creusent davantage le problème ; elles nous aident mieux, notamment, à comprendre la beauté précieuse et rare de la seconde partie. Mais le petit livre de Lienhard se lit toujours avec agrément ; il répond bien au but de vulgarisation que s'est proposé l'auteur et mérite la faveur dont il est l'objet.

H. L.

---

JOHANNES VOLKELT : **Schopenhauer.** Seine Persönlickkeit, seine Lehre, sein Glaube. 5e édition. In-8o, 437 pp. F. Frommann's Verlag, Stuttgart, 1923.

Nous nous bornons à signaler la cinquième édition de ce livre connu, publié pour la première fois en 1900 dans la collection des Classiques de la Philosophie de Frommann. Dans cette réimpression, Volkelt a tenu compte des travaux récents et de la publication du *Nachlass*. Il a

Digitized by Google

particulièrement insisté sur l'irrationalisme de Schopenhauer, que l'on peut utilement comparer à des tendances analogues récentes. De même il a utilisé (chap. 28) les *Gedanken über Religion* pour caractériser l'attitude religieuse et le mysticisme du philosophe. Dans la conclusion (chap. 29 : *Die Bedeutung Schopenhauers*), Volkelt cherche à mettre en lumière l'intérêt actuel de cette philosophie de la vie et conseille à ses compatriotes d'abandonner le monisme naturaliste, le positivisme et le nietzschéisme pour retrouver chez Schopenhauer la pure préoccupation métaphysique, le sens du supra-sensible. — L'ouvrage est clair et d'une lecture agréable : un index des noms propres et des matières rendrait des services à ceux qui doivent consulter cet ouvrage compact.

E. DUPRAT.

---

A. JOLIVET : **Wilhelm Heinse**. Sa vie et son œuvre jusqu'en 1787. Paris, Rieder et C^ie^, 1922. In-8°, 392 pp.

J'ai trouvé, dans le livre de M. Jolivet, plus que n'en promettait le titre, à savoir du plaisir et beaucoup d'heureuses suggestions.

Un peu surpris d'abord de voir la « monographie » de W. Heinse interrompue avec *Ardinghello*, j'ai cru, en lisant le volume, comprendre la raison de cette interruption, et cette raison est à l'honneur de M. Jolivet. Au lieu, en effet, de fournir une de ces monographies qui sont la ressource ordinaire des aspirants docteurs, M. Jolivet a voulu — je le crois du moins — soutenir une véritable *thèse*. Cette thèse est, semble-t-il, la suivante : « *Ardinghello*, si dédaigneusement touché par les historiens de la littérature et si volontiers rattaché, au moins dans les ouvrages de seconde main, à l'influence de Wieland, est au contraire l'efflorescence retardée, mais singulièrement attrayante et pleine, d'un *Stürmer und Dränger* impénitent ». Je ferai observer à ce sujet que seul Wilhelm Scherer avait esquissé d'un mot une opinion analogue.

On remarquera que j'ai dit : « Je crois » et « il semble que ». C'est que M. Jolivet n'a pas pris soin de préparer sa *thèse* dès le début de son livre ; il s'est un peu trop fié à la sagacité du lecteur. Son titre même reste imprécis, et son développement manifeste une certaine nonchalance qui s'attarde volontiers aux détails et aux à-côtés, et semble même faire bon marché de ses plus heureuses trouvailles.

Nous ne suivrons pas W. Heinse à travers toute sa biographie. M. Jolivet a marqué avec force les divergences qui séparent peu à peu le jeune écrivain de son maître Wieland. Peut-être eût-il pu faire état d'une lettre qu'il cite de Wieland à Gleim, laquelle, dès 1770, caractérise à merveille la carrière présente et future de Heinse (p. 40) : « Ce qui me plaît le moins en lui — écrit Wieland —, c'est son cynisme... et le peu de respect qu'il montre pour des préjugés qu'un honnête homme doit respecter, et sa

Digitized by Google

morale n'est pas toujours la meilleure ». N'est-ce pas là le caractère de toute la production de Heinse qui culmine avec *Ardinghello* : un dédain absolu pour les précautions de décence, ce qui, chez beaucoup, s'appelle du cynisme ; un complet mépris des préjugés, quand ils lui semblent être en contradiction avec la nature ou avec sa conception de la vie truculente et amorale, toutes choses qui rappellent de fort près le *Sturm und Drang*. M. Jolivet pouvait ainsi, dès 1770, nous montrer les germes qui allaient s'épanouir quelques années plus tard chez son héros.

Le chapitre consacré à *Laidion* est un peu lent et embarrassé ; c'est que M. Jolivet ne s'est pas avisé de l'ignorance probable de son lecteur moyen, et qu'il n'a jugé bon de raconter la trame du roman qu'après avoir consacré une dizaine de pages à l'histoire de sa composition. La méthode employée dans l'étude d'une œuvre classique n'est pas toujours de mise quand on traite une œuvre peu connue : il est des cas où il convient de substituer à l'ordre didactique l'ordre dramatique, et *Laidion* offre un de ces cas là. D'ailleurs, M. Jolivet aurait pu accrocher tout ce chapitre à la remarque si juste qu'il formule (p. 114) : « On chercherait vainement dans Wieland l'ardeur érotique qui anime certains passages de *Laidion* ». Cette observation méritait d'être développée, d'abord parce que Wieland est plus fréquemment lu que le *Laidion* de Heinse, et que ce rappel de son nom nous donne un point de repère, ensuite parce que la *thèse* de l'auteur s'en trouvait étayée. A ceux qui croient que l'œuvre de Heinse n'est que du Wieland pimenté, M. Jolivet devait dire et répéter avec insistance que ces deux écrivains sont deux tempéraments tout à fait différents, non seulement en ce qui concerne leur sensibilité, mais aussi (cf. p. 120), en ce qui se rapporte à leur sentiment de la nature.

En revanche, l'importance pour Heinse du contact avec Gœthe est excellemment notée dans un passage se terminant par cette phrase qui eût mérité d'être développée (p. 127) : « .... A la lumière des œuvres de Gœthe, Heinse découvrit l'insuffisance de son hellénisme ».

L'intérêt du volume devient plus vif à partir du chapitre VII sur Dusseldorf. Nous trouvons là une étude discursive du milieu littéraire d'Halberstadt et de Dusseldorf qui est extrêmement captivante ; il ne lui nuit pas non plus d'être parsemée de ces fines remarques que M. Jolivet sait placer avec goût et à propos. La page consacrée à Gleim (p. 138) est charmante, et celle qui caractérise les poètes d'Halberstadt (p. 146) est fort bien venue.

Le voyage de Heinse en Italie est pour M. Jolivet l'occasion de déployer toute la richesse de son information et l'à-propos de sa critique. Il y est aidé par les très intéressants emprunts qu'il a faits, dans le chapitre précédent, aux cahiers intimes de Heinse, pour caractériser sa conception de la vie. En Italie, nous voyons cette conception tâchant de se réaliser dans la préparation d'*Ardinghello*.

Digitized by Google

On voit le genre d'intérêt, appuyé à la fois sur l'idée maîtresse et sur le détail, que nous offre ce livre touffu, dont l'ossature n'a pas toujours la fermeté qu'on eût souhaitée. Sur la *thèse* même, je crois que M. Jolivet a établi la conception définitive qu'il convient de se faire d'*Ardinghello*. Le livre entier offre un très intéressant tableau d'une période active du XVIII^e siècle allemand, et il y joint nombre de réflexions originales et suggestives, ce qui est la marque d'un bon livre. Cette œuvre de début fait honneur au jeune professeur d'Alger. En revanche, la correction du texte laisse à désirer, et je ne tairai pas que l'attribution de maints pronoms y est tant soit peu floue, que je n'aime guère le mot : « *recopiage* » (p. 128), non plus que : « de ce point d'optique » (p. 149) pour : de ce point de vue ; enfin que, crime impardonnable, cet excellent volume est dépourvu d'index alphabétique.

Jules LEGRAS.

---

J. G. ROBERTSON : **Studies in the Genesis of Romantic Theory in the Eighteenth Century**. Cambridge, University Press, 1923. Gr. in-8°, VIII-298 pp. cart., 12/6 net.

M. Robertson ne pense pas que le mouvement romantique, qui trouva le point culminant de sa courbe en Allemagne dans les premières années du XIX^e siècle ait son origine ailleurs qu'en Italie. Cette thèse est présentée dans un volume de forte dimension et repose sur des études minutieuses. Pour démêler les départs de ce mouvement, M. Robertson a été amené à examiner de très près la littérature italienne du XVIII^e siècle. A vrai dire, il remonte encore plus haut et saisit son sujet à l'époque de la querelle des anciens et des modernes. A Bonhours, il attribue une grande — et inattendue — influence. L'auteur de *la Manière de bien penser*, en professant un mépris immérité pour les poètes italiens, sucita la colère des lettrés de la péninsule et les jeta dans le camp de ses adversaires.

Coup sur coup, une pléiade — ils sont sept — de poètes et d'esthéticiens italiens se mit à raisonner sur l'essence du beau. M. Robertson, avec une patience qui mérite l'admiration, mais qui n'est pas sans éprouver celle du lecteur, nous fait connaître dans le détail les opinions de Gravina, Muratori, Conti, Martelli, Maffei, Calepio et Vico. Les traités et les œuvres littéraires de ces auteurs renferment les germes du romantisme, pense M. Robertson, qui cherche à démêler le sens des controverses, l'originalité des opinions et surtout les indices de la réaction contre le cartésianisme et le classicisme. La plus grande partie du livre est consacrée à cette laborieuse recherche. Maffei, l'auteur de la *Mérope* qui fit si grand bruit au XVIII^e siècle, est justement apprécié, et Vico est proclamé le penseur le plus original de son temps. A dire vrai, il y a

Digitized by Google

dans cette partie du livre des détails biographiques et autres qu'il eût été préférable de passer sous silence.

Deux chapitres intéressants mettent en lumière l'influence de l'Italie sur la France et l'Espagne. Curieux, entre autres, est le rapprochement établi entre Voltaire et les Italiens Martelli et Conti.

Après un bref exposé des théories d'Addison, qui n'échappa pas non plus à l'influence italienne, M. Robertson passe à la querelle des Suisses et de Gottsched. De celui-ci il loue le bon sens et le jugement pratique (il aurait pu ajouter le don de l'organisation) ; de ses adversaires Bodmer et Breitinger, il esquisse la doctrine esthétique. Le résultat le plus important de cette étude est la conviction que Bodmer a dès l'abord réagi contre l'influence italienne plutôt qu'il ne l'a subie et que Bodmer converti et Breitinger, ce dernier surtout, en prenant parti pour le merveilleux en poésie libérèrent celle-ci de son séculaire asservissement à la raison. La *Critische Dichtkunst* de Breitinger, inspirée par Muratori, ouvrit à Klopstock des horizons dont Mme de Staël mesura l'étendue et dont les divers aspects furent aperçus par le romantisme allemand.

Si Gottsched est le débiteur de Maffei, d'autres écrivains allemands, parmi lesquels Hamann, Gœthe et Herder, peut-être aussi Bodmer et Breitinger, ont subi l'influence de Vico et de sa *Scienza nuova*. Par là le Sturm und Drang se trouve rattaché, à l'égard des tendances, à l'Italie.

Discerner l'action d'un écrivain sur un autre est chose extrêmement délicate. La chasse aux « parallèles » conduit parfois dans les régions où règne la fantaisie. Quoi qu'en dise M. Robertson, il y a des idées qui « sont dans l'air », et cela est vrai surtout des idées esthétiques. Une analogie de pensée n'est pas toujours une preuve d'influence subie. Cette remarque n'est pas faite pour mettre le lecteur en défiance vis-à-vis du travail de M. Robertson. Elle ne vise que les « excès de zèle » Le livre du critique anglais est très documenté et témoigne d'un diligent labeur. C'est un renouvellement d'un sujet qui paraissait épuisé. On aurait pu le souhaiter plus ramassé. Mais du moins est-on assuré que rien d'important n'a été omis.

F. PIQUET.

---

ERNST BERTRAM : **Nietzsche**. Versuch einer Mythologie. Berlin, G. Bondi, 1919.

Le Nietzsche de Bertram n'est pas un ouvrage de critique érudite : c'est l'œuvre d'un psychologue profond, d'un poète, je dirais presque d'un « voyant ». Une analyse ne pourrait donner qu'une très faible idée de ce livre puissant et captivant. Des citations sont indispensables pour en indiquer la tonalité. — Nettement Bertram déclare qu'il n'a pas l'ambition de nous donner autre chose qu'un fragment de la « légende » de Nietzsche. « La légende d'une personnalité historique, dit-il, ne se laisse

Digitized by Google

pas définir par la notion du merveilleux, par exemple, ou de l'anecdote, sans garantie d'authencité, ni par la tradition particulière, intéressante, charmante ou émouvante, mais sans valeur historique. Elle n'est rien qui ressemble, même de loin à une sorte de biographie sujette à caution qui suppléerait par le coloris romantique ou un symbolisme lourd de pensée à ce qui lui manquerait pour être digne de foi. Non : la légende d'une existence d'homme dont la mémoire est parvenue jusqu'à nos jours en vertu du rayonnement intense de ses actes, de son œuvre, de son verbe, appartient de prime abord à une toute autre sphère que tout ce qui est biographie scientifique ou détail anecdotique intéressant. Elle n'a rien à faire ni avec le savoir, ni avec l'agrément. La légende d'un homme, c'est son image à nouveau vivante et efficace en chaque nouveau moment du présent. Non qu'elle soit le produit cristallisé de la recherche scientifique à un stade donné, non plus que la synthèse artistique consciente ou l'interprétation philosophique de matériaux dispersés et susceptibles de recevoir une âme. Disons plutôt que cette image est un organisme doué d'une vie propre et qui mène une existence autonome. Elle est capable de changer, elle aspire à changer, et elle change aussi constamment : elle offre des contours toujours plus simplifiés et d'une facture plus large ; elle devient à la fois plus typique et plus individualisée « unique », et aussi symbolique et incommensurable. Elle s'élève lentement au firmament de la mémoire humaine; il semble qu'en chacune des constellations mythiques du zodiaque, des douze grandes « maisons du ciel », elle se plaise à séjourner à un certain moment, comme si elle était née précisément sous ce signe et y avait sa demeure ; et si son énergie propre de révolution est assez forte pour qu'au dire des hommes elle passe pour *éternelle*, alors elle gravite si haut vers le pôle que, pareille à un astre boréal, elle ne plonge plus jamais au-dessous de la ligne d'horizon de notre mémoire » (p. 2).

Profondément conscient que tout événement se mue en image, toute vie en légende, toute réalité en mythe, Bertram n'a d'autre ambition que d'esquisser « une mythologie du dernier grand Allemand », de fixer sur le papier quelques traits de l'image que l'époque présente voit en Nietzsche et prend pour Nietzsche. Le mythe de Nietzsche n'est encore qu'à ses débuts, et pourtant il a déjà derrière lui les premiers stades de son évolution. L'ère de l'apothéose absolue et de la haine fanatique, de l'engouement et du mépris est finie. On voit se préciser dans l'image de Nietzsche des traits qui n'y apparaissaient pas encore au cours des dernières années du XIX^e siècle. « Comme son siècle, Nietzsche est né sous le signe de de la Balance, de cette Balance d'un redoutable *peut-être*, qui fait le charme et le malheur d'un siècle qui oscille entre deux mondes spirituels ». Nietzsche nous apparaît comme « un et double » ; sa figure se présente à nous comme « le mythe du douteur qui croit, la légende du

Digitized by Google

blasphémateur qui cherche Dieu, l'aspect du prophète annonciateur de la fin ».

Cette idée est précisée et commentée notamment dans le dernier chapitre de son livre, *Eleusis*. Bertram nous y montre que la fatalité qui pesa sur l'existence entière de Nietzsche, c'est qu'il fut à la fois le pieux initié qui se sait dépositaire d'un mystère divin qu'il n'a pas le droit de dévoiler et dont la révélation serait mortelle, et le rationaliste intransigeant, le Voltairien, le Consciencieux de l'Esprit qui dissipe impitoyablement toute espèce de ténèbres religieuses.

La magie grandiose, mais désespérée de son Zarathustra, c'est « l'équilibre mortel que se font les deux tendances antinomiques de sa nature : l'appétit de connaissance individualiste, socratique et dissolvant, et la volonté du mystère prophétique, constructive et avide de communion ». Cette malédiction qui le broie c'est celle qui pèse sur son siècle tout entier, irrémédiablement déchiré entre le scepticisme et le besoin de croire. Il en est l'incarnation la plus typique ». L'aspiration ardente vers le mystère, vers le *Nouveau Pourquoi* sans lequel l'humanité se dessèche, et le ricanement de l'intellectualisme qui se sait en possession définitive de toutes les méthodes de déchiffrement et d'exégèse... on les entend retentir en une affreuse dissonance, affreuse et sinistre surtout dans son *Ecce Homo* ». A ce moment, il est pleinement conscient que l'énigme qu'il doit déchiffrer c'est *lui-même*. Il est pris dès lors entre le respect de soi, le besoin de cacher son *savoir* le plus profond, et la volonté impure, sacrilège, blasphématoire de la clarté à tout prix. Il se sent à la fois innocent et coupable comme l'épopte qui est *obligé* de trahir le mystère indicible dont il fut témoin, et qui sait que la mort est au bout de cette profanation. « Nouvel Empédocle, il finit par se précipiter, conscient, dans le cratère de la Connaissance mortelle, dans la fournaise mortelle et fascinatrice de la Conscience claire née de l'extaxe logique et de l'enthousiasme de l'analyse. Il y a un *summum* d'ivresse éleusinienne dans cette descente solennelle vers l'inexploré à jamais inexplorable, dans cet orgueil grave et lyrique du savoir » Le grand acte de Nietzsche, ce sacrifice émouvant par lequel il immola son fanatisme sceptique, son radicalisme logique pour passer volontairement, à la façon d'Empédocle, dans le domaine du supra-logique, fait de sa vie un spectacle d'une grandeur unique. « Le dualisme du logique et du dionysiaque, insoluble chez l'individu, devient unité visible dans l'image de la vie de Nietzsche à l'instant où s'engage sur le pont du Mystère celui qui est en même temps le pont et le bâtisseur du pont, la victime et le pontife. L'instant solennel du sacrifice se métamorphose, transfigure ainsi toute la vie, dont le flot roule vers lui et tend secrètement vers lui, et mue une désharmonie douloureusement imparfaite en un Mystère sacré d'une miraculeuse intensité, chef-d'œuvre unique d'héroïsme à la fois triomphal et tragique. Cette possibilité que lui-même pressentait avec une obscure félicité et une précision pleine

Digitized by Google

de terreur, devient une réalité supra-personnelle. Sa vie compte désormais au nombre des grandes visions mystiques, qui par le nimbe d'effroi et de mystère dont elles s'enveloppent, par leur valeur *symbolique* qui triomphe de la mort, maintiennent et conservent le genre humain ». Ces quelques extraits inspireront, je le souhaite, à beaucoup de lecteurs, le désir de connaître directement un livre d'une haute inspiration, où passe un grand souffle de poésie et d'émotion et qui ouvre des perspectives nouvelles sur l'une des plus belles existences du siècle dernier.

H. LICHTENBERGER.

---

KURT HILDEBRANDT : **Nietzsches Wettkampf mit Sokrates und Plato**. Sibyllen-Verlag, Dresden, 1922.

Hildebrandt qui se rattache au cercle de Stefan George et de Gundolf et qui est connu par deux livres de philosophie de l'histoire (*Norm und Entartung des Menschen* et *Norm und Verfall der Staaten*, 1921) où il oppose à l'époque présente infectée de démocratisme et de bourgeoisisme une « norme » empruntée à l'hellénisme de Platon, analyse avec beaucoup de sagacité et de sens psychologique les jugements de Nietzsche sur Socrate et Platon. Il montre que Nietzsche a toujours éprouvé pour les *personnalités* des deux grands philosophes grecs un amour et un respect profond, qui transparaît à tout instant dans son œuvre. S'il a attaqué Socrate dans la *Naissance de la Tragédie* et plus tard dans le *Crépuscule des idoles*, ce n'est pas le vrai Socrate qu'il combat, mais un *mythe* qu'il a librement forgé et dans lequel il a incarné l'élément hostile à la vieille tragédie d'Eschyle et au drame wagnérien, un *symbole* de la culture alexandrine et de la culture moderne, qu'il a désigné assez arbitrairement par le nom de Socrate ; il s'est mesuré en combat singulier avec un Anti-Wagner qu'il avait baptisé Socrate, mais qui n'a, au fond, pas grand chose à voir avec la personnalité véritable de Socrate que Nietzsche n'a pas cessé d'admirer. Pour la figure plus haute et plus aristocratique de Platon, il a ressenti une vénération plus profonde encore ; elle a grandi en lui au fur et à mesure qu'il se développait lui-même. A l'époque où il s'élève à la conception de Zarathustra, Nietzsche voit en Platon l'un des grands Héros de l'humanité, le fondateur d'un royaume spirituel, d'un *hazar* ; il est ce que Nietzsche voulut être lui-même. Et dans ces conditions, il reconnaît en lui tout à la fois son précurseur et son ennemi, son modèle et son antipode, le prophète de l'ère ancienne qui s'achève et en face de qui se dresse Zarathustra-Nietzsche comme le prophète de la nouvelle humanité. Héraclite était son proche parent qu'il avait toujours aimé parce que leurs intérêts ne s'étaient jamais trouvés en conflit. En Platon, il voyait le rival qu'il fallait vaincre en combat singulier s'il voulait s'élever à l'hégémonie ; et il s'est mesuré avec cet adversaire en

Digitized by Google

un duel opiniâtre qui s'est prolongé jusqu'à sa mort. De là le mélange singulier et déconcertant de haine et d'amour, de critique et d'admiration qu'on observe chez lui. Il a ressenti vis-à-vis de Platon cette « jalousie » qui animait les Grecs dans l'Agôn ; il ne lui suffirait pas de se sentir le « pair » du grand penseur grec, il voulut le dépasser au prix d'un effort désespéré.

On lira avec intérêt cette interprétation parfois subtile, toujours ingénieuse et qui constitue une très appréciable contribution à la « légende » de Nietzsche.

H. L.

---

HEINRICH RŒMER : **Nietzsche**. 2 vol. Leipzig, Klinkhardt u. Biermann, 1921.

L'ouvrage de Rœmer résume sous une forme claire et assez complète la vie et l'œuvre de Nietzsche. C'est un livre modéré et mesuré, inspiré par une sympathie sincère. L'auteur voit en Nietzsche « la révolte consciente et grandiose contre une culture qui se dégrade en une évolution toujours plus plate et plus superficielle, le cri inoubliable qui, de la décadence et du nihilisme aspire à une rénovation, à de nouvelles valeurs et de nouveaux buts, à une nouvelle humanité et une nouvelle culture » ; il le salue comme le prophète qui apporte à beaucoup la libération, comme « celui qui transvalue toutes les valeurs, qui supprime le bien et le mal et enseigne l'innocence du devenir, comme le meurtrier de Dieu au nom de la sincérité et de la dignité de l'homme, le contempteur du christianisme au nom de la puissance et de la grandeur de la vie, comme celui qui nous apprend à aimer la terre au lieu d'un ciel de rêve, et le corps au lieu d'une âme imaginaire, qui donne à la vie un sens et un contenu nouveaux, qui suscite en nous tous les instincts de vaillance, de grandeur, de pureté, de bonté ». Je ne crois pas que le livre soit très original ni au point de vue psychologique, comme interprétation de la personnalité de Nietzsche, ni au point de vue philosophique en tant que reconstruction de sa doctrine, ni au point de vue historique, comme étude des sources de la pensée de Nietzsche. Je suis tenté de trouver que l'exposition est fragmentée en un trop grand nombre de rubriques d'importance assez inégale, en sorte que l'on ne voit pas se dessiner avec assez de netteté et de relief les traits essentiels de la personnalité, les grandes lignes de l'évolution intérieure, les pensées maîtresses du système. Il me semble aussi que certains éléments de la pensée de Nietzsche n'ont peut-être pas été assez mis en relief : c'est ainsi que le nom même de Lamark n'est pas cité dans ces deux gros volumes. Mais à l'intérieur des petits compartiments ménagés par l'auteur, il a groupé de façon commode pas mal de faits. Si bien que le lecteur finit par avoir, au total, une vue générale,

Digitized by Google

pas très cohérente peut-être, mais suffisamment étendue, de la vie et de l'œuvre de Nietzsche. Le livre peut ainsi être utilisé avec profit pour une première initiation.

H. L.

---

**Theodor Storm** : **Gedichte**, geschrieben von HERTHA PODLICH, dans : Die frischen Kränze, Bd. I, Braunschweig, Georg Westermann, 1922, 6,50 marks or. — **Ausgewählte Werke von Th. Storm**, herausgegeben von Prof. Dr. OTTO HELLINGHAUS 2 Bde. 2. Aufl. Herder, Freiburg i. B. 1923, Fr. : 38,40.

Depuis qu'il est tombé dans le domaine public, Storm commence à prendre en Allemagne la place qui lui revient. Les éditions, choix d'œuvres complètes, se multiplient, à des prix qui n'auraient, une fois le change stabilisé, plus rien de prohibitif.

Parmi ces présentations nouvelles, celle des *Gedichte* que nous offre la maison brunswickoise G. Westermann — la même qui naguère, avec et même avant Paetel, de Berlin, imprima pour la première fois les œuvres complètes — mérite certains éloges. Comme tant d'éditions allemandes, elle est agréable à l'œil, maniable et luxueuse avec modestie. Frl. Hertha Podlich s'est donné bien du mal — peut-être trop de mal — pour transcrire ces petits chefs-d'œuvre en caractères gotiques bien désagréables à nos regards français, et si peu nets ! On aurait beau jeu aussi à la chicaner sur son classement des pièces — ou plutôt son déclassement. Pourquoi cet ordre absolument arbitraire ? Pas un mot de préface pour justifier ce bouleversement. Les fidèles de Storm se scandaliseront de ce pêle-mêle.

Le choix d'œuvres préfacé et commenté par Hellinghaus connaît déjà sa deuxieme édition C'est un honnête recueil, sans plus L'introduction n'apporte rien que de déjà dit. Le choix, ici, a le mérite au moins d'être chronologique. Sans vouloir chercher noise à son auteur, puisque nulle sélection ne saurait contenter tout le monde, on peut s'étonner cependant de le voir préférer d'assez pâles aquarelles de début comme *Martha und ihre Uhr* ou *Im Saal*, d'intérêt bien mince, à de superbes marines comme *Eine Halligfahrt* ou *Hans und Heinz Kirch*. Raisons typographiques peut-être ? Mais pourquoi, dans un livre destiné aux jeunes, ne donner aucun des trois *Märchen aus der Tonne* ? Les Allemands ignorent encore, en majorité, que les œuvres les plus puissantes de Storm se placent au milieu et vers la fin de sa carrière, et non pas tout au début.

R. PITROU.

---

Digitized by Google

Dr HANNS ULMANN : **Das deutsche Bürgertum in deutschen Tragödien des XVIII, und XIX. Jahrhunderts**. Elberfeld, Hofbauer, 1923.

Dissertation de doctorat présentée à la Faculté de Giessen en juillet 1922 et se proposant de « bien marquer les étapes de l'évolution de la bourgeoisie allemande telle qu'elle se révèle au miroir de la littérature allemande de Lessing à Hebbel ». On insiste sur le parallèle entre littérature et histoire de la civilisation (1).

La bibliographie placée en tête est des plus rassurantes quant aux auteurs-sources, mais pour ce qui est des éditions, on se demande pourquoi, pour Hebbel par exemple, Ulmann paraît ignorer les définitifs travaux critiques de R. M. Werner et de Paul Bornstein ? Il ne se peut pas qu'il les ignore réellement. Quant aux monographies de pièces, il y aurait peut-être eu à faire au moins un choix. En ce qui concerne les « dissertations de ses devanciers », Ulmann se borne à citer les trois qu'il utilise réellement. La plus récente est celle de Klara Stockmeyer : *Das soziale Problem im Drama des Sturmes und Dranges.*

Une sobre introduction nous résume, d'après Georg Steinhausen, l'évolution de la bourgeoisie allemande au point de vue civilisation du XIIe siècle à nos jours, et aboutit aux deux notions modernes de « capitalisme » et de « classe moyenne » (Mittelstand). — La « partie principale » développe les chapitres suivants : Lessing et la tragédie bourgeoise (*Miss Sara Sampson*) ; la bourgeoisie dans les drames ultérieurs de Lessing à la période d'assaut ; théories de Mercier ; le « Sturm und Drang » (*Kindesmorderin* de H. L. Wagner, *Die Soldaten* et *Der Hofmeister* de Lenz) ; la bourgeoisie dans *Kabale und Liebe* de Schiller ; dans *der Vetter in Lissabon* de F. L. Schröder (1744-1816) ; dans le drame d'Iffland (*Verbrechen aus Ehrsucht, Bewusstsein, Reue versöhnt*) ; dans *Maria Magdalene* de Friedrich Hebbel.

Compilation où nos étudiants trouveront pas mal de détails à glaner, mais assez mal présentée au point de vue du dispositif des Fussnoten. Certaines indications bibliographiques y font double emploi avec celles de la liste générale (2). Nombre de citations y sont renvoyées qui pourraient étoffer et agrémenter le texte, souvent bien étriqué et aride ! Lorsque (p. 38), à propos de *Kabale und Liebe*, il nous est dit que « ce drame contient non seulement des aperçus sur le despotisme des petits Etats, mais sur les conditions de la société, et notamment de la bourgeoisie à la fin du XVIIIe siècle », les illustrations suivent assez heureusement. Mais pour les autres pièces ?... On pourrait multiplier les objections. Etait-il bien nécessaire de rejeter en note (p. 52) une brève biographie d'Iffland ? et de constituer à la page suivante un paragraphe du texte par la seule référence de Funck ? ... Nous consentons, du reste,

(1) *Vorwort.* — L'auteur se recommande du philologue bien connu Prof. Dr Otto Behaghel (Giessen).

(2) Cf. par exemple p. 14, pour les ouvrages d'Oskar Walzel et de Karl Elœsser.



Digitized by Google

à glisser sur le détail. Mais, enfin et surtout, où est la conclusion d'ensemble ?

Louis BRUN.

---

MARTIN ROCKENBACH : **Reinhard Johannes Sorge**. Studien zu Sorges künstlerischem Schaffen unter Berücksichtigung der dramatischen Sendung *der Bettler* (Leipzig, Vier Quellen-Verlag, sans date).

On sait que le poète dramatique Reinhard Johannes Sorge, tombé à vingt-quatre ans dans la bataille de la Somme, le 20 juillet 1916, avait déjà eu sur le théâtre expressionniste allemand une influence considérable, moins par la série *Guntwar, die Schule eines Propheten* (1914) *Metanoeite, drei Mysterien* (1915), *König David* (1916) et *Mutter der Himmel, ein Sang in 12 Gesängen* (1917) que par son *Bettler, eine dramatische Handlung* (1919). — De son vivant déjà, l'attention de la critique avait donc été attirée sur ce jeune auteur et sa marquante personnalité (1). Mais on peut dire qu'elle obtient de nos jours un véritable regain d'admiration et de sympathie. Sans doute, Adolf Bartels, dans sa *Deutsche Dichtung der Gegenwart*, ne peut lui consacrer que quelques lignes (2) et *Das deutsche Theater, Jahrbuch für Drama und Bühne*, ne fait guère que le mentionner (3). Mais il suffit de se reporter aux articles que contient ou énumère la collection du *Literarisches Echo* (récemment devenu *Die Literatur*) pour se rendre compte de la grande faveur dont jouit en Allemagne cet expressionniste mystique et son théâtre, « extatique ». Et voici que nous parvient l'intéressante monographie du Dr Martin Rockenbach. Nous nous faisons un plaisir de la signaler à nos lecteurs.

Outre un répertoire des œuvres de Sorge utilisées, une Préface et une Introduction, subdivisée elle-même en une présentation générale, une esquisse biographique et une caractéristique de Sorge artiste, l'ouvrage proprement dit (Hauptteil) comprend cinq chapitres. — Le premier étudie la genèse révolutionnaire de *Bettler*, le second sa composition et sa structure intime, le troisième les motifs des pièces de Sorge, à savoir : 1° l'homme mystique ; 2° l'artiste mystique ; 3° le problème « artiste ou saint ». — Le chapitre IV examine tour à tour l'expression, la langue et le rythme ; le cinquième et dernier, les rapports de Sorge avec Nietzsche, Richard Dehmel, Alfred Mombert, Stefan George, et le drame contemporain. — Un aperçu bibliographique très complet des ouvrages concernant Reinhard Sorge et l'« avenir de l'expressionnisme » clôt ce petit ouvrage, désormais indispensable à tous ceux qui s'intéressent au théâtre allemand contemporain.

L. B

(1) Cf. *Das junge Deutschland*, 1913, Heft 1 (Arnold Bork und Felix Hollaender).
(2) Tome III, *die Jüngsten* (Leipzig, Haessel, 1921), p. 101, 164, 176.
(3) Tome I (1922-23), Bonn und Leipzig, Kurt Schröder, p. 4, 32, 396.

Digitized by Google

BERNHARD VON DER MARWITZ : **Eine Jugend in Dichtung und Briefen an G. von Seckendorff und Andere**. Hrsg. von Otto Grautoff. Dresden, Sibyllen-Verlag, 1924, In-16, 168 pp.

Bernhard von der Marwitz, poète allemand, a été tué à 27 ans, comme officier de réserve prussien, en 1918. Son principal ami et correspondant, Gœtz von Seckendorff, a peu près du même âge et peintre d'avenir, était tombé dès le mois d'août 1914.

Ce volume, publié par Otto Grautoff, qui séjourna longuement à Paris avant la guerre, fait vivre le souvenir du jeune disparu. Il était le petit-neveu d'Alexandre von der Marwitz, connu dans l'histoire de la littérature allemande par ses relations épistolaires avec la célèbre Rahel von Varnhagen, au début du XIXe siècle et tombé, lui aussi, sur le sol français à Montmirail en 1814, exactement au même âge. Il ressemblait à ce romantique d'il y a cent ans par son néoromantisme esthétique et catholisant. Peu de mois avant la guerre, il avait fait un voyage à Paris, voyage sur lequel ses lettres ne donnent que des impressions favorables, car il admirait nos merveilles d'art, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, les trésors du Louvre; il comprenait Rodin et Cézanne. Par la lecture d'André Gide, il avait été conduit à celle de Paul Claudel et s'enthousiasma pour l'art si personnel de ce dernier. Alors notre consul général à Hambourg, si je ne me trompe, M. Claudel était entré en relations avec Seckendorff et Marwitz ; il les avait enchantés par sa bonne grâce, son accueil cordial, sa franche gaieté. Cette correspondance contient sur lui des pages excellentes de l'un et l'autre des deux amis.

Ils étaient des débutants de la vie et leur esthétisme teutonique exalté reste un peu nuageux , mais sincère et généreux. — Il faut rendre justice à l'élévation d'âme là où elle se rencontre et l'auteur de ces lignes, qui a perdu un fils, officier de dix-neuf ans, sur le front de Champagne quelques jours avant la mort de l'officier allemand, ne refusera pas son salut à cet autre confesseur de la foi patriotique.

Ernest SEILLIÈRE.

---

**Deutsche Theaterkunst von Gœthe bis Reinhardt**, von SIEGFRIED LŒWY (mit einem Anhang : Das alte Wiener Volkstheater). Wien, Paul Knepler, 1922.

Comme ses compatriotes viennois — semblables en cela aux Parisiens — M. Lœwy a la passion du théâtre. Il a donc entrepris de mesurer, en 120 pages, « la courbe hardie qui va du trône céleste où règne le Sage de Weimar, au trône de carton, au trône de théâtre occupé par le régisseur Reinhardt ». Mises à part les études initiales sur Gœthe, directeur de la scène weimarienne et sur l'époque d'Iffland, c'est surtout du Burgtheater que s'occupe M. Lœwy, pour nous conduire, par l'« ère nou-

Digitized by Google

velle » inséparable du nom de Brahm, à Reinhardt, l'Antoine d'outre-Rhin. La partie la plus nouvelle de son livre nous paraît être la seconde : l'étude ou plutôt la série d'études, qui, depuis Schikaneder, le librettiste tyrannique de Mozart, en passant par Ferd. Raimund, Carl Carl, etc., nous mène jusqu'à Nestroy, Strampfer et Anton Ascher. Cet « appendice » sur le théâtre populaire à Vienne, pourrait bien, somme toute, valoir mieux que ce qui le précède.

Quelques objections : pas de bibliographie ; Iffland trop avantagé par rapport à Fr. Ludw. Schröder (le préfacier K. Glossy signale cette disproportion) ; enfin on souhaiterait quelquefois un peu plus de simplicité dans l'exposition et dans le style.

R. PITROU.

---

OSKAR FISCHEL, **Das moderne Bühnenbild**, Berlin, Ernst Wasmuth, 1923, 142 p., 70 fr. 20.

Sous un volume relativement réduit, avec un soin et un goût impeccables, voici évoqué, d'abord à l'esprit puis aux yeux, une sorte de raccourci de l'art de la mise en scène moderne.

Une brève préface de l'éditeur nous rappelle que les essais du *Deutsches Theater* et de Max Reinhardt (à tout seigneur tout honneur !) occupent le premier rang, qu'une large place est cependant réservée aux innovations géniales de Gordon Craig et d'Adolphe Appia, et que derrière ces maîtres du chœur va défiler le « cortège bariolé venu de tous les camps ».

Huit grandes pages d'introduction suffisent ensuite à nous dire l'essentiel sur l'art du régisseur, la restauration du « Théâtral », au sens non-péjoratif du terme, l'importance des réformes modernes d'un Craig, d'un Appia, d'un Reinhardt, du Ballet de St-Pétersbourg, du Théâtre des Artistes de Moscou.

Trêve de « technique » et de « spécialisations » ! L'important, c'est la synthèse, l'organicisme souverain qui va faire concourir tous les éléments : plastiques et musicaux, animer l'indivisible unité de l'œuvre d'art et emplir le cadre tout entier du fluide magique de l'enchantement harmonieux. — C'est la « Présence » poétique, dans son acception gœthéenne. A cet art dictatorial d'établir les relations entre scène et orchestre, acteurs et public, lumière solaire et feux de la rampe, de régler ces « almes cadences » et ces « correspondances subtiles », comme dirait Verlaine... Intuition doublée d'expérience, sens permanent des changeants effets. Et l'impitoyable réalisme du réflecteur ne permet plus les à peu près, ni les grands schèmes de métaphysique optique. Il faut donc la baguette de Prospero et la docilité de ses lutins aériens pour réaliser ce programme dont nous parle Iwan Goll : « Nous voulons du théâtre, nous voulons la plus réelle réalité ».

Digitized by Google

Une table des matières annonce ensuite, en les commentant sobrement, les 147 gravures et les 8 planches en couleur qui vont surgir une à une comme, en une séance de gala, l'écran succède au conférencier qui s'efface après son affriolante présentation et n'intervient plus que de façon discrète et objective (1).

Nous pouvons donc recommander cet ouvrage à nos lecteurs en ajoutant, à leur intention, les références complémentaires suivantes :

1° L'article d'Henri Revers sur *la réforme de l'art scénique en Allemagne* (*Théâtre et Comœdia illustrés* de septembre 1923).

2° L'interview de Georges Pitoëf dans *Les Nouvelles Littéraires* du 8 décembre 1923.

3° Les études d'Edgar Gross (*Theatralisierung des Theaters*) de E. R. Müller (*Bühnenkunst und Jugendspiel*) dans la *Literatur* de décembre 1923 et de Paul Landau : *Die Entwicklung des modernen Bühnenbildes* (*Berliner Börsenztg*, 1923, n° 452) (2).

Louis BRUN.

---

Dr MAX JOSEPH : **Die deutschen Universitäten im Urteile französischer Gelehrter in der zeit von 1900-1920** (*Romanische Studien, Heft* 22). Berlin, Emil Ebering, 1923. Gr. in-8°, VIII-79 pp.

M. Joseph a pensé qu'en écrivant ce livre il servirait la cause du « rapprochement de l'Europe centrale et de l'Europe occidentale ». Ce dessein, à lui seul, recommanderait son travail. Nous avons besoin aujourd'hui d'entendre des voix qui prêchent la concorde et non d'exhortations à la haine. Et n'est-ce pas sur le terrain des idées que peuvent avant tout se rencontrer les hommes de bonne volonté ? Ici, en effet, au lieu des rivalités qui divisent, triomphe l'union des efforts en vue d'arracher l'humanité à l'ignorance, mauvaise conseillère. Si d'une rive à l'autre du Rhin, les savants en viennent à s'entendre mieux, ils s'estimeront davantage et ce sera un profit national de part et d'autre. M. Joseph a donc raison de croire qu'en montrant à ses compatriotes la conception que nous avons de leur haut enseignement, il les éclairera sur nos idées et préviendra ou redressera des jugements basés sur la méconnaissance de notre psychologie.

Il faut rendre pleine justice à M. Joseph. Il a fait l'effort le plus loyal pour refléter les opinions de « savants français » et de Français qui ne sont pas des savants. Il a reproduit fidèlement, méthodiquement, clairement et — ce qui est le plus enviable éloge à cette heure — impartialement les jugements les plus caractéristiques, puisés à quantité de sources sur les divers aspects de la vie universitaire en Allemagne.

(1) Le répertoire des régisseurs et metteurs en scène figure également p. 13.

(2) Pour l'ensemble bibliographique antérieur, voir *Jahrbuch für Drama und Bühne* (Bonn und Leipzig, Kurt Schroeder, 1923).

Digitized by Google

Après avoir fait la distinction nécessaire entre les études parues avant la guerre et celles qui ont suivi l'année 1914, il examine ce qui a été dit en France sur l'organisation externe et l'administration des universités : bâtiments, gestion, hiérarchie du corps enseignant, groupements d'étudiants ; sur leur organisation interne : blibliothèques, spécialisation, méthodes, travaux des étudiants, nomination des professeurs ; sur les idées qui ont cours dans les universités : caractère national — ou nationaliste — mœurs des étudiants, enseignement des maîtres et leurs opinions.

Ce tableau des universités allemandes paraît complet et il semblerait à première vue qu'il n'y manque aucun élément essentiel. Comme M. Joseph rectifie en passant des jugements erronés ou relève des ignorances, tout lecteur de ce livre pourra supposer qu'il voit dans ce miroir la réalité elle-même. Ce serait une illusion.

Si M. Joseph a réellement analysé toute la « littérature » de son sujet, il faut constater que nous sommes bien mal informés de la vie universitaire de nos voisins. Ceci ne serait pas pour surprendre. La plus grande partie des enquêteurs français étaient mal qualifiés pour entreprendre ou pour réaliser leur travail. Les uns étaient des publicistes n'ayant que de lointaines relations avec la recherche et l'enseignement scientifiques ; d'autres n'ont fait que passer dans les « Hörsale » ou les laboratoires et ont emporté un impression parfois inexacte d'une rapide visite, d'autres se sont crus autorisés à juger des mœurs des étudiants d'après de rapides conversations ou du caractère des professeurs sans avoir pénétré dans leur intimité, d'autres mieux informés, mais limités à une discipline, ont parlé sans justesse de spécialités qu'ils ont mal connues, la plupart enfin ont imprudemment généralisé. M. Joseph cite quelques cas de ce genre d'erreur : il aurait pu multiplier les exemples. A ceux qui ont passé, non quelques mois, mais cinq ou six semestres dans des universités allemandes, qui ont fréquenté longuement les étudiants et vécu leur vie, qui ont connu ailleurs que dans leur chaire les professeurs, qui ont ouvert les yeux et l'esprit sur la production de ces ateliers scientifiques que sont les universités, il appartiendrait d'en découvrir le fort et le faible. Ce serait un travail considérable et qui exigerait la collaboration de plusieurs spécialistes. L'auditeur des cours de droit est mal placé pour juger des qualités ou des défauts des cours de philologie. Le philologue, de son côté, n'a pas qualité pour se prononcer sur les choses de la médecine (1), etc. Si l'on pouvait obtenir un travail de ce genre, bien des malentendus seraient évités, bien des erreurs redressées, bien des progrès réalisés. Pour n'envisager qu'un seul cas : d'un côté on appren-

(1) L'inverse est exact. M. Joseph cite comme l'ouvrage français le plus important sur les universités allemandes celui de M. Cruchet (1914), p. 19. Il est certain que notre compatriote a vu bien des choses et bien des hommes qui ressortissent à la vie universitaire allemande. Mais, professeur à une faculté de médecine, il est nécessairement resté dans l'horizon limité par sa profession.

Digitized by Google

drait qu'il est fâcheux de négliger la forme et la clarté de l'exposition, de l'autre qu'il existe des moyens d'inciter les étudiants à la recherche personnelle. De part et d'autre, grâce aux expériences faites et aux résultats dès maintenant acquis, on verrait clairement les moyens les plus propres à atteindre le but que doit avoir le haut enseignement : former des esprits cultivés, mais aussi développer les intelligences en vue du travail scientifique.

Le livre de M. Joseph, qui montre ce que nous savons des universités allemandes et trahit ce que nous en ignorons, peut être regardé comme un premier pas fait dans une voie heureuse, voie qui conduirait au progrès des études, au respect des conquêtes intellectuelles, et aussi à l'apaisement des esprits.

F. PIQUET.

---

EDMOND VERMEIL : **La Constitution de Weimar et le Principe de la démocratie allemande**, Strasbourg et Paris, Librairie Istra, 1923. 20 fr.

« *Essai d'histoire et de psychologie politique* », dit un sous-titre bien justifié. L'auteur suppose la Constitution du 11 août 1919 connue dans ses grandes lignes. Il s'attache à l'expliquer par l'histoire d'une civilisation et par la psychologie d'un peuple ; il apporte à cette étude la connaissance approfondie du passé allemand, mais aussi des aperçus sur le présent, sans cesse renouvelés depuis la guerre par l'étude des journaux d'outre-Rhin.

Professeur de civilisation allemande à l'Université de Strasbourg, M. Vermeil a succédé au regretté Pierre Bucher dans la direction du *Bulletin de la Presse allemande*. Il est donc au poste le meilleur pour observer et expliquer. Son livre est issu d'une série de leçons professées à l'Université de Strasbourg et au centre d'Etudes germaniques de Mayence. M. Vermeil a conscience d'avoir en le composant, fait œuvre utile ; c'est avec une fierté légitime qu'il le dédie aux hommes politiques de la France, dont le premier devoir est de s'instruire des choses d'Allemagne ; mais il l'adresse aussi, et avec raison, aux jeunes germanisants dont la curiosité est tournée vers la civilisation allemande : « Ce Reich monstrueux qui se reconstruit hâtivement et sait que de cette reconstruction dépend celle de l'Europe, ne devons-vous pas le connaître dans toutes les manifestations de son activité politique, économique, sociale et intellectuelle ? »

Il faut l'étudier à fond ce Reich, et c'est ce que M. Vermeil a tenté, non sans se dissimuler d'ailleurs les difficultés de l'entreprise.

C'est donc le résultat d'un long travail minutieux et réfléchi que nous avons devant nous. Cette œuvre repose sur de laborieuses recherches, et elle s'élève solide et harmonieuse. Les problèmes y sont présentés dans leur complexité, mais ils sont véritablement éclaircis par la lucidité d'un esprit bien informé.

Digitized by Google

On sait la variété de ces problèmes au lendemain de la guerre. Un peuple auquel Bismarck avait donné un semblant d'unité, qui avait été élevé dans le dédain du parlementarisme, se trouvait tout à coup appelé à former une république unitaire et parlementaire, et cela au lendemain d'une défaite, après la plus terrible des guerres, au milieu de profondes difficultés économiques et sociales. Ses législateurs, dont la plupart étaient encore tout remplis des regrets du passé, avaient à résoudre, en quelques mois, mille questions diverses qui sans doute avaient été bien des fois discutées dans la presse, mais auxquelles on n'avait point pensé devoir donner immédiatement une solution. L'Allemand aime tant à se laisser conduire !

Pour suivre ces législateurs dans leurs travaux, rien n'est plus instructif que les délibérations de l'Assemblée de Weimar. M. Vermeil nous y fait assister longuement, en s'appuyant sur les comptes rendus sténographiques de ces débats. Par là son étude devient vivante, sans nous faire perdre de vue la complexité des problèmes. Rien de plus intéressant que les discussions sur les termes « Reich » ou « République », sur le *Volksstaat* et la souveraineté du peuple, sur la Petite ou la Grande Allemagne, sur la Prusse, sur l'Unité allemande et le Fédéralisme, sur les droits politiques du Reich et ceux des Etats-Pays, sur les formes constitutionnelles, l'Enseignement, les Eglises, la Justice et même les couleurs du nouveau drapeau.

La conclusion à laquelle M. Vermeil arrive, c'est que le résultat de ces débats n'est qu'un compromis entre les différents partis. Rien de vigoureux dans cette organisation, pas d'idéal nouveau, beaucoup de traditionalisme sous les apparences du parlementarisme républicain. C'est ce qui apparaît dans le Reichstag, la Présidence du Reich, le Gouvernement, le Referendum, le Reichsrat. On vise partout à une sorte d'équilibre. Et le résultat, c'est que le gouvernement est sans force comme le Reichstag, c'est que l'Allemagne n'a pas d'organisation d'ensemble, alors qu'elle a une foule d'organisations particulières sous la forme d'Etats-Pays, de partis, de confessions, de ligues et de syndicats.

L'Allemagne n'a pas voulu de l'individualisme occidental ; elle l'a manifesté nettement en formulant les « Droits et Devoirs fondamentaux des Allemands ». Elle a prétendu faire un Etat organique, non pour des individus, mais pour des travailleurs solidaires. Elle a eu l'ambition de concilier, en une haute synthèse, les constitutions de l'Occident et de l'Orient. A la France et à l'Angleterre, elle a pris leur parlementarisme, mais en le transformant ; à la Russie, elle a pris ses Conseils, mais en les corrigeant ; et en cela, elle a montré encore son traditionalisme ; M. Vermeil voit dans les corporations du moyen âge et dans l'esprit du romantisme allemand les germes de ces Conseils d'ouvriers.

Singulières synthèses qui prouvent surtout l'orgueil allemand. Nau-

Digitized by Google

mann édifie un nouveau pangermanisme, non plus territorial, mais social et économique. Spengler voit dans l'union du prussianisme et du socialisme le résultat le meilleur de la nouvelle Constitution. A vrai dire, ce qui apparaît en Allemagne, à côté de beaucoup d'illusions, ce sont des soucis économiques purement matériels.

Toute l'éducation reçue par l'Allemagne depuis cinquante ans la détournait du parlementarisme. Il ne faut pas s'étonner que la Constitution hâtive, issue non d'un enthousiasme révolutionnaire, mais de l'amertume d'une défaite, ressemble si peu à celle que 1789 a donnée à la France. L'Allemagne est, dans ses pensées et ses sentiments, bien éloignée de nous. M. Vermeil ne cesse de le prouver dans son livre. Il conclut que pourtant, un jour, nous pourrons la guider sur la bonne voie. Cette note optimiste n'apparaît que tout à fait en dernière page. J'ai grand peur que ce ne soit une parole consolante, à seule fin de nous laisser bon espoir et de nous engager à suivre avec calme l'évolution de l'Allemagne.

J. DRESCH.

---

WILHELM UHDE : **Das flammende Reich.** Ein Bekenntnis zum heimlichen Deutschland. Verlag « Die Freude », Burg Lauenstein in Oberfranken, 1921.

Ce livre généreux et de très noble inspiration est un recueil d'articles écrits entre 1899 et 1921 où se reflète non sans éloquence l'état d'âme d'une nouvelle Allemagne dont nous avons tout lieu de souhaiter le développement. Formé par la lecture de Nietzsche, M. Uhde pressentait, dès avant la guerre que l'Allemagne impériale, pervertie par un épais matérialisme et en proie à un lamentable byzantinisme, était vouée à la ruine. Il a compris qu'après l'écroulement du Reich, elle devait s'orienter vers des buts nouveaux et non vers la restauration du passé, qu'elle devait se détourner de l'idéalisme de haine et de revanche pour s'élever à un idéal véritable de grandeur et de fraternité. Il s'est persuadé que le salut ne pouvait venir ni de la réaction impérialiste, ni de la terreur rouge, mais seulement d'une démocratie vraie qui tendrait vers la liberté, l'humanité et la paix. Il appelle à lui la jeunesse allemande : il l'exhorte à quitter les anciennes associations d'étudiants pour s'enrôler dans un nouveau groupement fondé sur l'acceptation de la pauvreté, sur la fraternité humaine, la lutte contre le matérialisme, l'effort vers une humanité nouvelle. Et il demande que dans tous les pays des élites conscientes de l'incapacité des gouvernements à se laisser guider par le nouvel idéalisme et résolues à lutter pour empêcher le renouvellement de catastrophes comme celle par laquelle nous venons de passer, s'organisent en une vaste Fédération de l'Esprit, un *Weltbund des Geistes*, dont le principe fondamental serait le respect absolu de la vie humaine, la répudiation de la violence et du principe de force, l'organisation des Etats-

Digitized by Google

Unis d'Europe, l'éducation de la jeunesse dans le sens de cet idéal humanitaire. Il est intéressant de voir que l'auteur de ce manifeste dirige une revue, *Die Freude*, qui groupe des collaborateurs nombreux et distingués et travaille ainsi effectivement à la diffusion de dispositions qui, le jour où elles vieudraient à prévaloir, atténueraient singulièrement la crise dont souffre aujourd'hui tout le continent.

H. LICHTENBERGER.

---

GUSTAV BÜSCHER : **Die Vergiftung der Geistes als Ursache des Krieges und der Revolution.** In-8°, 143 pp. Wallisellen (Suisse), 1922.

« On trouvera les véritables causes de la guerre mondiale dans les ouvrages des penseurs révolutionnaires du XIXe siècle, plutôt que dans les archives des ministères et des états-majors », écrit M. Büscher dans la préface de son livre. La guerre et la révolution ont été préparées de longue date par les idéalistes naïfs, par les marxistes, par les apologistes de l'état prussien et du *Junkertum*. Le nationalisme ne fut que le masque des égoïsmes et des convoitises ; le luxe, le développement des grandes villes, le culte du veau d'or, d'un mot, le désordre des mœurs et l'anarchie de l'intelligence, voilà les causes profondes de la crise actuelle.

L'auteur de ce livre est un moraliste exaspéré par le spectacle de la vie contemporaine. Le développement trop rapide des grandes cités industrielles a favorisé à la fois l'impérialisme et le socialisme, le mammonisme et la *Machtpolitik*, l'amour du plaisir et la criminalité. Aussi faut-il s'attendre à voir, sans doute à bref délai, la fin d'une civilisation. « *Der grossstädtische Materialismus ist selber von dem Vorgefühl erfasst, dass er sich das Grab geschaufelt hat, und er verkündet uns heute durch seinen berühmtesten Wortführer in deutscher Sprache den Untergang des Abendlandes, das heisst der Grossstädte* ». Le retour à la vie simple et à la sagesse serait le salut. Est-ce encore possible ? M. Büscher le souhaite ardemment. Il semble pourtant, à le lire, qu'il ne compte guère sur les efforts de ses contemporains. Le remède qu'il propose est héroïque ; les malades voudront-ils l'accepter ?

Le volume — où nous avons trouvé bien des assertions contestables, — est pourtant intéressant et vraiment symptômatique. C'est à certains égards « la confession d'un Allemand d'aujourd'hui », l'aveu d'un homme qui souffre du désarroi de son pays et du désordre universel. Tout en dénonçant la faillite d'une civilisation, l'auteur cherche avec inquiétude le salut dans le retour à des formes de vie plus simples et dans un moralisme d'inspiration chrétienne.

E. DUPRAT.

---

Digitized by Google

ERNST HAECKEL : I, **von Teneriffa bis zum Sinai** (*Reiseskizzen*) ; II, **Aus Insulinde** (*Malaiische Reisebriefe*), Leipzig, Alfred Kröner, 1923.

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos lecteurs deux beaux volumes qui viennent de paraître sous la signature d'Ernst Haeckel.

Le premier, intitulé : *von Teneriffa bis zum Sinaï*, comprend un groupe de six articles parus, il y a quelques années déjà, mais plus que jamais d'actualité et édités avec art par les soins de l'Ernst-Haeckel-Archiv d'Iéna, en juillet 1923. Les six « esquisses » se suivent non point dans l'ordre chronologique, mais dans l'ordre de succession géographique, de façon à entraîner le lecteur en un féerique voyage de l'Ouest à l'Est.

C'est d'abord une *Ascension du Pic de Ténériffe* (1867) (1), que Haeckel ne craint point de relater après celles d'Alexander von Humboldt et Leopold von Buch. La description de l'ascension du Pic de Teyde, d'une seule traite, l'escalade du « pain de sucre », terminée le 26 novembre à midi, est véritablement émouvante et provoque, toutes proportions gardées, une sorte d'enthousiasme du même ordre que le récit de l'expédition arctique de 1893 à 1896 par Fridtjof Nansen (2). — Les *Algerische Erinnerungen* (1890) étayent d'abord d'arguments géologiques et chorologiques la thèse, souvent reprise depuis, que « par toute sa structure physique, l'Algérie fait partie non point de l'Afrique, mais de l'Europe » (3). Description de l'Atlas et du Tell (Sahel, Utah et Djebel) ; opposition des Kabyles civilisés aux Arabes en décadence ; œuvre de colonisation accomplie par la France en Algérie et en Tunisie ; pérégrinations dans les provinces d'Oran, d'Alger, de Constantine et en Tunisie ; considérations générales, la plupart vérifiées à l'heure actuelle, sur l'avenir de l'Empire Nord-Africain (4).

L'*Italienfahrt* (1860) était restée jusqu'ici inédite, à l'exception de deux fragments incorporés aux lettres à la fiancée publiées sous ce titre en 1922 à Leipzig chez Kœhler. La préface nous avertit que « la lettre-circulaire aux amis reprend, avec une concision splendide, et pour ainsi dire à vol d'oiseau, les descriptions complaisamment détaillées, sous le coup de l'impression immédiate, dans les lettres à la fiancée ». Nous suivons Haeckel d'abord de Berlin à Florence, puis à Pise, Livourne, Rome. Le lecteur français est tenté de comparer la *Collection des villes d'art*

(1) Première publication : *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, B^d V (1870).

(2) *Vers le pôle* (Ernest Flammarion). — La planche en couleur (p. 17) d'après une aquarelle de Haeckel représente le paysage entre Orotava et Garachico, avec, à l'arrière-plan, le pic de Ténériffe. Cf. aussi l'ascension du Mulhacen dans le *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier.

(3) Cf. *Deutsche Rundschau*, B^d 115 (1890) et comparer, par exemple les récentes publications dans la *Revue des Deux Mondes* sur l'Algérie, le Maroc, etc...

(4) Si on considère leur date, les pages 80-85 contiennent des vues réellement prophétiques ; voir aussi (p. 64) la belle aquarelle : « Oasis Sidi Okba près Biskra ».

Digitized by Google

*célèbres* (1), et certes, il peut le faire avec fruit, mais Haeckel se place à un point de vue beaucoup plus général. Son étude, suscitée par des préoccupations de recherches de faune pélagique, porte bien plus encore sur la nature que sur l'œuvre des hommes et embrasse tour à tour les objets les plus divers : vestiges anciens et civilisation moderne, beautés pittoresques et merveilles scientifiques, zoologie, botanique, pomologie, géologie, minéralogie, océanographie, etc. — Haeckel parcourt l'Italie du Sud et la Sicile en compagnie d'Hermann Allmers, l'auteur bien connu du *Marschenbuch* (2). Ischia et Capri font ses délices. Jolie aquarelle prise du sommet de l'Epomeo à Ischia avec vue sur Procida, le cap Misène, Nisita, le Pausilippe et le Vésuve (3). — Glissons sur les impressions de Sicile sur lesquelles l'auteur revient plus longuement dans l'article suivant, mais notons (p. 109) les fructueuses cueillettes pélagiques qu'il enregistre, à l'instar des récoltes de même nature de Nansen retour du pôle Nord. — Une autre découverte que Haeckel fait, en fin de voyage et qui a également son prix, est la constatation que la nation française vaut mieux que sa renommée. Tant il est vrai que le « major e longinquo reverentia » n'est pas toujours infaillible !

Les *Reiseskizzen aus Sizilien* (1860) (4) nous font non seulement parcourir le littoral, mais pénétrer à l'intérieur de l'île. Nous eussions aimé trouver annexé à l'ouvrage même un croquis de l'itinéraire exact : Palerme, Agrigente, Caltanisetta, Santa-Caterina, Fiumare, Abbadiazza près Messine, Caltagirone, Palazzuolo, Catania et enfin l'Etna (5). — Description du pays et de ses habitants, contrastes d'histoire et de géographie, richesses édéniques du sol et du sous-sol, flore et faune terrestre et maritime, dans tous ces domaines la maîtrise du savant n'a d'égale que le talent du narrateur, de sorte que le lecteur ne laisse échapper aucun détail, même érudit, tant le style est simple et naturel, la note personnelle à la fois émue et modeste. Sur un seul point nous formulerons une réserve. Haeckel n'aime pas le bas-peuple napolitain et il maudit les mécomptes que lui a fait éprouver le revers du « dolce far niente ». C'est son droit ! Mais lorsqu'il généralise au point d'inférer de ce bas-peuple napolitain aux « Italiens » et même à « toutes les nations romanes » aux vices desquelles il oppose les vertus germaniques (6), nous retrouvons là les tendancieuses et néfastes théories de race et le renvoyons à Wilhelm

(1) Chez Renouard et Laurens : *Florence*, par Emile Gebhardt ; *Rome* (3 vol.), par Emile Bertaux, etc...

(2) Nous avions supposé un instant que le beau portrait en tête du volume montre Allmers debout à côté de Haeckel, mais la caractéristique (p. 98) ne nous permet pas de donner suite à cette hypothèse.

(3) Pour Pompéï et ses environs (101-107), cf. les deux volumes d'Henry Thédenat (*Villes d'art célèbres*).

(4) Cf. *Zeitschrift fur allgemeine Erdkunde, neue Folge*, B^d 8 (1890).

(5) Cf. *Palerme et Syracuse*, par Charles Diehl (*Villes d'art célèbres*).

(6) Cf. p. 94 s., 123 s.

Digitized by Google

Hertz et Jean Finot. En ce qui concerne les courses de taureaux à l'espagnole, nous pourrions lui rappeler les campagnes de Mme Séverine (de race romane, que nous sachions). Mais nous mécontenterions bon nombre « d'afficionados » qui se placent à des points de vue bien différents. Et puis, pour comprendre tout à fait le Midi, il faut en être ! (1).

De Sicile, nous passons en Anatolie. Haeckel excursionne, le 25 avril 1873, à Brousse, et il nous décrit l'« Olympe asiatique » (2). Ravi par la splendeur de ce paradis terrestre, il nous fait partager son exaltation et sa prédilection toute mystique pour l'eau, en hommage à laquelle il cite le Coran :

Min el-mai
Küllun schejun hai (3).

Lorsque du haut de la plateforme de « l'Olympe » il nous décrit le magnifique panorama qui se déroule à ses pieds, nous souhaiterions à tout le moins un petit croquis des régions dont il nous parle, ce qui nous permettrait de suivre commodément les noms sur l'ouvrage même (4). Celui-ci se termine par un très intéressant article sur les *Arabische Korallen* avec reproduction à l'aquarelle d'un étonnant spécimen de physalia. Le royaume enchanteur du corail que Haeckel visite sur les rives de la Mer Rouge, où il est secondé par d'adroits petits pêcheurs arabes, n'a pas de secrets pour le continuateur des Darwin, Ehrenberg, Ransonnet. Les circonstances l'arrêtent malheureusement au pied du Sinaï que l'amateur d'ascensions eût tant aimé gravir après le Pic, l'Etna et l'Olympe.

Le deuxième volume est préfacé par Haeckel lui-même dont nous pouvons admirer, à la page de garde, le portrait d'après une eau-forte d'Emil Orlik (5). Genèse des *Malaiische Reisebriefe*, parues d'abord aux numéros de janvier-septembre 1901 de la *Deutsche Rundschau*. Bibliographie sommaire : les noms de Junghuhn, Haberlandt, Alfred Wallace, Richard Semon, Willy Kükenthal, Fritz Rinne et Max Weber reviendront à différentes reprises au cours du récit. Les *Plankton-Studien*, recherches sur la faune pélagique, publiées par Haeckel en 1890 n'ont été qu'une étape. Jusqu'à la fin du siècle, le génial disciple de Johannes Müller et de

(1) Nous admettons, par contre, parfaitement la préférence que Haeckel donne aux artistes sur les « Fachgelehrte » (aversion gœthéenne !) et tout le prix qu'il attache à la science aimable », sa propre manière rappelant parfois celle de notre entomologiste Fabre (cf. 106 et 126).

(2) Article paru pour la première fois dans la *Deutsche Rundschau* d'octobre 1875.

(3) En allemand : « Das Wasser hat Leben / allen Dingen gegeben ». Ici encore, qui ne songerait à Gœthe ?

(4) Cf. 165 s., 169 s.

(5) « Ernst-Haeckel an Bord des *Kiautschou* » (*Vorwart*, VI) ; cf. 232 sq. — La préface date de Iéna, 29 septembre 1901, l'édition, due aux soins de l'Ernst-Haeckel-Archiv, de juillet 1923.

Digitized by Google

Charles Darwin va continuer ses études de radiolaires, méduses, siphonophores, etc. ; et elles seront le principal mobile de ses nombreux et longs voyages. Haeckel y voit un double profit : scientifique et esthétique (1).

C'est ainsi que nous sommes invités à le suivre de Iéna à Singapoor (départ, le 21 août 1900), traversée qui lui fournit l'occasion de nous décrire par le menu l'existence somptueuse à bord d'un navire du « Norddeutscher Lloyd », puis de retrouver maint souvenir de périples antérieurs (Italie du Sud, Sicile, Mer Rouge, Ceylan). Il visite, cette fois, l'île de Pénang, franchit le détroit de Malacca, arrive à Singapoor. Description des « coolies » chinois, excursions aux environs, visites des jardins botanique et zoologique, du Musée Raffle, des bancs de corail de Blakang-Mati, du village lacustre de Pulo-Brani, des temples chinois et hindous, arrivée à Java.

Là, Haeckel passe les derniers mois de 1900 au Jardin botanique de Buitenzorg, le Sans-Souci de Java, dont le directeur Melchior Treub lui fait jusqu'à la fin les honneurs. Après s'être référé lui-même à ses maîtres Johannes Müller et Charles Darwin, Haeckel nous donne une étude et une description remarquables de cet Institut, étude encore plus synthétique et beaucoup plus développée que celle qu'au volume précédent il consacre au Jardin d'acclimatation d'Alger (2). En fin de compte, il se rallie, du point de vue physiologique, bionomique et phylogénétique, aux conclusions du professeur Treub relatives aux services que l'Institut tropical est susceptible de rendre à la Science pure. Sa thèse tient tout entière en ces lignes : « La botanique tropicale a récemment acquis par rapport à l'ensemble de la botanique générale une valeur tout aussi éminente et indispensable que les recherches de basse faune pélagique pour la zoologie générale » (p. 68). Haeckel nous fait assister à l'organisation pratique de son travail et de ses distractions et nous révèle, au moins dans leurs généralités, les splendeurs de Buitenzorg. Après une conférence de vulgarisation à Batavia, où il visite la « Koningklijke Natuurkundige Vereeniging », l'Institut Pasteur et le Marché aux poissons, il se rend à la forêt vierge de Tjiboda dont son ami le professeur Treub dirige également l'Institut. Les deux savants y passent les fêtes de Noël et du Nouvel-an, tout entières consacrées à des études de flore et de faune (3). En fin de séjour, rencontre d'un ami apportant des nouvelles de l'expédition de Chine. Les conclusions pessimistes de Haeckel, à ce moment, sur la Chine, font contraste avec ses développements antérieurs concernant les qualités de travail et de sobriété des « coolies » de Singapoor (4). Les chapitres suivants nous transportent à

(1) Cf. ses *Kunstformen der Natur*, 1899.
(2) Cf. *von Teneriffa bis zum Sinai*, 55-60.
(3) Darwin est encore mentionné p. 110.
(4) Cf. 114 et supra, 25 s.

Digitized by Google

travers les végétations luxuriantes de la province de Préang, puis aux volcans du Garoet et aux temples hindous de Djokja.

A Sumatra, Haeckel avait eu en Alfred Wallace et Max Weber les plus célèbres devanciers. Il utilise leurs indications pour rapporter de ses six semaines de séjour, dont quatre gâtées par un accident, ample moisson de souvenirs botaniques, zoologiques et touristiques. L'étude du matriarcat des Malais de Sumatra est également des plus intéressantes ainsi que la digression contre les sciences occultes. A deux endroits, Haeckel fait allusion aux thèses cosmologiques et biologiques de ses *Welträtsel* (1899), qui lui ont valu de la part de certains « spirites » et « monistes » de virulentes attaques (1). Un chapitre entier est consacré à l'anthropopithèque de Java, et nous saluons au passage « un jeune orang-outang », le « gibbon au poil blanc » et le « gibbon-oa ».

L'illustration de l'ouvrage est du reste remarquable. Les plus curieux spécimens botaniques nous sont présentés : banane à éventail, urostigma de Singapoor, palmier à vis, arbre à herbe australien, palmier de Gebang, fougères arborescentes, arbres à lianes grimpantes, orchidées et ananas géants, bambous et rotangs de la forêt vierge, racines de ficus benjaminea, etc... (2). Et de même pour la faune : plancton péridinéen, siphonophore, corail-gorgone, communauté de madrépore, limulus moluccanus, gibbons, méduse à racines, globigérine, plancton équatorial, etc... (3). En fait de paysages, nous pouvons admirer le port de Pénang (aquarelle de Haeckel), des villages sur pilotis, le volcan Salak et les rizières qu'il domine, un étang du jardin de Buitenzorg, le volcan Gedeh (aquarelle de Haeckel), un chemin de la forêt-vierge de Tjiboda, une des cascades de Tjiburrum, un char à chevaux et une route rustique de Préang, le volcan Tjikorai, le Krakatau (aquarelle de Haeckel) (4). Si nous ajoutons les nombreuses photographies et reproductions de vues, monuments et édifices publics et privés (5) et les portraits d'indigènes (6), il ne sera pas difficile de souscrire aux éloges de l'éditeur-archiviste pour cette face du talent si varié de Haeckel.

Le dernier chapitre : *Heimkehr und Rückblick* clôt dignement cet ouvrage si riche et si intéressant et répond pleinement à son titre : Souvenirs d'enfance et de jeunesse sous les auspices du mot gœthéen : «Was man in der Jugend wünscht, hat man im Alter die Fülle»; attraits géologiques et biologiques des études d'îles ; caractéristique générale de l'Insulinde ; brillante digression sur Multatuli (7) ; apologie du système

(1) Cf. 64 s., 201, s.

(2) P. 19, 32 (aquarelle de Haeckel), 79, 90, 95, 99, 115, 118, 122, 144-5, 164.

(3) 11, 15, 35-6, 85, 206-7, 213, 229, 231-2.

(4) 17, 38, 50, 81, 97, 102, 109, 128, 132, 142, 161, 176.

(5) 22, 33, 40-45, 76, 127, 147, 155, 171, 185, 188, 190.

(6) 125, 130, 149, 151, 174-5, 195, 203, 211, 221.

(7) Célèbre auteur hollandais du roman *Max Havelaar* (1860).

Digitized by Google

de gouvernement aux Indes néerlandaises et de la paix religieuse dont jouissent les insulaires (1) ; voyage de retour Pénang-Port-Saïd ; considérations sur la guerre sud-africaine et les troubles de Chine ; intéressants passagers (Wereschtschagin et Orlik) suggérant les plus instructives réflexions sur le profitable enchantement des voyages, et enfin résumé de la profession de foi philosophique de Haeckel ramenant tout aux lois de l'hérédité et de l'adaptation au milieu (2).

Louis BRUN.

(1) Cf. 210-2, 226 s. — On pourrait rapprocher des études de mœurs malaises de Haeckel la fameuse relation de Diderot sur les mœurs de Taïti dans le *Supplément au voyage de Bougainville*.

(2) Cf. Charles Darwin, cité encore p. 224 ; mais voir surtout les pages 235 s. — Est-il inutile de rappeler l'attention apportée par Nietzsche aux théories de Darwin, Lamarck et Haeckel ? cf. Charles Andler, *Nietzsche, sa vie, sa pensée* (édition Bossart, 1920-22), tome IV : *Nietzsche et le transformisme intellectualiste*.

Digitized by Google

# BULLETIN

L'édition du **Clerk's Tale** que M. KENNETH SISAM vient de faire paraître à la Clarendon Press (1923, 2 shillings 3) sera une excellente initiation à l'étude de la langue de Chaucer. Le commentateur ne se permet avec le texte aucune de ces libertés qui rendent si peu sûres les conclusions tirées d'une étude des réimpressions modernes et qui obligent trop souvent à recourir aux originaux. Il y a dès notes copieuses et utiles ; un glossaire solide. Le point de vue littéraire, si difficile à démêler du point de vue linguistique, n'est pas négligé non plus ; une excellente introduction donne tout l'essentiel sur la légende de la patiente Grisélidis et le petit volume est très joliment illustré.

F.-C. D.

***

La maison Max Niemeyer de Halle vient de mettre en vente le 4e fascicule de l'**Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache** (mit Einschluss des Krimgotischen und sonstiger gotischer Sprachreste, 2. neugearbeitete Auflage, 1923) (1) de M. SIGMUND FEIST. Les mots figurant ici vont de *plat* à *-u*. A une vaste érudition, au souci de ne négliger aucune information, M. Feist joint une défiance de soi-même et d'autrui qui lui fait écarter ou signaler comme douteuses toutes les étymologies qui offrent quelque incertitude. Celles qui sont discutables, ou ont été discutées, sont indiquées avec les noms de leurs auteurs et la citation de la publication où elles ont été étudiées. Ce procédé qui ne prend pas trop de place, grâce à une exposition condensée, quoique très claire, permet aux intéressés de se faire une idée exacte des questions débattues. Le livre de M. Feist, bientôt terminé, assure-t-on, est d'une très grande importance pour la grammaire historique de l'allemand, permettant aux germanisants de mettre à profit les trésors accumulés par la grammaire comparée des langues indo-européennes.

F. P.

***

Une 4e édition de la **Deutschkunde** (ein Buch von deutscher Art und Kunst mit 42 Tafeln und 2 Karten, Leipzig-Berlin, Teubner, 1923, 32 fr. 50 relié) de M. WALTHER HOFFSTAETTER est offerte au public. Par public, il faut entendre ici surtout celui qui peuple les établissements d'enseignement secondaire. Ce livre veut donner une vue d'ensemble de l'histoire de la vie économique, artistique et intellectuelle de l'Allemagne, depuis les origines jusqu'à nos jours. Le plan est vaste. Un seul auteur

(1) Le prix de l'ouvrage complet, qui se composera de 5 fascicules, est de 28 francs, monnaie suisse.



Digitized by Google

n'aurait pu l'exécuter avec une suffisante compétence. Aussi la tâche a-t-elle été répartie entre plusieurs écrivains dûment qualifiés. Sauf deux articles M. Hoffstaetter n'est intervenu dans le travail que comme éditeur, constatation qui n'est pas faite pour rabaisser son mérite. La nécessité de condenser une énorme matière en 230 pages a conduit les auteurs à une sécheresse d'exposition et à une généralisation dans les jugements qui a dû gêner certains d'entre eux et qui diminue l'attrait aussi bien que l'utilité du livre. M. Behaghel s'est vraisemblablement senti mal à l'aise pour exposer l'histoire de la langue allemande en moins de dix pages, et M. Petsch a réalisé un tour de force en esquissant l'évolution intellectuelle de l'Allemagne en dix-huit pages environ. Le reste est à l'avenant. Ce qui assure la popularité du livre, c'est la somme considérable de faits qu'il contient, c'est aussi le souci d'exactitude des auteurs, c'est la quantité d'illustrations qui reposent l'esprit et égaient les yeux, c'est peut-être, enfin, la tendance nationale, que l'on voudrait moins accentuée en certains endroits.

F. P.

***

Les **Aachens Sagen und Legenden** que vient de réimprimer la maison J. Stercken (Aix-la-Chapelle, 1923) est un livre vieux de plus d'un demi-siècle. Son auteur, Dr JOSEPH MÜLLER, a déclaré en son temps qu'il en avait trouvé les éléments dans des chroniques et recueils de légendes. On n'y rencontre donc pas des récits ayant cours dans le peuple et encore inconnus à la littérature folkloriste. La plupart figurent dans des œuvres de nature diverse, soit embellis par la poésie, soit à l'état de frustes narrations. Quelques-uns sont même très répandus. Tel est celui qui a pour objet la construction de la cathédrale d'Aix par le diable et la ruse qui enlève à l'infernal architecte son salaire, c'est-à-dire la première âme qui franchira la porte du monument. Bien connues sont aussi les légendes qui appartiennent au cycle de l'histoire de Charlemagne : *L'Anneau de Fastrada*, les amours d'Eginhard et de la belle Emma, *Roland porte-écu*, etc. Les sorcières bienfaisantes ou mal intentionnées, les serviables « Heinzelmännchen » (appelés ici *Hinzenmännchen*), les esprits persécuteurs (Baakauf) sont aussi des personnages familiers. Mais ces contes sont rattachés par l'auteur à la ville d'Aix-la-Chapelle, et leur localisation est justifiée par des dénominations encore existantes ou oubliées depuis peu. Charlemagne n'est-il pas à bon droit le héros glorifié par la ville dont on lui attribue la fondation et où se trouve son tombeau? Ce qui donne aussi à ce recueil un attrait qui lui mérite des lecteurs, c'est la rédaction simple et unie, comme l'exige le style légendaire, c'est aussi l'absence de traits puérils ou de romantisme tapageur, ou d'orgueil nationaliste, c'est enfin son prix, qui n'est pas indiqué, mais ne doit pas être exorbitant vu les dimensions du volume. A ceux de nos compatriotes qui passent dans l'*Aquae Grani* des Romains ou qui y séjournent,

Digitized by Google

il sera un rayon de poésie ajoutant à l'éclat de la ville glorieuse par ses souvenirs, animée par ses bains et fière de son active industrie.

F. PIQUET.

***

C'est une suite à l'histoire de Springinsfeld, l'un des héros du *Simplicissimus*, que GRIMMELSHAUSEN a écrite sous le titre **Das wunderbarliche Vogelnest** der Springinsfeldischen Leirerin, et que réédite la maison Erich Matthes (Leipzig et Hartenstein im Erzgebirge, 1923, prix de base 3 marks). Cette réimpression, modernisée par M. le Dr Wilhelm Matthiessen, n'est pourvue d'aucune préface ni postface. En revanche, le volume est bien présenté, imprimé avec soin et orné d'illustrations. On sait que le récit — ou plus exactement les deux récits, car le *Nid merveilleux* se compose de deux histoires — de Grimmelshausen fut publié en 1672-1673, portant comme nom d'auteur Rechulin (Regulin) von Sehmsdorf (Sehmstorff), anagramme de Christoffel von Grimmelshausen. La réclame qui, selon la coutume du temps, suit le titre du roman, affirme qu'il est « kurtzweilig zu lesen ». La promesse n'est pas menteuse. Le « nid merveilleux » est un nid d'oiseau qui rend invisible celui qui le porte. Le héros possesseur de ce talisman, Springinsfeld, profite du pouvoir miraculeux qui lui est ainsi accordé pour pénétrer dans les intérieurs, intervenir mystérieusement dans les affaires des familles, se mêler à diverses sociétés, nouer ou dénouer de subtiles intrigues. Excellent moyen pour Grimmelshausen de tracer des peintures de mœurs d'autant plus piquantes que les modèles, croyant agir en secret, mettent leurs âmes à nu. Le procédé a tenté d'autres romanciers, et l'on n'ignore pas quelles ressources en a tirées Le Sage dans son *Diable boiteux*. Grimmelshausen prétend que la lecture de son livre conduira à l'édification. Faut-il prendre ces paroles au sérieux ? Il y a dans les aventures de Springinsfeld une part de gauloiserie dont Grimmelshausen semble bien avoir escompté le succès. Les situations scabreuses sont imparfaitement corrigées par d'intermittentes réflexions morales. Le chemin qui mène à Dieu est parsemé de fleurs mondaines trop séduisantes pour que soit assuré l'effet bienfaisant des bons préceptes. Le maître fripon qu'est Springinsfeld a, à la vérité, des remords, mais ils sont bien pâles à côté des vives couleurs qui animent les tours que lui inspire une inventive imagination et dont la plupart ne sont pas d'innocentes drôleries. Si le *Nid merveilleux* n'a pas comme arrière-plan le tragique tableau qui fait la toile de fond du *Simplicissimus* il possède de véritables qualités. Dans ce roman picaresque Grimmelshausen a dépensé tant d'humour, il a pénétré son récit d'une telle grâce de narration qu'il est impossible de ne pas être subjugué.

F. P.

Digitized by Google

***

Le lecteur à qui il est donné de parcourir un recueil de chansons populaires allemandes voit surgir peu à peu devant lui l'Allemagne même. Ce n'est pas, il est vrai, l'Allemagne hérissée de canons, encombrée de casernes, obscurcie par la fumée des cheminées d'usines, altérée de bruyantes et précaires jouissances, qui se présente à lui. C'est l'Allemagne du « temps jadis », aux moissons dorées, aux campagnes riantes, aux burgs dressés sur de hautes crêtes; c'est le pays que parcouraient de joyeux vagants, la vielle au bras et la chanson aux lèvres, qu'égayaient les plaisanteries sans malice, mais non sans humour, d'étudiants en liesse, qui voyait défiler sur ses routes, sac au dos, les « compagnons » faisant leur « tour d'Allemagne », siéger dans ses tavernes des buveurs, jamais désaltérés, passer dans ses rues les types sans cesse raillés du tailleur étique, du forestier hâbleur ou du philistin borné. C'est l'Allemagne un peu poétisée qu'a vue Madame de Staël, la contrée éprise de naïve sentimentalité et encore ignorante des ambitions nées dans les sables du Nord. C'est cette Allemagne qu'évoquent deux recueils de *Lieder*, qui nous parviennent. L'un, **Taschen-Liederbuch**, publié par la maison Ludwig Richter (Stadt Olbersdorf, Schlesien, Tschecosl., 2. verm. Aufl., 12 cour. tch.) se compose de deux parties et contient trois cents poésies de thèmes divers. Quelques-unes, fort rares d'ailleurs, montrent un patriotisme militariste, qui n'est pas de saison. La plupart n'abandonnent pas les sujets préférés du *Volkslied* : l'hymne à « Frau Nachtigall », les charmes de la montagne couronnée de verts sapins ou de la forêt embaumée d'âpres senteurs, la joie de boire, les plaintes des amants malheureux, le regret de la patrie lointaine. Cependant il en est qui ne sont pas de véritables *Volkslieder*, mais des poésies que leur simplicité, leur humour ou leur sentiment a fait adopter par le peuple. Uhland, Scheffel, Weigle et d'autres sont représentés dans cette collection. Des poètes de moindre valeur occupent une place qu'on aurait préféré voir réservée à des pièces empruntées au *Wunderhorn*. — Le *Taschen-Liederbuch* s'adresse à tous les âges et à toutes les classes. Il n'en est pas de même de **Fidelitas**, recueil publié par M. le Dr A. Höllrigl (Sammlung von Heimat-, Wander- und Studentenliedern, 2e bis 6e Aufl., Linz a. D., Pressverein, 1923, 10.000 cour. autrich.). Ici nous avons sous les yeux un choix composé pour les établissements d'enseignement. Le nombre de pièces (80) est beaucoup plus restreint, mais la mélodie de chacune accompagne le texte, secours utile à ceux qui ignorent les innombrables « Weisen » dont s'adorne le *Lied* allemand. Les thèmes de *Fidelitas* sont ceux qu'offre le *Taschen-Liederbuch*; quelques pièces sont même communes à l'un et à l'autre recueil. Cependant *Fidelitas* contient une dizaine de chansons en dialecte autrichien, relevées par une pointe de malice. Ces deux publications semblent apporter la preuve que le *Volkslied* n'est pas mort, comme on l'a quelquefois prétendu.

Digitized by Google

Elles sont de nature à prolonger son existence, si vraiment elle est menacée. Elles peuvent aussi avoir leur utilité chez nous. Certains maîtres utilisent la chanson allemande comme moyen d'enseignement. A ceux qui ont recours à ce procédé, adjuvant de la méthode directe, le *Taschen-Liederbuch* et *Fidelitas* offrent une mine de matériaux excellents.

F. P.

***

L'opuscule (30 pages) que M. FRIEDRICH LIST consacre à **Friederike Brion** (2e édit., Giessen, Ferber'sche Universitâts-Buchhandlung, 1923) est un hymne en l'honneur de la jeune Alsacienne aimée par Gœthe. M. List reproduit quelques passages de *Dichtung und Wahrheit* et cite quelques poésies de Gœthe pour conclure que Frédérique a été le seul événement sentimental, l'unique « Erlebnis », comme on dit volontiers aujourd'hui, du poète. Ses autres aventures amoureuses ne seraient que des fragments. « Gœthe n'avait aimé Lili que d'une affectio maritalis, Mme de Stein qu'en frère, Christiane qu'avec une partie de son âme ». Seule, Frédérique lui fit connaître l'amour dans toute sa plénitude. Cette affirmation peut être exacte. Mais qui se flatterait de pénétrer dans le tréfonds de l'âme de Gœthe, de mesurer les degrés et de préciser la nature de sa passion pour l'une ou l'autre des femmes à qui il offrit son cœur ? Qui nous convaincra que l'auteur de *Dichtung und Wahrheit* n'a pas embelli l'épisode de Sesenheim, et donné à cette « passade » une valeur sentimentale qui excède la vérité ? Relisant pour écrire ses mémoires, ses poésies alsaciennes, embaumées d'un parfum printanier, le poète mûri a pu être victime d'un mirage. Et puis quel relief donné à son roman autobiographique par l'intensification de sentiment qui transfigure cette idylle ! On ne se défie jamais assez de la *poésie* qui voile la *vérité* de *Dichtung und Wahrheit*. Nous subissons la séduction du merveilleux conteur et nous sommes sous le charme des poésies de Sesenheim. Cela suffit d'ailleurs, avec la pitié que nous inspire l'amante délaissée, pour auréoler d'une gloire immortelle l'humble fille du pasteur d'une bourgade alsacienne. Si l'essai de M. List ne nous convainc pas que Frédérique a dominé la vie de Gœthe, qu'elle a été « l'instant » suprême jamais retrouvé, il nous montre par des rapprochements ingénieux, sinon d'une parfaite certitude (ex. Frédérique et Ulrike de Lewetzow), une des formes de l'existence affective de l'homme qui, comme l'a fait voir M. Emil Ludwig, a plus demandé à la passion qu'il n'en a reçu.

F. P.

***

Encore que les **Techniques de la critique et de l'histoire littéraires en littérature française moderne**, que vient de publier M. GUSTAVE RUDLER (Oxford, University Press, 1923, 10 fr.) intéressent au premier chef la littérature française, il n'est point déplacé de signaler ce livre dans

Digitized by Google

la *Revue Germanique*. M. Rudler, en effet, indique les principes dont il convient que s'inspire tout auteur d'une édition critique d'une œuvre moderne. Il est de toute évidence que ces principes trouvent une égale application qu'il s'agisse d'une œuvre française ou allemande. La seule question qui puisse se poser est de savoir si ces principes sont justes et, conséquemment, méritent de faire loi. La réponse ne peut être qu'affirmative. M. Rudler n'est pas un théoricien dénué d'expérience. Il a fait ses preuves. Son édition de l'*Adolphe* de Benjamin Constant a été hautement appréciée par les critiques compétents. Il a donné la mesure de sa science dans les jugements si exacts qu'il a portés sur quantité d'œuvres à la *Revue Universitaire*. Ce livre même fournit un témoignage de l'étendue de son information et de la sûreté de son sens critique. Son but, en écrivant ces *Techniques*, a été de guider les étudiants dans les essais qu'ils doivent faire pour acquérir les qualités propres à un éditeur. Ses conseils, fruit d'une longue expérience pédagogique, sont judicieux, précis et clairs. C'est tout une méthode de travail, depuis la lecture du manuscrit jusqu'à la solution des plus hautes questions de critique, qui est exposée dans ce substantiel volume. A côté des indications d'ordre technique, on y trouvera, jetées à la poignée par un semeur abondamment pourvu, des réflexions et des remarques d'un intérêt général et qui serviront à ceux qui ne sont plus des étudiants ainsi qu'à ceux qui ne se proposent pas d'entreprendre une édition critique (1). Il n'est pas sans utilité de constater que ce livre, écrit par un Français, nous vient d'Angleterre, où son auteur enseigne et fait aimer les lettres françaises.

F. P.

***

La *Revue Germanique* n'a, par destination, rien à voir avec l'art militaire. Cependant, comme la langue allemande est de son programme, il ne paraîtra pas superflu à ses lecteurs qu'elle leur fasse connaître le **Recueil de documents militaires allemands de la grande guerre 1914-1918,** publié par l'Officier-interprète GRIFFON (Paris, Chapelot, 1920). Les fonctions de M. Griffon, qui a été interprète militaire et professeur à l'Ecole de Saint-Cyr, lui ont donné l'occasion et imposé la nécessité d'étudier le sens précis de mots, locutions et abréviations actuellement en usage dans l'armée allemande, et d'en chercher une traduction exacte. Un lexique substantiel renferme les termes techniques servant à l'intelligence des documents (notices, renseignements, instructions, rapports, etc.), rassemblés ici. Des commentaires, dus à M. le Commandant breveté Méra, initient les profanes aux choses dont les mots sont la représentation. Plusieurs cartes hors texte et cartons illustrent heureusement le texte. Ainsi sont réunis les moyens, grâce à quoi un civil, ou un militaire moins

(1) Le signataire de ces livres éprouve douceur et fierté à se rappeler que, jadis professeur de M. Rudler, il a eu la joie de voir éclore sa belle intelligence. Par la vertu de ce livre, les rôles sont renversés. C'est le maître qui apprend.

Digitized by Google

bien placé que M. Griffon, pourra lire sans heurt l'un ou l'autre des innombrables récits qu'a suscités la dernière guerre. F. P.

***

La *Bibliothèque française* qui est dirigée à Berlin par M. Max Fuchs et qui fait partie de l'*Internationale Bibliothek* a déjà publié beaucoup d'œuvres du XIXe siècle français, quelques-unes du XVIIIe ; en tout 40 volumes. J'ai sous les yeux les **Portraits de femmes** de SAINTE-BEUVE (Berlin, Internationale Bibliothek, 1923). C'est un petit livre de 250 pages qui renferme dix portraits, choisis dans les divers ouvrages de critique de Sainte-Beuve. On a plaisir à rencontrer ici ceux de Madame de Sévigné, de Madame de Staël ou de Madame Roland. Combien ces portraits sont restés vivants et proches de nous, bien qu'ils aient été composés entre 1829 et 1850 ! Nul, plus que Sainte-Beuve, n'a compris cet esprit de conversation et de société qui a fait la gloire du XVIIe et du XVIIIe siècle et dont quelques femmes ont donné, par leurs écrits, le reflet le plus pur. « L'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentiments, la grâce, le piquant, la politesse achevée du langage », toutes les qualités que Sainte-Beuve se plaît à trouver dans les livres et dans les salons des femmes qu'il nous présente, il les possède lui-même pleinement. Ces qualités risquent un peu de s'éteindre aujourd'hui, dans l'époque tourmentée que nous traversons. Félicitons-nous de les retrouver dans ce choix des écrits de Sainte-Beuve et sachons gré à la Bibliothèque française de les faire goûter au public.

J. D.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

## Langue et littérature allemandes

I. — **Histoire de la civilisation, folk-lore, etc.** — WELS, K. H. *Die germanische Vorzeit.* Leipzig, Quelle u. Meyer, '23 (XII-205 p.). — WENZ, G. *Die germanische Welt. Einf. in die germanische Altertumskunde und Geisteswelt.* Leipzig, Quelle u. Meyer, '23 (VIII-256 p.). — REICHMANN, H., J. SCHNEIDER *u.* W. HOFSTAETTER. *Ein Jahrtausend deutscher Kultur. Quellen von 800-1800. Bd 2. Die innere Stellung zur Kultur.* Leipzig, Klinkhardt, '24 (VIII-296 p.). — LENSCHAU, T. *Die deutschen Stämme und ihr Anteil am Leben der Nation.* Leipzig, Quelle u. Meyer, '23 (95 p.). [*Wissenschaft u. Bildung*, 191]. — LAUFFER, O. *Niederdeutsche Volkskunde. 2. Aufl.* Leipzig, Quelle u. Meyer, '23 (VIII-141 p.). [*Deutsche Stämme, deutsche Lande*]. — FISCHER, K. R. *Doktor Kittel, der nordböhmische Faust in Sage und Geschichte.* Gablonz a. N., Lutz, '24 (53 p.). — JUNGBAUER, G. *Die Rübezahlsage.* Reichenberg, Sudeten-Verlag Kraus, '23 (48 p.). — LÖWIS OF MENAR, A. *Die Brünhildsage in Russland.* Leipzig, Mayer u. Müller, '23 (110 p.) [*Palaestra*, 142]. — WOLF, G. *Das norddeutsche Dorf. Bilder ländl. Bau- und Siedlungsweise.* München, Piper, '23. (VIII-222 p.). — STEINER, R. *Die Mystik im Anfange des neuzeitlichen Geisteslebens und ihr Verhältnis zur modernen Weltanschauung. 2. Aufl.* Stuttgart, Der kommende Tag, '24 (XVI-122 p.). [*Philosophisch-anthropologische Bibliothek*]. — SEILER, FR. *Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts.* — 3 : *Das Lehnwort der neueren Zeit. Abschn. 1. Zweite Auflage* (XII-362 p.). — 8 : *Das deutsche Lehnsprichwort. Teil 4. Das deutsche Sagwort u. a.* (III-176 p.). Halle, Buchh. d. Waisenh., '24. — ROETHE, G. *Deutsche Treue in Dichtung und Sage.* Langensalza, Beyer, '23 (38 p.).

II. — **Langue allemande.** — PINLOCHE, A. *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache. Unter Mitwirkung von* TH. MATTHIAS. Paris, librairie Larousse ; Leipzig, Brandstetter in Komm. '22. [Ausg. 1924] (XIII-1204 p.). — *Rheinisches Wörterbuch. Hrsg.* v. J. MÜLLER. *Bd 1, Lfg 2.* Bonn, Schroeder, '24. — BEHAGHEL, O. *Die deutsche Sprache. Neue Aufl.* Wien, Tempsky, '23. (403 p.). [*Das Wissen der Gegenwart*, 54]. — BEHAGHEL, O. *Deutsche Syntax. Eine geschichtliche Darstellung. Bd 2. Die Wortklassen und Wortformen. B. Adverbium. C. Verbum.* Heidelberg, Winter, '24 (XII- 444 p.). [*Germanische Bibliothek, 1. Reihe, 10. Bd.*]. — SÜTTERLIN, L. *Neuhochdeutsche Grammatik, mit bes. Berüchsicht. der neuhochdeutschen Mundarten. Hälfte 1.* München, Beck, '24 (XXII-504 p.). — SEIP, ELSBETH. *Die gotischen Verba mit dem Präfix and-.*

Digitized by Google

Giessen, von Münchow, '23 (24 p.). [*Giessener Beiträge zur deutschen Philologie*, 10]. — *Altdeutsche Zaubersegen. In Holz geschnitten. Hrsg. von* T. GENGNAGEL *u.* H. IHM. *Nebst Übersetzung.* Darmstadt, Hohmann, '23 (12 f., 2 p.) [*Buch der Werkstätte Gengnagel*, 2]. — SCHWANOLD, H. *Unsere Ortsnamen.* Detmold, Meyer, '23 (64 p.). — ZIRKER, O. *Die Bereicherung des deutschen Wortschatzes durch die spätmittelalterliche Mystik.* Jena, Frommann, '23 (VII-94 p.). [*Jenaer germanistische Forschungen*, 3].

III. — **Littérature allemande.** — *a*) **Traités généraux et études particulières.** — BARTELS, A. *Geschichte der deutschen Literatur. Grosse Ausgabe in 3 Bdn. Bd 1 : Die ältere Zeit* (XVI-661 p.). Leipzig, Haessel, '24. — HOLL, K. *Geschichte des deutschen Lustspiels.* Leipzig, Weber, '23 (XV-439 p.). — KAUFMANN, H. *Die Dichtung der Rheinlande. Eine landschaftl. u. örtliche Bibliographie nebst e. Abriss ihrer Entwicklung.* Bonn, Schrœder, '23 (128 p.). — NADLER, J. *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften. 2. Aufl. Bd 2 : Sachsen und das Neusiedelland, 800-1786.* Regensburg, Habbel, '23 (XI-671 p.). — BEYERLEIN, F. A. *Die Literarische Gesellschaft in Leipzig.* Leipzig, Bielefeld, '23 (116 p.). [*Beiträge zur Stadtgeschichte*, H. 4.]. — BORINSKI, K. *Die Antike in Poetik und Kunsttheorie vom Ausgang des klassischen Altertums bis auf Gœthe und Wilhelm von Humboldt.* Leipzig, Dieterich, '23. [*Erbe der Alten. Reihe 1, H. 10*]. — HOUBEN, H. H. *Verbotene Literatur von der klassischen Zeit bis zur Gegenwart. Bd 1.* (618 p.). Berlin, Rowohlt, '24. — STAMMLER, W. *Deutsche Literatur vom Naturalismus bis zur Gegenwart.* Breslau, Hirt, '24 (144 p.) [*Jedermanns Bücherei. Abtlg Literaturgeschichte*]. — NAUMANN, H. *Die deutsche Dichtung der Gegenwart*, 1885-1923. Stuttgart, Metzler, '23 (VII-374 p.). — WITKOP, P. *Deutsche Dichtung der Gegenwart.* Leipzig, Haessel, '24 (208 p.).

*b*) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Böhme, J.** — HANKAMER, PAUL. *Jakob Böhme. Gestalt und Gestaltung.* Bonn, Cohen, '24. (427 p.). —

**Büchner, Georg.** — *Sämtliche poetische Werke nebst e. Auswahl seiner Briefe. Hrsg. u. eingel. von* A. ZWEIG. München, Rösl, '23. (LVII-338 p.).

**Bürger, G. A.** — *Sämtliche Werke in 4 Tlen. Hrsg. von* W. v. WURZBACH. Leipzig, Hesse u. Becker, '24. 4 t. en 1 vol.

**Dehmel, R.** —*Dehmel-Lieder. Eine Auswahl.* Berlin, Fischer, '23 (45 p.).

**Dilthey, W.** *Briefwechsel zwischen Wilhelm Dilhey und dem Grafen* PAUL YORCK VON WARTENBURG 1877-1897. (*Vorw.* : SIGRID VON D. SCHULENBURG). Halle, Niemeyer, '23 (XI-280 p.). [*Philosophie u. Geisteswissenschaften. Buchreiche. Bd. 1*].

**Ebner-Eschenbach, M. v.** — *Letzte Worte. Aus dem Nachlass hrsg. von* HELENE BUCHER. Wien, Rikola Verlag, '23 (297 p.).

Digitized by Google

**Einem, Charlotte von.** — *Aus dem Nachlass Charlottens von Einem. Ungedruckte Briefe von Hölty, Voss, Boie, Overbeck u. a. Jugenderinnerungen. Hrsg. von* J. STEINBERGER. Göttingen, Vereinigung Göttinger Bücherfreunde, '23 (175 p.).

**Forster, Georg.** — W. LANGEWIESCHE. *Georg Forster. Das Abenteuer seines Lebens. Unter Wiedergabe vieler Briefe und Tagebucheintragungen ergänzt.* Ebenhausen, Langewiesche-Brandt, '23 (279 p.). [*Die Bücher der Rose. Neue Friedensreihe*].

**Freiligrath.** — ROESCHEN, FR. A. *Freiligraths Übersetzungen englischer Dichtungen.* Giessen, Engl. Seminar d. Univ., '23 (30 p. autogr.).

**Gœthe.** — BAUMGARTNER, AL. *Gœthe. Neu bearb. von* A. STOCKMANN. *Bd 1. Jugend, Lehr-und Wanderjahre. Von 1749-1790, 4. Aufl.* Freiburg. Herder, '23. (XXVI-569-24 p.). — BIRVEN, H. *Gœthes Faust und der Geist der Magie.* Leipzig, Talis-Verlag, '23 (VIII-168 p.). — BUISONJE, J. C. DE. *Charlotte von Stein und Christiane Vulpius in Göthes Lyrik.* Bussum (Niederlande), von Dishoeck, '23 (XX-216 p.). [*Utrecht, philos. Diss, 1923*]. — MUTHESIUS, K. *Gœthe und seine Mutter.* Dresden, Reissner, '23. (207 p.). — OBENAUER, K. J. *Gœthe in seinem Verhältnis zur Religion.* Jena, Diederichs, '23 (243 p.). — SCHMIDT, EXPEDITUS. *Gœthes Menschheitsdichtung in ihrem Zusammenklange mit uralten Sagenstimmen.* Kempten, Kösel, '23 (VI-202 p.). — STEINER, R. *Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Gœtheschen Weltanschauung mit besonderer Rücksicht auf Schiller. 2. Auflage.* Stuttgart, Der Kommende Tag, '24 (XIII-112 p.). [*Philosophisch-anthroposophische Bibliotek*].

**V. Lavater** : *Gœthe und sein Kreis.*

**Gœthe, Ottilie von.** — *Ottilie von Gœthe. Erlebnisse und Geständnisse. Hrsg. v.* H. H. HOUBEN. Leipzig, Klinkhardt u. Biermann, '23 (XIX-232 p.).

**Gotthelf, Jeremias.** — *Gesammelte Hautptwerke. Billige Ausgabe unter Leitung von* R. HUNZIKER u. H. BLÖSCH. *Trois séries en 14 vol.* Erlenbach-Zurich, Rentsch, '23. — MANUEL, K. *Jeremias Gotthelf. Leben u. Schriften.* München, Rentsch, '23 (172 p.).

**Grillparzer, Fr.** *Gesammelte Werke.* Berlin, Deutsche Bibliothek, '23. 4 vol. [*Klassiker der deutschen Bibliothek*]. *Bd. 1. Einleitung von* F. ROSENBERG. — *Grillparzers Selbsbiographie und Bildnisse. Hrsg. von* L. BÖCK *u.* WILHELM ENGLMANN. Wien, Wiener Drucke, '23. (XV-350 p.). — *Grillparzer-Studien. Hrsg. von* O. KATANN. Wien, Gerlach, '23 (332 p.).

**Haller, A. v.** *Briefe an Johannes Gesner* (1728-1777). Hrsg., eingel. u. mit *Anmerkgn. versehen von* HENRY E. SIGERIST. Berlin, Weidmann, '23 (VIII, 576 p.). [*Abhandlungen d. kgl. Gesellschaft d. Wissenschaften* zu Göttingen *Math. — Phys. Kl., N. F., 11. 2*].

**Hamann.** — *J. G. Hamann und das Christentum. 1. Hamann und*

Digitized by Google

*die Behrens. Vortr.* Riga, Jonck, '24 (40 p.). [*Aus baltischer Geistesarbeit. N. F., H. 1*].

**Hebbel.** — BORNSTEIN, P. *Friedrich Hebbels Persönlichkeit. Gespräche, Urteile, Erinnerungen ges. u. erl. Bd 1-2.* Berlin, Propyläen-Verlag, '24.

**Hugo von Trimberg.** — SEEMANN, E. *Hugo von Trimberg und die Fabeln seines Renners. Eine Untersuchung zur Geschichte der Tierfabel im Mittelalter.* München, Callwey, '23. (308 p.). [*Münchener Archiv für Philologie d. Mittelalters u. d. Renaissance. H. 6*].

**Immermann.** — FEHRLIN, H. *Die Paralipomena zu Immermanns « Münchhausen ».* Bern. Haupt, '23 (124 p.) [*Sprache u. Dichtung, H. 28*].

**Keller, Gottfried.** *Gesammelte Werke.* Berlin, Deutsche Bibliothek, '23. 6 vol. (*Bd 1 : Einleitung von* F. ROSENBERG). [*Klassiker der Deutschen Bibliothek*].

**Lamprecht.** — *Die Werke des Pfaffen Lamprecht nach der ältesten Überlieferung hrsg. von* H. E. MÜLLER. Munchen, Callwey, '23 (XXVIII-73 p.).

**Lavater, J. C.** *Gœthe und sein Kreis. Ausgewählt von* R. PAYER-THURN. *Hrsg. v.* ED. CASTLE. Wien, Amalthea-Verlag, '23. [*Die Sammlung Lavater, Mappe 2*].

**Lessing.** — FISCHER, E. K. *Lessing. Ein Bild seines geistigen Werkes.* München, Callwey, '23 (112 p.). [*Kunstwart-Bücherei. 3*].

**Lied.** — BENZMANN, H. *Pommern im deutschen Liede. Eine Sammlung von Gedichten in 5 Kreisen.* Leipzig, Eichblatt, '23 (236 p.). [*Deutsches Land im deutschen Liede. Bd. 1*]. — *Lieder der deutschen Mystik. Ausgewählt und hrsg. v.* J. BERBHART. München, Bremer Presse, '23 (117 p.).

**Märchen.** — ZAUNERT, P. *Deutsche Märchen seit Grimm. Bd 2.* Jena, Diederichs, '23 (VIII-303 p.).

**Minnesinger.** — HAGEN, F. H. v. DER. *Minnesinger. Deutsche Liederdichter des 12. 13., u. 14. Jahrh. aus allen bekannten Handschriften u. früheren Drucken gesammelt u. bericht.* Anastat. Neudruck. Leipzig, Barth, '23. 4 vol.

**Mörike.** — HIEBER, H. *Eduard Mörikes Gedankenwelt.* Stuttgart, Strecker u. Schröder, '23 (VII-218 p.).

**Neidhart von Reuenthal** : *Lieder. Hrsg.* v. M. HAUPT. *2. Aufl. Neu bearb. von* ED. WIESSNER. Leipzig, Hirzel, '23 (LXXIX-365 p.).

**Nietzsche.** — HILDEBRANDT, K. *Wagner und Nietzsche. Ihr Kampf gegen d. 19. Jahrhundert* : Breslau, Hirt, '24 (514 p.) [*Werke der Schau und Forschung aus d. Kreise der Blätter für die Kunst*].. — JOËL, K. *Nietzsche und die Romantik. 2. durchges. Aufl.* Jena, Diederichs, '23 (VII-295 p.).

Digitized by Google

**Opitz, M.** — GUNDOLF, FR. *Martin Opitz.* München, Duncker u. Humblot, '23 (52 p.).

**Rosegger.** — ERTL, E. *Peter Rosegger. Wie ich ihn kannte und liebte. Bibliothek ausgabe.* Neuhof, '23 (232 p.).

**Sachs, Hans.** *Ausgewählte Werke. Hrsg. v.* P. MERKER *u.* R. BUCHWALD. 2 vol. (*Bd. 1 : Gedichte. Bd 2 : Dramen*). Leipzig, Insel-Verlag, '23.

**Schlegel, A. W. von.** — *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur. Krit. Ausg. Eingel. u. mit Anmerkgn vers. v.* G. V. AMORETTI. *Bd 1-2.* Bonn, Schroeder, '23.

**Schlegel, Caroline.** — *Carolinens Leben in ihren Briefen. In Ausw. hersg. v.* R. BUCHWALD, *eingel. von* R. HUCH. Leipzig, Insel-Verlag, '23 (467 p.).

**Schopenhauer.** — TENGLER, R. *Schopenhauer und die Romantik.* Berlin, Ebering, '23 (96 p.). [*Germanische Studien*, 29].

**Schopenhauer, Johanna.** — *Damals in Weimar* [*Erinnerungen und Briefe von u. an Johanna Schopenhauer. Hrsg. v.* H. H. HOUBEN. Leipzig, Klinkhardt u. Biermann, '24 (VIII-358 p.)].

**Storm, Th.** *Gesammelte Werke in 3 Bdn. Hrsg. u. eingel. v.* W. HERRMANN. Leipzig, Reclam, '23. 3 vol. [*Helios-Klassiker*].

**Uz, J. P.** — *Sämtliche poetische Werke. Hrsg. v.* A. SAUER. Berlin, Behr, '24 (CIX-422 p.). [*Deutsche Literaturdenkmale d. 18. u. 19 Jht. in Neudruck*, 33-38].

**Volkslied.** — ALPERS, P. *Die alten niederdeustchen Volkslieder. Ges. u. m. Anmerk. hrsg.* Hamburg, Quickborn-Verlag, '24 (260 p.).

**Wedekind, Fr.** *Ausgewählte Werke. In 5 Bdn hrsg. v.* F. STRICH. München, Müller, '23.

Léon MIS.

Digitized by Google

# REVUE DES REVUES

## Revues Scandinaves

**Edda** (Kristiania, Aschehoug). 1923 .III. — FRITZ NEUMANN : *Baumeister Solness.* (Longue étude sur la personnalité d'Henrik Ibsen, principalement d'après sa pièce, le « Baumeister Solness ». Confus et diffus, sans plan précis ni conclusion : sinon qu'Ibsen serait le plus grand représentant intellectuel du XIXe siècle — grâce, sans aucun doute, à la formation allemande du poète). — R. E. ZACHRISSON : *Stil och personlighet i Thomas Hardys diktning.* (Etude intéressante sur le style et la personnalité de Thomas Hardy, mais qui le serait bien davantage si elle était mieux composée. Fait surtout valoir la maîtrise de Hardy dans l'art de la description. Hardy veut enseigner aux hommes à faire loyalements leur tâche quotidienne, sans plus. Mais il enseigne par les faits, non pas directement : il n'est pas didactique. Exprime l'infinie détresse de la vie : le tragique du drame antique. Essentiellement original et indépendant. Poète de la solitude et de la mort — mais aussi de la joie de vivre. Caractère essentiellement dramatique de ses romans. La richesse de son style. Purement anglais). — J. PALUDAN : *Geijer oj Grundtrig.* (Intéressant parallèle entre ces deux hommes, qui ont joué, dans la première moitié du XIXe siècle, sensiblement le même rôle dans leurs pays respectifs, la Suède et le Danemark. Tous deux partis du romantisme, devenus nationalistes : celui-ci plus religieux ; le premier surtout historien. L'un et l'autre des éducateurs de leur peuple ; leur égal amour de la patrie). — SIGURD SEGERSTROEM : *Källorna till Frödings dikt Parken.* (Etude très minutieuse).

**Ord och Bild** (Stockholm, Wahlström och Widstrand). 1923, X. — ALF AHLBERG : *Nietzschearkivet i Weimar.* (Non un musée, mais un centre d'études). — G. WESTIN SILVERSTOLPE : *Dan Andersson* (Poète et nouvelliste, qui débuta comme charbonnier dans les forêts du Finmark. Le mystère de la souffrance. A quoi bon améliorer les conditions matérielles de l'existence si l'énigme de la vie et de la mort demeure insoluble ? Soutenu dans son combat intime par son sentiment de la nature, son humour et son instinct religieux. Mort tout jeune). — CARL BEHRENS : *Literaert Kaleïdoskop.* (Revue des ouvrages consacrés à Holberg à l'ocasion de son deuxième centenaire. Cite, d'autre part, des « Lettres de jeunesse de J. L. Heiberg », 37e vol. de la collection des

Digitized by Google

« Mémoirer og Breve » publiée par J. Clausen et P. Fr. Rist, chez Gyldendal, et les « Breve fra Danmark », de Knud Poulsen, qu'il appelle une « symphonie pastorale ». Beaucoup d'ouvrages sont, d'ailleurs, inspirés par la nature en Danmark).

XI. — GURLI LINDER : *Anne Charlotte Leffler*. (D'après l'« autobiographie par les lettres et journaux », parue chez A. Bonnier, La femme, en elle, fut éveillée par Sonja Kovalevsky). — SŒREN VASEGAARD : *St. St. Blicher og Sverige*. (Contribution à l'histoire du scandinavisme pratique. Nul n'a mieux chanté les landes du Jutland — et n'a peut-être mieux vu le véritable intérêt des peuples scandinaves). — STEN SELANDER : *Svensk Lyrik*.

XII. — HUGO VALENTIN : *Henrik Wergeland och de svenska judarna*. (Aux environs de 1840, H. W., le plus grand poète norvégien de cette époque, entre en lice en faveur des Juifs menacés d'être mis au ban du royaume). — GUNNAR MASCOLL SILFVERSTOLPE : *Nagra Stevensonstolkningar*. (Quelques notes et quatre poésies traduites en suédois). — STEN SELANDER : *Per Hallströms « Ungdomsnoveller »*. (Ces « nouvelles de jeunesse » datent de 1894 à 1906. Peu d'œuvres dans la littérature suédoise présentent une aussi riche variété et des contrastes aussi marqués : P. H. est romantique et réaliste, intellectuel et sentimental, ironique et idyllique).

**Samtiden** (Kristiania, Aschehoug). 1923. H. HARALD NIELSEN : *Holberg i Nutidsbelysning*. (Que dans « Jeppe » il y la même morale que dans « Erasmus » et que ce qui était « comédie » au temps d'Holberg est devenu « tragédie » aujourd'hui : « C'est moi le maître », dit le valet au baron, « et toi tu es le serviteur »).

**Tilskueren** (Copenhague, Gyldendal). 1923, décembre. — HARTVIG FRISCH : *Historiske Romaner*. (Signale parmi les nombreux romans historiques les « Nornerne spinder » d'Andreas Haukland, où respire tout l'esprit d'indépendance de la race nordique). — PAUL LEVIN : *Aforismer om nye Bœger*. (Analyse « Le dernier chapitre » de Hamsun. Ce dernier chapitre, c'est la mort. Les dernières œuvres d'Otto Rung : « La demi-lune rouge » ; de Galschiœt, qui parle des « Scandinaves à Rome il y a cinquante ans » ; de Marie Bregendahl qui continue ses « Scènes de la vie populaire dans le Sœdal »...).

L. P.

Digitized by Google

## Revues allemandes

**Zeitschrift für deutsche Philologie.**

Tome XLIX. Fascicules 3 et 4 (mars 1923).

H. DE BOOR : *Die nordische und deutsche Hildebrandsage* (La légende de Hildebrand contenue dans une poésie des îles Fœroé, dans l'*Asmundar saga kappabana* et dans la relation de Saxo Grammaticus, n'a qu'un motif qui lui soit commun avec la légende allemande de Hildebrand. Ce motif suffit-il à démontrer que les auteurs scandinaves ont puisé à une source allemande ? Il faut constater que la légende *d'Asmund* et Saxo se sont servis d'un récit en prose ainsi que la poésie des Fœroé. C'est dans ce récit ancien qu'étaient signalés certains traits de la légende allemande de Hildebrand). — MARIA ŒSSENICH : *Die Elisabethlegende im gereimten Passional.* (La légende de sainte Elisabeth contée dans le *Passional* n'est pas, comme on l'a cru, une imitation de celle qui se trouve dans la *Légende dorée*, mais elle s'inspire du résumé de la vie de sainte Elisabeth écrite par Konrad de Marburg en 1232 ; citations de passages qui démontrent la dépendance du *Passional* à l'égard de Konrad et aussi du *Libellus de dictis quatuor ancillarum*). — ERNST CONSENTIUS : *Aus Heinrich Christian Boies Nachlass* (Suite. Publication d'inédits — contenus dans le « recueil » manuscrit de Boie — de Klopstock, Lessing, Herder, Bürger et autres. Lettres de Boie et indication de poésies de J. H. Voss transcrites par Boie. Observations explicatives).

Mélanges. — M. DABERKOW : *Adhramire und die germanische framea* (Le mot germanique *adhramire*, qui se rencontre dans quelques manuscrits de la *Loi salique* sous la forme *adframire* où il signifie jurer (par serment) est en relation avec le nom de l'arme appelée *framée*, qui jouait dans la prestation du serment un rôle symbolique). — ERNST CONSENTIUS : *Briefe von Klopstock* (Quelques lettres de Klopstock et lettres où soit la personne, soit les affaires de Klopstock sont mentionnées). — HANS NAUMANN : *Zu den « Nachtwachen von Bonaventura »* (L'un des motifs des *Nachtwachen* est celui du chanteur des rues politicien, et ce motif concorde avec l'opinion de ceux qui voient, dans Bonaventura, l'auteur Fr. G. Wetzel, qui, alors qu'il était étudiant, a mené une vie errante. Cette vue est confirmée par l'intérêt pris par Brentano et Arnim à l'activité des chanteurs ambulants). — CHRISTIAN ROGGE : *Zu Gœthes « Sprache »* (Le mot *milde* du 4e vers est, non adverbe, mais substantif). — *Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner* (Compte rendu de l'assemblée tenue à Iéna du 27 au 30 septembre 1921 des philologues voués à la philologie germanique).

**Comptes rendus critiques.**

**Notices.**

Digitized by Google

**Tome L. Fascicule I.**

PHILIPP STRAUCH : *Der engelberger Prediger* (Un prédicateur anonyme, aumônier des Bénédictines du couvent d'Engelberg, a laissé une série de sermons conservés dans deux manuscrits. La valeur de ces sermons, où se décèle une intéressante personnalité, justifie qu'il en soit donné une analyse. Suit une analyse détaillée de ces sermons, accompagnée de notes explicatives). — JOSEPH KLAPPER : *Der Ursprung der lateinischen Osterfeiern* (La liturgie dramatique de la fête de Pâques, dont la forme la plus ancienne est le dialogue devant le Tombeau des anges et des saintes femmes, n'est pas d'origine occidentale. Elle est née à Jérusalem. Cette opinion est confirmée par un manuscrit de Breslau contenant l'*Ordo divini officii per totum annum* qui reproduit un rituel hiérosolmytain et par les relations liturgiques qui ont existé entre Jérusalem et le monde religieux latin).

Mélanges. — ALBERT LEITZMANN : *Auszüge aus Briefen der Brüder Grimm an Salomon Hirzel* (Choix de lettres — préparé par Hans Gürtler — de Jacob Grimm à l'éditeur Hirzel. Plusieurs de ces lettres ont trait au *Dictionnaire allemand* des frères Grimm). — ALBERT LEITZMANN : *Liscows Zitate* (Enumération des citations faites par Liscow de la Bible, des écrivains grecs et latins, des auteurs français et italiens, allemands et anglais. La Bible, les écrivains latins, français et allemands ont été le plus souvent mis à contribution par Liscow). — ALBERT LEITZMANN : *Magister Ardelio* (confusion faite par quelques critiques entre les « ardelions » cités par Phèdre avec un imaginaire personnage appelé Ardelion par Wieland).

Comptes rendus critiques.

F. P.

**Zeitschrift für Deutschkunde. — 1928. — Heft 8.** — CLARA STOCKMEYER : *Aufklärung und Sturm und Drang im Spiegel der Kinderrolle* (Les rôles d'enfant sont nombreux dans les drames du Sturm und Drang ; c'est à l'*Ugolino* de Gerstenberg qu'il faut en attribuer le mérite ; mais en cela aussi, le véritable précurseur fut Shakespeare. Pourtant, beaucoup plus que Shakespeare, pour qui l'enfant sert, avant tout, à mettre mieux en relief, par le contraste, les adultes, ou à caractériser les milieux, les dramaturges du Sturm und Drang s'intéressèrent à l'enfant en tant qu'enfant, c'est-à-dire un être plus primitif, plus près de la nature, obéissant à l'instinct plus qu'à la raison, et réunissant en lui les contrastes les plus violents). — *Ein Brief Bettinens an Clemens Brentano*. Mitgeteilt von W. WILLIGE (Renferme quelques chants populaires inédits et des variantes de chants publiés dans le *Wunderhorn*). — *Zum Pakt in Gœthes Faust*, von L. MADER (Essai d'explication du célèbre et obscur passage de la scène du pacte : Doch hast du Speise, die nicht sättigt..., etc.). — *Mignon*, von W. POHLE (La question, si discutée, du sexe véritable

Digitized by Google

de Mignon, Pohle la résout en déclarant que ce personnage n'a en réalité aucun sexe, étant la personnification des aspirations obscures ou subconscientes de Gœthe lui-même, une créature de rêve, inconditionnée). — *F. L. Jahn und die Sprache der Vergangenheit*, von R. TRÖGEL. (A propos des efforts tentés par Jahn en vue d'enrichir la langue de son époque par des emprunts à l'ancienne langue ; pourquoi ils devaient échouer). — *Zur Deutung volkstümlicher Redensarten*, Von O. LUTSCH. (Explique les deux expressions : Da liegt der Hund begraben. Da liegt ein Musikant begraben). — *Literaturberichte* 1921-22. *Literaturforschung und Verwandtes von* J. STERN. *Das deutsche Drama des* 19. *Jahrhunderts von* R. PETSCH. *Theatergeschichtliche Literatur der Jahre* 1920 *und* 1921, *von* J. ZICHEN. *Der Aufsatzunterricht, von* W. HOFSTAETTER. *Lektüre* von K. CREDNER.

**Heft 4.** — *Die Fuge in der rhytmischen Reihe und deren Gliederung*, von R. BLÜMEL. — Die *Poesie der Stille* von P. SICKEL. (Le calme et le silence en tant que motifs poétiques). — *Die Entstehung des Heliand* von F. BÖCKELMANN (Adalhud et Wala, qui, sur l'ordre de Louis le Pieux, fondèrent les abbayes de Corvey et de Herford, sont, le premier surtout, les vrais auteurs du Heliand). — *Der typische Gœthe* von E. E. PAULS. — *Gœthes « Hermann und Dorothea » verglichen mit Schillers « Lied von der Glocke »* von A. LAUDIEN (Amusant, mais peu convaincant). — *Der Königin Abschied von ihrer Dienerschaft in Schillers « Maria Stuart »*, von R. GŒTTE (Propose quelques modifications dans la structure de cette scène, en vue de lui donner plus de cohésion et d'en rendre l'effet plus grand à la représentation). — *Storms Novellenbegriff*, von P. J. ARNOLD (Caractère éminemment subjectif, ou lyrique, de la nouvelle de Storm. Il est à cet égard le continuateur des romantiques. A la fin de sa carrière, Storm en vient à une conception plus objective de la nouvelle, la place sur le même rang que le drame, et la déclare supérieure par la forme au roman lui-même). — *Auch Nietzsche, Gedanken über Nietzsche im höheren Schulunterricht* (Dans quelles conditions, et dans quelles limites, on pourrait étudier Nietzsche dans les écoles). — *Scheffels Ekkehard in der I. Realklasse, von* A. BILL. — *Jakob Bosshart*, von H. JESS (Ce nouvelliste de nationalité suisse, n'est pas aussi connu qu'il le mérite. Courte appréciation de son art). — *Literaturberichte 1921-22. Sprache und Sprachwissenschaft*, von O. WEISE. *Phonetik, neuere Metrik und Rhetorik*, von E. GEISSLER. *Lektüre*, von O. CREDNER. *Die Vorklassiker. Anakreon und Hain. Klopstock und Lessing. Wieland und Herder. Sturm und Drang.* Von TH. MATTHIAS.

**1924. — Heft I.** — *Baumseele*, von LUTZ HACKENSEN (Folklore relatif à l'arbre considéré comme être animé, et jouant un rôle dans la vie de l'homme). — Ein Jakob Grimm-Brief, Von FRITZ ACKERMANN (Il s'agit d'une lettre adressée par Jacob Grimm à Otto Abel). — *Mittel*

Digitized by Google

*punkte deutschkundlicher Stoffgruppierung* von MAX HORN (Propose les matières suivantes : mythe, conte, légende; la Renaissance carolingienne; la chevalerie vers 1200 ; le XVI^e siècle ; le rationalisme ; Weimar ; le romantisme ; le XIX^e siècle ; courants contemporains). — *E. T. A. Hoffmanns « Meister Martin » im deustchen Unterricht. Beitrag zur Behandlung erzählender Prosa von* P. KOLB. — *Von deutscher Lyrik im Unterricht,* von K. GRATOPP. — *Kulturgeschichtliche Wortbetrachtungen. Berufe und Stände im Urteil der Sprache,* von K. BERGMANN — *Deutsche Volkskunde,* II., von FR. PANZER (Rend compte de nombreux ouvrages sur les mœurs, coutumes, croyances, etc., du peuple allemand). — *Literaturbericht 1922-23. Deutsche Romantik,* von R. UNGER.

**Die Literatur. — 1924. — Heft 4 (Januar).** — *Über die Rezeption der Antike im modernen Drama,* von LUTZ WELTMANN (De nombreux drames des vingt dernières années ont emprunté leurs sujets à l'antiquité, mythologie ou histoire ; — ce retour à l'antiquité a deux causes : l'une positive, qui est la vitalité de l'art antique, l'autre négative, à savoir la réaction contre le naturalisme, matérialisme et psychologisme du théâtre de la fin du XIX^e siècle). — *Zur deutschen Lyrik der Gegenwart,* von ERNST LISSAUER, t. II. (Excès de subjectivisme et langue par trop individualiste de R. M. Rilke. Jugements sur Fontana, Schwilter, Blümner, Becher, Leonhard). — *Gotthelfs « Herr Esau »,* von EMIL ERMATINGER (Ce roman posthume de Gotthelf vient d'être pour la première fois imprimé dans la grande édition de ses œuvres publiée par R. Hunziker et Hans Bloesch, avec l'appui du gouvernement suisse. Il date de l'année 1844. Roman politique et social resté inachevé). — *Friedrich Kluges Lebenswerk* von O. DAMMANN (Il s'agit de la dixième édition du Dictionnaire étymologique, récemment publiée, et qui a déjà quarante années d'existence. Eloges). — *Anatole France als Plagiator* von FR. v. OPPELN-BRONIKOWSKI (D'après une étude de Léon Carias dans la Grande Revue d'octobre 1922, où étaient signalés les emprunts faits par Anatole France à Renan dans « Gallio »). — *Marthe Renate Fischer,* von WALTHER BAHR (A propos de ses œuvres complètes qui ont été récemment publiées par la librairie Bonz de Stuttgart. Un des représentants les plus éminents de la Heimatkunst ; héritière intellectuelle de Raabe, G. Keller et de Marie Ebner-Eschenbach). — *Autobiographische Skizze* von MARTHE RENATE FISCHER. — *Von einer willig Alternden,* von ANSELMA HEINE (A propos d'un recueil de neuf nouvelles de Irène Forbes-Mosse, intitulé « Laubstreu » (1923). — *Proben und Stücke. Die Verirrten,* von IRENE FORBES-MOSSE. — *Historische Romane* von PAUL FRIEDRICH (Rend compte de vingt et un romans historiques récents). — *Neue Kunstliteratur,* von EMIL UTITZ. — *Neue Musikliteratur,* von W. GOLTHER. — *Eine Quelle zu Clemens Brentano* von H. KÜGLER. — *Echo der Zeitungen.* — *Echo der Zeitschriften.* — *Echo der Bühnen.*

Digitized by Google

de Mignon, Pohle la résout en déclarant que ce personnage n'a en réalité aucun sexe, étant la personnification des aspirations obscures ou subconscientes de Gœthe lui-même, une créature de rêve, inconditionnée). — *F. L. Jahn und die Sprache der Vergangenheit*, von R. TRÖGEL. (A propos des efforts tentés par Jahn en vue d'enrichir la langue de son époque par des emprunts à l'ancienne langue ; pourquoi ils devaient échouer). — *Zur Deutung volkstümlicher Redensarten*, Von O. LUTSCH. (Explique les deux expressions : Da liegt der Hund begraben. Da liegt ein Musikant begraben). — *Literaturberichte* 1921-22. *Literaturforschung und Verwandtes von* J. STERN. *Das deutsche Drama des* 19. *Jahrhunderts von* R. PETSCH. *Theatergeschichtliche Literatur der Jahre* 1920 *und* 1921, *von* J. ZICHEN. *Der Aufsatzunterricht, von* W. HOFSTAETTER. *Lektüre* von K. CREDNER.

**Heft 4.** — *Die Fuge in der rhytmischen Reihe und deren Gliederung*, von R. BLÜMEL. — Die *Poesie der Stille* von P. SICKEL. (Le calme et le silence en tant que motifs poétiques). — *Die Entstehung des Heliand* von F. BÖCKELMANN (Adalhud et Wala, qui, sur l'ordre de Louis le Pieux, fondèrent les abbayes de Corvey et de Herford, sont, le premier surtout, les vrais auteurs du Heliand). — *Der typische Gœthe* von E. E. PAULS. — *Gœthes « Hermann und Dorothea » verglichen mit Schillers « Lied von der Glocke »* von A. LAUDIEN (Amusant, mais peu convaincant). — *Der Königin Abschied von ihrer Dienerschaft in Schillers « Maria Stuart »*, von R. GŒTTE (Propose quelques modifications dans la structure de cette scène, en vue de lui donner plus de cohésion et d'en rendre l'effet plus grand à la représentation). — *Storms Novellenbegriff*, von P. J. ARNOLD (Caractère éminemment subjectif, ou lyrique, de la nouvelle de Storm. Il est à cet égard le continuateur des romantiques. A la fin de sa carrière, Storm en vient à une conception plus objective de la nouvelle, la place sur le même rang que le drame, et la déclare supérieure par la forme au roman lui-même). — *Auch Nietzsche, Gedanken über Nietzsche im höheren Schulunterricht* (Dans quelles conditions, et dans quelles limites, on pourrait étudier Nietzsche dans les écoles). — *Scheffels Ekkehard in der I. Realklasse, von* A. BILL. — *Jakob Bosshart*, von H. JESS (Ce nouvelliste de nationalité suisse, n'est pas aussi connu qu'il le mérite. Courte appréciation de son art). — *Literaturberichte 1921-22. Sprache und Sprachwissenschaft*, von O. WEISE. *Phonetik, neuere Metrik und Rhetorik*, von E. GEISSLER. *Lektüre*, von O. CREDNER. *Die Vorklassiker. Anakreon und Hain. Klopstock und Lessing. Wieland und Herder. Sturm und Drang*. Von TH. MATTHIAS.

**1924. — Heft I.** — *Baumseele*, von LUTZ HACKENSEN (Folklore relatif à l'arbre considéré comme être animé, et jouant un rôle dans la vie de l'homme). — Ein Jakob Grimm-Brief, Von FRITZ ACKERMANN (Il s'agit d'une lettre adressée par Jacob Grimm à Otto Abel). — *Mittel*



Digitized by Google

*punkte deutschkundlicher Stoffgruppierung* von MAX HORN (Propose les matières suivantes : mythe, conte, légende ; la Renaissance carolingienne ; la chevalerie vers 1200 ; le XVI^e siècle ; le rationalisme ; Weimar ; le romantisme ; le XIX^e siècle ; courants contemporains). — *E. T. A. Hoffmanns « Meister Martin » im deustchen Unterricht. Beitrag zur Behandlung erzählender Prosa von* P. KOLB. — *Von deutscher Lyrik im Unterricht*, von K. GRATOPP. — *Kulturgeschichtliche Wortbetrachtungen. Berufe und Stände im Urteil der Sprache*, von K. BERGMANN — *Deutsche Volkskunde*, II., von FR. PANZER (Rend compte de nombreux ouvrages sur les mœurs, coutumes, croyances, etc., du peuple allemand). — *Literaturbericht 1922-23. Deutsche Romantik*, von R. UNGER.

**Die Literatur. — 1924. — Heft 4 (Januar).** — *Über die Rezeption der Antike im modernen Drama*, von LUTZ WELTMANN (De nombreux drames des vingt dernières années ont emprunté leurs sujets à l'antiquité, mythologie ou histoire ; — ce retour à l'antiquité a deux causes : l'une positive, qui est la vitalité de l'art antique, l'autre négative, à savoir la réaction contre le naturalisme, matérialisme et psychologisme du théâtre de la fin du XIX^e siècle). — *Zur deutschen Lyrik der Gegenwart*, von ERNST LISSAUER, t. II. (Excès de subjectivisme et langue par trop individualiste de R. M. Rilke. Jugements sur Fontana, Schwilter, Blümner, Becher, Leonhard). — *Gotthelfs « Herr Esau »*, von EMIL ERMATINGER (Ce roman posthume de Gotthelf vient d'être pour la première fois imprimé dans la grande édition de ses œuvres publiée par R. Hunziker et Hans Bloesch, avec l'appui du gouvernement suisse. Il date de l'année 1844. Roman politique et social resté inachevé). — *Friedrich Kluges Lebenswerk* von O. DAMMANN (Il s'agit de la dixième édition du Dictionnaire étymologique, récemment publiée, et qui a déjà quarante années d'existence. Eloges). — *Anatole France als Plagiator* von FR. V. OPPELN-BRONIKOWSKI (D'après une étude de Léon Carias dans la Grande Revue d'octobre 1922, où étaient signalés les emprunts faits par Anatole France à Renan dans « Gallio »). — *Marthe Renate Fischer*, von WALTHER BAHR (A propos de ses œuvres complètes qui ont été récemment publiées par la librairie Bonz de Stuttgart. Un des représentants les plus éminents de la Heimatkunst ; héritière intellectuelle de Raabe, G. Keller et de Marie Ebner-Eschenbach). — *Autobiographische Skizze* von MARTHE RENATE FISCHER. — *Von einer willig Alternden*, von ANSELMA HEINE (A propos d'un recueil de neuf nouvelles de Irène Forbes-Mosse, intitulé « Laubstreu » (1923). — *Proben und Stücke. Die Verirrten*, von IRENE FORBES-MOSSE. — *Historische Romane* von PAUL FRIEDRICH (Rend compte de vingt et un romans historiques récents). — *Neue Kunstliteratur*, von EMIL UTITZ. — *Neue Musikliteratur*, von W. GOLTHER. — *Eine Quelle zu Clemens Brentano* von H. KÜGLER. — *Echo der Zeitungen*. — *Echo der Zeitschriften*. — *Echo der Bühnen*.

Digitized by Google

**Der neue Merkur. — 1923. — November.** — *Der Kampf Friedrich Heinrich Jacobis*, von LEO MATTHIAS (Expose d'une manière vivante la lutte menée par Jacobi contre les systèmes philosophiques de Kant et de Spinosa). — *Neuer Umkreis der George-Bewegung* von C. WANDREY (Aux « Blätter für die Kunst », qui servirent tout d'abord d'organe à George et à ses compagnons, succédèrent les « Jahrbücher für die geistige Bewegung » (1910-1912). Tendances, œuvres principales. Plus récemment, un nouveau groupe d'écrivains et d'œuvres a surgi, dont George est encore le centre et l'inspirateur).

L. M.

---

## Revues françaises

**Mercure de France. — 1923. — 15 Décembre.** — A. GOT. — *La Bavière depuis l'armistice* (S'il est un pays qui, en ce moment, est haï en Bavière, c'est la France contre laquelle on déclenche les pires campagnes d'outrages et de calomnies... Le Reich désuni, miné par des divergences intestines, est moins puissant que la Bavière homogène, travaillée depuis 1919 inlassablement par une seule propagande, la propagande nationaliste). — L. BLUMENFELD. *Lettres yidisch.*

**1924. — 15 Janvier.** — E. SEMENOFF. — *L'or allemand et le bolchevisme pendant la guerre* (« Les documents que mes amis et moi nous révélâmes à tous les gouvernements alliés dès la fin 1917 prouvent qu'en pleine guerre, Lénine et ses complices, ayant reçu l'argent de l'ennemi, servirent cet ennemi pour toutes les besognes de trahison et exécutèrent tous les ordres de l'Etat-major allemand »).

**15 Février.** — J.-L. WALCH. — *Lettres néerlandaises.*

**1er Mars.** — *Bibliographie politique. Allemagne*, par A. GOT. *Le réveil de l'Allemagne* (Le danger d'une nouvelle inflation de la monnaie allemande, qu'il s'agisse du Rentenmark ou du Goldmark, est loin d'être écarté).

L. M.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE

Parmi les décès survenus au cours de ces derniers mois, il convient de signaler ceux de Eberhard Gothein, en dernier lieu professeur à l'Université de Heidelberg, auteur d'ouvrages importants sur l'histoire de l'art, et de Emil Sulger-Gebing, mort à Munich le 29 décembre, qui fut un critique d'art et aussi un critique littéraire de valeur. La *Revue Germanique* a apprécié son livre sur *Gerhart Hauptmann* (XIV, 1923, p. 93).

A la suite de M. A. Meillet (*Ce que la linguistique doit aux Allemands*), M. L. Spitzer nous transporte dans la région des hauts problèmes de la linguistique (*Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, septembre-décembre 1923). Le savant français, après avoir rendu hommage aux travaux des linguistes allemands, avait affirmé que depuis 1870 la grammaire comparée n'était plus cultivée au-delà du Rhin avec le même zèle ou le même succès qu'auparavant. M. Spitzer discute cette opinion avec courtoisie et mesure. Il concède que la grammaire comparée des langues indo-européennes ne brille plus du même éclat, mais explique cette éclipse par la difficulté qu'il y a à faire maintenant de grandes découvertes. Est-il possible d'ailleurs, étant donné les entrecroisements d'influences germano-françaises et franco-germaniques, de distinguer le bien propre de chaque nation ? M. Spitzer signale en passant que la France n'a pas à opposer de linguistes germanisants aux romanistes allemands. Le fait est exact, mais dû à une organisation défectueuse sur laquelle il faudra bien s'expliquer un jour. — Dans le même périodique M. Spitzer analyse et commente avec son érudition étendue et sa finesse de jugement le livre de M. Jespersen : *Language* et celui de M. Brunot : *La pensée et la langue*. A ce dernier il décerne l'éloge d'être le premier essai fait pour cataloguer aussi complètement que possible les moyens d'expression du français moderne.

Le *Nibelungenlied* sait sur Attila et son peuple des choses qu'ignore l'histoire ou la contredisent. D'où lui vient cette science et pourquoi par exemple le *Fléau de Dieu* est-il devenu le bonhomme passif du poème allemand ? Cette question et plusieurs autres ont inquiété la curiosité de M. Bálint Hóman, qui, dans les *Ungarische Bücher* (novembre 1923, t. III, 3, p. 195 ss.) en propose la solution. A son avis le *Nibelungenlied* reflète des traditions hongroises. L'évêque de Bamberg, Günther, d'origine autrichienne, était, au milieu du XI^e siècle, un ami éclairé des lettres. Il s'intéressa à l'histoire d'Attila et groupa autour de lui des hommes partageant ses goûts et connaissant la Hongrie, tel Altmann, évêque de Passau (1065-1091). C'est dans ce

Digitized by Google

**Der neue Merkur. — 1923. — November.** — *Der Kampf Friedrich Heinrich Jacobis*, von LEO MATTHIAS (Expose d'une manière vivante la lutte menée par Jacobi contre les systèmes philosophiques de Kant et de Spinosa). — *Neuer Umkreis der George-Bewegung* von C. WANDREY (Aux « Blätter für die Kunst », qui servirent tout d'abord d'organe à George et à ses compagnons, succédèrent les « Jahrbücher für die geistige Bewegung » (1910-1912). Tendances, œuvres principales. Plus récemment, un nouveau groupe d'écrivains et d'œuvres a surgi, dont George est encore le centre et l'inspirateur).

L. M.

---

## Revues françaises

**Mercure de France. — 1923. — 15 Décembre.** — A. GOT. — *La Bavière depuis l'armistice* (S'il est un pays qui, en ce moment, est haï en Bavière, c'est la France contre laquelle on déclenche les pires campagnes d'outrages et de calomnies... Le Reich désuni, miné par des divergences intestines, est moins puissant que la Bavière homogène, travaillée depuis 1919 inlassablement par une seule propagande, la propagande nationaliste). — L. BLUMENFELD. *Lettres yidisch.*

**1924. — 15 Janvier.** — E. SEMENOFF. — *L'or allemand et le bolchevisme pendant la guerre* (« Les documents que mes amis et moi nous révélâmes à tous les gouvernements alliés dès la fin 1917 prouvent qu'en pleine guerre, Lénine et ses complices, ayant reçu l'argent de l'ennemi, servirent cet ennemi pour toutes les besognes de trahison et exécutèrent tous les ordres de l'Etat-major allemand »).

**15 Février.** — J.-L. WALCH. — *Lettres néerlandaises.*

**1er Mars.** — *Bibliographie politique. Allemagne*, par A. GOT. *Le réveil de l'Allemagne* (Le danger d'une nouvelle inflation de la monnaie allemande, qu'il s'agisse du Rentenmark ou du Goldmark, est loin d'être écarté).

L. M.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE

Parmi les décès survenus au cours de ces derniers mois, il convient de signaler ceux de Eberhard Gothein, en dernier lieu professeur à l'Université de Heidelberg, auteur d'ouvrages importants sur l'histoire de l'art, et de Emil Sulger-Gebing, mort à Munich le 29 décembre, qui fut un critique d'art et aussi un critique littéraire de valeur. La *Revue Germanique* a apprécié son livre sur *Gerhart Hauptmann* (XIV, 1923, p. 93).

A la suite de M. A. Meillet (*Ce que la linguistique doit aux Allemands*), M. L. Spitzer nous transporte dans la région des hauts problèmes de la linguistique (*Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, septembre-décembre 1923). Le savant français, après avoir rendu hommage aux travaux des linguistes allemands, avait affirmé que depuis 1870 la grammaire comparée n'était plus cultivée au-delà du Rhin avec le même zèle ou le même succès qu'auparavant. M. Spitzer discute cette opinion avec courtoisie et mesure. Il concède que la grammaire comparée des langues indo-européennes ne brille plus du même éclat, mais explique cette éclipse par la difficulté qu'il y a à faire maintenant de grandes découvertes. Est-il possible d'ailleurs, étant donné les entrecroisements d'influences germano-françaises et franco-germaniques, de distinguer le bien propre de chaque nation ? M. Spitzer signale en passant que la France n'a pas à opposer de linguistes germanisants aux romanistes allemands. Le fait est exact, mais dû à une organisation défectueuse sur laquelle il faudra bien s'expliquer un jour. -- Dans le même périodique M. Spitzer analyse et commente avec son érudition étendue et sa finesse de jugement le livre de M. Jespersen : *Language* et celui de M. Brunot : *La pensée et la langue*. A ce dernier il décerne l'éloge d'être le premier essai fait pour cataloguer aussi complètement que possible les moyens d'expression du français moderne.

Le *Nibelungenlied* sait sur Attila et son peuple des choses qu'ignore l'histoire ou la contredisent. D'où lui vient cette science et pourquoi par exemple le *Fléau de Dieu* est-il devenu le bonhomme passif du poème allemand ? Cette question et plusieurs autres ont inquiété la curiosité de M. Bálint Hóman, qui, dans les *Ungarische Bücher* (novembre 1923, t. III, 3, p. 195 ss.) en propose la solution. A son avis le *Nibelungenlied* reflète des traditions hongroises. L'évêque de Bamberg, Günther, d'origine autrichienne, était, au milieu du XI^e siècle, un ami éclairé des lettres. Il s'intéressa à l'histoire d'Attila et groupa autour de lui des hommes partageant ses goûts et connaissant la Hongrie, tel Altmann, évêque de Passau (1065-1091). C'est dans ce

Digitized by Google

milieu qu'il faut chercher l'auteur de la première rédaction du *Nibelungenlied*. Ce serait peut-être Conrad (v. Kuonrât de *la Klage*), un des clercs de l'évêque Günther et abbé de Göttweih. Cette hypothèse rendrait raison de l'altération des caractères d'Attila et de Kriemhilde, de la présence dans le *Nibelungenlied* de noms de peuples soumis par Attila, de l'invasion dans la légende d'éléments qui sont en partie d'origine hongroise et enfin du rôle énigmatique que le poème allemand attribue à l'évêque Pilgrim de Passau. — Le même numéro des *Ungarische Bücher* détruit une légende. Nos histoires content que les Huns et les Hongrois d'autrefois se nourrissaient de viande crue, attendrie sous la selle (est-ce par là que s'explique que les restaurants allemands dénommaient naguère, sinon de nos jours, sur leurs menus un certain « biftek à la tartare », fait de viande crue hachée menu ?) M. A. Solymossy voit dans ce prétendu trait de mœurs culinaires une absurdité. Mettre un morceau de viande sous la selle est chose déraisonnable, qu'on ne peut attribuer aux cavaliers consommés qu'étaient Huns et Hongrois. L'introduction entre la selle et la croupe du cheval d'un morceau de viande aurait en effet pour conséquence certaine de blesser le cheval. Ce qui a pu donner naissance à cette croyance c'est que, chez certains peuples asiatiques, il est d'usage de placer sur la partie blessée du cheval, avant de le seller, une tranche de viande fine saupoudrée de sel ou trempée dans de l'eau salée, ce qui hâte la guérison de la plaie. Mais le cavalier qui a appliqué le remède se garde bien de s'en servir pour son alimentation. Ainsi ont agi les Huns et les Hongrois du temps passé. M. Solymossy démontre comment a pu s'accréditer la fable si souvent répétée. Une légende de plus à rayer de nos livres !

M. Edouard Schrœder estime, dans un article intitulé *Zur Überlieferung und Textkritik deutscher Chroniken* (Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, 45. Bd, 1. Heft), que le dédain professé à l'égard du chroniqueur Eberhard von Gandersheim provient d'une erreur d'appréciation sur la valeur du manuscrit qui nous a légué son œuvre. Il justifie son opinion par une étude du texte, qui est une copie du bas-allemand faite par un scribe haut-allemand. Sur la *Chronique de Limbourg*, le même savant apporte des éclaircissements de texte, proposés en vain jadis à l'éditeur Wyss, mais dont le bien-fondé et l'utilité sont de toute évidence.

Dans le *Pfälzisches Museum*, M. Albert Becker, en qui nous connaissons un historien éclairé et dévoué de sa patrie bipontine (1), évoque quelques souvenirs intéressant la vie intellectuelle du Palatinat. Ce sont d'abord les relations du *Hainbund* et de Deux-Ponts. Parmi les jeunes enthousiastes qui, en 1772, au pied du grand chêne de Wehnde glorifièrent

(1). V. *Revue Germanique*, XIV (1923), p. 380 s.

Digitized by Google

Klopstock et flétrirent Wieland, le « Voltaire allemand », se trouvait un enfant de Deux-Ponts, Johann Friedrich Hahn, que l'on confond généralement avec Ludwig Philipp Hahn, plus connu et qui a absorbé son homonyme et compatriote. Un autre bipontin, Karl August Wilhelm von Closen, fut aussi un des adhérents du *Hainbund*. Ni l'un ni l'autre de ces deux aspirants à la poésie ne put réaliser son rêve : la mort les enleva tous deux dans leur prime jeunesse. — C'est ensuite un point de la biographie du poète Theobald Hock, dont M. Becker a fixé le lieu de naissance, qui est Limbach, dans la région de la Sarre, et démontré que son nom est Hock et non Höck, comme on l'a souvent écrit. — C'est enfin la vie de Jörg Geissler, le premier imprimeur qui ait exercé son activité à Deux-Ponts, qui imprima le *Missel* du diocèse de Toul et le poème intitulé la *Demoiselle de Bretagne*, dont un passage est reproduit par M. Becker. Tous ces faits témoignent de la haute culture intellectuelle de la cité bipontine dans le passé et leur étude atteste que la lumière d'autrefois n'est pas éteinte.

M. Maximilian J. Rudwin poursuit impitoyablement le diable dans ses apparitions en littérature. Si Satan n'éprouve pas de goût pour la publicité, souhaitons à M. Rudwin de ne jamais tomber dans ses griffes. Ce sont cette fois les relations du prince des enfers avec Théophile Gautier que M. Rudwin étudie dans *The open Court* (juillet 1923). Hoffmann — le Hoffmann des *Contes* — conquit au satanisme Gautier, qui, après avoir publié un essai sur le célèbre écrivain, s'inspira de ses idées dans ses œuvres, en particulier dans *Onuphrius*. M. Rudwin signale les ouvrages de Gautier qui font une part au surnaturel et analyse les deux plus importants parmi ceux où se découvre cette tendance.

La maison R. Piper u. Co. (Munich, Römerstrasse 1) nous envoie son *Almanach* 1904-1924. C'est un joli volume où sont annoncées les publications de cette importante firme, vouée surtout à l'œuvre d'art. Il y a dans ce livre de 250 pages de quoi occuper l'esprit : extraits d'études, jugements de critiques, confidences d'artistes. Il y a aussi de quoi charmer les yeux. Des reproductions d'œuvres plastiques ou d'illustrations empruntées aux publications de la maison en décorent les pages. Les formes d'art les plus diverses, sculpture, peinture, pastel, etc., et s'étendant du moyen âge à Kubin, se succèdent, qui donnent une idée de l'évolution des conceptions esthétiques et des moyens techniques qui ont dominé les temps et se sont imposés aux individus. La maison Piper annonce qu'elle fera désormais une large part aux choses d'Allemagne, mais qu'elle continuera à se préoccuper des manifestations d'art nées en dehors des frontières du *Reich*. Jusqu'ici elle a accordé à la peinture française la considération que lui assure son rang. Elle sera sagement inspirée si, dans l'intérêt de tous et dans le sien, elle continue à faire preuve d'une vivifiante largeur d'esprit.

Digitized by Google

milieu qu'il faut chercher l'auteur de la première rédaction du *Nibelungenlied*. Ce serait peut-être Conrad (v. Kuonrât de *la Klage*), un des clercs de l'évêque Günther et abbé de Göttweih. Cette hypothèse rendrait raison de l'altération des caractères d'Attila et de Kriemhilde, de la présence dans le *Nibelungenlied* de noms de peuples soumis par Attila, de l'invasion dans la légende d'éléments qui sont en partie d'origine hongroise et enfin du rôle énigmatique que le poème allemand attribue à l'évêque Pilgrim de Passau. — Le même numéro des *Ungarische Bücher* détruit une légende. Nos histoires content que les Huns et les Hongrois d'autrefois se nourrissaient de viande crue, attendrie sous la selle (est-ce par là que s'explique que les restaurants allemands dénommaient naguère, sinon de nos jours, sur leurs menus un certain « biftek à la tartare », fait de viande crue hachée menu ?) M. A. Solymossy voit dans ce prétendu trait de mœurs culinaires une absurdité. Mettre un morceau de viande sous la selle est chose déraisonnable, qu'on ne peut attribuer aux cavaliers consommés qu'étaient Huns et Hongrois. L'introduction entre la selle et la croupe du cheval d'un morceau de viande aurait en effet pour conséquence certaine de blesser le cheval. Ce qui a pu donner naissance à cette croyance c'est que, chez certains peuples asiatiques, il est d'usage de placer sur la partie blessée du cheval, avant de le seller, une tranche de viande fine saupoudrée de sel ou trempée dans de l'eau salée, ce qui hâte la guérison de la plaie. Mais le cavalier qui a appliqué le remède se garde bien de s'en servir pour son alimentation. Ainsi ont agi les Huns et les Hongrois du temps passé. M. Solymossy démontre comment a pu s'accréditer la fable si souvent répétée. Une légende de plus à rayer de nos livres !

M. Edouard Schrœder estime, dans un article intitulé *Zur Überlieferung und Textkritik deutscher Chroniken* (Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, 45. Bd, 1. Heft), que le dédain professé à l'égard du chroniqueur Eberhard von Gandersheim provient d'une erreur d'appréciation sur la valeur du manuscrit qui nous a légué son œuvre. Il justifie son opinion par une étude du texte, qui est une copie du bas-allemand faite par un scribe haut-allemand. Sur la *Chronique de Limbourg*, le même savant apporte des éclaircissements de texte, proposés en vain jadis à l'éditeur Wyss, mais dont le bien-fondé et l'utilité sont de toute évidence.

Dans le *Pfälzisches Museum*, M. Albert Becker, en qui nous connaissons un historien éclairé et dévoué de sa patrie bipontine (1), évoque quelques souvenirs intéressant la vie intellectuelle du Palatinat. Ce sont d'abord les relations du *Hainbund* et de Deux-Ponts. Parmi les jeunes enthousiastes qui, en 1772, au pied du grand chêne de Wehnde glorifièrent

(1). V. *Revue Germanique*, XIV (1923). p. 380 s.

Digitized by Google

Klopstock et flétrirent Wieland, le « Voltaire allemand », se trouvait un enfant de Deux-Ponts, Johann Friedrich Hahn, que l'on confond généralement avec Ludwig Philipp Hahn, plus connu et qui a absorbé son homonyme et compatriote. Un autre bipontin, Karl August Wilhelm von Closen, fut aussi un des adhérents du *Hainbund*. Ni l'un ni l'autre de ces deux aspirants à la poésie ne put réaliser son rêve : la mort les enleva tous deux dans leur prime jeunesse. — C'est ensuite un point de la biographie du poète Theobald Hock, dont M. Becker a fixé le lieu de naissance, qui est Limbach, dans la région de la Sarre, et démontré que son nom est Hock et non Höck, comme on l'a souvent écrit. — C'est enfin la vie de Jörg Geissler, le premier imprimeur qui ait exercé son activité à Deux-Ponts, qui imprima le *Missel* du diocèse de Toul et le poème intitulé la *Demoiselle de Bretagne*, dont un passage est reproduit par M. Becker. Tous ces faits témoignent de la haute culture intellectuelle de la cité bipontine dans le passé et leur étude atteste que la lumière d'autrefois n'est pas éteinte.

M. Maximilian J. Rudwin poursuit impitoyablement le diable dans ses apparitions en littérature. Si Satan n'éprouve pas de goût pour la publicité, souhaitons à M. Rudwin de ne jamais tomber dans ses griffes. Ce sont cette fois les relations du prince des enfers avec Théophile Gautier que M. Rudwin étudie dans *The open Court* (juillet 1923). Hoffmann — le Hoffmann des *Contes* — conquit au satanisme Gautier, qui, après avoir publié un essai sur le célèbre écrivain, s'inspira de ses idées dans ses œuvres, en particulier dans *Onuphrius*. M. Rudwin signale les ouvrages de Gautier qui font une part au surnaturel et analyse les deux plus importants parmi ceux où se découvre cette tendance.

La maison R. Piper u. Co. (Munich; Römerstrasse 1) nous envoie son *Almanach* 1904-1924. C'est un joli volume où sont annoncées les publications de cette importante firme, vouée surtout à l'œuvre d'art. Il y a dans ce livre de 250 pages de quoi occuper l'esprit : extraits d'études, jugements de critiques, confidences d'artistes. Il y a aussi de quoi charmer les yeux. Des reproductions d'œuvres plastiques ou d'illustrations empruntées aux publications de la maison en décorent les pages. Les formes d'art les plus diverses, sculpture, peinture, pastel, etc., et s'étendant du moyen âge à Kubin, se succèdent, qui donnent une idée de l'évolution des conceptions esthétiques et des moyens techniques qui ont dominé les temps et se sont imposés aux individus. La maison Piper annonce qu'elle fera désormais une large part aux choses d'Allemagne, mais qu'elle continuera à se préoccuper des manifestations d'art nées en dehors des frontières du *Reich*. Jusqu'ici elle a accordé à la peinture française la considération que lui assure son rang. Elle sera sagement inspirée si, dans l'intérêt de tous et dans le sien, elle continue à faire preuve d'une vivifiante largeur d'esprit.

Digitized by Google

Du N° 3 (décembre 1923) de la *Revue Rhénane*, il faut citer : *Les artistes rhénans en France* de M. Fr. Funck-Brentano (les frères de Limbourg et le Livre d'heures du duc de Berry), *Fritz von Unruh*, par M. Th. Kappstein (rapide analyse des œuvres et caractérisque de l'évolution de l'écrivain allemand) ; du N° 4 (janvier 1924) : *Deutsche Ansichten über Maurice Barrès*, par M. E. R. Curtius (Barrès a agi puissamment sur l'intelligence française ; on ne voit pas en Allemagne d'écrivain s'imposant pareille mission) ; *Un grand film français tourné en Allemagne* (M. E. Vuillermoz constate avec satisfaction le succès de *Koenigsmark*, film auquel collaborèrent en commun des artistes allemands et français, et qui est la réalisation d'un internationalisme intelligent) ; du N° 5 (février 1924) : *Dans les écoles et universités allemandes*, par M. J. Delage, qui remarque que l'esprit nationaliste est en faveur parmi la jeunesse scolaire allemande, et *Versuche über deutsche moderne Epik* où M. C. Hillekamps délimite le domaine et dessine les traits caractéristiques de la nouvelle.

A l'occasion du 200e anniversaire de Kant, qui va être célébré fin avril, signalons : 1° qu'un buste du philosophe, dû au sculpteur berlinois Bardou et datant approximativement de 1800, vient d'être découvert chez le professeur Dümmler de l'Université de Halle-sur-Saale, qui, n'en soupçonnant pas la provenance et la signification, le laissait dans son jardin exposé aux intempéries ; le musée Kaiser-Friedrich de Berlin vient d'en faire l'acquisition ; 2° qu'un nouveau tombeau de Kant, destiné à remplacer l'ancienne Stoa Kantiana, va être innové à Königsberg. La direction des travaux a été confiée à l'architecte Lahrs, de l'Académie des Beaux-Arts de Königsberg. Les restes de Kant demeurent à leur place habituelle, qui sera désormais désignée par un sarcophage.

Le 125e anniversaire de la mort du savant et philosophe Lichtenberg, le plus spirituel adversaire de la *Physiognomik* de Lavater, a été célébré à Göttingen, le 24 février.

Un nouveau masque de Kleist vient d'être découvert dans une collection dont le professeur von Lilienthal (Heidelberg) avait fait présent il y a quelques années à l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf. Le professeur Wilhelm Waetzoldt en donne une reproduction au dernier *Jahrbuch* de la « Société Kleist », et estime qu'il y a de solides raisons de le croire authentique. Trouvaille d'autant plus précieuse que nous ne possédions jusqu'ici de Kleist que le portrait miniature de Friedel peint en 1801 pour la fiancée du poète, tandis que le masque date apparemment des dernières années de lutte à Berlin, et est comparable au célèbre buste de Gœthe par Gottfried Schadow, membre de la « Liedertafel » de Zelter, où Kleist était entré également en 1810, un an avant sa mort.

Digitized by Google

La « Flugschriftensammlung » de Gustav Freytag, propriété de la bibliothèque de la ville de Francfort, va être publiée. Cette collection a fourni au poète les sources de ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* et comprend plus de 6.000 documents intéressant l'histoire, la littérature la civilisation et la religion. La plupart datent du XVI^e et du XVII^e siècle.

Une traduction en français du roman de René Schickele *Der Frauentröster*, paru en première édition en 1914 et en quatrième édition en 1919, a été faite par les soins de M. C. Santelli et figure dans la collection des prosateurs étrangers modernes (Paris, F. Rieder et C^ie), sous le titre : *Le Consolateur des Femmes*.

On annonce la traduction en français de *Tonio Kröger*, roman de Thomas Mann et de *Die Teufelsjäger oder der Zauberlehrling*, roman de Hanns Heinz Ewers. Le titre de cette dernière œuvre sera *L'Apprenti sorcier*.

On annonce aussi la prochaine apparition d'un volume de lettres de Richard Wagner à Otto Wesendonk (1852-1870).

Dans la préface de la cinquième édition de son livre qui a fait quelque bruit et a eu un vif succès : *Zwölf Jahre am deutschen Kaiserhof*, le comte Robert Zedlitz-Trützschler explique que son intention première n'était pas de publier de son vivant ses souvenirs (qui jettent un jour cru sur le caractère de l'ex-empereur Guillaume II et indiquent par là certaines des causes du désastre allemand), mais que l'apparition des mémoires de son ancien souverain l'a délié de l'engagement moral qu'il avait pris vis-à-vis de lui-même. Son but, ajoute-t-il, n'a pas été de causer un scandale profitable à ses intérêts, mais de mettre son pays en garde contre des dangers futurs en lui faisant connaître la vérité. Condamner son œuvre aurait pour effet de détourner les initiés de révéler des secrets qu'il importe à l'histoire de connaître.

Par arrêté ministériel du 9 janvier 1924, la maîtrise de conférences de langue et littérature allemandes de la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier est transformée en maîtrise de conférences de langue et littérature anglaises.

---

IMP. CAMILLE BOBBE, O. MARQUANT, SUCC., LILLE 24.394 Le Gérant, O. Marquant.

Digitized by Google

de Mignon, Pohle la résout en déclarant que ce personnage n'a en réalité aucun sexe, étant la personnification des aspirations obscures ou subconscientes de Gœthe lui-même, une créature de rêve, inconditionnée). — *F. L. Jahn und die Sprache der Vergangenheit*, von R. TRÖGEL. (A propos des efforts tentés par Jahn en vue d'enrichir la langue de son époque par des emprunts à l'ancienne langue ; pourquoi ils devaient échouer). — *Zur Deutung volkstümlicher Redensarten*, Von O. LUTSCH. (Explique les deux expressions : Da liegt der Hund begraben. Da liegt ein Musikant begraben). — *Literaturberichte* 1921-22. *Literaturforschung und Verwandtes von* J. STERN. *Das deutsche Drama des* 19. *Jahrhunderts von* R. PETSCH. *Theatergeschichtliche Literatur der Jahre* 1920 *und* 1921, *von* J. ZICHEN. *Der Aufsatzunterricht, von* W. HOFSTAETTER. *Lektüre* von K. CREDNER.

**Heft 4.** — *Die Fuge in der rhytmischen Reihe und deren Gliederung*, von R. BLÜMEL. — Die *Poesie der Stille* von P. SICKEL. (Le calme et le silence en tant que motifs poétiques). — *Die Entstehung des Heliand* von F. BÖCKELMANN (Adalhud et Wala, qui, sur l'ordre de Louis le Pieux, fondèrent les abbayes de Corvey et de Herford, sont, le premier surtout, les vrais auteurs du Heliand). — *Der typische Gœthe* von E. E. PAULS. — *Gœthes « Hermann und Dorothea » verglichen mit Schillers « Lied von der Glocke »* von A. LAUDIEN (Amusant, mais peu convaincant). — *Der Königin Abschied von ihrer Dienerschaft in Schillers « Maria Stuart »*, von R. GŒTTE (Propose quelques modifications dans la structure de cette scène, en vue de lui donner plus de cohésion et d'en rendre l'effet plus grand à la représentation). — *Storms Novellenbegriff*, von P. J. ARNOLD (Caractère éminemment subjectif, ou lyrique, de la nouvelle de Storm. Il est à cet égard le continuateur des romantiques. A la fin de sa carrière, Storm en vient à une conception plus objective de la nouvelle, la place sur le même rang que le drame, et la déclare supérieure par la forme au roman lui-même). — *Auch Nietzsche, Gedanken über Nietzsche im höheren Schulunterricht* (Dans quelles conditions, et dans quelles limites, on pourrait étudier Nietzsche dans les écoles). — *Scheffels Ekkehard in der I. Realklasse, von* A. BILL. — *Jakob Bosshart*, von H. JESS (Ce nouvelliste de nationalité suisse, n'est pas aussi connu qu'il le mérite. Courte appréciation de son art). — *Literaturberichte 1921-22. Sprache und Sprachwissenschaft*, von O. WEISE. *Phonetik, neuere Metrik und Rhetorik*, von E. GEISSLER. *Lektüre*, von O. CREDNER. *Die Vorklassiker. Anakreon und Hain. Klopstock und Lessing. Wieland und Herder. Sturm und Drang*. Von TH. MATTHIAS.

**1924. — Heft I.** — *Baumseele*, von LUTZ HACKENSEN (Folklore relatif à l'arbre considéré comme être animé, et jouant un rôle dans la vie de l'homme). — Ein Jakob Grimm-Brief, Von FRITZ ACKERMANN (Il s'agit d'une lettre adressée par Jacob Grimm à Otto Abel). — *Mittel*



Digitized by Google

La « Flugschriftensammlung » de Gustav Freytag, propriété de la bibliothèque de la ville de Francfort, va être publiée. Cette collection a fourni au poète les sources de ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* et comprend plus de 6.000 documents intéressant l'histoire, la littérature la civilisation et la religion. La plupart datent du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle.

Une traduction en français du roman de René Schickele *Der Frauentröster*, paru en première édition en 1914 et en quatrième édition en 1919, a été faite par les soins de M. C. Santelli et figure dans la collection des prosateurs étrangers modernes (Paris, F. Rieder et C^ie^), sous le titre : *Le Consolateur des Femmes*.

On annonce la traduction en français de *Tonio Kröger*, roman de Thomas Mann et de *Die Teufelsjäger oder der Zauberlehrling*, roman de Hanns Heinz Ewers. Le titre de cette dernière œuvre sera *L'Apprenti sorcier*.

On annonce aussi la prochaine apparition d'un volume de lettres de Richard Wagner à Otto Wesendonk (1852-1870).

Dans la préface de la cinquième édition de son livre qui a fait quelque bruit et a eu un vif succès : *Zwölf Jahre am deutschen Kaiserhof*, le comte Robert Zedlitz-Trützschler explique que son intention première n'était pas de publier de son vivant ses souvenirs (qui jettent un jour cru sur le caractère de l'ex-empereur Guillaume II et indiquent par là certaines des causes du désastre allemand), mais que l'apparition des mémoires de son ancien souverain l'a délié de l'engagement moral qu'il avait pris vis-à-vis de lui-même. Son but, ajoute-t-il, n'a pas été de causer un scandale profitable à ses intérêts, mais de mettre son pays en garde contre des dangers futurs en lui faisant connaître la vérité. Condamner son œuvre aurait pour effet de détourner les initiés de révéler des secrets qu'il importe à l'histoire de connaître.

Par arrêté ministériel du 9 janvier 1924, la maîtrise de conférences de langue et littérature allemandes de la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier est transformée en maîtrise de conférences de langue et littérature anglaises.

---

IMP. CAMILLE ROBBE, O. MARQUANT, SUCC., LILLE 24.394 Le Gérant, O. Marquant.

Digitized by Google

Du N° 3 (décembre 1923) de la *Revue Rhénane*, il faut citer : *Les artistes rhénans en France* de M. Fr. Funck-Brentano (les frères de Limbourg et le Livre d'heures du duc de Berry), *Fritz von Unruh*, par M. Th. Kappstein (rapide analyse des œuvres et caractérisque de l'évolution de l'écrivain allemand) ; du N° 4 (janvier 1924) : *Deutsche Ansichten über Maurice Barrès*, par M. E. R. Curtius (Barrès a agi puissamment sur l'intelligence française ; on ne voit pas en Allemagne d'écrivain s'imposant pareille mission) ; *Un grand film français tourné en Allemagne* (M. E. Vuillermoz constate avec satisfaction le succès de *Koenigsmark*, film auquel collaborèrent en commun des artistes allemands et français, et qui est la réalisation d'un internationalisme intelligent) ; du N° 5 (février 1924) : *Dans les écoles et universités allemandes*, par M. J. Delage, qui remarque que l'esprit nationaliste est en faveur parmi la jeunesse scolaire allemande, et *Versuche über deutsche moderne Epik* où M. C. Hillekamps délimite le domaine et dessine les traits caractéristiques de la nouvelle.

A l'occasion du 200e anniversaire de Kant, qui va être célébré fin avril, signalons : 1° qu'un buste du philosophe, dû au sculpteur berlinois Bardou et datant approximativement de 1800, vient d'être découvert chez le professeur Dümmler de l'Université de Halle-sur-Saale, qui, n'en soupçonnant pas la provenance et la signification, le laissait dans son jardin exposé aux intempéries : le musée Kaiser-Friedrich de Berlin vient d'en faire l'acquisition ; 2° qu'un nouveau tombeau de Kant, destiné à remplacer l'ancienne Stoa Kantiana, va être innové à Königsberg. La direction des travaux a été confiée à l'architecte Lahrs, de l'Académie des Beaux-Arts de Königsberg. Les restes de Kant demeurent à leur place habituelle, qui sera désormais désignée par un sarcophage.

Le 125e anniversaire de la mort du savant et philosophe Lichtenberg, le plus spirituel adversaire de la *Physiognomik* de Lavater, a été célébré à Göttingen, le 24 février.

Un nouveau masque de Kleist vient d'être découvert dans une collection dont le professeur von Lilienthal (Heidelberg) avait fait présent il y a quelques années à l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf. Le professeur Wilhelm Waetzoldt en donne une reproduction au dernier *Jahrbuch* de la « Société Kleist », et estime qu'il y a de solides raisons de le croire authentique. Trouvaille d'autant plus précieuse que nous ne possédions jusqu'ici de Kleist que le portrait miniature de Friedel peint en 1801 pour la fiancée du poète, tandis que le masque date apparemment des dernières années de lutte à Berlin, et est comparable au célèbre buste de Gœthe par Gottfried Schadow, membre de la « Liedertafel » de Zelter, où Kleist était entré également en 1810, un an avant sa mort.

Digitized by Google

La « Flugschriftensammlung » de Gustav Freytag, propriété de la bibliothèque de la ville de Francfort, va être publiée. Cette collection a fourni au poète les sources de ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* et comprend plus de 6.000 documents intéressant l'histoire, la littérature la civilisation et la religion. La plupart datent du XVI^e et du XVII^e siècle.

Une traduction en français du roman de René Schickele *Der Frauentröster*, paru en première édition en 1914 et en quatrième édition en 1919, a été faite par les soins de M. C. Santelli et figure dans la collection des prosateurs étrangers modernes (Paris, F. Rieder et C^ie), sous le titre : *Le Consolateur des Femmes.*

On annonce la traduction en français de *Tonio Kröger*, roman de Thomas Mann et de *Die Teufelsjäger oder der Zauberlehrling*, roman de Hanns Heinz Ewers. Le titre de cette dernière œuvre sera *L'Apprenti sorcier.*

On annonce aussi la prochaine apparition d'un volume de lettres de Richard Wagner à Otto Wesendonk (1852-1870).

Dans la préface de la cinquième édition de son livre qui a fait quelque bruit et a eu un vif succès : *Zwölf Jahre am deutschen Kaiserhof*, le comte Robert Zedlitz-Trützschler explique que son intention première n'était pas de publier de son vivant ses souvenirs (qui jettent un jour cru sur le caractère de l'ex-empereur Guillaume II et indiquent par là certaines des causes du désastre allemand), mais que l'apparition des mémoires de son ancien souverain l'a délié de l'engagement moral qu'il avait pris vis-à-vis de lui-même. Son but, ajoute-t-il, n'a pas été de causer un scandale profitable à ses intérêts, mais de mettre son pays en garde contre des dangers futurs en lui faisant connaître la vérité. Condamner son œuvre aurait pour effet de détourner les initiés de révéler des secrets qu'il importe à l'histoire de connaître.

Par arrêté ministériel du 9 janvier 1924, la maîtrise de conférences de langue et littérature allemandes de la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier est transformée en maîtrise de conférences de langue et littérature anglaises.

---

IMP. CAMILLE BOBBE, O. MARQUANT, SUCC., LILLE 24.394 Le Gérant, O. Marquant.

Digitized by Google

# BOYVEAU & CHEVILLET

**MAISON FRANÇAISE DE LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE**

**PARIS — 22, Rue de la Banque, 22 — PARIS**

(IIe Arrondissement — Près la Bourse)

*Téléphone : GUTENBERG 43-13 — Code A. Z. Français — Adresse Télégr. : BOYCHVILET-PARIS*
*— Chèques Postaux : 274-48 —*

## OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

**ammaires, Dictionnaires, Manuels de Conversations, Correspondances commerciales**

POUR TOUTES LANGUES

## ROMANS ET OUVRAGES DE LITTÉRATURE

Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Russes, etc.

**Ouvrages pour la Préparation aux Examens de Langues vivantes**

GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'OCCASION

***ECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS EN TOUTES LANGUES***

**Un Ouvrage indispensable à quiconque étudie ou pratique l'allemand**

## ETYMOLOGISCHES WÖRTERBUCH
## DER DEUTSCHEN SPRACHE

**par A. PINLOCHE, Docteur ès lettres, Maître de Conférences à l'École Polytechnique**

QUELQUES APPRÉCIATIONS

« Quand tous ceux qui enseignent l'allemand auront reconnu qu'il est essentiel qu'ils soient informés des circonstances et des caractères de l'évolution de cette langue, le livre de M. PINLOCHE rendra à eux et à leurs élèves les plus précieux services..... Une ingénieuse disposition typographique en rend la lecture aisée et a permis d'accumuler une masse considérable de substance dans un volume maniable ».

*Revue Germanique.*

« M. PINLOCHE a voulu faire un dictionnaire qui fût, en même temps qu'un instrument de recherche un instrument d'acquisition, et il a basé le sien sur le classement étymologique qui est le seul logique ».

*Revue de l'Enseignement des langues vivantes.*

**Un volume de XV-1204 pages (16×23) contenant un vocabulaire étymologique, un vocabulaire par l'image (5700 gravures avec légendes explicatives, 147 tableaux), une table de noms propres, un abrégé de la grammaire.**

**Cartonné : 40 francs (32 francs plus 25 % de majoration).**

**Port pour la France : colis postal 2 fr. ; poste 3 fr. 75.**

*EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET*

**LIBRAIRIE LAROUSSE** — 13-17, RUE MONTPARNASSE — PARIS (VIe) —

R. C. Seine 84.426

**Prospectus-spécimen sur demande**


Digitized by Google

LIBRAIRIE DE LA SORBONNE ET DES LANGUES ÉTRANGÈRES
H. DIDIER, Editeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne, PARIS
Registre du Commerce de la Seine N° 210.486 B

VIENT DE PARAITRE

# LE FRANÇAIS CLASSIQUE

PAR

**Gaston CAYROU**

AGRÉGÉ DES LETTRES
PROFESSEUR AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY

*- Lexique de la langue du - dix-septième siècle expliquant, d'après les dictionnaires du temps et les remarques des grammairiens, le sens et l'usage des mots aujourd'hui vieillis - ou différemment employés -*

— Un volume de 950 pages, avec 694 illustrations documentaires —
*(lettres ornées, portraits, frontispice, fac-similés, etc.)*

Broché . . . (majoration comprise) . . . . . **18 fr.**
Relié demi-toile » » . . . . . **20 fr.**

**LE FRANÇAIS CLASSIQUE par sa méthode autant que par sa documentation est un instrument de travail entièrement nouveau et absolument indispensable à tous ceux, français ou étrangers, qui veulent comprendre à fond nos grands auteurs classiques.**

*Envoi gratuit, sur demande, de pages spécimen*

M. MATHIS

# L'ALLEMAND POUR TOUS

— Petit livre d'initiation pratique à la langue allemande

Un volume de 96 pages (majoration comprise) . . . . **4 fr. 75**

# Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

**37e Année.**

Fondateur :
A. WOLFROMM

Directeurs :

H. LOISEAU
Professeur
a l'Université de Toulouse

G.-H. CAMERLYNCK
Professeur Agrégé d'Anglais
au Lycée Saint-Louis

**Bibliographie, Revue des Périodiques français et étrangers**
**Chroniques Universitaires, Nouvelles de partout**

PRÉPARATION AUX CONCOURS ET EXAMENS
REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES, UNIVERSITÉS, GUILDE INTERNATIONALE
PRÉPARATION PAR CORRESPONDANCE AUX CERTIFICATS D'APTITUDES
SECONDAIRE ET PRIMAIRE
(Allemand, Anglais, Italien, Espagnol)
SUJETS DONNÉS DANS LES PRINCIPAUX EXAMENS

**UN AN : France, 18 fr. — Etranger, 20 fr. — Prix du Numéro, 2 fr.**
*Les Abonnements sont d'un an et partent du 1er Janvier*
*La REVUE paraît le 1er de chaque mois, excepté en Août et en Septembre*

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

Un Numero spécimen est envoyé franco sur demande

Digitized by Google

58 28

QUINZIÈME ANNÉE N° 3 JUILLET-SEPTEMBRE 1924

JUL 29 1924

# Revue germanique

*ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS.*
*SCANDINAVIE*

REVUE TRIMESTRIELLE

## SOMMAIRE :

**E. Gavelle :** Les influences de l'art allemand sur l'art champenois au XVI^e siècle.

**NOTES ET DOCUMENTS**

**Louis Brun :** Quelques récentes études sur Hebbel.

**REVUES ANNUELLES**

**Camille Schneider :** La poésie allemande.

**COMPTES RENDUS CRITIQUES**

**BULLETIN**

**BIBLIOGRAPHIE**

**REVUE DES REVUES**

**CHRONIQUE**

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

**J. TALLANDIER, Éditeur**
75, rue Dareau, PARIS (XIV^e)
52^bis, rue Esquermoise, LILLE

Digitized by Google

Fondée en 1905, la ***Revue germanique*** est publiée sous les auspices de l'UNIVERSITÉ DE LILLE et paraît quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et novembre.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire de la civilisation, la philologie dans les pays de langue germanique (Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Scandinavie) ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues annuelles du roman, du théâtre et de la poésie lyrique en Allemagne, en Autriche, etc.

4° Des comptes rendus critiques détaillés des livres récents et dont l'objet est de son programme ;

5° Un bulletin mentionnant et appréciant brièvement les publications de moindre importance ou d'un intérêt moins direct, rééditions, etc. ;

6° Une bibliographie où sont signalés les ouvrages récemment parus ;

7° Une revue des revues.

8° Une chronique.

---

**Le prix de l'abonnement** est fixé à **25** fr. par an pour Paris et Lille, à **27** fr. pour les départements et l'étranger. Prix du numéro : **8** fr.

---

Directeur : F. PIQUET, professeur à l'Université de Lille.

---

*Prière de s'adresser :*

**pour tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, communications, etc.), à** M. F. PIQUET, **65, rue Brûle-Maison, Lille,**

**et, pour les abonnements, achat de fascicules séparés, changements d'adresse, réclamations, paiements (par mandat-carte) à** M. Léon MIS, **211, boulevard Victor-Hugo, Lille (compte de chèques postaux N° 541).**

---

# EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES
## de l'Année 1923 (1)

### I. — ARTICLES ORIGINAUX


Pages

**Dottin (Paul).** — Daniel de Foe mystificateur ou les faux mémoires de Mesnager . . . . . 269

**Ehrhard (Auguste).** Bettina d'Arnim et le Prince de Pückler-Muskau. 1

**Moncel (Henri).** — Félicia Hemans et Shelley . . . . . 397

**Saurat (Denis).** — La conception nouvelle de Milton . . . . . 113


### II. — NOTES ET DOCUMENTS


**Brun (Louis).** — Une nouvelle biographie de Gœthe . . . . . 403

**Derocquigny (Jules).** — Notes lexicologiques . . . . . 142

**Janelle (Pierre).** — Les versions anglaises de la Bible . . . . . 144

**Lalou (R.).** — De Thomas de Quincey à Baudelaire . . . . . 146

**Mossé (F.).** — Chaucer et la liturgie . . . . . 283

**Pitrou (R.).** — Une philosophie de l'Expressionnisme . . . . . 16

**Thomas (W.)** — Lettres inédites de Robert Browning à Joseph Milsand . . . . . 422


### III. — REVUES ANNUELLES


**Brun (Louis).** — Le théâtre allemand . . . . . 290

**Danchin (F.-C.) et Cestre (C.).** Le roman anglais et américain . 148

**Favre (Adolphe).** La poésie allemande . . . . . 426

**Fournier (A.).** — Le roman allemand . . . . . 22

**Ruyssen (Henri) et Cestre (C.).** — Le théâtre anglais et américain 307


IV. COMPTES RENDUS CRITIQUES. — V. BULLETIN. — VI. BIBLIOGRAPHIE. — VII. REVUE DES REVUES. — VIII. CHRONIQUE.

(1) A partir de janvier 1924 la *Revue Germanique* cesse de faire entrer les littératures anglaise et américaine dans son programme.

Digitized by Google

# LES INFLUENCES DE L'ART ALLEMAND

## SUR L'ART CHAMPENOIS AU XVIe SIÈCLE

Depuis Taine, la critique d'art a étrangement abusé de la notion de *race* si imprécise, si chère par conséquent aux esprits superficiels. — Il n'est pas niable, cependant, qu'à de grandes nationalités telles que l'Allemagne et la France correspondent des génies artistiques bien distincts, mais nous n'avons aucun moyen d'apprécier objectivement en quoi la « race » y a contribué.

Il faut admettre encore qu'à plusieurs époques les caractères différentiels des deux civilisations se sont atténués, soit que la France ait imposé par l'exemple sa pensée outre Rhin, soit que l'Allemagne ait modifié par une sorte d'infiltration le génie de la France.

Tout le monde sait qu'aux XIIe et XIIIe siècles, l'Allemagne a traduit, ou imité, ou adapté nos épopées, notre poésie lyrique.

L'histoire de l'art nous fournirait des exemples pareils et la critique allemande le reconnaît sans hésiter. « Après 1230 — dit M. Alfred Stange dans un ouvrage daté de l'an dernier (1) — après 1230, on trouverait difficilement une œuvre [de sculpture] importante qui ne soit pas directement ou indirectement inspirée par la France ».

Je me propose aujourd'hui de montrer, avec la même franchise, qu'au début de la Renaissance, à la veille du triomphe définitif des principes classiques, l'art allemand et l'art rhénan ont, en certains cas, influencé les productions de l'art français ; je me propose de le montrer par un exemple inédit et très significatif.

Le phénomène est dû à des causes diverses et synchroniques et principalement :

1° A l'existence dans les pays germaniques, au XVe et au début du XVIe siècle, d'artistes très considérables ; 2° au déve-

(1) Cf. Alfred Stange : *Die Entwickelung der deutschen mittelalterlichen Plastik*. München, 1923, p. 30.

Digitized by Google

loppement en Allemagne de deux *industries d'art* — comme on dit de nos jours — : l'imprimerie, la gravure, servies par un commerce actif.

Il s'agit dans l'espèce de la sculpture champenoise.

***

La question est posée depuis longtemps. Un érudit troyen bien connu, M. Albert Babeau, écrivait en 1879 : (1)

Mais s'il existe dans certains détails de ce groupe [de la Visitation de l'église Saint-Jean de Troyes] *une influence flamande et même peut-être allemande, qu'on ne saurait nier*, l'ensemble est éminemment original et français.

MM. Kœchlin et Marquet de Vasselot (2), examinant la question, émettaient un avis tout différent qui, en lui-même, est judicieux :

... A considérer la sculpture allemande du commencement du XVI^e siècle et la sculpture troyenne, il est impossible de découvrir aucune parenté entre ces deux arts.

L'examen des Œuvres de Veit Stoss, de T. Riemenschneider, de Pacher, ne leur révélait aucune analogie. L'art plus calme, plus près du génie français, de P. Vischer, ne leur montrait non plus aucun caractère significatif qui pût être rapproché de l'art troyen. Tout cela est juste. « Il est fort à présumer, disaient-ils encore, que la plupart [des tailleurs d'images troyens] n'ont pas connu de sculptures allemandes ». Et l'on peut souscrire encore à ce jugement.

Toutefois, dans un travail de débutant publié en 1896 (3), j'avais cru pouvoir noter, à propos du soldat qui, au retable de Rumilly, « le dos appuyé contre le sarcophage du Christ, ronfle la bouche ouverte » :

Ce personnage se retrouve dans toutes les résurrections, peintes, gravées ou sculptées, aux XV^e et XVI^e siècles. Dürer, dans la *Grande Passion*, l'a admirablement traité et son personnage n'est pas sans rapport avec celui de Rumilly.

(1) Cf. A. Babeau : *Les prédécesseurs de François Gentil*. Troyes, 1879 (p. 13).

(2) Cf. Raymond Kœchlin et Jean-J. Marquet de Vasselot : *La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVI^e siècle*. Paris, 1900 (p. 154).

(3) Cf. Emile Gavelle, élève à l'Ecole du Louvre : *Notice archéologique sur l'église de Rumilly-les-Vaudes* (Aube). Arcis-sur-Aube, 1896. (Extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*).

Digitized by Google

J'avais remarqué, en outre, la plus grande analogie dans la disposition du groupe de la Vierge à Rumilly et dans l'œuvre de Dürer (1). « Il n'est pas impossible, en somme, disais-je, que le tailleur d'images ait eu en sa possession les estampes de Dürer ».

Ces observations, je le reconnais, pouvaient paraître peu démonstratives — bien que je ne les aie jamais reniées et que je les maintienne aujourd'hui encore — et il n'est pas étonnant qu'on ne leur ait accordé que peu d'attention. L'influence de la gravure avait été reconnue seulement par les historiens de *La Sculpture à Troyes*, dans un vitrail « représentant une Vierge dans le style de Schongauer » (Tribune de l'église Saint-Nicolas à Troyes).

Depuis, les travaux de M. Biver (2) ont montré que la composition d'un vitrail troyen peut être très souvent, en effet, « l'agrandissement et l'adaptation d'une gravure par un maître verrier (3) ».

On va voir qu'il n'est plus possible maintenant de nier une influence de la gravure germanique se manifestant de façon analogue dans le domaine de la sculpture, si bien que les opinions contradictoires des critiques se trouvent expliquées et conciliées en quelque sorte : MM. Kœchlin et Marquet de Vasselot avaient raison de nier les accointances de la sculpture allemande et de la sculpture champenoise ; M. Babeau n'avait pas tort de dénoncer quelques traits germaniques dans l'art de nos *tailleurs* champenois.

J'ai déjà eu l'occasion de citer un cas absolument incontestable : le retable troyen du XVI^e siècle attribué à Nicolas Haslins au musée Victoria et Albert (South Kensington) contient, parmi ses nombreuses « histoires », un *Ecce homo* dont la composition est copiée sur la planche correspondante de la *Petite Passion* (B 7) (cuivre) de Dürer (4). Les différences de l'une à l'autre

(1) Dans la *Grande Passion* et dans le *Calvaire* de 1504, dont l'artiste de Rumilly paraît avoir combiné les données.

(2) Paul Biver : *Modes d'emploi des cartons par les peintres verriers du XVI^e siècle*. Caen, 1913 (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1903, p. 3).

(3) MM. Coroze et Guey, de leur côté, ont mis en évidence dans l'art des verriers bretons, à la même époque, un courant germano-flamand « né en effet de l'imitation des gravures allemandes (v. infra, p. 28).

(4) E. Gavelle : *Nicolas Halins, dit le Flamand, tailleur d'images* (vers 1470 — après 1541) (*Revue du Nord*, X, 1924, p. 89).

Digitized by Google

sont absolument insignifiantes, mais voici un fait beaucoup plus important.

Le jubé de bois de Villemaur (Aube) est célèbre dans l'histoire de l'art champenois. Il comprend vingt-six panneaux sculptés consacrés à la *Vie de la Vierge* et à la *Vie du Christ*.

Ma première observation a porté sur l'*Arrestation du Christ*, reconnue au premier coup d'œil pour une imitation partielle de la planche de la *Grande Passion*. L'examen des autres panneaux m'a révélé, ensuite, un assez grand nombre de cas similaires. Les découvrir constitue une sorte de jeu des plus amusants.

Toutefois, il est bon de bien en connaître la règle avant de s'y essayer. Je veux dire qu'il est prudent tout d'abord de ne pas se fier aux ressemblances superficielles ; elles peuvent être trompeuses et tenir à deux causes :

1° L'artiste français a pris pour modèle soit un *patron* (1), soit peut-être une gravure X, imités de la gravure de Dürer à laquelle le panneau ressemble ;

2° L'artiste français a eu recours à une source utilisée également par Dürer.

Je ne puis, jusqu'à présent, citer un exemple tout à fait certain du premier cas, lequel restera, en conséquence, théorique ou hypothétique. J'ai, du second cas, un exemple des plus significatifs à montrer tout de suite.

Le panneau de la *Descente du Christ* aux limbes, en effet, peut rappeler à l'observateur inexpérimenté l'une des planches consacrées par Dürer au même sujet : en réalité ce panneau reproduit presque identiquement une gravure de Schongauer (Bartsch 19). C'est peut-être même celui où l'imitation est la plus flagrante, allant jusqu'à la reproduction précise des plis *cassés* de l'artiste alsacien et je l'ai choisi pour illustrer mon article.

En revanche parfois la composition de la gravure adoptée comme *patron* peut ne pas être reconnue à première vue : c'est que l'artiste français après l'avoir calquée l'a retournée, opération qui déroute complètement le chercheur. On en verra des exemples bientôt.

(1) C'est le mot employé pour désigner au XVI^e siècle un modèle dessiné, ce que nous appellerions plutôt un *carton*.

Digitized by Google

1

LA DESCENTE AUX LIMBES
GRAVÉE PAR SCHONGAUER.

Cliché Brunon. 2

LA DESCENTE AUX LIMBES
DE VILLEMAUR.

PLANCHE I.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ceci posé voici les imitations qu'il m'est possible de signaler au jubé de Villemaur. Je ne veux pas dire du tout qu'une étude plus prolongée, une connaissance plus approfondie de la gravure du XVI^e siècle ne pourraient pas m'en révéler bien d'autres.

Je classe en premier lieu les traductions les plus fidèles, présentant ensuite des versions de plus en plus libres.

I. La Descente du Christ aux limbes. — Gravure-patron = la planche de Schongauer (Bartsch 19) : Suppression d'une tête d'homme, visible dans la gravure entre un démon et une damnée qu'il retient ; quelques autres simplifications moins importantes ; changement de certaines proportions.

II. Jésus au Jardin des Oliviers. — Gravure-patron = la planche de Dürer de la *Grande Passion* (Bartsch 6) : Simplification du paysage ; resserrement de la composition dont tous les éléments essentiels sont du reste conservés ; légère modification dans l'attitude du Christ (les jambes font un angle obtus chez Dürer, aigu à Villemaur). Le sculpteur a certainement amélioré l'un des dormeurs. L'enclos du jardin, qui est un clayonnage dans la gravure, est ici une palissade.

III. — Rencontre d'Anne et Joachim sous la porte d'or. — Gravure-patron = la planche de Dürer de la *Vie de la Vierge* (Bartsch 79). Le décor est entièrement changé ; la scène réduite aux deux personnages essentiels alors qu'il y a, en outre, quatre figurants chez Dürer. D'ailleurs, il s'agit d'une véritable copie. A noter seulement que, par un souci de symétrie un peu naïf, le sculpteur a placé les deux têtes à la même hauteur, alors que le graveur avait compris la composition tout autrement, la tête de la sainte s'appuyant sur la poitrine du saint.

IV. Mariage de la Vierge. — Gravure-patron = la planche de Dürer de la *Vie de la Vierge* (Bartsch 82) : suppression totale du décor de Dürer sauf la grande baie en plein cintre qui domine le sujet ; réduction de la scène aux personnages des époux et du grand prêtre ; Saint Joseph presque identique de part et d'autre ;

La Vierge identique de silhouette dans les deux œuvres mais costumée ici et là de façon très différente. A remarquer que le

Digitized by Google

sculpteur reconstitue un pied là où dans le dessin de Dürer on regrette de ne trouver qu'un pli (1). Le pontife du panneau copié autant que possible sur le pontife de la gravure, mais avec une interprétation très intelligente dans les plis et particulièrement aux pieds. A noter encore qu'il est un peu plus grand par rapport aux mariés que le prêtre de Dürer.

V. L'Arrestation du Christ. — Gravure-patron = la planche de Dürer de la *Grande Passion* (Bartsch 7) datée de 1510:

Au premier plan à senestre : Saint Pierre tenant par le poignet droit Malchus renversé sur le sol, brandit une courte épée. Ce groupe est reproduit à Villemaur légèrement simplifié, les têtes grandies. Près du coude gauche de Malchus appuyé sur la terre, une lanterne de forme ovoïde est devenue une lanterne cylindrique (2).

Derrière Saint Pierre, au bord senestre de la composition, un guerrier, le visage caché sous la visière de son casque, est représenté par un personnage analogue soulevant cette visière de la main droite. La figure ainsi modifiée, visage découvert, rappelle plutôt un soldat de la *Résurrection* de Dürer (Bartsch 15). A côté du guerrier casqué, un vieillard barbu, coiffé d'une sorte de casquette, baisse la tête. Il est reproduit presque identiquement à Villemaur, bien que les proportions soient modifiées. Dans le fond, du même côté, une figure d'homme est remplacée par une autre figure très différente.

Au centre de la composition, le Christ et Judas. Tout l'essentiel de ces personnages est reproduit. Le caractère lui-même des plis *cassés* de la gravure allemande est respecté.

Devant le Christ deux sbires, l'un des deux est réduit à un visage à peine entrevu. La composition est très resserrée, de telle façon que le Christ placé un peu à senestre de l'axe chez Dürer se trouve un peu à dextre à Villemaur. Le personnage du premier plan à dextre est supprimé. Le sbire qui, dans la gravure,

(1) Si l'auteur du retable de l'église Saint-Paul d'Abbeville s'est servi — comme je le crois malgré toutes les objections que j'ai moi-même accumulées contre cette hypothèse — de la gravure de Dürer pour composer son *Mariage de la Vierge*, il a fait preuve d'une ingéniosité et d'un bon sens analogues (voir : E. Gavelle : *Les influences flamandes et la Renaissance française*, II, *Le maître du Saint-Paul d'Abbeville*. Lille, 1923 (Extrait du *Bulletin du Comité flamand*).

(2) La lanterne de forme ovoïde n'a pas semblé, sans doute, un objet suffisamment reconnaissable à l'artiste français, épris de clarté.

Digitized by Google

entraîne le Christ, est remplacé par un guerrier armé de pied en cap. Son casque à visière se tient dans les lignes essentielles du bonnet à capuchon du personnage allemand et en est déduit. Le haut et le fond de la composition sont, nécessairement, très simplifiés.

VI. L'Adoration des Rois. — Gravure-patron = la planche de Dürer de la *Vie de la Vierge* (Bartsch 87) : Le décor est très simplifié. La scène est réduite aux six personnages essentiels. La Vierge, l'Enfant, le Roi agenouillé sont pour ainsi dire copiés sur la gravure de Dürer.

La main gauche de Saint Joseph est modifiée complètement. Les deux rois debout sont totalement différents des rois de Dürer.

VII. Joachim éconduit par le grand prêtre. — Gravure-patron = la planche de Dürer de la *Vie de la Vierge* (Bartsch 77).

D'une vingtaine de personnages la scène est réduite à cinq. Joachim et l'agneau sont copiés sur Dürer. Derrière le Saint se trouve Sainte Anne joignant les mains. L'artiste français a calqué cette figure, l'a retournée et transportée à dextre.

A dextre du grand prêtre un personnage du bas-relief est peut-être déduit d'un calque très modifié pris sur une figure placée à senestre dans la composition allemande.

A senestre du pontife, Dürer a imaginé un personnage barbu, ministre officiant qui commence à lire dans un gros livre en plaçant ses besicles sur son nez de la main droite. Le Français a jugé, sans doute, cette idée amusante, mais il n'a pas copié le personnage. Le sien est imberbe et son geste n'est pas le même. Il ne pose pas ses lunettes sur son nez en les tenant par le milieu : il les maintient par le côté.

Le plus curieux peut-être de ces constatations c'est l'extrême ingéniosité et le talent qu'elles révèlent chez l'adaptateur. Il copie si cela lui plaît ; il modifie son modèle à son gré, comme en se jouant. Parfois il gâte un peu la composition de la gravure-patron, souvent aussi il l'améliore — eu égard surtout à l'emplacement prévu, à la matière employée, en un mot aux nécessités du métier (1).

(1) Les *tailleurs*, donc, n'en sont pas diminués à mes yeux, je l'avoue : leur adaptation est si intelligente, si parfaite qu'il serait bien dur — j'ose dire bien injuste — de la leur reprocher. Au surplus

Digitized by Google

Les sept exemples que j'ai cités accusent sans doute possible l'utilisation des estampes allemandes et rhénanes. Dans tout le reste, je le répète, il serait facile de discerner un reflet germanique. Le seul de ces cas douteux dont je tenterai l'étude est plus digne d'attention que tous les autres à cause de l'importance des questions qui s'y rattachent : c'est le panneau de la *Visitation*.

A première vue, la comparaison du bas-relief et de la *Visitation* de Dürer (1) (*Vie de la Vierge*, Bartsch 84) ne donne rien. Mais si nous retournons la composition allemande — ce qu'il est facile de faire lorsque l'on possède un cliché positif sur verre — l'impression change.

Le retournement a, tout d'abord, pour effet de placer les saintes de Dürer dans la situation respective où nous les trouvons à Villemaur : la Vierge à dextre, Sainte Elisabeth à senestre. Un examen attentif nous révèle, alors, que la composition de Villemaur est le résultat des opérations suivantes : l'adaptateur a

qu'ont-ils fait de pire que les grands maîtres — un Michel Colombe par exemple — travaillant d'après les *patrons* dessinés par des peintres ? S'ils ont, eux, acheté leurs patrons à la foire, que nous importe ? L'exemple de Michel Colombe est particulièrement significatif (Voir Vitry, *Michel Colombe*, p. 487). Ecrit de Michel Colombe du 3 décembre 1511. (Il s'agit des tombeaux de Brou qu'il ne fit pas, en fin de compte) :

« Je, Michiel Coulombe.... confesse en son nom et au nom de ses collaborateurs avoir eu et receu..... la somme de..... pour noz peines, labeurs et salaires de faire la sépulture en petit volume (une maquette)..... selon le *pourtraict* et très belle ordonnance faicte de la main de maistre Jehan Perréal de Paris, painctre..... » Il s'engage à faire, lui « les patrons de terre cuite » des images. Son neveu Guillaume Regnault les exécutera en grand.

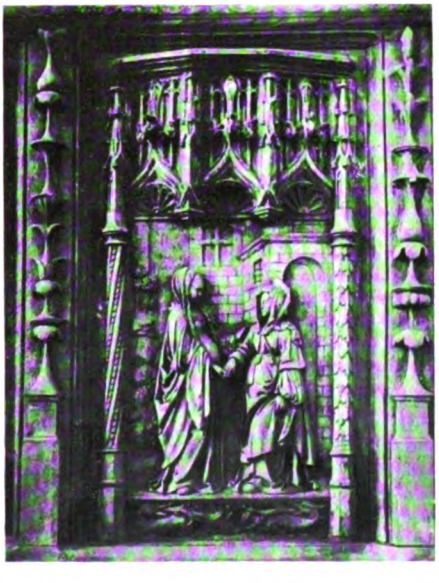
Dans la lettre du 27 mai (1512) retrouvée par M. Bruchet, Michel Colombe déclare qu'il travaille aux « dix vertus qui seront à l'entour ». Il est vieux et malade. « Madame, j'é marchandé avec ledict Jehan de Paris de fère toute l'ymagerie qu'il fault en ladicte sépulture dont je feray lesdictes Vertuz en ma maison et la rendray toute polie et bien achevée pour VIII escus soleil moyennant qu'il sera tousjours à mon ayde..... (et n'avrois) jamais entrepris l'œuvre se il ne m'en eust requis et fort (pressé, aussi) m'a il promis ne me abandonner point en cest affaire.... ». On voit l'importance du peintre auteur du patron ici.

(1) La gravure de Dürer est une variante d'une estampe antérieure (B. 29, reprod. dans Dürer, p. 108). Je serais tenté de chercher l'origine de ces deux compositions dans un croquis pris par le maître allemand à Monte-Oliveto, d'après une des servantes de Luca Signorelli. Mais la chronologie semble s'y opposer. La gravure initiale est considérée comme antérieure à 1500. Le voyage incontestable de Dürer en Italie est de 1506. Le premier voyage hypothétique, et très contesté, serait de 1494, antérieur donc aux fresques de Monte-Oliveto exécutées « vraisemblablement dans les années 1497 et 1498 » (Burckhardt, *Cicerone*, p. 579). Il est inadmissible que L. Signorelli ait été influencé par la figure de Dürer. Je ne ferais donc aucune mention de ce que je jugerais une simple coïncidence si le souvenir de Signorelli ne revenait plus d'une fois devant l'œuvre de Dürer. — M. Thausing dit par exemple : « Deux dessins à la plume de l'Institut Städel, à Francfort contiennent aussi des figures nues..... Les figures nues sont traitées avec une verve et une liberté tout italiennes ; par la fermeté des poses, *par l'écartement des jambes, elles rappellent Luca Signorelli* ». Le fait est, d'autre part, que le bourreau, à senestre du portement de croix de la Grande Passion, daté par la critique de 1498, ressemble beaucoup à un personnage de la Fin du Monde de Signorelli. Il y aurait lieu de vérifier toutes ces dates.

Digitized by Google

1

2



Cliché Braun. 3

1. LA VISITATION GRAVÉE PAR DÜRER (RETOURNÉE). — 2. LA VISITATION DE TROYES.
3. LA VISITATION DE VILLEMAUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

recours à la *Vie de la Vierge* de Dürer éditée en 1511. Il calque (1) les figures de la planche B. 84, retourne son calque et modifie le dessin, logiquement, en représentant la Sainte Elisabeth de face aux trois quarts, alors qu'elle se présente de dos aux trois quarts dans l'estampe de Dürer. Les grandes lignes du sujet étant ainsi fixées, le dessinateur continue à *chercher* d'autres détails de la Sainte Elisabeth sans sortir de la silhouette que lui fournit le calque retourné, mais il les *cherche* d'après les traits que présente la figure gravée de la Vierge : le *couvre-chef* (2), par exemple, se reconnaît ; un pli que Dürer lui a prêté devient une sorte de second fichu tenant en place à la façon d'une jugulaire, le turban rudimentaire déduit lui-même d'un simple renflement visible sur la gravure, etc.

Il ne peut y avoir le moindre doute sur la reconstitution de ce *processus* ; nous ne pouvons toutefois être tout à fait sûrs qu'il appartient au tailleur d'images plutôt qu'à un autre artiste dont la composition s'interposerait entre la gravure et le panneau.

Jusqu'à ces derniers temps la Visitation de Villemaur passait pour une imitation du groupe conservé à l'église Saint-Jean de Troyes et dont le moulage est au Trocadéro. Après les observations qui précèdent, il serait difficile de le croire. La Vierge du groupe, nu-tête, est très différente — et par d'autres détails encore — de la Vierge de Dürer. Le sculpteur de Villemaur n'aurait pu en déduire une figure qui, au contraire, ressemble à celle-ci de très près.

Il semblerait en revanche — et contre toute logique apparente du reste — que le groupe de l'église Saint-Jean eût été déduit de la composition du jubé. Si la Vierge y est nu-tête, les lignes de sa coiffure se conforment exactement à la silhouette et aux lignes intérieures de Villemaur. Le costume très particulier de Sainte Elisabeth est presque identique de part et d'autre. L'hypothèse doit être rejetée : le trousseau de clefs de la Sainte

(1) Quel procédé utilisaient les artistes au XVI^e siècle pour calquer ? Léonard de Vinci en indique deux : « Si pour calquer, tu n'as pas un verre plan, prends une pelure de chevreau très mince, bien graissée et puis séchée ; et quand tu l'auras employée pour un dessin, tu pourras avec l'éponge l'effacer ». Léonard de Vinci, *Traité de la peinture*, trad. Peladan. Paris, s. d.

(2) J'emploie ici pour désigner la coiffure des saintes femmes l'expression des auteurs de mystères.

Digitized by Google

de Troyes emprunté à Dürer — et qui n'existe pas à Villemaur — suffit à nous y inciter.

Mais puisque la composition du groupe est beaucoup plus (1) conforme en plusieurs détails au panneau sculpté qu'à la gravure, nous sommes amenés à penser qu'entre le panneau et le groupe d'une part, élaborés séparément, et l'œuvre de Dürer d'autre part, s'interpose une œuvre déduite elle-même de celle-ci et très analogue au panneau.

Il existe, par ailleurs, un monument qui semble correspondre à un modèle intermédiaire entre la Visitation de Saint-Jean et la Visitation de Villemaur : la *Sainte Elisabeth* de Virey, débris, évidemment, d'une Visitation dont la Vierge a disparu : par le bonnet, qui est devenu un lourd turban, par l'ensemble de son costume, de son attitude, elle est pour ainsi dire identique à la Sainte troyenne ; par certains plis du corsage, par des plis du bas de la robe, à dextre, invisibles dans le groupe troyen, elle est conforme à *l'image* de Villemaur...

Cette statue, ou pour mieux dire le groupe dont elle est le débris, ne pouvait être simplement — comme on l'avait cru aussi — une réplique du groupe de l'église Saint-Jean, puisqu'elle présente des détails bien caractéristiques qui appartiennent seulement à l'image de Villemaur (2).

D'autre part, il est impossible d'admettre que la grande Sainte de Virey soit imitée du petit panneau de Villemaur, pour plusieurs raisons : elle est trop conforme, par exemple, à la Sainte Elisabeth de Troyes.

Est-il possible théoriquement que le groupe et le panneau aient été inspirés, chacun de son côté, par l'œuvre dont l'église de Virey a conservé la moitié ? De fait, je n'y crois guère puisque la coiffure de la même sainte à Villemaur est plus près de se conformer au modèle fourni par Dürer, d'une part et que, d'autre part, le trousseau de clefs existe à Troyes et n'existe pas à Virey.

(1) Toutefois ces deux saintes sont beaucoup plus près l'une de l'autre dans la gravure qu'au jubé. Il en est de même du groupe de Saint-Jean.

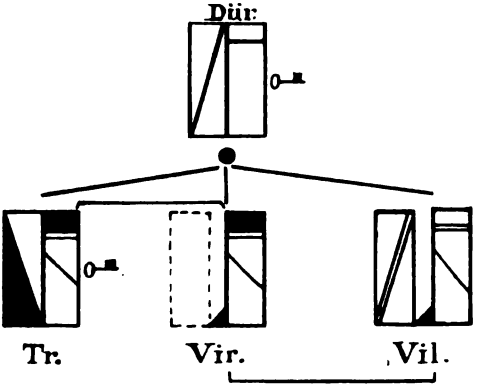
(2) En effet, on ne peut admettre qu'imitée avec adjonction innovatrice de ces détails elle ait été, ensuite, imitée par le sculpteur du jubé : la composition de ce sculpteur, nous le savons, ne peut avoir été imitée — ni directement, ni par l'entremise d'une copie — de la Visitation troyenne.

Digitized by Google

On pourrait donc, plutôt, croire à l'existence d'une source commune, d'une œuvre imitée dont les trois *Visitations* du jubé de Villemaur, de l'église Saint-Jean, de l'église de Virey, reproduisaient les caractères généraux.

Comment nous figurerons-nous cette œuvre hypothétique ?

Etait-ce d'un *poncif* unique très conforme au panneau de Villemaur mais comprenant certains détails — tels que les clefs — omis par l'auteur du panneau et celui du groupe de Virey ? Une œuvre sculptée prise comme modèle — œuvre admirée ou maquette d'atelier ? Une gravure due à quelque artiste de la suite de Dürer ? Les séries d'estampes que j'ai parcourues ne m'ont rien donné, à vrai dire, mais il s'agit d'un monde à explorer : je livre la question aux spécialistes.




Mais il est probable, après tout, que l'œuvre type que nous imaginons n'a jamais existé (1) : tout, alors, est sorti de la gravure de Dürer interprétée par un seul et même maître qui a conçu les trois œuvres ; lui et ses élèves usaient à son gré de sa documentation, de plusieurs études, calques ou esquisses qu'il avait déduits de l'estampe.

A sa fantaisie, il ajoutait ou retranchait tel ou tel détail. Les trois *Visitations* ne sont, en ce cas, ni déduites les unes des autres, ni déduites positivement d'un type commun ; l'ordre chronologique de leur création ne peut être reconstitué

(1) En effet l'examen du schéma ci-contre où les caractères analogues ou identiques sont représentés par des figures géométriques très simples suffit à le suggérer : le groupe de Troyes est resserré comme la composition de Dürer, remarquons-le.

Digitized by Google

De toutes façons le groupe de l'église Saint-Jean perd beaucoup de son importance à ces constatations : du rang d'œuvre modèle, il descend à n'être plus qu'un exemplaire de série pour ainsi dire. S'il n'est possible, en effet, d'établir rigoureusement ni une hiérarchie, ni un ordre chronologique dans cette série, incomplète aujourd'hui sans doute, il est très tentant, malgré tout, de n'y voir la *Visitation* de Troyes, ni comme la première en date, ni comme la meilleure. Le fait est assez considérable pour qu'on le souligne en passant.

D'ailleurs, je ne rechercherai pas ici à quel artiste — ou à quels artistes — il est possible d'attribuer ces différents morceaux. Je me contenterai de dire que l'attribution des *images* du jubé aux menuisiers Guyon est une erreur et je renvoie à mon Mémoire sur Nicolas Halins dit le Flamand (1).

Ce qui nous importe aujourd'hui c'est que la preuve est faite de l'influence allemande sur l'art champenois du XVI^e siècle. Elle est faite, il me semble, non seulement en ce qui concerne l'imagerie du jubé de Villemaur où la chose est évidente, mais même à l'égard du groupe de la Visitation de l'église Saint-Jean. Il faut admirer l'esprit d'observation d'Albert Babeau qui l'avait pressentie à une époque où les reproductions photographiques étaient rares et, en conséquence, les comparaisons difficiles.

Cette influence de la gravure allemande s'est prolongée très tard en Champagne : je la retrouve — dans des conditions indiscutables — au retable de Bouilly daté de 1556.

***

Quelles ont été les conséquences de cette intrusion germanique dans nos ateliers français ?

Bien qu'elle n'ait pu modifier essentiellement leur esprit, puisque l'on voit l'artiste français corriger toujours les modèles étrangers dans le sens de la clarté et de la simplicité, ces modèles ont, tout de même, introduit dans l'art champenois des plis cassés et compliqués à l'allemande (2). Ces plis contribuent à donner,

(1) Cf. *Revue du Nord*, *loc. cit.*

(2) Non pas toutefois dans l'atelier dit de la Sainte-Marthe auquel appartient le retable de Rumilly mentionné ci-dessus. Le maître de la Sainte-Marthe, s'il s'est servi des estampes de Dürer, en a changé les plis. Aussi faut-il remarquer à ce sujet que les *Visitations* semblent bien procéder de l'atelier de Nicolas Halins, qui était flamand (voir mon Mémoire de la *Revue du Nord*).

Digitized by Google

en bien des cas, aux productions de cette époque, un caractère *gothique*. « Il y eut, au commencement du XVI^e siècle, comme une renaissance de la sculpture gothique... », disent MM. Kœchlin et Marquet de Vasselot. Sans nul doute, la diffusion des gravures allemandes utilisées comme patrons y contribua puissamment. Elles assurèrent un tardif triomphe aux images qu'elles avaient empruntées — en les déformant un peu — à l'art flamand par la voie du Rhin.

Et d'autre part, la gravure allemande eut un effet tout autre et même opposé : elle peut être considérée comme un des premiers véhicules des principes de la Renaissance classique qu'elle recevait de l'Italie du Nord par les routes antiques du commerce. Certains motifs de décoration italianisante répandus dans l'art champenois, ont été transmis, évidemment, par les estampes allemandes ou suisses (1).

Ainsi nous apparaît, une fois de plus, la grande importance, au point de vue de l'histoire de l'art, du double courant montant et descendant qui, des plaines lombardes ou vénitiennes aux polders de la Hollande (2), assure à toutes les époques les transactions du négoce et les échanges d'idées entre les peuples.

Le commerce « considérable (3) » au XVI^e siècle, entre Troyes et l'Allemagne, traçait un embranchement de cette voie, et explique très bien la grande diffusion et l'utilisation des gravures de Schongauer et de Dürer en Champagne.

E. GAVELLE.

(1) E. Gavelle : *Nicolas Halins*, p. 104, et ci-dessus p. 267, note 3 (*Bulletin Monumental* (82^e vol., 1923, compte rendu par M. H. Waquet de l'*Introduction à l'étude des vitraux de Bretagne*, par MM. Paul Coroze et Fernand Guey).

(2) Cf. E. Gavelle : *Deux exemples de l'influence des gravures de Dürer sur l'art hollandais du XVI^e siècle*. Lille, 1924. (Extrait de la *Revue du Nord*, N° 37, février 1924).

(3) V. Kœchlin et Marquet de Vasselot, op cit., p. 152.

Digitized by Google

# NOTES ET DOCUMENTS

## Quelques récentes études sur Hebbel

La volumineuse *Hebbelliteratur* ne cesse de s'accroître. Dès mars 1923, dans un intéressant ouvrage de Gustav Pfannmüller, nous relevions (1) un certain nombre d'importantes références dont nous n'avions pu tenir compte dans la bibliographie critique qui clôt l'édition allemande de notre thèse sur Hebbel. Pour donner aujourd'hui un aperçu des acquisitions nouvelles, nous examinerons d'abord les revues et périodiques, puis les livres et rendrons compte des plus importants de ces derniers.

***

Le dépouillement complet des revues et périodiques constituerait, à lui seul, un véritable travail de Sisyphe. Bornons-nous, à titre d'indication, au sommaire classement que voici :

### I. — Biographie

Christine HEBBEL. — S. D. Gallwitz raconte ses débuts au théâtre (*Deutsche Allgemeine Zeitung*, 1923, N° 180).

Ernst BACKMEISTER. — Richard Riess l'appelle, dans le *Tag* (1923, N° 61) « administrateur compétent de l'héritage hebbélien ». — Oskar Jancke lui consacre un article dans le *Literarisches Echo* du 1er mai 1923 et le considère comme « successeur de Hebbel » (2).

August WOLF, connaissance de Hebbel. — Heinrich Spiers trace son portrait dans la *Königsberger Hartungsche Zeitung, Sonntagsblatt*, N° 59, 1923.

### II. — Œuvres de Hebbel

**Genoveva.** — Cf. W. Widmann, *Genovevas Bühnenlaufbahn* (*Leipziger Tageblatt*, 1916, 30, 1).

**Herodes und Mariamne.** — Cf. Friedrich Falk, *Wer ist der Träger des Tragischen in Herodes und Mariamne ?* (Dithmarschen, III [1923] 11).

(1) Cf. *Revue Germanique*, janvier-mars 1923, p. 72 ss.

(2) Cf. la caractéristique de Riess : « Die Gefolgschaft, die Backmeister seinem grossen Ahn leistet, zeigt sich auch in der geistigen Struktur seiner Dramen, im gedanklichen Gehalt und in der Sprache mit ihrem dunklen Ton und ihrer mehr philosophischen als sinnlichen Bildhaftigkeit ».

Digitized by Google

**Agnes Bernauer.** — Cf. Heinrich Meyer-Benfey, **Hebbels Agnes Bernauer** (*Germanisch-romanische Monatschrift*, XI [1923] 3-4).

**Gyges und sein Ring.** -- C. Karl Hans Böhm, *Regiebemerkung zu Gyges und sein Ring* (Die Szene, IX [1919], 5 p. 64).

*Gyges und sein Ring.* — Wilhelm von Scholz, *Zwei Umstellungen in Gyges* (*Die deutsche Bühne*, 8, 49).

*Nibelungen* (1). — Cf. Georg Witkowski, *Hebbels Nibelungen* (*Der Zwinger* I [1917], 3).

Friedrich Walkhoff, *Neuinszenierung der Hebbelschen Nibelungen* durch Johannes Tralow (Köln), *Die Szene IX* [1919], 10, p. 139.

## III. — Correspondance

1° A. Rosenfeld-Kaizl a publié dans la *Neue Freie Presse* des lettres inédites de Hebbel à sa fille. Elles ont été reproduites dans la *Frankfurter Zeitung*, 1923, N° 131.

2° Paul Bornstein, *Drei ungedruckte Theaterbriefe Hebbels* (*Frankfurter Zeitung*, 1919, N° 668).

3° Felix Hasselberg publie une lettre inédite de Hebbel à Auguste Lewald (16 mars 1850), *Schwäbischer Merkur*, 1923, *Sonntagsbeilage*, 92

## IV. — Etudes sur Hebbel

Karl Alexander von Müller, *Friedrich Hebbel und die Politik* (*Münchner Neueste Nachrichten*, 1923, N^os 70-71).

Hans Schulz, *Hebbel und Fichte* (*Zeitschrift für Bücherfreunde, XV* [1923], 1).

Paul Meissner, *Hebbels Weltanschauung im Spiegel seiner dramatischen Dichtung* (*Blätter des Gastbundes*, Köln, 1923, 3).

Elise Dosenheimer, *Friedrich Hebbels Idee des Weibes* (*Die neue Generation*, XIX [1923] 5/6).

Rudolf Goldschmit, *das Komische bei Hebbel* (*Der neue Weg*, 1916, 45, 4).

***

Pour ce qui est des ouvrages nouveaux sur Hebbel, nous nous contenterons d'une simple mention pour ceux qui ne lui sont pas exclusivement consacrés, comme le *Jahrbuch für Drama und Bühne* (hrg. von D^r Paul Bourfeind, D^r Paul Joseph Cremers, D^r Ignaz Gentges), Band I (1922-3), Kurt Schrœder Verlag, Bonn et Leipzig, 1923 (2), ou comme la *Deutsche Dramaturgie von Lessing bis Hebbel* de Robert Petsch (3). — Nous espérons pouvoir rendre compte en détail du lot suivant :

(1) Une édition critique séparée, avec introduction de Richard Maria Werner, a paru à Berlin, chez Behr. — Signalons également l'édition nouvelle des œuvres de Hebbel due à Wilhelm von Scholz et parue dans la collection des *Diotima-Klassiker* (Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt).

(2) Les pages concernant Hebbel sont : 15, 18, 19, 39, 96-8, 322, 421.

(3) Hambourg, 1921, LVI-194 p. 8°.



Digitized by Google

W. Rutz, *Hebbel und Elise Lensing* (München, Oskar Beck, 1922).

Julius Bab, *Das Wort Friedrich Hebbels* (München, Rösl et C°, 1923).

Dr Martin Sommerfeld, *Hebbel und Gœthe* (*Studien zur Geschichte des deutschen Klassizismus im XIX. Jahrhundert*), München, Duncker und Humblot, 1923.

Signalons aujourd'hui d'abord un très intéressant essai technique publié par T. M. Campbell, professeur d'allemand à la Wesleyan University, et intitulé : *Hebbel, Ibsen and the analytic exposition* (1). Bien qu'une brève préface en résume avec précision le but et les limites, nous croyons devoir attirer l'attention de nos germanistes sur ces cinq chapitres, clairs, sobres et documentés. — Le premier présente, tour à tour, la définition générale de l'exposition analytique, son mécanisme chez Shakespeare, Ibsen, Dumas fils, Emile Augier, les précurseurs de Hebbel, les classiques allemands, Gœthe, Schiller, Kotzebue, puis Kleist et le Schicksalsdrama, Grillparzer, enfin et surtout Friedrich Hebbel : « This is no doubt the chief reason why the significant use of the method of inverted perspective went hand in hand with the formulation of the true modern idea of fate : heredity and environment. The first dramatist to reveal these elements as fate at work in the formation of characters, and by means of the analytic technique to show these characters involved in a tragic crisis was Friedrich Hebbel » (2). — Le critique examine ensuite ce que Hebbel appelle « der tragische Gegensatz » dans ses rapports avec la méthode d'exposition analytique. Il l'étudie théoriquement dans l'esthétique hégélienne, et pratiquement chez les Grecs, Shakespeare et les modernes, en particulier Hebbel, Ibsen et Strindberg (3). A propos du « développement de la perspective des caractères chez Ibsen », Campbell s'efforce d'établir les raccords entre Hebbel, Hettner et Ibsen. En ce qui concerne Hebbel, il conclut judicieusement : « It is therefore in a very limited and comparative sense that we can speak of realism at all in Hebbel's case. He seemed to fear the particularity of contemporary conditions, unable to find in them a satisfactory medium for the vision of life he wished to set forth, and it was with a certain relief that he turned again (in *Herodes und Mariamne*) to traditional material as affording the basis for a loftier, more abstract and enduring art » (4).

(1) Heidelberg, 1922, Carl Winters Universitäts-Buchhandlung, 95.

(2) Il serait oiseux de mentionner ici les travaux allemands figurant dans la bibliographie de Campbell, mais nous indiquerons ses sources anglaises, et d'abord pour ce premier chapitre : Evelyn Spring : *A study of Exposition in Greek Tragedy*, Harvard studies in classical Philology, vol. XXVIII, 1917.

(3) Sources anglaises : Professor Bradley, *Oxford Lectures on Poetry* ; Professeur Vaughan, *Types of tragic Drama* ; M. Archer, *Play Making*, 113. — Notons, à propos de ce dernier auteur, une inutile répétition de citation, p. 35 et 69-70.

(4) Cf Professor Henderson, *The changing Drama* ; M. Archer, *Ibsen's Apprenticeship* (Fortnightly Review vol. 81, n. s. ; vol. 75, p. 25 f. London, 1904). — Campbell se réfère ici, en outre, à une étude de l'Escoffier, *Revue Germanique*, 1905, et aux travaux critiques de Brandes sur Ibsen et Bjornsen, Macmillan, 1899, Third impression. — Il signale enfin une traduction anglaise non autorisée, parue chez Fox, Duffield and C° des *Briefe* d'Ibsen éditées par Julius Elias et Holvdan Koht à Berlin (Fischer, 1905).

Digitized by Google

Un des chapitres les mieux venus est celui qui étudie chez Hebbel et Ibsen l'apparition du problème social. Par contre, l'article consacré à l'examen de l'exposition analytique chez les successeurs d'Ibsen nous paraît un peu décousu, bien que contenant de fins aperçus sur la *Candida* de Shaw, le *Faux Saint* de Curel, l'*Ignorabimus* d'Arno Holz et plusieurs pièces de Hauptmann et de Strindberg. — Enfin Campbell donne en appendice une traduction anglaise des passages essentiels de *Mein Wort über das Drama* et de la Préface de *Maria Magdalene*.

Profitons maintenant de l'occasion pour combler une lacune et rappeler une thèse allemande déjà un peu ancienne puisqu'elle date de 1916 à 1918, mais toujours excellente à consulter. Elle est due au Dr Emilie Loose et s'intitule *Friedrich Hebbels Anschauungen über die deutsche Literatur bis zum Ausgang der Klassiker* (1). Elle s'appuie sur les travaux critiques de R. M. Werner et épuise consciencieusement le sujet. Une copieuse introduction dispense d'insister ici sur les intentions de l'auteur. Il s'efforce, en premier lieu, de présenter un tableau aussi objectif, aussi clair et complet que possible de la littérature allemande telle qu'elle apparaît à Hebbel depuis les origines et le moyen âge jusqu'au XVIIIe siècle, puis de caractériser les points de vue critiques auxquels s'est placé Hebbel et de développer les principes de son esthétique inspirant ses jugements de critique littéraire et historique. Une bibliographie très développée et commentée à l'aide d'une imposante documentation nous fournit le tableau à la fois chronologique et méthodique des lectures faites par Hebbel et des citations reproduites dans ses œuvres. Un index alphabétique, en fin de volume, permet de se reporter, pour chaque auteur, à tous les passages qui le concernent dans cette savante étude.

Nous nous sommes proposé, pour cette fois, de nous attacher plus particulièrement à l'examen des derniers numéros des *Hebbelforschungen* fondées par Richard Maria Werner et publiées à Berlin chez Behr, 1923. — Tout germaniste averti connaît aujourd'hui les sept premiers numéros de cette collection dus à Arthur Kutscher, Joachim Frenkel, Johannes Krumm, Richard Meszlény, Friedrich Bruns, Ludwig Lewin et Eugen Tannenbaum. — Nous avons déjà rendu compte, ici-même, des numéros 8 et 9, à savoir : A. Janssen, *Die Frauen rings um Hebbel, neue Materialien zu ihrer Erkenntnis*, et Adolf Bartels, *Friedrich Hebbels Herkunft und andere Hebbelfragen* (2). Arrivons-en maintenant aux trois ouvrages récemment parus :

No 10 : Dr Walter Schryder, *Hebbel und Rötscher, unter besonderer Berücksichtigung der beiderseitigen Beziehungen zu Hegel.* — Après avoir rappelé l'importance que Hebbel, si dédaigneux de la gent critique, attachait au jugement de Rötscher, soucieux de retrouver, derrière la beauté formelle et vivante d'une œuvre d'art, son arrière-plan d'idées et

(1) Berlin und Leipzig, B. Behr's Verlag, 248 S.

(2) Cf. *Revue Germanique*, octobre-décembre 1920 et avril-juin 1922.

Digitized by Google

sa structure intime, Schryder étudie chronologiquement les relations du poète et de l'esthète, c'est-à-dire les fluctuations extérieures de leurs relations de 1847 à 1852, puis leur éloignement progressif de 1852 à 1863. Il aborde ensuite leurs rapports spirituels et examine tour à tour : l'attitude de Hebbel et de Rötscher vis-à-vis de la théorie hégélienne du tragique, la froideur du critique à l'égard des productions comiques ou hybrides de son ami (*Diamant*, *Rubin*, *Michelangelo*, etc.), leur conception divergente de la comédie, l'influence de Rötscher sur Hebbel au point de vue du problème de la conciliation tragique (*Maria Magdalene*, *Julia*), l'influence de Rötscher, enfin, sur les idées et même les réalisations de Hebbel dans le domaine de la tragédie historique (*Maria-Magdalene*, *Herodes*, *Struensee*, *Moloch*, etc.).

Une brève postface rappelle, un peu sèchement peut-être, à la fois l'autonomie et la dépendance de Hebbel en ce qui concerne la philosophie hégélienne, éparse en quelque sorte dans l'air au moment où il conçoit et écrit ses drames. Quel que soit l'intérêt de la lettre bien connue de Hebbel à Arnold Ruge du 15 septembre 1852, les idées de Hebbel sur l'histoire ne s'y développent point intégralement et de façon à clore le débat. On peut se demander également si les conclusions sur l'aboutissement du drame hebbélien ne sont point par trop catégoriques et péremptoires : « Hebbel finit par ne plus prendre pour arrière-plan de ses drames seulement les conditions sociales, mais le processus historique général... Nous vivons aujourd'hui avec le sentiment de subir l'oppression de forces historiques vis-à-vis desquelles l'individu doit nécessairement éprouver son impuissance totale et son néant ». La discussion de cette thèse, évidemment vraie pour une très grande part, mais peut-être exagérée dans sa formule, nous entraînerait trop loin. Contentons-nous de demander à l'auteur si le complexe pantragisme de Hebbel ne voit pas, dans ces affirmations tranchantes, réduire par trop la part de l'individu, et annihiler aussi celle de l'évolution sociale, dans son mouvant caractère de renouvellement indéfini, son frémissement mystérieux entre les arcanes du passé et l'inconnu de « zu irgend einer Zeit ».

L'ouvrage a été écrit sous l'inspiration directe du professeur Franz Zinkernagel, dont Schryder, outre son hommage final, cite expressément les *Grundlagen der Hebbelschen Tragödie* (Berlin, Reimer, 1904) et l'introduction à l'édition de l'Institut bibliographique (1). Il s'appuie aussi sur l'étude de Robert Klein : *H. Th. Rötschers Leben und Wirken* et l'article du même auteur sur *Hebbel und Rötscher* (2). La documentation est, du reste, copieuse. Schryder utilise également la dissertation de Herbert Koch : *Über das Verhältnis von Drama und Geschichte bei Friedrich Hebbel* (Leipzig, 1904), et l'article de H. Glockner sur Hebbel et Hegel

(1) P. 54, 141, 145.150, 158. — Il cite également (p. 58 et 97) le compte rendu critique que Zinkernagel a donné des *Hebbelprobleme* d'Oskar Walzel dans l'*Euphorion*, XVIII (1911).

(2) *Schriften der Gesellschaft für Theatergeschichte*, Bd 30, Berlin, 1919, et *Literarisches Echo* 15 novembre 1915.

Digitized by Google

(*Preussische Jahrbücher*, avril 1922). Mais l'influence de Hegel sur Hebbel ne s'est pas exercée uniquement sur l'œuvre dramatique ; elle se reflète dans certaines de ses poésies philosophiques, ainsi que certains critiques antérieurs, notamment Zincke, Tibal et nous-même, se sont attachés à le démontrer (1). — Il va sans dire que Schryder consulte avant tout les textes mêmes de Hebbel, Rötscher, Solger, etc. Notons une tendance à se montrer trop sévère pour les jeunes confrères. On ne saurait beaucoup reprendre aux travaux d'un Oskar Walzel, ou d'un Ernst Lahnstein, mais pour certains auteurs de notoriété plus récente, nous ne pouvons nous défendre de l'impression que Schryder a parfois la main un peu lourde (2). Disons enfin que l'appareil des notes gagnerait à de légères retouches de détail. Ces menues réserves ne sauraient, d'ailleurs, infirmer dans l'ensemble l'estime en laquelle nous tenons ce solide et intéressant essai.

N° 11 : Dr Alfred Mohrhenn, *Friedrich Hebbels Sonette*. — Etude extrêmement consciencieuse et intéressante et que nous recommandons vivement. L'auteur a négligé dans sa bibliographie un certain nombre de ses devanciers, et en particulier les germanistes français (3). Ajoutons toutefois, qu'il cite, dans le corps même de son essai, l'analyse de Johannes Maria Fischer (Dortmund, 1910), l'article de J. Collin (*Grenzboten* Bd I, 1894 )et certains travaux d'Ernst Elster (4). — Il nous prévient, dans son introduction, qu'il se propose d'éclairer à la fois le problème Hebbel et « le problème qu'implique la notion formelle de sonnet ». Il s'efforcera de dégager l'originalité personnelle du poète en se réclamant de l'aphorisme 4029 du *Tagebuch* sur les rapports entre la volonté créatrice et ses résultats. En ce qui concerne l'historique du sonnet et l'adaptation hebbélienne, il s'appuiera sur l'ouvrage de Welti : *Geschichte des Sonetts in der deutschen Dichtung* (Leipzig, 1884), et l'édition critique de Richard Maria Werner.

Le plan est simple et complet, mais pourquoi les généralités de la subdivision II ne se rapportant qu'aux années 1841 à 1847 n'auraient-elles pas immédiatement précédé l'étude des sonnets de la même époque (subdivision IV), ce qui aurait permis à Mohrhenn de traiter les « débuts » (subdivision III) immédiatement après la genèse des sonnets (subdivision I) ? — Notons également que l'historique du sonnet allemand, tel qu'il figure à la fin de l'essai, nous paraîtrait mieux à sa place à l'intro-

(1) Cf. notre édition de Leipzig (Haessel, 1922) : développements consacrés à la Gedasnkenlyrik et table, à la rubrique Hegel.

(2) Notamment pour André Tibal (p. 44, 52, 64) et Paul Bornstein (20, 122, 136). — Le cadre de ce compte rendu nous interdit de discuter à propos de l'essai de Josef Schmitt sur la technique de la tragédie historique chez Hebbel (Dortmund, 1906) et celui de Junge sur l'importance de l'histoire dans l'œuvre d'art hebbélienne (*Mitteilungen der literarischen Gesellschaft*, Bonn, 1913, N° 2). Voir encore (p. 91 et 136) comment sont « exécutées, » Etta Federn et Anna Schapire-Neurath. Par contre, Schryder se réfère, sans les malmener, à H. Saedler, Paul Heims et Theodor Poppe.

(3) Que le lecteur veuille bien se reporter à la bibliographie de notre édition de Leipzig, p. 1258-9. Voir également les développements d'André Tibal (Hachette) et les nôtres (éd. Alcan 1911, 1914, et éd. Haessel, p. 263-6, 492-509, 649-659, etc.).

(4) P. 32, 100, 116, 122.

Digitized by Google

duction sans que les conclusions auxquelles l'auteur veut aboutir eussent à perdre quoi que ce fût de leur netteté. D'autre part, le chapitre V: *Hebbels Bewertung und Behandlung des Reims* fait un peu double emploi avec la première moitié du chapitre II : *Hebbels Stellung zum Formproblem des Sonetts*. De façon générale, tout avait été dit avant Mohrhenn sur la genèse, l'inspiration et le contenu des sonnets de Hebbel. Le plus nouveau dans son travail est la systématisation des caractéristiques formelles et surtout la dernière subdivision *Der stilistische Grundzug der Sonette : die Verdichtung*. — En fin de compte, Mohrhenn rappelle les appréciations générales de Liszt, Mörike, Uechtritz, et insiste lui-même sur l'irréductible originalité, plus intime que formelle, plus éthique qu'esthétique, de ces quarante-neuf sonnets.

N° 12 : Hermann Nagel, *Friedrich Hebbels Ahnen, Neues über Hebbels Herkunft und die Volckmarhypothese*. — Sous un petit volume (31 pages), une question capitale paraît, sinon entièrement liquidée, du moins très largement et utilement déblayée, à savoir le fameux problème Volckmar qu'a soulevé Janssen dans la *Hebbelforschung* N° 8 et qui a déjà donné lieu à la vigoureuse protestation de Bartels (N° 9). — Hermann Nagel abonde dans le sens de Bartels et ajoute de nombreux éléments positifs à l'effort de réfutation de son confrère dithmarse. Son dépouillement des registres paroissiaux de Meldorf et Wesselburen et autres documents locaux, les renseignements oraux recueillis sur place, de la bouche d'autorités, de contemporains ou de descendants concourent à établir que Christian Friedrich Hebbel est bien le fils légitime de Claus Friedrich Hebbel, maître-maçon à Wesselburen, et non le rejeton adultérin du pasteur Volckmar. Tel est bien, en tout cas, l'objet essentiel de cette enquête, et non point, comme pourrait le faire supposer un instant la dernière phrase de l'introduction, le désir de prouver que « Hebbel est et demeure dithmarse et que sa nature ne saurait être comprise que si on le considère comme tel ». C'est là un résultat second, bien qu'important, et qui nous advient corollairement et pour ainsi dire par surcroît, de la minutieuse recherche de paternité.

La première partie du travail examine l'ascendance paternelle, nous présente Meldorf, son aspect, son histoire, et nous fournit une curieuse explication étymologique du nom de Hebbel (contraction des anciennes formes bas-allemandes : *hadu*, bataille, querelle, *bald*, hardi ou *ber(ch) t*, brillant, et du suffixe *ilo*). — Le niveau intellectuel que Janssen croyait devoir faire remonter à Volckmar apparaît héritage de la famille Hebbel dont les racines plongent dans l'ancienne noblesse dithmarse. Les attaches paysannes semblent, à l'encontre des hypothèses de Janssen, établies du même coup que la légitimité et les origines nobles (1). Nagel apporte d'intéressants renseignements sur les grands-parents paternels et réfute

(1) Sur Frau Anna Elsabea Hebbel, s. f. p. 14 et la note de la page 15.

Digitized by Google

la tendancieuse thèse de Janssen sur leur inculture. Il soumet à une critique sagace le trop sévère portrait que Hebbel a laissé de son père, et fait remarquer que les fameuses notices autobiographiques datent de l'époque de Munich (22 novembre 1838). Leur amertume s'explique par l'âpreté du combat vital que livre le poète à cette époque. De là résultent, aux yeux de Nagel, les sarcasmes presque blasphématoires du déshérité. Ce ne sont nullement, comme l'insinue Janssen, ressentiments de bâtard, et par ailleurs il convient de ne pas oublier les déclarations autobiographiques inspirées par la véracité et la piété filiales. Nagel évoque le milieu natal de Christian Friedrich (1), la maison natale de la Norderstrasse (aujourd'hui Hebbelstrasse), puis l'étroit logis loué Österstrasse. Du père nous ne possédons aucun portrait. La silhouette morale qu'esquisse Nagel corrobore et complète celle de Ludwig Lewin, confirme à la fois certaines qualités intellectuelles du père et l'apanage de ténacité et de sérieux que son fils lui doit (2). D'autres indices héréditaires paraissent fournis par l'étude de Hans Heinrich Hebbel, « l'oncle de Meldorf », et de ce côté Nagel possède portraits et même « documents vivants ». Avec une ferveur touchante, il appelle à la rescousse, pour confondre Janssen, des autorités universitaires et anthropologiques. Sa conclusion est que « tous les Hebbel avaient une personnalité marquée, jouissaient de la considération et de la confiance de leurs concitoyens, et sont devenus, dans leur milieu respectif, des hommes utiles et capables ».

Les pages consacrées à l'ascendance maternelle ne sont pas moins curieuses et nouvelles. Après avoir montré plus de circonspection encore que Bartels à l'égard de la parenté possible de Hebbel et du « Stürmer und Dränger » souabe, Christian Friedrich Daniel Schubart, Nagel étudie la génération des Schubart et fait revivre les grands-parents et les parents maternels, chez lesquels il relève également d'indiscutables traces de dons intellectuels. Il retrace la vie de labeur et de dévouement de Antje Margarete Schubart, épouse de Claus Friedrich et mère de Hebbel et dénonce plusieurs inexactitudes matérielles dans les allégations de Janssen, tant à l'endroit de l'épouse et de la mère que vis-à-vis du frère Johann. Enfin, après avoir insisté sur la ressemblance physique entre père et fils (cf. p. 30 et note 1), il conclut, au moral, que, comme pour Gœthe, Mörike, Herder et Grillparzer, l'héritier participe à la fois des qualités divergentes et combinées de ses père et mère. — Si l'on ajoute à tous ces apports les deux tableaux généalogiques des Hebbel et des Schubart mis à jour et annexés à ce travail, force est bien de reconnaître qu'il constitue, sous une forme aussi éloquente que modeste, un document biographique de première importance.

(*A suivre*). Louis BRUN.

(1) La date de naissance est, selon Nagel, le 18 mars, et il attribue à une erreur de scribe la date du 25 mars inscrite au registre paroissial de Wesselburen.

(2) *Friedrich Hebbel, Beitrag zu einem Psychogramm* (*Hebbelforschungen*, N° 6).

Digitized by Google

# REVUE ANNUELLE

## LA POÉSIE ALLEMANDE

Nous sommes sur le bord de la tombe de l'expressionnisme, car en 1923, l'Allemagne vit avec rapidité (das schnelllebige Deutschland). Epuisé, l'expressionnisme meurt. Rappelons vite les circonstances de sa naissance. Son précurseur était l'impressionnisme, commençant par Liliencron, Dehmel, Holz et le premier Nietzsche. Nietzsche est le centre d'orientation du lyrisme contemporain. L'impressionnisme avait créé une nouvelle vision du poète, celle qui ne considère pas le fond, l'âme seule des choses, mais qui reste impressionniste, c'est-à-dire qui est fournie par l'instant même. Et comme cet instant est aussi variable que le nombre des poètes qui le considèrent, le langage devient individuel et différent de celui du lyrisme passé. C'est alors le Nietzsche du Zarathustra qui a approfondi la vision, qui a rendu l'âme aux choses et qui, encore une fois, demandait pour cette nouvelle vision un nouveau langage. Il adresse aux poètes de son temps une invitation pressante à changer de langage. Deux voies sont ouvertes : créer des mots nouveaux et originaux — chemin évidemment le plus facile à suivre — ou encore faire ce que Nietzsche a fait : créer un rythme, extérioriser le rythme de *son* âme. Et les pauvres imitateurs de Nietzsche ont essayé. Ils ne le dépassèrent pas, ils ne purent pas même l'atteindre, et l'impressionnisme est mort. Mais au moins en mourant, il a donné naissance à un autre art. On a pris le premier chemin, celui qui avait été trop facile pour Nietzsche : on est arrivé à l'expressionnisme. Nietzsche n'est plus dans l'expressionnisme, aussi cet expressionnisme porte-t-il son germe de mort en lui-même. Car vraiment, il ne suffit pas, « sich vorzulügen, derlei Kunst wäre unsere eigene Sprache ». Aujourd'hui ce n'est plus de l'art que de dire que l'homme est vert, que l'heure est bleue, que le chant est blanc, ou d'accumuler le plus possible de « aufeinanderplatzender Wörter ». Non ce n'est plus un art, l'expressionnisme est mort sans qu'on sache ou qu'on voie ou devine « das neue Leben, das auf den Ruinen blühen wird »... et voilà le tragique. Une excuse peut être invoquée : la rapidité de la vie en Allemagne, en Europe. On marche à très grands pas, on passe au-dessus d'un nombre, considérable peut-être, de germes de nouvelles formes, sans en avoir conscience. La production poétique, en 1923, est

Digitized by Google

encore une multitude d'éphémères, une foule de fragments de formes. Nous faisons pourtant exception pour Rilke et Werfel et pour ceux qui ont su conserver leur position et qui sont restés constants en face des influences de décadence.

Le nombre des volumes est peut-être restreint. « Die Zahl der Auch-Bücher ist zusammengeschrumpft ». On ne pouvait acheter et imprimer que ce qui en valait vraiment la peine. Mais c'est aussi en une phrase la critique générale de cette poésie.

Abordons maintenant la production poétique de cette année et tâchons de grouper autant que possible.

***

Il est une poésie qui cherche l'âme où elle n'est plus, mais où elle a été. Cette poésie formera le premier groupe.

Quand des gouttes de nostalgie tombaient quelque part en Suisse dans une mer de solitude **Fred Dolder** écrivit ses *Gedichte aus stillen Stunden* (1). Il n'y a rien d'artificiel dans cette poésie, personnelle la plus part du temps. Elle vient toute d'une âme débordante, et même quelquefois les vers souffrent de cette tension psychique. Le poète est entièrement poète dans ses rythmes :

Durch leere Aeste schleift der Wind
Den abendkühlen Schatten durch die Lande,
Er ziehet graue Nebelbande
Am See entlang - und macht die Ufer blind.

Ce lac revient continuellement à sa pensée, c'est vers lui que conduit chaque fois « die Strasse der Sehnsucht », c'est le lac de son pays (Luzern-Weggis). Dans la poésie de son pays, de ses montagnes couvertes de neiges éternelles se reflétant dans le lac, c'est là qu'il a trouvé ses accents les plus purs. Sur la route de sa nostalgie, il est poussé vers cet inconnu qu'il n'appelle presque jamais par son nom, mais qu'il s'inquiète à chercher sans se lasser, car la vie est morte dès que la nostalgie se tait :

An jenem Tage, da das Sehnen schweigt,
Wird alles Leben sich zum Sterben legen.

Il n'y a qu'un seul écho de la guerre qui rompe le silence, ce silence nostalgique, dans « Schuldlos ? » Il s'adresse à la Suisse : ce ne sont pas seulement ceux qui s'adonnent au meurtre qui porteront la *Schuld*, mais aussi ceux qui, indolents, se tenaient à l'écart. Parce qu'il aime son pays il est sévère, et il entend à travers l'univers la parole de Dieu : « Schuldig sind wir alle ». Nous avons relevé cette idée parce qu'elle nous paraissait assez curieuse à côté de la grande idée qui, à la suite de la Sehnsucht, imprègne toute sa poésie : la croyance au bien chez l'homme, croyance

(1) Ernst Bircher, Bern., s. d., 3 frs.

Digitized by Google

qui me fait penser à un drame de Claus Reinbolt : « das Schlechte im Menschen ist, dass er nicht glauben will dass er gut ist ».

Ce n'est plus une allusion à la guerre, mais la psychologie d'après guerre, qui est l'idée centrale de *Tagfahrt* d'**Otto Führt** (1). Un tableau nous le montre distinctement : *Der Ball*. Le poète revient après six ans d'absence. Il est entraîné au bal. Machinalement, il s'y prépare. Il y va, ou plutôt ce n'est pas lui, c'est son « habit ». Il suit. Il entend la musique. Son habit fait les gestes qu'il a encore l'habitude de faire. Le poète ressent toute l'horreur de ce jeu, qui est le même qu'avant la guerre. Quand il ne peut plus suivre, il s'excuse :

« Ich war sechs Jahre weg,
Und wo ich war hat man nicht getanzt ».

Il voit des mères qui pleurent leurs fils, mais qui conduisent, qui même poussent leurs filles au bal. Il se demande : « Pourquoi les musiciens jouent-ils si follement ? »

Rings um Gelächter jugendlicher Schönen
Ist viel geheimes Weh zu übertönen.

L'idée centrale de cette psychologie d'après guerre est encadrée par d'autres poèmes d'une beauté de forme et d'une profondeur de pensée parfaites. Nous indiquons : *Die Wolke*, *Trotzige Treue*, *Herbstgang*, *Schöpfung* ou surtout la fin : *Zweiheit*. Quatre vers devront marquer l'attitude du poète en face de cette société qui n'a pas pu ressentir la grande douleur : guerre.

« Aber wir gehen nicht euren Trott ;
Tanzen nicht wie ihr tanzt.
Für mich und meine Brüder hat Gott
Wälder und Wunder gepflanzt ».

Il nous est presque impossible de dire quelque chose qui n'ait été dit sur le poète suisse bien connu **Alfred Huggenberger** qui vient de nous offrir *Lebenstreue Neue Gedichte* 1923 (2). Il a déjà fait paraître plusieurs romans et nouvelles : « *Die heimliche Nacht*, *die Bauern von Steig*, *Dorfgenossen*. *Das Ebenhöch*, et aussi des recueils de poèmes tels que *Hinterm Pflug*, *die Stille der Felder*, et *Oppis us em Gewunderchratte* », poésie en dialecte suisse. Les nouveaux poèmes nous paraissent être le fruit de toute la vie de l'auteur. Les titres des différentes rubriques du livre nous confirment cette hypothèse : *Vom goldenen Überfluss*, *Heimat und Zeitgedanken*, *Feierzeiten*, *Nachernte* ». Est-il nécessaire de dire que le poète est Suisse ? Ceux qui ont lu ses romans et ses autres poésies le savent. Il est encore Suisse dans cet amas de gerbes qu'il nous offre. Il voudrait chanter éternellement le Hochwald, die Höhen,

(1) Wiener Literarische Anstalt, Wien-Leipzig. 1923.
(2) L. Staackmann, Leipzig. 1924.

Digitized by Google

das Schweizerblau, chanter toute sa vie, et encore il aurait le sentiment de n'avoir pas tout dit. Car il est Suisse, et les Suisses

... lieben der Heimstatt armen Frieden,
Den Berg mit seinen Felsentürmen,
Der sie vernichten kann und beschirmen.

Dans la belle poésie, *der Föhn*, il nous révèle aussi l'autre côté de sa patrie suisse :

Die Lauen donnern, der Bergwald kracht,
Das Heer der verdammten Geister lacht.
Kein Herz so hart, es schmilzt im Gebet,
Hilf Gott, der jüngste Tag ersteht.
« Vater, was glüht im Tal so rot ? »
Ein Glöcklein bettelt durch Graus und Not,
Ein Schrei geht im Sturm verloren.

Mais, malgré tout, il aime ses monts et ses forêts. Il ne nous le dit pas, il nous le fait sentir.

Das ist dem Sommertag gewährt,
Dass er ins Blut die Sehnsucht giesst.

Le poète est arrivé à nous infuser la nostalgie du pays suisse. La poésie lyrique a-t-elle un autre but ?

Et encore un Suisse, **Emil Gasser** avec *Aus verborgenen Quellen* (1), nous donne l'impression d'avoir recueilli ses premières poésies sous ce beau titre et dans un volume qui est admirablement relié. Espérons toutefois que ce ne sont là que les toutes premières gouttes de cette « source cachée ». Il y a deux ou trois idées lyriques dans chaque poésie, mais peut-être est-ce là leur défaut. Car la véritable poésie lyrique demande que toutes les images s'orientent vers une seule idée et forment autour de cette idée unique des cercles concentriques. Dans ce sens, il n'y a peut-être que « Leiden » qui soit réussi.

Der du mit gier'ger Sucht
Nach Glück, dem Fieberglück des Alltages, jagst
Und höhnend mir den schrillen Schrei
Der Weltlust in die Ohren gellst,
Fühlst du es nicht : du tust mir weh.
Du nennst mich Spötter,
Wenn ich tief beleidigt lächle.
Du tust mir weh...

C'est une chose commode pour le poète que de faire des vers libres pour ne pas entraver par la rime l'expansion de ses sentiments. Mais alors il faut qu'on sente le rythme, qui remplace la rime. Ce sentiment

(1) Ernst Bircher Aktiengesellschaft, Bern. 1923, 3 frs.

Digitized by Google

rythmique manque peut-être. Pour ne pas être injuste, disons que la partie épique est réussie. Nous entendons par là les poésies groupées sous le titre *Möglichst frech*. Mais par contre l'*Intermezzo quasi scherzo*, qui est assez vide et fade, forme un contraste sensible avec *Zwiegesang der Engel*. Enfin, après ce jaillissement des « sources cachées », attendons le jet d'eau de la poésie spontanée.

Cette poésie spontanée est bien plus réussie chez **Dettmar Heinrich Sarnetzki** qui nous dit dans *Weihe des Lebens* (1) :

Lieder sind Hauch, mit schwebender Stimme geboren,
Taumelnd Gefühl,
Sind eine Träne, ein Lächeln, wie achtlos verloren
In des Lebens Gewühl.
Lieder sind zuckender Blitz, der schwarze Gewitternächte
Glühend zerreisst.
Sturm oder Säuseln : Lieder sind Wundermächte
Aus Gottes Geist.

Le poète natif du Nord de l'Allemagne a cherché et trouvé le Rhin, le fleuve des inspirations et des visions. Il avait déjà publié deux romans. L'un, *die Pfeifer von Altensande* nous conduit dans la ville hanséatique de Hambourg. L'autre, *Wanderer und Gefährte*, est inspiré par le Rhin. Le recueil qu'il nous offre est une suite de chants que son âme a chantés pendant sa vie de poète. Nous y trouvons naturellement aussi des poèmes qu'on appelle en général « hübsche Gedichte ». Et qui n'aurait pas essayé de commenter le pater noster ?

Mais faisons encore remarquer la très belle poésie : *Liebe*. Toute une vie l'homme se demande : Comment vient l'amour ? Vient-il dans la tempête qui sonne les cloches ? Vient-il par les portes d'or d'un matin de printemps ? Vient-il dans la solitude des forêts profondes ? Mais un beau jour l'amour vient, et l'homme ne s'en aperçoit pas. Ce fait accompli de l'amour, tout le monde peut-être l'éprouve de la même manière. Il n'est donné qu'au poète de le dire. Et D. H. Sarnetzki l'a dit.

Le titre de poète est trop souvent décerné à notre époque, où tant de gens font des vers. Car faire œuvre de poète veut dire rendre leur âme aux choses et aussi donner un peu de son âme. D'après cette définition **Heinrich Fischer** est poète et son recueil *Lebensträume* (2) est plein de poésie. Laissons le parler :

O., noch will es nicht schlafen, mein Herz.
Horch, wieder läuten aus Dämmertiefen
Alle Glocken der Sehnsucht.

La quatrième poésie de « Volk » nous rappelle le Serment du Rütli.

(1) Quelle und Meyer, Leipzig, s. d., 2 m.
(2) Ernst Bircher Bern, 1923, 2.50 frs.

Digitized by Google

Car H. Fischer est Suisse, on ne l'oublie pas en lisant « Einer schönen Züricherin » et bien d'autres poésies encore. On rencontre rarement une ardeur d'amour pur pareille à la sienne.

Aus lächelnden Sternen
Reiner Blumen blaut des Weibes Blick
Seidenwirres Blondhaar glänzt
Über den flutenden Ährenfeldern :
Feuriges Leben glutet,
Liebe blutet
Aus flammenden Rosen.

Nous voyons H. Fischer au premier rang parmi les poètes suisses.

Que **Arthur Schendel** ne nous en veuille pas, mais souvent nous avons dû interrompre la lecture de ses *Elegien* (1). Il est difficile de lire des élégies pendant 116 pages et, surtout, quand on a lu les élégies de Rilke. Schendel fait preuve dans ce volume d'une très grande connaissance de la mythologie grecque, ce qui, naturellement, remplace rarement la force poétique. L'auteur parle beaucoup. Il aime à s'entendre parler. Il est vrai que l'élégie s'y prête très bien. Mais des expressions banales sont fréquentes. Il est en outre « ridicule » de faire des vers comme les suivants :

In dieser tristen ridikülen,
In dieser ridikülen tristen
Verworrenen Welt mit ihren Schaudern und Lüsten
Sollst du, mein Herz, dich glücklich fühlen.

Nous nous attendions vers la fin à un petit développement du grand problème de la justice divine en lisant « Hiob » et tous les noms propres du livre de Job. Mais nous fûmes un peu déçu. L'auteur parle encore beaucoup sans dire grand chose. Nous ne nous étonnons donc pas de l'entendre dire plus loin :

O Leben. Unerschöpfte Qual,
Und bestensfalls banal, trivial.

Mais indiquons encore deux jolis vers avec des mots de formation vraiment originale :

Die Nacht verhangen tief mit Wolkenflören,
Kein Licht zu sehn, kein einz'ger Laut zu hören.

Le lyrisme de **Friedrich Felger** dans *Strasse des Lebens* (2) forme un contraste avec ces élégies. Felger ne poursuit pas ses idées infiniment sans nous dire du nouveau, il s'efforce plutôt de rendre par une image toujours plus belle ce qu'il veut nous dire. Les vers sont très souvent

(1) W. Haertel et C.° Nachf., Leipzig, s. d.
(2) Selbstverlag. Stuttgart-Berg. — Landhaus Rosenstein, s. d.

Digitized by Google

d'une forme classique. C'est par une telle perfection que Felger peut se permettre d'être un prophète dans le désert :

Sänger, stimmt euere Leyer um, es morgenrötet.
Der neue Tag blaut über Ruinen erledigter Jahrzehnte.
Reisst heilige Sänge der Arbeit aus den Saiten.

De même nous citons comme petites, mais très belles poésies : *die Fremde*, *Trost*, *Gang im Moor* et *Elisabeth*, dont les quatre vers suivants :

Herz, was du suchst, das gibt es nicht.
Die Sehnsucht, die nie ruhen lässt...
Das Leben ist gesunkenes Licht,
Der Tod ist morgenrötlich Fest.

veulent nous donner une idée de la vie et de la mort du vrai poète. Une éternelle Sehnsucht forme la mélodie de cette symphonie. Et dans les intervalles, le poète vient à nous, une fleur divine dans ses mains : la Sehnsucht, unstillbare Sehnsucht.

Und hättest du von jedem Wein getrunken
Von Freud und Leid, von Nacht und Glück und Licht.
Du bist stets müden Herzens hingesunken
Und sprachst wie träumend nur : Das ist es nicht.

Le volume de Felger est petit par la forme mais non par la substance. Cette poésie mériterait une très bonne édition...

... une édition semblable à celles du Rowohlt-Verlag qui envoie *Über die Äcker* de **Richard Billinger** (1). Ce lyrisme représente l'évangile du travail des champs. Il faudrait chercher longtemps parmi les œuvres de nos meilleurs auteurs pour trouver une beauté semblable. Toute la poésie des hommes et des choses attachés à la terre nous est révélée dans des vers parfaits. Le coloris des tableaux est chaud, les scènes sont vivantes, la forme d'une extrême simplicité et sans cette banalité qui est souvent le danger de ce lyrisme. Billinger veut parler pour exprimer ces sensations :

Morgen wird das Korn geschnitten. Die Schnitter sind bestellt.
Durch das Dörflein auf und nieder der Dängelhammer gellt.
Abschied zu nehmen gehe ich nach meiner Flur.
O Ähren. O Geliebte. O meine Kreatur.
Mohnrosen, die Kamillen leuchten an euren Schoss gedrückt.
Wie hat der Tod sein Opfer weihfestlich sich geschmückt.

Parfois on a l'impression que le poète veut sortir du cadre, mais on s'aperçoit qu'il est lié corps et âme à cette beauté et à cette poésie des champs, et ces entrefilets n'en prouvent pas moins l'excellent talent poétique qu'est Billinger :

(1) Ernst Rowohlt, Berlin. 1923.

Digitized by Google

Gib dass ein Traum mir reife aus dem pflugwunden Herzen.
Gib dass die Pfosten meines Gefühls mich tragen gleich treuen Knechten
Hinüber zum brausenden Morgen.

Le même éditeur a fait paraître deux volumes du poète très connu **Rudolf Borchardt** auquel la critique allemande a consacré d'élogieuses lignes. Max Brod dit à propos des *Jugendgedichte* de Borchardt : Einer der grössten Dichter, die in deutscher Sprache schaffen (1). On a vu ses œuvres se succéder et être bien accueillies par la critique : *Dantes Vita Nova*, *Poetische Erzählungen*, *Verkündigung*, *Der Durant*, *Krippenspiel*, etc. Franz Blei dit de son poème *Halbgerettete Seele* : « Wir haben an die uns umgebenden Nationen nur wenige Karten abzugeben, die uns zu representieren vermögen. Die den Namen R. B. trägt, ist unter den wenigen die erste, die wichtigste, die bedeutendste ». Borchardt nous donne cette année *Schöpfung aus Liebe* (2) et *die geliebte Kleinigkeit*. Le premier est un recueil de poèmes dont la forme et le contenu nous ont fait penser très souvent à Hölderlin. Son langage est ciselé et absolument libre des « impuretés » du modernisme. Il emploie la véritable langue allemande, ce qui malheureusement est assez rare chez les poètes du temps. Nous ne pouvons pas nous abstenir de proclamer sa maîtrise de la langue poétique.

Du trägst die Welt in den tausend Falten
Deiner Gebärde und deiner Gestalten
Und strahlst sie begeistert aus.

Le sous-titre du deuxième volume est : *ein Schäferspiel in einem Akt und in Alexandrinern*, sous-titre qui en indique à la fois le fond et la forme. La langue adoptée pour ce genre de poésie est aussi parfaite que dans *Schöpfung der Liebe*. Les alexandrins ne sont nullement monotones. Nous croyons avoir reconnu l'idée centrale de « Geliebte Kleinigkeit » dans les vers suivants :

Musst du zum Mädchen jeden Morgen mich nicht werben ?
Soll ich von Neuem dir immer wieder Beginn
Und Anfang sein, so reiss mich wieder hin,
Das löst das Rätsel auf.

La couverture d'un livre parmi tous les autres a excité ma curiosité. Sur un fond aux couleurs variées de l'arc-en-ciel nous trouvons, écrit en lettres d'or, *Lebe* (3). Le livre est de **Ernst Köhler-Haussen**. Sous-titre : *Mein Jahrbuch*. Sujet : La vie sous toutes ses couleurs et avec toute sa poésie. Une poésie aphoristique pour chacun des jours de l'année. La critique allemande a dit de l'œuvre de Köhler-Haussen : Le poète

(1) Das Buch des Jahres, 1922. Tempelverl. Leipzig.
(2) Ernst Rowohlt. Berlin. 1923.
(3) Verlag Der Büchermann Dresden, Zöllnerplatz II, s. d., 0,80 G. M.

Digitized by Google

— car K.-H. est un poète incontestablement — nous conduit sur un chemin : ce chemin vient de la vie ; il traverse la vie ; il va vers la vie. Rien de mélancolique, non, car la vie ne convient pas aux mélancoliques. La vie dans *Lebe* est saisie dans son centre, au point où elle cache le bonheur atteint.

Was quält ihr euch immer wieder
Um die Grenzen von Raum und Zeit ?
Eins ist grösser als beide,
Das ist die Ewigkeit.

Un critique dit : « An des heiligen Franziskus Sonnengesang hat mich vieles in diesem Büchlein erinnert ». Les vers sont aphoristiques sans être secs. Ils prouvent une maîtrise incomparable de la langue.

Welt, nenn' ich' deinen Willen,
Dann nenn' ich mich.
Welt, nenn' ich meinen Willen,
Bekenn' ich dich.
Wenn mich mein Wissen zügelt,
Begrenz' ich dich.
Wenn dich dein Wunsch beflügelt,
Dann treibst du mich., etc.

Dans *Tanz der Nächte*, **Paul Heiling** nous a donné un hymne à Eros (1). La gravure précédant le poème représente la femme, projetée au-dessus du soleil, de la lune et des astres, vers laquelle, tout en embrassant les astres, se tendent éternellement les bras de l'homme. Nous avons lu le poème. Nous avons dû le lire d'un seul trait, car ces bras du poète nous étreignent invinciblement. Sa voix fait passer dans notre sang un frémissement de passion, il ne nous lâche pas jusqu'à son dernier vers. D'une façon démoniaque, il crie son désir. Point culminant :

O, wär ich doch Vergangenheit, Zukunft und Gegenwart.

Une fois seulement nous avons été subjugué par cette même force poétique : ce fut en lisant *Fleurs du Mal* de Baudelaire. Sur un point Paul Heiling ne peut pas soutenir la comparaison avec Baudelaire : le rythme des vers, parfois (rarement il est vrai) laisse à désirer. C'est la première fois que nous avions l'impression d'un chant qui ne s'adresse pas à une femme, la femme du poète, mais à la femme démoniaque passive. Il est impossible d'extraire un fragment de cet hymne qui représente un tout vécu en une longue nuit, nuit qui, peut-être, a duré une vie. Bornons-nous à citer ces deux vers :

Wir finden nur zwei stille Stunden
In Weib und Tod.

Tout commentaire de ces deux vers serait superflu. Vers la fin du

(1) Verlag Der Garten Eden, Dortmund, s. d.

Digitized by Google

recueil, après avoir chanté : « Erfüllung, Fackeln, O wär' es nur, Traum in nie geschaute Räume, Feste und Gesichte », le poète dans le final arrive à maîtriser ses sens, à exhaler les réflexions de son cœur et les sentiments de son âme. Et là, dans une suite de beaux sonnets, il nous dit les conclusions de cette *Danse des Nuits*. C'est maintenant qu'il trouve cette heure silencieuse en la femme :

Einmal nur ist unendlich seltsam der Komet.
Einmal nur tauchst du in dieselbe Quelle,
Einmal fliesst der Hochzeit trunk'ner Met,
Wie du nur einmal trittst des Todes Schwelle.

Le groupement en cycles est à la mode à présent. **Rudolf Binding**, le poète bien connu, nous donne ces poésies nouvelles *Tage* (1). Quoique sans sous-titre, nous avons le droit d'appeler *Tage* un cycle. Car le cycle est un geschlossenes Ganzes, Allumfassendes, ein « Wesen » das für sich sein kann. Telles sont les poésies de Binding. Nous avons vu paraître plusieurs volumes du même poète : *Keuschheitslegende*, *Stolz und Trauer*, *Legenden der Zeit*, *Die Geige*, etc., tous souvent réédités. *Tage* contient une poésie très belle et émouvante. Dans sa simplicité elle a un rythme parfait et surtout naturel. Les vers jaillissent irrésistiblement de l'âme du poète, leur rythme est dans le sang du lecteur. Non, on ne lit pas ces poèmes, on les savoure.

Ich komme zu dir wie ein Falter der Ferne.
Ich komme zu dir wie das Licht toter Sterne.
Ich komme zu dir wie zum Leibe der Odem.
Ich komme zu dir wie der Same zum Boden.

Les différentes parties du volume s'intitulent : « *Geist des Menschen*, *Tag des Ursprungs*, *Tag der Erde und des Erlebens*, *Zwielicht*, *Tag der Liebe*, *Stunde und Augenblick* ». Entre autres, il faut citer surtout les poésies *Liebe*, *Einholung*, *Blumen und Frauen*, *Geweihte Nacht*, *Ich bin der wahre Tod* (Im Schweigen ertrinken droben die Sterne, Im gleichen versinken Nähe und Ferne) qui restent à jamais gravées dans notre souvenir. Avec la journée d'amour, nous terminons :

In deinem Atem gehen Tag und Nächte
Süss schwanger durch der Liebe grosses Jahr
Und ging die Nacht in der die Macht der Mächte
In uns versank, in uns ihr Lied gebar.

Et voici un livre qui est au-dessus de tout éloge, étant de la pure poésie *Die Steiermark*, eine Dichtung von **Margarete Weinhandl**. (2). Il a été écrit :

(1) Rütten und Loening, Frankfurt am Main. 1924.
(2) Parcus u. Cie, München. 1923.



Digitized by Google

Dort wo Himmel und Erde innig vertraut,
Vater und Mutter gleich zu einander sich neigen
Über dem Kinde Heimat und liebend sich halten und schweigen.

Il est vrai, il n'y a pas partout des

Alpenböden, weit, und junihell gedehnt

mais M. Weinhandl insiste surtout sur l'idée universelle de Heimat tout en aimant la sienne d'une extrême ardeur. Heimat ist Wunder : Voici le secret de sa poésie.

Denn es gibt nur Wunder auf der Welt.
Ob sich Blütenstaub zu Leben dichtet,
Ob ein Kind den Blick zur Mutter richtet,
Ob den Tod ein Menschengeist vernichtet,
Der dem Gottgeheimnis sich vermählt :
Immer knien wir auf der Himmelswiese
Wie der erste Mensch im Paradiese.

ou encore :

Es gibt nur *eine* grosse gute Erde,
Von einem blauen Wundern überspannt,
Und dieses Wundern heiss ich Heimatland.

ou enfin :

Bist nicht auch du durch und durch heiliges Heimatwerk ?
Die ganze Heimat schuf dich, will dich, trägt dich zu Berg.

On pourrait citer bien d'autres beautés dans ce volume de vers qui en est tout rempli. De la très belle poésie « Peter Rosegger » nous ne pouvons dire que ceci : Pour pouvoir parler de Peter Rosegger, il faut avoir lu « die Steiermark » de M. Weinhandl. Et pour pouvoir comprendre la musique de Schubert, telle qu'il l'a entendue lui-même, il faut avoir lu *die Graz*, deuxième partie de la *Steiermark*. L'attachement au pays se reflétant dans la poésie de M. Weinhandl, atteint son plus haut degré en cette croyance infaillible : que la montagne du Gral a touché la terre de la « Steiermark ».

Nous estimons que le petit et joli volume de poésies, *Frau Minne*, de **Ludwig Zöller** (1) a paru à une date antérieure à celle de *Djuna und neue Gedichte* mentionnée ici même (2), car les poésies de la deuxième partie (lyrischer Anhang) sont assez faibles, ou plutôt « hübsch ». Nous admettons donc que cette collection contient les premiers essais du poète. La première partie, par contre, celle qui porte comme sous-titre : *Ein Bild aus Kreuznachs Vergangenheit* », veut être une idylle et peut-être l'est-elle aussi. En tout cas, la poésie est d'un ton très populaire. Et il

(1) Fr. Lehmann, Zweibrücken, s. d.
(2) *Revue Germanique*, octobre 1923, p. 434.

Digitized by Google

est certain que le petit recueil lui-même est destiné à être un jour assez populaire dans les environs de Kreuznach. Nous sommes persuadé que Zöller n'avait pas d'autre ambition.

Les ambitions de **Hans Bauer** sont plus hautes quand il donne à son *Bunte Falter* (1) le sous-titre : Ein lyrisches Brevier für Damen. La question était pour nous de savoir si H. Bauer veut dire für Damen ou für Frauen ?

Pour trancher la question, nous avons donné le petit et coquet volume à une « Dame ». Elle nous répondit : La poésie n'est pas assez piquante pour Damen.... elle est plutôt pour Frauen »... Nous nous sommes donc adressé à une Frau. Elle a lu le volume, l'a même goûté. Voici sa réponse : « Ni trop de douleur, ni trop de joie, poésie pure sans problèmes accablants : plutôt pour « Damen »..... Nous étions donc peu renseigné et il fallut nous résigner à lire pour toutes les deux. Bréviaire est peut-être un nom un peu trop ambitieux. Mais nous croyons que le petit recueil trouvera une place dans la bibliothèque intime qui contiendra les livres-amis auxquels on s'adresse aux instants de recueillement, à une heure où l'on se souvient, où l'on oublie, où, dans le silence, on entend « tief-tonig Abendglocken gehn ». L'amour dans ce lyrisme n'est pas serein, il n'a pas non plus ce feu qui ravage, cette flamme qui dévore. C'est plutôt la douce et mélancolique chaleur du printemps, avec, parfois, une note de langueur, ou un nuage au ciel radieux qui donne un frisson parce qu'il rappelle l'automne et son soleil fatigué. Die roten Beeren, der Tod... Bunte Falter... des papillons vivent au soleil, ils ne se risquent pas dans les sphères où les rayons brûleraient leurs ailes. Ils se posent sur une fleur et s'envolent pour aller puiser un peu de douceur dans une autre, sans écraser, sans briser l'une, sans vouloir pénétrer jusqu'au fond de l'autre. Ce sont les : Bunte Falter von des Dichters Hand in geweihten Stunden eingefangen und in diese Blätter eingespannt.

Deux volumes de **Rainer Maria Rilke** ont paru en 1923 : *Sonette an Orpheus* et *Duineser Elegien* (2). Nous jugeons inutile de définir l'art de Rilke. Tous connaissent bien celui qui connaissait le mieux le grand Français Rodin. Les élégies que Rilke nous donne sont de la musique pure, donc de l'art parfait. Cette poésie est incomparable. Le poète est dans ces élégies le spectateur de la vie, et dans la vie il voit la musique.

« Zuschauer, immer, überall ».

Voir, contempler la vie intérieure, voilà le secret de la musique rilkéenne.

« Nirgends, Geliebte, wird die Welt sein, als innen.

(1) Amalthea-Verlag, Zürich, Leipzig, Wien, 1923.
(2) Insel-Verlag, Leipzig. Nous recevons à la toute dernière minute le premier volume « *Sonette an Orpheus* ». Nous sommes obligé d'en renvoyer la critique à la Revue de l'année prochaine.

Digitized by Google

Et le centre de cette vie avec ses mystères : naissance et mort, c'est Dieu. Pour Hoffmannsthal, le centre de sa poésie (Hoffmannsthal est plus lyrique que dramatique) est l'art ; pour Stefan George, c'est la force intérieure, dominatrice ; pour Verhaeren, la culture ; pour Richard Dehmel, l'amour, l'Eros ; pour Rilke, c'est Dieu. Depuis Rilke, on reparle de Dieu dans la poésie.

Ich kreise um Gott, um den uralten Turm.

Citons encore un passage de la septième élégie (il y en a dix dans le volume).

... Und vor sich den Sommer.
Nicht nur die Morgen alle des Sommers, nicht nur
Wie sie sich wandeln in Tag und strahlen vor Anfang.
Nicht nur die Tage, die zart sind um Blumen, und oben,
Um die gestalteten Bäume, stark und gewaltig.
Nicht nur die Andacht dieser entfalteten Kräfte,
Nicht nur die Wege, nicht nur die Wiesen im Abend,
Nicht nur, nach spätem Gewitter, das atmende Klarsein,
Nicht nur der nahende Schlaf und ein Ahnen, abends...
Sondern die Nächte. Sondern die hohen, des Sommers,
Nächte, sondern die Sterne, die Sterne der Erde.
O, einst tot sein und wissen unendlich,
Alle die Sterne : denn wie, wie, wie sie vergessen.

**Hans Karl Vogel** ne pouvait pas oublier les étoiles, lorsqu'il écrivit *Herbst-Reigen* (1). Il est vrai qu'elles étaient un peu haut et il n'arrivait pas jusqu'à elles. Mais cette poésie est distinguée entre d'autres par une profonde idée métaphysique qui pose des problèmes de l'éternel retour ou de la mort comme « fin finale » Nous y trouvons même le nom de Bouddha. La langue est fort belle dans les vers libres. Ici l'auteur atteint un rythme parfait.

Du kamst mit einem dunkelwarmen Blick
Aus sternenhellen Tropennächten.
Und als du kamst da war ein Flüstern rings.
Am dunklen Samt des Himmels aber
War ein heller Stern erwacht.

Mais est-ce bien ici le lieu de s'en prendre aux critiques ? Si l'on veut attaquer les critiques il faut le faire congrûment. Il y en a qui se fâchent et d'autres qui rient. Les premiers sont les moins dangereux, car parlant beaucoup, ils vous offrent une discussion fructueuse, les seconds disent peu et leurs quelques mots sont malicieux. Ne répondons pas. Disons plutôt que Hans Karl Vogel arrive dans ses rythmes à nous donner de beaux vers d'un grand charme musical.

(1) W. Härtel u. Co. Nachf. Leipzig. 1923.

Digitized by Google

Quand **Ulrich Wilhelm Züricher** appelle ses poésies *Wegspuren* (1), c'est qu'il veut nous donner des points de repère sur cette longue route de la vie humaine. La route est peuplée d'une foule agitée et fiévreuse. Mais quelques-uns s'arrêtent en chemin, las de la course folle. Züricher a mis des points de repère pour que ces derniers se retrouvent. Il aime la vie, il a foi en elle (Lebensbejahung). La douleur ne sert qu'à donner de la profondeur, de la joie, « dass des Grames Wucht gibt Tiefgang dem Sonnentag ». Il sait se replier sur lui-même pour écouter cette voix intérieure qui lui fait trouver des accents touchants pour conduire les autres à l'écart, dans le silence d'eux-mêmes et de la nature :

Hier abseits vom Weltgetriebe,
Wächst dir wieder warme Liebe,
Hörst du leis durch Zeit und Streit
Stimmen aus der Ewigkeit.

Puis nous entendons encore les voix des prophètes, des « grands initiés » qui rappellent à l'humanité la voie qu'elle doit suivre, Platon, Montaigne, Nietzsche, Byron, Shakespeare, Léonard de Vinci, Gœthe, Sophokle, Homère, Michel-Ange et surtout le Christ, qui est lui-même la voie, pour ne citer que les plus grands. Cette partie du livre est très bonne, très forte. Et enfin le point de repère qui attirera deux âmes cherchant la même route et guidées par la lumière suprême : l'amour. Elles aussi, elles trouvent le but : l'Eternité. On sent que le poète puise dans son âme, que « es herzentwachsene Worte sind », aussi ces mots trouveront-ils un chemin, le chemin du cœur des lecteurs. Et c'est alors que le poète aura atteint son but :

Hilfst du vielleicht, dass besser
Sie ihrer Seele trauen.

Le Phaïdon-Verlag nous envoie *Lieder Zweier Liebenden* de **Léopold Friedrich Gunther von Goeckingk** (2), un grand volume de vers de deux amoureux.

Vor meinem Spiegel stand ich früh,
Hielt Musterung der Locken, zog vor allen
Die Nadeln aus, dass auf die Schultern sie
Wie Bäch' herab von Felsen fallen.

Die schönste sucht ich dir heraus,
Ich schnitt sie ab mit deiner Bilderscheere,
Und weinend stiess ich da den Seufzer aus :
Ach dass es eine Krone wäre.

Doch so-nur eine Locke, Freund.
Die nicht verdient, dass sie hinauf sich schwinge,
Wo hell das Haar von Berenicen scheint,
Noch dass ein Dichter sie besinge.

(1) Ernst Bircher, Bern u Leipzig. 1923. 4.50 frs.
(2) Phaidon-Verlag, Wien 6, s. d.

Digitized by Google

Ne dirait-on pas que c'est Marguerite qui parle dans *Faust ?* Reconnaissez-vous cette langue toute franchise et cette forte cadence ? Reconnaissez-vous ce ton de poésie dialoguée par deux amoureux, poésie qui tend à magnifier la plus petite chose, la plus petite bagatelle ? Reconnaissez-vous vos propres vœux d'amoureux formulés sur le thème ancien ?

Könnt ich mich zum Raben machen,
Über Flusse Berg und Tal
Flög ich täglich zwanzigmal,
Rief an deinem Fenster leise, etc.
Könnt ich mich zum Rehe machen, etc.
Könnt ich mich zum Karpfen machen, etc.

Ce qui peut-être nous montre tout à découvert l'intention du poète c'est l'aspect extérieur du volume. L'éditeur nous a présenté un ouvrage luxeusement relié en parchemin, imprimé sur du très joli papier avec de très beaux caractères. Tout comme si les amoureux eux-mêmes avaient recueilli et écrit soigneusement leurs vers pour nous dire et pour se dire à eux-mêmes que leur poésie seule mérite d'être recueillie et imprimée. La lecture des « vers amoureux » dans ce livre digne d'eux procure une heure véritablement délicieuse.

Mais notre plus grande joie a été de savourer des aphorismes *Ruhe auf der Flucht* von **Ludwig Goldscheider** (1), volume que le même éditeur a présenté avec le même soin et un goût vraiment rare. Une critique de ces aphorismes ne serait possible qu'en aphorismes. Mais nous aurions peur de profaner ces phrases écrites avec une plume d'or, et nous préférons donner quelques exemples tirés des quatre groupes que nous avons pu distinguer :

Partie art et artistes :

Der Künstler ist nicht der Handelnde sondern der Ort der Handlung. Der Lyriker soll das Fenster öffnen, wenn er schreibt, der Epiker soll es schliessen.

— Jedes Gedicht hat sein eigenes Gethsemane...

— Der Klassiker sieht die Welt als einen grossen Menschen, der Gotiker den Menschen als eine kleine Welt.

Partie Eros et problème sexuel :

— Der circulus vitiosus der Schöpfung beruht auf der Geschlechtlichkeit. Der Sexuelle ist Realist, der Erotiker ist Skeptiker.

— Man könnte den Stundenzeiger den männlichen, und den Minutenzeiger den weiblichen nennen.

(1) Phaidon-Verlag, Wien 6, 1924.

Digitized by Google

Partie espace-unité, univers-temps, corps et âme :

— Raum verhält sich zu Zeit, wie Farbe zu Licht.

— Der Geist bewegt sich in der Zeit, der Körper im Raume. Die Zeit ist für den Geist Raum, der Raum für den Körper Zeit.

— Philosophie erkennt in allem Du ein ins Weite gerücktes Ich. Religion in allem Ich ein ins Nahe gerücktes Du.

Partie lumière et couleur, lumière graduée et divine :

— Das Vollkommene ist einfach. Erst gebrochen glänzt das Licht in sieben Farben.

— Welt ist die ironische Selbstdarstellung Gottes.....

***

En regard des œuvres purement lyriques, le *lyrisme religieux* est fortement représenté par quatre poètes, tous bien connus.

Le programme s'ouvre par la *Symphonie des Einsamen* de **E. G. Freiherrn v. Hünefeld** (1), mince volume, très mince, mais très substantiel. « Als das Schweigen erbarmungslos die Mauern um seines Wesens Sein baute », c'est alors que l'auteur a entendu dans son âme cette harmonie, prouvant une croyance religieuse ferme et ardente. Cette ardeur se traduit dans les vers, de sorte que de l'« Introduktion » et l'« Andante » jusqu'au « Finale », nous sentons vibrer en nous tous les sons de la symphonie.

Der Funke, den Du schenktest, ward zur Flamme
In Leid und Einsamkeit ward ich : Dein Kind.
So segne mich, dass wir von einem Stamme,
Von einem Odem unzertrennbar sind.

**Friedrich Baltzer** vit aux Etats-Unis (Farina). Sa poésie *Zum Feierabend* (2) est l'expression de la grande nostalgie de la Heimat. Pas de langue extraordinaire, artificielle, qui vise à l'effet ; non, ce sont des cris de Sehnsucht mêlés de pensées religieuses et d'amour. Le tout en une forme simple et belle. Malgré les beautés du nouveau continent, malgré la poésie que ce pays offre lui aussi, celui qui est étranger ne pourra jamais se consoler

Weil diesem Land die Brunnenstube fehlt,
Daraus der vollste Quell (Poesie) sich bricht,
Sie heisst Gemüt - die neue Welt hats nicht.

Sa vie, son effort auront été vains, il sera oublié bientôt :

Umsonst war all mein Streben hier.
Es wird mit mir vergessen sein.

(1) Selbst-Verlag s. d.
(2) Buchhandlung des Waisenhauses. Halle a. d. S. 1922. 2 m. et 4 m.

Digitized by Google

Dans la poésie de son pays il se construit un autel, il y priera tous les jours et toutes les nuits, les longues nuits. Ce sont ces prières que nous trouvons dans cet humble recueil.

Un autre volume nous apporte aussi des prières journalières. C'est **Reinhold Braun** (1), le poète et rédacteur de *Sonntagsfeier*, qui, pour les méditations journalières, a écrit son *Morgenbuch* (2). Ouvrons au hasard la poésie destinée à ce jour, 20 mai, où nous écrivons ces lignes :

Auf, und sei Morgenklingen
Und feierliches Licht
Und Lerchenflügelschwingen
Und betendes Gedicht.

Und atemleise lausche
Zu Gott dich aus der Zeit.
Doch dann sei Strom und rausche
Licht-Weltlebendigkeit.

Le poète-philosophe traite dans ses Sprüche tout ce qui pourrait émouvoir notre âme dans la journée. Il nous demande de forger notre « Selbstvertrauen » qui nous donne « ein königliches Lächeln ». Erleben und erlieben will er sich die Tage. Sa philosophie : liberté n'est pas un état, mais c'est de la vie ; sa religion : Alle Religionen münden schliesslich in das eine : Guten Willens sein. Savamment un critique allemand dit à propos de ce très joli « recueil de recueillement » :

Das ganze ist ein Buch der sieghaften Kraft, der köstlichen Lebensbejahung. Es ist wie eine Lichtinsel in einem dunkeln Meere.

Le livre est écrit pour ceux qui trouvent que toute journée nouvelle est une nouvelle vie.

Nous ne voudrions le savoir qu'en des mains pures,
Car d'autres mains en souilleraient la couverture.

Nous venions de chanter la Passion selon Saint Mathieu de Bach (dont l'exécution annuelle du Vendredi-Saint à Strasbourg a une célébrité européenne), quand nous avons trouvé *Witterungen der Seele* de **Ernst Thrasolt** (3), et avec ce livre l'harmonie religieuse vibrante en nous a trouvé son accord final. A vrai dire, le lyrisme de Thrasolt est moins religieux que profond. C'est que depuis Rilke on a osé recommencer à prononcer ce nom : Dieu. Et une fois que le nom fut revenu, retrouvé, on a recherché Dieu lui-même. Et quand on a cru avoir trouvé Dieu, on s'est aperçu qu'il était ce qu'on appelle la douleur. Pourquoi la douleur ? Parce que nous nous sommes séparés de lui. C'est ici le point de

(1) Sonntagsfeier.... Dresden. N° 23.
(2) Alfred Unger, Berlin, 1922. 3 M. et 4.50 M.
(3) Vier Quellen Verlag, Leipzig. s. d.

Digitized by Google

départ de la poésie de Thrasolt. Il nous fait entendre des chants que nous voudrions appeler de nouveaux psaumes.

Ich wag es kaum und heb nur halb den Blick,
Was im Gesichte dir geschrieben sei :
Das Aug' steht dir voll Tränen hell und dick,
Und Gott, o Gott, du siehst an mir vorbei...
... schenk mir nur wieder einen Blick, sieh mich doch wieder an

ou plus loin encore un psaume :

Ich wüsst nicht, was ich noch Elenderes fände
Als mich und wenn ich ewig auf der Suche stände.
Ich hab' nichts, nichts, als ungemessene Liebe.
Zu all' den Armen, Kranken, Wunden, Blossen,
Die Schwielen an den harten Händen tragen.
Ja; Liebe, die mit jedem Tage neu beginnt...

Tout le livre est pénétré d'un atome de l'éternité. Nous sommes absolument persuadé que derrière cette œuvre il y a une personnalité d'une extrême valeur morale et ayant une conception haute autant qu'originale de l'humanité. En lisant ces psaumes on voit à travers le livre transparaître le leitmotiv : Seele comme une fleur subtile et éternelle.

***

Dans le grand nombre de volumes épars sur notre table, nous découvrons deux petites brochures à bandes criardes. Nous ne nous sommes pas trompé : c'est le dadaïsme avec son tapage. On ne pouvait heureusement pas venir dans notre cabinet de travail et tirer à blanc pour attirer notre attention (manière de propagande employée à Zurich lors de la naissance du dadaïsme). On a donc mis des bandes qui contiennent tout ce que l'auteur n'a pas mis dans le livre. Heureuse idée qui nous tire d'embarras. Bien que nous soyons au courant du mouvement dadaïste, nous n'en pouvons, ou voulons, rien dire, il faudrait changer d'âme. Les deux brochures sont éditées en 1924. Nous les annonçons quand même dans cette Revue, de peur que la tombe du dadaïsme ne soit fermée l'année prochaine. Car le dadaïsme est mort. On pourrait, il est vrai, objecter qu'il n'a jamais vécu. Mais vraiment après Kurt Schwitters (*Anna Blume*), on ne peut plus rien faire qui ait quelque valeur dans le genre dadaïste. On nous permettra de citer l'opinion de Philippe Soupault (le dadaïste français, qui, depuis. a dit adieu à l'école amie du scandale dans son roman *Le bon Apôtre*) (1) : « Scandaliser ! Pourquoi ne pas avouer enfin que nous avons passionnément aimé le scandale? Il fut une raison d'exister. L'époque était mal choisie, mais nous ne cherchions pas à réussir. Nous voulions scandaliser et nous scandalisions. C'est une joie

(1) Editeur Simon Kra, Paris.

Digitized by Google

très fine ». Est-il besoin d'en dire davantage ? Revenons à nos brochures de **Kurt Liebmann** : *Schräg geöffnet* (1) et *Kreuzigung*. La première contient des ... poésies. Sur la bande verte on parle de rythme, de Schau, de Kern des Geschehens. On arrive même à dire : « das wesenhafte Wort des Werkes ist der tiefste Ausdruck für das kosmische Geschehen ». Le sous-titre est Kreis Gedichte. Il est vrai que nous tournions presque en « cercle » en les lisant. C'est peut-être l'effet voulu. Pour en rendre compte — nous le répétons — il faudrait changer notre âme qui est humaine.

Il n'en est pas tout à fait de même de la deuxième brochure : *Kreuzigung* (2) qui est en prose. La bande parle de mystère de l'amour, de retour éternel et même elle fait allusion à Grünewald. Etant né à l'ombre de l'autel de Grünewald, près de Colmar en Alsace, nous nous permettons de demander qu'on n'abuse pas de ce grand nom. *Kreuzigung* est écrit en langue dadaïste (langue morte). Mais quand le drame de cet amour mystérieux est engagé, on a l'impression que la langue dadaïste n'a plus suffi à l'auteur, car il a employé une belle prose pure et rythmée pour exprimer les idées les plus profondes. Dans cette œuvre plus qu'ailleurs on voit que la langue dadaïste est trop imparfaite pour exprimer une idée profonde. Cette langue perverse n'est employée qu'aux endroits où il s'agissait de rendre une idée perverse. Des exemples :

> Sie tasten sich durch die Nacht zurück. Von der Ahnung eines Urerlebnisses, zu dem sie beide auserwählt, lodernd erfüllt.

Cette langue est belle, très belle même. En général, cette deuxième brochure, qui n'est pas dépourvue d'une certaine originalité, nous montre d'une façon très intéressante le retour d'un dadaïste à la forme non pas conventionnelle (ce que nous ne désirerions nullement), mais à la forme naturelle. Car cette langue « hyper-moderne » nous a toujours fait l'impression d'une barrière grinçante dressée devant l'art.

**J. R. Becher** ne nous est plus inconnu. Il nous a été donné comme exemple de l'application du principe de l'art pour l'art dans ses « schizophrene Verse ». Et nous sommes amené à le croire. *Um Gott* nous a montré en J. R. Becher un poète qui fraie un chemin, et encore n'est-ce que *son* chemin, il ne l'a guère montré à d'autres. Mais c'est beaucoup que de pouvoir dire d'un poète qu'il a trouvé son chemin, lui tout seul. Cette année il nous donne *Verklärung* (3) Hymne. Naturellement, il nous défendrait de comparer cet Hymne à Hölderlin, dont il diffère essentiellement. Au lieu d'élever son âme à la hauteur de l'univers, il arrache l'univers pour le faire entrer en lui-même. On a quelquefois l'impression que son intention serait d'embrasser l'univers en une seule expression, mais il n'en trouve pas qui ne lui semble trop faible. Ich durchraufe den

(1) Verlag Karl Rauch, Dessau. 1924.
(2) Même éditeur.
(3) Verlag Die Schmiede, Berlin. 1922.

Digitized by Google

Himmel mit würgenden Händen, ich tilge den Stern in meinem Gesicht, Donnerstürze zerschlagen mein Ohr, etc. Sa poésie — qu'il nous le pardonne, mais il faut être sincère avant tout — nous semble être parfois « poetische Raserei ». Quelqu'un l'a comparé à un chevalier apocalyptique, non sans raison ; mais souvent son cheval se perd et le chevalier reste seul. Voyez vous-même :

Der Himmel ist hart — und mit Gerippen geheizt : o du
Schöner Sommer der Welt. Flüssige
Kohle war auch ein Getränk
Unterirdisch.
Scharr dich ein in ein Grab: Melke
An den Eutern der Erde. Schimmelgrün
Leuchtet die Insel des Tags. Ich
Tanze nicht. Ich bin das
Grau vom Grau, etc.

Tout est écrit en vers entièrement libres et sans prosodie. Une seule poésie contient une centaine de tableaux qui se succèdent. Nous sommes étonné de voir à la fin du volume que le poète a su se maîtriser en faisant des sonnets. Son langage devient alors ce que nous pouvons appeler abordable et parfois beau. Pour ne pas être injuste, citons quatre vers d'un sonnet :

Was war dies anders als ein Tag und Nacht
Unruhig Kreisen um die eine Flamme —
Wenn du vom Menschen forderst : sei entfacht,
So höre nicht was dich berät: « Verdamme », etc.

Sous le No. 153 de la collection « Die Silbergäule », Paul Steegemann a édité « *Die Idyllen um Sylphe* » de **Ossip Kalenter** (1) un petit recueil de poésies très curieuses de deux quatrains très brefs. Mais malgré cette brièveté, les idylles n'en sont ni moins belles, ni moins curieuses. On en jugera d'après deux exemples :

Der Nachtwind hängt
Erhängt im Geäst.
Die Sterne klirren.
Der Felsen kracht.

Die Sterne
Trinken den Mond.
Die Gletscher
Dunkeln.

Wir schlummern
In der dunklen Ruh.
Die Erde ist
Unser liebes Grab.

Wir fahren am
Hartgefrornen Himmel
Rasend
Ins Nichts.

O. Kalenter est l'auteur des anecdotes : *Der intime Balzac*, *Das goldene Dresden*, *Der seriöse Spaziergang*, et d'autres encore. Nous regret-

(1) Paul Steegemann, Hannover u. Leipzig... 1922.

Digitized by Google

tons que l'éditeur ne nous ait envoyé qu'un seul recueil cette année, et nous nous voyons obligé de remettre à la prochaine Revue un petit aperçu de la très originale collection des « Silbergäule ».

Nous avons réuni dans un seul et même groupe dadaïsme, J. R. Becher et la collection des *Silbergäule* pour indiquer qu'il y a ici trois moments très curieux et caractéristiques, qui ont trouvé leur place dans la poésie allemande moderne, et avec lesquels l'histoire littéraire doit compter.

***

Deux volumes intitulés « Deutschland ». Tous les deux nous arrivent de pays non allemand ; l'un de Constance, l'autre d'au delà, de la nouvelle frontière tchécoslovaque. **Karl Bröger** donne *Deutschland* (1) ein lyrischer Gesang in drei Kreisen. Ces trois cycles sont : das Land, die Fabrik, die Gemeinschaft. — Rien de chauvin : l'Allemagne nouvelle telle que le poète la désire. Morgensonne lächelt auf das Land quand le poète chante le premier cycle, jedem Schatten ist er nah verwandt, jedes Leuchten nimmt ihn ganz zu eignen.

Land, mein Land, wie leb' ich tief aus dir.
Löst sich doch kein Hauch von diesen Lungen,
Den du nicht vorher und jetzt und hier
Erst mit deinem Hauche hast durchdrungen.

Cet exemple suffit à prouver que c'est l'amour tout pur qui a inspiré ces vers, que le recueil devrait s'appeler, *Mein Land*, ou encore « *Liebe und Sorge um mein Land* ». La « Sorge » paraît dans le cycle suivant. Le poète reproche à son pays de tuer systématiquement par la fabrique, par l'industrie de la ville, l'âme aimée par lui. La fabrique a chassé l'âme des villes. Beaucoup d'auteurs, depuis 1918, ont protesté contre « die grosse Megäre Stadt ». Nous rappelons Paul Zech, nous rappelons Rilke qui, le premier, avant 1918, a osé exprimer tout haut cette idée si juste. Nous rappelons Claus Reinbolt qui écrit dans *Profundia* : « Paris, du schwarze Nachtstadt, Krebs am Körper Menschheit ». Pourrait-on mieux que Bröger exprimer tout le dédain pour ce meurtre de l'âme de la ville :

Tage tauchen russig zum Schacht ;
Nächte prahlen in kranker Pracht ;
Herz verrostet, Hirn verschimmelt ;
Raum schrumpft ein, Zeit ist enthimmelt.
Stadt frisst Natur
Und krümmt sich voll Gier
Nach Heide, Wald, Weiher, Flur,
Verfolgt ihre Spur,
Ein heulendes Tier,

(1) Oskar Wöhrle, Konstanz... 1923.

Digitized by Google

Das schlingt und schluckt,
An die Erde geschmiegt
Zum Sprung sich duckt
Und lauernd liegt,
Grell von Lichtern umzuckt...., etc.

Plus loin Bröger nous donne l'image du matin gris et plein de tristesses, flânant autour de la fabrique et traînant derrière lui un sac rempli de chagrins et de peines. Les cheminées sont les bras qui se tendent vers l'univers, implorant la grâce du ciel. Nous nous rappelons ici un passage tiré d'un livre de guerre de Ludwig Ganghofer et contenant à peu près cette idée : Ich sehe dieses deutsche werktätige Volk. Und Gott fragt : wo bist du deutsches arbeitsames Volk ? Da hebt ein Kamin sich auf gleich einem Finger : Hier bin ich, etc. Le livre de Bröger nous révèle d'autres idées infiniment plus belles. Pour montrer toute la beauté du cycle : *Land* il faudrait le citer en entier. Tous ceux qui avec nous croient que l'âme de la ville est tuée par la fabrique, nous les engageons à lire les beaux vers de Bröger :

Sonntag trägt blütenweisses Gewand
Feierlich über andächtig knieendes Land.
Himmel und Erde hüllt er in fleckenlose Pracht,
Alle Menschen und Häuser hat er festlich froh gemacht.
Nur die dunklen Fabriken noch russig abseits stehn,
Weigern sich mürrisch, die fromme Wallfahrt mitzugehn,
Schreiten in öligen Kitteln die stillen Stunden entlang,
Kreischen und gröhlen rauhen Werkelstagsgesang.
Sonntag wiegt sich in Bäumen und hat die Stille lieb.
Die Fabriken zetern und schelten : Tagedieb.
Wenn nicht Arbeit sie füllt, ist ein leeres Gefäss die Zeit.
Sollst uns die Stunden nicht stehlen, du Narr im Feierkleid.

**Robert Hohlbaum** dans sa *Sonettenfolge* a vu *Deutschland* (1) d'un autre point de vue. Cette « suite de sonnets » embrasse toute l'histoire de l'Allemagne : son art, sa littérature, son histoire politique même. Citons quelques titres : *Wittekind*, *Canossa*, *Kreuzzug*, *Herr Walther*, *Meister Eckkard*, *Hus*, *Raubritter*, *Luther*, *Meistersinger*, *Renaissance*, *Schillers Flucht*, 1813, *Romantik*, *Eichendorff*, *Schubert*, 1848, *Weimar*, *Maschinen*, *Heimat*. « Chaque sonnet est accompagné d'une gravure de Karl Alexander Wilke. Ces gravures qui illustrent les époques correspondantes sont de main de maître et figurent dignement à côté des sonnets. Les sonnets de ce livre sont destinés à prendre place parmi les ouvrages classiques. Les derniers vers de *Schillers Flucht* sont saisissants :

Wer da... — ein Bajonett im Mondenschein.
Pass, — Name, — Stand ? Der Torwart bucht es ein.
Wohin die Fahrt ? — In die Unsterblichkeit...

(1) Gebr. Stiepel, Reichenberg, 1923.

Digitized by Google

Par quelques expressions frappantes et quelques mots habilement placés, chaque sonnet représente l'image en raccourci mais absolument claire de l'histoire de la civilisation allemande, sans qu'aucune idée chauvine trouble la joie du lecteur.

Voici le sonnet intitulé : Weimar :

Mit frommem Schauder nahe, Wandersmann,
Wie einst der Grieche nahte heil' gen Hain.
Vor dir hat sich der Himmel aufgetan,
Prüfe dich still, ob du vom Bösen rein.

Trankest du nie vom falschen Geisteswein,
Schlug nie dich fremde Afterkunst in Bann ?
Prüfe dich, ob in Stunden, dumpf und klein,
Dir nicht des Kniees süsse Kraft zerrann.

« Unrein war ich, hab' eklen Trank geschlürft,
In leeren Stunden Taubgestein geschürft,
Und tausendmal verriet ich Euch. Allein

ich war ein Mensch, und das heisst Kämpfer sein ».
« Ein Mensch wie wir. Tritt ein ins Menschenhaus,
Bruder und ruh an unsrem Herzen aus ».

***

Arrivons à la poésie épique. L'année 1923 est marquée par une œuvre très importante : *Das Kaiserepos* von **Paul Ernst** (1), dont nous avons vu paraître la première partie si longtemps attendue et préparée. Nous avions lu la préface qui n'est pas contenue dans le présent volume, mais qui a été publiée par le *Türmer* (2). Au premier abord nous fûmes étonné de voir qu'un gros volume de 361 pages in-8° constituait la première partie seulement de l'œuvre. De plus toute l'épopée est écrite en vers classiques usités dans le drame allemand. En vérité cette masse de vers peut, à la longue, fatiguer, car on n'a plus l'habitude aujourd'hui de lire un poème épique de cette étendue. Mais l'œuvre entière est heureusement divisée en chaînons dont chacun contient cette idée centrale et profonde que nous avons l'habitude de trouver chez Ernst : « faire pénétrer le lecteur dans le monde du poète et lui découvrir sa conception originale : le poète et le roi. Ceci apparaît surtout dans le deuxième chant : Der Jüngling und der Tod ».

Ceux-là seuls apprécieront l'œuvre d'Ernst dans toute son étendue qui sont arrivés à pénétrer dans ses idées, qui sont, à franchement parler, entrés dans son empire poétique, car Ernst, avec ce chant, a écrit en même temps son *Kaisertum in der Dichtung*. Il est évidemment impossible

(1) Verlag der Hochschulbuchhandlung Max Hueber, München. 1923.
(2) *Türmer*, September 1922.

Digitized by Google

d'indiquer ici le sommaire du livre. Pour ceux qui cherchent une idée directrice, indiquons les chants de cette première partie : *Der Ahn*, *Der Jüngling und der Tod*, *Der Tod der Ahnfrau*, *Herzog Wittekind*, *Ludwig das Kind und Konrad von Franken*, *König Heinrichs Jugend*, *Eliduc*, *Heinrich der Vogler*, *Ottos Jugendliebe und erste Königsjahre*, *Der Rammelsberg*, *Byzanz und Ottos Tod*.

**Alfons Paquet** : *Drei Balladen* (1). Nous n'avons reçu malheureusement qu'un recueil de ballades. Nous disons malheureusement, car c'est un fait prouvé que les deux formes de poésie qui se prêtent le mieux à l'allemand sont la ballade et l'hymne. Nous n'avons lu de Paquet que son roman *Kamerad Fleming* ainsi que *Held Namenlos*. Nous pouvons dire de son art ce qu'il dit lui-même à la fin de son *Kometengedicht*... « Grosse Kunst erzeugt die Sehenswerten Träume und Zuversicht und in den Wissenden Sehnsucht ». L'éditeur des ballades nous annonce pour l'année 1922, six autres volumes de Paquet (à notre avis un peu trop à la fois). En lisant le titre du volume nous avons dû penser — c'est involontaire et naturel — à Bürger et ses ballades et nous avons pu faire une comparaison. En face de Paquet, Bürger reste évidemment le maître de la forme. Les strophes ne sont nulle part d'égale longueur. La première : *Chicago-Ballade*, est la description expressionniste de Chicago. Mais nous pourrions tranquillement dire que c'est la ballade de toute ville ayant un port de mer ou un port fluvial. La deuxième : *Ballade von Georg Fox*, est alors une ballade au véritable sens du mot (exception faite de la forme régulière exigée jusqu'à présent). Ici, nous disons : très belle poésie. Paquet s'élève à la hauteur de Liliencron, Droste, Fontane, Grün, Lenau, etc., en tant qu'auteur de ballades. Un exemple ne suffit pas à donner le sens de la ballade entière, mais contient néanmoins une belle idée centrale :

Wann draussen immer die stürmische Welt
Am lautesten schreit und am wildesten bellt,
Will ein Christus über die Flut.

La troisième : *die Botschaft an den Rhein*, n'est pas une ballade, elle est un hymne au Rhin et, en tant qu'hymne, elle est très belle. Des souvenirs historiques alternent avec des paroles prophétiques. Le Rhin est appelé d'une façon peut-être inimitable :

« Eingegrabene Rune...
Mit dem magischen Wort des Reinen, des Rinnenden
Und der grünen Uferreihn »...

***

Aujourd'hui, comme par le passé, et davantage encore, la France voudra accueillir avec une faveur toute particulière les œuvres d'Alsa-

(1) Drei Masken Verlag, München, 1922.

Digitized by Google

ciens, même de ceux qui écrivent en allemand. C'est avec cette confiance que nous présentons ici deux poètes alsaciens parmi ceux dont le jeune éditeur Joseph Heissler, de Strasbourg, se fait l'appui. L'idée de l'éditeur est de se détacher des frontières régionales et de publier toute œuvre apte à être classée dans la poésie européenne. Ce projet mérite les encouragements de tous ceux qui s'intéressent à l'Alsace.

La contemplation de la nature sous ses différentes formes a fait de **Raymond Buchert** dans *Die singende Flamme* (1) un adorateur des plus petites choses de cette terre. Buchert est un poète qui, aussi bien dans le gazouillement de la rivière rapide que dans les murmures des feuilles d'automne, voit une solution du problème éternel de l'homme et de sa destinée. Il emploie tout son talent à nous parler de jardins en fleurs, de jeux d'enfants et de femmes délicieuses, « femmes de printemps ». Pour lui il n'existe aucun problème d'ordre purement cérébral et toutes ses visions poétiques gravitent autour de l'affection sincère, véhémente parfois, que lui a vouée une noble âme féminine

Du bist wie früher Frühlingswind,
Der Sonne spendet oder Regen,...
Die Blumen, die verborgen blühn,
Die Keime, die schon heimlich schwellen,
Sie lassen mich nicht weiterziehn...
Ich sehe fern die sonnenhellen
Gelände deiner Sehnsucht glühn
Die will ich fruchtbringend bestellen.

Buchert cherche à réconcilier la nature avec les hommes et les hommes entre eux, et à découvrir l'harmonie profonde qui existe dans le monde extérieur et le monde humain.

Das ist das ewig unerlöste Suchen,
Das unter tausend vielleicht einen brennt :
Dass von allen ob sie beten oder fluchen,
Keiner diese grosse Brücke kennt,
Und dass von diesen tausend diesem Einen
Das Leben seine tiefsten Stunden zugewandt,
Und dass er dennoch wie im Wüstenland,
Nichts anders als ein Stein ist unter Steinen.

Formé sous l'influence de René Schikele, qui perce ça et là, son style ne manque pourtant pas d'originalité, mais il est certain que ses « Lobsprüche » n'auraient pas été écrits si les vers « Weiss und rot » ne lui avaient point servi de modèle. C'est aussi un éloge auquel un poète ne pourra pas refuser son approbation.

Un autre poète alsacien, **Georges Schaffner,** qui appelle ses « neue

(1) Joseph Heissler, Strasbourg. 1923.

Digitized by Google

Gedichte » *Das ewige Feuer* (1) devrait occuper une des premières places parmi les jeunes poètes alsaciens et ses œuvres mériteraient d'attirer l'attention hors des limites régionales. Schaffner n'est pas encore suffisamment connu et apprécié dans son pays natal. Quand on cherche la cause principale de cette mésestime, on découvre que sa supériorité spirituelle, les charmes intimes de son art sont précisément ce qui le rend moins accessible au grand public. Ce poète aborde les problèmes les plus ardus qui touchent aux origines et aux différentes phases de la civilisation. Mais ce n'est pas par la vigueur cérébrale, telle qu'elle constitue la note caractéristique d'un penseur abstrait, qu'il essaie d'aboutir à une solution, ce sont surtout les sentiments vifs émanant d'un cœur ardent qui donnent à son imagination d'artiste l'élan nécessaire pour se plonger dans les abîmes du passé reculé et de l'univers. Schaffner a surtout réussi dans le domaine du drame. Son œuvre la plus remarquable est la pièce dramatique *die Geopferten* qui a paru avant une autre pièce *der Turm*. Mais même dans son drame, le lyrisme expressionniste occupe une très grande place et son premier recueil poétique *Wiederkehr*, a connu un succès inattendu. De même son nouveau recueil de vers *Das ewige Feuer* fait la preuve qu'il est un poète lyrique supérieur. Sa poésie manifeste tantôt un élan spirituel fougueux, tantôt une tendresse touchante, et elle est presque toujours d'une beauté pure et exquise.

Die Kessel der Erde fliegen auf :
Aus steinernen Herzen schreit das Wunder.
O Seele ausgedorrt im Sand der grauen Mitte.
Der Wurf des Mantels ist Gelächter geworden.
Und frierendes Behagen im Gestrüpp.
Du weisst um alle Schachte des Leibes :
Im Frack des Spielers schrittest du ins Gewölbe,
Du zucktest aus dem Schrei des Mörders,
Aus der Zote Dolch bei Ampeldämmer.
Du bist wie Gott.

Reste à remarquer que les éditions Heissler peuvent servir de modèle aux éditeurs français.

***

Parmi les recueils de morceaux choisis formant des anthologies littéraires, signalons en tout premier lieu le très joli volume *Ruckkehr nach Orplid* (359 p.) (2). Sous-titre : Dichtungen der Zeit, gesammelt und eingeleitet von **Dr. Martin Rockenbach**, un fort beau volume tant par la présentation que par le contenu, et qui se range parmi les meilleures anthologies du temps. Dans cet ouvrage qui embrasse à la fois prose, poésie lyrique et épique, nous trouvons des morceaux choisis de quarante

(1) Joseph Heissler, Strasbourg, 1923.
(2) Fredebeul und Kœnen, Essen, 1924.



Digitized by Google

et un poètes des plus connus et d'autres dont le talent est plein de promesses, Parmi les auteurs classés, citons quelques noms seulement : Gerhart Hauptmann, Hasenclever, Däubler, Döblin, Hesse, Hoffmannsthal, Holz, Jungnickel, Lissauer, Th. Mann, von Molo, Mombert. A dessein l'auteur de l'introduction a omis les trois grands lyriques Rilke, George et Werfel. A eux seuls ils constitueraient une anthologie. Pour donner une idée du travail de Rockenbach, nous ne saurions mieux faire que de reproduire quelques lignes de la préface. Ajoutons que, par son choix, il a pleinement répondu à ses intentions :

« Wir alle suchen nach Orplid. Das Land der reinen Schönheit, das die europäische Jugend des Weltkrieges, erschüttert durch geistige und leibliche Not, gewaltsam auf die Erde herabziehen wollte, entglitt den begehrlichen Händen der Tendenz und Predigt. Orplid lässt sich nicht greifen. Das Zauberwort Orplids heisst « Stille ». Stille ist nicht Leere und nicht nur weiche Zärtlichkeit. Auch in Orplid kann es schüttern, stampfen, dröhnen. Aber Orplids Gewitter steigen aus der Tiefe und tragen Frucht. Zugleich möchte das Buch Kritik üben an der Dichtung des Expressionismus, insofern sie glaubte als Wollen und Predigen, als Aufruf und in Scene gesetzter Leitartikel schon genügen zu können... Wir wollen keine zerrissenen Dichter mehr, die in erster Linie predigen und erst in zweiter Linie gestalten... Dichtung sei Gestalt, massives, sinnliches, abtastbares, fest in sich ruhendes Spiel. Dichtung sei Gestalt der Zeit. Wille zum Leben mit dem Rückgrat der Ehrfurcht zu Gott in einmalig gerundeter Form. Dies ist der Sinn des Sammelbuches « Rückkehr nach Orplid ». Nous répétons : Rockenbach a complètement réussi. En parcourant le fort volume, nous avons entendu comme la mélodie de la chanson lointaine de notre jeunesse :

« Du bist Orplid, mein Land... »

**Stefan Zweig** a publié en un joli volume ses *Gesammelte Gedichte* (1) dont plusieurs sont extraits des deux recueils (épuisés) *Silberne Saite* et *Frühe Kränze*. Le fait que Marianne Bruns, dans le *Kunstwart* (2) ; consacre à cette collection une critique, est déjà la meilleure preuve que Zweig a fait œuvre d'artiste. Ecoutons Marianne Bruns :

« Ich lege nun das Buch aus der Hand, und der Gehalt seiner Verse gleitet in Berührungen, Klängen, Farben, Formen an mir vorüber. Die Berührungen sind wolkige, kühle, süsse, entgleitende. Die Klänge sind von Zeitmassbeherrschender Rundung, die Farben sind milch, blau, opal, alle die mit Silber gemischt sind. Die Formen sind Schalen von vollendeter Wohlgestalt. Dieser Dichter wächst wurzelher getrieben in die Kultur hinein. Gewiss strebt er es nicht an. Vielleicht weiss er es nicht

(1) Insel Verlag, Leipzig, 1924.

(2) Kunstwart, Avril 1924, p. 35.

Digitized by Google

einmal. Es ist ihm eingeboren. Was er auch in die Hand nehmen mag : Er entlässt es gereift und gerundet ».

Stefan Zweig montre peut-être plus de force dans ses œuvres dramatiques que dans sa poésie. Mais ce qui frappe surtout c'est le rythme des vers, rythme qui « déteste » toute monotonie. En effet Zweig réunit dans ses poèmes Rilke-Inhalt (der Bildner Rodin) et Dehmel-Rythmus.

Nimmst du ein einzeln Ding aus deinem Leben
Und wiegst es prüfend in der hohlen Hand,
Du fühlst darin das grosse Dunkel beben,

Und jedes ist zu neuen Wundern Welle,
Und fast schon nahe jenem letzten Strand,
Doch Weg ist alles : keines ist die Schwelle.

En recueillant toutes les œuvres poétiques de *Karoline von Günderode* dans un fort volume de 514 pages, **Dr. Elisabeth Salomon** a su faire un travail important et utile. Il est vrai que presqu'en même temps nous avons vu paraître une édition des œuvres complètes de Günderode réunies par Hirschberg en trois volumes : mais cette édition a le grand avantage de rassembler tout ce qu'on a pu trouver de Günderode et de le présenter en un seul volume de format classique, ce dont nous félicitons l'éditeur (1). Cette édition, préfacée par E. Salomon, présente encore d'autres avantages remarquables. Elle n'est pas seulement destinée aux philologues, mais elle est en même temps une édition populaire et qui fait voir à l'aide de plusieurs fragments inédits, la façon de travailler de la poétesse Günderode, de cette femme qui se rapproche le plus de l'idéal de l'Iphigénie et de Sapho, et qui seule peut-être a fait sentir dans sa poésie la beauté du lyrisme de Hölderlin. Le volume contient en outre une photographie de Günderode ainsi qu'une courte notice biographique. La biographie qui suit est complète. Nous y remarquerons entre autres l'ouvrage français de Geneviève Bianquis sur Caroline von Günderode (2). En résumé, nous sommes heureux de pouvoir attirer l'attention des lecteurs sur cette excellente édition.

*Die Nordlandsharfe* est un bouquet de fleurs offert aux dames par **Richand Zoozmann** (3). Ces fleurs viennent des différents pays du Nord. Le sous-titre dit : Ernste und heitere Liebesklänge aus nördlichen Breiten. Le recueil contient des ballades et des Volkslieder traduits en allemand. Le choix est excellent. La traduction est entièrement adaptée aux circonstances et aux pays. Nous y trouvons des ballades islandaises et danoises. Des poésies suédoises, danoises, finlandaises, dont l'auteur est connu, alternent avec des Volkslieder de l'Ukraine, de la Russie, de la Pologne, de la Lituanie, de l'Irlande, de l'Ecosse et des poésies des

(1) Drei Masken Verlag, München. 1923.
(2) Félix Alcan, Paris. 1016.
(3) Amalthea-Verlag, Zurich, Leipzig-Wien. 1923.

Digitized by Google

mêmes pays. On n'a pas coutume d'extraire une poésie d'une pareille collection. Si nous le faisons cependant, c'est pour permettre de juger de la traduction d'une poésie de Lord Byron (dont on vient de fêter le centenaire) : *A une Dame* (1808), « qui me demanda pourquoi je quitterais l'Angleterre » :

Als einst der Mensch an Edens Tor
Noch zögernd stand und jeder Blick
Ihn mahnt an das, was er verlor,
Da flucht er trostlos dem Geschick.

So, Teure, geht es auch mit mir :
Ich muss vor deinem Reize fliehn,
So lang ich zögere bei dir,
Solange seufz ich auch um ihn.

Im Fliehn ist Weisheit, ich entgeh
Der Schlinge der Versucherin.
Wenn ich mein Eden täglich seh,
So wünsch ich auch ich wäre drin.

L'anthologie *Religiöse Lyrik* der Klassik und Romantik de **Werner Mahrholz** (1) veut nous signaler une idée fondamentale du classicisme et du romantisme entre 1770 et 1820. En effet l'idée religieuse dans le lyrisme de ces deux écoles et dans cette époque n'a pas été suffisamment mise en lumière. Et pourtant elle est très caractéristique. C'est dans ce lyrisme qu'on distingue le plus clairement les points de vue des écoles en face des grands problèmes universels et religieux et leur harmonie. En partant du révélateur de l'idée religieuse dans la poésie, à savoir Klopstock, l'auteur de l'anthologie a su nous montrer la voie qui conduit à Droste et Mörike en passant par la poésie de Gellert, de Lavater et la poésie populaire de Claudius, en écoutant les strophes les plus pures de Goethe, Schiller, Novalis, Hölderlin, Brentano, Platen, Eichendorff, Schenkendorf, Arnim et Uhland. La disposition de cette collection nous paraît être heureuse. L'auteur distingue les préludes, les hymnes, les cantiques, les légendes et « Marienlieder » pour finir par la méditation religieuse plus générale. Il n'est pas difficile de distinguer ce classicisme (qui chez Goethe a ses racines dans le piétisme) du romantisme religieux à tendance catholique. Le choix est tout à fait capable de donner de ce fond religieux des deux écoles « eine ganze Form, ein ganzes Bild, einen Klang und ein Gesicht ».

Et voici un livre depuis longtemps attendu : *Deutsche Balladen* (von Bürger bis zur Gegenwart) (2) par **Ernst Lissauer**. C'est peut-être un des meilleurs livres de l'année. Malheureusement l'éditeur a omis

(1) Parcus u. Cie, München, s. d.
(2) Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, 1923.

Digitized by Google

l'envoi de « Flammen und Winde », recueil de poésies de Lissauer. Mais le poète est assez connu. Cette anthologie est un chef-d'œuvre de composition, on pourrait dire une magistrale symphonie. A dessein l'auteur n'a pas réimprimé les ballades de Bürger, Goethe, Schiller, trop connues et qu'on trouve dans tout livre de lectures allemandes. Néanmoins pour que la symphonie ne manque pas de mélodies connues, il a accueilli d'autres ballades de ces grands poètes. Lissauer, auteur de ballades lui-même, a su choisir avec un sens très sûr ce qu'il y a de plus précieux dans le grand trésor de ballades allemandes. Ce n'était pas facile, nous le répétons, car comme nous l'avons déjà dit ailleurs, ce sont l'hymne et la ballade qui, au point de vue de la forme, s'adaptent le mieux au génie allemand. Dans sa préface Lissauer dit :

Ballade, das ist : Ritt, Rausch, Prall, Schreck, Schlacht, ist Leidenschaft, Hass, Zorn, Kampf, Mord, ist Erdbeben menschlicher Natur, Losfahren aller Gewalten, triebhafter und geisthafter, schöpfender und zerstörender... Ballade sitzt am Kreuzweg bei Nacht, Geschehen, Geschichte, Geschick, rauscht, rasselt vorbei, sie vernimmts, Wehklage, Jauchzen, Geschrei, wie ein hörender Spiegel fängt sie es auf, ein gesichtiger Spiegel strahlt sie's zurück, schlachtfarben, jubelrot oder in den gelben Donnern der Apokalypse... »

En résumé : Lissauer a (pour employer une image du troisième art) peint un tableau de la « Balladenkunst » allemande qui, par l'intensité, la variété et l'harmonie des couleurs, est un chef-d'œuvre.

Pour la fin de notre revue, nous avons réservé une brochure qui nous servira de conclusion, car son auteur approuve entièrement ce que nous avons dit dans l'introduction de cette étude. C'est *Jüngste deutsche Dichtung* (1) par **Hans Naumann**, le professeur bien connu de Francfort. Sa brochure, de dimension modeste, mais qui constitue un des meilleurs livres d'orientation de l'année, est la deuxième édition, complétée jusqu'à nos jours (juillet 1923) d'une conférence (Schwedenkursus) faite en 1921. En vingt pages à peine, l'auteur nous donne un aperçu si clair qu'il ne nous reste plus d'obscurité dans le chaos moderne. Pour lui l'expressionnisme (mit seiner armseligverirrten Richtung : Dadaïsmus) est un certain rajeunissement dans le domaine de l'art, rajeunissement qui est salutaire de temps en temps. La conclusion de la brochure de Naumann servira de conclusion à notre revue de 1923 :

Umkehr und Einkehr sind endlich wieder am Werke. Verjüngung wurde erstrebt und zuwege gebracht. Vollendung wurde noch nicht erreicht. Sturm, Jugendlichkeit und masslose Leidenschaft, Symptome der Jugend, werden verwehen, aber die neuen wirklichen Werte, die die junge Kunst uns zugeführt hat, werden uns hoffentlich dauernd gewonnen sein ».

(1) Frommansche Buchhandlung (Walter Biedermann), Jena. 1923.

Digitized by Google

***

Nous recevons, trop tard pour les analyser et apprécier, deux volumes de vers du Haessel-Verlag, Leipzig, l'un **Fritz Liebrich :** *Meine Stadt*, l'autre **Christoph Netzle :** *Weltgesang*. Ils figureront dans notre revue annuelle de juillet 1925. En attendant, nous pouvons dire que l'éditeur a donné deux œuvres très fortes. Les poésies de Liebrich se distinguent par une très belle langue à côté d'une vision profonde. Le premier volume de *Weltgesang* de Netzle qui témoigne du don artistique nous laisse attendre impatiemment les deux autres volumes dont l'auteur donne un aperçu. L'ensemble constituera un véritable chant mondial (1).

Camille SCHNEIDER.

(1) Reçu au dernier instant : Rud. Borchardt : Vermischte Gedichte. E Rowohlt, Berlin ; W. Steinhilber : Und der Wind lacht und weint wie du et H. F. Christians : Das Rauschen (Les deux derniers au Xenien-Verlag, Leipzig).

Digitized by Google

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

WILHELM HORN : **Sprachkörper und Sprachfunktion** (*Palaestra*, 135). Leipzig, Mayer und Müller, 1923, VIII-151 p. 4 M. — **Giessener Beiträge zur Erforschung der Sprache und Kultur Englands und Nordamerikas** hgg von WILHELM HORN. Band I, Heft 1. *Giessen, Englisches Seminar* 1923, 140 p.

Le fait que le livre de M. Horn paru en 1921 ait nécessité, deux ans après, une nouvelle édition, est la meilleure preuve de son succès. Lors de son apparition, cet ouvrage avait suscité une assez vive curiosité, ainsi qu'en témoignent les nombreux comptes rendus dont il fut l'objet. Les contradicteurs ne manquèrent pas non plus et dans un article des *Englische Studien* M. Karl Luick s'était élevé contre la méthode et les conclusions de M. Horn. Cette deuxième édition n'est pas, comme on aurait pu le souhaiter, un remaniement ou un développement, mais une simple reproduction s éréotypique de la première avec sept pages d'addenda (auxquelles il faut encore ajouter quelques pages publiées dans le volume des *Giessener Beiträge* dont nous parlons plus loin).

En France pourtant, M. Meillet a été le seul, croyons nous, à le signaler (BSL. XXIII, 2 [1922], pp. 33-35, auquel nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer pour certaines critiques et corrections dont M. Horn ne tient pas compte dans son nouveau tirage) ; pourtant, bien que l'ouvrage ait une portée générale, M. Horn, qui est angliste, choisit la majeure partie de ses exemples dans les langues anglaise et allemande : il intéresse donc au premier chef les germanistes.

L'idée directrice à laquelle ce livre doit son origine est la suivante : La forme d'un mot (*Sprachkörper*) et par conséquent son évolution phonétique sont étroitement liées à son rôle syntaxique (*Sprachfunktion*). Quand un mot, une partie de mot ou un morphème se vident de sens, perdent de leur valeur, l'attention du sujet parlant se relâche et ils donnent plus facilement prise à l'usure phonétique. Quand il suffit pour qu'on les comprenne d'indiquer un mot ou une locution sans avoir à les articuler fortement et complètement, ils peuvent subir plus facilement des mutilations phonétiques qui peuvent être très profondes : pertes de phonèmes, de syllabes, apocope, syncope, aphérèse (ou ce que M. Jespersen, *Negation in English*, etc. p. 6, nomme prosiopèse), abréviations, etc.

Enfin quand la fonction grammaticale d'un mot est marquée par plusieurs morphèmes, la langue tend à simplifier et à supprimer les mor-

Digitized by Google

phèmes en surnombre qui font double emploi. Tout ceci, certes, n'est peut-être pas très neuf et avait déjà fait l'objet de maintes observations de la part des linguistes. M. Horn est d'ailleurs le premier à le reconnaître et, à la fin de son livre, il passe en revue un certain nombre de ses prédécesseurs. Il aurait pu ajouter, entre autres, Michel Bréal, qui a été un des premiers à signaler dans son *Essai de sémantique* sous le nom de *raccourcissement* et de *contagion*, la portée générale de ces phénomènes. Mais le mérite de M. Horn est d'avoir rassemblé tout un faisceau d'observations et de présenter une vue d'ensemble où certains faits, d'être ainsi rapprochés, prennent une valeur singulièrement probante et qui donne à réfléchir. En plus de solutions souvent nouvelles et d'hypothèses ingénieuses, c'est toute une explication, dans le plan de la linguistique générale de ces mutilations phonétiques qui font tant d'exceptions gênantes aux lois de l'évolution, que présente M. Horn. Il formule la conclusion qu'il en tire en disant : c'est la fonction d'un mot qui commande son évolution phonétique. On voit que par là l'auteur de ce livre rejoint tout un mouvement assez nettement dessiné dans les études de linguistique contemporaine et qui tend à rendre à la syntaxe et à la sémantique le rôle de tout premier plan dont pendant un demi-siècle elles avaient été frustrées au profit de la seule phonétique.

Mais M. Horn a tort, semble-t-il, de mettre sur ce même plan trois phénomènes qui sont complètement différents : les raccourcissements, les mutilations et les contagions. Le *raccourcissement* du type fr. *métro* pour *métropolitain*, anglais *mob.* pour *mobile*, all. *Ober* pour *Oberkellner*, danois *tres* pour *tresindstyve* « soixante » est un phénomène instantané, conscient et purement sémantique d'abrègement de mot trop long pour l'usage courant (cf. de même les déformations volontaires de mots religieux qui mériteraient une étude à part et que M. Horn néglige à peu près complètement). *La contagion* est encore un phénomène instantané mais inconscient : fr. *ne... pas* > *pas*, angl. *be cause that* > *because*.

La *mutilation* au contraire est un procès à la fois inconscient et progressif, très délicat à analyser. M. Horn tranche dans le vif. Quand il dit que vha. *prestar* est le latin *pres(by)ter*, il présente une explication troublante par sa simplicité même. Le grand défaut de son livre est justement d'être trop sommaire. Pour savoir si certaines solutions proposées sont justes il faudrait reprendre et étudier dans le détail beaucoup de ces faits. Il n'en reste pas moins que ce livre est très suggestif et que certaines conjectures paraissent particulièrement ingénieuses et heureuses. Il faudra lire les pages où M. Horn explique l'origine et analyse l'évolution du relatif indéclinable ags. *pe* et montre pourquoi *that* en anglais ne peut être précédé d'une préposition. Sur le rapport entre l'évolution de la syntaxe et de la morphologie dans le passage du vieil anglais au moyen anglais, M. Horn est catégorique : c'est l'ordre des mots qui, devenant

Digitized by Google

fixe, joue le rôle de morphème et alors la flexion, devenue superflue disparaît. Cette hypothèse soutenue jadis par M. Jespersen, récemment encore par M. Hübener a pour elle le bon sens. Croire que la flexion disparaît d'abord et qu'ensuite seulement on cherche à remédier à un état de choses anarchique en donnant à un ordre de mots fixe la valeur des morphèmes disparus semble en effet bien étrange. En réalité, les deux tendances sont simultanées et on ne doit pas les dissocier : il a dû y avoir toute une série d'actions réciproques fort complexes, encore mal débrouillées et qui échappent la plupart du temps à notre contrôle : c'est ce qui se passe dans les langues actuellement vivantes qui peut seul nous donner la clé de l'évolution passée.

L'étude des raccourcissements et des mutilations qui fait le fond du livre est pour l'auteur l'occasion de partir en guerre contre la « constance des lois phonétiques ». Ceci non plus n'est pas très nouveau. Depuis quarante ans qu'on les attaque, les lois phonétiques ne s'en portent pas plus mal, au contraire. Les objections de Curtius, de Schuchardt, de Gilliéron, de Jespersen n'ont pas empêché d'élaborer des lois sans lesquelles l'étude historique des sons et la grammaire comparée n'auraient jamais pu se constituer. Mais ces objections, comme celles de M. Horn, ont leur prix ; elles ont amené les linguistes à distinguer entre les lois et les tendances phonétiques (voir, en dernier lieu : Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes*, 1923). Elles ont permis de se rendre compte que certains phénomènes de langue rendent nécessaire l'histoire individuelle de certains mots, méthode que les travaux de M. Gilliéron ont illustrée avec éclat. Ce n'est pas en France où la *Ausnahmslosigkeit* et la *blinde Wirkung* n'ont jamais passé pour un dogme infaillible et font aujourd'hui sourire, que l'on y contredira. A côté des lois de phonétique générale telles que les pose M. Maurice Grammont (on connaît ses beaux travaux sur la dissimilation, la métathèse et tout récemment sur l'assimilation), il y a place pour l'étude des faits d'exception que signale M. Horn.

Ce qu'il y a de fécond dans son enseignement, ce ne sont pas ces attaques contre les lois phonétiques, c'est d'avoir montré une fois de plus et brillamment que le langage forme un tout indissoluble et que phonétique, morphologie, syntaxe et sémantique s'éclairent mutuellement et ne doivent pas être isolées.

L'on a pu reprocher au livre de M. Horn son caractère souvent superficiel. Lui-même répondrait sans doute qu'il s'agissait de donner une vue d'ensemble et que les problèmes qu'il passe en revue sont à reprendre un à un. C'est ce qu'ont fait, pour quelques faits anglais, plusieurs disciples de M. Horn dans le premier fascicule des *Giessener Beiträge*.

M. Hermann Düringer étudie la lutte entre les tournures analytiques et synthétiques pour l'expression du datif et du génitif dans le passage du vieil anglais au moyen anglais.

Digitized by Google

M. Léo Müller étudie en détail et d'une façon très claire les raccourcissements en anglais moderne.

M. Ernst Jäger étudie un cas très intéressant de contagion : le passage de v. a. *for þæm, for þæm þe, for þæm þæt* à l'angl. mod. *for*.

Enfin M. Heinrich Gutheil reprend une question esquissée dans le livre de son maître : celle des formes du type v. a. *binde we, binde ge*.

Tous ces intéressants travaux témoignent une fois de plus de ce qu'il y a de fertile dans les idées de M. Horn.

F. Mossé.

---

R. L. Bremner : **The Norsemen in Alban**. Glasgow, Maclehose and Jackson, 1923, XVII-286 p., 21 sh.

Une courte introduction nous apprend que l'auteur de ce livre posthume, Robert Locke Bremner, solicitor à Glasgow, croyant son nom de famille d'origine scandinave, avait été attiré par l'histoire des invasions en Ecosse, puis, captivé comme tant d'autres par ces aventures de Vikings, il avait résolu de retracer en un livre l'histoire de l'Ecosse à l'époque de la pénétration scandinave.

Des mains amies ont publié ce que l'on a trouvé dans ses papiers. Aussi l'ouvrage a-t-il un caractère un peu fragmentaire et il manque de composition ; il y a de fréquentes redites ; une bonne partie du volume consiste en extraits de sagas. Certains chapitres, à peine esquissés ici, auraient été sans doute développés et mûris dans une rédaction définitive. Mais la mort désarme la critique et en présence de tout ce que ce livre contient d'intéressant, on ne peut que regretter que l'auteur n'ait pas vécu assez longtemps pour mettre au point cette histoire des Vikings en Ecosse qui va de l'an 800 à l'an 1266, date à laquelle le roi Magnus Lagaböter vend définitivement ses possessions écossaises.

Il n'est guère possible de parler des Vikings en Ecosse sans être amené à s'occuper de leurs faits et gestes en Irlande, dans l'île de Man et dans les Hébrides. C'est ce qui fait que l'on trouve dans l'ouvrage de M. Bremner beaucoup plus que le titre ne semble promettre. En fait, ce livre démontre qu'il est bien difficile de séparer ces divers aspects de la pénétration scandinave dans les Iles Britanniques et mieux vaudrait sans doute en tracer un tableau d'ensemble où les événements prendraient leur importance relative que de traiter à part l'étude d'une de ces colonies.

Les chapitres les plus intéressants du livre de M. Bremner sont certainement l'étude très détaillée qu'il nous donne de la bataille de Brunanburh, une digression sur l'aventurier Wimund, évêque de Man (que l'auteur identifie de façon insuffisamment convaincante avec Malcolm Mac Eth, revenant ainsi à la conception des anciens historiens), et son récit de la bataille de Largs ; il réduit cette dernière à ses justes propor-

Digitized by Google

tions, alors que les historiens écossais ont coutume d'en faire l'équivalent d'une Armada.

Tel quel, ce livre incomplet, inachevé, présente un tableau clair et attrayant d'une époque excessivement confuse par certains côtés. On serait parfois tenté de reprocher à l'auteur d'accorder trop de crédit aux récits des sagas islandaises et de citer bien rarement les historiens scandinaves qui, avant lui, ont essayé de mettre de la clarté dans cette période. L'enthousiasme que l'auteur éprouve pour les Vikings le pousse quelquefois à se faire leur avocat ; par contre, il a une façon ironique et méprisante de parler des sources monastiques qui n'a rien à voir avec une conception objective et scientifique de l'histoire ; en pareil cas, il semble bien que le puritain qu'était M. Bremner laisse passer le bout de l'oreille.

F. M.

---

SIR JAMES GEORGE FRAZER : **Folklore in the Old Testament** (Studies in Comparative Religion. Legend and Law). Abridged Edition. Macmillan & C°, Londres, 1923. 1 vol. in-octavo ; XXX. 476 ; 18 sh.

Encouragé par le très beau succès qu'a obtenu son édition abrégée du *Rameau d'Or* (1), Sir James a eu l'excellente idée de poursuivre dans la voie ainsi ouverte, et son édition abrégée du *Folklore dans l'Ancien Testament* condense en un seul volume les trois tomes de cette œuvre remarquable, parus en 1918. Il met ainsi à la disposition du grand public, dégagés du lourd et gênant apparat critique, les résultats auxquels il est arrivé en appliquant à l'ancien Testament la méthode comparative inaugurée dans *Totémisme* et le *Rameau d'Or*.

L'ouvrage ainsi simplifié me paraît de nature à rencontrer auprès des gens du monde un accueil aussi empressé, peut-être même davantage, que le *Rameau d'Or*. Le livre est en effet moins considérable au point de vue matériel ; il est aussi, de par sa nature, moins massif. Si le *Rameau d'Or* n'est pas monolithique, s'il est possible d'en absorber les chapitres successivement et non en bloc, il est néanmoins indispensable de surveiller de près la liaison des diverses parties de cet ensemble immense et touffu ou bien l'on risque de n'en point saisir toute la portée et l'on est donc contraint à une constante synthèse mentale que l'incompétence du lecteur et l'énormité du texte rendent parfois pénible. Ici rien de tel : le véritable lien qui fait de ces vingt-sept études séparées les chapitres d'un livre unique, c'est la méthode ; on pourrait supprimer telle ou telle, on pourrait ajouter de nouvelles esquisses, sans que l'ensemble en souffre. M. Frazer, avec son ordinaire subtilité, avec sa surprenante érudition aussi bien classique que moderne, veut illustrer divers points de l'histoire des Juifs, de leur religion et de leurs lois, par des comparaisons avec des légendes ou des coutumes analogues soit des peuples de l'antiquité, soit

(1) Voir *Revue Germanique* 1924, p. 92.

Digitized by Google

des tribus sauvages de l'heure présente dont l'état lui paraît voisin de celui d'Israël à l'origine de son histoire.

Le grand folkloriste est toujours passionnant à suivre — quand bien même on le ferait avec quelque prudence — et qu'il nous parle de la Création, de la Chute originelle, de Jacob et d'Esaü ou de Samson et Dalila, de la pythonisse d'Endor ou de la loi qui interdit de faire bouillir un chevreau dans le lait de sa mère, c'est (comme dans le *Rameau d'Or*), sans cesse le même luxe de légendes africaines ou sibériennes, de traditions de Peaux-Rouges ou de croyances australiennes, c'est aussi — lorsque l'accumulation de récits trop pareils commence à se faire un peu lassante pour le lecteur frivole — une soudaine et vivante description de la Grèce ou de la Palestine qui vient divertir les yeux et reposer l'attention. Si l'on devait choisir parmi ces pages du point de vue purement profane, je crois bien qu'une écrasante majorité se prononcerait pour les relations du Déluge et pour l'essai sur les Cloches dont la qualité littéraire ne le cède en rien à l'intérêt même des faits énoncés et des hypothèses qui en dérivent.

Qu'au point de vue scientifique il y ait peut-être aussi de l'inégalité dans ces études, cela est vraisemblable, mais je ne crois pas me tromper en affirmant que le long et curieux chapitre sur le Déluge est non seulement l'un des plus absorbants, mais aussi l'un des plus solides. Il me semble que l'historien donne la note juste quand il prend position entre les deux écoles extrémistes : selon l'une, toutes les histoires diluviennes procèdent d'une seule et même catastrophe, dont la mémoire s'est transmise d'une part dans le temps de génération en génération, d'autre part dans l'espace grâce aux incessants contacts des peuples ; selon l'autre, elles ont pour origine autant d'inondations régionales distinctes. Après avoir lu l'exposé de M. Frazer, il ne reste guère de doute : le déluge « universel » (il s'agit bien entendu de l'Univers tel qu'il était connu des anciens Hébreux) nous est rapporté non seulement par les Israélites, mais même dans des versions antérieures chronologiquement à la version juive que nous possédons et il fait partie du patrimoine de traditions appartenant aux races, sémitiques ou non, de l'Asie Moyenne. Le récit de la Bible, les narrations analogues découvertes dans les bibliothèques de briques de la Mésopotamie, se sont sans nul doute peu à peu infiltrés dans les régions avoisinantes. Mais les légendes d'autres pays, d'Australasie par exemple ou d'Amérique, peuvent n'avoir rien de commun avec le déluge de la genèse et ne se rapportent souvent qu'à des phénomènes du même genre mais purement locaux.

Donc, de par sa conception même, l'ouvrage de M. Frazer n'est pas un travail d'ensemble comme l'histoire du Peuple d'Israël d'Ernest Renan, et personne ne pourra lui en vouloir si dans sa comparaison des textes hébraïques avec le folklore des nations voisines, avec d'autres croyances plus répandues et provenant sans doute d'une similitude de

Digitized by Google

construction mentale chez les divers types humains, le savant est obligé de négliger un côté essentiel de la Bible. Renan, dans le cadre qu'il a choisi, pouvait mieux dépeindre l'importance primordiale de ce corpus des pensées judaïques ; il était mieux à même d'estimer la valeur pour l'histoire de l'humanité de cette poignée d'hommes qu'était Israël, perdue au milieu d'Empires formidables et apparemment indestructibles. Les prophéties par exemple, à nous qui sommes accoutumés par notre connaissance de l'histoire aux successifs effondrements des royaumes les plus puissants, ont perdu de leur caractère anormal ; de quel mépris les sages de Babylone et de Ninive devaient-ils accueillir les clameurs des visionnaires d'Israël, ces sauvages mangeurs de sauterelles, dont la faiblesse n'avait d'égale que l'ignorance ; et de quel dédain devaient les regarder aussi les prêtres du paganisme, dans la luxuriante efflorescence du polythéisme, riches en fidèles et en trésors, appuyés sur la force des armées et la croyance des multitudes, maîtres des Rois et des Peuples. Et cependant, les prophètes farouches d'Israël disaient vrai et les Empires se sont subitement écroulés et le Dieu monothéiste des Juifs a survécu aux innombrables divinités de leurs vainqueurs.

Si, dans l'esprit des hommes, il y a un Dieu ou s'il y a pour ceux qui ne croient pas en Dieu une nature unique sous les apparences multiformes, c'est des croyances juives qu'a découlé pour nous cette découverte, et de rapprocher comme le fait Sir James G. Frazer les peuplades d'Israël des races primitives, par les coutumes, par les superstitions, par la mentalité même, cela ne rend-il pas plus impressionnant encore la profonde différence de spiritualité qui sépare celles-là de celles-ci.

F. C. DANCHIN.

---

Dr GUSTAF WENZ : **Die germanische Welt**. Einführung in die germanische Altertumskunde und Geisteswelt. Mit 24 Bildertafeln und zahlreichen Abbildungen im Text. In-8o, 225 pp., cart., 6 mk. — Dr K. H. WELS : **Die germanische Vorzeit**. Ein Buch von heimischer Art und ihrer Entwicklung. In-8o, XII, 205 pp., 4 mk. Les 2 vol. : Leipzig, Quelle u. Meyer, 1923.

Ces deux livres, de l'aveu de leurs auteurs, n'ont pas seulement un but scientifique. Ils doivent aussi enseigner le patriotisme. Réveiller les souvenirs de l'antiquité germanique c'est amener les Allemands de nos jours à prendre conscience des vertus de leurs ancêtres et à imiter de glorieux exemples. Le culte du passé est, certes, chose respectable, mais à la condition qu'il se conforme exactement à la vérité historique. Or, il apparaît que MM. Wenz et Wels n'ont pas évité une généralisation abusive. Par « ancêtres » des Allemands ils entendent tous les peuples de race germanique, qu'ils soient restés dans les limites de l'Allemagne actuelle ou qu'ils aient émigré en d'autres pays et mêlé leurs destinées à

Digitized by Google

celles d'autres nations. Mais en quoi l'histoire des Francs de Charlemagne, romanisés par la culture gallo-romaine et la fusion de leur sang avec le sang gaulois (1), peut-elle avoir un intérêt national pour les Ostelbiens d'aujourd'hui ? Et de quel droit fait-on figurer parmi les « unerschöpflichen Quellen deutscher Art » les témoignages culturels de peuples non allemands, les Islandais par exemple ? Ces excès de zèle furent compréhensibles à l'époque romantique. Mais depuis un siècle, les savants allemands eux-mêmes nous ont appris bien des choses, entre autres que la mythologie de l'*Edda* n'est pas la mythologie allemande.

D'autres marques d'un nationalisme mal entendu se rencontrent dans le livre de M. Wels. Fréquemment il donne pour probables des faits dont on ne sait absolument rien. Dans les cas douteux il se prononce pour l'opinion favorable à sa thèse. Il veut, en dépit de graves difficultés d'ordre étymologique, que le mot « germain » ait signifié authentique (*echt*), les Romains distinguant ainsi les Germains, « Aryens authentiques des Gaulois dégénérés », p. 167. Arioviste, dit-il ailleurs, fut vaincu par César « dans l'Alsace teuto-germanique (im deutschgermanischen Elsass), qui commençait alors à être romanisée », p. 189. Or, nous savons que les premiers Germains qui aient pénétré en Alsace y vinrent avec Arioviste lui-même et qu'il ne peut être question de romanisation du pays en 53 avant J.-C. Sans sourire, M. Wels raconte que c'est sous l'influence du culte solaire ancestral que Frédéric II, s'adressant à l'astre couchant, disait : « Bientôt je serai plus près de toi », et que Gœthe prononça les paroles citées souvent mal à propos : « Mehr Licht ! », p. 99.

Il est regrettable que ces livres, surtout celui de M. Wels, aient une telle tendance. L'histoire des peuples germaniques est de nature à intéresser le monde moderne, en partie leur œuvre ; et si une lointaine parenté est relevée entre les nations aujourd'hui séparées politiquement ne devrait-on pas voir dans ce souvenir une raison favorisant l'échange de sentiments de réciproque justice, de mutuelle estime et de généreuse confiance ?

Le point de départ de l'exposé historique est le même dans ces deux volumes. C'est celui que M. Kossinna a acquis (2). Les Germains sont attestés dans le Nord de l'Europe dès l'époque néolithique ; c'est-à-dire un peu plus de 2200 ans avant l'ère chrétienne. M. Wels montre que leur civilisation fut brillante pendant l'âge du bronze (2200 à 750), où leur art se révéla dans des produits d'une grande beauté et leurs aptitudes agricoles dans la culture de plantes variées. Vers l'an 1200 — toujours selon M. Wels — commença la période des migrations, continuée à l'âge du fer, propice aux entreprises guerrières. Les Germains subissent alors l'influence des Illyriens et des Celtes. Mais leur instinct belliqueux leur assure le plus souvent le succès dans leurs expéditions d'expansion, et leurs dons intellectuels se manifestèrent de diverses façons.

(1) V. R. Much dans le *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* s. Franken,

(2) V. *Revue Germanique*, XII (1921), p. 93 et 144.

Digitized by Google

M. Wels a envisagé surtout les côtés matériels de la civilisation des peuplades germaniques et a mis à profit les résultats des fouilles anciennes et récentes. M. Wenz s'est voué à l'histoire générale des Germains : guerres, établissements, institutions, progrès économiques, poésie et religion. Cette vue d'ensemble s'arrête à la fin du mouvement que nous appelons *l'Invasion des Barbares* et qui est dénommé en Allemagne la *Migration des peuples*, opposition de noms qui caractérise l'opposition des conceptions.

Les livres de MM. Wels et Wenz ne sont pas des ouvrages de recherches. Ils sont écrits en vue de l'enseignement. S'il ne fallait faire la réserve indiquée plus haut, on les considérerait comme parfaitement adaptés à cette fin. Ils sont concis, clairs, bien écrits. De nombreuses illustrations surtout dans celui de M. Wels, en rendent la lecture agréable et fructueuse.

F. PIQUET.

---

JOHANNES HOOPS : **Englische Sprachkunde** (*Wissenschaftliche Forschungsberichte*, hgg. von Prof. Dr Karl Hönn, IX). F-A. Perthes, Stuttgart-Gotha, 1923, X-127 pp. — **The Year's Work in English Studies 1922,** edited for the English Association by Sir Sidney Lee and F. S. Boas. Oxford University Press, London, H. Milford, 1923, 220 p. 7/6.

Le petit livre de M. Hoops fait partie d'une collection qui a pour but de présenter sous forme de bibliographie critique les travaux parus entre 1914 et 1920, chaque discipline étant confiée à un spécialiste : on a ainsi une bibliographie de la philologie allemande (de G. Baesecke), de la littérature allemande moderne (de P. Merker), de la philologie française (de K. Vossler), etc... M. Hoops passe donc en revue ce qui a été publié pendant la guerre sur le domaine de la langue et de la grammaire anglaises non seulement en Allemagne, mais en Angleterre, aux Etats-Unis, en Hollande et dans les pays scandinaves. L'auteur se défend d'avoir cherché à être absolument complet, mais rares sont les livres ou articles de quelque valeur qu'il omet de signaler. En onze chapitres (Histoire générale de la langue, Vocabulaire, Onomastique, Orthographe, Grammaire historique, Phonétique, Morphologie, Dérivation, Syntaxe, Rythmique et Stylistique), on a là un travail critique et raisonné de premier ordre. Son opportunité est évidente, car par suite du bouleversement de la guerre, il n'a pas toujours été facile de se tenir au courant des nouvelles publications. Mais ce qui constitue l'originalité et l'attrait du livre c'est qu'un spécialiste d'une rare compétence y donne, sous forme organique et suivie, son appréciation personnelle motivée. Avec beaucoup de clarté et d'à-propos, M. Hoops indique pour chaque question l'état des recherches en 1914 et résume ensuite les travaux parus depuis cette date. Certains de ces résumés d'ouvrages que tout le monde n'a pas sous la main, même dans les grandes bibliothèques, sont assez étendus et accompagnés de

Digitized by Google

discussions fort intéressantes. Somme toute, l'auteur a écrit là un « état de la philologie anglaise en 1920 », et il l'a fait avec une grande impartialité. C'est assez dire que quiconque s'intéresse à la langue anglaise ou à la philologie germanique aura plaisir et profit à lire ce petit livre qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

C'est à peu près au point où s'arrête M. Hoops qu'ont commencé les bibliographies annuelles publiées par la *English Association*. Le troisième annuaire qui vient de paraître à la fin de 1923 porte sur 1922. Il ne s'agit plus, on le sait, de la langue seule mais aussi de toute la littérature. Néanmoins, la philologie y a son compte dans trois chapitres qui vont de la page 18 à la page 50. M. E. V. Gordon y passe en revue les ouvrages généraux, Miss E. E. Wardale, l'anglo-saxon, et M. P. G. Thomas le moyen anglais. Conformément aux principes qui président à la rédaction de ces annuaires on ne trouvera là que le compte rendu d'un choix d'ouvrages. Le choix est peut-être un peu maigre ; mais les analyses sont bien faites et rendront des services.

F. Mossé.

---

Friedrich Seiler : **Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts**. 8 tomes. I. *Die Zeit bis zur Einführung des Christentums*, 3. Aufl. 1913, 4,60 m. ; II. *Von der Einführung des Christentums bis zum Beginn der neueren Zeit*. 3. Aufl. 1921, 6 m. ; III. *Das Lehnwort der neueren Zeit*. 1. Abschnitt, 2. Aufl. 1924, 8 m. ; IV. *Das Lehnwort der neueren Zeit*, 2. Abschnitt, 1912. 8 m. ; V. *Das deutsche Lehnsprichwort*. 1. Teil, 1921, 5 m. ; VI. *Das deutsche Lehnsprichwort*. 2. Teil, 1923, 3,60 m. ; VII. *Das deutsche Lehnsprichwort*. 3. Teil (Anhang zu V und VI) 1923, 1 m. ; VIII. *Das deutsche Lehnsprichwort*. 4. Teil (das deutsche Sagwort und anderes) 1924, 4 m. Halle a. d. S., Buchhandlung des Waisenhauses (les prix ci-dessus sont les prix de base).

M. Seiler a dû trouver grand plaisir au travail de longue haleine que représentent ces 8 volumes. Il n'a cessé depuis l'époque lointaine (25 ans environ) où il en a publié le premier, de préparer les suivants et de donner des éditions amendées de ceux qui, entre temps, étaient épuisés en librairie. La faveur du public a justement récompensé ce labeur incessamment poursuivi. Il faut reconnaître aussi que le point de départ de M. Seiler a été heureusement choisi. Il n'est personne qui ne constate que le nombre des mots étrangers — qu'il s'agisse de ceux qui ont acquis droit de cité (Lehnwörter) ou de ceux dont l'aspect révèle l'exotisme au premier abord (Fremdwörter) — est considérable en allemand. M. Seiler, observant le fait, a voulu en rechercher les causes. Avant lui, on avait remarqué que l'introduction d'un mot étranger dans la langue nationale était due soit à une cause extérieure : imitation d'un objet ou d'une institution, soit à une influence littéraire, soit à une mode, etc. Mais M. Seiler

Digitized by Google

ne s'est pas borné à des investigations partielles. Son but a été de faire une sorte d'histoire de la civilisation allemande basée sur l'étude de l'origine des mots étrangers adoptés par l'allemand, sur les circonstances qui ont déterminé ou favorisé l'emprunt et sur la destinée des vocables admis. Un autre trait caractérise l'ouvrage de M. Seiler. Ce n'est pas une étude savante faite pour des philologues, mais une exposition destinée à satisfaire le désir de savoir d'un homme cultivé. Cette intention explique que M. Seiler écarte à peu près toute discussion d'ordre linguistique, toute recherche de détail. Il se borne aux grands faits et n'adopte que les solutions assurées. En revanche il guette, d'un œil curieux, toute occasion de signaler un trait de mœurs, une habitude de vie, une forme de pensée capable de piquer l'attention.

Le plan est très clair et imposé par l'histoire de la langue allemande. C'est l'ordre chronologique. M. Seiler part de l'époque barbare, du temps où les Germains entrèrent en contact avec les aborigènes peuplant le Nord de l'Allemagne et la Scandinavie, puis avec les Celtes. Supérieurs aux Germains en civilisation les Celtes leur fournirent un trésor appréciable de mots. Donateurs furent ensuite les Romains, qui enseignèrent aux Germains, leurs voisins, leurs clients commerciaux et les recrues grossissant leurs légions, les commodités de la vie : tels la construction des maisons, la navigation, la culture de la vigne, divers métiers manuels. Avec la conversion au christianisme entrent dans l'allemand des termes religieux et aussi scolaires. La chevalerie, les croisades, les traductions de nos poètes enrichirent l'allemand de mots français au XII^e^, au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle. Les peuples slaves l'approvisionnèrent de quelques vocables, soit à cette époque soit un peu plus tard.

Avec les tomes 3 et 4, M. Seiler aborde l histoire moderne de la langue. Son travail est ici plus pénible, mais aussi plus personnel. Il lui faut faire souvent œuvre créatrice ; il se tire de la difficulté à son honneur. Sont passés en revue les mots latins adoptés par les humanistes, termes philosophiques ou religieux, et les mots vulgaires tirés des langues romanes. La Guerre de trente ans et l'éclat du règne de Louis XIV au XVII^e^ siècle, la prépondérance intellectuelle de la France au XVIII^e^ ont favorisé l'importation de nombreux mots français. Dans l'aménagement des demeures, dans les usages de la vie domestique et sociale, dans le commerce, l'industrie, la littérature, les beaux-arts et le domaine des sciences, les désignations étrangères se multiplient. Ce qui est caractéristique à ce moment, comme auparavant, c'est que des procédés romans de dérivation, de composition et de flexion s'imposent.

Le XIX^e^ siècle, en ouvrant l'ère des grandes relations internationales, enrichit aussi la langue allemande de termes étrangers. Comme par le passé, l'essor de la vie intellectuelle en France, l'influence de la mode, l'attraction de Paris déterminent de nombreux emprunts.



Digitized by Google

Aux environs de 1900 une fausse conception de la dignité nationale détermina en Allemagne une campagne, encore active aujourd'hui, contre l'usage des mots étrangers. M. Seiler dit, au sujet de cette levée de boucliers, les choses les plus sensées. Peut-être n'est-il pas inutile de signaler après lui un exemple qui montre l'absurdité de la *Verdeutschung* à tout prix. Le terme *Auto* (*mobil*) a déplu aux ennemis des désignations venues de l'étranger. Ce mot *Auto*, clair, bref et qui se prête à des dérivés commodes tels que *autlen* et *Autler*, s'est vu frappé d'ostracisme. On l'a teutonisé et remplacé par *Kraftwagen*, *Kraftfahrzeug*, *Selbstfahrer*, etc., qui ont l'inconvénient d'offrir un pêle-mêle parmi lequel on ne sait que choisir, et celui de donner naissance à des composés tels que *Lastkraftwagen*, *Lastkraftwagenzug*, auxquels M. Seiler ne peut reconnaître ni euphonie, ni légèreté. Ajoutons que pour l'étranger, qui n'est pas possesseur d'un *Verdeutschungswörterbuch* complet, le sens de formations nouvelles reste parfois une énigme. Est-ce ainsi qu'on favorisera l'extension de la langue allemande ?

Les quatre premiers tomes de l'œuvre de M. Seiler peuvent, pense-t-il, rendre des services dans l'enseignement en Allemagne. La chose est hors de doute. Il est également certain qu'ils sont de toute utilité pour le professeur d'allemand dans les écoles françaises. Un rapprochement heureux, à un moment donné, réveille l'attention des élèves, élargit leur horizon, stimule leur réflexion, développe leur curiosité et vient en aide à leur mémoire (1).

Les tomes suivants traitent des proverbes étrangers passés en allemand. L'intérêt de cette étude est plus restreint que celui des tomes précédents. M. Seiler s'y applique à retrouver en grec, en latin, en français, et dans d'autres langues encore, l'origine de proverbes allemands. Une partie du tome V classe par ordre alphabétique les proverbes imités, ce qui en rend l'usage commode. Le tome VI complète ce classement en le fondant sur des groupements de pensées. Le tome VII est une table des matières, complétée par deux index, contenant l'un la liste des proverbes latins du moyen âge, l'autre celle des proverbes grecs cités dans l'ouvrage. Le tome VIII examine les *Sagwörter*, c'est-à-dire les sentences nées d'une phrase, commune ou déjà proverbiale, mise dans la bouche d'un personnage, et appliquée à une situation déterminée. Exemple : « *Die Woche fängt gut an* » *sagte der Dieb, als er am Montag gehängt wurde*. Cette phrase peut être répétée par tout individu à qui arrive un accident un lundi ; elle a donc la valeur d'un proverbe. Il n'en est pas de même de toutes celles qui ont été recueillies par M. Seiler et dont quantité sont en bas allemand et la plupart humoristiques. M. Seiler donne sur ces *Sagwörter* des explications souvent nécessaires. Le même volume contient une étude

(1) Qu'il soit permis de faire remarquer aux éditeurs allemands que les prix fixés pour leurs livres vendus en France sont peu abordables. Le tome VI de l'ouvrage de M. Seiler, in-8° moyen de 200 pages, coûte 16 fr. 20.

Digitized by Google

sur le passé allemand reflété dans le proverbe. Les mœurs rendent raison de l'origine des proverbes ou de locutions encore en usage, mais qui sont un legs des générations éteintes. Citons le dernier dicton de ce considérable recueil : *Der Leider überwindet den Streiter* et apprécions la valeur que lui donne M. Seiler, quand, l'appliquant à l'Allemagne du temps présent, il l'interprète ainsi : « Supportons l'épreuve qui nous atteint et nous obtiendrons la palme d'une paix véritable, sincère et complète ! ». Que ce souhait s'accomplisse ! Que l'Allemagne ait la paix et la donne à autrui ! (1).

F. PIQUET.

---

**Mélanges offerts à M. Charles Andler par ses amis et ses élèves** (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 21). Strasbourg, Librairie Istria, 1924. Gr. in-8°, 446 pp., 25 fr.

Il y a trente ans environ que M. Andler enseigne à Paris. Il professa la littérature allemande à l'École Normale d'abord, puis à la Sorbonne. Ses collègues, ses amis, ses anciens élèves et obligés, dont le nombre est considérable, ont tenu à lui donner un témoignage de leur sympathie, de leur affection, de leur reconnaissance. Ils l'ont fait sous la forme qui, le mieux, peut toucher un professeur. Leur présent est une gerbe cueillie dans les jardins de la science, une de ces « Festschriften », si nombreuses en Allemagne. Le respecté Doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, M. Pfister, a, dans une lettre liminaire, heureusement relevé tous les titres que M. Andler avait à cet hommage. Les auteurs de ces *Mélanges* se sont efforcés, de leur côté, d'honorer celui à qui ils sont dédiés en donnant à leurs contributions le caractère d'études originales et solides. Le succès a souvent récompensé leur peine. De ces travaux un nombre imposant est dû à des savants qui sont les signataires d'articles parus ici même : c'est avec satisfaction qu'on prend ici contact avec cette manifestation de leur utile activité.

La liste des auteurs de ce volume comprend trente-quatre noms. Les sujets traités, quoique se rattachant par quelque côté à la vie intellectuelle de l'Allemagne, sont d'une grande variété. Il n'est pas possible, sous peine d'enfler outre mesure ce compte rendu, d'analyser chacun des travaux dont l'ensemble remplit près de 450 grandes pages. Il faut donc nous résigner à en négliger un certain nombre et, pour ceux qui vont être signalés, nous borner à une appréciation qui ne donnera qu'une faible idée de leur importance.

(1) Quelques erreurs de graphie se sont glissées çà et là. Ex. *à la bonheur* III, p. VIII pour *à la bonne heure*, *éntrechat* pour *entrechat*. Les étymologies ne sont pas toujours sûres. Ex. *berloque* ne vient pas de *bis* latin et du scandinave *lôhr* III p. 116, c'est sans doute un mot tzigane (cf. *Euphorion* 27, p. 349). L'explication de *einen Buren anbinden* V p. 35 s. est fantaisiste. Les tables ne sont pas suffisantes. Impossible par exemple d'y trouver la référence à la locution *Die oberen zehn Tausend* IV p. 399. Un progrès dans ce sens s'imposera lors des futures éditions.

Digitized by Google

Dans le domaine de la phonétique expérimentale, deux articles attirent l'attention. L'un de M. Jean Poirot, accompagné d'instructifs graphiques, fait voir comment les nasales irlandaises, devant une spirante sourde ou devant une voyelle haute (*i*, *u*) tendent à s'amuir, avec, dans le premier cas, allongement compensatoire de la voyelle et, dans le second, substitution de l'explosive dentale à la nasale. — Le second article, dû à M. André Fauconnet, est destiné à exposer par quels moyens le professeur de langue allemande accroîtra l'intérêt des études de grammaire historique. Ce sera, nous est-il dit avec une communicative chaleur, en découvrant, à l'aide de la phonétique expérimentale, le secret de l'évolution des sons par l'étude du jeu des organes vocaux. Le conseil est, certes, excellent et d'ailleurs la méthode recommandée est appliquée çà et là. Mais une observation dictée par une très longue expérience s'impose. Avant que les étudiants aient le désir d'apprendre le pourquoi des choses, il convient qu'ils soient convaincus de la nécessité de savoir les choses elles-mêmes. Ce résultat, il ne faut pas craindre de le répéter, sera atteint quand, dans le programme des examens et concours (en commençant par le programme d'agrégation), on aura fait à la connaissance de la grammaire historique la part qui lui revient dans la formation du professeur de *langue allemande*. — En linguistique, M. Antoine Meillet — aujourd'hui membre de l'Institut — étudie avec l'étendue d'érudition et la finesse de discernement qui distinguent ses travaux, les relations de *Wegen*, *Wagen*, *Weg*. Il conclut que deux racines indo-européennes homonymes **Wegh-* « mener, aller en char » et **Wegh-* « remuer » sont à considérer, mais que la seconde seule est l'origine des mots allemands *bewegen*, *wägen*, *wackeln*, *Woge*, *Wage*, *Gewicht*, *wagen*. — M. J. Vendryes estime que la racine germanique **tend-* (cf. nha. *zünden*) a la même origine que la racine indo-européenne **(s)kend* (cf. lat. *-cendo*), et que le sens propre devait en être celui de « frapper ». — M. Ernest-Henri Lévy apporte de curieuses remarques sur les divergences existant entre la langue des femmes et celle des hommes en judéo-allemand. — A cheval sur la philologie et l'histoire religieuse, M. Maurice Cahen, suivant la voie féconde où il s'est engagé, caractérise la lutte qui s'est livrée dans les divers dialectes germaniques entre les désignations anciennes et nouvelles usitées pour exprimer l'idée de « divin ». — Non loin de cette sphère intellectuelle, M. Marcel Mauss entreprend de justifier la différence de sens du mot allemand *Gift* (1° « cadeau », 2° « poison »), en retraçant des usages anciens, religieux et sociaux. *Gift* était une prestation, une boisson-cadeau, qui liait le donateur et le bénéficiaire, et qui, étant entachée d'un charme, pouvait devenir poison.

Dans le domaine de la littérature allemande ancienne, M. Ernest Tonnelat examinant le poème mha. d'*Orendel*, attribue une haute signification à l'un des motifs qui y paraissent, à savoir la robe du Christ

Digitized by Google

conservée à Trèves, et il est persuadé que le poème a été écrit en vue de célébrer cette relique.

La littérature allemande moderne et l'histoire de la civilisation sont largement représentées dans ces *Mélanges*. M. Edmond Vermeil a mis en relief les idées qui, après et d'après Luther, ont inspiré poètes et penseurs allemands. — M. I. Rouge a exercé sa sagacité à rechercher dans quelle mesure Lessing a reconnu des droits au sentiment en philosophie, en littérature, en art, et quel rôle le grand rationaliste a assigné à la raison. — Mlle Geneviève Bianquis a été, après tant d'autres, attirée par la décevante personnalité de Bettina, qui ne sort pas grandie de cette étude. — Sur le séjour de Görres à Strasbourg et la surveillance dont l'entoura la police de la Sainte-Alliance et celle, plus bienveillante, des autorités françaises M. Fernand Baldensperger donne des renseignements précis. — M. J. Dresch apporte « du nouveau sur Börne ». Collaborateur éventuel à une édition des œuvres de Börne actuellement suspendue, il a en mains des documents qui lui permettent d'apprécier le style des œuvres françaises du polémiste allemand. — Abordant un sujet « un peu rebattu », M. André Tibal s'efforce de distinguer l'intensité et les modes d'action de l'influence allemande au temps du romantisme, et M. Henri Tronchon ajoute des vues nouvelles sur cette même question en exposant les résultats de ses vastes lectures sur « la philosophie du droit » en Allemagne et en France. — M. Henri Lichtenberger, à qui rien de Nietzschéen n'est étranger, analyse et apprécie les opinions de Trœltsch sur la « crise de l'histoire » considérée dans Nietzsche. — Des « coïncidences » nombreuses entre les deux romanciers Th. Storm et Loti sont patiemment relevées et vivement éclairées par M. Robert Pitrou : similitude de leur pays natal et de leurs paysages, de leur tempérament, de leur conception des choses, de leurs visions. — MM. Pierre Doll et Pierre Doyen énumèrent et font sentir la valeur des thèmes lyriques de Mörike. — Les idées qui sont le support du talent de Gerhart Hauptmann, idées inspirées par l'observation de la réalité dans des conflits tragiques, sont excellemment dégagées par M. A. Vulliod. — Revuiste dramatique de la *Revue Germanique*, M. Louis Brun, dont nos lecteurs connaissent le sens critique et l'abondance d'information, nous apprend que le poète dramatique Rolf Lauckner est dominé par la *Sehnsucht* et que cette *Sehnsucht* a « deux objets de réalité hautement libératrice : le pays natal et le culte filial ».

En fermant ce livre si plein de substance on emporte l'impression satisfaisante qu'il est un éclatant témoignage de l'activité d'une fraction des Français voués à l'étude des lettres allemandes. On souhaite qu'il trouve en Allemagne la considération dont il est digne.

F. P.

---

Digitized by Google

**Die deutsche Literatur.** Geschichte und Hauptwerke in den Grundzügen von ERICH SCHULZE. Dritte vermehrte Auflage, bis zur Gegenwart fortgeführt von Dr HANS HENNING. Berlin, Hofmann u. Co., 1923, VI-442 pp.

La langue abstraite, souvent inintelligible, toujours prétentieuse, le jargon que les critiques littéraires allemands affectent aujourd'hui d'employer dans leurs ouvrages, dissertations ou comptes rendus, font que l'on n'ouvre plus qu'avec une certaine appréhension les livres nouveaux sur des questions d'art ou de littérature. On craint, à chaque fois, de rencontrer un pédant dissimulant la pauvreté de ses réflexions sous une terminologie somptueusement esthétique et ridiculement vide. Nous avons été d'autant plus agréablement surpris, en lisant l'ouvrage de E. Schulze, de découvrir un historien de la littérature allemande connaissant parfaitement son sujet, et qui n'a pas craint d'exposer ce qu'il sait d'une manière intelligible, dans un langage simple, naturel, clair comme les idées mêmes qu'il exprime.

« Ce livre, dit la préface de la troisième édition, n'est pas écrit pour les connaisseurs ; c'est un guide destiné au public des étudiants, des écoliers, et, en général, des amis de la vie intellectuelle de la nation allemande ». Le titre lui-même nous révèle qu'il y sera question de l'histoire de la littérature allemande dans « ses traits fondamentaux » et ses « œuvres principales ». L'auteur ne veut donc pas tout examiner, n'a pas la prétention d'être complet. Il veut simplement nous « guider » en traçant les grandes lignes du développement de la littérature allemande et en signalant, pour en indiquer l'importance, les œuvres les plus caractéristiques.

Ces grandes lignes sont bien marquées, d'un trait sobre mais net. Les différentes périodes et, dans chaque période, les courants principaux, les tendances diverses, les écoles ou les groupes sont indiqués avec un souci de clarté qui apparaît jusque dans la typographie. Sans doute l'auteur ne pouvait, à cet égard, prétendre à une véritable originalité, car les historiens de la littérature sont en général d'accord sur tous ces points. Ce dont il convient, par contre, de le féliciter, c'est du soin avec lequel il évite tout développement oiseux, tout détail inutile, pour exposer avant tout les idées essentielles, les tendances fondamentales, et comme la substance des grandes époques, des écoles successives, des auteurs eux-mêmes, enfin, pour chaque écrivain, des œuvres les plus caractéristiques de son talent particulier. Grâce à cette constante préoccupation, le lecteur ne court jamais le risque de se perdre dans le chaos des noms propres, des titres d'ouvrages, des dates, des détails sans intérêt, mais suit sans peine son guide, dans un chemin bien tracé, où tout ce qui pourrait gêner sa claire vision est délibérément supprimé.

Cette clarté de l'exposition ne nuit en rien, d'ailleurs, à la sûreté de

Digitized by Google

l'information, en ce qui concerne les faits proprement dits et leur appréciation. L'auteur, avons-nous dit, connaît parfaitement son sujet. C'est parce qu'il en est ainsi qu'il peut, dans toutes les questions qu'il examine aller droit à l'essentiel, et le mettre en pleine lumière. Nous indiquerons en particulier les passages concernant le Volkslied, la *Dramaturgie de Hambourg*, les œuvres de Gœthe (notamment ses œuvres dramatiques et tout spécialement *Faust*), les tendances de l'école romantique, les œuvres dramatiques de Kleist, Grillparzer, Hebbel et Ludwig, l'école naturaliste. Pour les auteurs dramatiques, en particulier, Schulze ne se contente pas d'analyser les œuvres. Il les ramène à l'unité en exposant d'abord la conception de chacun de ces écrivains relativement au conflit, au héros et à la faute tragiques, et en examinant ensuite chaque œuvre particulière à la lumière de cette conception. Pour chacune d'elles, il indique brièvement les questions les plus importantes qu'elle soulève, les critiques qui lui ont été adressées, et donne, le plus souvent, son opinion personnelle, toujours motivée.

Que l'on partage toutes ses opinions, qu'il n'y ait rien de contestable dans son livre, c'est, sans doute, ce que l'auteur refuserait lui-même d'admettre. Il semble, par exemple, qu'il ait un peu trop parcimonieusement mesuré la place à des auteurs comme Günther dont il proclame cependant l'importance et l'originalité, mais sans pouvoir démontrer l'une et l'autre dans la vingtaine de lignes qu'il lui consacre ; comme Hölderlin, aujourd'hui unanimement considéré comme un des plus grands poètes lyriques d'Allemagne ; comme Jean Paul, dont l'œuvre, contemporaine de celle de Gœthe et des romantiques, reste si originale ; comme Clara Viebig, qui est encore aujourd'hui, par son art vigoureux et sa production considérable, le représentant le plus qualifié du roman naturaliste, et méritait mieux que d'être liquidée en dix lignes. D'autre part, quelques opinions de l'auteur ne sauraient obtenir notre adhésion. Que Maler Müller ait été un précurseur à la fois du romantisme, de Hebbel et de Ludwig, uniquement pour avoir composé un drame sur *Genoveva*, il faudrait des preuves plus nombreuses et plus convaincantes pour nous le faire admettre. Que la structure des ballades de Schiller soit plus dramatique qu'épique, il suffit, pour se convaincre du contraire, de comparer à cet égard *Der Gang nach dem Eisenhammer*, *Hero und Leander*, *Der Kampf mit dem Drachen*, etc., avec *Erlkönig*, *Der Fischer*, ou *Heidenröslein*. Des deux poètes, c'est assurément Gœthe qui a su le mieux conserver à l'élément dramatique l'importance primordiale qu'il a dans la ballade populaire. La structure de *Kabale und Liebe* est si peu « mustergiltig » que l'on y a découvert sans trop de peine deux actions différentes, deux conceptions successives, inorganiquement juxtaposées dans une même intrigue. Si le Wallenstein de Schiller est un « grand réaliste », (p. 226), comment peut-il, « malgré lui, reculer devant le crime » ? (p. 228).

Digitized by Google

C'est précisément parce que Schiller n'a pas su ou voulu faire de lui un pur et simple « réaliste » que ce personnage manque d'unité et de vérité psychologique. Que la *Fiancée de Messine* ne soit pas une « pièce fataliste » (p. 245), c'est ce qu'il est difficile d'accorder après les démonstrations de Hettner et de Bulthaupt. Tout ce qui est dit du conflit tragique et du héros tragique dans les pièces de Schiller est original, mais s'applique difficilement à tous les personnages schillériens, en particulier à Jeanne d'Arc et à Guillaume Tell. Que le talent de Ludwig soit de nature épique plutôt que dramatique, cela est contredit par l'évolution intellectuelle et poétique de cet écrivain comme par l'histoire de ses œuvres.

Ces quelques réserves laissent intacte la valeur du livre dans son ensemble. Elles prouvent qu'il incite à la réflexion précisément parce qu'il est lui-même le fruit de la réflexion. et expose des idées au lieu de simplement transcrire des noms et des titres. Ce « guide » a donc bien réalisé son intention, et on peut le recommander à ceux qui veulent s'initier à la connaissance de la littérature allemande autrement qu'au moyen d'un simple répertoire.

La troisième édition a été, après la mort de l'auteur, confiée à son compatriote, Dr. H. Henning, qui a conduit l'ouvrage jusqu'à l'époque contemporaine.

Léon Mis.

---

Jan van Dam : **Zur Vorgeschichte des höfischen Epos.** Lamprecht, Eilhart, Veldeke. (*Rheinische Beiträge und Hülfsbücher zur germ. Philologie und Volkskunde*, hgb. von Th. Frings, R. Meissner u. J. Müller, 8). Bonn. u. Leipzig, Kurt Schrœder, 1923. Gr. in-8°, XV-132 pp.

Avec un beau courage, soutenu par une intense énergie, M. van Dam s'est attaqué non pas à l'une, mais à plusieurs des questions les plus embrouillées de la littérature allemande médiévale. La « préhistoire » de l'épopée courtoise est très mal connue. Fort peu de documents certains permettent d'en tracer les grandes lignes. Les dates même sont rares et pas toujours sûres. On est contraint le plus souvent de recourir aux critères internes : allusions, concordance de passages, langue, métrique, etc., pour fixer les relations qu'offrent entre eux les premiers poèmes. Il y a plus. Pour ces discernements extrêmement délicats on ne peut faire usage que de manuscrits dont il est impossible, ou au moins difficile, de déterminer jusqu à quel point ils représentent l'archétype et jusqu'où s'y est étendu l'arbitraire des remanieurs ou des copistes. Comment s'étonner que les conjectures les plus diverses aient été émises et que des hypothèses contradictoires aient vu le jour ?

M. van Dam a vaillamment affronté les périls d'une incursion dans un terrain semé d'embûches. Son mérite est d'autant plus grand qu'il n'a point, pour appuyer ses opinions, l'autorité de découvertes d'inédits.

Digitized by Google

C'est par un examen comparatif des textes connus qu'il pense pouvoir résoudre les problèmes relatifs à l'attribution de textes dont l'auteur est incertain ou aux relations chronologiques d'œuvres dont la date n'est pas sûrement fixée.

Voici, succinctement résumés, les résultats auxquels — soit qu'il donne sa propre opinion, soit qu'il se rallie à celle de chercheurs qui l'ont précédé — M. van Dam aboutit.

Le clerc Lamprecht, que l'on considère comme l'auteur de l'*Alexanderlied*, n'a en réalité composé qu'une partie de ce poème, et cette partie est conservée assez fidèlement dans le manuscrit de Vorau. A cette première œuvre, née à Trèves avant 1130, un continuateur a ajouté vers 1131 une suite, représentée surtout par le manuscrit de Bâle. Enfin un remanieur survint, qui arrangea le texte de ce continuateur et lui donna l'aspect qu'il offre dans le manuscrit de Strasbourg, auquel M. van Dam assigne la date de 1170 environ. Ainsi s'expliqueraient les divergences depuis longtemps constatées entre les divers manuscrits qui ont légué, non l'*Alexanderlied* de Lamprecht, mais le fragment dont Lamprecht peut revendiquer la paternité et ceux qu'on lui a injustement attribués.

De l'avis commun c'est Lamprecht qui ouvre l'ère des traductions en vers allemands d'épopées françaises. Le *Rolandslied* du clerc Conrad, adaptation de notre *Chanson de Roland*, est en effet quelque peu postérieur au fragment de l'*Alexanderlied* composé par Lamprecht. Mais l'unanimité est loin de régner en ce qui concerne l'antériorité respective du *Tristan* d'Eilhart d'Oberg ou de l'*Enéide* de Henri de Veldeke. Des analogies que l'on avait cru constater entre les deux poèmes avaient conduit à admettre l'influence de l'un des auteurs sur l'autre, donc son antériorité par rapport à l'imitateur. Il s'agissait seulement de savoir lequel était l'aîné. Les uns tenaient pour Eilhart, les autres pour Veldeke, et, de part et d'autre, on apportait des preuves sérieuses. La lutte sembla devoir prendre fin lorsque fut connue en 1884 la traduction en tchèque du *Tristan* d'Eilhart. Cette version paraissait apporter la preuve qu'il n'existait aucune analogie entre l'*Enéide* et le *Tristan* ; par là était enlevée toute base à la discussion.

M. van Dam n'a pas estimé que la question dût être réglée ainsi. Mais avant de confronter à nouveau le *Tristan* et l'*Enéide* il a, comme le veut une saine méthode, cherché à établir quel est le texte exact du *Tristan*, dont on sait que la transmission en est défectueuse. Deux documents surtout ont servi à ses recherches. C'est d'abord le fragment de Stargard, dont une heureuse fortune a révélé l'existence il y a quelque quinze ans à M. Hermann Degering, et que M. van Dam regarde comme un premier remaniement de l'archétype du *Tristan*, donc un texte de grande valeur. Il a ensuite remis en honneur le «Volksbuch» *Tristrant und Isalde*, qui serait la rédaction en prose d'un excellent manuscrit d'Eilhart.

Digitized by Google

En revanche, il nie que la traduction tchèque soit capable de renseigner sur l'état du *Tristan* primitif. Sur ces trois points, il s'écarte des idées généralement reçues.

Son opinion faite sur la transmission du *Tristan*, il aborde la discussion des relations Eilhart-Veldeke. Pour lui les analogies sont avérées. Les concordances relevées entre les deux poètes ne peuvent être le jeu du hasard. L'un des auteurs a subi l'influence de l'autre. Lequel ? Une confrontation du monologue de Lavinie dans l'*Enéide* et de celui d'Isolde dans le *Tristan* lui donne, entre autres preuves, la conviction que Veldeke est l'imitateur (1). Il pense même, soutenu par les rapprochements qu'il a faits, pouvoir déterminer la méthode adoptée par Veldeke dans la composition de son poème, ou, pour parler plus exactement, dans l'adaptation que l'auteur de l'*Enéide* fit du poème français, le *Roman d'Eneas*. Chemin faisant, M. van Dam s'est inquiété de savoir quelle influence Lamprecht a exercée sur Veldeke. Avec plusieurs critiques, à qui il prête l'assistance de nouvelles preuves, il pense que Veldeke n'a imité de l'*Alexanderlied* que la rédaction conservée dans le manuscrit de Strasbourg, ce qui contraindrait à attribuer à cette rédaction la date récente indiquée plus haut.

Tels sont les principaux problèmes dont M. van Dam a cherché la solution. Mais de nombreuses observations de détail enrichissent ce livre, qui est destiné à prendre une place honorable parmi les études faites sur un chapitre important de l'histoire de la littérature allemande. Parmi les conclusions de l'auteur, il en est qui paraissent reposer sur une base solide, d'autres prêtent à la discussion. Je dois, dans ce simple compte rendu, me borner à quelques indications.

L'étude des noms propres cités dans Eilhart apporte des constatations et des suppositions utiles, telle la localisation du *Tristan* (présumé) de La Chèvre dans la région champenoise (p. 34). Mais est-il utile de répéter l'étymologie peu plausible donnée jadis par Scherer de *Schitriele*, dont la première partie serait *chit* issu de *civitas* ? La forme allemande *Isalde* remonterait à un français *Isaut* (p. 36). Il y a là une erreur de rédaction. *Isalde* ne peut être issue que d'une forme *Isalt*, qui existe dans un manuscrit du *Cligès* de Chrétien (et non *Isaut*) (2), ou *Isalde*. La présence de « *Isaut* » dans un miracle où il est dit que La Chèvre a composé un *Tristan* ne prouve donc rien. M. van Dam a cité diverses variantes du nom de la célèbre résidence de Marc, *Tintaguel* (p. 38). Il paraît évident que *Tintamol* est une erreur de lecture pour *Tintaniol*, un copiste ayant pris *ni* pour *m*. C'est à une erreur de ce genre qu'est dû le *Luntaguel* de Hartmann d'Aue (3), qui serait énigmatique si Chrétien ne donnait,

(1) M. van Dam se rencontre ici avec Lichtenstein, éditeur d'Eilhart, et contredit M. Behaghel éditeur de Veldeke.

(2) Forme indiquée par M. van Dam.

(3) Cf. *Erec* v. 1934.

Digitized by Google

dans son *Erec*, imité par Hartmann, la forme correcte *Tintaguel*. Il faut nous méfier des copistes, qui défiguraient si atrocement les noms propres étrangers. N'est-ce pas à l'inadvertance de l'un d'eux que sont dus les bizarres *Thyntariol*, *Thintariol* où *r(i)* a pu prendre la place d'un *n*, attesté par le *Tristan* français en prose, qui livre la forme *Tinthanel* ? Je signale à M. van Dam que *Carahes* est un nom d'homme dans *Erec* (v. 1727), ce qui n'ajoute rien à nos connaissances, mais que M. E. Muret après avoir en effet pensé que le poème français, source d'Eilhart, était picard (*Romania*, 16 p. 131), a ensuite changé d'opinion (*Romania* 27 p. 616). M. van Dam suppose (p. 53) que si, dans Gottfried, Tristan à son arrivée en Irlande se donne pour un jongleur et un marchand, le cumul de ces deux professions est une imitation d'Eilhart et non un trait que Gottfried aurait trouvé dans son original, le *Tristan* français de Thomas. Ses preuves sont chancelantes. Le trait, dit-il, n'est pas dans la *Saga*, qui reflète le texte français. Mais ne savons-nous pas que l'auteur de la *Saga* a pratiqué des coupes sombres dans le poème de Thomas ? Quant au *Sir Tristrem* anglais, autre reflet du *Tristan* français, il attribue à Tristan la profession de marchand et, en même temps, donne des indications qui contraignent à croire que, dans sa source, Tristan se faisait passer pour jongleur (1). Ce n'est donc pas vraisemblablement d'Eilhart que Gottfried tient le motif. Il l'a trouvé dans le *Tristan français*.

Ces menues observations ne sont pas des critiques prétendant infirmer les thèses soutenues par M. van Dam. J'attacherais plus de gravité à un autre genre de remarques, sans que, cependant, elles aient pour effet d'ébranler sa construction dans sa totalité, Il me semble que ce critique attribue parfois un caractère de certitude trop absolue aux concordances dont il sollicite le témoignage en faveur de son opinion. Voici quelques exemples.

Comparant le *Roman d'Eneas* avec l'*Enéide* allemande, M. van Dam affirme que la description du tombeau de Didon « n'a que trois lignes » dans le texte français (p. 815). En réalité, elle n'a qu'une ligne aussi bien dans le poème français que dans le poème allemand qui disent :

| | |
|---|---|
| puis i firent molt gent tombel, | ich segge u, wat der sarke was : |
| fait a esmals et a neel ; | ein prasem (2) groene als ein gras. |
| *Roman d'Eneas* 2135 s. | *Enéide* 2509 s. |

La suite des textes n'a rien à voir ici, car le but de M. van Dam, quand il rapproche ces passages, est de faire voir que Veldeke a imité, non le *Roman d'Eneas*, mais l'*Alexanderlied*, où il est dit d'un tombeau :

der sarc was grune alse ein gras.
*manuscrit de Strasbourg* 3563.

(1) Cf. F. Piquet : *L'originalité de Gottfried de Strasbourg*, p. 175.
(2) Pierre précieuse de couleur verte.

Digitized by Google

Rien n'est moins sûr que l'exactitude de cette concordance. Veldeke a réservé des surprises désagréables à ceux qui entreprennent de confronter sa traduction avec l'original. Il a, en effet, transposé un si grand nombre de passages de son texte qu'on pourrait croire qu'il a malicieusement prémédité de dépister l'indiscret qui viendrait à lui demander des comptes. M. van Dam est une de ses victimes. Ouvrons l'*Enéide* à l'endroit où est décrit un autre tombeau, celui de Pallas. Nous y lisons que ce tombeau

was ein prasin groene.

*Enéide* 8304.

Le texte français, interrogé à son tour, répond que ce même tombeau « fu »

de vert prasme trestoz entiers.

*Roman d'Eneas* 6454.

La vérité éclate. En écrivant que le tombeau de Didon était « ein prasem groene als ein gras », Veldeke savait que celui de Pallas était « de vert prasme ». Il a attribué aux deux tombeaux, celui de Didon et celui de Pallas, la même nature. Il n'a donc pas eu besoin de recourir à l'*Alexandre*, qui ne dit même pas que le tombeau était un « prasem » mais se contente d'affirmer qu'il était « vert comme gazon » (la comparaison est aussi chez Veldeke, mais M. van Dam, sans doute, ne fait pas état de cette analogie, l'image étant d'une affligeante banalité dans les poèmes anciens).

Il semble que M. van Dam se soit laissé surprendre par le même procédé de Veldeke en un autre endroit. Cette fois, il pense que c'est à la *Kaiserchronik* que Veldeke, abandonnant le *Roman d'Eneas*, aurait fait un emprunt (p. 76). Pour sa démonstration, il met en regard les deux passages suivants, où il est dit d'une sorcière (Veldeke), d'un faux dieu (Kaiserchronik) :

ende kan wonders vele
ende doet, swen sî wele,
dat die minne tegêt,
swen here te moede gestêt
*Enéide* 2281 ss.

er tuot wunders vil :
swenne so er wil,
so ist er uf dem himele
*Kaiserchronik* 4183 ss.

Puis il ajoute que le *Roman d'Eneas* n'a ici qu'une ligne :

molt forz chose li est legiere. 1908.

A la vérité, les deux premiers vers de la citation s'ajustent dans les deux poèmes allemands et les rimes *vele* : *wele* = *vil* : *wil* sont un indice qui n'est pas négligeable. Mais si l'on considère les vers du *Roman d'Eneas* :

el fait amer o fait haïr,
de tote rien fait son plaisir

qui se trouvent plus loin (1925 s.), on constate qu'ils répondent aux vers

Digitized by Google

2281-2284 de l'*Enéide* et que le « swen sî wele » a pu être amené par « fait son plaisir ». Et au fond la similitude des vers n'est pas tellement caractéristique que la rencontre ne puisse être un hasard.

Cette observation n'aurait pas été faite s'il n'y avait dans la *Kaiserchronik*, l'*Enéide* et le *Roman d'Eneas* un autre passage qui montre entre ces trois œuvres une troublante ressemblance.

L'éternel transposeur qu'est Veldeke a, en effet, placé tout à la fin de son poème un passage que le *Roman d'Eneas* contient dans sa première moitié. Lors de la descente d'Enée aux enfers, Anchise, dans le poème français, fait voir à Enée les chefs illustres qui naîtront de lui et prophétise leurs destinées. Veldeke, à la fin de son livre, narre ces faits au passé sous la forme historique. Mais les deux textes concordent pour ce qui est de la substance (1).

2957 De la ligniee Romoli
et de la ton fil Julii
iert Juliüs Cesar li proz,
2960 de proece sorveintra toz ;
sor le mont iert sa poestez

et puis l'occira li senez :
ce est icil ki t'est promis
de par les deus, molt a ja dis.
2965 Cesar Augustus iert enprés,
en son tens iert molt ferme pais
et grant dolçor et grant belté,
li monz iert soz sa poesté ».

13381 Van den konne Rômulî
end van Ascânjô Jûlî
wart ein hêre geboren,
der alre dogende was bevoren
13385 allen sînen mâgen,
die doch grôter êren plâgen.
dat was Jûljus Cêsar.
..... (*délayage*) .....
went dat er erslagen wart,
13395 te Rômen verrâden.
dat die sênâte dâden.
Do erslagen wart Jûljus,
te keiser wart Augustus
dâ te Rômen erkoren,
13400 de van sînen konne was geboren.
De berichte dat rîke
harde hêrlîke
end wart geweldich wîden.
et was in sînen tîden
13405 vel stâde frede ende goet ...

L'accord des deux poèmes est aussi exact en cet endroit que dans l'ensemble du poème, Veldeke ayant en général traduit librement. Mais il se trouve que la *Kaiserchronik* offre au passage de Veldeke un pendant, qui a depuis longtemps appelé l'attention des critiques (p. 75) :

Alse Juljus wart erslagen,
Augustus daz rîche nah im gewan,

(1) Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que lorsqu'il traduisit le passage 2957 ss. du *Roman d'Eneas*, Veldeke savait qu'il en donnerait l'essentiel à la fin du poème. Car il n'a fourni à l'endroit correspondant à ces vers qu'un résumé général, et a réservé l'énumération des faits en vue de sa conclusion.

Digitized by Google

von sîner swester was er geborn
duo er ze rihter wart erkorn,
swie er got niene vorhte,
iedoh er fride worhte
603 ss.

Les vers 13397 ss. de l'*Enéide* paraissent inspirés par les vers 603-606 de la *Kaiserchronik*. D'autre part, rien de ce qui est essentiel dans le texte français ne fait défaut dans l'*Enéide* : César mis à mort par les sénateurs, Auguste lui succédant, régnant sur le monde entier et assurant une paix universelle. La suppression des deux vers français 2963 s. est insignifiante, et l'addition de l'*Enéide* « de van sînen konne was geboren » (13400) est une formule répétée de 13381. Il est donc indubitable que Veldeke, en écrivant ce passage, suivait le manuscrit français. Comment s'explique l'accord avec la *Kaiserchronik* ? On peut faire diverses suppositions. Aucune n'a un caractère de certitude avérée.

On ne saurait adhérer aux jugements que M. van Dam, désireux de faire admettre que Veldeke s'est inspiré d'Eilhart, donc lui est postérieur, oppose à ceux de M. Behaghel dans certains cas. C'est ce dernier qui a sûrement raison quand il attribue au *Roman d'Eneas*, et non au *Tristan* d'Eilhart, l'idée première des vers 10409 ss. de Veldeke (p. 102), ainsi que des vers 10246 ss. (p. 103). D'autres rapprochements encore sont trop peu fondés pour qu'on puisse accepter l'affirmation de M van Dam : « Le monologue de Lavinie dans l'*Enéide* est une combinaison du texte français et de celui du *Tristan* d'Eilhart ». Croire cela c'est refuser à Veldeke la souplesse d'esprit dont il a donné maintes preuves dans tout le reste de son adaptation (1).

Ces quelques remarques montrent combien délicate est une recherche dont le but est de déterminer des relations d'influence à l'aide de critères d'ordre subjectif. M. van Dam n'a pas échoué dans son entreprise. Il faut lui savoir gré d'avoir apporté de nouveaux détails et mis au point certaines questions. Son travail est une utile « contribution ». Vraisemblablement, M. van Dam est d'origine rhénane ; il a des fonctions qui l'attachent à l'université de Bonn, et il réclame avec tant de ferveur pour la région du Rhin la gloire d'avoir élaboré les grandes œuvres épiques qui ouvrent l'époque classique de la littérature allemande, qu'on est amené à croire qu'il plaide pro patria. Il reconnaît à la poésie française le mérite d'avoir favorisé l'avènement de l'âge d'or de la poésie allemande médiévale. Ainsi, dès ce lointain passé, la vallée du Rhin a rempli entre l'Est et l'Ouest la mission d'intermédiaire qu'elle a d'ailleurs gardée dans les temps modernes.

F. PIQUET.

(1) La plus grande prudence s'impose dans les rapprochements de passages où sont décrits les effets de l'amour. N'est-il pas piquant de constater que M. E. Langlois jnge que la peinture de l'amour de Blancheflor dans le *Tristan* de Thomas est, en partie, tirée de « l'épisode de Lavinie dans *Eneas* ? » (Cf. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1905, p. 114, n. 2).

Digitized by Google

FRIEDRICH GUNDOLF : **Shakespeare und der deutsche Geist.** Sechste, unveränderte Auflage. Berlin, G. Bondi, 1922. In-8°, 358 pp.

« Cet ouvrage veut exposer les forces qui ont déterminé l'entrée de Shakespeare dans la littérature allemande, et celles qui ont été réveillées et rendues fécondes par lui ; il veut être une histoire d'actions et de réactions vivantes au lieu d'une chronique de faits littéraires ou une psychologie d'auteurs ; ... il n'étudie les individus que dans la mesure où ils représentent vraiment un courant, une tendance issue de Shakespeare ou se rattachant à lui ». Ayant ainsi, dans son avant-propos, précisé son point de vue et formulé son intention, l'auteur montre, dans une Introduction, comment, à l'époque où les comédiens anglais apportèrent en Allemagne les pièces de Shakespeare, les trois puissances principales qui avaient dominé jusqu'alors en Allemagne, à savoir : la Réforme, la bourgeoisie et l'humanisme, avaient perdu leur « force constructive », étaient incapables de dominer la matière nouvelle et ne continuaient leur action que mécaniquement. Le public lui-même était incapable de s'intéresser aux pièces de Shakespeare, et les spectacles donnés au début par les comédiens anglais eurent pour but principal, sinon exclusif, d'amuser et de distraire par la musique, la danse et la pantomime. Le texte même des pièces, transformé par les acteurs selon les besoins ou l'inspiration du moment, n'avait aucune valeur en soi ; il leur fournissait simplement l'occasion de montrer leurs talents de mimes, de danseurs ou de déclamateurs ; leur outil était la pantomime plus que le langage ; aussi prenaient-ils avec celui-ci les plus arbitraires libertés. Gundolf indique ensuite dans le détail, à propos de chacune des pièces de Shakespeare jouées en Allemagne par les comédiens anglais, les modifications qu'ils firent subir au texte (scènes supprimées, ou déplacées, ou modifiées, personnages transformés, etc.), en vue d'exciter l'intérêt du public allemand de cette époque, et qui eurent pour conséquence de transformer la terreur en horreur dans *Titus*, le tragique en peur physique dans *Hamlet*, l'humoristique et l'ironique en burlesque dans les scènes comiques d'*Hamlet*, le poétique en motifs d'opéra dans *Roméo et Juliette*. Gundolf termine ce premier chapitre de son enquête en montrant que l'activité déployée par les comédiens anglais en Allemagne donna naissance, d'une part aux *Haupt- und Staatsaktionen*, de l'autre au théâtre des marionnettes et à l'opérette. Deux auteurs dramatiques subirent plus particulièrement leur influence : le duc Heinrich Julius von Braunschweig et Jakob Ayrer.

Avec Opitz, le rationalisme commence à devenir le principe d'action dominant de la poésie allemande, celui qui devait commander son évolution, sous les déguisements les plus divers, jusqu'à l'époque du

Digitized by Google

Sturm und Drang. La connaissance l'emporte sur l'impression, la raison sur le sentiment, la règle proscrit l'inspiration : tout se ramène à des concepts rationnels. La poésie ne veut plus qu'instruire ou divertir, la nature ne sert plus qu'à fournir des décors, la sensibilité est intellectualisée. Au théâtre, la tendance rationnelle et moralisante l'emporte aussi : l'action y devient logique appliquée, le destin se transforme en causalité. Pour cette conception nouvelle, Shakespeare n'est utilisable que par un côté, par sa *vérité*. Ses personnages, si individualisés, sont transformés en types abstraits (*Peter Squentz* d'Andreas Gryphius). Exclu de la scène allemande par le rationalisme intransigeant de Weise et de Gottsched, Shakespeare en conquiert de nouveau l'accès grâce aux Suisses Bodmer et Breitinger, qui, par leur théorie du merveilleux, réhabilitent les droits de l'imagination, limitent le despotisme des règles, et dont l'admiration pour Milton allait rendre bientôt possible le culte de Shakespeare.

Mais pour que l'œuvre de Shakespeare pût devenir une force collaborant à la formation de l'esprit allemand, d'autres voies d'accès devaient être ouvertes jusqu'à lui, qui permissent d'utiliser non seulement la matière de ses œuvres, mais leur forme. Ce fut l'œuvre de Lessing et de Wieland ; Schlegel fut leur précurseur en montrant le premier que le théâtre de Shakespeare valait non seulement par la représentation d'actions, mais par celle des personnages, qui échappe à la juridiction des règles. Nicolaï proclama, après lui, que l'action n'est qu'un moyen en vue de représenter des personnages, ce qui est le but réel du drame. Lessing montra ensuite que le but véritable du drame est de produire un certain effet ; que la représentation d'une action et des personnages est déterminée par cet effet à atteindre ; que le seul Shakespeare, à l'exclusion des classiques français, avait trouvé la forme dramatique convenable à ce dessein, forme qui lui permit d'élargir infiniment le champ d'action du drame ; que Shakespeare était donc le seul modèle possible pour les Allemands. Mais Lessing méconnut totalement le contenu proprement poétique des drames de Shakespeare. Le poète Shakespeare lui reste indifférent ; en vrai rationaliste, il ne s'intéresse qu'à la forme dramatique nouvelle dont il est le représentant. Ses propres drames, construits comme des machines, n'ont rien de commun avec ceux de son devancier, qui sont des organismes nés spontanément sous l'effort du génie. C'est pour ne point l'avoir vu que Lessing a découvert des intentions, une finalité, là où il n'y avait que vie débordante et sans autre but qu'elle-même. C'est lui qui est responsable de tous les soi-disant « problèmes » que les critiques postérieurs se sont évertués à chercher dans les drames de Shakespeare, à y introduire de force, et à résoudre d'autant plus facilement qu'ils n'avaient de réalité que dans leur imagination (livre absurde de Gervinus). C'est, par contre, avec sa sensibilité,

Digitized by Google

en impressionniste, que Wieland aborde la lecture de Shakespeare, le goûte et le traduit sans l'avoir entièrement et profondément compris. Les résultats positifs, tant pour lui-même que pour la littérature allemande, de ses travaux sur Shakespeare sont : le sens du fantastique et du conte, une sensibilité ailée, le romantisme du clair de lune et des elfes, le merveilleux au sens de l'esthétique de Breitinger, le comique en tant que jeu du caprice ; la langue allemande leur doit d'avoir acquis des qualités de son et de couleur qui lui permettent de parler à l'imagination et à la sensibilité.

Longtemps la traduction de Wieland fut comme le centre de ralliement des admirateurs de Shakespeare en Allemagne ; c'est par elle que les dramaturges du Sturm und Drang connurent leur modèle ou plutôt le méconnurent ; c'est d'elle qu'ils s'inspirèrent tout en la combattant (Gerstenberg) ; c'est à cause d'elle qu'ils écrivirent leurs drames en prose, et qu'ils virent en Shakespeare non pas le créateur d'une forme nouvelle, mais celui qui avait brisé les formes arbitraires et renversé les règles. Elle eut une valeur de « déclenchement », et c'est elle qui permit à Herder, Gœthe et Schiller de faire passer dans la littérature allemande non plus seulement, comme Lessing et Wieland, la « forme » shakespearienne, mais surtout son « contenu » précieux de réalité, de sentiment et de vie. C'est Herder qui, le premier, ressent et expose Shakespeare, non plus fragmentairement, ou par un seul côté, mais comme un *tout*, comme le créateur d'un monde nouveau, dont les œuvres ne se préoccupent ni de règles ni d'intentions morales, mais représentent la vie elle-même, et la créent en la représentant. En Herder viennent confluer les trois grandes voies qu'avait choisies l'esprit allemand pour pénétrer jusqu'à Shakespeare : celle de la raison (Lessing), sous forme de sens historique ; celle de la sensibilité (Wieland-Gerstenberg), celle du sentiment de l'activité créatrice (Hamann). Dorénavant, grâce à Herder, Shakespeare devient l'astre central dont le rayonnement s'effectue en tous sens. En lui, Gœthe découvre un génie capable de féconder le sien, et c'est alors pour la première fois que Shakespeare transforme vraiment l'esprit allemand en agissant non plus seulement sur la raison, la sensibilité ou le « Gemüt », mais sur les facultés poétiques et créatrices elles-mêmes. Et si les œuvres auxquelles il donne ainsi indirectement le jour sont différentes des siennes, il convient de se réjouir qu'elles ne soient pas en effet une pure et simple imitation. Gœthe se rapproche donc de Shakespeare, en fait sa nourriture et s'éloigne de lui après avoir transformé en sa propre substance les germes féconds qu'il en a reçus. Le poète d'histoires Shakespeare lui apprend l'ampleur et la diversité de la vie, et il écrit *Gœtz*, puis *Egmont*. *Hamlet* l'aide à représenter la vie elle-même comme un problème, à saisir la passion en soi et dans ses manifestations, et il écrit successivement *Werther* et *Faust*. Déterminés par son exemple, les Stürmer und Dränger



Digitized by Google

empruntent à Shakespeare ce qui répond le mieux à leurs tempéraments respectifs. Leisewitz voit en lui le poète qui a secoué le joug des règles ; Lenz le considère comme un génie analogue au sien, Klinger comme le poète de la passion ; Maler Müller lui doit son sentiment du paysage en tant qu'atmosphère poétique, et du coloris ; Heinse croit pouvoir se réclamer de Shakespeare pour sa prédilection à décrire la vie sexuelle ; Bürger travestit le « populaire » de Shakespeare en « plébéien » et en « commun ». Mais toutes ces tentatives restent impuissantes à convertir le public tout entier au nouveau culte shakespearien, à faire de Shakespeare un élément vivant de la culture de la nation tout entière. A cet égard, la traduction nouvelle de Eschenburg et les représentations de pièces shakespeariennes par Schröder sont tout aussi inefficaces. C'est à Schiller qu'il était réservé de transformer la « substance shakespearienne » en force vivante et agissant directement sur le public allemand, en élément essentiel de civilisation. Son tempérament dramatique, ses dons oratoires lui permirent de parler sur la scène à la fois aux sens et à l'imagination, et de réussir là où Lessing avait échoué, pour n'avoir fait appel qu'à la logique et à la raison. C'est grâce à Schiller que les Allemands ont enfin pu comprendre Shakespeare et recevoir les leçons de cet incomparable éducateur. Non point que Schiller ait lui-même vraiment compris Shakespeare; car il l'a vu, lui aussi, à travers son propre tempérament, et a transformé en un moraliste celui qui a simplement décrit la vie, les passions, les instincts, tels qu'ils sont, sans aucune préoccupation de bien ou de mal, sans vouloir montrer le triomphe nécessaire du bien sur le mal. Le disciple de Kant a ainsi, à son insu, fait de Shakespeare le grand vengeur de la loi morale opprimée, c'est-à-dire a vu en lui sa propre image et l'a travesti en juge. S'inspirant de ce faux Shakespeare, il a, dans ses propres œuvres dramatiques, mis en présence l'homme et une loi morale extérieure et supérieure à lui, et montré le triomphe nécessaire de l'ordre moral de l'univers. Mais aussi ses personnages ne sont-ils que des schèmes, des représentants d'idées morales, auxquels manque la vie, car la vie est neutre au point de vue moral. Les romantiques, par contre, ont proclamé Shakespeare leur « poète » par excellence pour trois raisons : comme étant l'homme de l'imagination universelle, le poète et l'ironiste universel, enfin le maître absolu du langage. Tieck, en tant que poète, a représenté surtout le premier côté de ce nouveau culte de Shakespeare, Friedrich Schlegel, le penseur, représente le second, Guillaume Schlegel, comme traducteur, le troisième. C'est par là que les romantiques ajoutent des traits nouveaux à l'image que l'esprit allemand avait, antérieurement, tracée de Shakespeare. Et sans doute Tieck comprit mal Shakespeare et voulut voir en lui un poète romantique qui aurait révélé le sens poétique du mouvement de l'univers ; mais cette erreur

Digitized by Google

fut en un sens féconde, s'il est vrai qu'elle fit découvrir à nouveau tout le trésor des légendes et contes anciens, des traditions, des usages populaires, les rendit à la poésie et à la culture allemandes, permit l'œuvre des Grimm, Arnim et Brentano, le lyrisme d'un Eichendorff et d'un Lenau. A son tour Frédéric Schlegel considère l'œuvre de Shakespeare comme un tout organique, une œuvre d'art, une symphonie de la pensée, comme étant une œuvre d'art parfaite, et non pas simplement « nature », œuvre d'un génie inconscient, comme le proclame Novalis. Ainsi prend naissance la théorie de l'art en soi, indépendant de toute finalité rationnelle ou morale, ayant une valeur souveraine et universelle, et non plus simple moyen d'expression de puissances supérieures comme l'idéal (Schiller), la nature ou la culture (Gœthe). Il y avait là en germe toute la future théorie de l'art pour l'art, et c'est à propos de Shakespeare que Frédéric Schlegel la formula. Mais de là naquit aussi le culte absolu de Shakespeare, le fanatisme qui voulut trouver un sens profond à chaque syllabe de ses œuvres, même aux concessions que Shakespeare avait dû faire au goût de son époque. C'est contre cette conception nouvelle que Gœthe, converti au culte de la forme, donc de la limitation nécessaire de la création artistique, qui impose de renoncer à l'individuel pour le typique, s'éleva dans sa dissertation *Shakespeare und kein Ende* et dans l'adaptation qu'il fit de *Roméo et Juliette* pour le théâtre de Weimar. L'erreur de Gœthe consista précisément à donner au principe hellénique de la limitation et de la mesure une valeur universelle et de l'appliquer à Shakespeare. Mais il eut raison de montrer que le Shakespeare des romantiques n'était qu'une création de leur imagination ; que Shakespeare est « le juge du romantisme », qu'il est le poète le moins romantique du monde moderne, en ce sens qu'il est forme et réalité et non pas rêve et mouvement. Tieck et Schlegel, en traduisant Shakespeare en allemand, fournirent eux-mêmes « la norme grâce à laquelle toute tendance romantique fut définitivement condamnée ». Et les romantiques eurent si bien l'intuition que le vrai Shakespeare était tout juste l'opposé de celui qu'ils avaient imaginé, qu'ils songèrent à le remplacer par Calderon. Il n'en reste pas moins acquis que c'est par la traduction Tieck-Schlegel que Shakespeare a définitivement pénétré l'esprit allemand. Et cette traduction, incomparable chef-d'œuvre, n'a été possible que grâce à Gœthe, qui avait façonné la langue allemande de manière à lui permettre d'exprimer toutes les diverses « valeurs » de l'œuvre shakespearienne. La renaissance de Shakespeare sous forme de monument linguistique allemand total, c'est là ce qu'apporte d'absolument nouveau la traduction de Schlegel, ce qui en fait l'importance historique mondiale. L'image de Shakespeare ainsi tracée par Schlegel suffit aux Allemands pour une période de près d'un siècle. Non seulement l'étude esthético-

Digitized by Google

philosophique et morale de Shakespeare ne fit aucun progrès au cours du XIXe siècle, mais, au contraire, elle marqua un recul évident sur les points de vue de Herder, Gœthe, Schlegel et Tieck. « On est honteux pour l'esprit allemand de lire, après Herder et Gœthe, les bavardages plats et bornés d'un Gervinus ou d'un Vischer ». Quant aux dramaturges modernes, même les plus grands, Kleist et Hebbel, s'ils doivent à Shakespeare quelques nuances originales, certains problèmes particuliers, ils restent de grandes apparitions isolées, ne représentent pas de grands courants, et ne peuvent figurer dans une étude sur Shakespeare et l'esprit allemand. Cette étude doit donc être close par la traduction de Shakespeare, par Schlegel. Cela ne signifie point d'ailleurs que le Shakespeare qui apparaît dans cette traduction soit le véritable. Mais le véritable Shakespeare, celui dont on peut résumer l'essence profonde en disant qu'il représente « la volonté de réalité », c'est la tâche de la génération actuelle de le chercher, de le découvrir, et de féconder à nouveau par lui l'esprit allemand.

Arrivés au terme de cette étude, nous comprenons ainsi pourquoi l'auteur a cru devoir donner à ses compatriotes une nouvelle traduction de Shakespeare. Celle de Schlegel, en dépit de ses mérites considérables qui lui ont permis de s'imposer sans conteste pendant un siècle, en dépit de sa valeur historique qu'on ne saurait surestimer, reste imparfaite parce qu'elle a atténué, effacé, stylisé Shakespeare, empêchant ainsi de découvrir en lui cette « volonté de réalité » qui le caractérise essentiellement. Or, c'est de réalité qu'a soif le monde actuel, c'est à la réalité qu'il tend par tous ses organes de perception et tous ses moyens de représentation. C'est donc le vrai Shakespeare enfin découvert qui sera son guide et son inspirateur, qui lui montrera le but à atteindre et lui en fournira les moyens par son œuvre définitivement adaptée à l'esprit allemand.

L'étude dont nous avons résumé les idées essentielles apparaît ainsi comme une préface à la traduction de Shakespeare par Gundolf, et destinée à démontrer que cette traduction nouvelle était nécessaire, même après celle de Schlegel. Mais ce serait en méconnaître singulièrement la valeur que d'en limiter ainsi l'importance et la signification. Elle doit être considérée en soi, comme œuvre indépendante. A cet égard, il est à peine suffisant de dire combien neuves et pénétrantes sont les vues de Gundolf. Représentant éminent de la critique dite expressionniste, il s'attache avant toutes choses à dégager le tempérament individuel de l'homme qu'il étudie, à préciser son attitude vis-à-vis de la réalité, la manière dont il la perçoit, l'absorbe, se l'assimile, en fait une partie intégrante de son moi, tout cela s'exprimant par un seul mot allemand à peu près intraduisible en français : l'Erlebnis ; comment ensuite l'individu donne à cette réalité qu'il a faite sienne, une vie nouvelle dans l'œuvre

Digitized by Google

d'art. Grâce à cette stricte individualisation des hommes « représentatifs » de tendances et de courants intellectuels, l'auteur nous fait suivre pas à pas, et comme en se jouant, le développement de l' « Erlebnis » Shakespeare en Allemagne, depuis les temps lointains où les comédiens anglais vinrent y jouer, en les déformant, quelques-unes de ses pièces, jusqu'au jour où Schlegel et Tieck démontrèrent, par leur traduction, combien Lessing avait vu juste en recommandant à ses compatriotes d'aller chercher des conseils et des modèles chez le plus grand poète d'une nation appartenant à la même race qu'eux-mêmes.

Le point de vue auquel s'est placé l'auteur en écrivant son livre, et que nous avons exposé au début de cette analyse, nous interdit de lui reprocher d'avoir à peine mentionné Kleist et Hebbel, et de n'avoir rien dit de Grabbe ni de Ludwig. Peut-être, il est vrai, n'apprécie-t-il pas à sa juste valeur, en la passant ainsi sous silence, la théorie hebbélienne du problème dramatique et tragique, indépendante de la morale, de la direction bonne ou mauvaise de la volonté. Si les œuvres de Shakespeare illustrent en effet la théorie hebbélienne de la faute tragique, indifférente, comme la vie elle-même, à l'idée morale de faute et de châtiment, par contre, sa conception du problème tragique ne doit rien à Shakespeare et s'écarte essentiellement de la manière shakespearienne. A ce titre, elle marque évidemment un temps d'arrêt dans le mouvement d'admiration exclusive inauguré par Schlegel. Bien que Hebbel n'ait point fait école ou plutôt, pour parler comme Gundolf, bien qu'il ne représente aucun courant, l'importance de son œuvre dramatique est aujourd'hui reconnue si grande qu'il semblerait équitable d'en tenir compte et de la caractériser dans une étude sur Shakespeare et l'esprit allemand. Si Hebbel, comme Kleist, est un « étrange original », il ne l'est que partiellement *par rapport à Shakespeare*, s'il est vrai que, par son « amoralisme », il continue la tradition shakespearienne. De même le silence complet observé à l'égard de Ludwig nous paraît inexplicable même au point de vue de Gundolf. Par son admiration excessive, exclusive, de Shakespeare, Otto Ludwig se rattache à la tendance des Schlegel. Il en limite, il est vrai la portée, en étudiant surtout la technique de son modèle ; mais, dans ce domaine ainsi limité, il a certainement fait des remarques pénétrantes, neuves très souvent, et qui ont contribué à compléter pour le public allemand, donc pour « l'esprit allemand », l'image du poète anglais. Nous reconnaissons pourtant que les *Etudes sur Shakespeare* d'Otto Ludwig, aujourd'hui encore à peine connues, n'ont exercé aucune influence sur la production dramatique moderne et que ce poète dramatique n'est donc pas encore une de ces « forces vivantes » auxquelles seulement veut s'intéresser l'auteur.

Ces quelques réserves ne peuvent avoir la prétention de diminuer la valeur et l'importance de l'étude de Gundolf. Si la lecture n'en est

Digitized by Google

pas toujours aisée, si on peut lui reprocher une évidente recherche de style qui aboutit assez souvent à une certaine sécheresse abstraite, il faut voir en cela la rançon de qualités remarquables : hauteur de vues, une vision à la fois ample et aiguë qui lui permet d'exposer comme une vaste fresque la question à étudier, de la délimiter à grands traits, puis, allant droit à l'essentiel, de repousser dans l'ombre les détails inutiles, de projeter au contraire une vive lumière sur ceux qu'il retient et qui doivent constituer les éléments de sa démonstration. Ainsi conçue, la critique littéraire devient elle-même création artistique, est une œuvre positive, et agit sur l'esprit contemporain pour le féconder au même titre que les productions des poètes ou des penseurs.

Léon MIS.

---

EMIL LUDWIG : **Shakespeare über unsere Zeit**. Eine Anthologie auf das letzte Jahrzent. Berlin, Ernst Rowohlt, 1923.

Nous avons présenté à nos lecteurs Emil Ludwig critique (1). Voici maintenant un échantillon de Ludwig humoriste satirisant. A sa nouvelle anthologie : *vom unbekannten Gœthe* (Rowohlt, 1922) succède une brève et très curieuse anthologie d'extraits de Shakespeare convenant à notre dernière décade.

Le motto suivant ouvre le recueil : « Rire ? Je n'y parviens pas. Les cœurs pitoyables pourront vouer des larmes à mes jeux. Leur contenu en est digne. Ceux qui donnent leur argent pour faire l'expérience de quelque chose de vrai trouveront ici de l'histoire » (2). Une première partie groupe les rubriques suivantes : *Princes* ; *Le premier août* ; *Soif de meurtre* ; *Tranchées* ; *Q. G.* ; *Marine* ; *Arrière* ; *Diplomates* ; *Presse* ; *Balkans*. Une deuxième partie, la série : *La fuite* ; *Versailles* ; *Révolution* ; *Réaction* ; *Attentats* ; *Décadence* ; *Allemagne* ; *Angleterre* ; *Ruhr* ; *Société des Nations*. Chaque rubrique groupe une douzaine ou une demi-douzaine de citations empruntées au répertoire de Shakespeare et se succédant, non point, bien entendu, dans l'ordre chronologique ou au petit bonheur, mais soit en contrastant en bouquet les opinions des personnages divers, soit en utilisant leurs tirades de façon à constituer une sorte de bref aperçu d'ensemble des événements contemporains, vus « du haut de Sirius ». La note générale est, comme il fallait s'y attendre : scepticisme et désenchantement, tels que les exprime, à la Heine, le motto final : « C'est ainsi que nous gaspillons notre temps et les esprits des sages siègent dans les nuées et se moquent de nous » (3). Ajoutons, pour plus ample édification, le dernier aphorisme de la rubrique consacrée à la Société des

(1) Voir *Rev. Germ.* XIV (1923), p. 403 ss.

(2) Prologue de *Henri VII*.

(3) *Henri IV*, 2e partie, II, 2.

Digitized by Google

Nations. Le mot de la fin est mis dans la bouche d'Alcibiade et emprunté à *Timon d'Athènes* (V, 5) : « Menez-moi dans votre ville, et avec l'épée je vous apporterai le rameau d'olivier : que la guerre engendre la paix et que la paix fasse obstacle à la guerre ; que chacune donne à l'autre son conseil afin que l'une guérisse l'autre ».

Nous en avons assez dit, espérons-le, pour faire apparaître désirable aux amateurs d'humour de cet ordre et de cette qualité une traduction française textuelle ou, à tout le moins, une réplique française de l'anthologie de Ludwig (1). Il n'en demeure pas moins évident que cette collection d'apophtegmes ne saurait tenir lieu d'universelle panacée. Même le génie a ses limites, et pas plus que la boutade shakespearienne ci-dessus ne prétend épuiser le thème « guerre et paix » et mettre en quelque sorte hors jeu Jésus, Tolstoï, Jaurès et autres disciples, elle ne peut davantage constituer un veto à l'adresse des partisans de la Société des Peuples. Sans doute, alors même que cette dernière serait définitivement constituée et aurait atteint son plein développement organique, il subsisterait encore l'alternance, systole et diastole, de solidarité et de concurrence entre les individus d'une part, les individus et la société, de l'autre. Du moins faut-il espérer qu'elle revêtirait des formes moins horribles et moins désastreuses que ce « jeu sanglant des armes » qu'évoque la berceuse bien connue de nos jeunes années. Quant au « désarmement intégral des cœurs », l'avenir y pourvoira. Mais des étapes comme celle à laquelle nous faisons allusion se suffisent à elle-même. C'est ainsi que, du point de vue critique, on se laisserait entraîner à discuter chacun des aphorismes de Ludwig. Mais on ne discute pas le sourire, et celui derrière lequel l'auteur s'abrite rayonne sur la face de Shakespeare. Celui-là, certes, « siège dans les nuées et se moque de nous ».

Louis BRUN.

---

HUGO WERNEKKE : **Gœthe und die königliche Kunst.** 2, durchges. Aufl. Berlin, Alfred Unger, 1923. In-8°., 166 pp. (mit 10 Bildnissen und 3 Faksimiles), 13 fr. 50 suisses.

Le titre du livre de M. Wernekke est mystérieux. Seuls les initiés au langage maçonnique savent, en le lisant, qu'il signifie : Gœthe et la franc-maçonnerie. En fait, M. Wernekke traite dans ce volume des relations que Gœthe a eues avec l'institution maçonnique.

Comme beaucoup d'écrivains de son temps, comme Herder, Wieland et Lessing, Gœthe fut un adepte de la franc-maçonnerie. Des deux questions qui ont attiré l'attention de M. Wernekke, l'une pique la curiosité des biographes de Gœthe : quelle a été la nature et l'intensité de

(1) Il annonce lui-même, à la page de garde de son opuscule, une traduction qu'il donnera personnellement en allemand des *sonnets* de Shakespeare et qui doit paraître incessamment.

Digitized by Google

l'activité maçonnique de Gœthe ? l'autre sollicite l'intérêt de la critique littéraire : qu'y a-t-il de maçonnique dans les œuvres du « frère » Gœthe ?

Le premier point est assez vite traité. En dépit des recherches ferventes de M. Wernekke, nous n'apercevons pas que Gœthe ait fourni à la loge *Anna Amalia zu den drei Rosen*, à laquelle il appartint de 1780 jusqu'à sa mort, un travail efficace. Il n'apparaît pas qu'il ait eu l'esprit maçonnique. La raison qu'il invoque en demandant à être initié est le désir de se créer des relations et, ceci est significatif, il déclare que c'est la seule. De ces dispositions on pouvait dès l'abord augurer qu'il serait un maçon plutôt tiède. En effet, ce qu'on sait de sa collaboration aux travaux de la loge se réduit à assez peu de choses : rares discours, parmi lesquels l'éloge funèbre de Wieland, et plusieurs poésies écrites à l'occasion de solennités maçonniques. Quoique « maître », il fut peu assidu aux tenues, d'ailleurs suspendues pendant vingt-six ans, et, à partir de 1815, son fils, admis dans la loge Amalia, fut son représentant et son porte-parole.

Que Gœthe n'ait pas eu la conviction de l'utilité de l'institution maçonnique, la preuve en est faite. Il suffit de lire le rapport rédigé par lui en 1808 — il y avait dix-huit ans qu'il appartenait à l'ordre — au sujet du projet de fondation d'une loge à Iéna. Dans ce rapport le ministre d'Etat Gœthe laissait percer quelque méfiance à l'égard de l'innocuité politique de la franc-maçonnerie. « Cet ordre », disait-il, « est absolument un Etat dans l'Etat. Là où il existe, le gouvernement fera bien de le diriger et de s'efforcer de le rendre inoffensif ; l'introduire là où il n'existe pas n'est pas prudent ». Il est évident que Gœthe se rendait compte — et M. Wernekke aurait pu indiquer cet état de choses — de la difficulté qu'il y avait à concilier l'attachement aux croyances religieuses et aux institutions politiques du temps avec l'esprit d'indépendance et le libéralisme qui animaient la franc-maçonnerie. On sait avec quelle ingéniosité Lessing essaya de résoudre cette quadrature du cercle dans ses *Entretiens pour francs-maçons* (1)

Fêtant le cinquantenaire de l'admission de Gœthe dans l'ordre, Friedrich von Müller (le chancelier bien connu des biographes de Gœthe) ponctua son discours de cette affirmation plusieurs fois répétée : « Er ist unser ». Selon lui le trait essentiel qui justifiait cette dépendance était l'analogie des conceptions philosophiques de Gœthe et de l'idéal de l'ordre. On est fondé à se demander si, en vérité, les œuvres de Gœthe se colorent d'un reflet maçonnique. Il est évident que l'appréciation personnelle est ici déterminante. M. Wernekke paraît être trop convaincu de l'influence de l'ordre sur les idées de l'auteur de la *Métamorphose des plantes*. L'accord de quelques pensées générales de Gœthe avec les opinions de certains maçons est, somme toute, assez vague. Il démontre

(1) Ni Voltaire, ni Mirabeau, qui furent francs-maçons, ni les *Illuminés*, groupement maçonnique, n'ont observé le respect des dogmes religieux et des gouvernements établis. Les *Illuminés* furent suspects de tendances révolutionnaires. Le franc-maçon Nicolai fut obligé de se réfugier dans de subtiles distinctions pour se disculper d'avoir voulu porter atteinte à la religion.

Digitized by Google

tout au plus que l'idéal maçonnique, sous l'influence de Herder, était, comme celui de Gœthe, dirigé vers le progrès moral et l'ennoblissement de l'humanité. M. Wernekke concède ce point (p. 83). Cela toutefois ne l'empêche pas de découvrir des analogies, qu'il estime significatives, entre la doctrine de l'ordre et quelques œuvres de Gœthe. Mais le rapprochement qu'il établit entre cette doctrine et le second *Faust* ne repose que sur des similitudes de pensée qui, dans leur généralité, ne peuvent avoir la valeur d'une démonstration. Dans la fameuse *Lettre d'apprentissage* du *Wilhelm Meister* (Livre VII, chap. 9) combien y a-t-il de préceptes qui soient exactement maçonniques ? Si Gœthe fut bienfaisant, comme le constate M. Vernekke (p. 93), sa générosité est-elle une obéissance aux instructions de l'ordre ou une vertu innée ? Il manque ici des distinctions que M. Wernekke aurait pu établir.

En revanche, il n'est pas douteux que Gœthe n'ait eu en vue l'institution maçonnique dans quelques-unes de ses œuvres. La Société de la Tour dans les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, avec son rite mystérieux et son but d'éducation humaine ; le chap. 1 du Livre II des *Années de voyage de Wilhelm Meister*, où est retracée l'organisation d'une société destinée à l'élévation morale de l'homme ; le poème *Die Geheimnisse*, qui aborde le problème de l'évolution des religions et énonce des préceptes d'un haut humanitarisme portent la marque de l'intérêt que Gœthe avait voué aux sociétés secrètes et à leurs rites, où il voyait des symboles propres à illuminer sa pensée de poésie sensible.

M. Wernekke a fait un fructueux effort pour nous instruire des relations de Gœthe avec la franc-maçonnerie. Ses recherches d'archives retracent l'histoire de la loge Amalia en tant qu'elle intéresse la vie de Gœthe. Il a donné sans doute tout ce qu'il est possible de savoir sur ce sujet. Son travail est donc méritoire et très utile. Autant qu'on en puisse juger, et peut-être grâce à la « direction » discrète de Gœthe, la franc-maçonnerie de Weimar n'eut pas à souffrir des songe-creux ou des aigrefins qui firent tort à l'ordre dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et elle fut préservée de la déchéance qui, selon Gœdeke, transforma parfois ses rites en une amusante mascarade.

F. PIQUET.

---

D. KARL BORNHAUSEN : **Wandlungen in Gœthes Religion**. Ein Beitrag zum Bunde von Christentum und Idealismus (Comenius-Schriften zur Geitesgeschichte). Berlin, Alfred Unger, s. d. In-8°, 85 pp., 4 fr. 50 suisses.

Parlant de la critique rationaliste appliquée aux choses de la religion, Gœthe, vers la fin de sa vie, déclarait qu'on ne peut revenir à la foi quand on l'a perdue (1). Des affirmations prodiguées çà et là dans ses œuvres

(1) *Entretiens avec Eckermann*, 1^er février 1827.

Digitized by Google

attestent qu'il est de ceux qui n'ont cessé de croire. Mais sa foi n'est pas celle du charbonnier. Elle n'est pas fondée sur un sentiment immuable et jamais altéré. Durant sa longue existence, il a varié dans sa conception religieuse. M. Bornhausen a cru pouvoir distinguer trois phases précises dans cette évolution de la pensée de Gœthe, et trois poésies lui semblent la cristalliser à chacune de ces périodes : le *Juif errant* (1773-1774), les *Mystères* (1784), et le *Paria* (1821).

Dans le *Juif Errant*, Gœthe a fustigé la chrétienté moderne, qui, comme Ahasver, manque son salut parce que son égoïsme prétentieux lui a voilé le cœur de Jésus et l'a empêchée d'entendre les hautes leçons de fraternité sociale qu'a données le Christ. Gœthe est donc ici le critique qui fait le procès à la religion telle que la pratiquaient les Eglises de son temps.

Une autre conception apparaît dans les *Mystères* (*Geheimnisse*). Ici Gœthe expose des principes affirmatifs. Le but de son poème, resté à l'état de fragment, de même que le *Juif Errant*, est de montrer que la religion vraie est celle qui renferme les éléments épurés des religions diverses. Son idéal religieux est la perfection morale de l'humanité, perfection du genre humain atteinte par la perfection des individus se soumettant à une sévère éducation personnelle. Ce serait à peu près l'idéal herdérien.

Près de quarante ans après cette profession de foi, Gœthe, parvenu à l'extrême vieillesse, modifia sa manière de voir. La trilogie du *Paria*, qui est de 1821 mais fut longtemps mûrie, se rapproche des idées admises par le dogme chrétien. Cette poésie, dont le sens est obscurci par le mélange d'éléments hindous et de croyances chrétiennes, aurait comme tendance essentielle la doctrine du péché et de la rédemption par la femme. Dieu, créateur de l'humanité, rempli d'amour et de justice pour l'homme, assure le salut suprême à tous, même au paria, mis au ban de la société humaine.

Ainsi Gœthe aurait passé de la critique négative de ses jeunes années à l'affirmation d'une religion supérieure aux religions modernes pour revenir, dans sa vieillesse, à une conception, chrétienne dans son principe, mais pénétrée de l'idée de tolérance humaine et de foi en la bonté divine. Ces trois étapes seraient caractérisées par ses trois poèmes, l'un de la période de Francfort, l'autre du début et le troisième de la fin de la période weimarienne.

Tels sont, je crois bien, en gros les opinions de M. Bornhausen. Mais ai-je bien saisi le fond de sa pensée ? Son commentaire n'est pas d'une parfaite clarté. La faute en est certainement à Gœthe d'abord, qui se plaît à envelopper sa pensée de voiles épais et à faire appel à des symboles obscurs. Il est difficile aussi dans ce domaine de la haute spéculation de toujours donner l'expression nette, réfractaire au malentendu. Enfin, M. Bornhausen, dans l'intention de mieux se faire comprendre, a recours

Digitized by Google

à des analogies avec d'autres penseurs, ce qui, au fond, déroute le lecteur. Cependant, cet essai de psychologie religieuse offre de réels mérites. Discerner les phases de l'évolution morale de Gœthe est chose dangereuse, tant l'auteur des deux *Faust* a modifié son point de vue. C'est cependant une nécessité si l'on veut voir un peu clair dans son processus intellectuel. On ne partagera pas toujours l'avis de M. Bornhausen ; on ne pourra pas manquer d'être amené à d'utiles réflexions en lisant son tracé schématique.

Il y a dans l'interprétation que donne M. Bornhausen des *Geheimnisse* un trait, qui, entre autres, semble prêter à la discussion. On sait que ce poème met en scène une société fermée, vouée, dans un endroit isolé, à un culte particulier et s'entourant d'attributs symboliques. M. Bornhausen met en œuvre toutes les ressources de son ingéniosité pour démontrer que cette société est calquée sur le modèle de la franc-maçonnerie. Mais Gœthe, suivi par la critique, a déclaré avoir pensé à la Confrérie du Graal et à son couvent de Montserrat. Il ne semble pas que ce soit M. Bornhausen qui ait raison. L'explication qu'il donne des symboles n'est pas satisfaisante. Selon lui, les boucliers et les glaives suspendus aux murs de la mystérieuse retraite sont les emblèmes de la liberté et de la virilité ; les chaînes et les liens qui se voient à côté d'eux figurent la dépendance et la tolérance. Si l'on se rappelle que Gœthe, quand il expliqua en 1816 le sens de son fragment, parle de moines-chevaliers, on pensera sans témérité que boucliers et épées sont à leur place dans l'asile des Templiers. Ainsi se comprendrait que les bannières et les armes exposées en trophées viennent de « pays lointains », c'est-à-dire de la Terre-Sainte (str. 36). Que les deux données, ordre maçonnique et ordre des Templiers, se superposent ou se combinent, cela n'est pas pour surprendre ceux qui connaissent les relations que quelques maçons établirent entre leur institution et celle des moines-chevaliers. Il est vraisemblable aussi que l'idéal religieux dont Gœthe a voulu esquisser ici les traits n'est pas sans analogie avec les tendances libérales de la franc-maçonnerie. Mais c'est peut-être tout ce qu'on peut dire de certain à propos du mystère qui entoure ces *Mystères*.

F. P.

---

FRANCK HERMAN REINSCH : **Gœthe's political Interests prior to 1787.** (*Univ. of California Publications in Modern Philology*, X, 2). University of Columbia Press, Berkeley, California, 1923. Gr. in-8°, pp. 183-278.

M. Reinsch estime qu'on n'a pas jusqu'ici considéré suffisamment un des aspects de l'activité intellectuelle du jeune Gœthe. Pour la critique, Gœthe est un poète presque uniquement épris de création littéraire. On lui dénie le goût et le souci des choses d'ordre politique. Si certains pensent que les formes gouvernementales ou les mouvements sociaux ne

Digitized by Google

l'ont pas laissé indifférent, ils ne s'entendent pas sur la valeur et le sens de ses opinions. Une raison de ce jugement défavorable est l'interruption de l'autobiographie du poète avant le départ pour Weimar. Si la rédaction de *Dichtung und Wahrheit* avait été continuée, nous aurions eu un portrait de Gœthe juriste et homme d'État tracé par sa main même. Cette entreprise n'a malheureusement pas été réalisée.

Pour combler cette lacune, M. Reinsch a étudié les œuvres de Gœthe conçues avant 1787 ; il a aussi compulsé ses lettres et examiné les témoignages contemporains. Ces recherches ont donné des résultats qu'il expose dans ce travail. La forme est essentiellement celle d'extraits cités, traduits et commentés. C'est là une garantie de sincérité, appréciable en une matière où trop souvent l'imagination des biographes s'est donné carrière. Cet exposé convainc que Gœthe a éprouvé pour certains actes de la vie publique un vif intérêt. Il cultiva laborieusement la jurisprudence, les cérémonies officielles frappèrent sa jeune attention, les problèmes de la politique intérieure et extérieure sollicitèrent sa pensée, les questions sociales furent l'objet des méditations du conseiller de Charles Auguste : bref, le jeune Gœthe ne fut pas, quoi qu'on en ait dit, indifférent aux préoccupations de la vie pratique.

Beaucoup des traits signalés par M. Reinsch étaient connus. Il faut lui savoir gré de les avoir réunis, complétés et appréciés. Si l'on regrette que la période wetzlarienne n'ait pas été étudiée plus à fond, on souscrira le plus souvent aux jugements éclairés et pondérés de l'auteur de cet utile travail.

F. P.

---

Dr W. Greiner : **Gœthe auf der Wartburg**. Eisenach, Heimatbuchhandlung, Hugo Bickhardt.

Les amis de la Wartburg et admirateurs de Gœthe enrichiraient leurs collections en se procurant cette petite brochure, qui complète agréablement l'excellent guide de Max Baumgärtel : *Führer durch die Wartburg und Eisenach* (Historischer Verlag Baumgärtel, Berlin, W. 57) (1).

Quatre subdivisions. La plus longue, *In bewegter Jugendzeit* narre tous les passages de Gœthe à Eisenach, de 1765 à 1777 en insistant sur le séjour du 4 septembre au 9 octobre 1777 (2). Lorsqu'on connaît Eisenach, la Wartburg et leurs environs, ce n'est pas sans émotion qu'on retrouve les noms évocateurs de Wilhelmstal, Hohe Sonne, Landgrafenschlucht, Drachenschlucht, etc. (3), et il est intéressant de suivre dans les *Tage-*

(1) Ont paru à la même librairie : 1° *Alt Eisenach* ; 2° *Wartburg* (Federzeichnungen von Hanns Bock, einführender Text von Hermann Rebe).

(2) La date indiquée au bas de la page 28 (9 septembre) doit être remplacée par celle du 9 octobre. Il s'agit vraisemblablement d'un « lapsus calami » non rectifié.

(3) Cette dernière « Schlucht » est inconnue à Gœthe, n'ayant été rendue accessible qu'en 1833 (cf. p. 24).

Digitized by Google

*bücher* et les lettres à Frau von Stein les impressions de Gœthe, de relever également les noms de ses nombreuses connaissances de ce coin de Thuringe. La lettre que du haut de la Wartburg il écrit aux époux Kestner à la manière de Luther illustre un de ces moments de grand calme comparables à celui qui lui inspira le célèbre poème du Gickelhahn. En relisant cette lettre, on croit savourer encore comme lui « das Glück der Einsamkeit auf der Burg ».

*Freunde und Sorgen* énumère la plupart des relations de Gœthe dans la contrée et en particulier les belles dames thuringiennes au commerce desquelles il se plaisait tant : Viktoria Streiber, Julie von Berchtolsheim, etc... Il fait à la Wartburg un second séjour fin 1777 ; puis, à chacune des années suivantes, de 1778 à 1782 revient à Eisenach, et monte à sa chère « Burg » dès qu'il en a le loisir. La fin de cette période lui est gâtée par ses soucis de ministre des finances, les folles prodigalités du duc et certaines agitations insipides. Le grave poème d'*Ilmenau* clôt le bilan intérieur. — *Ins Innere der Natur* nous décrit les courses de Gœthe en compagnie de Fritz von Stein, en 1783 et 84, ainsi que ses études de minéralogie et de géologie : « Le Stürmer und Dränger, poète et touriste, s'est transformé en naturaliste méditatif et profond ». Les sciences naturelles occupent maintenant son esprit, comme Charlotte von Stein règne sur son cœur. — *Fürsorge und Erinnerung*, enfin, nous montre la sollicitude que jusqu'à la fin de sa vie, et notamment de 1795 à 1830, Gœthe ne cessa de témoigner à la région d'Eisenach. Minéralogie, météorologie, ponts et chaussées, enseignement et beaux-arts, évolution politique et militaire, se partagent son attention et ses soins, ce qui ne l'empêche pas de travailler assidûment, à presque chacune de ses haltes dans ce cadre romantique, à *Wilhelm Meister*, au *Divan*, de composer de nombreux poèmes et de chanter la Wartburg.

Le grand « Wartburgfest der Burschenschaft » en 1817 ne lui inspire guère que des réflexions humoristiques, car Gœthe, comme on sait, ne partageait pas l'enthousiasme juvénile ni les idées de la «Burschenschaft » sur Napoléon. L'auteur le félicite, du reste, d'avoir su toujours observer la même réserve, tenir ses distances, sauvegarder, au-dessus de la mêlée des partis et des peuples, en même temps que tout ce qu'il incarnait lui-même du meilleur patrimoine national, l'inaltérable intégrité de son humanisme.

Louis BRUN.

---

OTOKAR FISCHER : **Heine.** Vol. I : Zivot (la vie) ; vol. II : Dilo (l'œuvre). Prague, B. M. Klik, éditeur, 1924.

M. O. Fischer, professeur de littérature allemande à l'Université tchèque de Prague, a consacré à Heine deux volumes d'une lecture à la fois instructive et charmante. Heine, fait remarquer M. Fischer, n'est pas seulement un poète allemand, il n'est pas seulement « ce juif malade et

Digitized by Google

ce grand artiste qui a plus puissamment manié notre langue maternelle que tous nos Müller et nos Schulze » comme disait Dehmel, mais il a constitué et constitue encore, selon le mot de Nietzsche, « un événement européen ». Plus vivant même que les autres « événements » énumérés par Nietzsche : Gœthe, Schopenhauer et Hegel, il reste encore aujourd'hui, aujourd'hui plus que jamais, moderne autant que ces bons Européens que sont Nietzsche lui-même et Ibsen. Quelle question politique, sociale ou religieuse de notre actualité n'a-t-il pas déjà abordée ? Bercé du rêve marxiste et indulgent à la brillante et douce corruption de la société capitaliste, démocrate et grand seigneur, admirateur du monstre aux cent têtes et du génie militaire de Napoléon, brûlant son encens aux dieux de la Grèce, ému aussi par la cathédrale gothique et la légende chrétienne, apôtre enfin de la religion Saint-simonienne, ascète et voluptueux, mystique et sceptique, romantique et réaliste, Juif tenant aux plus profondes racines de sa race, baptisé pourtant, rêvant des destinées universelles de l'idéologie germanique, imbibé avec cela de culture française, enfin un des plus beaux types d'internationaliste, tourmenté toute sa vie par l'éternel problème franco-allemand, ballotté entre les races, les cultures, les religions et les révolutions, il est un composé de contradictions et d'antinomies et par là même nous retrouvons en lui, jusque dans sa névrose, tout ce qui fait notre âme moderne. Tantôt prophète et tantôt bouffon, ce penseur poète ne nous apporte guère que nos négations ou nos doutes angoissés et sous une forme admirable qui, de la décadence du romantisme, retient les éléments que ressuscite aujourd'hui telle école poétique contemporaine. M. Fischer nous raconte minutieusement et solidement dans un premier volume la vie de Heine, et dans un second, il passe en revue son œuvre ; peut-être aurait-il eu avantage à renoncer à cette division traditionnelle et, dans la seconde partie, à affranchir ses chapitres des divisions consacrées selon les genres littéraires. Mais partout il s'efforce de garder le point de vue supérieur que j'indiquais : montrer combien ce poète qui, paraît-il, fut le premier Allemand traduit en japonais, est actuel et mondial. M. Fischer étant lui-même écrivain et poète très moderne, avait tous les dons pour cette tâche. Il serait à désirer qu'un traducteur se chargeât de révéler cet ouvrage au grand public français.

André TIBAL.

---

**Friedrich Nietzsches Jugendschriften** (Sonderausgabe des ersten Bandes der Musarion-Ausgabe von F. Nietzsches Gesammelten Werken). Musarion-Verlag, München, 1923.

Le tome Ier de la belle édition publiée par le Musarion-Verlag est consacré aux écrits de jeunesse de Nietzsche qui datent de son enfance (13 à 15 ans), de son adolescence (16 à 19 ans), ou de ses années d'études (20 à 24 ans). Ce volume, où ont été recueillies un très grand nombre de

Digitized by Google

poésies, de devoirs d'écolier, de conférences, d'études philosophiques, d'esquisses ou fragments divers qui n'avaient pas trouvé place dans l'édition in-8° des *Œuvres complètes*, permet de suivre très commodément l'évolution du jeune Nietzsche jusqu'au moment où il est nommé professeur à Bâle. Il montre la variété de ses aptitudes, l'étendue de son horizon intellectuel, la loyauté de son effort scientifique, la sûreté précoce de ses jugements. Nietzsche a été philologue peut-être plutôt par résignation que par vocation. Il écrit dans un fragment cité par Mme Förster-Nietzsche dans sa préface : « Peut-être ne suis-je pas du nombre de ces philologues nés, à qui la nature a gravé, sur le front, de son ciseau d'airain : ceci est un philologue, et qui suivent sans l'ombre d'une hésitation, avec la naïveté de l'enfant, la voie qui leur est tracée. On rencontre ça et là parfois un de ces demi-dieux philologiques et l'on observe alors la différence profonde qui sépare ce qui est créé par l'instinct et la puissance de la nature, de ce qui procède de la culture, la réflexion, peut-être même de la résignation. Je ne veux pas dire que je sois précisément du nombre de ces philologues par résignation ; mais quand, regardant en arrière, je vois comment je suis allé de l'art à la philosophie, de la philosophie à la science, et de là dans un domaine toujours plus étroit, cela ressemble bien à un acte de renoncement conscient ». Nietzsche a dit plus tard de lui-même qu'il était un artiste avec des dons accessoires de savant. On trouvera, groupés dans ce livre (qui ne saurait d'ailleurs dispenser de la lecture des 3 volumes d'œuvres philologiques de l'édition in-8°), un ensemble de textes qui illustrent le développement du jeune Nietzsche et font voir comment il a été poussé vers l'étude de l'hellénisme plutôt par prédilection d'artiste que par vocation d'érudit, mais comment il a néanmoins acquis dans un domaine défini la pleine maîtrise scientifique, comment il s'est élevé à l'intuition vivante et concrète d'une des périodes fondamentales de l'histoire, et a constitué ainsi la base solide sur laquelle il a édifié l'audacieux édifice de sa philosophie.

H. LICHTENBERGER.

---

OSWALD BRÜLL : **Thomas Mann**. Variationen über ein Thema. Wien, Rikola-Verlag, 1923.

Réunissant en un volume quelques études sur *Thomas Mann*, écrites à différentes époques, M. Oswald Brüll se défend de composer une biographie de ce romancier ou une bibliographie de ses œuvres. Quelques notes, qu'il insère comme négligemment, p. 179-180 et 188, sous une forme ingénieusement anecdotique, nous rappellent la date et le lieu de sa naissance (Lubeck, 1875) et le nom de ses principaux romans : *Buddenbrooks*,... *Königliche Hoheit*, *der Tod in Venedig* (1), etc., etc.... Le sous-titre

(1) Sur cette nouvelle : *der Tod in Venedig*, voir le jugement de M. Dresch. *Revue Germanique*, 1914, p. 217

Digitized by Google

donné par Oswald Brüll à son opuscule : *Variationen über ein Thema*, nous avertit qu'il s'agit ici en réalité de causeries à propos de Thomas Mann et non pas entièrement sur lui. Avec une grande liberté d'allures, qui permet les digressions les plus larges, il groupe autour de son auteur préféré ses idées maîtresses. Ce procédé, moins didactique que celui dont M. Hohlbaum a usé envers Rudolf Hans Bartsch, a aussi l'avantage de sentir moins la réclame ; il a, en revanche, l'inconvénient d'être moins clair et de renseigner plus pauvrement le lecteur. Aussi bien, ne cherchons pas ici de documentation matérielle sur Thomas Mann ; cet écrivain est assez connu par lui-même, et ses œuvres sont dans toutes les mains. La valeur des études de M. Brüll consiste dans la profondeur avec laquelle, sous une forme toujours alerte, il analyse les problèmes qui se posent à propos de Thomas Mann. Il y a bien quelque subtilité dans certains parallèles, par exemple entre Th. Mann et Grillparzer, considérés comme deux âmes sœurs, ou bien dans l'insistance de M. Brüll sur l'« austrianisme » de Th. Mann, né à Lubeck, et Allemand du Nord s'il en fut ; le rapprochement avec Gustave Flaubert (p. 21), modèle définitif du roman moderne. aurait plus de vraisemblance. Tout cela, d'ailleurs, évident ou paradoxal, est développé avec une finesse qui réussirait presque à nous convaincre. M. Brüll écrit quelques belles pages, absolument exemptes d'emphase, et fortement pensées, sur les répercussions de la guerre au point de vue intellectuel (p. 45 et s.) : il démontre que cette épreuve, loin d'abattre les esprits méditatifs, les a rapprochés de la vie et de l'action, sans cependant les précipiter dans la politique pure ; et c'est précisément en quoi, selon M. Brüll, qui sans doute a raison sur ce point, Th. Mann, demeuré romancier et psychologue, diffère totalement de son frère Heinrich Mann, qui s'est lancé à corps perdu dans l'actualité. Bien qu'il donne ouvertement la préférence à Thomas, plus exclusivement artiste, M. Brüll s'évertue à ne pas maltraiter Heinrich et à nous prouver que la querelle des deux frères, strictement maintenue dans le domaine de l'idéal, ne justifie pas l'épithète de « frères ennemis » dont on les a dotés arbitrairement. Quelques citations (p. 77 et s.), tirées des œuvres mêmes des deux frères Mann, et qui semblent en effet les plus typiques, illustrent cette démonstration. En admettant que M. Brüll ait atténué volontairement le caractère personnel de cette rivalité, en la maintenant dans la sphère intellectuelle, on doit reconnaître qu'au moins il n'a rabaissé aucun des deux adversaires au profit de l'autre. M. Brüll, qui sait prendre nettement parti, mais qui enveloppe ses affirmations de formules élégantes, possède lui-même ce « tact » qu'il vante (p. 140 et suiv.) chez Th. Mann, demeuré grand bourgeois, selon ses origines, dans son labeur d'artiste. Un très joli chapitre, intitulé Weimarer Schattenbild, qui est une véritable petite nouvelle improvisée, termine l'ouvrage, çà et là un peu téméraire, mais toujours instructif, d'Oswald Brüll.

A. Fournier.

Digitized by Google

Dr GEORG SCHREIBER : **Die Not der deutschen Wissenschaft und der geistigen Arbeiter**. Geschehnisse und Gedanken zur Kulturpolitik des Deutschen Reiches. Leipzig, Quelle und Meyer, 1923. 149 pp.

S'il est une classe qui, dans tous les pays, ait cruellement souffert de la guerre et fourni, dans une proportion inquiétante, des contingents à l'innombrable armée des « nouveaux pauvres » (1), c'est certainement la classe moyenne, et en particulier les travailleurs intellectuels et les professions dites libérales. M. Georg Schreiber, professeur à l'Université de Münster, en Westphalie, et membre du Reichstag, consacre à cette catégorie de ses compatriotes une étude très documentée, et qui intéressera non seulement tous les Allemands cultivés et aussi tous les germanistes, mais, dans la mesure où existe déjà une solidarité internationale, non plus seulement idéale et sentimentale, mais réelle et efficace, la classe moyenne et les travailleurs intellectuels de tous les pays. Il va sans dire qu'étant donné l'étendue du cataclysme mondial et la gravité de ses répercussions de toutes sortes en tout lieu, on peut alléguer qu'à l'heure actuelle, « chacun a bien à faire du sien », mais le vieil adage n'implique nullement que la notion exacte de ce qui se passe chez le voisin soit de nature à porter préjudice à la tâche à accomplir chez soi et à l'œuvre de reconstruction et de réconciliation à laquelle il est urgent pour tous de collaborer dans une mesure à la fois raisonnable et généreuse.

L'introduction rend compte des inquiétudes des représentants des divers Etats allemands, et surtout de ceux du Reich, des interpellations retentissantes de fin 1922, des documents réunis par les parlementaires et le « Verein für Sozialpolitik » 1922. — Les quatre premiers chapitres traitent de la détresse de la science allemande, des instituts de recherches, des bibliothèques, du livre scientifique et de la revue. Le groupe suivant s'efforce de préciser les conditions réservées à la génération universitaire « montante », d'établir une situation comparée du savant allemand hier et aujourd'hui, de dresser le bilan minimum indispensable à l'étudiant et d'attirer l'attention sur les inconvénients du « Werkstudententum ». — Deux autres chapitres mettent en lumière la misère des musées : Römisch-germanisches Zentralmuseum de Mayence, Germanisches Museum de Nuremberg, Deutsches Buchmuseum de Leipzig, Deutsches Museum de Munich. Le commerce du livre traverse lui aussi la plus grave des crises ; la culture allemande apparaît très sérieusement menacée ; l'étranger soumet l'Allemagne au plus préjudiciable boycottage organisé ; quant aux rapports de l'Allemagne avec l'extérieur par ses « Auslandsforschungsinstitute », ils sont pour ainsi dire paralysés, toutes les grandes entreprises scientifiques en quelque sorte frappées d'interdit.

Comment remédier à cet état de choses lamentable ? L'auteur exa-

(1) Cf. le discours récent de Marc Sangnier (*Jeune République* du samedi 9 février 1924).



Digitized by Google

mine tour à tour l'aide du Reich, les moyens de secours corporatifs, les expédients de désespoir imaginés par la communauté scientifique allemande en perdition, la volonté et les mesures d'économie dans les associations professionnelles et au budget de l'Etat, et il conclut que jamais ne s'était affirmée de façon aussi évidente et douloureuse l'étroite interdépendance des intérêts des travailleurs intellectuels et de ceux de tous les autres travailleurs (1).

Quel soulagement ont, ou n'ont pas apporté les autres nations ? L'Amérique et le Japon ont manifesté déjà une bonne volonté appréciable. Par contre, la Belgique, la France et l'Angleterre demeurent jusqu'ici, dans l'ensemble, fermées. Cependant, affirme M. Schreiber, « le savant allemand met un empressement tout aussi désintéressé et libre d'envie à reconnaître les travaux de l'Institut Pasteur de France et de l'Institut Lister for Preventive Medecine d'Angleterre que de l'Institut Rockefeller d'Amérique... C'est précisément une des caractéristiques de l'esprit allemand que cette recherche de points de vue universels, dans l'espace et l'histoire, pour les relations des peuples entre eux » (2). — On prévoit dans quel sens est abordé le point « Science et problème des réparations » et commenté l'article 234 du traité de Versailles. Les pages décrivant « la détresse des travailleurs intellectuels » (108-117) sont des plus intéressantes et ne font pas double emploi avec celles qui insistent plus haut sur la « prolétarisation du savant allemand » (43-49). M. Schreiber lie avec raison toutes les professions libérales. Il ne néglige pas plus les médecins, les juristes, les artistes et les journalistes que les professeurs et étudiants des divers groupes d'enseignement. — Et c'est toujours la même question qui revient sous sa plume : Quels sont les voies et moyens de secours ? (Impôts sur les travailleurs intellectuels ? mesures de circonstance et d'exception ? Contributions volontaires ?) — Le chapitre 25 traite des associations de travailleurs à l'étranger et rend compte notamment du Congrès International de la C. T. I. à la Sorbonne (3). En conclusion, Schreiber expose l'état d'esprit des travailleurs intellectuels après la révolution allemande, depuis les proclamations sous les auspices de la *Rote Fahne* jusqu'aux déclarations de Bergson et de Balfour à la S. D. N. en septembre 1922. En fin de compte, il dénonce, après Keynes et Nitti, les rigueurs et les imperfections du traité de Versailles, et conseille aux travailleurs intellectuels et manuels de resserrer de plus en plus leur union.

La documentation du bas des pages est déjà aussi abondante que

(1) « Selten einmal hat die Schicksalsgemeinschaft zwischen Handarbeit und Geistesarbeit einen so zeitgemassen und geradezu klassischen Ausdruck gefunden » (p. 101).

(2) P. 103, 105.

(3) Cf. les pages 123-7 et la référence du *Petit Parisien* du 6 avril 123 avec la note 1 de la page 71 sur l'ouvrage de Louis Reynaud : *L'influence allemande en France aux XVIII^e et XIX^e siècles* (Paris, 1922) ; enfin l'article de la *Kölnische Volkszeitung* du 2 octobre 1922 : *Nationalistische Kulturabschliessung*.

Digitized by Google

précise et la longue bibliographie méthodique qui s'ajoute encore en fin de volume permet à l'auteur à la fois d'en alléger la présentation et de systématiser les indications alphabétiques en les groupant selon six rubriques principales. Mentionnons enfin l'intéressant appendice que constitue une « lettre ouverte d'Adolf von Harnack au vicomte Haldane sur la crise que traverse la science allemande ». Cette lettre est une réponse à un article d'Haldane dans *The nation and the Athenæum* du 9 décembre 1922 et a paru dans le *Berliner Tageblatt* du 24 décembre. Elle proteste contre le scepticisme Renanien en matière de secours en cas de détresse et trouve des accents pathétiques pour conjurer les voisins, et en particulier l'Angleterre de « ne pas tuer, en même temps que le corps, l'esprit et l'âme de l'Allemagne » (1). — Aujourd'hui, la plupart des livres allemands, et tout d'abord les ouvrages scientifiques, sont achetés presque exclusivement par les étrangers tandis qu'il est impossible aux étudiants allemands de la classe moyenne de se procurer un Gœthe ou un Schiller aux conditions où leurs œuvres se trouvent encore dans le commerce... « Qu'on se représente, termine Schreiber, la jeunesse allemande sans Schiller et sans Gœthe, sans Kant et Herder, et sans Shakespeare ! Des réimpressions à bon marché sont impossibles ».

Louis BRUN.

---

THEODOR STORM ; **Gedichte**, geschrieben v. HERTHA PODLICH, dans : *Die frischen Kränze*, Bd. I, Braunschweig, Georg Westermann, 1922, 6,50 marks or. — **Ausgewählte Werke von Th. Storm,** herausgegeben von Prof. Dr OTTO HELLINGHAUS, 2 Bde, 2 Aufl. Freiburg, i. B. Herder 1923. 38,40 Fr.

Depuis qu'il est tombé dans le domaine public, Storm commence à prendre en Allemagne la place qui lui revient. Les éditions, choix ou œuvres complètes, se multiplient, à des prix qui n'auront, une fois le mark stabilisé, plus rien de prohibitif.

Parmi celles-ci, la nouvelle présentation des *Gedichte* que nous offre la maison brunswickoise G. Westermann — la même qui naguère, avec et même avant Paetel de Berlin, imprima pour la première fois les œuvres complètes — mérite certains éloges. Comme tant d'éditions allemandes, celle-ci est agréable à l'œil, maniable, et luxueuse avec modestie. Frl. Hertha Podlich s'est donné bien du mal — peut-être trop de mal — pour « écrire » ces petits chefs-d'œuvre, car elle a transcrit chacun d'eux en caractères gothiques. Or, cette calligraphie déplaît à nos regards français : c'est pointu, et si peu net ! On aurait beau jeu aussi à la cli-

(1) P. 139 : « Gewiss, der Mensch lebt nicht vom Brot allein ; aber noch hat niemand die Kunst erfunden, ohne Brot zu leben. Und wie kann auch die stärkste Leidenschaft für die Wissenschaft, die Sie uns so freundlich zubilligen, noch brennen, wenn alles Lebendige vom tötlichen Frost des Elends ergriffen wird ?

Digitized by Google

caner sur son classement — ou plutôt son *dé*classement. Pourquoi cet ordre absolument arbitraire ? Pas un mot de préface pour justifier ce bouleversement qui scandalisera les fidèles de Storm.

Le choix d'œuvres préfacé et commenté par Hellinghaus connaît déjà sa deuxième édition. C'est un honnête recueil, sans plus. L'introduction n'apporte rien que de déjà dit. Le choix, ici, a le mérite au moins d'être chronologique. Sans vouloir chercher noise à son auteur, puisque nulle sélection ne saurait contenter tout le monde, on peut s'étonner cependant de le voir préférer d'assez pâles aquarelles de début comme *Martha und ihre Uhr* ou *Im Saal*, d'intérêt bien mince, à de superbes marines comme *Eine Halligfahrt* ou *Hans und Heinz Kirch*. Raisons typographiques peut-être ? Pourquoi, dans un livre destiné aux jeunes, ne donner aucun des trois *Märchen aus der Tonne* ? Mais les Allemands ignorent encore, en majorité, que les œuvres les plus puissantes de Storm se placent vers la fin de sa carrière, et non pas tout au début.

R. PITROU.

---

Dr KARL LEHMANN : **Junge Deutsche Dramatiker**. Leipzig, Dieterich, 1923, 72 p.

Hans Franck recommande chaudement cette petite introduction au théâtre allemand contemporain, et nous reconnaissons comme lui que Karl Lehmann y fait preuve de compétence et de goût. Il nous présente dans cette première série les poètes dramatiques suivants : Joachim von der Goltz, Hanns Johst, Franz Werfel, Fritz von Unruh, Hans Franck, Otto Brües, Ernst Bacmeister, Herbert Eulenberg, Wilhelm von Scholz, Georg Kaiser, Hanna Rademacher et Max Mohr. En tout, douze auteurs et plus de trente pièces récentes. — Le critique nous annonce, en outre, qu'il prépare la série suivante : Weissmantel, Brust, Otto Grund, Hanns W. Fischer, J. M. Becker, Brecht, Gœring, Toller, etc.... Une postface nous avertit, enfin, que les hommes de trente ans environ, sortis de l'épreuve de la guerre, ne songent point à user en controverses stériles et en polémiques irritantes ce qui leur reste de forces et de temps précieux. Convaincus, en dépit de tous les contretemps, de la nature foncièrement bonne de l'homme, leur point de vue synthétique est celui de l'humanisme chrétien. Joachim von der Goltz ne rappelle-t-il pas cette parole du Christ, le meilleur guide de civilisation humaine : « A quoi bon conquérir le monde entier et perdre notre âme ? ».

Louis BRUN.

---

Digitized by Google

**Bernhard Diebold : Anarchie im Drama.** Kritik und Darstellung der modernen Dramatik. Frankfurter Verlags-Anstalt, A. G. 1922, 479 pp.

Nous ne connaissions Bernhard Diebold que par son bref article sur *Le Drame moderne en Allemagne* paru dans les *Nouvelles Littéraires* du 4 août 1923. Mais voici que nous parvient son gros ouvrage : *Anarchie im Drama*, qui, pour ne pas embrasser la totalité de la production dramatique contemporaine, ne nous en paraît pas moins extrêmement intéressant et, d'un bout à l'autre, aussi ingénieux et personnel qu'érudit. Nous le recommandons vivement, non seulement aux germanistes, mais à tous ceux qui, chez nous, s'intéressent au théâtre allemand.

Il s'ouvre par une partie doctrinale : *Drama, Geist, Seele*, dont le titre seul en dit long et dont l'inspiration est précisée par le motto Pascalien placé en tête du volume et que deux autres des plus connus aphorismes de Pascal résument : « L'homme n'est ni ange, ni bête... » et « S'il s'élève, je l'abaisse... ». — Malgré les intentions expressément synthétiques de l'auteur (1) et bien que son point de vue nous soit à maint égard très sympathique, nous ne nous rallierons pas sans réserves à cette esthétique dogmatique, fondée, du reste, sur le dualisme traditionnel (2). A engager la controverse de détail, il faudrait une brochure. Nous préférons nous borner à louer, dans l'ensemble, la compréhension sagace et les qualités de discipline et de bon sens dont Diebold fait preuve. A part l'amour, qu'y a-t-il au-dessus du bon sens ? et lorsque les deux forces sont réunies, n'aboutit-on pas à cette raison supérieure autant que « pratique », que Kant oppose à l'intellect pur et qui semble bien être ce à quoi Diebold, lui aussi, tient le plus ? Evidemment, il est plus sage de proclamer avec lui que « la vie est un problème à résoudre » que de la concevoir à l'instar du héros de Wedekind qui n'y voit qu'une « piste de patinage » (3). Ce qui nous agrée moins, malgré la discrétion et le bon goût du prédicateur, c'est le ton catéchisant de ses doctrines, et aussi le clayonnage de ses définitions : amour, volonté, Ethos, âme, etc... Ici (p. 17), il reconnaît que « l'âme est intimement liée au corps » ; un peu plus loin (p. 19), il déclare qu'« esprit et âme sont toujours étroitement unis », et tout cela, pour étayer le postulat fondamental que « le privilège le plus noble de l'âme est de se donner dans l'amour, et sa rédemption suprême de se perdre en Dieu et dans l'Univers » (18). Le but louable est de réagir contre l'anarchie, « cette anarchie qui sévit partout contre les antiques notions de Devoir, Justice et Raison » (20). Au total, cet abrégé n'apporte guère d'autres recettes que celles des bons vieux traités et poèmes didactiques schilleriens.

On comprend maintenant l'attitude d'expectative armée que Diebold

(1) Cf. *Vorwort*, p. 3.

(2) Un moment (p. 17) on semble toucher au ἓν καὶ πᾶν spinoziste et gœthéen, mais Diebold s'empresse de glisser à ses schèmes antithétiques.

(3) Cf. p. 12 et 61.

Digitized by Google

adopte vis-à-vis du mouvement « expressionniste » qu'il connaît, du reste, admirablement et définit sous tous ses aspects, toujours de son point de vue dogmatique (1). Futurisme et cubisme, activisme et passivisme sont également caractérisés en brèves et tranchantes notations (2). Les principaux champions du théâtre allemand moderne nous sont déjà présentés soit dans la courte Préface, soit dans la très longue Introduction, à savoir: Franz Werfel, Hans Henny Jahnns, Kokoschka, Arnolt Bronnen, Walter Hasenclever, Carl Sternheim, Ernst Toller, Joachim von der Goltz, Fritz von Unruh, Paul Kornfeld, Frank Wedekind, Reinhard Sorge (3). Nous allons les retrouver commentés un à un en savantes petites monographies condensées. En attendant, Diebold termine cet exposé théorique par de judicieux aperçus sur les antagonismes « sine qua non » de la tragédie.

A ce petit bréviaire dramaturgique succède une deuxième partie intitulée *Antiphilisterium* et embrassant trois grands favoris du théâtre allemand moderne : « Wedekind le fou », « Sternheim le grand seigneur » et « Georg Kaiser comédien de la chair ». La philosophie de la chair est, si l'on peut dire, épuisée par ce triptyque. « La chair a son esprit à elle », proclame Wedekind, et il s'y réfugie (4). Sternheim, par contre, ironise ce que le géant Strindberg maudit et brûle pour l'avoir trop longtemps adoré (5). Georg Kaiser consacre à la grande tentatrice presque toutes ses premières fantaisies idéologiques (6). — Ces développements de Diebold nous paraissant les mieux venus de son ouvrage. Signalons en particulier les pages où il oppose aux conceptions trop négatives du talentueux Sternheim, contempteur de Gœthe et émule de Molière, la conception gœthéenne d'un idéal positif : « Il n'existe de drame de grande envergure que pour le champion d'une éthique, ou, au contraire, le combattant antimoraliste... Sous-humain, neutre ou surhumain sont sans valeur pour les tragiques compétitions du stade moral ». Sternheim veut disputer la palme à Molière ? Mais Molière est précisément « un de ces génies puissants qui au prix de luttes effroyables parviennent à franchir les étapes de l'amour et de la haine et à s'élever jusqu'à la satire et l'ironie ». Après ses récentes palinodies romantiques, ne serait-on pas plutôt enclin à supposer que Sternheim a commencé à marcher sur les traces de Molière pour finalement se rabattre sur les brisées de Schiller ? (7) Quant aux

(1) Cf. en particulier les pages 8, 14, 21, 25, 29-31.

(2) Voir p. 9, 19, 26, 28, 35.

(3) Voir surtout les pages 3, 5, 11, 28-9, 35. — Ici Diebold nous donne la raison pour laquelle il néglige Gerhart et Karl Hauptmann, Paul Ernst, Herbert Eulenberg. Il effleure seulement (p. 22) les grands précurseurs des modernes : Hebbel, Wagner, Ibsen... Un index alphabétique se trouve à la fin du volume et sera très utile à consulter pour chaque auteur.

(4) Voir Fritz Dehnow, *Frank Wedekind*, Leipzig, 1922 : cf. *Revue Germanique* de janvier-mars 1924, p. 125-6.

(5) Cf. Diebold, 28 : « Der Weg zum Fleisch und die Flucht vor dem Fleisch ».

(6) Voir p. 65 le portrait de Wedekind ; p. 129, celui de Sternheim. — Le portrait de Georg Kaiser figure dans une autre partie du livre, p. 385.

(7) 118-19, 132 ; cf. 113 sq.

Digitized by Google

premiers aperçus caractérisant Georg Kaiser, ils compléteront agréablement pour nos germanistes les articles de Lugné-Poë et de Vialatte parus récemment dans le *Temps* et la *Revue Rhénane* (1).

La subdivision suivante est tout entière consacrée au « poète fin de siècle Strindberg ». Le Suédois Strindberg a acquis une telle vogue en Allemagne et a exercé là-bas sur la production contemporaine une influence tellement considérable qu'on peut dire qu'il y a depuis longtemps droit de cité (2). Sa psychologie brutale et simpliste déteste dans le dialogue schématisme et mathématisme à la française. Il prétend viviséquer les « cerveaux », il dira plus tard les « âmes ». Ce que nous appelons amour, est, d'après lui, amalgame indivisible d'amour et de haine. Strindberg le nomme « Hassliebe ». C'est qu'en réalité il simplifie lui-même, au point de départ de ses thèses implicites, l'extrême complexité des données vivantes. Il y a amour et amour. Mais à défaut de Strindberg, Diebold connaît lui, certainement *la Physiologie de l'amour moderne* de Paul Bourget. Il nous est impossible de discuter une à une ses analyses, toujours fines et pénétrantes. De même qu'il groupe ses critiques de Sternheim autour des sous-chapitres : « démasquage de la langue » et « au delà du bien et du mal », il examine l'immense répertoire strindbergien tour à tour au point de vue de la psychologie, du monologue, de la mise en scène et de l'inspiration générale. Et tout comme observations et personnages lui paraissent originaux dans le détail et faux dans l'ensemble (3), le « cas Strindberg » lui semble induire d'expériences amoureuses et conjugales constamment malheureuses d'inadmissibles généralisations pessimistes. Pour le « genus irritabile vatum », l'enfer vécu devient bien vite l'Inferno tout court, mais qui dit biographie ne dit point du même coup Evangile. Victime du conflit tragique entre son tempérament sensuel et sa formidable cérébralité, Strindberg ne sut pas se libérer par l'Esprit et mériter par la foi grâce et rédemption : Ballotté « entre socialisme, individualisme nietzschéisant, christianisme, occultisme et mysticisme », il n'agite, en fin de compte, que les fantoches de cette incoercible neurasthénie qui devait fatalement dégénérer en paranoïa et en délire de la persécution (4).

Si chaque auteur eût obtenu dans l'étude de Diebold autant de place que Strindberg (environ cent pages), ce n'est point un volume qu'il aurait écrit, mais une trentaine. Aussi les autres parties de son ouvrage sont-elles extrêmement touffues et serrées. La suivante s'intitule *L'âme au théâtre* et se subdivise en quatre groupes : 1° Drames du Moi : offrande

(1) Diebold, 133-153 ; plus loin, le critique revient longuement sur Georg Kaiser en étudiant les politiciens dramatiques, p. 363-417 ; cf. *Temps* du 13 septembre 1923 : *Sur un auteur dramatique allemand* et *Revue Rhénane* de décembre 1923, p. 128.

(2) Cf. *Jahrbuch für Drama und Bühne*, 1922-3 (Kurt Schroeder), l'article de Max Martersteig : *Das Strindbergbild und die Kommenden.*

(3) Cf. en particulier p. 162 et 235.

(4) Cf. p. 238-9 et surtout 241-9, « Der Nervenspieler »

Digitized by Google

lyrique de Reinhard Sorge, pièces lyriques de Franz Werfel ; « hybris et modestie » de Kornfeld ; théâtre des « jeunes » (Walter Hasenclever, Anton Wildgans, Hanns Johst), histoires et romans (Rolf Lauckner, Otto Zarek, Hermann von Bœtticher) (1) ; 2° Séries de tableaux et de passions » drames-cris (August Stramm, Kokoschka, Peuckert) ; 3° tendance au cinéma (Hasenclever) (2) ; 4° stations du Moi (Schendell, Rutra, Steindorff, Esokor, Arnold Zweig, Beer-Hofmann, J. M. Becker, Friedrich Wolf, Dietzenschmidt, Weismantel). Et Diebold termine ce chapitre en traitant du merveilleux sur la scène moderne (opposition typique entre Calderon et Claudel) (3).

La dernière partie de ce gros travail concerne « la politique des poètes dramatiques ». Ici Georg Kaiser reparaît avec ses marionnettes spirituelles », et on nous présente successivement le platonicien, le cubiste, les résidus érotiques, l'activiste des *Bürger von Calais*, le passiviste de *Von Morgens bis Mitternachts, Koralle, Gas, Hölle Weg Erde.* — Diebold examine ensuite les poètes de la Révolution : Romain Rolland, René Schickele, Reinhard Gœring, Kurt Eisner, Ernst Toller, Ludwig Rubiner, Hanns Johst (4), Herbert Kranz, Stefan Zweig, Fritz von Unruh enfin, dont il commente non seulement les « Pflichtdramen » (*Offiziere, Louis-Ferdinand*), mais le cycle révolutionnaire : *ein Geschlecht, Platz* (5). — On s'étonnerait de ne pas même trouver mention de jeunes auteurs dramatiques de renom comme Hermann Burte et Wilhelm Schmidtbonn (6), si, outre son titre, le critique ne nous avait donné lui-même les raisons de son choix spécial : « Ce livre traite d'anarchie formelle et éthique dans le drame. Il veut se mettre au service de notre temps. Nous tenons à aller de l'avant. En avant, par delà toutes les crises de relativité et de faux romantisme! En avant, vers la vie active ! ». Tous les poètes donc qui lui paraissent s'inspirer de ce programme se trouvent ipso facto hors de cause (7). Mais ne discutons pas trop ! Nous aurons l'occasion dans notre prochaine revue du théâtre allemand, de revenir sur certaines bourrades que Diebold distribue volontiers aux pacifistes (cf. en particulier, p. 407 et 419). Il conclut par une sorte de péroraison vibrante intitulée : « Eternel combat et éternelle victoire ! », qui ne perdrait cependant rien à être rap-

(1) Voir au *Jahrbuch* (p. 79-92) l'article d'Erich Krafft : *Kleist und die Historienbühnen der Jüngsten.*

(2) Diebold traite Hasenclever en deux tranches : p. 291-6 et 324-30.

(3) p. 358-361.

(4) Voir au *Jahrbuch* l'article de Walter Kordt : *Der Dramatiker Hanns Johst.*

(5) Cf. l'article de Theodor Kappstein dans la *Revue Rhénane* de décembre 1923, p. 174-80 : *Fritz von Unruh, eine literarische Charakteristik*, et celui d'Oskar Walzel : *Über Fritz von Unruhs Stürme* dans *Jahrbuch*, p. 31-41.

(6) Cf. *Jahrbuch*, 42-68 les articles d'Otto Brües et de Carl Enders.

(7) Cf. supra, 35 et 467 : « Vicle unserer Jungen sind dem abgewandt : Johst, Toller, Burte, Zickel, deren Art nicht anarchisch in die Extreme hetzt, und die hier nicht erörtert werden müssen ».

Digitized by Google

prochée de l'ouvrage déjà fameux du maître ès-pacifisme F. W. Fœrster : *Jugendseele, Jugenderziehung, Jugendziel* (5).

L. B.

---

**Das deutsche Theater.** Jahrbuch für Drama und Bühne, hgb. v. Dr Paul Bourfeind, Dr Paul-Joseph Cremers, Dr Ignaz Gentges, Bd I (1922-3). Kurt Schrœder Verlag, Bonn und Leipzig, 1923.

Œuvre considérable, appelée, si continuation régulière et mise au point lui sont apportées, à rendre les plus précieux services, non seulement aux savants et aux chercheurs, mais aux techniciens et gens de théâtre. Tel quel, ce premier volume, avec ses cinq parties et ses quatre cent cinquante pages, aura certainement, malgré les formidables prix d'aujourd'hui, une grande diffusion.

La première rubrique comprend, outre un extrait des *Propheten* de Hanns Johst, huit articles traitant de poésie dramatique (Hanns Johst, Fritz von Unruh, Hermann Burte, Wilhelm Schmidtbonn, Strindberg, Kleist, Shakespeare), le tout inauguré par une érudite dissertation de M. Paul Joseph Cremers sur le mythe et le drame. Il serait trop long d'entrer ici dans une discussion de détail, d'examiner, pour nous borner à un seul exemple, les jugements portés par Walter Kordt sur « le phénomène Hebbel » et ses épigones. Un deuxième groupe de neuf articles, dus aux spécialistes les plus compétents, concerne plus particulièrement la dramaturgie et la technique. La troisième partie s'intitule *Sociologie du Théâtre* et expose tour à tour la structure d'ensemble du théâtre allemant moderne, ses rapports avec les *Weltanschauungsgemeinschaften*, la *Deutsche Bühnengenossenschaft*, le mouvement de la *Volksbühne* et le *Bühnenvolksbund*. Mais la partie principale, la plus copieuse et cohérente, est consacrée à la bibliographie et à la statistique.

Elle embrasse les pages 221 à 451, utilise et complète les données de la *Bibliographie für Theatergeschichte*, 1905-1910 de P. A. Merbach et, jusqu'en 1915, les répertoires sommaires des *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte*, remaniés en dernier lieu par A. von Weilen. Le bibliographe, M. Ignaz Gentges, avoue s'être inspiré, tout comme ses prédécesseurs, des principes de A. L. Jellinek (*Archiv für Theatergeschichte*, Bd I, p. 171-2), mais n'avoir pas négligé les remaniements rendus nécessaires du fait de la guerre, de la révolution et des circonstances actuelles. Dans sa préface (p. 221-2) il reconnaît que, malgré ses dimensions, le lexique n'est qu'approximativement complet, étant donné, d'une part, l'accès malaisé auprès de certains éditeurs, de l'autre, la difficulté de s'approvisionner en œuvres étrangères par suite des hostilités et du blocus par le change. Gentges avait, en tout cas, à sa disposition les

(5) Édition *Friede durch Recht*, 1923. —Toute la doctrine se trouve résumée à la dernière page de Diebold (472), par cette simple formule : « Zwingen das Tier unter den Geist ».

Digitized by Google

prospectus semestriels ou hebdomadaires de la librairie allemande, la bibliographie des périodiques éditée par Diederichs, les comptes rendus et indications du *Literarisches Echo*, de la *Szene*, enfin, les revues diverses. La table des rubriques bibliographiques figure aux pages 425-9, énorme documentation complétée elle-même par un *Nachtrag zur Bibliographie* (p. 421-5).

Pour donner une idée de l'importance de l'ensemble, disons que le registre récapitulatif ne tient pas compte des tableaux alphabétiques des premières représentations établis par noms d'auteurs et sériés par villes (cf. 373-415 et 433-451). Regrettons seulement que presque nulle part ne se trouve donnée pour les pièces de théâtre une indication, qui eût été cependant précieuse, à l'étudiant étranger notamment : celle de la maison d'édition. Lacune d'autant plus facile à combler que l'auteur se propose de faire paraître désormais chaque année une bibliographie analogue, accompagnée de brefs comptes rendus.

Nous rendrions insuffisamment hommage au soin apporté à cet ouvrage de valeur si nous omettions de mentionner le format et la typographie impeccables du volume ainsi que les très intéressantes gravures qui en égayent un peu l'aridité.

L. B.

---

LOUIS RÉAU : **L'Art français sur le Rhin au XVIIIe siècle**. Paris, Champion, 1922. In-8°, 184 p., 12 grav. hors texte (publié sous le patronage du Haut-Commissaire de la République française dans les provinces du Rhin).

Au cours du XVIIIe siècle, les princes qui se partageaient les territoires sur la rive gauche du Rhin — Electeur palatin, Electeurs ecclésiastiques de Mayence, de Coblence et de Trèves — rivalisèrent d'entrain pour édifier des palais et des châteaux. Les évêques de Strasbourg montrèrent le même goût pour la bâtisse. Un certain nombre de ces édifices existent encore : le plus intéressant est le château de Brühl, entre Bonn et Cologne. Ces édifices annoncent, au premier regard, une conception française à la mode parisienne du temps de leur construction ; dans l'exécution on reconnaît une interprétation des styles de France par des étrangers. La réalité répond à l'apparence. Ces princes rhénans avaient l'habitude de s'adresser à des artistes français, généralement à des maîtres parisiens en renom ; ils en recevaient des plans, des modèles de décoration et des chefs de chantier. Quelques artistes et artisans d'art venaient de France ; mais la main-d'œuvre était généralement indigène ou allemande d'outre-Rhin, pour raison d'économie.

Ces faits ne sauraient nous surprendre. Les populations de la rive gauche du Rhin ont toujours été tournées vers l'ouest. Il a fallu, pour les orienter vers l'Allemagne, la nécessité où elles se trouvèrent, à partir

Digitized by Google

de 1814, de se soumettre à l'emprise énergique de la Prusse et l'intérêt qu'elles eurent à profiter de l'essor économique du Reich à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Géographiquement ces contrées font partie de la Gaule et, normalement, elles doivent participer plus ou moins de sa civilisation. Dans la période gallo-romaine, elles ont été influencées par la Gaule ; à l'époque romane elles ont agi sur la France jusqu'aux confins de l'Ile-de-France ; aux temps gothiques elles ont été entraînées dans l'orbite de la France ; du XVe siècle au XVIIe elles ont emprunté aux Pays-Bas ; à partir du XVIIIe elles sont tombées sous l'influence de plus en plus active de la France.

Cette expansion artistique de la France dans la région rhénane au XVIIIe siècle est le sujet du livre de M. Réau. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première présente, groupés géographiquement, les monuments d'Alsace et de Rhénanie qui ont pour auteurs des artistes français du XVIIIe siècle ; la seconde publie de nombreux documents. Une bibliographie méthodique et des répertoires complètent utilement le travail. C'est un livre bien fait. La partie de thèse est solidement étayée par une documentation sûre et par des témoignages allemands. Indépendamment de son intérêt d'actualité, l'ouvrage aura pour beaucoup de lecteurs l'attrait d'une révélation.

François BENOIT.

---

ALFRED STANGE : **Die Entwicklung der deutschen mittelalterlichen Plastik**. München, R. Piper u. Co., 1923. In-8°, 80 pp. et 48 planches hors texte.

On souhaiterait que tous les ouvrages destinés à l'instruction d'un public dénué de connaissances spéciales fussent, comme celui que M. Stange vient de consacrer à la sculpture du moyen âge en Allemagne, simples dans leur conception, clairs dans leur exposition et pourvus d'une documentation qui accroît la force démonstrative de la pensée de l'auteur. Il n'est pas d'homme ayant quelque souci des choses de l'art qui ne puisse suivre les déductions de M. Stange et qui, en comparant ses illustrations, très belles et bien choisies, avec son texte n'acquière sans effort, voire avec plaisir, des connaissances exactes sur l'art médiéval allemand.

Une raison qui déterminera le pur littérateur à ouvrir ce livre, c'est la liaison qui se manifeste entre les productions de l'art plastique et celles de la pensée poétique. Comme les poètes, les sculpteurs sont dominés par les tendances de leur époque. Il doit donc y avoir accord entre l'œuvre d'art écrite et les productions plastiques. M. Stange, en énumérant les buts et les moyens d'expression des sculpteurs, nous convainc que ces derniers en effet s'inspirent de l'idéal qui a animé les poètes de leur temps.

L'œuvre plastique du IXe au XIIe siècle est sous l'influence de l'antique, mais cet antique est déformé par l'abstraction et par la rigidité

Digitized by Google

des formes. C'est là le caractère de la poésie de cette époque, poésie d'un peuple qui commence à s'ouvrir à la haute civilisation et ne considère pas l'art comme une nécessité de la nature. A la fin du XII^e siècle se produit une révolution. L'influence arabe et occitanienne, les mouvements internationaux, les croisades déterminent une conception plus large et produisent une intensité vitale, un bouillonnement tumultueux qui s'étale dans la poésie française, se manifeste, à la suite de celle-ci, dans la poésie allemande et se reconnaît chez les artistes en deçà et au delà du Rhin. Le pli des étoffes et l'expression des figures, tout est mouvement. L'influence française s'impose despotiquement, encore que la sculpture soit plus décorative et qu'elle ait davantage sa fin en elle-même chez nous que chez nos voisins. Ce trait encore se rencontre dans la poésie.

La fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle sont une époque de décadence en Allemagne. Cette constatation vaut pour la sculpture comme pour la production intellectuelle. La bourgeoisie, devenue classe dirigeante, n'apporte pas à l'art le culte fervent de l'âge précédent. Il s'agit seulement d'une interprétation aisément satisfaite et bornée à l'expression d'un sentiment. C'est bien ce même avilissement de l'idéal que l'on constate dans la poésie, et qui se fait voir par exemple dans le « Meistergesang ». Toutefois, vers le milieu du XIV^e siècle, apparaît une forme d'art nouvelle en sculpture. C'est la spiritualisation des formes, un élancement vers le ciel, le mépris de la matière sensible : inutile de dire que nous sommes en présence du courant qui, dans le domaine de la pensée, a produit le mysticisme et même plus exactement — la remarque est de M. Stange — le mysticisme ennemi de la nature, qui est le propre d'un Suso.

A l'extase et à l'ascétisme succède vers 1350 une conception opposée. Tout s'alourdit et tend à une base large, fortement appuyée sur le sol. La vie matérielle reprend ses droits. C'est l'époque où, en littérature, les fabliaux, Kalenberg, Eulenspiegel, etc., sont en faveur. S'inspirer de la réalité mais la pénétrer d'un sentiment religieux intense : telle est la vocation de l'art du XV^e siècle. Dans le drame religieux nous retrouvons la même tendance : l'humanisme allemand a dit un critique « a toujours le regard tourné vers les choses divines ».

Comme beaucoup de parallèles, ce parallèle entre l'évolution de l'art religieux et la marche de la littérature est un peu schématique. M. Stange a fait dans son étude, des distinctions et adopté des nuances qui font défaut dans les lignes qui précèdent. Certains points de détail échappent évidemment au groupement institué. Si des erreurs ont été commises, M. Stange n'en doit pas porter la responsabilité, ayant limité sa consciencieuse étude à l'art plastique.

F. PIQUET.

---

Digitized by Google

**Musique et littérature**. Etudes de musique et de littérature comparées, par ANDRÉ CŒUROY. Préface de Maurice Barrès. Paris, Bloud et Gay, 1923. Prix, 10 fr.

« Esprits à face double qui travaillent à l'unité spirituelle de l'art » dit M. André Cœuroy en parlant des compositeurs-poètes. Il est de leur lignée. Son livre est nouveau, sa tentative originale et nécessaire. M. Cœuroy pense, et prouve, que certains écrivains, sinon tous (car, ainsi qu'il le dit lui-même, l'élément négatif n'est pas sans intérêt) ne peuvent être bien compris ou goûtés si l'on ignore ou néglige ce qui, dans leur pensée ou leur technique, est proprement musical. Il recherche et mesure avec précision les enrichissements apportés à la littérature par la musique et, réciproquement, les acquisitions que firent certains compositeurs dans le domaine littéraire. Il ne se paie pas de mots et ne se contente pas de parler, à la manière des « Histoires de la littérature », de vagues « *influences* » subies par des écoles littéraires (romantiques allemands, symbolistes, etc.). Il étudie la pénétration mutuelle des doctrines, confronte les thèmes musicaux et les thèmes littéraires, compare ,en un mot, aux différentes époques et chez différents auteurs, ces deux modes d'expression esthétique.

M. Cœuroy possède les compétences requises pour un tel travail. Ses articles de la « Revue musicale » et ses deux ouvrages sur « la Walkyrie » et la « Tosca » témoignent du même souci d'unité ; dans ces deux derniers livres notamment, l'analyse musicale de l'opéra n'est qu'une partie, non certes la moindre, de l'étude totale. L'œuvre, replacée dans l'ambiance, est examinée non plus seulement comme un fait musical ; le critique y recherche aussi les traces des grands courants littéraires de l'époque. Après ces monographies « Musique et littérature », apparaît comme l'expression plus dogmatique et plus libre à la fois, d'une théorie de la critique, d'une doctrine esthétique.

On comprend déjà sans doute pourquoi je conseille aux germanistes de lire cet ouvrage. En Allemagne plus que partout ailleurs, littérature et musique se compénètrent, réagissent l'une sur l'autre, et se complètent. M. Cœuroy, qui étudie des esprits aussi différents que Flaubert et E. Poe, Gobineau et Proust, Shelley et Dostoievski, s'attache avec complaisance — sa formation intellectuelle l'y conduit et la richesse de la matière l'y retient — à la littérature allemande. Chacun de ces chapitres débute par une recherche minutieuse de tout ce qui, dans la forme extérieure de l'œuvre, est emprunté à la musique : vocabulaire, métaphores et images, caractères, situations, etc. Il est sans pitié pour les écrivains qui, sacrifiant à une mode ou à un esprit d'école, emploient à tout bout de champ des termes du vocabulaire technique musical dont ils ignorent le véritable sens. Dans quelques cas (cf. étude sur Flaubert) il s'arrête là ; car la matière est épuisée. Dans

Digitized by Google

beaucoup d'autres son analyse, après avoir fait ce dépouillement, pénètre plus avant : c'est lorsqu'il s'agit d'auteurs qui sont de véritables musiciens, qui, loin d'habiller d'un vocabulaire musical souvent mal compris et mal digéré des idées ou des impressions littéraires (intellectuelles ou plastiques) composent, parfois ou toujours, comme des compositeurs (cf. l'étude du contrepoint chez O. Ludwig). Pour quelques-uns l'étude ainsi faite donne de nouvelles vues, éclaire certains aspects de l'œuvre, fait ressortir, à côté des beautés déjà décelées par la critique purement littéraire, d'autres raisons d'admirer que seule cette nouvelle méthode de critique pouvait dégager ; ou bien il explique, par cette même méthode, les insuffisances, les lacunes de tel ou tel auteur, de telle ou telle époque. D'autres fois, la forme de critique qu'il propose est plus et mieux qu'un adjuvant : elle apparaît comme la seule possible. Magistrales, et nécessaires, sont les études sur O. Ludwig, Hoffmann, Wackenroder et Spitteler ; nécessaires, car nulle autre méthode critique ne pourrait expliquer la genèse et la composition des œuvres de ces musiciens-littérateurs.

Bien entendu, il étudie aussi les influences réciproques des grands courants littéraires et des doctrines musicales (cf. les romans wagnériens de G. Moore ; l'étude sur Nietzsche ; le romantisme allemand).

Il ne dissimule pas qu'il veut illustrer par ces études une grande hypothèse esthétique : celle de l'évolution convergente des différents arts, hypothèse qui dépasse l'idée wagnérienne ; il ne s'agit plus, je crois, dans l'esprit de M. Cœuroy, d'une synthèse a posteriori des trois modes d'expression : plastique, littéraire (ou intellectuel) et musical. Il croit et veut prouver que l'émotion artistique est une, mieux que ses différents moyens d'expression ont des lois et des règles communes.

Cette grande idée circule dans tous les chapitres de l'ouvrage ; la documentation précise, la diversité des œuvres étudiées, choisies dans les époques et dans les littératures les plus diverses, témoignent d'un éclectisme et d'une érudition aussi éloignées de la légèreté que de la pédanterie.

L. Fouret.

---

Digitized by Google

# BULLETIN

M. WILFRID PERRETT n'est pas un phonéticien ordinaire ; il a d'abord écrit une suite d'opuscules où il bouscule vigoureusement certaines théories courantes, en particulier celles de Helmholtz (**Some questions of phonetic theory**, Cambridge, Heffer, 1919-23). Ce ne sont pas des questions toujours faciles à suivre, mais M. Perrett écrit dans une langue savoureusement ironique et le moins que l'on en puisse dire c'est que, même quand ils traitent de choses ardues, ses livres se lisent avec plaisir. Un autre ouvrage du même auteur, et qui fait suite aux précédents, est beaucoup plus ambitieux : il s'agit tout simplement d'une réforme radicale de l'orthographe anglaise ou plutôt de « l'abolition de l'orthographe » (**Peetickay, An essay towards the abolition of spelling,** 1920). Le système de l'auteur est un compromis entre la graphie des phonéticiens et l'orthographe ordinaire et son effort principal a porté sur les voyelles qu'il indique à l'aide de traits de longueur et d'inclinaison diverses. C'est là un effort hardi et généreux et l'on rangerait volontiers M. Perrett parmi les pionniers de l'avenir. Le fait est que malgré de nombreuses tentatives de réforme, l'anglais résiste et persiste à conserver une graphie de 600 ans en retard sur la prononciation qui, pendant ce laps de temps, a considérablement évolué. Et pourtant, plus que jamais, avec la diffusion de l'anglais et la variété des prononciations, une réforme orthographique trop profonde paraît vouée à un échec certain. Enfin l'anglais présente cette particularité, unique croyons-nous parmi les langues de civilisation, de posséder tout un vocabulaire étendu (mots savants, noms propres) pour lequel il est impossible a priori de déduire la prononciation et l'accentuation de l'orthographe, les Anglais eux-mêmes ne reconnaissant pas de norme. Mais l'essai de M. Perrett, si audacieux soit-il, si arbitraire par certains côtés, est à lire et à méditer par tous ceux qui s'intéressent à la langue anglaise.

F. M.

***

La *Old English Grammar* que M. et Mme Wright publièrent en 1908 était un manuel clair et commode, remarquable par la netteté typographique et l'abondance des exemples ; outre une description du saxon occidental et des variations dialectales, ce manuel tenait un grand compte de la grammaire comparée et préparait l'étudiant à passer du vieil anglais à l'étude des autres dialectes germaniques. Plus encore que par ses qualités scientifiques, il se recommandait par sa valeur pédagogique et, de fait, il a rendu de grands services, en particulier à tous ceux qui ne

Digitized by Google

pouvaient ou ne voulaient aller étudier le vieil anglais dans les ouvrages allemands. Son défaut était d'être incomplet en ce sens que la syntaxe en était tout à fait exclue et que la grammaire s'y ramenait à l'étude de la phonétique et de la morphologie. Par là l'ouvrage datait un peu. Il date encore plus aujourd'hui.

On retrouvera ces mêmes qualités et défauts dans l'abrégé (JOSEPH WRIGHT AND ELISABETH MARY WRIGHT, **An elementary old English Grammar,** Oxford, Clarendon Press, 1923, 6 sh.), que les auteurs viennent de publier et qui s'adresse plus particulièrement aux débutants. La condensation a été obtenue en allégeant les listes d'exemples, en supprimant une bonne partie de ce qui était purement comparatif et — ce qui est plus regrettable — tout le chapitre sur la dérivation. Les auteurs en ont profité pour soumettre leur grammaire à une révision assez approfondie, et il est peu de pages qni n'aient gagné en précision et en clarté, en particulier dans les chapitres consacrés à la phonétique. Tel quel, ce petit livre sera le bienvenu de ceux qui commencent l'éude du vieil anglais. Comme tous les manuels élémentaires de ce genre qui ont paru depuis une quarantaine d'années, ceux de M. et M^me^ Wright sont largement tributaires des travaux de M. Sievers. Malheureusement la dernière édition de la *Angelsächsische Grammatik* de ce savant date de 1898 (on vient de la reproduire, sans changement, il y a trois ans) ; depuis, beaucoup de travaux se sont accumulés, la conception même de la linguistique et de la philologie germaniques a bien changé. Une grammaire du vieil anglais, sur des principes nouveaux au courant des progrès récents, et qui tienne enfin compte de l'emploi des formes et de la construction, voilà l'ouvrage qui nous manque. Peut-être est-il en chantier quelque part. Ce serait du moins à souhaiter car même l'enseignement donné dans des grammaires élémentaires, comme celle que nous venons de signaler, aurait beaucoup à y gagner.

F. M.

***

L'impression que laisse la lecture des **Kritische Studien über philologische Methode** de M. H. J. POS (Beiträge zur Philosophie, 10, Winter, Heidelberg, 1923) est à peu près la même que celle produite par un précédent ouvrage du même auteur, *Zur Logik der Sprachwissenschaft.* Le simple linguiste demeure tout pantois devant un langage philosophique aussi abstrait et un raisonnement aride que ne vient jamais éclairer aucun exemple.

F. M.

***

La collection des *Oudgermaansche handboeken* qui comprend déjà deux ouvrages de M. R. C. Boer sur le germanique commun et sur le vieux scandinave, vient de s'enrichir d'un manuel de gotique dû à M. H. G. VAN HAMEL : **Gotisch Handboek** (Haarlem, H. D. Tjenk Willink ond zoon,

Digitized by Google

1923). Dans sa préface, l'auteur ne cache pas qu'il a entrepris de doter la Hollande d'un tel manuel parce qu'il considère que celui de M. Streitberg n'a vraiment pas le caractère d'un *Elementarbuch* ; il s'élève également contre les théories sur l'intonation de M. Sievers que M. Streiberg a adoptées, un peu trop à la légère, il est vrai, dans la dernière édition de son manuel et qui, d'après M. Van Hamel, ont un caractère trop subjectif. Le *Gotisch handboek* est un ouvrage clair et bien fait sur le modèle ordinaire des manuels de gotique. Après une courte introduction sur les Gots, la majeure partie de l'ouvrage est occupée par la phonétique et la morphologie. Un chapitre est ensuite consacré à la dérivation. On trouvera peut-être que les vingt pages de la syntaxe sont un peu maigres. Dans cette étude l'auteur donne rarement le texte grec correspondant, ce qui nous paraît regrettable étant donnée l'influence considérable de l'original grec sur la syntaxe de Wulfila. L'ouvrage se termine par quelques extraits des Évangiles et des épîtres de Saint Paul (toujours sans le texte grec) et du *Skeireins*.

F. M.

***

La *Modern Humanities Research Association* publie (Cambridge, Bowes and Bowes, 1924), les allocutions de ses deux derniers présidents. Celle de M. BENEDETTO CROCE, ce philosophe italien que le monde entier, sauf la France, connaît et apprécie, est une étude sur **Shaftesbury en Italie**. L'autre, de M. MANLY, professeur à Chicago et président en 1922-23, est intitulée **The Outlook**. Embrassant d'un coup d'œil rapide les résultats acquis en histoire littéraire et en linguistique, M. Manly trace à grands traits ce que devrait être, d'après lui, le programme des années à venir : reprendre d'un point de vue plus large, plus profond, plus humain, les matériaux accumulés et sortir de l'état présent qu'il considère comme chaotique et mal organisé.

F. M.

***

On est un peu désappointé par le livre de M. Ph. ARONSTEIN : **Englische Stilistik** (Leipzig, Teubner, 1924). Rendant compte, il y a quelque temps, du magistral *Traité de stylistique française* de M. Ch. Bally, M. Aronstein faisait observer qu'un ouvrage semblable manquait pour l'anglais et laissait entendre qu'il y travaillait. Entre temps parurent dans *Anglia* deux études fort intéressantes de M. Aronstein, *Die periph astische Form im Englischen* et *Shall und Will zum Ausdruck der Idealität im Englischen*. On pouvait donc espérer que la *Stylistique* que préparait M. Aronstein nous donnerait le pendant de l'ouvrage de M. Bally. L'anglais, par son caractère extrême et sa forte individualité, semblait particulièrement désigné pour être l'objet d'une telle étude. Il n'en est malheureusement rien. On se souvient que M. Bally étudiait à propos du français le contenu affectif des faits d'expression, renouvelant par là l'étude



Digitized by Google

des langues vivantes. Ce que nous offre le livre de M. Aronstein c'est une stylistique à l'ancienne mode : l'anglais y est étudié en tant que langue étrangère et comparé sans cesse aux procédés d'expression de l'allemand. C'est dire que sur bien des points un pareil ouvrage se confond avec une syntaxe anglaise écrite pour des Allemands. Cette réserve faite, le livre de M. Aronstein ne manque pas d'intérêt pour ceux à qui ces deux langues sont également familières. Il apporte une grande richesse d'exemples bien choisis et abonde en aperçus ingénieux et assez souvent nouveaux. Mais une étude psychologique sur l'élément affectif en anglais reste à faire, et c'est un bien beau sujet.

F. M.

***

Le très important ouvrage de M. le Dr HANS GÜNTHER, **Rassenkunde des deutschen Volkes** a été analysé ici, il y a un an (*Rev. Germ.* XIV, 1923, p. 223 ss.). Une 4e édition (reproduction intégrale de la 3e) en a été nécessitée récemment (J.-F. Lehmann, München, 1924, broché 46 fr. 55, relié 56 fr. 90). Ce succès témoigne du mérite de l'ouvrage, mérite reconnu dans le compte rendu paru dans cette revue. La 4e édition comporte une amélioration de la 1re. Les modifications n'ont toutefois pas porté sur l'ensemble. La soixantaine de pages qui s'est ajoutée aux 440 primitives ne contient presque pas de changement d'opinions. Ce sont des corrections de détail. Ainsi la page 271 apporte un alinéa où M. Günther, combattant une opinion de M. Schuchhardt, estime que les dolmens, rencontrés sur le rivage africain de la Méditerranée et sur les côtes européennes de l'Océan atlantique, seraient l'œuvre de représentants de la race nordique qui, partis de la mer du Nord, auraient longé les rives maritimes jusqu'en Afrique, laissant sur leur passage ces monuments funéraires. Une grande attention a été apportée par M. Günther aux illustrations, qui sont de haute importance puisqu'elles documentent ses idées. Celles de cette édition sont plus nombreuses et mieux disposées que celles de la première.

F. P.

***

C'est en 1857 que MORIZ HAUPT publia son édition des **Neidharts Lieder**. Elle est restée fondamentale jusqu'à ce jour ; celle de Keinz, parue en 1889 (renouvelée en 1910), ne prétendait pas la remplacer. Cependant les années avaient produit des études qui exigeaient certaines modifications du texte et surtout certaines interprétations. Bielschowsky, Brill, d'autres encore, et récemment M. Singer (1) ont publié sur Neidhart et les poésies qui lui ont été attribuées des études qui ont rendu nécessaire une mise au point de l'édition de Haupt. C'est M. EDMUND WIESSNER

(1) Voir la bibliographie donnée p. 14 de l'édition Keinz 1910 et, sur les *Neidhart-Studien* de M. Singer, cf. *Revue Germanique*, XIV (1923), p. 61.

Digitized by Google

qui a assumé la charge de ce travail. Cette deuxième édition (Leipzig, Hirzel, 1923, 8 mk. or) conserve le plan de la première : poésies attribuées à tort à Neidhart, poésies de Neidhart, remarques. Un index des noms propres — nécessaire étant donné le grand nombre des personnages mis en scène — et un autre des mots étudiés dans les remarques sont l'œuvre de M. Wiessner. On lui doit de plus d'avoir séparé des remarques l'apparat critique, ce qui éclaircit l'exposé. En plus de ce travail matériel, M. Wiessner a consacré son activité à la révision des manuscrits, peine qui n'a pas été inutile, malgré le très diligent soin que Haupt avait apporté à la constitution de son texte. Enfin M. Wiessner — et c'est là le plus grand mérite de son travail — a amendé des interprétations et explications données par Haupt, apportant les résultats de ses propres recherches et des études d'autres critiques. La plus apparente de ces modifications est la suppression du nom de Reuenthal, qu'une longue tradition a ajouté à celui de Neidhart, mais dont l'authenticité n'est attestée par aucun document contemporain. M. Wiessner semble accepter l'opinion de Bielschowsky, selon qui Reuenthal ne serait qu'un nom de guerre pris par Neidhart. — On accueillera avec reconnaissance cette édition critique des œuvres d'un poète, qui, non sans s'inspirer de sources françaises, dota l'Allemagne du XIII^e siècle d'un genre nouveau. La verve jaillissante de Neidhart et le coloris éclatant de ses vers assurèrent dès l'abord à la pastourelle courtoise une popularité que d'anonymes imitateurs exploitèrent sans décence.

F. P.

***

WILHELM CREIZENACH est mort avant d'avoir pu terminer la tâche, surhumaine, qu'il s'était assignée, et qui était d'écrire l'histoire du drame moderne. De sa **Geschichte des neueren Dramas** il a publié cinq volumes qui couvrent le sujet depuis les origines jusqu'à la mort de Shakespeare. Le reste du travail sera, annonce la maison Hirzel, accompli par divers historiens de la littérature. De ce monument, que n'ignore nul de ceux qui ont affaire avec le théâtre médiéval, le troisième tome était épuisé depuis quelque temps. M. Adalbert Hâmel, professeur à l'Université de Wurzbourg, s'est chargé d'en donner une deuxième édition revue et augmentée (Halle, a. S., Niemeyer, 1923, 25 fr. 20 suisses). Disposant des notes laissées par Creizenach, M. Hâmel aurait pu en tirer la matière la plus substantielle de ces corrections et additions. Mais elles sont parfois d'une lecture quasi impossible et force lui a été de faire souvent œuvre nouvelle. Il lui a fallu surtout modifier les idées et les faits que des études parues depuis 1913 ont éclairés d'un jour nouveau. — Ce volume comprend le théâtre espagnol, portugais, allemand, suisse, hollandais et anglais, de 1500 à 1600 environ, en plus un index servant aux tomes 2 et 3. L'Allemagne a la part du lion ; les pages 138 à 365 lui sont réser-

Digitized by Google

vées sur 513. La méthode adoptée est la même pour les divers pays. Creizenach a étudié l'origine des sujets portés à la scène, et qui sont tirés le plus souvent de la Bible, de l'antiquité classique, des fabliaux et contes, ou de la vie courante ; il en donne une succincte analyse, en signale les tendances qui, à cette époque de luttes religieuses, sont catholiques ou protestantes, ou qui excitent le rire aux dépens des paysans, des maris bafoués, des femmes corrigées ; il apprécie le talent des auteurs, leur habileté à manier le dialogue, leur facilité à tourner le vers ; il étudie la mise en scène, costumes et décors ; il indique, surtout dans les pièces de mardi gras, les personnages qui reviennent dans des pièces aimées du public, tels les diables. Bref, c'est une étude très poussée de tout ce qui concerne l'art dramatique, sans que cependant elle dépasse des limites restreintes. La netteté de la pensée, le choix des éléments essentiels et la concision d'une forme très méditée ont en effet permis de resserrer fortement une vaste matière. Quant à la sûreté de la documentation, elle est aussi parfaite que peut l'atteindre la conscience la plus scrupuleuse. F. P.

***

Le trouble apporté dans la vie scientifique de l'Allemagne par les années de guerre et d'après guerre est loin d'avoir fini d'exercer ses effets. Cependant, là comme chez nous, chaque jour apporte une amélioration. Parmi les reconstructions dues à l'initiative de savants allemands, il faut signaler la reprise de deux publications trop longtemps interrompues. Le **Jahresbericht über die Erscheinungen der germanischen Philologie**, édité par les soins de la Gesellschaft für deutsche Philologie de Berlin, reparaît sous les espèces d'une série nouvelle (Neue Folge), dont le premier volume (1924) est mis en vente par la maison Walter de Gruyter u. C°, Berlin-Leipzig. Le plan de ce volume, qui est le quarante-troisième de la collection, est identique à celui de ses aînés. Des deux parties dont il se compose, la première signale les travaux (volumes, articles de revues, thèses de doctorat — même non imprimées) parus sur la langue et la civilisation ; la seconde a pour objet l'histoire littéraire. Les pays intéressés sont, outre l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et les pays scandinaves. Une courte analyse indique la partie du travail signalé — s'il a de l'importance — et un ou plusieurs des comptes rendus qui en ont été donnés. C'est M. S. Feist qui a été chargé de la rédaction du volume. En communauté d'inspiration avec ce *Jahresbericht* a été entreprise la publication du **Jahresbericht über die wissenschaftlichen Erscheinungen auf dem Gebiete der neueren deutschen Literatur**, qui succède au *Jahresbericht für neuere Literaturgeschichte* de J. Elias et qu'édite la Literaturarchiv-Gesellschaft de Berlin (Berlin-Leipzig, Walter de Gruyter u. C°, 1924). Ce volume indique les publications parues en 1921. Ici les divisions sont plus nombreuses et l'appréciation des œuvres parfois plus développée. La

Digitized by Google

difficulté, plus sensible ici que dans le *Jahresbericht*, qui va des origines à 1700, réside dans la multiplicité des publications et l'embarras du choix. Que prendre, que laisser dans cet amas d'articles de revues et de journaux parus au cours d'une année ? Les auteurs de ce volume s'étant partagé la besogne suivant les spécialités, on peut s'attendre à ce que rien d'essentiel n'ait été omis. Le travail de rédaction générale a été confié à M. Fritz Behrend. Il est inutile, après ces explications, d'insister sur la valeur de ces bibliographies, grâce auxquelles le professionnel de la langue et de la littérature allemandes peut connaître, non seulement par leurs titres, les études l'intéressant, mais aussi leur substance.

F. P.

***

Le **Gœthe** d'ALEXANDER BAUMGARTNER S. J. a connu du vivant de son auteur deux éditions. Après sa mort, M. ALOIS STOCKMANN S. J., en fit paraître une troisième, qui n'est pas ignorée de nos lecteurs (1). Une quatrième est devenue nécessaire. Le premier volume en a été publié au cours des derniers mois, dû également aux soins de M. Stockmann (Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1923). Obéissant à un sentiment charitable, la maison Herder n'a pas voulu imposer aux possesseurs de la troisième édition, l'acquisition de la quatrième. Pour leur permettre de connaître les modifications apportées à l'œuvre ancienne, elle a publié à part un fascicule de vingt-quatre pages, grand in-8°, contenant les additions et compléments enrichissant cette quatrième édition (*Sonderdruck der Nachträge und Ergänzungen aus der vierten Auflage des I. Bandes*). Ces additions comportent d'abord une appréciation générale sur la littérature gœthéenne récente et le « culte de Gœthe ». On n'est pas surpris que M. Stockmann n'abandonne pas le point de vue strictement catholique d'où Baumgartner et lui-même ont observé Gœthe et ses commentateurs. S'il est admis que Gœthe est un vaste esprit, on conteste qu'il soit le héros national allemand et qu'à l'égard de la religion et de la morale il ait exercé une salutaire influence. Ni la Frédérique des *Sesenheimer Lieder*, ni Christiane Vulpius ne sont jugées avec indulgence. Parmi les biographes récents de Gœthe ceux pour qui M. Stockmann a la plus grande estime, ne sont pas, on le devine, les critiques qui voient en l'auteur de *Prométhée* un libérateur de la pensée. On ne saurait faire un grief à M. Stockmann d'avoir suivi les inspirations de sa conscience : il a jugé suivant ses lumières et son goût, ce qui est le fait de tout critique. Si nous ne pouvons adopter toujours ses opinions, du moins il nous faut reconnaître qu'il dispose d'une information très étendue. Tout ce qui a paru d'important sur Gœthe depuis une dizaine d'années est cité dans la seconde partie de ces compléments, qui ajoutent des noms nouveaux et des œuvres récentes aux notes si abondantes de l'édition ancienne (2).

F. P.

(1) V. *Revue Germanique* VIII (1912), p. 226 et X (1914), p. 605.

(2) Parmi les ouvrages qui ont paru après le livre de M. Stockmann, citons : Fr. List : *Friederik*,

Digitized by Google

***

C'est une opinion assez répandue que les deux œuvres scientifiques de Jean Paul, la *Vorschule der Aesthetik* et la *Levana* sont supérieures à ses romans. Il n'est pas rare, en effet de rencontrer sous la plume des critiques des citations de l'*Introduction à l'Esthétique*. Nombre d'écrivains appuient leurs vues sur l'autorité de Jean Paul. Cette autorité a sa source dans l'étude approfondie de la science du beau, et dans une puissance de réflexion qui fit découvrir à notre auteur des idées nouvelles et formuler des jugements imprévus. L'importance de cette œuvre justifie que M. Joseph MÜLLER en ait donné une nouvelle édition : **Jean Paul, Vorschule der Aesthetik**, nebst einigen Vorlesungen in Leipzig über die Parteien der Zeit, mit einer Einführung in Jean Pauls Gedankenwelt von Johannes Volkelt (Leipzig, Félix Meiner, 105. Bd. der Philosophischen Bibliothek ; s. d., 12 fr. 50 suisses). Cette édition a des avantages extérieurs qui ne sont pas négligeables. Elle nous présente aussi deux additions qui seront appréciées. C'est d'abord une introduction à la philosophie de Jean Paul par M. Volkelt, qui est un des esthéticiens en vue de l'Allemagne. Dans cette introduction est esquissée la nature du génie de Jean Paul. Ses affinités avec les grands philosophes, Herder, Kant, Fichte, et les points où il s'écarte d'eux sont considérés avec attention. C'est avec Herder que Jean Paul a la plus étroite parenté intellectuelle. Sur les questions importantes du domaine de la pensée, il a adopté les opinions du précurseur du Sturm und Drang. A cette substantielle étude, M. Müller a ajouté en fin du volume des notes dont le but est d'élucider la pensée de Jean Paul, d'en faire voir la justesse ou d'en signaler l'erreur. Il rectifie entre autres la célèbre définition de l'humour souvent citée par ceux — ils sont nombreux — qui ont tenté de préciser le sens de ce mot. M. Müller aurait pu aussi expliquer pourquoi Jean Paul, le théoricien de « l'humour », n'a pu comprendre « l'esprit » français. Mais il y aurait tant à dire sur ce sujet !

F. P.

***

Dans sa collection « Bibliothek wertvoller Novellen und Erzählungen », la maison Herder, de Fribourg-en-Brisgau, a publié récemment, sous le N° 16 : August HAGEN : **Norika**, das sind nurnbergische Novellen aus alter Zeit; Joseph FREIHERR v. EICHENDORFF: **Eine Meerfahrt** ; Theodor KÖRNER : **Die Tauben**, et sous le N° 18 : Adalbert STIFTER: **Die Narrenburg** ; Wilhelm HAUFF : **Othello** ; WILIBALD Alexis : **Herr von Sacken.** Le texte de ces volumes, élégamment reliés, a été établi sous la responsabilité de M. Otto Hellinghaus. Ces six nouvelles ont en commun d'avoir été composées dans la première moitié du XIXe siècle, sauf *Eine Meerfahrt* qui parut en 1864. Aucune d'elles n'est un véritable chef-d'œuvre.

*Brion*, Giessen 1923 et K. Bornhausen : *Wandlungen in Gœthes Religion*, Berlin 1923, qui sont deux études estimables.

Digitized by Google

Cependant elles ont toutes de quoi satisfaire une curiosité qui réclame mieux que de quelconques récits d'aventures. La plus originale à l'égard de la forme est *Norica*, que Hagen, auteur fort peu connu, donna et fit passer pour un « journal » d'un contemporain de Dürer. Hagen nous instruit de tout ce qui concerne la vie artistique de Nuremberg au XVI^e siècle. La nouvelle est attachante mais un peu longuette. *Eine Meerfahrt* plaira au lecteur avide d'inventions extraordinaires. *Die Tauben*, qui n'a pas été écrite par Körner, mais rédigée d'après une récitation de l'auteur de *Leier und Schwert*, est une nouvelle courte, vivement attaquée, mais dont la fin est un peu languissante. Si elle n'est pas la meilleure nouvelle du charmant conteur Stifter, la *Narrenburg* a du coloris. Etrange est la donnée d'*Othello*, dont l'auteur veut nous faire croire à de mystérieux avertissements et réussit à nous émouvoir. Wilibald Alexis avait les dons du romancier plutôt que ceux du nouvelliste. Cependant son *Herr von Sacken* est assez réussi comme donnée et comme exécution. En somme, ces nouvelles, qui évoquent par leur ton et leur tour une époque déjà lointaine, méritent que le public lettré leur fasse bon accueil.

F. P.

***

Les deux derniers volumes des *Gesammelte Werke* de MAX HALBE viennent de paraître (A. Langen, Munich, broché, 2,50 mk. or chacun, relié, 5 mk.). Les tomes 1, 2, 3, 6 et 7 ont été signalés aux lecteurs de cette revue (1). Ce sont les tomes 4 et 5 qui contiennent les dernières œuvres de la collection. Le tome 4 renferme les pièces historiques : **Der Eroberer** (1899) ; **das wahre Gesicht** (1907) ; **der Ring des Gauklers** (1912) ; **Freiheit** (1913). Le *Conquérant*, qui est la première pièce de Halbe et le *Vrai visage* empruntent leur sujet à l'époque de la Renaissance et tendent à caractériser l'homme de domination. Ni l'un ni l'autre n'ont connu le succès. Il y a dans l'action une surabondance de motifs, dans l'idée une part trop large d'irréel et de fantastique, dans les caractères un manque de vie qui ont nui à l'effet dramatique. *L'Anneau du Jongleur*, évocation de la paix qui suivit la Guerre de Trente Ans ne possède pas non plus le relief saisissant qui emporte le suffrage des spectateurs. Enfin *Liberté* met aux prises les partisans de Napoléon et ses ennemis au moment où l'astre du tout puissant empereur s'obscurcit. Cette lutte d'idées qui, généralisée, est une forme de l'opposition du pacifisme et du bellicisme, n'a pas été incorporée avec assez de force dans les caractères pour s'imposer à la scène. Halbe déclare que dans ce conflit, ses préférences vont au bellicisme, contraire aux aspirations de l'Allemagne du passé et du présent, et pense que cette attitude a nui au succès de sa pièce. Ces drames de Halbe ont été jugés trop défavorablement. On oublie l'effort loyal qu'a tenté leur

(1) V. *Revue Germanique* XII (1921), p. 336 s., XIV (1923), p. 93.

Digitized by Google

auteur pour porter à la scène les problèmes contemporains, on néglige aussi de louer le ton naturel et simple de son dialogue, enfin on ferme les yeux sur la beauté de scènes qui manquent à la vérité de souffle tragique, mais non de grandeur. — Le tome 5 recueille cinq comédies de Halbe : **Lebenswende** (1896), **Walpurgistag** (1903), **die Insel der Seligen** (1906), **Blaue Berge** (1908), et **der Amerikafahrer** (1894). Si Halbe a parfois connu comme auteur de drames des succès dont l'un fut retentissant, il n'a éprouvé que des déceptions comme auteur de comédies. Public et critiques se sont fâcheusement accordés pour lui dénier la *vis comica*. La première en date de ces pièces, le *Voyageur en Amérique* a le mérite d'être une tentative d'évasion hors du naturalisme intransigeant, et le défaut de la prolixité. *Au tournant de la vie* partagea l'infortune de la première comédie de Halbe. Pièce de transition, *Lebenswende* a de belles parties mais trahit l'auteur incertain de sa voie. Le *Jour de Walpurge* fut au moins un demi-succès, justifié par l'humour aimable de la pièce ; mais l'allégorie en est trop peu transparente et trop étroitement personnelle. L'*Ile des Bienheureux* traite également le thème de la propre évolution de l'auteur. Halbe confesse que la pièce n'a pas été écrite d'un cœur allègre : cela se voit. *Montagnes bleues* est une comédie d'artistes ; le motif essentiel est le contraste de l'intellectuel et de l'homme d'action. Cette pièce a plus de fermeté dans le plan et de sûreté dans le mouvement que les autres comédies de Halbe. Ce qui, peut-être, a empêché Halbe de réussir dans le genre comique, c'est qu'il n'allie pas à la satire une suffisante gaieté, et à l'étude de mœurs la vie agissante des personnages. Cependant, malgré ses imperfections, il ne mérite pas les dures appréciations dont on l'a accablé. Il faut souhaiter que le recueil de ses œuvres, que présente la maison Langen, soit une occasion de reviser des jugements qui manquent de justice (1).

F. P.

***

De la collection *Poèmes et récits de la vieille France*, que dirige le réputé romaniste M. A. Jeanroy, ont paru les Nos 3 et 4 (Paris, E. de Boccard, 1924). Le premier de ces deux volumes, consacré au **Théâtre religieux en France du XIe au XIIIe siècle**, est dû à M. A. Jeanroy. L'introduction y résume ce qu'on sait des origines du théâtre religieux. Le texte comprend la traduction de six drames liturgiques et de deux miracles : le *Jeu de Saint Nicolas* et le *Miracle de Théophile*, qui, avant Faust, vendit son âme au diable, mais qui, plus heureux que le magicien de la légende allemande, évita l'enfer. — Le second volume (4e de la collection) est la traduction par Mme Myrrha Lot-Borodine de l'**Erec et Enide** de Chrétien de Troyes.

(1) Le critique français, M. M. Muret, estimait dès 1908 que Halbe, s'il ne sortait de la période de tâtonnements où il semblait perdu, laisserait une trace honorable encore dans la littérature de son pays mais non une œuvre (*La littérature allemande d'aujourd'hui*, p. 349).

Digitized by Google

Le très beau poème français a été traduit en allemand, on le sait, par Hartmann d'Aue, dont l'*Erec* est un des chefs-d'œuvre de la littérature classique allemande médiévale. En comparant cette version en français moderne avec le poème de Hartmann on aura une impression favorable de l'une et l'autre œuvre. S'il manque à l'*Erec* allemand la vigueur et l'éclat qui sont un des privilèges de l'auteur d'*Erec et Enide*, il a, pour charmer le lecteur, la grâce d'une aimable bonhomie.

F. P.

***

**Erratum.** — Une coquille a défiguré le nom de M. Axel Lübbe (p. 175 et 186 de notre numéro d'avril-juin). L'auteur de *Ultima ratio hominis* ne s'appelle pas Lübke, comme il a été imprimé à tort.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

## Langue et littérature allemandes

I. — **Histoire de la Civilisation.** — PAULSEN, FR. *Das deutsche Bildungswesen in seiner geschichtlichen Entwickelung.* 5. *Aufl. durchges. u. bis auf die Gegenwart fortgef. v.* J. ZIEHEN. *Bd.* 1. *Von den Anfängen bis zur Reichsgründung*, 1871. Leipzig, Teubner, '24 (VI-142 p.) (*Aus Natur und Geisteswelt*, 99). — GRUPP, GEORG. *Kulturgeschichte des Mittelalters. Bd* 3. *Dritte verm. u. verb. Aufl., hrsg. v.* A. DIEMAND. Paderborn, Schöningh, '24 (VIII-421 p.). — FEHRLE, E. *Badische Volkskunde. Tl* 1. Leipzig, Quelle u. Meyer, '24 (XV-199 p.). — BORINSKI, K. *Die Antike und Kunsttheorie vom Ausgang des klassischen Altertums bis auf Goethe und Wilhelm von Humboldt.* 2. *Bd. Aus dem Nachlass hrsg. von* R. NEWALD. Leipzig, Dieterich, '24. (*Das Erbe der Alten, Reihe I, Heft* 10). — SCHMITZ, H. *Die Kunst des frühen und hohen Mittelalters in Deutschland.* München, Bruckmann, '24 (V-272 p.). 15 m. — MERTON, A. *Die Buchmalerei in St. Gallen vom neunten bis zum elften Jahrhundert.* 2. *Aufl.* Leipzig, Hiersemann, '23 (VII-111 p., 104 pl.). 100 m. or. — SCHÄFER, W. *Die moderne Malerei der deutschen Schweiz.* Leipzig, Haessel,' 24 (79 p., 48 fig.). 4,80 m. — LÖFFLER, KL. *Geschichte der katholischen Presse Deutschlands.* M.-Gladbach, Volksvereins-Verlag, '24 (112 p.) (*Soziale Tagesfragen*, H. 50).

II. — **Langue allemande.** — KLUGE, FRIEDRICH. *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache.* 10., *verb. u. verm. Aufl.* Berlin, de Gruyter, '24. — FRINGS, THEODOR. *Rheinische Sprachgeschichte. Überblick.* Essen, Baedeker, '24 (54 p.) (Aus : *Geschichte des Rheinlandes*, 1922)• — WUNDERLICH, H., u. HANS REIS. *Der deutsche Satzbau.* 3., *vollst. umgearb. Aufl.* Bd. 1 (XIII-469 p. ). Stuttgart, Cotta, '24. 8 m. — BORCHART, J. *Gut Deutsch.* 5. *verb. Aufl.* Leipzig, Ernst, '24. 1,50 m. (IV-156 p.). — BORCHART, J. *Mir oder Mich ? Der richtige Gebrauch d.* 3. *u.* 4. *Falles.* 6. *Aufl.* Leipzig, Ernst, '24 (VI-119 p.). 1,25 m. — JAKOB, JULIUS. *Die deutsche Rechtschreibung mit Wörterverz. Nach den zwischen Deutschland, Oesterreich u. d. Schweiz vereinbarten Grundsätzen.* Wien, Steyrermühl Verlag, '24 (95 p.). — TETZNER, F. *Wörterverzeichnis zur deutschen Rechtschreibung.* 3. *Aufl.* Leipzig, Reclam, '24 (111 p.) (*Reclams Universal-Bibliothek*). — WELANDER, E. *Studien*

Digitized by Google

*zum Bedeutungswandel im Deutschen. Teil* 2. Uppsala, Lundequist, '23 (VII-187 p.) (*Universitets Arsskrift* 1923, 4). — BEHRENS, D. *Über deutsches Sprachgut im Französischen.* Giessen, Universität, '24 (104 p.) [*Giessener Beiträge zur romanischen Philologie. Zusatzheft* 1]. — WASSERZIEHER, E. *Hans und Grete.* 1000 *Vornamen erklärt.* 2., *verb. u. stark verm. Aufl.* Berlin, Dümmler, '24 (47 p.). — HOLL, K. *Die Geschichte des Wortes « Beruf ».* Berlin, de Gruyter, '24 (29 p.) [*Sitzungsberichte d. Preuss. Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Kl.*, 1924]. — MEDER, K. *Flurnamen im Erzgebirge und seinem Vorlande.* Kaaden, Uhl, '24 (73 p.) [*Uhls Heimatbücher*]. — PROSCH, G. *Die Hof- und Flurnamen in Lüsen.* Innsbruck, Wagner, '24 (70 p.). 2 m. — RAHN, D. *Die Orts- und Flurnamen des Stadt- und Landkreises Greifswald.* Greifswald, Abel, '23 (IV-227 p.) [*Dissert. Greifswald*]. — KOSSMANN, E. F. *Die siebenzeilige Strophe in der deutschen Literatur.* Haag, Nijhoff, '23 (VIII-102 p.). 3 fl.

III. — **Littérature allemande.** — a) **Traités généraux et études particulières.** — *Der Lichtkreis. Sammelausg. in* 2 *Bdn.* I. K. ESCHER : *Bettinens Weg zu Gœthe ;* A. R. GLEICHEN-RUSSWURM : *Schillers Reise nach Berlin ;* H. ZERKAULEN : *Th. Körners Liebesfrühling ;* K. ESCHER : *Hoffmanns Gespensterspiel ;* F. SERVAES : *H. v. Kleist tragischer Untergang ;* H. M. PRELS : *Grillparzers ewige Braut ;* K. STRECKER : *Strindbergs Kindheit ;* J. SCHAFFNER : *Der Grosse Seldwyler ;* M. GEORG : *Grabbes doppeltes Gesicht.* Berlin, Runge, '24, 2 vol. — BRANDES, G. *Hauptströmungen der Literatur des neunzehnten Jahrhunderts. Vom Verf. neu bearb. endgült. Ausg. Übersetzt von* E. R. ECKERT. 3 *Bde.* Bd I, 1. *Die Emigrantenliteratur.* 2. *Die romantische Schule in Deutschland.* Berlin, Reiss, '24, 8 m. — CYSARZ, H. *Deutsche Barockdichtung. Renaissance. Barock. Rokoko.* Leipzig, Haessel, '24 (VII-311 p.), 10 m. — REHM, W. *Das Werden des Renaissancebildes in der deutschen Dichtung vom Rationalismus bis zum Realismus.* München, Beck, '24 (VII-192 p.), 5 m. — FORSTREUTER, K. *Die deutsche Icherzählung. Eine Studie zu ihrer Geschichte u. Technik.* Berlin, Ebering, '24 (115 p.). [*Germanische Studien*, H. 33]. — LEBEDE, H. *Vom Werden der deutschen Bühne.* Berlin, Hartmann, '23 (VII-191 p.). — BAB, J. *Das Drama der Liebe.* Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, '24 (198 p.) [*Dichtung und Dichter*]. — RAPP, ELEONORE. *Die Marionette in der deutschen Dichtung vom Sturm und Drang bis zur Romantik.* Leipzig, Lehmann u. Schüppel, '24. (53 p.).

b) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Bismarck, Otto von.** — *Die gesammelten Werke*, 1. *Aufl.* (15 *Bde*). *Bd* 1. *Politische Schriften. Bearb. v.* H. v. PETERSDORFF. 1 *bis* 1854. (XVI-532 p.).

**Edda.** — WINTERMANN, F. W. *Die deutsche Edda.* Leipzig, Weicher, '24 (72 p.) 1,50 m.

Digitized by Google

**Eichendorff, J. v.** — EICHENDORFF, HERMANN VON : *Joseph Freiherr von Eichendorff.* 3. *Aufl., neubearbeitet von* KARL FRH. VON EICHENDORFF *und* W. KOSCH. Leipzig, Amelang, '24 (264 p.).

**Eilhart von Oberg.** *Tristrant. Hrsg. von* KURT WAGNER. 1. *Die alten Bruchstücke* (XII-48-80 p.). Bonn, Schroeder, '24.

**Fenis-Neuenburg, R. v.** — BALDINGER, E. *Der Minnesänger Graf Rudolf von Fenis-Neuenburg.* Bern, Francke, '23 (XI-91 p.) [*Neujahrsblätter d. Liter. Gesellschaft Bern. Der N. F. Heft* 1].

**Gœthe.** — *Gedichte. Teil* 1-2. Stuttgart u. Tübingen, Cotta, 1815. (Manuldr. 1923) (XII, 256 ; XII, 207 p.). — *Iphigenie auf Tauris. Ein Schauspiel. Aechte Ausg.* Leipzig, Göschen, 1787 (Neudr. 1923) (136 p.). - Berlin, Morawe u. Scheffelt, 1923 [*Deutsche Klassiker in Form und Text ihrer Erstausgaben*]. — BRÄUNING-OKTAVIO, H. *Der Erstdruck von Gœthes Götz von Berlichingen.* Darmstadt, Wittich, '23 (46 p.). — *Götz von Berlichingen mit der eisernen Hand. Ein Schauspiel* 1773. *Mit getreuer Wiedergabe der alten Lesart hrsg. Textvergleichung bes.* V. ZOBEL. Darmstadt, Wittich, '23 (185 p.). — RIESS, GERTRUD. *Die beiden Fassungen von Gœthes* « Leiden des jungen Werthers ». *Eine stilpsycholog. Untersuchung.* Breslau, Trewendt u. Granier, '24 (68 p.). 1 m. — RUSSO, W. *Goethes Faust auf den Berliner Bühnen.* Berlin, Ebering, '24 (III, 224 p.) [*Germanische Studien*, 32]. — HÖFER, E. *Gœthe und Charlotte von Stein.* 8. *Aufl.* Berlin, Behr, '23 (143 p.).

**Gottfried von Strassburg.** — WOLFF, L. *Der Gottfried von Strassburg zugeschriebene Marienpreis und Lobgesang auf Christus. Untersuchungen und Text.* Jena, Frommann, '24 (V-136 p.) [*Jenaer germanistische Forschungen*, 4].

**Grimm**, Brüder **Jakob** und **Wilhelm**. *Kinder- und Hausmärchen. Vollständige Ausgabe.* Berlin, Hendel, '24 (XII-628 p.) [*Hendel = Bücher*, 2526-33]. 2,40 m.

**Hauptmann, G.** — HEISE, W. *Gerhart Hauptmann. Einsame Menschen. Florian Geyer. Der weisse Heiland.* Leipzig, Reclam, '24 (78 p.) [*Reclams Universalbibliothek*].

**Hegel.** — SCHMIDT-JAPING, J. W. *Die Bedeutung der Person Jesu im Denken des jungen Hegel.* Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, '24 (86 p.).

**Henckell, K.** — DROOP, FR. *Karl Henckell-Brevier.* München, M. Müller, '24 (111 p.).

**Hölderlin.** — ERDMANN, VERONIKA. *Hölderlins ästhetische Theorie im Zusammenhang seiner Weltanschauung.* Jena, Frommann, '23 (VII-96 p.) [*Jenaer germanistische Forschungen*, 2].

**Hoffmann, E. T. A.** — *Die Maske. Ein Singspiel in* 3 *Akten* (1799).

Digitized by Google

*Aufgefunden u. z. ersten Male veröff.* v. FR. SCHNAPP. Berlin, Verlag f. Kunstwissenschaft, '23 (VII-150 p.).

**Hofmannsthal, Hugo von.** *Gesammelte Werke. Reihe* 1 *in* 3 *Bdn.* 1. *Die Gedichte. Lyrische Dramen.* — 2. *Erzählungen. Gespräche und Briefe* — 3. *Reden und Aufsätze.* Berlin, Fischer, '24. — STEFAN, P. *Hofmannsthal. Eine imaginäre Ansprache.* Wien, Wiener literar. Anstalt, '24 (108 p.).

**Humboldt, Wilhelm,** und **Karoline von** : *Die Brautbriefe. Hrsg. von* A. LEITZMANN. Leipzig, Insel-Verlag, '24,6 m.

**Hutten, Ulr. v.** — GEWERSTOCK, OLGA. *Lucian und Hutten. Zur Geschichte des Dialogs im* 16. *Jahrhundert.* Berlin, Ebering, '24 (178 p.) [*Germanische Studien, H.* 31].

**Kant.** — *Immanuel Kants politische Mission.* München, Allgemeine Verlagsanstalt, '23 (78 p.). [*Dokumente zur Weltkultur. Bd* 1].

**Keller, G.** — ERMATINGER, E. *Gottfried Kellers Leben, Briefe und Tagebücher.* 1. *Bd. Gottfried Kellers Leben.* 6. *u.* 7. *Aufl.* Stuttgart, Cotta, '24 (XII-677 p.) 10,50 m.

**Kleist, H. v.** — MUSCHG, W. *Kleist.* Zürich, Verlag Seldwyla, '23 (316 p.).

**Lessing, G. E.** — *Gespräche nebst sonstigen Zeugnissen aus seinem Umgang. Zum erstenmal ges. u. hrsg. von* FL. v. BIEDERMANN. Berlin, Propyläen-Verlag, '24 (VII-437 p.).

**Lieder** *vom Rhein. Eine Auswahl der schönsten und beliebtesten Rheinlieder aus alter und neuer Zeit. Band* 1. Köln, Böttger, '24.

**Löns, H.** — GRIEBEL, E. *Hermann Löns, der niederdeutsche Dichter und Wanderer.* Berlin, Naturschutz-Verlag, '24 (VII-206-XXVIII p.). 3,60 m.

**Luther.** — ABERT, H. *Luther und die Musik.* Vortrag. Wittenberg, Verlag der Luther-Gesellschaft, '24 (16 p.).

**Nietzsche.** — OBENAUER, K. J. *Friedrich Nietzsche, der ekstatische Nihilist. Eine Studie zur Krise des religiösen Bewusstseins.* Jena, Diederichs, '24 (204 p.). 3,50 m.

**Pestalozzi, H.**, *in seinen Briefen. Hrsg. von* P. HAEBERLIN *u.* WILLI SCHOHAUS. *Bd.* 1. Zürich, Verlag Seldwyla, '24 (317 p.).

**Ritter, Hermann.** — OELLERS, H. *Hermann Ritter, der rheinische Fontane,* Aachen, Verlag Rheinische Heimat, '24 (21 p.) [*Rheinische Bausteine, H.* 1].

**Sagenbuch, deutsches.** — LEYEN, FRIEDRICH VON DER. *Deutsches Sagenbuch. In Verb. mit* FR. RANKE *u.* K. WEHRHAN *hrsg.* 4 *Teile.* 1. *Teil,* 3. *Aufl.*; 2. *Teil,* 2. *Aufl.*; 4 *Teil,* 2. *Aufl.* München, Beck, '24, 4 vol. 25 m.

Digitized by Google

**Scheffel, V. v.** — SOMMER, P. *Erläuterungen zu J. V. v. Scheffels « Ekkehard »*. Leipzig, Beyer, '24 (100 p.). [*Königs Erläuterungen zu d. Klassikern*, 120-121].

**Spitteler, C.** — BERENDSOHN, W. A. *Der Stil Carl Spittelers. Zur Frage d. Versepen in neuerer Zeit.* Zürich, Verlag Seldwyla, '23 (49 p.).

**Stehr, H.** — *Hermann Stehr. Sein Werk und seine Welt, hrsg. N.* W. MERIDIES. Habelschwerdt, Franke, '24 (197 p.). 5 m.

**Storm, Th.** — STORM, GERTRUD. *Wie mein Vater Immensee erlebte. Mit d. Novelle u. e. Lebensbild des Dichters.* Wien, Tempsky, '24 (114 p.) 1,60 m.

**Varnhagen von Ense.** — *Denkwurdigkeiten des eignen Lebens. Die Karslruher Jahre* 1816-1819. *Neuausg. m. Einleit. v.* H. HAERING. Carlsruhe, Müller, '24 (XIX-378 p.).

**Wagner, R.** — WIESSNER, H. *Der Stabreimvers in Richard Wagners « Ring der Nibelungen »*. Berlin, Ebering, '24 (109 p.). [*Germanische Studien, H.* 30].

**Wernher der Gartenaere.** *Meier Helmbrecht. Hrsg. v.* FR. PANZER. 4. *Aufl.* Halle, Niemeyer, '24 (XX-76 p.). [*Altdeutsche Textbibliothek*, 11] 1,80 m.

L. MIS.

Digitized by Google

# REVUE DES REVUES

## Revues scandinaves

**Edda** (Kristiania, Aschehoug). 1923, IV. — FREDRIK VETTERLUND : *De centrala æventyren i « Lycksalighetens ö »*. (Etudie les deuxième et troisième « aventures » de cette féerie : qui sont le séjour d'Astolf au royaume de la reine de beauté, auprès de qui il rêve trois siècles durant. C'est une tentative de faire vivre à un mortel une vie absolument sans rien qui la trouble et dans la pleine satisfaction de toutes ses aspirations. Tragédie de la poésie, au fond, la tragédie de la vie). — ANDREAS H. WINSNES : *Var Wergeland rationalist ?* (Non, Wergeland ne fut pas un rationaliste. Le fond de sa poésie, c'est la libération des âmes. Fut un mystique romantique). — WALTER A. BERENDSOHN : *Der Stil Carl Spittelers*. (Après s'être essayé dans le drame, Spitteler arrive en 1867 à la conclusion que *sa* forme est celle de l'épopée de grand style. Mais cette épopée de réflexion se distingue de l'ancienne épopée grecque ou germanique par le manque d'action. Le développement du style de Spitteler. Intéressante étude en allemand). — GEORG CHRISTENSEN : *Dansk Litteraturforskning, 1921-22*. (Que les dernières œuvres de G. Brandes, Wilh. Andersen, Vald. Vedel, n'ont rien ajouté d'important à l'histoire littéraire. Nécessité de nouveaux hommes, de nouvelles méthodes, de nouveaux buts. Il conviendrait aussi que le Danemark n'oubliât pas qu'il fait partie de l'Europe et qu'il lui reste quelque chose à apprendre des pays étrangers. Revue des derniers ouvrages de critique de frk. Falbe-Hansen, Julius Paludan, Valdemar Vedel, Vilh, Andersen, etc...).

**Samtiden** (Kristiania, Aschehoug), 1924, II. — ARNE GARBORG : *Garborg og religionen*. (Trois stades : piétisme, naturalisme, retour au christianisme. Personnellement, Garborg n'aurait pas reconnu ce troisième). — SIGURD HOEL : *Nils Kjaer*. (Esprit plutôt critique que créateur ; sens très délicat de la forme, intelligence claire, vaut plus par le détail que par l'ensemble. La cause de sa réaction contre l'esprit du temps serait sa haine du « landsmaal », le dialecte norvégien, qui lui gâte sa langue. Encore s'il n'eût été employé que par les poètes, il eût compris leurs raisons. Mais ce sont les politiciens surtout qui s'en servent, non pour exprimer leurs pensées, mais pour les dissimuler. Grand amant de la nature).

Digitized by Google

**Tilskueren,** Copenhague, Gyldendal), 1924. Janvier. — ERIK SKRAM : *Selvbiografiske Optegnelser.* (Intéressantes notes d'autobiographie. Elevé dans la croyance que ce sont les poètes, non les prêtres, qui ont mission de révéler les vérités de la vie. Lutte entre la foi et la science, 1866. Influence de G. Brandes. Ses conférences sur les principaux courants dans la littérature du XIXe siècle, 1871. Influence de Darwin. Voyages à l'étranger. Scandale provoqué par son roman « Gertrude Goldbjœrnson ». Influence de Zola. Son activité littéraire. A la tête de Det danska Selskab », une sorte d'« Alliance danoise »). — CARL V. PETERSEN : *Bæger og Kunst.* — TOM KRISTENSEN : *Efteraards Lyrik.* (La génération actuelle semble ne plus vouloir reconnaître la vie ; n'en a même plus le rêve : dort, sans plus — ce qui n'empêche les recueils de vers de pulluler) — PAUL LEVIN signale le roman de Tom Kristensen : « En anden », qui raconte sa vie présente, tout en rappelant ses souvenirs d'enfance : d'où, pour ainsi dire, une double action qui se termine au point où elles se fondent l'une dans l'autre.

Mai 1924. — TOM KRISTENSEN : *Dansk og norsk Lyrik* (Surproduction de mauvais vers en Danemark. Parmi les récentes productions, il n'y a guère à signaler que les derniers volumes de Joh. v. Jensen et de Thœger Larsen, qui appartiennent, d'ailleurs, à l'ancienne génération. De même en Norvège, peut-être, cependant, à un degré moindre). — HARRY JACOBSEN : *Strindbergs Verdensry.* (Trois pays, en dehors de la Suède, ont tenu une place importante dans la vie de Strindberg : le Danemark, la France et l'Allemagne. C'est la France, malgré toutes ses avances, qui l'a le moins compris : peut-être à cause de sa haine de la femme, surtout et sûrement pour la nature chaotique de son œuvre. En Allemagne, au contraire, il a été rangé parmi les plus grands écrivains de son temps).

**Ord och Bild** (Stockholm, Wahlstrœm et Widstrand), 1924. II. — OLOF RABENIUS : *Fridas Sangare.* (Birger Sjœberg dans son « Fridas bok », chante, paroles et musique (A. Bonnier, éditeur) Frida, la nature, la mort, l'univers, en véritable non pas imitateur, mais continuateur de Bellman. Vient de créer un type dans la littérature suédoise). — STEN SELANDER : *Svenska romaner.* (Analyse les derniers romans suédois de Gustaf Hallstrœm, de Artur Mœller, qui ont pour sujet la vie ou le développement du jeune homme, de l'étudiant, et qui ressemblent à des autobiographies, sans rien de particulièrement frappant. La nouvelle œuvre de Sigfrid Siwertz, « Hem från Babylon », qui veut être un roman de grande aventure, n'ajoute rien aux mérites de ses précédents ouvrages).

III. — GEORG NORDENSVAN : *Från rokoko till empire.* (A propos du « Journal » de la duchesse Hedvig Elisabeth-Charlotte. Différents ouvrages récemment parus sur la deuxième moitié du XVIIe siècle

Digitized by Google

en Suède. Pendant cette période véritable éclosion de « journaux »). — ERNST KJELLBERG : *Från Faramernas land.* (En réalité, rien de particulièrement remarquable n'a été à ce jour publié en Suède sur cette question).

IV. — ALF AHLBERG : *Immanuel Kant* (A l'occasion du deux-centième anniversaire de sa naissance. Fut le Copernic de la philosophie : que c'est la science qui crée la réalité objective). — K. K. NICOLAISEN : *Om Martin Andersen Nexœ og hans Digking.* (Un des principaux écrivains du Danemark actuel. Doublement intéressant : comme homme et comme poète. De très modeste origine, fut le fils de ses œuvres. Le pessimisme de ses premières œuvres. Puis, l'humour prend le dessus et la joie de vivre. Dans la série de « Pelle Erobreren » dépeint l'ascension du jeune prolétaire. Beaucoup de souvenirs personnels. Jolies descriptions de l'enfance. La série « Ditte Menneskebarn », qui fait le pendant, décrit la vie de la jeune fille pauvre. Les idées socialistes de Nexœ et son penchant pour la révolution russe).

L. P.

---

## Revues allemandes

**Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.**

T. LX. Fascicules 3 et 4.

DIETRICH VON KRALIK : *Der Borte Dietrichs von der Glezze in ursprünglicher Gestalt* (Le poème de Dietrich a non seulement été pourvu d'une introduction et d'un épilogue par le Punzinger, mais il a aussi subi du fait du même Punzinger des remaniements qui en ont altéré le caractère. Essai de déterminer les passages modifiés). — HENNIG BRINKMANN : *Manerius* (C'est le nom, paraissant dans deux poèmes latins et une lettre de Jean de Salisbury, d'un moine de Canterbury, qui prit parti pour le roi Henri II dans la querelle née entre ce dernier et l'archevêque Thomas Becket, son ancien chancelier). — E. S. : *Nasalschwund vor þ ausserhalb des Sächsischen* (La chute de la nasale devant *þ-d* se constate dans le domaine haut-allemand, ce qui démontre que cette chute remonte à une époque ancienne, et se rencontre dans des dialectes autres que le saxon, le frison et l'anglo-saxon). — HANS-FRIEDRICH ROSENFELD : « *Fitte* » als *Lehnwort im Althochdeutschen* (Le *uitia* d'une glose bavaroise, inexpliqué encore, pourrait être le même mot que le *vitteas* de la préface du *Heliand* et signifierait « petit poème »). — H. NIEWÖHNER : *Des Wirtes Maere* (Etude sur la langue et l'auteur de ce poème de 580 vers, qui date sans doute de la première moitié du XIV^e siècle : Reproduction du poème). — EDWIN HABEL : « *Qui wult ornari* ». *Ein Spruchbuch des Mittelalters und seine deutsche Übersetzung* (Recueil de préceptes latins en vers, accompagnés d'une traduction en allemand d'après deux manuscrits, l'un de Bamberg, l'autre de Munich). — FRANZ BEYERLE et ALBERT LEITZMANN :



Digitized by Google

*Seelenwage und Sündenregister* (Reproduction d'une inscription tracée sur une fresque dans l'église Saint-Georges de Reichenau). — R. MEISSNER : *Zwei Beispiele der Nachwürkung falscher Übersetzungen* (La croyance que les Scandinaves et d'autres Germains buvaient dans les crânes de leurs ennemis est la conséquence d'une méprise sur le sens d'une « kenning », à savoir « l'arbre courbé des crânes » pour « la corne ». De même à deux erreurs de traductions est due la fausse conception d'un idéal chevaleresque et sentimental qui aurait trouvé son expression dans la poésie scandinave). — EDWARD SCHRÖDER : *Monophthongierung und Brechung der Diphthonge im Althochdeutschen* (L'évolution *eu* > *eo* en allemand supérieur est, par certaines de ses conditions, semblable à l'évolution *au* > *ao*, (> *ô*), de même que l'évolution *ai* > *ae* (> *ê*) est parallèle à celle de *i* > *e*). — EDWARD SCHRÖDER : *Tilgen* (Le sens particulier de « effacer » qu'a ce mot dans l'aha. et le mha. et aussi son usage en anglo-saxon, contraignent à admettre que c'est le latin *delere*, qui est venu à l'allemand par l'anglo-saxon). — A. HÜBNER : *Bruchstücke eines mnl. Karlsromans* (Fragments d'un roman moyen-néerlandais qui appartient au cycle carolingien, mais paraît isolé). — J. SCHWIETERING : *Der Fischer vom See Brumbane* (L'épisode du Roi-pêcheur dans *Parzival* est d'origine orientale et est en relation avec les mystères préchrétiens et chrétiens). — LUDWIG WOLFF : *Untersuchungen über Otfrids Reimkunst* (Otfrid tend à obtenir des rimes à cadence rythmique régulière ; il réalise d'autres progrès à l'égard de la consonance ; ses exigences sont celles des autres poètes ancien-haut-allemands). — FRITZ LOEWENTHAL : *Etzels Vernogierung* (La renonciation d'Etzel aux faux dieux, qui se trouve dans *die Klage*, est due à l'influence de traditions créées à l'époque des croisades). — EDWARD SCHRÖDER : *Die kurzsilbigen i- und u-Stämme im Althochdeutschen* (Le maintien ou l'amuissement de la finale est en relation avec l'accentuation de composés). — J. SCHWIETERING : *Wodans Speer* (Les Germains habitant la région rhénane se servaient de la lance, inconnue à leurs voisins de l'Est, les Saxons ; aussi ont-ils fait de la lance l'attribut constant de Wodan, leur dieu de la guerre).

**Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.**

T. XLII. Fascicules 3 et 4.

Comptes rendus critiques. Mélanges. Notices biographiques.

**Euphorion.**

XVI. Fascicule complémentaire (1).

HUGO SCHUCHARDT : *Individualismus* (Réflexions sur l'individualisme dans la création du langage et l'activité scientifique. Dans ce domaine, pas d'école, pas d'influence directrice du maître, mais développement, dans le sens indiqué par la nature, des dons de chacun). — JUSTUS LUNZER :

(1) Ce fascicule est une *Festschrift für Bernhard Seuffert*.

Digitized by Google

*Die Entstehungszeit des Biterolf* (Le poème *Biterolf* a été composé entre 1254 et 1260. Cette date ressort de considérations basées sur les mœurs militaires, sur des faits historiques — en particulier l'expédition d'Ottokar de Bohême en Prusse — sur les indications données dans le poème sur l'Espagne, et le fait qu'Alphonse X de Castille fut élu par quelques voix roi d'Allemagne en 1257. Il semble possible, sinon assuré, que l'auteur de *Biterolf* ait su l'arabe). — PHILIPP STRAUCH : *Konrad von Weissenburg* (Etude linguistique et reproduction de deux courts textes inspirés par le mystique K. de Wissembourg, qui est probablement alsacien). — ADOLF HAUSSEN : *Die Gesellschaft für elsässische Literatur, ihre Veröffentlichungen und ihr Nachfolger* (Enumération et analyse des publications de la Société d'études alsaciennes fondée en 1912 et de la Société qui, créée en 1920 sous la dénomination « Wissenschaftliches Institut der Elsass-Lothringer im Reich », l'a remplacée et déclare poursuivre les mêmes fins scientifiques à l'exclusion de toute préoccupation politique). — KONRAD ZWIERZINA : « *Der Schlaftrunk* » *von Lessing* (Indication du plan de cette comédie, projetée par Lessing et restée à l'état de fragment). — KARL POLHEIM : *Die Überlieferung des Wieland'schen Combabus* (Etude sur les diverses rédactions de l'œuvre de Wieland). — SP. WUKADINOVIČ : *Sonnenbergs « Donatoa »* (Transformations et plan analytique de l'œuvre maîtresse de Sonnenberg, poète dédaigné de la plupart des critiques, mais exalté par quelques-uns. L'auteur prépare une biographie de Sonnenberg). — STJEPAN TROPSCH : *Jakob Grimm als Übersetzer serbo-kroatischer Volkslieder* (La plupart des traductions de chansons populaires serbo-croates attribuées à J. Grimm ont été faites par Kopitar et revues par Grimm, qui est l'auteur de la traduction de trois chansons seulement. Grimm possédait insuffisamment le serbo-croate). — GUSTAV WILHELM : *Herder, Feuchtersleben und Stifter* (Feuchtersleben et Stifter ont subi intensément l'influence de Herder, influence qui s'atteste dans leurs opinions politiques et leurs vues en matière d'éducation et d'enseignement). — EDWIN ROLLET : *Über soziale Elemente in Grillparzers Dramen* (Dans ses drames Grillparzer exprime ses opinions sur les questions qui le préoccupaient, surtout le rôle de la royauté, de la noblesse, des soldats, des prêtres, de la bourgeoisie, des paysans, des serviteurs). — OTTO ROMMEL : *Das Weltbild von Spittelers « Olympischen Frühling »* (Le poème épique de Spitteler est une exception idéaliste dans la conception de l'art poétique. L'unité en consiste dans la vision philosophique. Interprétation des diverses parties et preuve qu'elles sont rigoureusement enchaînées). — WALTHER BRECHT : *Grundlinien im Werke Hugo von Hofmannsthals* (Les relations du moi et de l'univers sont un des principaux motifs de la poésie de Hofmannsthal. De l'état de vie inconsciente, le poète passe à la vie active et réelle par une intuition des phénomènes moraux ou par le sacrifice et l'action, ou enfin, par l'œuvre et l'enfant). — AUGUST SAUER : *Ex ossibus ultor* (Interprétation du poème de H. v. Kleist, *Das letzte Lied*,



Digitized by Google

dont le sens est mal compris. Kleist souhaite un vengeur de l'Allemagne humiliée, et il se plaint que sa voix ne trouve pas d'écho).

F. P.

**Die Literatur. — 1924. — Februar.** — *Vom Drama der Gegenwart* von H. FRANCK. II. *Möglichkeiten.* (Pour construire le drame de l'avenir, le moyen le plus sûr est... de poursuivre l'œuvre des anciens : Kleist, Hebbel, Grabbe, Büchner, en prenant pour point de départ soit le personnage, soit l'idée tragique). — *Wilhelm von Scholz als Erzähler*, von INA SEIDEL (Apprécie brièvement les œuvres narratives et descriptives de von Scholz). — *Schriftstellersprache und Dichterwort* (*Thomas Mann und Josef Ponten*) von WILHELM SCHNEIDER (La prose de Thomas Mann est celle d'un écrivain, au meilleur sens du mot, tandis que celle de J. Ponten révèle un poète). — *Romantiker unter sich. Ein Spottgedicht A. W. Schlegels auf L. Tieck. Mitgeteilt* von JOSEF KÖRNER. — *Berthold Litzmanns Erinnerungen*, von R. PETSCH (A propos des Mémoires de Litzmann, apprécie sa carrière de professeur et de critique. Litzmann fut le premier qui appliqua à l'histoire du théâtre une méthode scientifique. Il fut le premier professeur d'Université qui osa enseigner la littérature contemporaine et répandre ses leçons sous forme de livres, à l'usage du grand public ; enfin, dans son ouvrage sur la poésie lyrique de Gœthe, il montra que la critique des œuvres d'art doit avant tout être esthétique). — *Lassalle und die Freundin*, von KONRAD SCHMIDT (A propos de la correspondance de Lassalle avec Sophie von Hatzfeld, qui fut son amie fidèle). — *Wanderbücher von heut und gestern, von* FEDOR VON ZOBELTITZ (Rend compte de plusieurs récits de voyages anciens et récents). — *Tierbücher*, von K. MUENZER (Ouvrages récents sur des animaux, comptes rendus). — *Proben und Stücke. Zwei Gedichte* von ED. REINACHER.

**März.** — R. UNGER. *Moderne Strömungen in der deutschen Literaturwissenschaft.* II. *Über und um Conrad Ferdinand Meyer* (Rend compte des derniers ouvrages consacrés au poète et romancier suisse ; analyse en particulier celui de W. Linden, qui établit un contraste fondamental entre la vie intérieure de Meyer, très agitée, et son art, calme, plastique, presque froid, qui lui fait en quelque sorte équilibre ; celui de H. Corrodi, pour qui Meyer est un pur lyrique, incapable de produire une œuvre dramatique, et dont les nouvelles sont, au fond, des ballades en prose de vastes dimensions ; ceux de M. Bodmer et Bohnenblust). — H. STOLZ. *Hermann Hesse* (Importance de l'enfant et des impressions d'enfance dans l'œuvre épique de Hesse). — *Gedenkblätter*, XXVIII. *Marie von Olfers*, von MARIE VON BUNSEN (Avec Marie von Olfers disparaît un des derniers représentants de l'ancienne société berlinoise de l'époque de Frédéric-Guillaume IV). — *Fichte in vertraulichen Briefen seiner Zeitgenossen*, von W. LIEPE. (Tel est le titre d'un recueil de lettres, journaux, *auto-*

Digitized by Google

biographies, etc, où des contemporains de Fichte parlent du célèbre philosophe, de sa puissante personnalité, de sa philosophie. Recueil précieux pour étudier l'influence de Fichte sur ses contemporains). — *Alfred Lichwarks Briefe*, von EMIL UTITZ. — *Lisa Wengers Romane*, von ANSELMA HEINE (Analyse et apprécie les romans de Lisa Wenger, romancière suisse contemporaine. Jugement favorable). — *Briefe über katholische Literatur*, von LEO WEISMANTEL. *Dritter Brief. Dichtung : Mystische Schriften* (Comptes rendus). — *Politische Broschüren*, von PAUL BOURFEIND (Comptes rendus).

**April.** — *Die Erfassung von Formeigentümlichkeiten beim lyrischen Dichtwerk*, von H. LEWANDOWSKY. — *Leo Weismantel. Ein Grundriss* von HANS ROSELIEB (Analyse brièvement les œuvres et indique les tendances fondamentales de l'art de Weismantel). — « *Signor Domino* », *eine Quelle Wedekinds*, von A. KUTSCHER (Il s'agit d'un ouvrage intitulé : *Der Zirkus und die Zirkuswelt von Signor Domino*, publié en 1888 par Emil Cohnfeld, éditeur des œuvres complètes de Börne, qui se trouve dans la bibliothèque de Wedekind, et qu'il a utilisé pour tracer la physionomie de son héros Schwiegerling). — *Vom Drama der Liebe*, von ERNST MARTIN (Sous ce titre, Julius Bab a publié un ouvrage dans lequel, en prenant pour base l'étude de dix drames d'amour, il s'efforce de découvrir les éléments d'une philosophie de l'amour). — *Neue Dramen*, von H. FRANCK (Rend compte d'une vingtaine de drames récents). — *Übersinnliches*, von W. v. SCHOLZ (Rend compte d'un certain nombre d'ouvrages sur le spiritisme et les sciences occultes).

**Mai.** — *Vom Drama der Gegenwart*, von H. FRANCK. III. *Naturalismus* (Hauptmann est de beaucoup le plus éminent représentant du drame naturaliste ; il est même le seul qui compte encore aujourd'hui et dont l'œuvre soit en partie assurée de vivre. La pitié est la source d'inspiration essentielle du dramaturge Hauptmann ; elle l'a empêché de s'élever aux régions supérieures de la tragédie. L'homme faible est le type ordinaire de ses drames ; or la faiblesse n'est point tragique. Hauptmann n'est pas un penseur, son hypersensibilité a nui à son esprit. Son œuvre survivra précisément par ce qui, en elle, s'élève au-dessus du naturalisme). — *Schuld und Sühne in der deutschen Literatur*, von L. FÜRST (Analyse à grands traits, d'ailleurs superficiellement et incomplètement, la notion de faute tragique dans les œuvres dramatiques allemandes, depuis l'époque classique jusqu'à nos jours). — *Paul Keller. Sein Wesen und sein Werk*, von JORG BAECKER (Type du Silésien à l'humeur joyeuse et proche parent de l'Allemand du Sud. L'humour est à la base de son œuvre et l'explique tout entière. C'est un humoriste souriant et qui aime les hommes tout en les raillant doucement. Son talent est essentiellement épique. N'a aucune des qualités qui font le poète lyrique et le poète dramatique. D'ailleurs aucun Silésien, sans en excepter Gerbart Haupt-

Digitized by Google

mann, n'a un tempérament vraiment dramatique). — *Die neue Paracelsus-Ausgabe* von FRANZ STRUNZ (Il s'agit de l'édition des œuvres complètes de Paracelse publiée par Karl Sudhoff et Wilhelm Matthiessen). — *Der Kampf um den Rhein* von WILHELM MOMMSEN (Tel est le titre d'un ouvrage récent où H. Stegemann s'efforce de démontrer que le Rhin est nécessaire à la vie même du peuple allemand, tandis qu'il n'est, pour les Français, qu'une condition de leur hégémonie en Europe. La possession du Rhin est, de ce fait, une question qui intéresse l'Europe entière, et particulièrement l'Angleterre, qui a toujours combattu cette hégémonie de la France). — *Neue Essaybücher*, von H. W. KEIM. — *Neue Lyrik*, von H. ZERKAULEN.

**Juni.** — *Moderne Strömungen in der deutschen Literatur*, III. *Erich Schmidts « Lessing » in vierter Auflage von* RUDOLF UNGER (Cette quatrième édition du célèbre ouvrage de E. Schmidt a été publiée par les soins de Fr. Schultz. Ce livre marque le point culminant mais, en même temps, la fin de l'école philologico-historique de W. Scherer, de la conception « Vie et œuvres », aujourd'hui abandonnée par la critique pour une appréciation plus exclusivement esthétique et objective des œuvres). — *Gestalten*, XXIII. *Der Arzt in der Literatur* von GUIDO K. BRAND (Après avoir longtemps été un objet de raillerie et de satire en tant que guérisseur et charlatan, le médecin est aujourd'hui représenté au sein de la société dans laquelle il vit comme un membre de la grande famille humaine, sur qui pèse une responsabilité particulièrement lourde). — *H. St. Chamberlains Stellung in der deutschen Literatur*, von CHR. NETZLE (Assimile son rôle et son importance à l'activité des Spengler, R. Huch, Keyserling). — *Berge, Meere und Giganten*, von MAX KRELL (A propos du roman publié sous ce titre par A. Döblin, et où apparaît pour la première fois la véritable physionomie de l'expressionnisme). — *Frenssens « Bismarck-Epos » und « Amerika-Briefe »*, von AL. BRANDL (Appréciation très favorable de ces deux dernières publications de Frenssen). — *Neue « Falke » = Bücher* von ANSELMA HEINE (Rend compte de quelques récentes nouvelles parues dans la collection « Falke ». Leur caractère commun : tendance morale, absence de tout érotisme, importance prédominante de la vie psychologique des personnages). — *Die Sehnsucht nach dem Ideal.* Von FRITZ CARSTEN. — *Schweizer Literatur* von ERNST AEPPLI (Apprécie quelques romans récents et quelques travaux d'histoire littéraire. Dit le plus grand bien du livre de Nalter Muschg sur Kleist (Seldwyla-Verlag). — *Bibliophile Chronik* von F. V. ZOBELTITZ.

Digitized by Google

**Zeitschrift für Deutschkunde. — 1924. — Heft 2.** — R. PETSCH. *Hans Franck und die deutsche Erzählkunst* (A propos d'un livre récent de H. Franck sur l'art narratif allemand ; développements intéressants sur les caractères fondamentaux qui distinguent le genre épique du genre lyrique et du dramatique, et sur les caractères distinctifs de l'anecdote, du conte et de la nouvelle ; le roman éducatif semble avoir fait faillite ; l'avenir semble appartenir au roman « conception du monde », « naturel et comme nécessaire aux Russes, rare en Allemagne, impossible chez les Latins »). — A. GOETZE : *Eine Redensart aus dem Rechtsleben* (Il s'agit de l'expression proverbiale : Eine Sache auf die lange Bank schieben, dont le sens exact est : faire traîner une affaire, un procès en longueur ; primitivement le mot Truhe est employé à la place de Bank ; on y enferme les dossiers des affaires remises à plus tard, tandis que ceux des affaires destinées à être jugées à bref délai sont disposées « sur » l'armoire, ou sur le banc). — *Kleists* « Hermannsschlacht » *und* « Das erste Buch Samuelis » von ANNA HELLMANN (Influence du premier livre de Samuel sur la conception, l'idée, et la langue du drame de Kleist. Rapprochements). — *Laokoontische Betrachtungen* von K. SCHULTZE (Première partie d'un article intéressant où l'auteur s'efforce de montrer quelques erreurs de fait ou de raisonnement dans le *Laokoon* de Lessing). — *Vorbereitung auf moderne Dichtung* von W. SCHÖNBRUNN. — *Sprachliche Auswertung nichtsprachlichen Schrifttums — eine unerlässliche Forderung der Deutschkunde*, von R. TRÖGEL. — *Deutschkunde und praktische Volkskunde*, von OTTO SPEER. — *Der deutsche Klassizismus*, von P. LORENZ (Comptes rendus d'ouvrages parus en 1922 et 1923 sur Gœthe, Schiller, Kant, Fichte, Schleiermacher). — *Literaturbericht* 1923. *Literaturforschung und Verwandtes*, von J. STERN (Comptes rendus).

**Der neue Merkur. 1924. März.** — *Aus dem Briefwechsel Hans von Bülows und Ferdinand Lassalles. Mitgeteilt* von G. MAYER. — *Elsässer Idyllen und Elegien* von ED. REINACHER. — *Gedichte* von ARMIN T. WEGNER.

**April.** — *Republik und Kaisergedanke* von W. MICHEL (La République allemande ne doit pas détruire l'idée impériale ; elle doit au contraire la réaliser ; c'est là sa mission historique, sa dignité, sa force, sa grande justification). — *Kierkegaard*, von A. KESSER. — *Hölderlins Rhein-Hymne. Eine Exegese* von C. WANDREY (Essai d'interprétation qui prend pour point de départ non pas le milieu et les influences subies par le poète, mais le poète lui-même, son tempérament, son âme, tel qu'il s'est extériorisé dans son œuvre). — *Zur Prosa der Gegenwart. Bemerkungen aus einem historischen Abriss von* MAX KRELL (La prose des expressionnistes montre deux tendances opposées ; chez les uns, elle revêt une pureté classique ; chez les autres, elle est, au contraire, intentionnellement disloquée, bouleversée, hachée, rebelle à tout ordre

Digitized by Google

logique, étrangère à toute préoccupation de beauté formelle. C'est que la langue est l'image de la société ; comme la société allemande, la langue est encore en voie de formation, et doit s'adapter à chaque nouvelle tendance, à chaque nouvelle forme d'art).

**Mai.** — CARL BRINKMANN. *Über Demokratie. An die Gebildeten unter ihren Verächtern.*

L. M.

---

## Revues françaises

**Mercure de France. — 1924. — 1er Avril.** — C. J. GIGNOUX. *L'ingénieux expédient du mark-rente* (L'établissement du mark-rente a permis d'arrêter au bord du précipice l'économie allemande, «victime de l'anarchie monétaire, de substituer ensuite au dangereux stimulant de l'inflation une politique des prix basée sur l'abaissement des prix allemands et la manœuvre des prix étrangers ; chemin faisant, on supprimait la dette et quelques impedimenta sociaux »). —

**15 Avril.** — A. EUGÈNE KUHLMANN. *Le problème alsacien* (De nombreuses questions alsaciennes se sont posées depuis le retour à la France ; elles sont de tout ordre : législatives, administratives, confessionnelles, personnelles. Aucun ministère ne semble avoir tenté de les résoudre. Prenons garde qu'à force de les négliger elles ne dégénèrent à la longue en une nouvelle « question d'Alsace ». Indique en particulier : Confusion des lois, décrets et règlements « qui passe toute idée » ; régime des impôts, des chemins de fer, régime ecclésiastique. Nécessité urgente d'avoir une politique alsacienne positive, de la vouloir, et de l'imposer).

**1er Mai.** — A. ÉLUÈRE. *Après les conclusions du Comité des Experts. Deux grands rouages de la machine fiscale allemande* (Il s'agit de l'Impôt sur les transactions commerciales, ou Impôt sur le chiffre d'affaires, et de l'Impôt sur le revenu).

**15 Mai** — G.-L. WALCH. *Lettres néerlandaises.*

**1er Juin.** — A. GOT. *Le surpeuplement de l'Allemagne* (L'Allemagne a besoin de soupapes d'échappement. Elle en cherche dans le malthusianisme qui a fait baisser de moitié ses excédents de naissance, elle en cherche aussi dans l'émigration; mais la crise économique a fermé bien des portes.... Forcément, un jour ou l'autre, elle tentera de briser l'étau qui l'étouffe, d'ouvrir des issues et de se frayer des voies de dégagement soit à l'Est, soit à l'Ouest).

L. M.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE

Le romancier suisse Jacob Bosshart est mort à l'âge de 62 ans, le 18 février, à Clavadel, près de Davos, où il résidait. Il laisse une œuvre (romans et surtout nouvelles) qui est appréciée, particulièrement dans sa patrie.

Paul Piper, philologue et historien littéraire estimé. est mort le 17 avril, à l'âge de 80 ans. Son nom a été fréquemment cité en ces derniers temps. C'est lui, en effet, qui découvrit le poème de *Joseph* attribué à Gœthe.

M. Lote, chargé d'un cours de langue et littérature allemandes, est nommé, à partir du 1er avril 1924, maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Faculté des Lettres de l'Université de Grenoble (la chaire de langue et littérature allemandes de cette Faculté a été transformée en chaire de langue et littérature anglaises).

M. Jean Nabert, Professeur au Lycée de Metz, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris les thèses suivantes : *L'expérience interne chez Kant* (thèse complémentaire) ; l'*Expérience intérieure de la liberté* (thèse principale).

Devant la même Faculté, M. Guinaudeau, Professeur au Lycée de Bordeaux, a soutenu les deux thèses suivantes : *Eine Freundin Lavaters* (thèse complémentaire) ; *Études sur J.-G. Lavater* (thèse principale).

Sous le titre *Moréas, Rhénan*, M. Marcel Coulon rappelle, dans la *Revue rhénane* (mars 1924), que Moréas a vécu à Bonn et à Heidelberg, et découvre une influence sensible de Heine, Gœthe, Schopenhauer et Nietzsche sur l'auteur des *Syrtes*. — M. A. Vialatte, dans ce même numéro, rapproche de nous la physionomie de l'idéaliste Hermann Hesse, et M. Louis Gillet, dans le numéro de mai, retrace les très intéressantes impressions parisiennes de Hermann Bahr (1). — M. F. Funck-Brentano esquisse, numéro de mars, la vie et apprécie le talent de Téodor Hofbauer, Rhénan d'origine : il énumère, numéro d'avril, les travaux de l'architecte Hittorf, né à Cologne, et, dans le numéro de juin, fait revivre Offenbach. — A M. Maurice Toussaint on doit, même numéro. un rapide résumé de la vie de la France du nord-est sous la domination romaine et à M. Max Hermant une étude recommandant la conclusion d'une convention internationale qui résoudrait le périlleux problème du change.

(1) La lecture de ces lignes remet invinciblement en mémoire le beau poème de Stefan George *Franken*, où l'auteur du *Siebente Ring* évoque des souvenirs illuminés d'un semblable enthousiasme.

Digitized by Google

Pour donner à nos lecteurs une idée de la modeste, mais intéressante publication *Vers und Prosa, eine Monatschrift* hrg. von Franz Hessel (Berlin, Rowohlt), résumons-en ici les Nos 2 et 5 de 1924. — N° 2. La partie « vers » est représentée par une *ode classique* de Rudolf Borchardt, une poésie d'inspiration mystique de Max Brod, six strophes originales de Friedrich Schnack et un bref poème moderne de Klabund. La partie « prose » comprend une nouvelle de Bruno Frank : *der Grosskanzler*, une scène de la « comédie tragique en 5 actes », de Franz Dülberg ; *der Tyrannenmörder*, une nouvelle d'Ernst Weiss : *Die Bestattung des Zedekia, letzten Königs der Juden*, un dialogue de Franz Hessel, *Priester und Knabe*, inspiré par un passage des Actes des apôtres (14, 11), enfin l'amusante fantaisie de Regina Ullmann : *Ländliche Tischrede eines Bezechten*. Cinq de ces auteurs, Borchardt, Dülberg, Brod, Frank et Weiss nous sont déjà connus comme poètes dramatiques (1) ; sur les quatre autres nous aurons certainement l'occasion de revenir. — N° 5. Le cadre de ce numéro est presque entièrement occupé par le premier acte d'un drame inédit d'Arnold Bronnen (2) : *Katalaunische Schlacht*. Les dernières pages apportent un fragment de nouvelle d'Hermann Ungar et une demi-douzaine de pièces lyriques signées Paul Zech (3), Friedrich Sieburg et Armin T. Wegner.

Ceux qui s'intéressent à la langue et aux mœurs des tziganes auront plaisir à lire *Fifty Welsch-gypsy folk-riddles* (edited with Notes and Introduction from the text of John Sampson by Robert Petsch, extrait du « Journal of the Gypsy Lore Society V, 4 », Liverpool). M. Petsch a pourvu ces cinquante énigmes d'une introduction esquissant leur caractère. Toutes, comme il le fait remarquer, ne sont pas spécialement tziganes. Les enfants de France se sont aussi amusés et s'amusent encore à des « devinettes » dans le genre de la suivante : « Qu'est-ce qu'on jette blanc en l'air et qui tombe à terre jaune ? ». Réponse : « un œuf ». La plupart ne sont pas, il est vrai, aussi banales, ni si faciles à interpréter. Exemple : « Dans la haie et hors de la haie et si vous la touchez elle vous piquera », dont M. Sampson dit qu'il faudrait avoir le temps de Mathusalem pour découvrir qu'il s'agit de l'ortie.

On annonce l'apparition d'une étude de M. J. Aulneau, le *Drame de l'Allemagne*, avec préface de M. Raoul Péret, et la traduction de *Siddhartha*, de Hermann Hesse par M. Joseph Delage.

Le livre de notre collaborateur M. Henri Lichtenberger, l'*Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France* (4) vient d'être traduit en

(1) Cf. *Revue Germanique* d'octobre-décembre 1920 (p. 372), juillet-septembre 1921 (p. 271 et 273), juillet 1922 (p. 265 et 278) et avril 1924 (revue du théâtre allemand).

(2) Du même auteur, notre dernière revue du théâtre allemand (avril 1924, p. 161), présente *die Geburt der Jugend*.

(3) Cf. *Revue Germanique*, XIV (1923), p. 121.

(4) V. *Revue Germanique*, XIV (1923), p. 252.

Digitized by Google

allemand par M. Rudolf Berger et a paru sous le titre *Deutschland und Frankreich in ihren gegenwärtigen Beziehungen* chez Ernst Oldenburg, à Leipzig.

En vue de la rédaction de ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* Gustav Freytag avait réuni une collection de « feuilles volantes » du XVe au XVIIIe siècle, fort précieuse par la rareté des pièces et leur nombre, qui atteint 6.000. La Bibliothèque municipale de Francfort se propose d'en publier le catalogue.

Le 200e anniversaire de la naissance de Kant a été célébré à Königsberg avec un éclat extraordinaire. Dès fin mars, les cérémonies étaient organisées par un Comité dont voici les principaux représentants : les savants Albert Einstein, Rudolf Eucken, Fritz Haber, Adolf von Harnack, les directeurs généraux des bibliothèques nationales de Prusse et de Bavière, MM. Fritz Milkau et Schnorr von Carolsfeld, un ancien ministre, actuellement Président de la « Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft », Schmidt-Ott, enfin le Président de l'Association générale de la Presse allemande, Paul Baecker. — De fin mars à fin avril, la presse allemande a répandu à profusion les articles commémoratifs et apologétiques. — Pour l'érection du nouveau tombeau de Kant à Königsberg, le generaldirektor Minoux s'était adressé à Hugo Stinnes qui, étant donné l'état des finances de la ville natale du philosophe, avait assumé tous les frais. — Le compte rendu détaillé des cérémonies de Königsberg se trouve dans les journaux du 22 avril ainsi que le texte du message adressé en cette occurrence par le Président Ebert aux autorités municipales et universitaires (1).

La réouverture de l'Institut allemand d'histoire de l'art à Florence est un fait accompli, le Conseiller secret Bode ayant obtenu du roi d'Italie le décret de restitution au Comité d'initiative d'avant-guerre. Aussitôt, des fonds allemands, hollandais, suisses et scandinaves ont été réunis. Un Suisse, le jeune critique d'art Heinrich Bodmer, a été nommé directeur, et fin 1923, l'Institut rouvrait ses portes. Un premier cycle de conférences a eu lieu avec le concours des professeurs Paul Schubring (Hanovre), Brinckmann (Cologne), Karl Vossler (Munich), et Strygowski (Vienne).

Un nouvel *Institut für Pressekunde* va être organisé à Berlin. Le ministère des cultes a déjà mis à sa disposition les locaux, empruntés à la Bibliothèque nationale prussienne. La règle de l'Institut sera le crédit le plus impartial, indistinctement accordé à tous ses collaborateurs, publicistes appartenant à tous les partis. — Nous apprenons, d'autre part, que l'*Institut für Zeitungsforschung* qui existe déjà à l'Université de Munich élabore en ce moment un *Atlas de la Presse* qui tiendra compte

(1) Un portrait à l'huile représentant Kant à l'âge de 26 ans, vient d'être découvert dans la propriété seigneuriale de Balga près Königsberg.

Digitized by Google

particulièrement des périodiques et journaux de la Ruhr, du Rhin et de la Sarre. L'Atlas doit paraître prochainement en plusieurs langues.

La revue expressionniste berlinoise *der Sturm* a cessé d'être mensuelle depuis janvier dernier et est devenue trimestrielle. Outre les quatre numéros devant paraître en mars, juin, septembre et décembre, *der Sturm* (Berlin, W 9) publie tous les mois une feuille de quatre pages (Monatsbericht) destinée à faire connaître les efforts du groupe artistique et littéraire réuni autour de M. Herwarth Walden.

Afin de rendre possible la suite de la publication des deux *Jahresberichte* dont il est question dans notre Bulletin (v. supra, p. 380) la *Gesellschaft für deutsche Philologie* et la *Literaturarchiv-Gesellschaft*, toutes deux de Berlin, font appel à tous ceux qu'intéressent les lettres allemandes. Il faut, disent-elles, un nombre considérable de membres à ces deux Sociétés pour faire face aux frais importants qu'exige la publication de ces recueils bibliographiques. C'est M. Fritz Behrend (Berlin, N. W. Unter den Linden 38) qui est chargé de recueillir les adhésions.

IMP. CAMILLE ROBBE. O. MARQUANT, SUCC., LILLE 24.798 Le Gérant, O. Marquant

Digitized by Google

# BOYVEAU & CHEVILLET

**MAISON FRANÇAISE DE LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE**

**PARIS — 22, Rue de la Banque, 22 — PARIS**

(IIe Arrondissement — Près la Bourse)

*Téléphone : GUTENBERG 43-13 — Code A. Z. Français — Adresse Télégr. : BOYCHVILET-PARIS*

*— Chèques Postaux : 274-48 —*

## OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

**Grammaires, Dictionnaires, Manuels de Conversations, Correspondances commerciales**

POUR TOUTES LANGUES

## ROMANS ET OUVRAGES DE LITTÉRATURE

Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Russes, etc.

## Ouvrages pour la Préparation aux Examens de Langues vivantes

GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'OCCASION

***RECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS EN TOUTES LANGUES***

**Un Ouvrage indispensable à quiconque étudie ou pratique l'allemand**

## ETYMOLOGISCHES WÖRTERBUCH
## DER DEUTSCHEN SPRACHE

**par A. PINLOCHE, Docteur ès lettres, Maître de Conférences à l'École Polytechnique**

QUELQUES APPRÉCIATIONS

« Quand tous ceux qui enseignent l'allemand auront reconnu qu'il est essentiel qu'ils soient informés des circonstances et des caractères de l'évolution de cette langue, le livre de M. PINLOCHE rendra à eux et à leurs élèves les plus précieux services..... Une ingénieuse disposition typographique en rend la lecture aisée et a permis d'accumuler une masse considérable de substance dans un volume maniable ».

*Revue Germanique.*

« M. PINLOCHE a voulu faire un dictionnaire qui fût, en même temps qu'un instrument de recherche, un instrument d'acquisition, et il a base le sien sur le classement étymologique qui est le seul logique ».

*Revue de l'Enseignement des langues vivantes.*

**Un volume de XV-1204 pages (16×23) contenant un vocabulaire étymologique, un vocabulaire par l'image (5700 gravures avec légendes explicatives, 147 tableaux), une table de noms propres, un abrégé de la grammaire.**

**Cartonné : 40 francs (32 francs plus 25 % de majoration).**

**Port pour la France : colis postal 2 fr. ; poste 3 fr. 75.**

*EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET*

**LIBRAIRIE LAROUSSE** — 13-17, RUE MONTPARNASSE — PARIS (VIe) —

R. C. Seine 84.426

**Prospectus-spécimen sur demande**


Digitized by Google

LIBRAIRIE DE LA SORBONNE ET DES LANGUES ÉTRANGÈRES
H. DIDIER, Editeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne, PARIS
Registre du Commerce de la Seine N° 210.486 B

VIENT DE PARAITRE

# LE FRANÇAIS CLASSIQUE

*- Lexique de la langue du dix-septième siècle expliquant, d'après les dictionnaires du temps et les remarques des grammairiens, le sens et l'usage des mots aujourd'hui vieillis - ou différemment employés -*

PAR

**Gaston CAYROU**

AGRÉGÉ DES LETTRES
PROFESSEUR AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY

— Un volume de 950 pages, avec 694 illustrations documentaires —
*(lettres ornées, portraits, frontispice, fac-similés, etc.)*

Broché . . . (majoration comprise) . . . . . **18 fr.**
Relié demi-toile » » . . . . . **20 fr.**

**LE FRANÇAIS CLASSIQUE par sa méthode autant que par sa documentation est un instrument de travail entièrement nouveau et absolument indispensanble à tous ceux, français ou étrangers, qui veulent comprendre à fond nos grands auteurs classiques.**

*Envoi gratuit, sur demande, de pages spécimen*

**M. MATHIS**

# L'ALLEMAND POUR TOUS

— Petit Livre d'initiation pratique — à la langue allemande

Un volume de 96 pages (majoration comprise). . . . . **4 fr. 75**

# Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

**37e Année.**

Fondateur :
A. WOLFROMM

Directeurs :
H. LOISEAU
Professeur
a l'Université de Toulouse

G.-H. CAMERLYNCK
Professeur Agrégé d'Anglais
au Lycée Saint-Louis

**Bibliographie, Revue des Périodiques français et étrangers**
**Chroniques Universitaires, Nouvelles de partout**

PRÉPARATION AUX CONCOURS ET EXAMENS
REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES, UNIVERSITÉS, GUILDE INTERNATIONALE
PRÉPARATION PAR CORRESPONDANCE AUX CERTIFICATS D'APTITUDES
SECONDAIRE ET PRIMAIRE
(Allemand, Anglais, Italien, Espagnol)
SUJETS DONNÉS DANS LES PRINCIPAUX EXAMENS

**UN AN : France, 18 fr. — Etranger, 20 fr. — Prix du Numéro, 2 fr.**
*Les Abonnements sont d'un an et partent du 1er Janvier*
*La REVUE paraît le 1er de chaque mois, excepté en Août et en Septembre*

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

**Un Numéro spécimen est envoyé franco sur demande**

Digitized by Google

QUINZIÈME ANNÉE N° 4 OCTOBRE-DÉCEMBRE 1924

# Revue germanique

DEC 4 1924

ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS
SCANDINAVIE

REVUE TRIMESTRIELLE

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

## SOMMAIRE :

**Victor Fleury** : Georges Büchner et son temps.

NOTES ET DOCUMENTS

**Louis Brun** : Les grands courants d'opinion de la jeunesse allemande contemporaine.

**V. Michel** : Lettres inédites de Sophie de La Roche à Wieland.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BULLETIN

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

CHRONIQUE

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
Rue Faidherbe, LILLE

Digitized by Google

Fondée en 1905, la ***Revue germanique*** est publiée sous les auspices de l'Université de Lille et paraît quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et novembre.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire de la civilisation, la philologie dans les pays de langue germanique (Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Scandinavie) ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues annuelles du roman, du théâtre et de la poésie lyrique en Allemagne, en Autriche, etc.

4° Des comptes rendus critiques détaillés des livres récents et dont l'objet est de son programme ;

5° Un bulletin mentionnant et appréciant brièvement les publications de moindre importance ou d'un intérêt moins direct, rééditions, etc. ;

6° Une bibliographie où sont signalés les ouvrages récemment parus ;

7° Une revue des revues.

8° Une chronique.

---

**Le prix de l'abonnement** est fixé à **25** fr. par an pour Paris et Lille, à **27** fr. pour les départements et l'étranger. Prix du numéro : **8** fr.

---

Directeur : F. Piquet, professeur à l'Université de Lille.

---

*Prière de s'adresser :*

**pour tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, communications, etc.), à** M. F. Piquet, **65, rue Brûle-Maison, Lille,**

**et, pour les abonnements, achat de fascicules séparés, changements d'adresse, réclamations, paiements (par mandat-carte) à** M. Léon Mis, **211, boulevard Victor-Hugo, Lille (compte de chèques postaux N° 541).**

---

# EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES
## de l'Année 1923 (1)

### I. — ARTICLES ORIGINAUX

Pages

**Dottin (Paul).** — Daniel de Foe mystificateur ou les faux mémoires de Mesnager . . . . . 269
**Ehrhard (Auguste).** — Bettina d'Arnim et le Prince de Pückler-Muskau. 1
**Moncel (Henri).** — Félicia Hemans et Shelley . . . . . 397
**Saurat (Denis).** — La conception nouvelle de Milton . . . . . 113

### II. — NOTES ET DOCUMENTS

**Brun (Louis).** — Une nouvelle biographie de Gœthe . . . . . 403
**Derocquigny (Jules).** — Notes lexicologiques . . . . . 142
**Janelle (Pierre).** — Les versions anglaises de la Bible . . . . . 144
**Lalou (R.).** — De Thomas de Quincey à Baudelaire . . . . . 146
**Mossé (F.).** — Chaucer et la liturgie . . . . . 283
**Pitrou (R.).** — Une philosophie de l'Expressionnisme . . . . . 16
**Thomas (W.)** — Lettres inédites de Robert Browning à Joseph Milsand . . . . . 422

### III. — REVUES ANNUELLES

**Brun (Louis).** — Le théâtre allemand . . . . . 290
**Danchin (F.-C.) et Cestre (C.).** — Le roman anglais et américain . . 148
**Favre (Adolphe).** — La poésie allemande . . . . . 426
**Fournier (A.).** — Le roman allemand . . . . . 22
**Ruyssen (Henri) et Cestre (C.).** — Le théâtre anglais et américain. 307

IV. COMPTES RENDUS CRITIQUES. — V. BULLETIN. — VI. BIBLIOGRAPHIE. — VII. REVUE DES REVUES. — VIII. CHRONIQUE.

(1) A partir de janvier 1924 la *Revue Germanique* cesse de faire entrer les littératures anglaise et américaine dans son programme.

Digitized by Google

# GEORGES BÜCHNER ET SON TEMPS

Vers 1832, une vive agitation régnait dans l'Allemagne du Sud. Les tentatives de révolution qui avaient suivi les *Trois Journées glorieuses* avaient avorté, mais les esprits n'étaient pas calmés et l'effervescence continuait.

Quelques faits rendront compte de la situation d'alors. Le 27 mai 1832 avait lieu la fête de Hambach. A la Noël de la même année, les membres de la Burschenschaft s'assemblaient à Stuttgart et dans leurs délibérations décidaient et préparaient le coup de main qui devait aboutir à l'infructueuse tentative contre les corps de garde de Francfort, le 3 avril 1833. En même temps, dans le Würtemberg, Hardegg et Franckh faisaient une active propagande, parcouraient les campagnes, cherchaient à enflammer les paysans et les ouvriers ; on les trouvait tour à tour à Löchgau, à Ludwigsbourg, dans les environs de Stuttgart. Des réunions jacobines se tenaient dans la paroisse de Saint-Wendel (Lichtenberg). A Hombourg, des jeunes gens, après avoir planté un arbre de la liberté sur une place, s'étaient mis à danser la carmagnole autour de cet arbre, en exhibant un chien qui portait une couronne et qu'ils avaient ensuite assommé.

Parmi toutes ces manifestations, la première, la première en date, est de beaucoup la plus importante. On a souvent décrit cette grande réunion populaire du Palatinat. Par une radieuse journée de printemps, le cortège se rendit, en chantant et bannières déployées, jusqu'au pied du vieux château de Hambach qui domine la vallée de la Speyer. La foule accueillit avec des clameurs d'enthousiasme les poésies anti-royalistes, anti-impérialistes de Scharpff et de Benzel-Sternau, les discours des orateurs, pour la plupart républicains ; en de bruyantes agapes, on célébra la Sainte Alliance des Peuples, et, le soir, des feux de joie s'allumèrent sur la montagne.

Deux journalistes, le Badois Siebenpfeiffer (né à Lahr en 1791), et le Bavarois Wirth (né à Hof en 1798), avaient été les



Digitized by Google

principaux organisateurs de cette fête. C'était le premier qui avait lancé l'appel au peuple, le 30 avril 1832 ; mais Wirth n'avait pas déployé moins d'activité dans la propagande et, lui aussi, dès le mois d'avril, avait rédigé un violent manifeste où, reprochant à ses compatriotes leur inertie, il ajoutait que la source d'où dérivait tout le mal était « la royauté avec ses cours somptueuses, ses armées permanentes et l'insatiable séquelle des aristocrates oisifs ». « Un seul monarque cause déjà beaucoup de misère à un pays de trente-six millions d'âmes. Jugez de ce que peut être le sort des citoyens lorsqu'ils sont pillés par trente-quatre rois et par trente-quatre essaims d'aristocrates ! »

Dans sa brochure sur la *Réforme politique de l'Allemagne*, qui suivit de près la grande réunion de Hambach, Wirth, après avoir rigoureusement séparé les trois pouvoirs, refusé au pouvoir exécutif le droit de veto qui dépend du législatif, réclamé non seulement le suffrage pour tous, mais l'élégibilité universelle, combattait avec énergie la monarchie constitutionnelle. Sa démonstration, dans laquelle il n'a mis qu'un ordre apparent, car il prend, laisse et reprend un peu au hasard les mêmes arguments, se réduit à ceci : 1° les souverains coûtent cher (frais de la liste civile et des fêtes, multiplicité des sinécures, extension de la police) ; 2° la politique dynastique contrarie les intérêts nationaux. Wirth refusait de courber sous le joug d'une dynastie prépondérante les vieilles tribus germaniques dont l'autonomie devait être respectée dans la nouvelle confédération ; il espérait concentrer, et non centraliser l'Allemagne ; il méditait de placer les provinces sous le contrôle ou sous l'égide, et non sous la domination du pouvoir central. La forme républicaine, affirmait-il, permet seule de réaliser cet idéal. On objecte : « La preuve que les républiques ne valent rien, c'est qu'elles n'ont jamais eu qu'une durée éphémère ». Mais, si la presse avait existé, les républiques de l'antiquité n'auraient pas été corrompues par l'aristocratie ; et, sans l'hostilité des pays voisins, la république française n'aurait pas été la proie du despotisme militaire. La décentralisation et le rayonnement de l'instruction nous sauveront des ambitieux. La république, seule solution pratique, convient seule à la culture morale de l'Allemagne qui est mûre

Digitized by Google

depuis longtemps pour ce régime sans en avoir clairement conscience. Wirth nommait l'opposition des doctrinaires une opposition de parade et ne voulait voir dans les libéraux timides que des alliés des despotes.

A la suite des fêtes de Hambach, Wirth et Siebenpfeiffer furent arrêtés comme agents provocateurs. L'acte d'accusation relevait contre Wirth ses propos et ses écrits séditieux : la proclamation du 21 avril, les discours prononcés à Hambach, le *Compte Rendu de la Fête Nationale* et la *Réforme politique*, ces deux dernières brochures parues en juin 1832 ; on lui reprochait, en outre, d'avoir quitté Hombourg dans la nuit du 5 au 6 juin à la tête d'une troupe armée pour empêcher la pose des scellés chez l'imprimeur Kohlhepp, de Kaiserslautern. Siebenpfeiffer était inculpé d'avoir exhorté ses concitoyens à la violence dans ses discours et dans son journal : *le Courrier de l'Ouest*, ainsi que dans sa revue : *l'Allemagne*. Wirth et Siebenpfeiffer comparurent devant les assises de Landau, à la fin de juillet 1833. Ils se défendirent avec éloquence.

Wirth ne croit pas à l'éternelle et fatale alternance du progrès et de la barbarie. La théorie des « retours » révolte sa conscience. La civilisation obéit à une évolution dont l'humanité connaîtra peu à peu et appliquera les lois au fur et à mesure qu'elle les connaîtra. Les lois de cette évolution sont les suivantes : 1° les Etats ne sont pas un jeu de rouages externes, mais un organisme interne (1) ; 2° l'organisation de la société poursuit un but positif, et non négatif, d'assistance et de protection ; 3° la constitution sociale est perfectible ; 4° les rapports des sociétés entre elles sont réglés par l'arbitrage et régis par le libre échange ; 5° l'existence des nationalités est sacrée ; 6° les moyens violents (révolutions sanglantes, lois agraires, ou impôts progressifs) sont tous condamnables sans exception. Les cités grecques, Rome, l'ancienne liberté germanique, la démocratie helvétique, la république britannique et la révolution française ont décliné et péri, faute d'avoir connu les six lois directrices de l'histoire universelle.

(1) Cette idée se trouve déjà dans le premier livre de Wirth : Handbuch der Strafrechtswissenschaft, Baireuth, 1832.

Digitized by Google

Dans l'histoire du peuple allemand, Wirth distingue trois grandes périodes : d'abord, les assemblées populaires ont seules décidé, et les comtes ou les princes ont administré au nom du peuple ; — ensuite, le peuple ou ses notables ont élu un empereur, mais responsable, révocable et punissable ; — plus tard, l'élection de l'empereur a été abandonnée aux sept princes électeurs. Une quatrième période a été ouverte par la paix de Paris qui a substitué au Saint-Empire la Sainte-Alliance, érigeant pour la première fois en dogme la légitimité des usurpateurs, au mépris des traditions séculaires.

« L'introduction de la république ne serait pas une révolution, elle serait plutôt une restauration ». Wirth prétend qu'il eût suffi de rajeunir les *Landstände* pour républicaniser l'ancien Empire. Il continue : « Je veux la République allemande une et indivisible, mais je ne veux pas d'une unité qui restreigne contre nature la liberté d'action des communes et des cantons dans la discussion de leurs intérêts particuliers et la gestion de leurs affaires publiques. Je veux la République parce que, en vertu d'une loi essentielle de notre droit commun, sa légitimité est formellement, positivement reconnue. Je la veux parce qu'elle seule permettra de réunir les tronçons de l'Allemagne. Je la veux parce que la vérité, la justice et la liberté résident en elle seule, et dans tous les autres régimes vous ne trouvez que duperie ou tyrannie déclarée. Je la veux parce que seule elle ne lèse pas la dignité et la majesté natives de l'homme, parce qu'elle rend seule possible la réalisation d'un avenir conforme aux lois éternelles et immuables de la civilisation, l'alliance des peuples et la paix universelle. En un mot, je veux la République allemande une et indivisible, parce qu'elle peut seule conduire à la création nouvelle de l'humanité ».

Dans son plaidoyer, Siebenpfeiffer répondait plus directement à l'accusation : « Pour ce qui me concerne, je suis républicain de toute mon âme, et non seulement en théorie ; je regarde la république représentative comme le seul régime qui convienne à un grand peuple conscient de sa dignité, comme l'unique régime qui soit possible aujourd'hui, car elle assure seule la liberté de pensée et la liberté d'action dont les peuples ont besoin pour se

Digitized by Google

développer... La monarchie constitutionnelle qui prétend concilier la république et la légitimité des princes me semble effectivement un non-sens. Pour diriger les États, une seule volonté est nécessaire ; mais en maintenant le dualisme : volonté royale et volonté populaire, vous mettez en présence deux principes hostiles, destinés à s'entre-détruire ». Il imputait les erreurs de la Convention française à l'anormale puissance de la Commune de Paris ; il développait cette idée que, si les Girondins, *die herrlichen Girondisten*, n'avaient pas manqué d'expérience et d'énergie, l'ordre n'eût pas été troublé, les fédérations eussent triomphé du système communal des Montagnards, parodie déraisonnable de l'antiquité. Siebenpfeiffer ne voulait pas approuver le communisme, mais n'admettait pas non plus que ce fût une raison pour approuver et tolérer toutes les iniquités sociales. Faisant l'éloge des réformateurs qui, sous le règne de Louis XVI, redoublèrent d'efforts pour améliorer le sort du peuple, notamment de Turgot, ce vertueux citoyen qui « entreprit seul ce que la Révolution opéra plus tard : la suppression de toutes les servitudes et de tous les privilèges » et qui « aurait fait la Révolution par ordonnance s'il avait pu se maintenir » (1), Siebenpfeiffer marquait à quelle tradition il se rattachait. Comme les députés de la Gironde, il se réclamait des philosophes et des économistes du XVIII^e siècle. Il aurait voulu préparer la convocation d'une Constituante par des fêtes comme celles de Hambach, en habituant peu à peu le peuple à la vie publique, à peu près comme Necker eût voulu le préparer au retour périodique des États généraux.

Les deux accusés furent acquittés par la cour d'assises, mais le tribunal de simple police correctionnelle, devant lequel on les renvoya, les condamna à deux ans de prison.

Quand la répression, en sévissant ainsi, ne permit plus les démonstrations publiques, il se forma un grand nombre de sociétés secrètes où les jeunes gens instruits se mêlaient aux artisans : les unes (Sociétés des Droits de l'Homme) à l'image de la France, les autres (sections de la Jeune Allemagne) sur le modèle de la Jeune Italie. C'est Benzel-Sternau qui, à en croire

(1) Cf. Mignet, Histoire de la Révolution française. Introduction.

Digitized by Google

certains témoins, aurait eu d'abord l'idée de cette dernière organisation, au cours de la réunion tenue chez Ried le 10 septembre 1832, à laquelle assistaient aussi les libéraux constitutionnels Reinganum, Welcker et Rotteck. On sait qu'elle prit une grande extension, principalement à l'étranger, dans le monde des proscrits et des réfugiés. La Jeune Allemagne eut son poète : Harro Harring. Elle eut aussi plus tard des difficultés avec les gouvernements et des démêlés avec le communisme. Au premier rang de ceux qui la dirigèrent se trouvent Georges Fein, puis Marr qui en écrivit l'histoire. La Jeune Allemagne politique ne doit pas être confondue avec la Jeune Allemagne littéraire dont les tendances n'étaient que théoriques et ne constituaient pas un réel danger pour l'Etat, mais que le Décret de la Diète fédérale de 1836 assimilait à une conjuration révolutionnaire.

***

C'est dans ce milieu que se développa la jeunesse de Georges Büchner ; ces circonstances expliquent ses idées et son œuvre. Né le 17 octobre 1813 à Goddelau, près de Darmstadt, l'auteur du *Messager des Campagnes* et de la *Mort de Danton* était le frère aîné de Louis Büchner, le célèbre matérialiste, et d'Alexandre Büchner qui, réfugié en France après la révolution de 1848, devint professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Caen. « Nous n'avons pas besoin, écrivait Georges Büchner dès l'école, d'envier à l'antiquité ses grands hommes ; notre époque a engendré, elle aussi, ses héros qui peuvent disputer aux Léonidas, aux Scévolas et aux Brutus leurs lauriers. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à fixer nos regards sur ces combats qui ont depuis peu ébranlé le monde et l'ont fait avancer de plus d'un siècle dans la voie du progrès, qui furent les sanglantes, mais justes représailles de toutes les horreurs que d'infâmes despotes avaient exercées durant de longs siècles sur l'humanité souffrante, et qui montrèrent aux peuples de l'Europe que, selon les décrets de la Providence, ils ne sont pas créés pour servir de jouet à l'arbitraire des despotes. Je veux parler des luttes civiles des Français. On y vit briller des vertus dont Rome et Sparte n'offrent que peu d'exemples, et les exploits qui s'y

Digitized by Google

accomplirent pourront encore enflammer des milliers de courages » (1). C'est en rhétorique qu'il a tracé ces lignes, peut-être banales, mais vibrantes. Le discours qu'il prononça, à la fin de ses études secondaires, sur le suicide de Caton, qui fut « la plus terrible des accusations contre César », prouve que par le cours habituel de ses réflexions il avait acquis déjà l'intelligence de l'histoire (2).

Le jeune stoïcien vint commencer ses études de médecine à l'Université de Strasbourg. D'une nature peu sentimentale, impatient, violent par tempérament, froid par profession, au demeurant, foncièrement honnête, tel il apparaît dans les lettres écrites d'Alsace à ses parents. Quel mérite n'avait-il pas à railler sans méchanceté les dehors frivoles de l'enthousiasme contemporain en faveur des Polonais ! à croquer d'un crayon si alerte et si peu acerbe le fainéant Saint-Simonien dont il fit la connaissance à Strasbourg ! Ces jugements témoignent de sa précoce maturité : il se moque des travers de son propre parti, mais sans en être ébranlé dans ses convictions.

Peu de temps après son retour à Giessen, il assiste à un grand banquet où l'on acclame les députés de l'opposition et les prisonniers de Friedberg, complices de l'attentat d'avril ou amis des complices. Il ne tarde pas à se mêler activement aux pourparlers de la nouvelle conspiration et ne se montre plus qu'en compagnie du suspect Becker, surnommé le Rouge à cause de ses cheveux et de sa longue barbe couleur carotte ; on ne les voit plus l'un sans l'autre : Georges Büchner, l'air renfrogné, avec son haut-de-forme rejeté en arrière, enfoncé jusqu'aux oreilles ; le Rouge, un béret noir sur la tête, sans veste, vêtu, comme un des brigands de Schiller, d'une blouse, d'une sorte de chemise russe flottante, déteinte, déguenillée, et botté, toujours armé d'un gourdin, l'air d'un mendiant ou d'un spadassin (3).

Georges Büchner fut présenté par Auguste Becker à Weidig dans les premiers jours de janvier 1834. Le recteur Weidig, qui, dans sa jeunesse, avait correspondu avec Follen et les *Absolus*, était le général en chef de la résistance hessoise, et Becker son

(1) Büchner, Sämmtliche Werke : Über den Heldentod der 400 Pforzheimer (1831).
(2) Büchner, Sämmtliche Werke : Über den Selbstmord des jüngeren Cato (1831).
(3) V. Carl Vogt, Aus meinem Leben, p. 121 ; Cf. Alexander Büchner, Das tolle Jahr, p. 180.

Digitized by Google

principal émissaire. Weidig, qui avait déconseillé aux démocrates l'aventureux coup de main de Francfort organisait alors un plus vaste complot. Le centre théorique de l'organisation révolutionnaire dans l'Allemagne du Sud était le *Männerbund* de Francfort qui comptait parmi ses membres Charles Bunsen, surnommé le Bon, et Funck, surnommé le Capitaine ; les sections de province portaient des noms divers et avaient une existence autonome. Grâce à l'activité de Weidig et de son adjudant Becker, le nombre des sections s'accrut en 1834, et Georges Büchner concourut à fonder à Giessen une *Société des droits de l'homme* qui eut bientôt une filiale à Darmstadt : étudiants et tonneliers y fraternisaient. « Tous les hommes sont égaux, écrit Büchner à ses parents ; les moins cultivés, les moins instruits ont droit à notre respect et ceux qui les méprisent méritent notre haine » (1). Büchner devint populaire et fut jalousé. Ses rivaux passaient sous ses fenêtres en l'appelant, pour le railler, « le bienfaiteur des nègres » ou « le pivot de l'équilibre européen » (2).

Le pamphlet qu'il écrivit en mars 1834 éclipsait par sa violence les brochures mensuelles de Weidig (3). Abandonnant le point de vue parlementaire, Büchner ne voulait rien moins que fomenter un soulèvement général des paysans dans le grand-duché. Il soumit son manuscrit à Weidig qui, de peur d'offenser le parti libéral, ne consentit à lancer le pamphlet qu'après l'avoir arbitrairement remanié.

Ce n'était pas le premier pamphlet socialiste de l'époque. Pour n'en citer qu'un, la brochure de 1831 : *La Ville de Marbourg aux Chambres*, qui faisait table rase de la propriété, de l'héritage et du mariage, l'emportait par les tendances destructives sur le *Messager des Campagnes*, où Büchner, en critiquant la richesse, laissait subsister la propriété. Weidig qui fournit le titre, l'avant-propos et la conclusion, sans oublier les citations bibliques, s'efforça d'ôter de la brochure tout ce qui aurait pu s'interpréter dans un sens anti-bourgeois. Rarement deux collaborateurs aussi différents ont mis la main à la même œuvre. Malgré les modifica-

(1) Büchner, Sämmtliche Werke : Brief vom Februar 1834 an seine Eltern.

(2) V. Carl Vogt, Aus meinem Leben, p. 121.

3) Leuchter und Beleuchter für Hessen oder des Hessen Notwehr, oct. 1833-février 1834.

Digitized by Google

tions qu'elle a subies, la première version s'y reconnaît encore : les deux traces s'entremêlent, mais ne se confondent pas ; elles sont trop dissemblables.

Büchner n'a pas écrit le *Messager des Campagnes* pour les délicats, il s'est mis sans effort à la portée des paysans, il a traduit leurs réflexions et s'est servi de leurs images. Il se plaint de la séquelle des gratte-papiers, des secrétaires et des conseillers d'Etat. Il sait que le fermier et le laboureur ne voient que piège dans le latin inintelligible des juges et prétexte à de nouveaux débours dans les lenteurs de la procédure ; il exprime leur méfiance et leurs doléances. La proverbiale avarice des paysans est habilement exploitée ; la question des frais occupe le premier plan : ce que coûte le gouvernement grand-ducal est compté sou par sou. Pour qui toutes ces dépenses ? Pour un homme comme les autres, qui mange et dort comme nous, esclave des mêmes nécessités, sujet aux mêmes infirmités physiques. Ici le sobre réalisme du médecin donne à la naissance et à la mort leur brutal relief : « *Es kroch so nackt und weich in die Welt, wie ihr, und wird so hart und steif hinaus getragen, wie ihr* ». C'est ce ver qui vous écrase ! ce mortel qui vous subjugue ! Par une monstrueuse iniquité, 700.000 hommes sont attelés à sa charrue ! Büchner poursuit : Vous êtes dévorés par une sangsue dont le prince est « la tête », les ministres « les dents » et leurs commis « la queue ». Allez à Darmstadt et voyez ce que ces messieurs se paient de plaisir avec votre argent ! Ils s'engraissent de votre pain, ils teignent leurs habits de votre sueur et taillent leurs rubans dans les durillons de vos mains ! Leurs belles maisons sont construites avec les ossements du peuple !

Dans les dernières pages, Büchner esquisse en quelques traits vigoureux l'histoire de la Révolution, l'exécution du roi parjure, l'abolition de la royauté ; puis le développement se prolonge : le régime constitutionnel ne vaut rien, et pour conclure : le roi de Bavière est « un blasphémateur », « un porc », « un loup » !

Ce tableau du parlementarisme allemand mérite d'être regardé de près sous le rapport de la forme : « Que sont ces constitutions dont les modérés font si grand cas ? Une litière

Digitized by Google

de paille, car les princes ont pris pour eux le grain battu. Que sont nos diètes ? De lents chariots qui encombrent la route des princes et des ministres et les obligent de temps à autre à réfréner leur convoitise, mais la liberté allemande ne pourra jamais s'en faire un rempart. Que sont nos lois électorales ? Une perpétuelle atteinte aux droits de l'homme et du citoyen ». Les passages pathétiques du *Messager des Campagnes* ont un tour encore plus dramatique qu'oratoire. Ceux que Büchner fait en quelque sorte parler, sont des hommes hâves aux mains calleuses qui chargent leurs sacs d'épis sur leurs lourdes voitures pour les porter chez les accapareurs et considèrent tristement la grange et le grenier qui seront vides tout l'hiver.

La brochure avait été imprimée à Offenbach dans une secrète officine du *Männerbund*. Le 1er août, sur les indications du dénonciateur Kuhl, l'étudiant Minnigerode qui en portait sur lui trente-neuf exemplaires fut arrêté aux portes de Giessen. Georges Büchner se rendit à Offenbach sans perdre une minute pour empêcher l'arrestation de Schütz, le second courrier. Pendant qu'il était absent, le juge de l'Université, Georgi, fit opérer chez lui une visite domiciliaire ; les parents, émus, s'empressèrent de rappeler leur fils au logis.

Il commença par se séquestrer, fit le mort, reprit ses études d'anatomie avec son père, se plongea dans les livres. Mais, l'enquête paraissant l'oublier, la tentation revint, plus forte que jamais : un mois ne s'était pas écoulé, que de nouveau, il présidait la *Société des droits de l'homme* à Darmstadt. Les jeunes conspirateurs, une quarantaine, se rassemblaient la nuit sur la route de Diebourg : ils écoutaient Büchner qui leur parlait de Mirabeau, et il leur semblait que le souffle qui s'était communiqué aux députés réunis dans la salle du Jeu de Paume allait passer tout à coup sur leurs têtes ; ils se livraient à des discussions presque sans fin sur les avantages comparés de la république et de la prépondérance des Hohenzollern ; ils s'exerçaient au jeu des armes dans un vieux grenier délabré.

Les tribunaux d'Offenbach et de Friedberg citèrent Büchner comme témoin dans l'affaire du *Messager* en janvier 1835. C'est à cette époque qu'il écrivit son *Danton*. A peine sûr du lendemain,

Digitized by Google

puisqu'il pouvait s'attendre à être conduit en prison d'un moment à l'autre, il sentit peser sur ses épaules le froid des murs de la Conciergerie; sa propre silhouette se projeta, à son insu, dans l'ombre gigantesque de Danton.

Il se confessa dans l'œuvre tragique qu'il écrivit dans une sorte de fièvre en moins de cinq semaines, où il a gravé avec une rigoureuse exactitude, sans un tremblement de la main, en une série de courtes scènes qui font songer à Shakespeare, la discorde de la Montagne et l'agonie des Dantonistes. Les deux partis qui se toisent dans ce défilé de l'histoire, les individualistes et les étatistes, ne se sont jamais jeté un défi plus sanglant. Büchner a choisi les heures les plus farouches de leur rivalité : la crise traversée par la République entre le 5 février et le 5 avril de l'an II. D'un côté, Camille Desmoulins assimilait l'Etat à une toge ample, souple et diaphane, où le corps du peuple n'était pas emprisonné, mais moulé sans raideur ; il protestait contre l'uniformité et la contrainte (1). De l'autre, les Purs voulaient réglementer la richesse, combattre par des décrets le luxe et le relâchement des mœurs. Le peuple de la rue traduisait : Nous leur arracherons la peau pour nous en couvrir, car nous sommes mal vêtus ; nous leur ferons rendre leur graisse et nous aurons du lard pour nos soupes (2). Robespierre traitait d'aristocrates les modérés, Desmoulins et Danton ; Danton répliquait : Etes-vous les gendarmes du ciel ? (3). — Dans la salle des séances, Saint-Just, l'ami de Robespierre, justifie la barbarie de la Terreur : Nous ne faisons qu'imiter la nature en détruisant ce qui nous résiste ; les volcans et les déluges régénèrent le monde physique, nous régénérons le monde moral ; nous aussi, nous détruisons au nom de l'Etre suprême (4). — Dans la prison du Luxembourg, Thomas Payne prêche l'athéisme avec sérénité (5). — Danton comparaît devant le tribunal révolutionnaire, il rappelle avec une légitime fierté son héroïque carrière : « J'ai déclaré la guerre à la royauté sur le Champ de Mars, je l'ai battue le 10 août, je

(1) Dantons Tod I (1) Bei Hérault-Séchelles.
(2) Dantons Tod I (2), Eine Gasse.
(3) Dantons Tod I (6), Ein Zimmer.
(4) Dantons Tod. II (7), Der Nationalconvent.
(5) Dantons Tod. II (8), Das Luxembourg.

Digitized by Google

l'ai tuée le 21 janvier »... (1). Un citoyen ameute la foule sur la place du Palais de Justice : « Danton a de beaux habits, une belle maison, une belle femme ; il se baigne dans le bourgogne, mange du gibier dans des assiettes d'argent, et, quand il est ivre, couche avec vos femmes et vos filles ». Ce raccourci puissant exprime admirablement la double personnalité de Danton.

Le poète venait à peine d'envoyer son manuscrit à Gutzkow, lorsqu'il apprit que sa sécurité était compromise : des espions rôdaient, il résolut de mettre la frontière entre eux et lui, il gagna l'Alsace.

Georges Büchner fut appelé au mois d'octobre 1836 comme professeur à Zürich ; il y trouva un accueil sympathique auprès des radicaux, cordial près d'Oken et de Schönlein, affectueux chez Schulz. Il mourut à Zürich le 19 février 1837, à vingt-trois ans. Georges Herwegh l'a chanté dans une élégie où il associe dans un même souvenir Börne et Büchner, morts à quelques jours de distance (3).

Victor FLEURY.

(1) Dantons Tod. II (11), Das Revolutionstribunal.
(2) Dantons Tod. II (17), Platz vor dem Justizpalast.
(3) Gedichte eines Lebendigen I : Zum Andenken an Georg Büchner.

Digitized by Google

# NOTES ET DOCUMENTS

## Les grands courants d'opinion de la jeunesse allemande contemporaine

### I

Quelque avis que l'on professe sur les origines et la responsabilité de la guerre, les modalités probables de sa liquidation et les méthodes les plus sûres pour arriver à la paix stable et aux temps meilleurs, il est un point sur lequel l'accord est possible actuellement dans tous les pays entre confessions, classes, partis, sectes, castes et clans divers, à savoir l'importance et l'urgence de l'éducation des enfants. En Allemagne, donc, comme partout, le terrain où la conciliation peut et doit être cherchée, c'est certainement la pédagogie.

A quels hommes, à quelles institutions est-elle actuellement et sera-t-elle plus tard confiée ? On ferait injure gratuite aux hommes au pouvoir si l'on ne commençait par reconnaître que l'éducation des enfants fait, à l'heure présente, l'objet de leurs soucis et de leurs soins. Mais les pouvoirs, même publics, sont limités, et leur champ est immense. D'autre part, on méconnaîtrait la puissance universellement croissante de l'opinion si l'on ne se rendait pas compte que toutes ses recherches, enquêtes et œuvres concourent à ce but primordial. Chaque cellule sociale (qu'elle soit l'individu ou la famille !) n'a aujourd'hui que trop de raisons de tendre avant tout à assurer son homogénéité, son unité et sa continuité. Enfin, des spécialistes notoires, d'éminents pédagogues professionnels s'efforcent de systématiser les résultats obtenus et d'indiquer les perspectives favorables. Le but de notre étude est de s'en tenir à exposer, d'après les plus représentatifs d'entre eux, les grands courants de la jeunesse allemande contemporaine et les points divergents ou communs des programmes auxquels ils semblent aboutir (1).

(1) Nos deux sources principales sont, d'une part, l'ouvrage de F. W. Foerster, professeur honoraire de philosophie et de pédagogie à l'Université de Munich : *Jugendseele, Jugendbewegung, Jugendziel* (Zurich, Munich et Leipzig, Rotappel-Verlag 1923) ; d'autre part, l'ouvrage du Docteur Siegfried Kawerau : *Soziologische Pädagogik* (Leipzig, Quelle und Meyer, 1924). Ce dernier se réclame de Müller-Lyer, cf. en particulier *Die Familie*, Munich 1912), de Leopold von Wiese (*Soziologie des Volksbildungswesens*, publié sous les auspices de l'Institut des recherches ès sciences morales de Cologne (Duncker et Humblot, 1921), et de Paul Œstreich (*Die Schule zur Volkskultur*, Munich, Rösl, 1923). -- Sur le « personnalisme », voir les publications de Barth, Leipzig 1900-18 et l'excellent résumé *Grundgedanken der personalistischen Philosophie*, Reuther und Richard, Berlin, 1918. Consulter également les travaux de Müller-Freienfels (en particulier : *Philosophie der Individualität*, Leipzig, Meiner (1922) et de Gandig (Leipzig, Quelle und Meyer : *Deutsches Volk, Deutsche Schule*, 1917 ; *die Idee der*

Digitized by Google

***

Dans sa préface, F. W. Foerster nous avertit que sa méthode d'investigation se bornera : 1° à un exposé critique des grands courants de la jeunesse allemande tels qu'ils ont apparu depuis la guerre ; 2° à un essai de programme, aussi concret et précis que possible et s'inspirant de l'ensemble des expériences faites. — Il nous explique ensuite dans quel esprit est conçue la rééducation nationale et internationale qu'il souhaite : l'esprit du vieil idéalisme traditionnel rénové. Il ne s'étonne ni ne s'afflige que les excès de l'autocratie militariste en Allemagne (1) et le cataclysme qui en a été la conséquence aient entraîné la jeunesse allemande à un vif mouvement de protestation et d'indépendance ; mais ce dernier ne doit pas dégénérer et aggraver de nouveaux désordres et de nouvelles destructions le bilan déjà si lourd de la guerre. Les sages doivent donc endiguer, canaliser, maîtriser ce mouvement généreux à l'origine, gros de toutes les forces de l'avenir, et dénoncer les causes profondes des déboires actuels. Ce sont : d'une part, le subjectivisme foncier de l'Allemand, le rendant incapable à la fois de s'adapter librement et de contrôler réellement le puissant organisme social qui l'enserre ; d'autre part, et par voie de conséquence, les abus de l'étatisme centralisateur. La Jeunesse et la Vie ont eu raison de s'insurger contre l'historisme pétrifié et le néfaste sophisme du *Machtstaat* omnipotent : « Publice jubentur vetita privatim » (2). A l'absolutisme prussien, aveugle et brutal, Foerster oppose la véritable tradition allemande, chrétienne et humaine, respectant à la fois, quelque paradoxal que le rapprochement puisse sembler, les enseignements du Christ et les principes de la Ligue des Droits de l'Homme (3). Foerster rattache les proclamations Wilson de 1917 au *Testament eines Deutschen* par Christian Planck en 1881 (Tübingen). Il eût pu tout aussi bien rappeler la Préface du *Deutschland* de Henri Heine (1844).

La jeunesse allemande a eu vite fait de discerner la loi de rédemption : émanciper l'Esprit, opprimé par le machinisme, écrasé par le militarisme. Lorsque Foerster nous propose de retrouver « le centre psychique de tout

*Persönlichkeit ihre Bedeutung für die Pädagogik*, 1923. — En ce qui concerne l'ensemble du mouvement pacifiste et le problème des responsabilités, Foerster renvoie à la maison d'édition *Friede durch Recht* (Ludwigsburg, Württemberg) ; en ce qui concerne l'historique de la question sociale, aux écrits de L. Brentano, H. Herkner, G. von Schulz-Gaevernitz, Konstantin Frantz, Prof. K. Heldmann, Onno Klopp, Dr R. Kralik, F. G. Kleinwächter et Marie von Bunsen. Le répertoire de ses propres ouvrages est, à lui seul, imposant et clôt on ne peut plus dignement cette liste de documents de valeur.

(1) Cf. *Mein Kampf gegen das nationalistische und militärische Deutschland, Beitrag zum Aufbau einen neuen Deutschlands, Verlag* « Friede durch Recht ».

(2) Cf. Emile Faguet, *Le Pacifisme*, Paris, Lecène-Oudin, 1908, p. 103 sq.

(3) Foerster n'entre visiblement pas dans les détails de la polémique telle que l'engage par exemple Hellmut von Gerlach, Président de la Ligue des Droits de l'Homme (section allemande) dans les *Cahiers des Droits de l'Homme* du 10 décembre 1923. — Il envisage seulement la réconciliation générale en se plaçant à un point de vue de tolérance raisonnable fondée sur une mutuelle compréhension ; cf. Ferdinand Buisson, *l'Avenir du sentiment religieux*, Paris, Fischbacher 1923.

Digitized by Google

travail universel » (1), ne nous hâtons pas trop de lui opposer les sarcasmes du poète désabusé du *Livre des Chants* (Zu fragmentarisch ist Welt und Leben !...). Songeons plutôt à la grave et solennelle sagesse gœthéenne, évoquons Faust cherchant religieusement « Was die Welt im Innersten zusammenhält ». Gœthe, Lessing, Herder, Schiller, Hegel, voilà les maîtres avec lesquels, dès 1913, la fervente jeunesse allemande, au Hohen Meissner près Cassel, désirait renouer. C'est en reprenant ces sages traditions d'évolution lente, organique, harmonieuse, et non point en écoutant les conseils de bouleversement et les suggestions de violence (2) que les générations nouvelles pourront liquider le passé et affranchir l'avenir. Il faut arriver à vaincre l'injustice par le droit, et la violence sans violence. La véritable émancipation possible et souhaitable est celle de l'âme humaine. « Ce qui nous manque, écrit Max Bondy, c'est un nouveau Christ. Des nouveaux Marx, nous en avons plus qu'il ne nous en faut. Ce qui nous est avant tout nécessaire, c'est l'amour, l'amour actif, créateur et secourable, la force au service de la bonté » (3).

Sans doute, à l'heure actuelle plus que jamais, l'idéaliste est exposé à de graves mécomptes, à de cruelles déceptions. Est-ce une raison pour mettre son drapeau dans sa poche ? En avant, pour la révolution de l'âme ! Que l'idéal refleurisse, que renaissent danses et chansons ! Que de nouveau pensée et sentiment s'accordent dans leur liberté reconquise. Que catholiques et protestants, au lieu de se quereller, se réconcilient dans la naïve et profonde mystique de l'*Ave maris stella* ! (4). L'humanité guérira, en ne pas se contentant de « suivre la nature », mais en s'efforçant de retourner, à travers le monde des apparences et des contingences, à Dieu.

Le monde réadapté à un christianisme transcendant, voilà le salut ! La nature doit obéir à l'esprit. L'objection « naturae non imperatur nisi parendo » n'arrête pas Foerster. Les mauvais bergers ne le découragent pas. Il recommande à la jeunesse la pratique du renoncement gœthéen, du « sustine et abstine » stoïcien, de la morale chrétienne la plus pure. Les phalanges nouvelles ne lui inspirent confiance que parce que « dans leurs yeux rayonne la divine nostalgie ».

***

Le « Wandervogel », mouvement collectif de protestation et d'organisation, produit d'une longue crise d'âme individuelle, n'est à l'origine qu'une levée en masse contre cette « mécanisation tueuse d'âmes » que flétrit même l'exemplaire et résigné Jean-Marie Guyau :

(1) Cf. *Einleitung*, 16, sq.

(2) Cf. *Holgeismar, ein politischer Versuch in der Jugendbewegung*, Iéna, 1921.

(3) *Freideutsche Jugend*, 1917, Heft 7

(4) L'évocation, cantique *Meerstern, ich dich grusse* revient constamment sous la plume de Foerster, cf. 26, 48, 128 etc...

Digitized by Google

Progrès dont on demande : où va-t-il ? que veut-il ?
Qui brise la jeunesse en fleur, qui donne en somme
Une âme à la machine et la retire à l'homme ?

A moins d'attendre que ne se consomme ce processus d'auto-destruction dont parle Oswald Spengler dans son *Untergang des Abendlandes*, il vient un moment où la jeunesse considère comme un devoir impérieux de réagir contre les inerties néfastes du « majores nostri ». D'où parfois ces sursauts de révolte, comme ceux que relate Hans Blüher, l'historien du Wandervogel : « Notre fidélité ne va pas au passé, mais à l'avenir ; elle ne se préoccupe pas de ce qu'ont été nos aïeux, mais de ce que peut devenir l'homme » (1). Foerster comprend ces indignations, mais il se rend bien compte, et avec lui tous les éléments modérés du Wandervogel, qu'à la longue de brusques solutions de continuité ne sauraient prévaloir contre la solidarité organique qui existe dans le temps comme dans l'espace et donne finalement toujours raison à ceux qui interprètent avec prudence mais optimisme l'adage « Ex praeterito spes in futurum » (2). Il y a, entre les générations diverses, réciprocité de besoins et de services. Les hommes en font l'expérience dès qu'ils ne rendent pas tout à César et se reprennent à songer à la part de Dieu. Il n'est pas nécessaire que, pour que la guerre continue à être « l'industrie nationale de la Prusse », toute la jeunesse allemande soit sacrifiée. L'éducation prime l'instruction, la vie prime les théories. Le « songe à vivre » des *Wanderjahre* peut fort bien se concilier avec le « memento mori ». D'où recrudescence, en pleine défaite, en pleine détresse de l'Allemagne, du désir sain et légitime de jouir de la nature, des danses, des chansons. De là ce « standardizing of pleasure » que constate Avenarius. Il s'agit seulement d'observer jusque dans le plaisir une juste mesure et de ne jamais se départir des qualités de simplicité, de véracité et d'altruisme. Mais où le réformateur Karl Fischer, vrai fondateur, à la fin du siècle dernier, du Wandervogel, a-t-il choisi ses modèles ? Dans des illuminations soudaines, des anticipations ? Non ! En remontant le cours des temps, au moyen âge. Les saines limites se sont révélées les suivantes : tradition familiale, observation des différences et de la distance entre les sexes, refus d'opposer l'un à l'autre le foyer et le « Wandervogelheim ». A ces conditions-là, les jeunes gens n'ont plus rien à perdre et ont tout à gagner à se réunir pour cultiver leur amour de la nature et du pays natal, leur goût de sociabilité, un patriotisme sans chauvinisme, les trésors de jouvence et d'amitié humaine.

Le vrai socialisme lie et ne désunit pas. Par instants, on se demande si Foerster ne va pas reprendre à son compte les développements du Père Franz-Xaver Brauns sur « le vrai et le faux socialisme » (3). Mais non, il

(1) R. Pannwitz, cité par Foerster, 34, note 1.
(2) Cf. ibid., p. 33 et 43.
(3) Voir la collection de la *Germania* de février 1919.

Digitized by Google

s'en tient à Rosegger. Comme lui, il demande une jeunesse aussi éprise de bienséante liesse que gardienne jalouse de tout le legs du passé poétique : Wolfram von Eschenbach, Walter von der Vogelweide, Volkslied. Il salue la restauration des vieux menuets chers à Fernand Gregh :

Vous êtes un pastel d'antan,
Qui s'anime, rit un instant
Et s'efface...

Foerster veut qu'en dansant les danses de jadis, jeunes gens et jeunes filles se sentent en simplicité frères et sœurs de Saint François (1). Il félicite la jeunesse catholique de Paderborn de libérer l'âme mécanisée en réagissant contre les stupides danses modernes. Et le « Volksmärchen » aussi doit fêter son renouveau. Les frères Grimm sauront faire rentrer dans l'ombre Bismarck, et le charme du conte populaire conjurer le culte sinistre de la force brutale. La vraie force, la seule force, n'est-ce pas, en définitive, « cette liberté de l'esprit » telle que l'entend Nietzsche ? Il faut approfondir. Le socialisme « profond » est réformateur, et non révolutionnaire. Gardons-nous de confondre dans nos malédictions « mécanisation de l'âme » et « industrialisme ». L'industrialisme moderne a sa nécessité, sa grandeur et même sa poésie. Le tout est d'arriver à subordonner la machine à l'homme au lieu de laisser l'homme en proie à la machine. Le but est de sauver son âme et de mûrir en sagesse. « Rein bleiben und reif werden, das ist schönste und schwerste Lebenskunst. » Mais la passion moralisatrice de Foerster ne l'entraîne-t-elle pas, par instants, jusqu'aux confins du mysticisme pangermaniste lorsqu'il écrit : « Peut-être était-il nécessaire de passer par cette monstrueuse épreuve tragique, afin que la jeunesse allemande devînt plus mûre pour sa tâche dans sa propre patrie. Amour du pays natal, danses populaires et Volkslied seuls ne suffisaient pas » (2). Sommes-nous si loin, ici, de la doctrine de « la guerre nécessaire, purificatrice, divine » que Foerster combat si généreusement par ailleurs ?

Foerster note les lacunes du Wandervogel, mais souligne ses avantages : il a différencié moyens et adultes. Au lieu de continuer à singer les grands, les petits ont appris à rester avec leurs pairs. Il y a des marches, des étapes organiques : l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr. Trêve de précocité, guerre à l'alcool et au surmenage scolaire, affirmation du droit des enfants et des jeunes gens à la joie, au jeu, au grand air ; limite aux empiétements et aux abus d'autorité des « anciens », voilà les conquêtes légitimes du Wandervogel. Et c'est ce que les autres pays, en particulier l'Amérique et la Suisse, ont bien compris. — Glissons sur la longue discussion que Foerster entreprend contre Blüher, pour

(1) Cf. *Le Cantique du Soleil, suivi du Cantique des trois enfants dans la fournaise*, texte italien et latin, avec la traduction française d'André Pératé (A l'art catholique, Paris, 1918).

(2) P. 56. Voir aussi ses allusions à Walter Flex et à son *Wanderer zwischen zwei Welten* (p. 56, 89 et 100).



Digitized by Google

défendre du reproche « d'érotisme » voire « d'invertissement », les champions du Wandervogel. Sans doute, il y a eu des abus. Déplorons-les, sans aller jusqu'à condamner l'usage normal et du groupement et de la direction. Il ne saurait y avoir généralisations plus injustes et paralysantes que celles que se sont permises, le snobisme aidant, nous ne dirons certes pas les praticiens, mais certains amateurs, monomanes de la psychanalyse (1). Au total, Foerster salue dans le Wandervogel un irrésistible mouvement de la jeunesse opprimée vers son idéal de beauté et de joie de vivre.

***

La gageure en apparence paradoxale qui sert en quelque sorte de charpente à toute la thèse de Foerster, la voici. Beaucoup de gens s'imaginent que l'étude et la pratique des philosophies et des religions disposent l'esprit et le caractère à l'abstraction creuse et à la sentimentalité utopique et qu'il ne saurait y avoir de meilleure méthode critique pour éviter d'être dupe des chimères de l'imagination et des mirages du cœur que de renoncer radicalement à tout ce qui n'est pas strictement donnée scientifique acquise par voie rationnelle et expérimentale. Or, c'est l'opinion contraire qu'il faut soutenir, à savoir que religions et philosophies forment les meilleurs réalistes, en les entraînant à tenir compte sans cesse des relativités contingentes sans négliger la réalité totale et essentielle avec sa part formidable de mystère et d'inconnu. Par contre, les pseudo-adeptes de l'érudition pure se doublent parfois d'une remarquable incompétence psychologique et pratique. C'est en vertu de cette conviction fondamentale que Foerster se refuse à reconnaître Karl Marx comme grand-maître de l'éducation universelle et lui préfère le Christ. C'est pour la même raison qu'il est partiellement hostile au système Wyneken.

Au Rousseauien, prétendant démontrer qu'il faut « suivre la nature », nous rappeler que « le monde extérieur existe » et s'en tenir avant tout aux réalités tangibles, Foerster reproche avant tout de manquer de sens pratique et d'être prisonnier de ses propres abstractions. A ses yeux, Wyneken ne fait que systématiser l'arbitraire solution de continuité entre jeunes et vieux. Sous prétexte d'arracher l'enfance aux griffes de la Famille et de l'Ecole, il oublie trop qu'il y a dans l'enfant l'adolescent en germe, dans l'adolescent l'homme, et dans l'homme le vieillard. Les partisans de la « réforme scolaire absolue » (2) ne font que compléter un chaos par un autre. De même, en voulant émanciper le Wandervogel de

(1) Cf. aux pages 60-67 de l'ouvrage de Foerster non seulement le livre de Léon Daudet sur les *Morticoles*, mais le volume qu'il consacre à son père (Charpentier-Fasquelle, 1898), p. 283-7. — Voir aussi l'interview de Bernard Shaw aux *Nouvelles littéraires* du 29 décembre 1923. — Dans son roman autobiographique *Interdite* (Paris, éditions sociales et littéraires, 1923) Mme Pauline Leveau-Becker, née Ruel, met en cause les praticiens eux-mêmes.

(2) Cf. Siegfried Kawerau, *Das Weissbuch der Schulreform* (Berlin, Karl Curtius, 1920) ; *der Bund entschiedener Schulreformer, Werden und Wesen* (Leipzig, Ernst Oldenburg, 1922) et *Die neue Erziehung, Zeitschrift des Bundes entschiedener Schulreformer* (Berlin, Schwetschke und Sohn) ; enfin, G. Wyneken, *Jugend und Jugendkultur* (Iéna, Diederichs).

Digitized by Google

l'école, au lieu de les unir, Wyneken n'aboutit qu'à élaborer un divorce et les scissions qu'un déchirement de cette nature entraîne pour des jeunes gens fougueux et frustes. Abolir les notions de subordination et de correction stricte, c'est saper à la base toute organisation sociale viable. Certes, il importe de remédier aux abus de l'autorité, mais cela ne revient pas à supprimer toute autorité. Sans autorité, point d'ordre ; sans ordre, pas de démocratie digne de ce nom !

Foerster n'admet le radicalisme ni de Kawerau, ni de Wyneken. Il ne mentionne même pas Kawerau dont les nombreux et importants travaux ne lui sont certainement pas inconnus. Mais des conclusions comme la suivante l'effarouchent : « Ce n'est point une lente réforme qui peut aboutir aux résultats préconisés par nous ; il y faut une révolution rapide » (1). Foerster n'a foi qu'en l'évolution lente. Kawerau veut, nous verrons plus loin pour quelles raisons, destituer la famille de ses privilèges d'éducation et en confier le monopole à la société (2). Foerster croit fermement au rôle précieux, irremplaçable, de la famille, et il y insiste tout au long du chapitre qu'il consacre à Wyneken. Il faut, dit-il, tenir le plus grand compte des liens du sang, des puissances d'affection et d'irrationnel dont la famille est le foyer. La discipline familiale, bien loin d'être nécessairement mauvaise, est presque toujours, même dans les cas où tout n'y est pas pour le mieux, bienfaisante au total. Vorschule des Lebens ! Les difficultés que l'enfant rencontre à la maison le préparent à celles qui l'attendent au dehors. Au lieu d'incriminer à tout instant l'Etat et l'Eglise, ne serait-il pas plus fructueux d'extirper radicalement le mensonge de notre propre cœur ? Toute réforme profonde commence par un « mea culpa ». Et sur ce point, l'enseignement chrétien ne fait que corroborer la saine tradition humaniste :

This above all : to thine own self be true,
And it must follow as the night the day,
Thou canst not then be false to any man ! (3).

Certes, l'individu doit, comme l'estime Wyneken, songer à se conformer à la volonté sociale, mais il est non moins indispensable, ajoute Foerster, qu'il sache également résister, au besoin, à la pression collective et sauvegarder sa part d'inaliénable autonomie. En matière d'éducation, on aboutit toujours à un problème de maximum et de minimum et, au meilleur des cas, à une solution d'harmonie. Le marxiste Kawerau lui-même ne formule-t-il pas des conclusions de cette nature lorsqu'il préconise la personnalité « social-aristocratique » ou « social-individuelle », c'est-à-dire « celle qui concilie le maximum de liberté individuelle avec le maximum de socialisation de la vie publique

(1) *Soziologische Pädagogik*, 157 ; pour la liste des œuvres de Kawerau, voir ibid. 306.
(2) Ibid., 119, sq.
(3) Cf. les développements de Foerster, en particulier : 74, 83, 183, 209, 343, etc...

Digitized by Google

tout entière ? » (1). Reste à savoir par quelle équation exacte il entend établir son dosage, et c'est là que Foerster est loin d'être toujours d'accord avec lui. Foerster se défie de l'Etat-machine. Il ne se dissimule nullement l'étendue des sacrifices et des renoncements auxquels doit se préparer le vrai chrétien et qui sont l'inéluctable rançon du sésame magique : « Rein bleiben und reif werden ! » (2).

La discipline religieuse seule habitue les jeunes gens à se défier de leur « insatiable verbalisme », à reconnaître « l'autorité et la réalité du monde objectif », à s'y soumettre, non en paroles, mais en esprit et en vérité. « Prudentia carnis mors est, prudentia spiritus vita et pax ! ». Le génie du christianisme seul maintient en nous la température vitale », nous habitue à préférer le νοῦς au λόγος, la raison pratique et sensible à l'intellect desséchant. Foerster ne se contente pas de schèmes kantiens ni de vagues recettes hégéliennes. Il faut, d'après lui, aller jusqu'à reconnaître, comme Gœthe dans *Faust*, que l'Esprit a été de tout temps « crucifié », ou même, comme Schopenhauer, que notre guenille, pour si chère qu'elle nous soit, n'est pas grand chose. « Quis fuisti ? sperma fœtidum ! quis es ? — vas stercorum ! — quis fueris ? esca vermium ! » Si nous voulons ne pas courir de désillusion en désillusion, passer d'un échec à l'autre, il est bon de ne jamais perdre de vue l'abîme qui existe entre l'idéal et le réel, et si nous n'admettons pas ce dualisme, tel que le définit le poème de Schiller *das Ideal und das Leben*, ayons au moins, comme Gœthe, la sagesse d'être moniste sans immodestie ni impiété ! La vieillesse sait qu'initialement (am Anfang, dirait Faust) il y a, de toute façon, le sentiment du sort tragique de la nature humaine. Il importe de mettre sans cesse les jeunes gens en garde contre les sophismes que leur suggère leur ingénieuse mais par trop complaisante incompétence. Pour ce « dépistage » il y aurait maint profitable rapprochement à faire entre la « transvaluation des valeurs » d'après Nietzsche et la pure doctrine du Christ.

Conclusion : ne pas exagérer l'individualisme ; ne pas méconnaître les droits de la communauté, mais les incarner en une organique hiérarchie ; ne jamais laisser dégénérer en « lutte des âges » le plus légitime désir d'émancipation juvénile, et surtout se rendre compte que si l'humanité pâtit des excès de l'autorité séculière, elle ne pâtit pas moins de la carence de l'autorité régulière. Ne serait-il pas normal, cependant, de se soumettre plus volontiers à Dieu qu'à nos semblables ? Dans une large mesure, il est presque toujours possible d'inférer que tant vaut le maître, tant vaut le disciple.

***

Nietszche avait raison de flétrir dès 1888 les méfaits de la « Bierblödigkeit » et de l'abdication systématique du « Selfkontrol » chez ses compatriotes dès qu'il s'agissait de leur idole étatiste. Dans leur Reich

(1) Op. cit., 288.

(2) *Jugendseele*, 56, 75-6 ; cf. le mot de Hebbel : « Reif sein ist Alles

Digitized by Google

formidable, ils n'avaient oublié que le principal : l'Esprit, ou, si l'on préfère, de l'Esprit que la faculté essentielle et centrale, la Raison (mens νοῦς), d'où la politique aboutissant en 1914 à la catastrophe. Pourtant, dès octobre 1913, au hohen Meissner près Cassel, il avait bien été question de rééducation urgente. La jeunesse libérale se rendait déjà confusément compte que le « Werde, der du bist » est la condition primordiale du patriotisme normal, et Wyneken faisait bien, alors, de prêcher pour un temps la « secessio in montem sacrum », au nom : 1° du droit de la jeunesse à la vie, et 2° du pacifisme. — Foerster admet, en effet, pleinement l'impérieuse nécessité qu'il y a pour l'homme moderne de se sentir de tout cœur, non de se proclamer du bout des lèvres « citoyen du monde » et de préparer dans sa patrie même la supranation.

Quel usage les « Freideutsche » ont-ils fait de leur liberté accrue ? Tout d'abord ils ont prohibé l'alcool et le tabac. Saines mesures restrictives, certes, et il n'est pas niable qu'un bon programme négatif déjà peut avoir d'heureuses répercussions positives. Mais on ne se contente pas d'un « libéralisme » aboutissant à des « prohibitions ». Quels résultats directement positifs ont-ils atteint ? Où sont leurs réalisations ? Ils ont organisé des excursions en commun avec chants et danses. On avait surmené l'intellect aux dépens du physique. Il s'agissait de « libérer Dionysos ». N'a-t-on pas exagéré les sports et les ébats aux dépens de l'harmonie et du sain équilibre, mens sana in corpore sano ? L'idéal économique est de corriger la mécanisation croissante par l'organicisme spirituel, de ramener les hautes classes de leurs goûts de luxe artificiel et parasitaire au sens de la production collective normative. A ces fins, érudition et critique ne sont pas tout. L'Allemand d'avant guerre manquait de culture assimilée et harmonieuse, et il ne suffit pas d'arborer aujourd'hui des « cols à la Schiller » pour être délivré du même coup du « système rigide » (1). Ce qui importe avant tout, c'est d'émanciper l'esprit, l'âme. En guerre, les idéalistes ont été à la fois les plus fidèles et les plus humains. Tandis que les chauvins s'exaltaient ou s'affolaient tour à tour, ils demeuraient à leur poste d'épreuve tout en aspirant au tréfond de leur cœur à cette « joie » qu'évoquaient Schiller et Beethoven, à cette « paix de conciliation » qui seule eût épargné au monde un triste supplément de souffrances et qui seule, en fin de compte, apportera les définitives solutions.

Foerster rend le luthéranisme responsable du divorce, grandissant dans l'âme germanique d'avant guerre, entre vie intérieure et vie publique. L'Allemand, indépendant de caractère et de tradition, a été asservi peu à peu extérieurement au militarisme prussien. Dieu a été sacrifié à César. La consigne, puis l'habitude est devenue de plus en plus : obéir et se taire. Un tel « perinde ac cadaver » ne saurait aboutir qu'à des héca-

(1) Cf. p. 99 et 197.

Digitized by Google

tombes. L'impératif catégorique kantien uni à l'esprit de sacrifice, mystique mais non critique, de toute la nation ont été exploités par des dirigeants aussi puissants que mal éclairés, en face d'idéologues pacifistes impuissants. Au total, irréalisme néfaste que les avertissements du Wandervogel et surtout la terrible leçon de la guerre vinrent, trop tard, dénoncer ! Et Foerster de nous décrire, en compulsant un imposant dossier de documents et de témoignages, l'ivresse belliqueuse de 1914, le désenchantement progressif, la révolte finale, les Congrès de Iéna et de Hofgeismar. Mais, à ses yeux, la révolution est aussi déplorable que la guerre, la violence est mauvaise conseillère sous toutes ses formes, ce qui ne signifie nullement que s'abstenir de violence revienne à se condamner à la passivité. Il n'oppose pas la « contemplation » à « l'action », mais les unit, tandis qu'il continue à opposer « au sauveur Prolétariat le sauveur Jésus » et à prêcher « le socialisme du Sermon sur la Montagne » (1). Son réalisme est à la fois antiréactionnaire et antirévolutionnaire. Les « Freideutsche » lui ont été sympathiques parce que pris, comme lui, entre deux feux, à savoir : le fanatisme « blanc » et le fanatisme « rouge », et il s'est intéressé vivement, au début de 1922, à la fondation du « Freideutscher Bund » par F. Göbel et Knud Ahlborn, ainsi qu'à toutes les discussions pédagogiques, artistiques, économiques et organisatrices qu'il instaura.

Au premier plan de cette grande controverse de civilisation moderne se place le problème sexuel. De prime abord, Foerster impose aux « Freideutschen » son puritanisme intransigeant sur ce chapitre : intégrité du corps et de l'âme, stricte monogamie, chasteté, fidélité, sainteté du mariage, les passions soumises à l'esprit, la conception tragique d'Eros triomphant du sensualisme : « Il est vain, déclare t-il (p. 118), de prétendre introduire au Paradis sans s'être d'abord colleté avec l'Enfer », et si tant est qu'il faille parler, avec Kurella, d'une « Körperseele », le contrôle et la synthèse doivent en être assurés par l'Esprit. Foerster propose à ses compatriotes de prendre pour modèles les Français plutôt que les Russes. Les Français ont une culture religieuse et une virtuosité sociale et mondaine incomparables. La conception catholique du mariage, le culte du Christ et de la Vierge répondent aux aspirations fondamentales de la société civilisée et de l'Eternel-féminin. Aucune tentative moderne ne saurait prévaloir contre l'instinct profond de la vierge, de l'épouse et de la mère et le sentiment féminin de l'honneur. A l'objection principale de Kuranda (nonne ou prostituée !) Foerster répond (p. 127 et 135) de façon assez évasive . Il consacre, par contre, à la morale catholique une enthousiaste apologie. La controverse moderne, en ce qui concerne l'avenir de la femme aboutit nécessairement au dilemne : régime oriental et mahométan, ou discipline chrétienne, permettant les libres rapports extérieurs,

(1) Ibid., 111.

Digitized by Google

mais à condition de sauvegarder la distance intérieure. Nos mœurs actuelles sont, aux yeux de Foerster, beaucoup trop indulgentes pour les hommes. Aussi importe-t-il, selon lui, d'imposer aux jeunes gens l'entraînement ascétique en vue de la diète virile qu'ils auront à observer un jour en tant qu'époux et chefs de famille.

Examinant ensuite la politique des leaders libéraux de la jeunesse allemande, Foerster leur rappelle qu'il s'agit d'aboutir, non point à un égoïsme à la Machiavel, mais à un altruisme selon Platon, que la véritable tradition germanique est celle du Lessing de l'*Education du genre humain*, du Herder des *Lettres pour le Progrès de l'Humanité*, du Schiller de l'*Education esthétique de l'Homme*. Aux conceptions purement mécanistes des révolutionnaires, il préfère, certes, le pacifisme à infrastructure éthique d'un Max Bondy, mais il estime cependant qu'à ce dernier manque encore l'inspiration religieuse qui, seule, confère aux divers systèmes philosophiques et sociaux le sceau de la suprême adaptation au réel. Bref, au Christ le dernier mot ! Ce que Foerster propose à la jeunesse allemande contemporaine, ce n'est point le « Weideglück » que déjà Nietzsche dédaignait, c'est le pacifisme héroïque, la discipline et les sacrifices sans trêve en vue de l'hégémonie incontestée d'une paix chrétienne définitive. Il résout l'antinomie Patrie-Humanité par un patriotisme supranational éliminant à la fois les chauvins à privilèges et les profiteurs internationaux, procédant à une rénovation morale du peuple tout entier, et confiant la direction aux plus capables et aux plus dignes.

Le chapitre que Foerster intitule *Die Führeridee in der freideutschen Jugend* n'ajoute pas grand chose à ce programme et ne fait guère que développer les idées de Carlyle et de Faguet sur la solidarité des intérêts et la réciprocité des devoirs entre élite démophile et masse différenciée, hiérarchisée. Il insiste sur les lacunes du Wandervogel et du néolibéralisme, mais est moins prolixe sur les moyens positifs de réaliser leur rêve. Platonisme et catholicisme ne datent pas d'hier, et pourtant, où en est, à l'heure actuelle, la pyramide de l'Etat idéal dont Foerster esquisse la théorie ? Il ne suffit pas d'invoquer à diverses reprises (1) la métaphore faustienne de l'Esprit « crucifié », de citer tour à tour Tolstoï, Schopenhauer, Nietzsche et Bergson, de recommander aux « grands » de servir les « petits » et aux humbles de suivre docilement leurs chefs. Où sont, pour l'instant, les uns et les autres ? Que font-ils ? Et par quelles méthodes obtiendra-t-on la transformation radicale indispensable ? Uniquement par l'éducation morale et religieuse, ne se lasse pas de répéter Foerster. Le point le plus faible des « Freideutsche » est, à son avis, la sociologie. Sören Kierkegaard indique la voie en rappelant sans cesse le besoin de « rédemption » de l'homme moderne. S'aider soi-même ne suffit pas ; il faut encore l'aide céleste, transcendante. La pratique des vertus

(1) Cf. p. 78, 179.

Digitized by Google

stoïques ne saurait compenser la grâce, si elle fait défaut. L'anthroposophie est impuissante sans le Christ, et seuls ses ministres peuvent nous guider à travers le dédale compliqué des doctrines secrètes. De toutes manières nous aboutissons au « Credo quia absurdum », aux « raisons du cœur ». Et Foerster n'a pas de peine à établir, uniquement à l'aide de références empruntées aux libéraux eux-mêmes, la critique négative de leur idéologie. Il leur oppose ceux qu'il appelle les maîtres-réalistes : Schopenhauer, Dostoiewsky, Gotthelf, Larochefoucauld, Pascal (1).

***

S'il ne se rallie pas sans d'expresses réserves au mouvement des jeunesses libérales, il se montrera bien plus circonspect encore vis-à-vis des jeunesses prolétariennes. Et cependant, il comprend à merveille le sursaut de révolte qui dresse les socialistes contre le taudis et la misère, qui les pousse aux revendications énergiques. Chez les « Freideutsche » nous nous heurtions surtout à des théories psychologiques ; avec les socialistes, nous rentrons dans la vie pratique, « in medias res ». Le prolétariat, affranchi du mysticisme par la dure école directe de la vie, fait la sourde oreille aux sermons et demande d'immédiates réalisations. Cercle vicieux : la fabrique tue l'esprit, qui seul est libérateur. Dès lors, comment résoudre le conflit tragique entre capitalisme et prolétariat ? La doctrine de Karl Marx ? Nombre de réformateurs modérés se gardent bien de la rejeter en bloc, mais ils s'efforcent d'en accorder l'âpre « irréalisme » au si humain et si vivant idéalisme d'un Jean Jaurès (2). Aux yeux de Foerster, le marxisme manque d'âme. Faute de s'adapter à la vie, sa rigidité abstraite est cause que la vie ne s'adapte pas à lui.

Foerster suit avec intérêt les efforts du « Labour Party » pour soumettre enfin la machine à l'homme. Mais les Anglais ont le sens du réel, tandis que les communistes russes échouent, faute d'avoir tenu compte de la force qui est centre de gravité du monde (Was die Welt im Innersten zusammenhält), à savoir : l'âme. Il fait l'apologie de la passivité d'attente raisonnable. Combattre le mal ne dispense en aucun cas de s'en abstenir soi-même. La violence n'est jamais licite. Il n'est pas jusqu'à la légitime défense qu'il ne faille pratiquer « in reiner Menschlichkeit ». La véritable victoire ne s'obtient, du reste, jamais qu'en rendant justice aux adversaires. Il importe donc que le prolétariat se montre plus juste envers la bourgeoisie que cette dernière ne l'a été envers lui. C'est ce que paraissent avoir compris les éléments modérés du Congrès socialiste de Weimar. La saine jeunesse prolétarienne d'aujourd'hui ne se contente plus d'un programme de démolition ; elle demande quelle reconstruction positive suivrait, et si cette dernière ne peut pas avoir lieu « sans casse ». Pour

(1) P. 195-214 : *Zur Selbstkritik der freideutschen Bewegung.*

(2) Cf. *Œuvres complètes de Karl Marx*, traduites par G. Molitor, agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie (Librairie Alfred Costes, Paris), et les *Cahiers des Droits de l'Homme du* 10 décembre 1923, p. 538, interview de Ferdinand Buisson : *Croyez-vous à la paix ?*

Digitized by Google

Foerster, la vraie révolution est intérieure, le vrai révolutionnaire est celui « qui s'émancipe intérieurement de sa propre classe », disons le mot, qui se convertit de Karl Marx à Jésus. On conçoit que d'aucuns se demandent si même et surtout un socialiste chrétien n'a pas le droit et le devoir de chercher à concilier les deux doctrines.

L'antithèse est soutenue avec ingéniosité et non sans érudition par Siegfried Kawerau. Pour Kawerau, l'effort individuel isolé non seulement est impuissant, mais il lui arrive souvent d'être capté par la société et détourné vers une destination très différente de celle qu'il visait (1). C'est donc bien l'ensemble social qu'il importe de considérer, et non point seulement ses apparences, ses surfaces, mais ses profondeurs compliquées, son mécanisme interne et, en dernière analyse, son moteur central qui est : la loi de nécessité économique. Kawerau se gardera donc bien de « se signer aux seuls noms de Marx, Engels, Kautsky, etc. », et il croira, de plus, ne pas déroger cependant à la bonne tradition humaniste en proclamant, après Gœthe, que « seul est vrai ce qui est fécond » (2). Kawerau lui aussi citera Walter Flex et son *Wanderer zwischen zwei Welten*, mais ce sera pour en conjurer l'attrait dangereux (3). Il est revenu, pour sa part, « du trône et de l'autel ». Quant au christianisme, il le considère comme irrémédiablement parvenu au terme de sa course. A son dualisme dogmatique, il oppose le monisme scientifique, religion de l'avenir, et à son hagiographie la simple histoire de la vie et de la mort de Spinoza (4). Il demande quel est le sens du mot « éternel », ce qui, du reste, remarquons-le en passant, ne l'empêche nullement par la suite d'user lui-même de ce terme (5).

Education signifie pour Kawerau « reproduction de la société » (Fortpflanzung der Gesellschaft) (6). Aussi soumet-il à une analyse pénétrante les conditions sociologiques de l'éducation moderne. L'ordre social actuel s'y reflète fidèlement, avec ses iniquités et ses imperfections acquises tendant à perpétuer la sujétion du Quatrième Etat. Biologie, d'une part, avec ses deux lois d'hérédité et d'adaptation au milieu, condition sociale, d'autre part, dominent tout (7). D'après lui, les religions officielles n'apportent guère que la consécration de leur autorité morale au bras séculier. « La société, écrit Kawerau, n'aime le christianisme que comme manteau de domination dont se revêt son autorité par trop étriquée... Ce dont elle se soucie, ce n'est point de christianisme, mais d'Eglise, c'est-à-dire d'autorité » (8). Il importe d'élaborer une religion nouvelle, maintenant

(1) *Soziologische Pädagogik, Vorwort*, VII.
(2) « Was fruchtbar ist, allein ist wahr », ibid. IX.
(3) P. 49-50.
(4) 51, 54.
(5) Cf. 59, 141, 183, etc.
(6) *Einleitung*, 2-15 ; cf. 59.
(7) Pour ses idées sur la réforme scolaire à entreprendre au point de vue biologique, Kawerau se réfère au Dr Ernst Vallentin (Cahier N° 2 de la série *Entschiedene Schulreform*, Leipzig, Ernst Oldenburg 1922).
(8) Op. cit. 73.

Digitized by Google

l'harmonie intime au sein de la communauté par l'exemple du chef. Mais cette religion, il faut la vivre et non l'enseigner (1). Nous ne pouvons pas discuter point par point l'exposé si touffu de Kawerau, notamment ses développements concernant le jeu de l'offre et de la demande au point de vue du choix d'une profession, ni ce qu'il dit des méfaits du capitalisme, ni ses idées sur l'émancipation féminine. Contentons-nous d'y renvoyer le lecteur. Il demande aux pédagogues d'ancien régime de prendre acte du vigoureux mouvement de protestation qui se dessine de plus en plus consciemment au sein de la jeunesse allemande et d'en tenir compte pour la réforme scolaire de façon à réduire le plus possible les antagonismes entre l'école, la famille et la jeunesse.

Les parrains ne lui manquent pas: Kant, Hölderlin, Beethoven, Runge, Fichte, Stein, Rousseau, Karl Marx, Pestalozzi. Il cite Bernstein, Kautsky, et se réfère au programme d'Erfurt. Mais que dit-il, au total, lui-même ? Négativement, nous l'avons vu, il répudie la famille comme éducatrice, et certes il n'a pas de peine à énumérer ses insuffisances et ses inconvénients : défaut de temps, incompétence, misère, désunion, maladies, mauvais exemples, bref, carences de toutes sortes. Ne pousse-t-il pas trop loin la généralisation en proposant à la société d'éliminer radicalement la famille et de monopoliser elle-même l'éducation des enfants ? La société est-elle meilleure éducatrice que la famille ? La réponse variera selon que sera envisagé le point de vue de la discipline ou celui des chances de bonheur, lesquels points de vue ne coïncident pas nécessairement toujours, même à longue échéance. Pour la discipline, il s'agirait avant tout de définir le « bon » et le « meilleur ». Pour les chances de bonheur, il faudrait recourir à un plébiscite, mais dans quelles conditions fonctionnerait-il ? Où prendre les « votants » qui auraient fait tour à tour l'expérience des deux régimes ? Comment ceux qui ne connaîtraient que soit le régime familial, soit le régime social, pourraient-ils se prononcer et choisir réellement entre les deux ? Nous doutons fort, pour notre part, que la majorité des intéressés, à l'heure actuelle, et en partant de l'état de fait, soit pour une abdication des droits de la famille entre les mains d'une souveraine organisation sociale. Il se peut fort que la différenciation croissante de la vie moderne amène une dépossession progressive de celle-là au profit de celle-ci, et que cette dépossession ait lieu, grosso modo, conformément aux tableaux et schèmes de Müller-Lyer et de Kawerau. Il n'en reste pas moins que dire « parents » ou dire « enfants », c'est dire, avant tout, dans le cas normal, prédilection !

Kawerau pose en principe le rôle social primordial de la femme et de la mère. Le dogme chrétien le conteste-t-il ? Et lorsque le critique discute une « infaillibilité », encore faut-il examiner si lui-même est infaillible. Dès que l'on parle de « révolution rapide », il conviendrait d'ap-

(1) Ibid. 137 ; voir encore 183, la profession de foi du chaudronnier Heinrich Lersch.

Digitized by Google

porter rapidement le plan clair et précis de la situation qui suivrait. Quel serait au juste le « matriarchat » qui paraît être à la base de ce système ? De quelle façon s'y concilieraient et s'y limiteraient les droits et les devoirs de la mère et ceux de la société ? Qu'y deviendrait l'enfant ? Et qu'y deviendrait le père ? Car, enfin, s'il est loisible de contester la recherche de la paternité, on ne saurait en tout cas en contester l'existence. Pour ce qui est de la question et des modalités des prérogatives à débattre entre les deux sexes, cet ouvrage ne nous paraît ni les définir, ni les solutionner. Les antithèses « Spannung und Lösung », « Mann und Weib », au sens où les expose Kawerau, ne nous paraissent guère revêtir autre chose que l'opposition schillérienne bien connue du « sentimental » et du « naïf ». Le virtuose dialecticien qu'est Kawerau se complaît à ces jeux brillants. Dirons-nous qu'ils nous semblent moins profonds que certains contrastes psychologiques de Foerster, celui, par exemple, que ce dernier établit entre « fordernde Ehre » et « opfernde Ehre ? » (1). Les théories sur « l'amour sans possession » font bien dans un livre, et, comme les Allemands disent, « le papier est patient ». Il permettrait tout aussi bien de démontrer que « tout dans l'amour est possession ». Kawerau préfère la « Liebe nicht mehr Bindung, nicht mehr Besitz, sondern einfach Liebe... Den anderen von sich fort lieben, zu seines Wesens höchstem Wert, zu seiner Einsamkeit, zu seiner Gnade » (2), conception d'une délicatesse presque intraduisible, mais dont il faut bien se demander pratiquement comment l'immense majorité des humains la traduirait en langage concret. Il nous semble, pour notre part, que les formules les plus traditionnelles qui soient répondent bien mieux à la fois aux aspirations de l'élite et à l'instinct de la masse. Quel être d'exception n'a à aucun moment éprouvé l'immuable vérité du cri de Lamartine : « Un seul être nous manque, et tout est dépeuplé ? » Amour-possession ! — Quel cœur naïf ne sent pas immédiatement la prenante tendresse incluse en cet appel de Marceline Desbordes-Valmore :

Quand les cloches du soir dans leur lente volée
Feront descendre l'heure au fond de la vallée,
Que tu n'auras d'ami ni d'amour près de toi,
Pense à moi ! Pense à moi !

Amour-possession !

Kawerau se trouve, du reste, souvent d'accord avec Foerster. Il est d'accord avec lui lorsqu'il déplore « ce mélange de crainte et de morgue » qui caractérisait l'atmosphère d'ancien régime en Allemagne, lorsqu'il souligne la condescendance des Luthériens vis-à-vis du pouvoir temporel, lorsqu'il sonde quelque mystère transcendant, ou propose d'aller étudier

(1) *Jugendseele*, 328-9.
(2) *Soziale Pädagogik*, 296 sq.

Digitized by Google

sur place la vie ouvrière (1). Ce qui le différencie de Foerster, c'est avant tout sa défiance envers la religion chrétienne, et même le socialisme chrétien. « Christianisme et socialisme, écrit-il, sont entre eux aussi inconciliables que les notions de grâce et de justice, principes de deux mondes différents, ou que propriété privée et propriété collective » (2). Avouons d'ailleurs que le nouveau temple tel que Kawerau nous le décrit, en dépit du monisme, du culte du nu, de sa « certitude de Dieu » et de son « Dieu lointain », ne nous paraît pas encore offrir de compensations suffisantes pour les valeurs que Foerster vénère dans les traditions platoniciennes et catholiques. Les thèses de Kawerau n'engagent, du reste, nullement le socialisme tout entier. Ce dernier conserve avant tout à son actif son puissant effort de synthèse pour concilier le « struggle for life » (Darwin, Hæckel, etc.) avec la religion de l'Entraide d'un Kropotkine, par exemple, et Kawerau ne proclame pas sans raison que l'art et la science doivent appartenir au peuple tout entier, que l'humanité d'aujourd'hui tend à une sorte de renaissance intégrale (3).

Ce que Foerster retient, en somme, du mouvement des jeunesses prolétariennes, c'est qu'il a gagné du terrain dans la lutte contre l'alcool et la prostitution, et qu'au Congrès de Weimar l'« esprit de Weimar » a fêté une saine reviviscence. Or, l'esprit de Weimar, c'est Gœthe, et Gœthe, c'est l'idéal de pure humanité ; c'est aussi, pour une bonne part (songeons à *Iphigenie* !) l'idéal chrétien. Foerster ne connaît en fait de socialisme que le socialisme chrétien. « Le nouveau prolétariat, affirme-t-il, ou bien s'enlisera dans les demi-mesures et l'impuissance, ou bien s'alliera aux forces morales et religieuses de la religion chrétienne » (4). Sa foi ne s'embarrasse pas de l'objection de Diderot : « Le Christ a dit qu'il était venu pour séparer l'époux de la femme, la mère de ses enfants, le frère de la sœur, l'ami de l'ami, et sa prédiction ne s'est que trop réalisée » (5). Pour Foerster, le Christ n'est point la Guerre, mais la Paix. Il nous conseille donc de choisir l'Evangile et de nous détourner du communisme, violent, sanglant ! La mémoire de Liebknecht et de Rosa Luxembourg est évoquée uniquement pour condamner leur violence, et le Congrès d'Iéna uniquement pour proclamer que la force est impuissante et que seul l'amour triomphera. Mais guerre et capitalisme ne sont-ils pas eux-mêmes violence, tour à tour dynamique et statique ? Dès lors, comment s'opposer efficacement au mal tout en s'interdisant à soi-même le moindre geste de contrainte ? En subissant indéfiniment injustice ou martyre ? — Non, pense Foerster, en organisant inlassablement la vie religieuse.

(1) Ibid. 163, 169, 172-3, etc. Voir aussi l'émouvante profession de foi d'Herminie zur Mühlen (p. 301, sq.) Au haut de la même page, écho textuel de l'ouvrage connu de Walter Rathenau, *Von kommenden Dingen*. Pour Foerster, cf. *Jugendseele*, 361 sq.

(2) *Soziologische Pädagogik*, 192.

(3) Ibid. 285.

(4) *Jugendseele*. 232.

(5) *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de Broglie* (*Pensées philosophiques*, édition Picard, p. 56).

Digitized by Google

***

L'arsenal documentaire dont il dispose pour appuyer ses démonstrations est au grand complet. En dehors de sa bibliographie critique, nous relevons dans ses « Fussnoten » des centaines d'ouvrages et de périodiques, et les longs chapitres qu'il consacre au mouvement des jeunesses protestantes et catholiques ne sont pas les moins étayés sous ce rapport. Etait-il besoin de tant d'érudition ? Ouvrons l'*Anthologie protestante française* (XVIe et XVIIe siècles) composée sous la direction de Raoul Allier (1) et lisons-y, par exemple, l'extrait de Jacques Saurin intitulé « Mater dolorosa ». Ou bien prenons l'*Anthologie de la poésie catholique de Villon jusqu'à nos jours*, publiée et annotée par Robert Vallery-Radot (2), et choisissons-y ce simple quatrain de Jean Bertaut :

Etoile de la mer, notre seul réconfort,
Sauve-nous des rochers, du vent et du naufrage,
Aide-nous de tes vœux pour nous conduire au port
Et nous montre ton Fils sur les bords du rivage !...

toute la pédagogie et toute la sociologie de Foerster sont là ! Ses citations de *Quickborn*, *Johannisfeuer*, *Junge Saat*, etc... n'en sont pas moins précieuses pour nous montrer sous tous ses aspects et toutes ses nuances l'état d'esprit des jeunes catholiques et des jeunes protestants d'outre-Rhin.

Ses polémiques personnelles avec le théologien Karl Barth de Göttingen ont, sans doute, moins d'intérêt pour nous que pour ses compatriotes (3). Foerster est-il plus « autoritaire » ou plus « libéral » que Barth ? Lequel des deux est le plus orthodoxe ? L'essentiel du débat nous paraît être que Foerster est plus soucieux des droits du Christ que de ceux de César. « Ni Bouddha, ni Laotse, ni un Indien, ni un Chinois quelconque, mais le Christ, le Christ seul ! ». Notons, de plus, la remarque commune à Foerster et à Barth « que l'apologétique chrétienne s'est jusqu'ici beaucoup trop peu occupée de Nietzsche » (4). Nietzsche apporte le sens du transcendant, du surnaturel, et c'est ce sens-là surtout qui, aujourd'hui, fait défaut à notre monde mesquin. Foerster veut le surhumain, mais sans exclure l'humain. Il chérit l'*Idiot* de Dostoiewsky, mais par-dessus tout, il veut de l'ordre, de la rigueur morale. Il appelle au secours Calvin et souhaite une collaboration germano-romane. Contre la guerre et l'anarchie déchaînées, un seul mot de ralliement, la parole de Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ! ».

(*A suivre*). Louis BRUN.

(1) Paris, éditions Crès, 1918.
(2) Editions Crès, 1919.
(3) Le lecteur curieux de détails les trouvera aux pages 234 à 251.
(4) *Jugendseele*, 244, note 1.

Digitized by Google

# Lettres inédites de Sophie de La Roche à Wieland

Il y a quelques années, M. J. Dresch présentait aux lecteurs de cette Revue (1) la famille de Sophie de la Roche, à l'occasion de documents inédits, d'un incontestable intérêt biographique et historique, qu'il eut la bonne fortune de découvrir à Bordeaux, en possession d'une descendante de son fils Frédéric ou Fritz, marié à une Hollandaise d'origine française, Sophie Merkus. A ces lettres, adressées au ménage de Fritz de La Roche par ses parents, en majorité par sa mère, je crois opportun de faire suivre ici les parties qui subsistent de son abondante correspondance avec Wieland.

D'un commerce épistolaire de plus d'un demi-siècle, et, dans certaines périodes, très serré, nous n'avons plus, malheureusement, que ces 75 lettres de Sophie à son cousin et ex-fiancé. Echelonnées sur une période de 25 années, de 1759 à 1784, elles ont échappé, on ne saurait dire par quel hasard, à la perte ou à la destruction de l'imposante collection que le poète possédait des billets de son amie et de son mari, sans qu'aucune sorte de continuité ou d'intérêt particulier ait pu apparemment motiver leur groupement et leur conservation. Elles se trouvent rassemblées, dans un recueil de « lettres de dames à Wieland », en compagnie de celles de dix autres admiratrices, une de Herder et deux de Georg Michael de La Roche, à la Bibliothèque d'Etat de Dresde (2).

Leur intérêt a depuis longtemps été signalé : Dans une communication à l'Académie des Sciences de Munich, Franz Muncker attirait, en 1903, l'attention sur ce manuscrit et donnait des extraits plus ou moins longs de ces lettres, qui lui paraissaient mériter une publication intégrale (3). Précédemment, l'érudit spécialiste de Wieland, Bernhard Seuffert, les avait utilisées pour quelques articles substantiels (4). Grâce

(1) Cf. *Revue Germanique*, 11e année (1920) : avril-juin et juillet-septembre ; 12e année (1921) : janvier-mars ; 13e année (1922) : avril-juin

(2) Sammelband 250. Pour l'analyse de ce recueil, cf. Muncker : Wielands Pervonte. Vorgetragen in der philos-philol. Klasse der bayr.-Akad. der Wissenschaften, am 7. Febr. 1903. München 1904, Anhang, p. 184 ss. Les autres correspondants de Wieland sont :Anna Amalia (2 lettres dont l'une du 29 mars 1772 dans Beaulieu-Marconnay : Anna Amalia, Carl August und der Minister Fritsch-Weimar 1874, 242-5) : l'autre (1781) dans Muncker ; la poétesse Anna Luisa Karschin : 2 lettres, dans Muncker ; une dame anonyme, que Muncker identifie comme la baronne von Keller, née von Bechtolsheim : 2 lettres, dans Muncker ; sa fille, Julie von Keller, épouse du baron von Bechtolsheim son oncle : 2 lettres inéd. ; Henriette von Kuckel : 1 l. dans Muncker ; Suzanne von Bandemer, née Franklin : 1 l. inéd. ; la comtesse Tina Brühl 2 l. inéd ; Caroline Herder 1 l. inéd. ; Madame de la Fite : 1 l. inéd. ; Julie Penz, épouse Roquette : 1 l. inéd. La lettre de Herder du 9 janv. 1795 est également reproduite par Muncker, p 174 s. Les 2 lettres de La Roche et le passage ajouté par le Chanoine Dumeitz à la lettre de Sophie, du 27 sept. 1772, paraitront ci-après.

(3) Franz Muncker. *Ib.*, p. 198.

(4) V. notamment « Wielands Berufung nach Weimar » : Vierteljahrschrift für Lit. gesch. I. 1888, p. 342 ss., et « Wielands Erfurter Schüler vor der Inquisition » : Euphorion 3 (1896).

Digitized by Google

aux communications de Muncker, Kuno Ridderhoff pouvait apporter quelques précisions sur les relations de jeunesse de Wieland et de Sophie de La Roche (1) et déterminer, dans sa réédition de son œuvre capitale *Fräulein von Sternheim* (2) la part de collaboration de Wieland ; elle a manqué à R. Asmus pour sa solide et suggestive monographie de G. M. de La Roche (3).

Pour l'historien littéraire, elle apporte un secours précieux, tant pour l'étude de Wieland, que pour celle de l'auteur et de son époque. Partout où elles peuvent s'y intercaler, les lettres de Sophie éclairent par la contre-partie qu'elles fournissent, celles du poète, dont les publications restent jusqu'à ce jour incomplètes et mutilées. Elles permettent de mieux suivre leurs relations, au fond toujours cordiales, malgré les bourrasques fréquentes de l'humeur susceptible et changeante de Wieland. Nous voyons Sophie reprendre contact, en 1759, avec un délicat ménagement et une tendre insistance, préparer, en 1760, cette intimité d'abord hésitante puis franchement amicale de Biberach-Warthausen, qui surmonta la défiance initiale de La Roche, puis la brouille diplomatique de 1767-8, et se resserra encore après le départ de Wieland pour Erfurt, par l'intérêt commun de l'éducation du jeune Fritz La Roche, pour un temps abandonnée au poète. Si on regrette l'absence de renseignements nouveaux sur les années de Biberach, on relève, dans les billets particulièrement nombreux de 1769-71, la sollicitude émue et attentive de Sophie pour la santé et le bien-être de son ami, son attachement à sa famille, son empressement à le servir, son admiration pour ses œuvres, son souci de son avenir. Wieland est associé à tous les détails de la vie mondaine et politique du Conseiller de l'Electeur de Trèves ; il est le confident des premières ambitions littéraires de Sophie, et tout en se prêtant de bonne grâce à la pétulance exigeante et romanesque de sa cousine, il peut s'appuyer sur l'intelligence robuste et pratique de La Roche, qui le soutient dans sa lutte contre les intrigues cléricales (4).

Le voyage de Wieland à Coblence, en 1771, marque le point culminant de cette communion d'esprit et de cœur. Une année encore, les effets de cette rencontre se prolongent en rêves de vie en commun. Puis les châteaux en Thuringe et aux bords du Rhin, édifiés par l'imagination si vive de Sophie, s'évanouissent avec la nomination de Wieland à Weimar. D'autres influences s'exercent sur Sophie, désormais installée

(1) Kuno Ridderhoff : Sophie von La Roche und Wieland. Programm, Hamburg 1907, cf. du même, Sophie von La Roche, die Schülerin Richardsons und Rousseaus. Diss. Göttingen 1895.

(2) Geschichte des Fräuleins von Sternheim, herausgegeben von Wieland, dans les « Deutsche Literaturdenkmale... 3. Folge, n° 18 (138), et chez Behr, Berlin-Leipzig, s. d. ».

(3) Rudolph Asmus ; G. M. de La Roche, ein Beitrag zur Geschichte der Auffklärung. Karlsruhe 1899.

(4) Les « Briefe über das Mönchswesen... » parurent en juin 1770 ; sur la participation de Wieland, cf. Asmus 65. ss.

Digitized by Google

dans la gloire : Fritz Jacobi, Merck, puis Gœthe. Wieland s'isole dans une bouderie pleine d'amertune et de résignation. Il se défend d'une liaison où le regret du passé a plus de part qu'une véritable estime pour ses travaux et ses buts ; il perd contact avec le cercle sentimental de l'amie qui ne veut pas vieillir. La mort de Julie Bondeli jette un glas qui ne rapproche pas les cœurs. Sophie fait paraître dans l'*Iris* de Jacobi ses lettres à Rosalie, auxquelles le *Mercure* avait offert l'hospitalité sans succès. Mais la vieille affection persiste, et après la disgrâce de La Roche, le poète appela avec une indulgente sympathie une collaboration dont il connait le motif intéressé. Il renoncera sans doute à courir le monde avec elle pour monnayer ses impressions, mais il l'accompagnera de loin, avec une curiosité toujours tendre. Avec quelle émotion il ouvre ses bras à ses deux fils Fritz et Carl, qu'elle lui envoie !

Notre collection s'arrête en 1784, sur un dernier vœu de Sophie : celui de serrer contre son cœur Wieland et toute sa famille, y compris la vieille mère, depuis longtemps pardonnée. Ce vœu, on le sait, se réalisera quinze ans plus tard, sauf en ce qui est de la mère de Wieland (1). Wieland et Sophie, si ardemment épris l'un de l'autre au seuil de la jeunesse, joindront à nouveau leurs cœurs défaillants par dessus la tombe tragiquement ouverte de Sophie Brentano.

Ne serviraient-elles qu'à animer cette physionomie féminine, d'un charme si prenant que bien peu lui résistèrent, charme fait de douceur résignée, de bonté active et de suave sensibilité, d'ardeur intellectuelle, d'enthousiasme moral toujours prêt, d'une inlassable curiosité de la vie des autres et d'une recherche un peu théâtrale de l'effet, que ne gâtaient pas à cette époque un verbe grandiloquent et un ton monté jusqu'au pathos bénisseur, ces lettres mériteraient d'être connues. Avec les quelques vestiges de sa correspondance avec Pfeffel, G. Jacobi, Sarasin et Lavater (2), elles ajoutent une précieuse contribution aux révélations que Sophie nous a livrées d'elle-même dans ses récits de voyage et ses souvenirs. En réservant pour une étude d'ensemble de son activité et de son rôle leur exploitation méthodique, je me borne à les reproduire ci-après, avec les deux lettres de La Roche, intercalées daus celles de Sophie, et deux lettres de Sophie à Johann Georg Jacobi, ajoutées en appendice. Les quelques lettres non datées, qui, dans le recueil manuscrit, se trouvaient à la suite des lettres datées, ont repris leur place chronologique, dans la mesure où il était possible de la déterminer. Un fragment de « Rosaliens Briefe » II, 1 ss. et la copie de l'adresse à

(1) Cf. Sophie La Roche : Schattenrisse abgeschiedener Stunden in Offenbach, Weimar und Schönebeck. Leipzig 1800.

(2) Archiv. f. Lit. gesch. 12 ; Ungedruckte Briefe von u. an J. G. Jacobi : Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgesch. II, 1874 ; H. Funk : Briefliche Mitteilung über ungedruckhte Briefe von Sophie La Roche, im Nachlass von Lavater und Sarasin.

Digitized by Google

Joseph II, (1), offerte à Wieland pour le *Mercure*, qui figurent dans le manuscrit, ne semblent pas devoir être pris en considération.

La reproduction est aussi scrupuleuse que possible, respectant la forme et l'écriture de l'original, notamment les bizarreries de la syntaxe, de l'orthographe et de la ponctuation, sauf quelques rares négligences trop évidentes, ratures ou surcharges. Des notes signalent les lacunes du texte, quand elles proviennent de déchirures, ou les mots dont la lecture est douteuse ; les restitutions qui semblaient s'imposer dans les fins de lignes cachées par la reliure, et qui d'ailleurs sont peu fréquentes, sont indiquées le plus souvent par des crochets. Les chiffres marginaux correspondent à la numérotation des feuillets du manuscrit.

Les quelques notes qui doivent faciliter l'intelligence du texte au lecteur non spécialiste n'ont pas la prétention de fournir un commentaire original ni complet. Elles se bornent le plus souvent à renvoyer aux lettres de Wieland (2), et doivent beaucoup aux travaux de Hassencamp, Ridderhoff, Asmus et Adolph Bach (3).

Je tiens à exprimer ma gratitude à la Direction de la Bibliothèque d'Etat de Dresde qui m'a autorisé à utiliser et à photographier ces documents, et de la Bibliothèque Centrale de Zurich qui m'a libéralement donné toutes facilités à ce sujet. M. B. Hirzel, de Zurich, a eu la complaisance de collationner sur l'original les passages défectueusement rendus et m'a prêté le plus gracieux concours.

V. MICHEL.

## I (4)

Mayence ce 26 juin 1759 [15]

Il y a quince jour, que je vous ai écrit ; il faut que la lettre vous soit parvenûe, et il faut aussi, que vous en soyes indigné, parceque vous ne me repondes pas malgré les instances, que je vous en fis (*a*). Soit, c'est un coup que je me suis porté, moi meme, ma triste ma cruelle maladie, était donc destiné, de me montrer, non seulement, toutes les malignités cachées de mon sang, mais aussi celles de mon cœur, j'en profiterai, pour l'un, et pour l'auttre, j'en rens grace à Dieu, en le demandant, une guérison aussi parfaite, pour mon cœur, et Esprit, quil à doné à mon corps ; je ne serois donc plus vaine, ni presomtueuse, sur une lettre, ou

(1) « Joseph II nahe bei Speier im Jahre 1781 »

(2) Essentiellement : Ausgewählte Briefe von C. M. Wieland an verschiedene Freunde... Zurich 1815 ; Auswahl denkw. Briefe... hgg. von Ludw-Wieland. Wien 1815 ; C. M. Wielands Briefe an Sophie von La Roche hgg. von F. Horn. Berlin 1820 ; Neue Briefe C. M. Wielands vornehmlich an Sophie La Roche hgg. von Robert Hassencamp. Stuttgart 1894.

(3) Articles parus dans la Kölnische Zeitung en 1921, 23, 24. Au moment de mettre sous presse j'apprends que ces articles ont paru en volume sous le titre : Aus dem Kreise der Sophie La Roche, 1924.

4) Déjà publiée par Muncker-Pervonte, p. 199-201.

*a)* Dans une lettre précédente, du 12 juin, perdue.



Digitized by Google

j'aurois montré mon cœur, avec ses mérites, et ses deffauts ; je ne dementirai plus, mon caractere, qui apres cinq ans et plus, de souffrance courageuse, et suportable (*b*) (Parceque j'avois bien de l'inocence devant moi) fais une démarche, qui détruit le fruit, de tout cela ; enfin j'en suis punie, par votre silence, peut-être encore par un nouveau sacrifice, à faire de ma reputation à Mad. votre Mére (*c*).

Si vous lui communiques ma lettre, je ne m'en plaindrai pas, et si je le faisois, ce seroit injustement, j'ai trop dit d'elle, pour ne vous pas faire souhaiter, quelle soit justifiée, et que j'aye tort ; ah pourquoi, ma pauvre raison, à-t-elle tant souffert de cette couche douloureuse avant terme (*d*) pourquoi mon imagniation etoit elle trop vive, trop agisante. Dieu a permis tout cela, pour me humilier, il me faloit encore perdre, les restes de votre amitié que la pitié et l'incertude (1) si j'étois aussi coupable qu'on me faisoit (2), m'avoit conservé (3), je me soumet, toujour destiné à souffrir, dans la partie, la plus sensible de mon Cœur. desormais je me defierai des agremens, que je croirai pouvoir me procurer, par ma droiture, par un epanchement de Cœur, je n'ai d'auttre consolation, que de ne vous avoir écrit, aucun mensonge, Mad. votre Mere, dusse t-elle m'en donner le defi milles fois. mon cœur ne sera plus donnê, à juger à aucun homme au monde, Dieu, Dieu seul, le verra et le jugera à l'avenir, et de l'autre Coté du tombeau, comme dit mon cher *Joung*, je voulois avoir le plaisir de vous voir justifié, dans l'esprit de la Roche (*e*) qui me croyoit prevenûe, pour vous, et contre votre Mere, je ne vouloit pas me venger, mais rentrer dans votre Estime, en vous laisant le juge de mes actions de l'année 1753, depuis le Juin jusqu'à mon mariage. il est bon, il est salutaire que je reconoisse, tous les plis, et replis de mon cœur je me renfermerai en moi meme, et mes devoirs de mere, et d'Epouse, rien pour ceux, dont j'ambitionai l'Estime, et les auttres n'étant rien pour moi.

(1) Sic. — (2) Surcharge sur *avoit fait*. — (3) Au lieu de *garde*, effacé.

*b)* Le mariage de Sophie avec La Roche eut lieu le 27 décembre 1753. Sur les circonstances de la rupture des fiançailles de Sophie et de Wieland cf. les lettres de Wieland à Sophie dans Horn, p. 25 ss. et l'article de Seuffert dans Neue Zuricher Zeitung 1883, 23 sept. N° 266 s.

*c)* Le rôle joué par la mère de Wieland dans la rupture de ces fiançailles ressort de la lettre écrite par elle à Bodmer le 10 oct. 1753 (dans les archives de Bodmer à Zurich), en partie citée par Seuffert dans l'article mentionné plus haut.

*d)* Il s'agit du quatrième enfant, Louise, ou Loulou. Sophie avait eu précédemment, en 1756, Maximiliane, en 1757 Fritz. Entre temps un autre était mort en bas âge.

*e)* La Roche semble avoir pris quelque ombrage, au début, des relations épistolaires de Sophie et de Wieland après le mariage. C'est ce qui semble ressortir de 2 lettres de Wieland adressées en 1755 à la sœur de Sophie devenue M^me^ von Hittern, qui servait d'intermediaire (Cf. Beilage zum Staatsanzeiger für Württemberg 1904, N° 11/12, p. 181 s.) Wieland remarque, dans une de ces lettres du 23 sept. 1755, que ses sentiments ne sont pas compris par ceux qui devraient les comprendre. Peut-être y eut-il en 1759, au moment ou Sophie entamait à nouveau la correspondance, une difficulté du même ordre qui incita Wieland à rester sur la réserve. (Cf. une lettre de Wieland à Breitinger, d'octobre 1759, communiquée par Crüger (Arch. f. Lit. gesch. XIII, 226) où il est question d'un « *Ziemlich verdriessliches, itzo aber gänzlich beigelegtes Geschaft mit der Mad. la Roche* ».

Digitized by Google

adieu Wieland, dans l'auttre monde, vous me reveres, vous ne me [16]
conoitres plus, vous me rendres plus de justice, et je ne ferai plus de fautes, car graçe à Dieu, je n'ai pas comis des crimes. Faites de ma lettre du 12 et de celleci, tout ce qui bon vous semblera, je ne contredirai pas à rien.

Dieu vous Benisse, Dieu recompense votre vertû, je lis, vos *Empfindungen eines Christen*, come on les doit lire; oublies moi, ne vous faites au moins point d'image, de ma conduite, de mes sentiments vous etes si loing, de me prendre au juste, que je vous prie, de me laisser; ne me voyes plus, que come je suis, en ce moment j'ai ma petite Louise sur mes genoux, Frizle (*f*), mon charmant beau Fzizle est à mes pieds, et joue, la Max (*g*) est à deux pas de moi pres de la Cousine et cout (1) pour sa poupée, et me demande, maman pourquoi pleures vous ? je prie Dieu, de vous donner un cœur vertueux, et une destinée, plus heureuse que la miene. cest le seul coup d'œil que je vous permet; je suis sur, que plusieurs moments de ma vie, plusieurs sentiments, de mon cœur, qui vous regardent, seront conservé, et que vous les verrès dans l'auttre monde, et les aprouveres pour me recompenser, de tous les maux, que les votres m'ont fait souffrir. adieu.

Sophie La Roche.

## II (2)

Mayence 18 juillet 1759 [17]

Monsieur, et tres Estime Cousin.

voici une lettre, que je voulois envoyer à Zurich (*a*) je n'en ferai rien, je suis resignée sur vous, ainsi ne craignes rien de l'avenir, car c'est la derniere fois, que vous verres de mon odieuse ecriture ; je ne vous demande plus reponse, à mes lettres precedentes, mais seulement la complaisance de faire dire par Mad. votre Mere, à ma Sœur de Hillern, que vous les aves recûes. Souvenes vous s'il vous plait, qu'un jour, vous m'aves dit bien de choses au desavantage de mon Pere (*b*), sans qu'il me soit venû dans l'Esprit, d'en faire la mine, encore moins aurais-je été capable, de marquer une haine, et un mepris aussi complet, dont vous venes de me traitter, mais il faut, que vous ne soyez plus, ce meme Wieland d'auttrefois, vous n'aures jamais sû en agir de cette facon sur

(1) Au lieu de *court*, lu par erreur par Muncker.

*f)* Fritz ou Frédéric, fut l'élève de Wieland et plus tard épousa une Française. Cf. Dresch, *Revue Germanique* XII (1920), p. 138 s.

*g)* Maximiliane, la future femme de Brentano et l'amie de Gœthe, la mère de Bettina et de Clemens.

(2) Egalement dans Muncker-Pervonte, p. 201.

*a)* Wieland, qui séjournait à Zurich depuis 1752, avait quitté cette ville pour Berne en juin 1759.

*b)* Cf. Lettre de Wieland à Sophie du 6 juin 1753 (Hassencamp, p. 5).

Digitized by Google

ma premiere lettre, eucore moins sur la seconde. enfin c'est le dernier trait, de mon sort, je suis sur, de n'en plus eprouver de pareil. Soyes heureux mon Cousin autant qu'on le peut etre, tranquilises vous, en oubliant la facon dont vous venes de me traitter bien injustement.

Sophie La Roche.

## III

[19] Mayence ce 7 8bre 1760

Monsieur et tres estimé frere (*a*)

Je vous suplie, de me tirer de mon inquietude sur l'Etat de Santé de ma Sœur (*b*); on lui a mandé il y a trois semaines, que je sois heureusement accouchée (*c*) ; je n'ai pas entendu un mot de sa part la desus, et come elle ne m'a jamais temoigné de l'indifference dans ces occasions, je ne puis attribuer son silence qu'à une maladie ; malgré l'officieuse imposture quelle insera dans sa derniere lettre, en me disant quelle se portait bien, par une cure dont elle se servoit. personne ne m'écrit, et parceque Landmann est parti pour quelque tems, il faut bien que je m'adresse à vous, d'avoir la Charité de me tirer de Peine, elle ne sait point combien je L'aime, et m'interesse pour elle, tout come quelque auttre paroit douter, de la verité de mes sentimenst d'Estime, d'amitié, et du plaisir que me feroit, une petite lettre de sa part (1). Toujour mon frere n'oublies pas, que je n'ai plus ases de vanité, pour faire des pretensions, et que je regarderai, tout ce qui me viendra de vous, come des presens genereux.

je vous ai ecrit au mois d'aout (*d*) que notre voyage pour Warthause (*e*) etoit reculé jusqu'au printems prochain, je vous ai marqué le deplaisir, que cela ma causoit ; la datte du mois d'apresent m'à doné un rayon de plaisir en me montrant, que nous somes dejà avancé d'un mois vers le terme de mon départ, et de la satisfaction de me retrouver ches moi, de corps et d'Esprit, vous qui ne conoisses que trop le sauvage de mon

(1) A partir d'ici jusqu'à la fin dans Muncker-Pervonte, p. 202.

*a)* Cf. La lettre de Wieland du 14 juin 1760 (Hassencamp, p. 7 ss.).

*b)* Il s'agit de la sœur cadette de Sophie, Katherine von Gutermann, appelée du sobriquet de Cateau. Elle était née en 1734 et épousa en 1753 le futur bourgmestre de Biberach, von Hittern. Veuve en 1765, elle repoussa l'offre que Wieland lui fit de l'épouser, bien qu'elle eût précédemment accueilli avec une coquetterie provocante ses hommages. Cf. Böttiger dans Raumer : Hist. Taschenbuch X, 407 ss.

*c)* Cet enfant, le cinquième de Sophie, ne semble pas avoir vécu.

*d)* Lettre perdue.

*e)* Le comte de Stadion (Anton Henrich Friedrich von Stadion zu Thann und Warthausen) né 1691 avait quitté les hautes fonctions qu'il remplissait à la cour de l'évêque électeur Fr. Karl v. Ostein (1743-63), où il était « Hof u. Staatsminister » à la suite de démêlés avec les Jésuites (Cf. Asmus, p. 16 ss.) et d'un dissentiment survenu avec le neveu de l'électeur. J. H. Friedr. Karl v. Ostein, et reçu l'ordre de se retirer dans ses terres de Warthausen près de Biberach, où son fils naturel et intendant La Roche le suivit en 1761, se démettant de ses propres fonctions à la cour.

Digitized by Google

imagination, representer vs les douceurs quelle me fait envisager, du voisinage d'un frere et d'une Sœur, come j'ai à Biberac. Dieu vous conserve et laisse à ma Sœur la consolation, de votre amitié, et de votre Comerce. [20] on m'à mandé toutes les bonnes intentions que vous aves pour mon pauvre frere Cadet, (*f*) je vous en remercie millions de fois ayes toujour ce Cœur unique dans son Espece, ce cœur auquel je dois tant et tant, nourisses y toujour quelque sentiment d'amitié pour moi. adieu penses quil n'est pas possible de considerer, et d'Estimer quelqun plus parfaitement que vous l'etes de (1).

## IV

Mayence ce 10 novembre 1760 [21]

quelle lettre m'ecrives vous mon frere (*a*). Sans l'anglois quil y à au bout, je ne croyrais jamais, que vous l'aves ecrite. vous etes donc persuades, quil y à des moments ou la Philosophie s'en va, au Nües pour nous laisser faire, tout à notre aise, un petit tour terestre, materielle, tout à fait ; et vous en parles meme, dans un ton naturel.

Satisfait de cette découverte. j'en suis bien aise, et meme j'en suis charmée plus que vous ne penses peutetre ; je vous verrai plus souvent, car je ne doute point, que cette jolie humeur, dans laquelle vous m'écriviez cette lettre, ne vous reprenne de tems en tems et dans ces moments la, vous aimeres, l'Esprit, de Warthause (*b*), ou osera vous prier chez nous, ou on vous Estime, et ou on craignoit seulement, votre austerité, mais nous parlerons de cela au mois de mars plus amplement (2) ; je veus vous dire, en attendant, que vous n'aves rien à craindre, de ma figure, je vous promet, le passablement laid, et vous n'aves qu'à prendre une Eponge et d'Efacer mon Portrait. (*c*) Suposes que vous l'ayez encor) car huit années, cinqs couches, et au moins une douzaines de chagrins Cuisans, sufisent pour chifonner les traits, les mieux arangé, et les miens ne l'étoient jamais, par consequent les degats étoient plus aisè à faire, enfin j'aurai le plaisir, de ne vous donner, ni le moindre regret ni la moindre inquiétude de ce coté la, et nous verrons coment

(1) Fin, avec la signature, déchirée.

*f)* Le frère de Sophie, dont nous connaissons l'existence par Lutz : *Beiträge zur Geschichte der Stadt Biberach* (1876) était médiocrement doué et n'a eu qu'une existence lamentable. En 1760 il vint à Biberach comme *Gerichtsassessor*, y fit des dettes, fut contraint de quitter sa place puis végéta dans des fonctions de plus en plus humbles.

(2) Jusqu'ici dans Muncker-Pervonte, p. 202-3.

*a)* Lettre du 25 oct. 1760. Hassencamp, 9 ss.) où Wieland avertit Sophie qu'il n'est plus « Platoniste » et que Sophie « portera les frais de leur vertu commune ».

*b)* Sur l'esprit de Warthausen, cf. lettre de Wieland à Zimmermann, juin 1762. A. Br. II, 173 ss. Sophie La Roche : Briefe über Mannheim, et Asmus : G. M. de La Roche, Karlsruhe 1899, ch. IV.

*c)* Sophie avait laissé à Wieland, sur sa demande, son portrait, qu'elle lui avait donné à l'époque des fiançailles. Cf. Horn, p. 38.

Digitized by Google

nous acorder du reste ; je me sens bien du courage, depuis que vous me dites, que vous ressembles quelque fois aux autres mortels, car je sais de mon Ovide, que les bonnes Dames, de ce temps jadis, resistoient bien mieux, aux homes, qu'à leur demie Dieux, ou l'admiration, et la vanité faisoient faire la moitié du Chemin, et je sais de mon tems d'aujourd'hui, que quand l'amour propre ne s'en mele pas, nous n'aves pas, si beau jeu vous auttres Messieurs, et puis j'ai respiré (1) un air de Cour (*d*) je sais disimuler, je sais me contraindre, j'ai une petite teinture, de
[22] chicane, d'intrigues, et de finesses, j'espère que tout cela, me sera d'un ases bon usage contre vous. continues de m'ecrire encore cet hyver, vous m'obligeres beaucoup car je reste toute seule, je ne sors presque point ; comencons toujour nos conversations des à cet heure, et parons par la d'avance les coups dangereux, que nous pourions nous porter, adieu faites donner cette lettre à ma Soeur seule, à la prochaine plus la poste s'en veut aller.

Sophie La Roche.

## V

[27] Ce 24 février 1761 (*a*)

Monsieur le grand Maitre (*b*), et La Roche souscrivent pour vos ouvrages *c*), le premier m'a fait mander quil etoit bien aise, de lier par la conoissançe avec un home quil Estimoit ; et le dernier me dit, en me renvoyant votre lettre :

La lettre, de votre Ami est tres bien ecrite, j'y vois avec plaisir, l'home d'Esprit, et l'ami Philosophe, je serois tres fachée, si vous me suposiès le moindre ombrage, sur une corespondance, avec un home de son talent, de ses moeurs, et de sa facon de penser. Continues ma Chere, un comerce inocent, ou je prens part moi meme, je vous asure que je tacherai de gagner son Amitié, et que je m'en ferai honneur et vous ne douteres point de mon Estime pour Lui, [si] je vous dis, que j'ai déja des idées sur Lui, pour notre Fritz, personne ne sera plus propre, à lui donner des vrais principes, d'une saine Philosophie que Moss. Wieland (*d*). Si jamais j'obtiens son amitié jusce qu'à ce point, nous ferrons coterie ensemble, et son Excellence ne souhaite rien de plus, que de trouver

(1) Douteux.

*d)* Sophie La Roche, depuis son mariage, habitait Mayence et fréquentait la cour du prince électeur.

*a)* Classée dans le mscr. après les lettres du 16 et du 18 juillet 1761.

*b)* Le vice-Hofmeister Friedrich Karl Willibald Freiherr von Groschlag, allié au comte de Stadion.

*c)* L'édition des Poetische Schriften des Herrn Wieland. Zurich, Orell 1762, 3 vol. La « *Subskriptions-einladung* » est de février 1760.

*d)* On sait que ce projet se réalisa et que Wieland devint le précepteur du jeune Fritz La Roche. La réponse de Wieland est du 25 mars, dans Horn, p. 38 s.

Digitized by Google

un home sensé d'un comerçe liant, qui aideroit aux Enchantement de Warthause.

Voila mon frère, mot pour mot, l'extrait d'une lettre de La Roche, je suis sur que vous seres son ami, et cette idée me remplit de joye.

Il faut que je finisse ma lettre, je ne me porte pas trop bien aujourd'hui, j'ai les nerfs ataqué et je tremble des mains, adieu portes vous bien et aimes le Printems, qui nous rejoindra, milles belles choses à ma Sœur, elle est si sur, de mon amitié quelle ne se soucie pas du tout de l'entretenir par sa correspondance. je ne compte pas de cette facon sur la votre, ai-je tort, ou raison ? fait (1) quil en soit, j'aime de vous ecrire et j'aime infiniment vos lettres pour

Sophie La Roche.

## VI

[23]

Ce 16 juillet 1761

Je suis bien charmée de l'impression que La Roche à fait sur vous (*a*), croyes toujour mon frere, que l'agrement de sa figure, et de sa conversation, sont les moindres mérites, vous le dires avec moi, quand un jour vous le conoittres mieux du cotè du caractere.

Vous ne reves pas si juste que moi, car Mos. le Comte veut vous voir, et pense meme vous voir souvent, mais je devine qu'on veut avoir la Biblioteque arangè pour etre sous les armes, à votre premiere aparition (2) (*b*) Je n'acepte ni le refus, ni l'excuse, sur votre Comedie (*c*) et je vous gronde parcequil me semble, que vous me la refuses, par une raison de fausse gloire qui ne devroit jamais entrer dans votre Esprit, je vous renouvelle mes instances, seulement pour moi, et vous asure, que personne n'en verra pas une feuille sans que vous le permetties expres ; La Roche n'est pas de ces maris indiscret, qui ouvrent touts les lettres de leurs femmes et qui fouillent touts leurs papiers, il ne lit, il ne demande à lire, que ce que je lui porte dans sa chambre. je vous prie mon frere de ne point traitter mes suplications pour cette Comedie, come vous traittes mes souhaits de vous voir Wieland, en tout, par tout, et meme vis à vis des Biberaquois (*d*). Selon votre propos et vos idées les Missionaires Chretiens dans les Indes, ont dont grand tort avec leur douceur, leur patience, leur bonté inepuisable et cette attention

(1) Sic. — (2) Le début, jusqu'ici, dans Munker-Pervonte, 203.

*a)* La Roche se trouvait déjà avec le comte de Stadion à Warthausen.

*b)* Voilà qui rectifie le récit romanesque de la première entrevue de Wieland et de Sophie à Warthausen à Ludmilla-Assing (Sophie von La Roche, die Freundin Wielands. Berlin 1859, p. 80) et L. f. Offerdinger : Christ. Martin Wielands Leben und Wirken in Schwaben u. in der Schweiz, Heilbronn 1877, p. 186 ss.

*c)* *Clementina von Porretta*, ein Trauerspiel ; Zurich, Orell 1760.

*d)* Habitants de Biberach, la patrie de Wieland.

Digitized by Google

continuelle de vivre selon les principes quils prechent pour gagner les Esprits des Sauvages, pour leur donner de la Confiance, et pour les faire aimer et imiter les vertus, dont ils parlent et qu'ils exercent. je vous estime, je serai toujour sensible, pour la facon dont j'entendrai prononcer votre Nom, je vous conois. il est sur mon frere, tres sur quil ne depens absolument que de vous, de vous faire aimer de toute sorte de monde, d'exciter des souhaits interieur de vous resembler. je ne digere point l'idèe, que vous vous refuses à ces raisons je pardonnerai cet entetement à milles auttres, mais à vous point. Wieland ne sera pas de pres, ce qu'il étoit de loing, vos actions ne diront pas la meme chose, que votre plume. ah mon frere, de qui attendes vous mieux, que ne peut, ne doit un genie, un coeur, fait come le votre, que sont devenûs vos talents, votre
[24] gout, pour l'education, pour la formation des Esprits, ne vous faloit il pas de la patience, de la complaisance, il est vrai, que ce sont des vertus tiraniques, elles étouffent, et étranglent continuellement, nos désirs et nos volontés, mais votre complaisance continuè, (Sans bassesse N B.).

[n'] aurait elle pas été recompensé par l'idée d'avoir adouci, en bien de choses la destinè de ma Soeur, et d'avoir fait faire quelque fois une bonne, une honête, une belle action, à un quelqun, il n'y à rien qui resiste à la force de l'exemple, si ce n'est pas un Wieland qui en donne. qui le donera ? Jusqu'ici, je n'ai trouvé qune vertû, inutile, quelque fois. C'est l'envie de faire du bien au pauvres, quand on n'a pas [de] quoi ; mais vous en augmenteres le nombre, et vous me confirmeres dans l'idèe, que nos meilleurs sentiments, et les plus belles vertus dont nous sommes capable, ne sont fait, que pour l'auttre monde, le penses vous aussi ?

Surement mon frere, le Pais dont vous vous souvenes, dans votre Promenade vers Warthause, merite vos regretts. mais vous etes attaché à votre Patrie, vous aves parû l'aimer. mais vous n'aimes plus rien, et c'est la raison pourquoi vous aves cessé de faire des miracles, vous aves le cœur, un peu vuide, vous sentes cela, vous taches y mettre de quoi le remplir (1) vous esayes (2) cela, avec toute sorte de choses, mais cela ne va pas, il vous faut du vrai bon, votre vivacité vous trompe, elle mene votre gout bien vitement sur un objet, vous le [sai]sises (3), vous ne faites rien à demie, vous etes bouillant en tout, mais bientot tout ce feu cede à un retour sur vous même, vous sentes quil vous faut du solide, de l'ocupation, et non de l'amusement, mais en attendant mon frere, on voit clairement que votre vrai genies étoit loing de vous, et on n'à pas la meme (4) attention pour son retour, on est charmé, de pouvoir raisonner avec quelque aparençe, sur un homme, dont le trop de perfection auroit été un terrible fardeau, pour ceux qui en auraient toujour été temoin, on se console sur les reproches interieurs de ses vices, de ses défauts, et on se dit, si un Wieland fait cela je peut continuer de ma part.

(1) Douteux. — (2) Complété, au lieu de *essuyés*. — (3) Douteux. — (4) id.

Digitized by Google

vous m'adresses une raison qui vous fait aimer, le chemin de Warthause, j'y suis sensible mon frere, encore je serois toujour sur tout ce que vous feres, dires, ecrires et penseres. ah si je conoissois votre Julie (*e*). etes vous encore en correspondance avec elle ? j'ai encore toujour envie de lui ecrire. L'aprouves vous encore ? à cet heures j'ai vuidê mon sac et desormais mon frère vous ne me trouveres plus avec l'air de vous precher. Soyes mon ami et ne doutes jamais, que je vous estime infiniment.

Sophie La Roche.

## VII

Ce 18 Juillet 1761 [25]

notre Cousine Spegele me dit, que vous ne voules pas repondre à ma derniere lettre, pourquoi mon frere ? n'etes vous pas assuré d'écrire, à la personne du monde la plus sensible, pour tout ce qui vous regarde, et qui est le plus sincerement votre Amie. je n'ai pas de presomption, en tout ce que je vous dis, mais une amitié desinteressée et attentive

Bientot je vous donnerai, un rendes vous, et pour vous dire la cette verité, j'ai bien de l'envie de vous gronder. Mon Dieu, si encore je pouvais vous donner un sentiment as[ses] fort, pour me sacrifier quelque caprices, quelle satisfaction n'aurois-je pas de vous voir tranquil dans votre Esprit, et bien avec les auttres. vous etes un avare qui possede des tresors imenses, et qui ne veut point entrer, dans le besoin de ses pauvres compatriotes, qui les renvoye durement, et qui les injurie et les gronde, de n'etre pas si riche que Lui. dites pour quoi, les devots, et les Philosophes n'ont il pas de la Charité.

mettes vous bien avec vos Messieurs, je vous en prie, faites vous un etat stable, vous me l'aves promis, le tems viendra, ou vous jouires, de mon voisinage et ce tems là n'est plus loing, et ne sera pas desagreable. adieu opiniatre que vous etes, pourquoi ne verrai je pas, votre traduction de Schaquespear *(a)* donnes la moi et je vous confierai les fragments d'une histoire *(b)* que j'ai començe de composer dans la cruelle maladie qui a derangé ma raison et mes idées, sans deranger mes sentiments et mes inclinations. voules vous entrer dans ce troc. adieu.

votre Clementine, est plus jolie, et plus touchante que celle, de Grandison, et vous en suis tres obligée (1).

*e)* Julie Bondeli, la deuxième fiancée de Wieland, qu'il s'empressa d'oublier après son retour à Biberach. Wieland dut parler d'elle à Sophie dans une lettre antérieure. Il fait allusion à elle le 14 juin (Hassencamp, p. 81), et semble avoir mis sa cousine en relations avec la spirituelle bernoise (cf. *Bodemann. « Julie v. Bondeli und ihr Freundeskreis. Hannover* 1874 »).

(1) La signature manque.

*(a)* Le 1er Tome de la traduction de Shakespeare par Wieland fut communiqué à Sophie le 3 septembre 1762 (Horn, p. 42).

*(b)* De quelle histoire s'agit-il? Peut-être un conte moral, « la Gouvernante » ou un avant-projet de cette « histoire Silesienne » dont il sera question par la suite. (Cf. aussi Horn, p. 53 s. et Hassencamp, 14 ss.).

Digitized by Google

## VIII

[28] Ce 24 avril 1767

milles graces mon cousin pour cette amitié exacte attentive *(a)* Madame Schmelz *(b)* m'a envoyé les 100 fl. je suis bien sensible et reconoissante come si c'étoit pour moi meme. peut etre plus et j'ose vous asurer que vous ne vous repentires pas de cet acte amical- plaignes moi j'ai encore une fois perdu l'esperençe de voir Julie à ce voyage *(c)* un incident l'empeche- je vous ai dit que je ne ramene point la Max- elle reste avec Loulou *(d)* encore un an- mon coeur ne s'enrichit qu'en peines de privation. que fait ma Sœur- depuis le 4 Janvier je n'ai eue qu'une seule lettre de sa part- je vous assure que nous n'avons aucune nouvelle de la haut- qui regarde qui que ce soit de votre ville - une que j'ai eue- et qu'on pouvait lire en plein Senat- ah si à W. il y eut eu moins de raports- il n'y auroit eu d'exes en rien *(e)*. je crois quil y a des gens à double langage et je les maudit- ils m'ont fait bien du mal ces gens là- pardonnes la brieveté de mes billets car ce ne sont pas des lettres- pardonnes aussi ces idées rompues- le tems amenera des entretiens plus contigus. adieu W. et la petite cousine adieu du ton que j'ai- quand mon ame est emue d'un sentiment bien noble- bien bon- et bien vrai-(1). *(à suivre)*.

(1) Sans signature.

*a)* Semble répondre à la lettre de Wieland dans Hassencamp, p. 135 (N° 50). La réponse de Wieland, id. 142 (N° 52).

*b)* Femme du bonhomme Schmelz, employé par Wieland à ses commissions, beau-frère de la cuisinière de Wieland, Flore ou Floriane.

*c)* Sophie se trouvait à Bönigheim, en Wurtemberg, avec le comte de Stadion, qui boudait Warthausen et Biberach depuis un an, à la suite de chicanes survenues entre la ville et le château et qui faillirent brouiller définitivement Wieland, qui, en sa condition de greffier, s'était fait l'avocat de la municipalité de Biberach, et le comte de Stadion, et surtout son intendant La Roche

*d)* Les deux filles aînées de Sophie étaient élevées à Strasbourg, au couvent Sainte-Barbe (Cf. Sophie L. R., Briefe über Mannheim 1791. 201-4 Melusinens Sommerabende 1806 XXIV ss.

*e)* Allusion aux dissensions de l'an passé entre Wieland et le comte de Stadion.

Digitized by Google

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

FERDINAND DE SAUSSURE : **Cours de linguistique générale** publié par CHARLES BALLY, Professeur à l'Université de Genève et ALBERT SECHEHAYE, Privat-Docent à l'Université de Genève, avec la collaboration de ALBERT RIEDLINGER, Maître au Collège de Genève. 2e édition, Payot, Paris, 1922. In-8o, 331 pp., 12 francs.

La première édition de ce livre a paru en 1916, alors que la publication de la *Revue Germanique* était suspendue. C'est pour nous un devoir, agréable entre tous, d'en signaler la deuxième, un peu plus tard, il est vrai, que nous ne l'aurions voulu.

Ferdinand de Saussure a peu publié de son vivant. Tous les philologues connaissent son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (Leipzig, 1879), qui fut un événement. On pensait qu'à sa mort on trouverait dans les papiers laissés par lui les manuscrits des cours très originaux qu'il fit à Genève de 1906 à 1911. Cet espoir a été déçu. Pour que le fruit de ses travaux ne fût pas perdu, il a fallu recourir aux cahiers de cours de ses étudiants. La collation de ces éléments, leur disposition et leur mise au point a été une délicate et lourde besogne pour MM. Bally, Sechehaye et Riedlinger, qu'on ne saurait trop remercier de leur intelligent dévouement et dont la récompense fut le succès de la première édition de cet important ouvrage.

L'esprit vigoureux et pénétrant de de Saussure avait aperçu des problèmes ignorés encore et remarqué des distinctions que personne n'avait songé à faire. Le premier, il enseigna que langage, langue et parole sont choses différentes. Il reconnut que la langue est un fait d'ordre social, extérieur à l'individu, indépendant de lui, alors que la parole est la somme d'actes individuels, caractérisés par des combinaisons psychiques et des mouvements de phonation volontaires. C'est la langue qui est l'objet de la science linguistique proprement dite, la parole, autre partie du langage, pouvant avoir sa linguistique distincte.

Dans le domaine de la phonologie (nom donné à l'étude physiologique des sons), de Saussure a déterminé le rôle particulier de l'implosion et sa valeur dans la fixation de la frontière syllabique.

A l'égard de la linguistique, une distinction essentielle a été faite entre la linguistique synchronique, ou statique, qui étudie la langue à un moment déterminé de son existence, et la linguistique diachronique, ou évolutive, qui a pour objet ses transformations dans le temps. Dans la linguistique synchronique, deux divisions permettent d'embrasser tous

Digitized by Google

les faits qui y ressortlssent : les rapports syntagmatiques, reposant sur deux ou plusieurs termes présents dans une série effective et les rapports associatifs, qui sont des évocations mnémoniques de mots ayant entre eux quelque relation. Une esquisse de la linguistique diachronique a fourni à de Saussure l'occasion de rectifier des opinions erronées sur la nature des changements phonétiques ou de mieux asseoir des vérités reconnues. Avant lui, il est vrai, on avait par exemple discerné la différence qui sépare les phénomènes spontanés des phénomènes combinatoires. Mais son interprétation et les exemples donnés par lui élucident la question. Très sceptique à l'égard des explications de l'origine des mutations, il les critique avec une égale sévérité. N'y aurait-il pas lieu, cependant, de constater que plusieurs des causes mises en avant ont pu agir concurremment ? La loi du moindre effort ne suffit pas, il est vrai, à rendre raison de toutes les modifications phonétiques ; mais elle explique un nombre considérable de cas, comme le reconnaît de Saussure, bien que parfois elle ait été contrariée dans ses effets par des tendances d'ordres divers.

Sur beaucoup de points : analogie, étymologie populaire, agglutination, répartition géographique des langues et dialectes, reconstruction des langues « mères », etc., le grand philologue suisse a émis des idées neuves et fécondes, dont spécialistes et profanes pourront faire leur profit.

F. PIQUET.

---

Dr KARL LUICK : **Deutsche Lautlehre**. Mit besonderer Berücksichtigung der Sprechweise Wiens und der österreichischen Alpenländer. 2. verb. Aufl. Leipzig und Wien, Franz Deuticke, 1923. Gr. in-8°, XIV-104 pp. 3,40 mk. or.

On ne saurait trop féliciter les auteurs d'études de phonétique dialectale. Leurs travaux servent à la fois aux phonéticiens, qu'ils éclairent sur des formes inconnues ainsi que sur des modes d'évolution du langage, et aux sujets parlant le dialecte examiné, qu'ils renseignent sur les problèmes relatifs à leur prononciation. Les dialectes allemands offrent un intérêt particulier tant à cause de leur très grande diversité que pour la prétention de certains d'entre eux à représenter le « pur allemand ». On sait quelles sont à cet égard les revendications des Hanovriens, des Saxons, et des habitants de Prague. M. Luick mérite donc notre reconnaissance pour s'être livré un examen minutieux du dialecte de Vienne et des régions alpestres autrichiennes (soit à peu près l'Autriche politique actuelle) et d'en avoir comparé les modes de prononciation avec ceux de l'Allemagne moyenne et septentrionale.

Son étude est divisée en deux parties. La première a pour objet l'exposition de la science de la phonétique. M. Luick enseigne ici ce que sont les éléments du langage et par quels moyens se forment les sons vocaux. Sa

Digitized by Google

méthode est celle de M. Sievers. Elle repose sur une observation attentive des faits à l'aide des sens. Rien ne laisse deviner, dans ses explications, qu'il existe une phonétique expérimentale. Cette abstention se justifie sans doute par le dessein que l'auteur a eu d'être compris de lecteurs ignorant tout de la phonétique. On peut regretter cependant qu'il n'ait pas cru devoir au moins signaler les procédés de cette science, qui, née en France, a trouvé en Allemagne des représentants qualifiés. Il aurait par là réussi à donner le relief de l'autorité à plusieurs de ses observations. Il a bien fait, s'adressant à des profanes, de montrer qu'on peut constater les vibrations laryngiennes en posant l'index sur la pomme d'Adam ou en se bouchant les oreilles pendant l'émission alternative de sons sourds et sonores ; mais il n'eût pas été inutile d'apprendre à ses lecteurs que l'inscription de la parole, non seulement révèle la présence des vibrations, mais en rend possible l'étude exacte. L'usage de la méthode graphique aurait aidé aussi M. Luick à déterminer avec plus de vérité les relations des « fortes » et des « lenes », groupes qui différencient de tant de façons les dialectes allemands. Si le livre de M. Luick n'était pas élémentaire on regretterait aussi que d'utiles distinctions n'aient pas sollicité l'attention de l'auteur, que, par exemple, aient été confondus sous la dénomination d'*r* uvulaire deux *r* différents, l'*r* vélaire et l'*r* uvulaire, le premier excluant, le second exigeant les vibrations de la luette.

Dans la seconde partie de l'ouvrage sont donnés des conseils relatifs à l'orthoépie. M. Luick passe en revue les particularités qui distinguent la prononciation autrichienne de la prononciation allemande qu'on peut appeler normale. Judicieusement il recommande les améliorations qui sont souhaitables et écarte les modifications susceptibles de donner au dialecte un caractère affecté. En général, il penche pour l'adoption des règles fixées pour la prononciation au théâtre (Bühnenaussprache), règles qui paraissent de plus en plus rencontrer l'approbation générale. Il conseille, entre autres, de sacrifier les spirantes, palatale ou vélaire, si fréquentes en Allemagne pour le *g* occlusif (*liegen*, *Lage*). Parmi les procédés qu'il indique pour l'acquisition de sons inexistants dans le dialecte, beaucoup sont pratiques. Je ne crois pas cependant qu'on puisse réussir à obtenir l'émission des occlusives sonores en les faisant précéder d'une nasale (*mba*, etc.). Autant que j'ai pu en juger, les résultats de cette méthode laissent à désirer, le sujet qui l'a adoptée ayant en général beaucoup de peine à se défaire de l'*m* initial et prononçant longtemps, sinon toujours, *mbon*.

En dehors des frontières de l'Allemagne on verra avec satisfaction dans l'ouvrage de M. Luick un effort nouveau vers l'adoption d'une prononciation allemande normalisée. L'étranger, désemparé en présence des formes si variées des régions allemandes, souhaite savoir où est la correction. Dans nos établissements d'enseignement, le mal est consi-

Digitized by Google

dérable. Chaque maître exige de ses élèves la prononciation de la région où il a séjourné et que, naturellement, il tient pour bonne. Aussi, à chaque changement de professeur, l'élève doit-il contracter de nouvelles habitudes. Après avoir appris que *Berg* se prononce *Berch*, il lui faudra s'accoutumer à dire *Berk*, ou inversement. L'unification de la prononciation allemande, but vers lequel tend M. Luick, est donc désirable à tous égards.

F. P.

---

**Die deutsche Sprache als Spiegel deutscher Kultur.** Kulturgeschichtliche Erörterungen auf sprachlicher Grundlage von OSKAR WEISE. Jena, Frommansche Buchhandlung, 1923. In-8°, VIII-175 pp.

Dans sa préface, l'auteur déclare que ce livre est destiné à compléter celui qui l'a précédé sous le titre de : *Blicke in das Leben und das Wesen unserer deutschen Sprache* (1923), où un seul chapitre examinait les rapports de la langue et de la civilisation. Les 24 chapitres qui composent le livre nouveau ont, par contre, tous pour objet d'établir ces rapports dans tous les domaines : vie intellectuelle et morale, races, métiers, commerce, guerres, mariage, chasse, jeux, boissons, aliments, superstitions, noms et prénoms, etc. L'enquête à laquelle s'est livré l'auteur est donc aussi complète qu'on puisse le souhaiter ; il est inutile, sans doute, d'ajouter qu'elle est faite avec tout le soin et toute la compétence qui caractérisent les nombreux travaux publiés antérieurement par l'auteur.

Il n'a d'ailleurs, en ce qui concerne le présent ouvrage, aucune prétention à l'originalité. Un chapitre d'introduction nous donne, sur la question, des renseignements bibliographiques précieux, et nous indique en même temps les sources auxquelles l'auteur a puisé. Ce sont donc les découvertes d'autres savants qu'il vulgarise dans son livre. Mais il le fait avec une méthode des plus sûres, et avec un souci de clarté qui ne le fait pas reculer devant d'assez nombreuses répétitions (p. ex. p. 13 ss. et p. 61, 126 et s. pour les prénoms masculins et féminins ; p. 75 et 44 pour le mot : *Bankrott* ; p. 114 et 56 pour : *Polterabend*). Loin de reprocher ces répétitions à l'auteur, nous constatons qu'elles étaient à peu près inévitables, car un grand nombre de mots peuvent figurer légitimement sous plusieurs rubriques, et il est nécessaire que chacun des chapitres soit aussi complet que possible.

Signalons en outre que l'auteur ne se contente pas de recueillir et de grouper des mots isolés. Il fait appel en outre — et il a pleinement raison de le faire — aux locutions, aux proverbes, aux formules diverses (par exemple il rassemble au chapitre XVI les formules de souhaits de nouvel an, en ne craignant pas de remonter aux Babyloniens et à l'antique Egypte ; cf. en outre p. 39-40 où sont expliquées des expressions comme : *falsch wie Galgenholz, auf der Barenhaut liegen, mit der langen Elle messen, er lebt*

Digitized by Google

*wie Gott in Frankreich*, ou p. 105, *ein neugebackener Doktor*, etc., pour ne citer que quelques rares exemples). De tout cela résulte un ensemble très vivant, plein d'intérêt, d'une lecture aussi attrayante qu'instructive, mais en même temps un livre de référence très sûr, où l'on trouvera toujours, en cas de besoin, l'explication désirée. Disons pourtant, à cet égard, qu'une liste alphabétique des mots et locutions étudiés dans l'ouvrage faciliterait singulièrement les recherches et serait certainement bienvenue dans une édition nouvelle.

Nous regrettons d'autant plus que l'auteur ait laissé échapper quelques expressions excessives, qui ne conviennent pas à un ouvrage de science objective, comme : *fremder Plunder* (p. 36) pour caractériser les mots empruntés par l'allemand aux langues étrangères ; *fremde Flitter* (36), *fremder Wust* (37). Etait-il vraiment nécessaire, dans un livre de pure documentation, de citer, en l'approuvant, l'opinion de H. Löns sur le mot *Dame* ? « Ein welsches Wort, ein farbloses Wort, ein Unwort. In unberatener Zeit kam es auf und bedeutet nichts Sauberes, schmeckt nach Liebelei, aber nicht nach treuer Liebe » (p. 36). Que l'auteur supprime ces exagérations, qu'il ajoute la liste alphabétique dont nous parlons ci-dessus, et la nouvelle édition de son ouvrage pourra être accueillie et louée sans aucune restriction.

Léon MIS.

---

RUDOLF BLÜMEL : **Die deutsche Schallform der letzten Blütezeit und ihrer Ausläufer in Dichtung und Prosa.** Halle a. S., Max Niemeyer, 1923. Gr. in-8°, 105 pp., 4 fr. 20 (suisses).

Les linguistes suivent avec attention et avec intérêt les études phonographologiques que MM. Rutz et Sievers ont entreprises. S'il n'est pas certain que les résultats obtenus jusqu'ici soient absolument assurés (1), on doit admettre que des faits ont été mis au jour dont il y a lieu de tenir compte. Aussi rien de ce qui concerne cette science nouvelle ne doit-il être considéré avec indifférence. Il est fâcheux que le travail de M. Blümel soit loin d'éclairer un sujet qui n'est pas très accessible. M. Blümel en effet suppose connue de son lecteur une terminologie tout à fait spéciale. On attendrait du moins qu'il donne des définitions de dénominations telles que *Spahn, Blösse, Sporn, Gehäuse* et quantité d'autres dont le profane ne peut deviner le sens. Les signes et schémas ne sont pas non plus aisés à pénétrer.

Autant qu'on en puisse juger d'après ce qui est intelligible, cette étude est faite avec soin. M. Blümel a cherché à déterminer les qualités du rythme dans les groupes phoniques, en poésie et en prose. De nombreux exemples sont cités illustrant les données théoriques. Mais ces données elles-mêmes n'ont-elles pas un caractère subjectif ?

F. PIQUET.

(1) V. *Revue Germanique*, *XIII* (1922), p. 479.

Digitized by Google

**Cambridge-Anglo-Norman Texts.** Edited by O. H. PRIOR. Cambridge University Press, 1924, XXVIII, 66 p. 7/6.

La Société anglo-normande de Cambridge se propose d'éditer les nombreux textes manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Université et des collèges. Dans ce premier volume on trouvera réunies trois courtes pièces : *Poem on the Assumption* ; édité par Miss J. P. Strachey, *Poem on the day of Judgment*, édité par M. H. J. Chaytor, et *Divisiones mundi*, édité par M. O. H. Prior qui s'est également chargé d'écrire pour le volume une courte introduction linguistique et surtout — c'est le point qui nous retiendra le plus — de rédiger une préface qui est une sorte de manifeste. Cette préface reproduit l'essentiel d'un article publié par le même érudit dans la *Romania* d'avril 1923 (pp. 161-185) que tous les intéressés devront lire.

Pour M. Prior, l'anglo-normand doit être considéré comme une langue artificielle : c'est du normand écrit par des hommes de langue anglaise qui l'ont appris à l'école comme langue imposée mais qui la parlent et l'écrivent comme une langue étrangère. M. Prior voit dans cette interprétation, qu'il étaye de sérieux arguments, la solution des difficultés dont jusqu'ici, l'étude de l'anglo-normand se trouve hérissée : si la versification paraît chaotique du point de vue français c'est, nous dit-il, parce que les écrivains abandonnent le système syllabique du français pour adopter le rythme accentuel de la langue anglaise. De même les variations phonétiques et morphologiques où l'on a vu jusqu'ici des emprunts un peu arbitraires à divers dialectes français ne s'expliquent, d'après l'auteur, qu'en considérant l'anglo-normand comme une langue qui, implantée en Angleterre, « se transforme et évolue en même temps et de la même manière que l'anglais » et suit les variations dialectales du moyen-anglais. Pour arriver à une solution de toutes ces difficultés, qui sont grandes, M. Prior préconise « une collaboration bien entendue entre les savants qui étudient les dialectes anglais et ceux qui étudient l'anglo-normand ». On ne peut que souscrire à un tel projet : l'étude des dialectes anglais au moyen âge aurait tout à y gagner.

Cette théorie, qui n'est pas absolument neuve, est présentée ici avec beaucoup d'habileté. Elle ne manquera pas d'être discutée et il suffit de se reporter au plus récent manuel sur l'anglo-normand, le petit livre publié l'an passé par M. Vising (Oxford, 1923) pour y trouver des arguments en faveur d'une interprétation toute différente des faits.

L'étude minutieuse des dialectes du moyen-anglais est à peine commencée ; elle présente, on le sait, de grandes difficultés. Mais il est possible comme le croit et le souhaite M. Prior, qu'en se prêtant une aide mutuelle, les savants qui travaillent sur les deux domaines arrivent à une solution. En tout état de cause, ces idées sont très suggestives et elles méritent de retenir l'attention des philologues anglicisants. F. MOSSÉ.

Digitized by Google

Dr JAKOB KELEMINA : **Geschichte der Tristansage**, nach den Dichtungen des Mittelalters. Wien, Ed. Hölzel, 1923. In-8°, XVI-232 pp.

C'est en 1905 que M. Bédier publia le tome II de son *Roman de Tristan par Thomas*. Ce volume parut destiné à clore toutes les discussions relatives à l'origine des divers textes qui traitent de la légende de Tristan. Le savant français, s'appuyant sur de puissants arguments, démontrait avec autant de force que de clarté que jusqu'alors la critique s'était égarée. On avait, à tort, cru que la légende s'était constituée pièce à pièce et que les poèmes qui nous l'ont transmise sont des compilations de récits, d'abord indépendants, puis visant à quelque cohérence. Contre cette théorie, M. Bédier postulait, à la base de la tradition poétique du *Tristan*, une œuvre de grand caractère, un poème remarquablement ordonné, poursuivant avec une vigoureuse logique un dessein conçu dès l'abord. Cet archétype, qui fut la source où puisèrent directement ou indirectement aussi bien Béroul et Eilhart que Thomas et le roman français en prose, on pouvait le reconstituer. M. Bédier l'a fait. A la vérité M. Bédier admettait bien que ce roman primitif, cet *Urtristan*, a pu être précédé d'autres romans disparus, qu'il aurait absorbés. Mais tous les traits divergents, toutes les données isolées qui se rencontrent dans les versions conservées sont des inventions postérieures. Il est erroné, en particulier, d'ajouter foi à l'existence d'un poème celtique de Tristan ou même d'un cycle de récits celtiques où se découvrirait le « sens » de la légende des amants de Cornouailles.

G. Paris, M. Golther, aujourd'hui M. Kelemina, ont adopté l'opinion brillamment défendue par M. Bédier : c'est d'un roman primitif, dont l'existence remonterait très haut dans le passé, que sont nées les versions que nous connaissons de l'histoire de Tristan.

Mais ce roman ancien peut-il être reconstitué, ou du moins les traits que M. Bédier donne comme en étant l'essence en reproduisent-ils le véritable caractère ? Des travaux récents vont à l'encontre de cette opinion. M. J. Loth, dans ses *Contributions à l'étude des romans de la Table ronde* (1), Mlle Gertrude Schœpperle, dans les deux volumes de son *Tristan and Isolt*, M. E. Windisch, dans *Das keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur* ont revendiqué pour les Celtes une part plus large que ne l'admet M. Bédier dans la composition de la légende de Tristan. Le point le plus important de la discussion est de savoir si les Celtes ont connu le conflit moral qui fait le centre de la légende et lui confère sa tragique valeur. A la négative, soutenue par M. Bédier, s'oppose l'affirmative, défendue par des critiques qui mettent en ligne des arguments fondés sur l'onomastique, la géographie, des traits de mœurs et des faits livrés par les documents celtiques. Tel est l'état de cette question en ce moment.

(1) Cf. aussi du même auteur *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1913, p. 92 ss.



Digitized by Google

Mais d'autres subsistent. Afin de les élucider M. Kelemina a entrepris de faire la révision des très nombreux travaux consacrés à l'étude de la célèbre légende. Pour mettre un peu d'ordre dans l'amas de documents et d'études aujourd'hui constitué, il a pris, avec Röttiger et M. Bédier, comme point de départ (chap. I) le *Tristan* primitif rétabli à l'aide du *Tristan* en prose française. Ce *Tristan* ancien est représenté par deux versions : l'une désignée par $R_1$, l'autre par $R_2$. Celle-ci est plus récente que $R_1$ et empreinte de plus de légèreté et de grâce. A l'une comme à l'autre manquent le début, les « enfances Tristan », et le dénouement connu par les versions de Béroul et de Thomas.

Examinant les textes Béroul-Eilhart et leurs dérivés, M. Kelemina les dit issus d'une « estoire » plus exactement reproduite par Eilhart que par Béroul. En désaccord avec la critique, il voit dans le poème de Béroul non pas deux parties, une première que l'on attribue à Béroul et une seconde portée à l'avoir d'un continuateur. Pour lui, le poème entier (ms. 2171) est l'œuvre d'un compilateur unique, qui a ajouté à « l'estoire » mainte amplification. Dans ce chapitre figurent les deux continuateurs de Gottfried de Strasbourg : Ulrich de Türheim et Henri de Freiberg, qui sont sous la dépendance d'Eilhart. L'exposé de la substance des poèmes envisagés est accompagné de remarques dont aucune n'est insignifiante et dont certaines ont une valeur appréciable.

Le même procédé est adopté dans le chapitre suivant où il est traité de la version Thomas. M. Kelemina pense que Thomas a connu un poème apparenté à « l'estoire », source de Béroul-Eilhart, mais qu'il a ajouté à ce texte et l'a modifié. Contrairement à Béroul-Eilhart, Thomas néglige les faits et prête une grande attention aux mouvements de l'âme. Il ne se préoccupe pas toujours d'obtenir une parfaite cohérence ni un impeccable enchaînement. Il fait à l'amour courtois une part plus importante que d'autres versions. On sait que le poème de Thomas, en grande partie disparu, est représenté par trois traductions, l'une scandinave, la deuxième anglaise, la troisième le *Tristan* inachevé de Gottfried de Strasbourg. Il ne semble pas à M. Kelemina qu'on puisse réussir à reconstruire le poème de Thomas avec le secours de ces dérivés ni que l'on arrive à distinguer sûrement ce que Gottfried a conservé ou éliminé de son texte. Scepticisme fondé, certes, mais qu'il faut se garder d'exagérer.

Passant aux fragments, M. Kelemina examine quelle place occupent dans la légende les nouvelles et les lais. Parmi ces épisodes se détachent les deux *Folies Tristan*, celle d'Oxford (Douce), représentant la version Thomas, et celle de Berne reposant sur Béroul-Eilhart ; le *Donnei des amants*, issu d'un roman de Tristan voisin de Béroul ; le lai du *Chèvrefeuille*, dérivé d'un roman biographique de Tristan ; le *Moniage Tristan* dont subsiste la traduction allemande *Tristan als Mönch* et qui trouve difficilement sa place dans l'histoire de la légende.

Dans un cinquième et un sixième chapitres sont considérés les rares

Digitized by Google

documents celtiques (Triades et Mabinogion, le jugement d'Arthur, un fragment du *Livre rouge* de Camarthen) et les passages du roman en prose française, où sont contées des aventures de Tristan !

Une brève esquisse résumant l'histoire prélittéraire de la légende constitue le septième et dernier chapitre. Sont relevées ici les indications tirées de l'onomastique, de traits de mœurs. d'épisodes (Morout, voyage à l'aventure, quête de la fiancée, philtre, ruse des copeaux taillés, vie dans la forêt, mort des amants) qui peuvent, avec plus ou de moins de certitude être réclamés par l'imagination celtique.

Parvenu au terme de son étude, M. Kelemina conclut, non sans quelque mélancolie, que ses recherches -- et celles d'autrui dont il fait état — n'ont pu jeter qu'une faible lumière sur l'histoire de la légende. Il est certain qu'une quantité considérable de points restent à élucider. Même là où des résultats paraissent acquis pour les uns règne pour d'autres quelque incertitude. Assez nombreux sont les cas où M. Kelemina se borne à enregistrer des opinions opposées. Son œuvre cependant est loin d'être vaine. Elle résume, sans parti pris, sans opinion préconçue, sans volonté d'apporter à toute force du nouveau, l'état actuel des travaux entrepris depuis si longtemps et dans les divers pays où fut répandue la légende de Tristan, c'est-à-dire la majeure partie de l'Europe. M. Kelemina, qui a produit dès 1911 un travail sur ce sujet, n'est pas un rapporteur passif. De temps à autre il apprécie les opinions d'autrui et formule, avec toute la prudence commandée en ces matières, son propre avis. Pour son diligent et utile labeur il mérite notre gratitude. On lui saura gré en particulier d'avoir pourvu son livre de deux index, l'un signalant les noms d'auteurs cités, l'autre contenant une liste des textes et des noms propres si nombreux qu'offre la touffue histoire de Tristan.

F. PIQUET.

---

Dr WERNER KUPFERSCHMID : **Über deu Wortschatz der Berner Parzival-Handschrift.** (*Sprache und Dichtung*, Heft 27). Bern, Paul Haupt, 1923. Gr. in-8°, 185 pp., 4 fr. 80 (suisses).

Il existe à Berne un manuscrit du *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach. Connu depuis un siècle environ, il a été peu étudié jusqu'à ce jour. Il n'est pas d'ailleurs parmi les plus importants, ayant été copié au XVe siècle seulement. Cependant, il ajoute à nos connaissances en ce qui concerne la critique et l'histoire du texte du *Parzival*. L'examen qu'en a fait M. Kupferschmid apporte aussi des renseignements utiles sur la méthode des copistes et la langue de la Suisse.

Du travail de M. Kupferschmid, il résulte que le manuscrit de Berne, qui n'est pas tout à fait complet, est la copie assez exacte faite par un certain Johannes Stemhein d'un manuscrit plus ancien. Ce manuscrit original est sous la dépendance des deux grands groupes de manuscrits

Digitized by Google

D et G, mais il s'écarte assez fréquemment de l'un et de l'autre. Les modifications du copiste proviennent pour une part des souvenirs laissés en lui par la transcription d'œuvres fréquemment reproduites (par ex. de Hartmann d'Aue, de Gottfried de Strasbourg, du *Nibelungenlied*), pour une autre de l'ignorance, progressant avec le temps, du sens des mots connus à l'époque classique mais tombés en désuétude ou dans le discrédit, enfin d'habitudes dialectales. Ces raisons conduisirent à remplacer certains termes par des vocables nouveaux, plus clairs ou plus modernes ou plus familiers au copiste.

Dans deux chapitres substantiels, M. Kupferschmid a signalé les cas où le manuscrit de Berne 1° s'écarte de D, et concorde avec Ggg en suivant les usages du moyen-haut-allemand, 2° s'écarte de D et G en se conformant à la langue du XV^e siècle. Chacun des cas cités est accompagné d'une mention indiquant les raisons des changements effectués.

Cette étude de vocabulaire est d'un vif intérêt pour ceux qui s'appliquent à comprendre exactement Wolfram, si difficile déjà pour ses contemporains, comme en témoigne le célèbre jugement de Gottfried. Elle aidera à établir la généalogie des divers manuscrits du *Parzival*, travail entrepris par M. E. Hartl et dont M. Kupferschmid annonce la prochaine publication.

F. P.

---

GOTTFRIED FITTBOGEN : **Die Religion Lessings** (*Palaestra hgb. von Alois Brandl u. Gustav Rœthe*, 141). Leipzig, Mayer u. Müller, 1923. Gr. in-8°., VIII, 325 pp., 12 mk. or.

C'est plus qu'une exposition et une discussion des idées religieuses de Lessing que M. Fittbogen, déjà connu par d'estimables travaux, donne dans ce livre. On y trouve, en effet, une sorte d'histoire de la pensée philosophique et religieuse au XVII^e et au XVIII^e siècle. L'étude de la religion de Lessing, inséparable de l'étude de sa philosophie, a amené M. Fittbogen à examiner l'influence de Leibnitz et de Spinoza sur l'auteur des *Rettungen* et, par conséquent, d'élucider leurs théories. Du même coup il a dû se préoccuper de l'interprétation qu'en donnèrent leurs commentateurs. Enfin, il lui a fallu déterminer ce qui rapproche ou éloigne Lessing des protagonistes du déisme et de l'Aufklärung. Nous sommes donc en présence d'une vue générale de l'histoire de l'évolution religieuse à une époque tourmentée entre toutes par la lutte que se livrent la foi et la raison.

M. Fittbogen a étudié la religion de Lessing, avec une scrupuleuse attention. Il a analysé avec une judicieuse perspicacité les idées du grand rationaliste, soucieux de rendre justice à ses découvertes, mais cherchant à dégager la vérité là où il a cru voir de l'erreur. Ses convictions ne sont pas toujours celles de Lessing ; il a indiqué les divergences et a justifié son attitude. Son livre est un livre d'objective sincérité.

Digitized by Google

C'est aussi un livre qui a coûté de patientes réflexions. Pénétrer la pensée de Lessing est chose difficile, parfois impossible. Fils de pasteur, adhérent de l'Eglise protestante, fonctionnaire exposé à de graves mesures disciplinaires, désireux au surplus d'éviter le scandale, Lessing a souvent déguisé son secret dessein, qui était de terrasser le luthéranisme orthodoxe. Sa tactique est subtile et peu d'hommes en ont découvert les moyens divers. Tantôt il s'abrite derrière de prudentes réserves, tantôt il se réfugie dans l'obscurité de l'expression, tantôt il cherche le bénéfice de favorables équivoques. Nombreux sont les cas où il met un masque qu'il faut arracher si l'on veut voir son visage. Une raison aussi de l'incertitude des commentateurs est l'état dans lequel nous sont parvenues plusieurs de ces œuvres. Quelques-unes publiées après sa mort, sont des ébauches, peut-être destinées à être retouchées. Quelle garantie avons-nous dès lors d'être en présence, non de conjectures, fruit d'un instant, mais d'une pensée mûrie et définitive ? Il faut louer M. Fittbogen d'avoir procédé avec circonspection, d'avoir appliqué l'effort d'un esprit sagace à deviner ce que Lessing a sous-entendu, à suivre dans ses fuyants détours une pensée volontairement entortillée et enfin de n'avoir utilisé qu'avec les précautions nécessaires les œuvres posthumes.

Ce sont trois points surtout que M. Fittbogen a considérés dans l'évolution religieuse de Lessing : la polémique née de la publication de fragments d'un anonyme (Reimarus), les opinions professées par Lessing dans son *Nathan*, enfin l'interprétation de l'*Education du genre humain*. C'est, poursuivie étape par étape, la voie suivie par Lessing dans son inlassable recherche de la vérité. Sur ces chefs principaux se greffent quantité d'observations qui sont instructives mais rendent ce livre — c'est son seul défaut — un peu touffu.

Sur la polémique de Lessing avec Goeze, M. Fittbogen ne partage pas l'enthousiasme de la plupart des critiques pour l'auteur des *Anti-Goeze*. Le pasteur de Hambourg, si malmené par Lessing, était certes intolérant et, par certains côtés, borné. Mais il fut un adversaire courageux, averti et clairvoyant. C'est la verve brillante de Lessing, plutôt que la valeur de ses arguments, qui lui assura le triomphe dans une lutte où, par surcroît, il ne montra pas toujours une parfaite loyauté.

De *Nathan*, M. Fittbogen a dit des choses excellentes. Il a apprécié très finement le drame, son fonds d'idées, sa valeur esthétique, la place qu'il tient dans l'œuvre théologique de Lessing. Il constate entre autres que *Nathan* n'est pas, comme on le répète sans cesse, le drame de la tolérance. Les personnages de *Nathan*, étant les adhérents d'une religion supérieure aux trois religions qu'ils professent officiellement, n'ont pas à se « tolérer » l'un l'autre, puisque l'homme tolérant est celui qui supsupporte indulgemment ce qu'il pense être l'erreur d'autrui. En fait, M. Fittbogen raisonne correctement. Cependant il n'est pas moins vrai que la donnée fondamentale de *Nathan*, par cela même qu'elle montre

Digitized by Google

qu'aucune des trois religions, juive, musulmane ou chrétienne, n'est pas certainement la vraie religion, donc qu'aucune d'elles n'a le droit de s'imposer aux autres, incite les lecteurs du drame à la tolérance.

L'étude de l'*Education du genre humain* fournit à M. Fittbogen l'occasion de se demander quelles étaient les opinions de Lessing sur Dieu, sur l'homme, sur la révélation dans l'Ecriture et sur l'immortalité de l'âme. Une dissection de la relation du fameux entretien de Jacobi avec Lessing conduit le pénétrant critique à affirmer qu'en dépit des allégations de Jacobi — qui n'a peut-être compris exactement ni Lessing, ni Spinoza — Lessing fut leibnitzien plus que spinoziste et même qu'il n'a guère été spinoziste. A Lessing M. Fittbogen reconnaît le mérite, qui est très grand, d'avoir démontré qu'on peut contester l'historicité de la Bible et proclamé le droit qu'a tout homme éclairé d'affronter l'Ecriture avec la même liberté d'esprit et les mêmes moyens critiques qu'on apporte à l'examen de tout document livré par la tradition. Enfin, M. Fittbogen recherche quelle est la valeur de la théorie de l'immortalité telle que Lessing la présente à la fin de l'*Education* et qui est, comme on sait, une forme de métempsychose, postulée par l'idée que se faisait Lessing de la nature de la récompense et du châtiment dans la vie future.

C'est un devoir et un plaisir de le répéter : ce livre est nourri d'une forte substance. L'esprit aigu de son auteur, sa connaissance du sujet, le soin qu'il a pris de présenter clairement sa pensée en font un ouvrage de premier ordre. F. P.

---

PIERRE MASCLAUX : **Faust II. La folle nuit de Walpurgis.** Paris, Les Presses Universitaires, 1923. In-8° (100 p., 7 fr.).

Cet ouvrage renferme la traduction de la Nuit classique de Walpurgis et une introduction dans laquelle l'auteur s'efforce de montrer l'importance de cet épisode pour l'intelligence du poème et de l'œuvre entière de Gœthe. La traduction est, comme le texte, en vers rimés de longueur différente. Elle s'efforce, dans la mesure où la prosodie française le permet, de reproduire fidèlement la variété des mètres de l'original; effort et désir louables, entièrement justifiés, mais qui ont dû singulièrement alourdir une tâche déjà fort difficile. L'auteur, sachant bien qu'une translation à la fois intégrale et fidèle du texte devenait, de ce fait, impossible, s'est efforcé de compenser cet inconvénient — dont on ne saurait exagérer l'importance — en reproduisant du moins, aussi exactement que possible, le mouvement de la phrase, les caractères marquants du langage des divers personnages. Il serait oiseux de signaler en détail les à peu près, les impropriétés, suppressions ou additions rendus inévitables par la méthode adoptée. Nous en donnerons pourtant quelques exemples pour démontrer les inconvénients de la méthode elle-même :

P. 93, la *brousse* n'intervient que pour rimer avec *frousse*, et manque

Digitized by Google

peut-être un peu de couleur locale ; — le *Ritter* du texte est transformé en *cavalier*, tout à fait inutilement d'ailleurs, même pour la rime ; — p. 94, le *cotillon* ne rend que de très loin le mot *Abenteuer*, et n'a sans doute d'autre ambition que de fournir une rime à *carillon* ; — p. 95, « *nous sont tous odieux* » ne reproduit pas le jeu de mots du texte : « stimmig, verstimmen » ; — p. 105 les nymphes sont *blondes* parce qu'elles sont plongées au sein des *ondes*, mais ce motif est peut-être un peu insuffisant pour une telle précision.

Mais venons-en à l'introduction. Elle n'exprime pas seulement l'ambition ou l'espoir de donner du poème une explication nouvelle et définitive ; l'auteur y affirme avec force que toute la critique allemande n'a cessé de faire fausse route au sujet de *Faust* ; que « Gœthe est resté incompris de ses propres concitoyens, que le peuple allemand a échoué lamentablement dans l'interprétation d'un poème dont le principal mérite est d'être éblouissant de lumière » (p. 5) ; qu'il importait de rendre enfin justice à Gœthe et « de renverser la sombre muraille de papier que la pédanterie germanique a élevée autour de cette œuvre incomparable qu'est la tragédie de *Faust*. C'est fait » (p. 6). Et voici comment « c'est fait ». D'après l'auteur, « Faust est sauvé parce qu'à la fin du drame Méphistophélès n'existe plus ou, plus exactement, parce que Méphistophélès est sauvé lui aussi » (p. 10). Car « Méphistophélès est amené par Faust à l'activité créatrice. Le séducteur est séduit. Le diable est battu et content » (p. 55). De même Ahrimann, principe du mal, « sera non pas anéanti, mais converti au bien, et le monde entier ne sera plus que l'immense empire de la lumière éternelle et du bonheur parfait. C'est là toute l'idée de la tragédie de *Faust* » (p. 71). Or, la conversion de Méphistophélès daterait de son entrevue avec les Phorkyades, pendant la nuit classique de Walpurgis. Méphisto éprouve le désir de prendre « pour peu de temps », l'aspect d'une Phorkyade ; l'une des trois sœurs lui conseille « de fermer un œil et d'exhiber une seule incisive » ; de profil « il leur ressemblera ainsi parfaitement comme frère et sœur ». — « Grand honneur, répond Méphisto. Que ce soit ! » — « Que ce soit ! », répondent en écho les Phorkyades. « Et voilà, déclare l'auteur, l'acte créateur ! Voilà le premier être engendré par l'amour. Que la lumière soit ! et la lumière fut. Ces deux mots sont la clef de *Faust* ». Or, ces deux mots : « es sei ! » ont échappé à la critique ; de là vient qu'elle n'a pas compris le drame de *Faust*, ni le sens des œuvres de Gœthe. Un peu plus loin, il est vrai, « l'énigme de *Faust* est contenue à la fois dans la table de multiplication de la sorcière et dans la nuit folle de Walpurgis » (p. 61). De plus, à la page 75, « c'est le mot *Zahn* qui est la clef du *Faust*. Il en contient l'idée : *Zend* ». Pourquoi trois clefs différentes si la seule explication des deux mots fatidiques : *es sei* ! projette sur l'œuvre entière des torrents de lumière ? Encore faudrait-il que cette explication nous fût donnée ! Mais l'auteur néglige de le faire, et nous condamne, à notre tour, à mourir dans l'impénitence finale.

Digitized by Google

Nous continuerons donc, en l'absence de toute démonstration, à croire que Méphisto reste, jusqu'au bout, l'esprit du mal, désireux de posséder l'âme de Faust conformément au pacte. D'ailleurs, que signifierait cette conversion et à quoi servirait-elle, puisque, selon l'auteur lui-même, « la destinée fatale de Méphistophélès est de vouloir toujours le mal et de créer toujours le bien » (p. 47) ? Si la conversion de Méphistophélès remonte à son entrevue avec les Phorkyades, pourquoi, par la suite, continue-t-il à commettre des crimes pour faire naître, dans l'âme de Faust, le découragement et le désespoir ? (Mort de Philémon et Baucis, piraterie). Lorsque Faust meurt, et que Méphistophélès, appelant à lui les démons de l'enfer, leur donne ses instructions en vue de capturer l'âme du défunt au moment où elle quittera son corps, son discours est-il celui d'un esprit converti au bien ? Celui qu'il adresse aux anges, qui font tomber sur lui des pétales de rose brûlants, signifie, d'après l'auteur, qu'il « se tourne vers la lumière, s'éprend de la beauté, ressent les premières atteintes de l'amour, et se trouve en état de créer à son tour l'être et la vie... De la destruction il passe à l'activité créatrice, au Bien. Il agit exactement comme Faust » (p. 12). Cette interprétation semble faire quelque violence au texte, où les jeunes anges paraissent à Méphistophélès « so heimlich-kätzschenhaft begierlich », et le font s'écrier : « So sieh mich doch ein wenig lüstern an ! Auch könntet ihr anständignackter gehen ; das lange Faltenhemd ist übersittlich ! ». Et c'est pendant qu'il est ainsi absorbé par ce qu'il appellera lui-même « Gemein Gelüst, absurde Liebschaft », que l'âme de Faust lui échappe.

Nous continuons donc à penser que Méphistophélès, d'un bout à l'autre du poème, personnifie l'esprit du mal, et qu'il perd son pari parce qu'il a été, en effet, impuissant à « étendre Faust sur un lit de paresse », à satisfaire son désir d'activité infinie.

Les rapprochements établis par l'auteur entre *Faust*, *Wilhelm Meister* et le *Conte* sont intéressants, mais ne constituent pas des preuves.

Léon Mis.

---

**Gœthes Faust.** Kritisch durchgesehen, eingeleitet und erläutert von Robert Petsch. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1923. In-8°, 628 pp.

On ne sait ce qu'il convient de louer davantage chez M. R. Petsch : son activité scientifique ininterrompue, la rigueur de sa méthode, l'étendue de sa documentation, ou la solidité des arguments par lesquels il s'efforce toujours d'étayer ses opinions. Sa nouvelle édition du *Faust* de Gœthe qu'il vient de publier pour le Bibliographisches Institut de Leipzig confirme toutes ces qualités du véritable savant. Donner une édition critique nouvelle d'une œuvre qui a été l'objet, tout particulièrement dans ces dernières années, de tant d'études et de recherches, semble être, à priori, une tâche ou bien trop facile et par suite inutile, ou bien, au contraire

Digitized by Google

une entreprise considérable si l'auteur veut tenir compte de tous les travaux anciens et récents, et en utiliser les résultats positifs. M. Petsch n'a pas hésité devant des difficultés qui eussent paru insurmontables à tout autre.

Le texte lui-même, il est vrai, n'a point exigé de sa part des recherches nouvelles. Il a adopté celui qu'avait établi Erich Schmidt pour la « Jubiläums-Ausgabe » de E. v. der Hellen. C'est à cette édition qu'il renvoie pour l'appareil critique relatif au texte (variantes, esquisses, paralipomena, etc.), et pour toutes les questions concernant les sources, les rapports littéraires, la langue, etc. A cet égard, les éditions de Witkowski et de C. Alt ont été aussi mises à profit. F. Vischer et Obenauer pour l'interprétation du premier *Faust*, Minor, Traumann, Gundolf, Hélène Herrmann pour la forme et la composition. Trendelenburg pour l'archéologie, Burdach, Morris, Sarrauw, Rœthe pour diverses questions de détail, ont été consultés et utilisés par l'auteur (cf. p. 540). Par contre, les travaux plus anciens des Düntzer, Kuno Fischer, etc., n'ont été que parcimonieusement mis à contribution. Une liste abondante des ouvrages auxquels l'auteur a demandé des renseignements nous prouve d'ailleurs qu'il n'a rien négligé qui eût quelque intérêt.

Conformément au plan de la collection (*Meyers Klassiker-Ausgaben*), les remarques relatives au texte ont été rejetées en bloc à la fin du volume. Cela peut avoir quelque avantage pour le lecteur qui désire rester face à à face avec l'œuvre poétique, la lire et la goûter sans être à chaque instant invité, par un chiffre brutal, à chercher au bas de la page une explication dont il n'éprouve pas toujours l'impérieux besoin. Pourtant, quand une difficulté surgit à la lecture et trouble la pure jouissance esthétique, on est heureux d'en trouver, sans quitter des yeux la page, une solution qui, même provisoire ou approximative, permet cependant de ne pas échapper trop longtemps à l'emprise de l'œuvre, à l'atmosphère du passage. Si l'on impose au contraire au lecteur d'aller trop souvent, et parfois en vain, chercher à la fin du volume une explication désirée, on risque de décourager son désir de clarté. Surtout si, comme dans le cas présent, les notes explicatives sont imprimées en caractères minuscules, et avec une composition très dense, qui exigent des yeux un effort promptement pénible. Mais de toute cette disposition matérielle l'auteur n'est en rien responsable ; on peut la regretter, mais exprimer en même temps, pour le contenu même des remarques, une approbation à peu près sans réserve. Contrairement à un trop grand nombre de commentateurs, M. Petsch croit que sa tâche consiste à expliquer tout ce qui mérite de l'être, mais cela seulement. Les renseignements qu'il nous fournit sont ainsi à la fois utiles et sûrs. Rien de superflu, rien qui ne soit emprunté ou vérifié aux meilleures sources. Nous pouvons avoir confiance.

Mais la partie la plus originale de l'édition est, sans contredit, *l'Introduction*, dans laquelle, en 52 pages, l'auteur expose l'idée du *Faust* à la

Digitized by Google

lumière de la genèse de la pièce et des sentiments par lesquels successivement passe le héros. C'est, à notre avis, le seul moyen de parvenir à la clarté sur ce point. Refaire pas à pas le chemin parcouru par le poète ; reconstruire l'œuvre avec lui, en s'aidant non seulement du texte définitif, mais encore des variantes, des fragments, de la correspondance, des entretiens, et en conservant jalousement, comme unique fil directeur possible, *l'âme* de Faust et son évolution, c'est là une méthode autrement sûre et féconde que celle des philologues-chorizontes — avec les excès de la « Parallelisierung » — ou des symbolistes impénitents qui attribuent au poème leurs propres idées, non celles de Gœthe. M. Petsch peut ainsi démontrer que le trait essentiel et permanent du Faust gœthéen est le mécontentement, ou, si l'on nous pardonne ce barbarisme, l'insatisfaction, et cette insatiabilité du désir qui a pour objets successifs la science, les jouissances matérielles, l'ambition politique, l'activité militaire, pour perdre enfin tout caratère égoïste et se transformer en un ardent désir altruiste d'être utile à ses semblables. Morale platement utilitaire et prosaïque ? Idéal d'agent voyer ? On l'a dit, pour s'en moquer. Mais qu'importe ? Il est juste qu'au dénouement les anges triomphent de Méphisto et emportent au ciel l'âme du héros. Il avait « parié » que jamais il ne se déclarerait satisfait, que jamais le diable ne le verrait « étendu sur un lit de paresse ». Et s'il se proclame heureux à l'instant même où la mort vient l'atteindre, ce bonheur lui vient, non point du moment présent, mais de la vision qu'il a d'un avenir de labeur incessant consacré au bonheur des hommes. Il est donc équitable qu'il soit sauvé.

Nous exprimerons seulement le regret que M. Petsch n'ait pas montré d'une manière assez pressante combien, dans cette évolution qui conduit Faust d'un désir infini d'activité égoïste à un désir tout aussi infini d'activité altruiste, l'influence d'Hélène a été décisive. L'art, dont elle est la suprême incarnation, et qui, selon Schiller, réconcilie dans l'homme les tendances contraires de l'esprit et de la matière, de l'instinct et de la raison (cf. Faust : Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust... »), fait germer, dans l'âme de Faust, cette aspiration au renoncement qui caractérise la philosophie de Gœthe dans sa vieillesse, ce besoin de dévouement qui apparaît, dans *Wilhelm Meister*, comme le but suprême de notre vie. L'union de Faust et d'Hélène marque ainsi, dans l'évolution de l'âme du héros, le tournant décisif, le passage de l'égoïsme à l'altruisme. Désormais, si Faust se trompe encore dans le choix des moyens (« es irrt der Mensch, solang er strebt ») il ne perd plus de vue le but à atteindre, et il y parvient finalement.

Cette édition devra être consultée par tous ceux qui voudront faire du texte une étude sérieuse et approfondie basée sur les résultats des travaux les plus récents. Ils ne sauraient trouver un guide plus sûr et plus documenté.

L. M.

Digitized by Google

RUDOLF STEINER : **Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Gœtheschen Weltanschauung**, mit besonderer Rücksicht auf Schiller. Verlag der Kommende Tag, Stuttgart, 1924. 112 pp.

La brochure de Rudolf Steiner est une nouvelle édition d'un écrit paru en 1886, à l'époque où l'auteur publiait dans la collection « Deutsche National-Literatur » de Kürschner, les œuvres scientifiques de Gœthe. C'est un essai sur la théorie de la connaissance, dans lequel l'auteur se plaît à voir la base de la philosophie gœthéenne.

Sous l'influence de Hæckel, Rudolf Steiner construit un système philosophique moniste dans lequel les données du monde extérieur (Erfahrung) et la pensée (Denken) ne constituent plus deux domaines différents de la connaissance. « Das Denken ist höhere Erfahrung in der Erfahrung » écrit-il, en une formule d'une concision presque énigmatique : la pensée ne peut manifester son activité qu'en présence des données du monde extérieur, sinon elle regarderait dans le gouffre du néant. Le monde extérieur est donc la condition même de son existence ; mais la pensée coordonne et interprète les phénomènes perçus sans cohésion ; elle joue un rôle central entre le monde des phénomènes et la loi qu'il lui appartient de dégager.

L'exemple de Gœthe, du Gœthe que Schiller a génialement caractérisé dans sa correspondance et dans la dissertation sur la poésie naïve et sentimentale, illustrera cette théorie. A l'essai sur la théorie de la connaissance, se joindra donc une étude sur le monisme de Gœthe. Celui-ci ne sépare pas la réalité de l'idée ; mais partant de la réalité, il peut s'élever jusqu'aux plus hautes abstractions. Il laisse agir sur lui les objets du monde extérieur, il examine sous quelles conditions les phénomènes se produisent, il constate les résultats ; en somme il donne à la nature l'occasion d'exprimer elle-même sa loi.

Cette caractéristique vaut pour les œuvres scientifiques de Gœthe ; mais elle vaut aussi, dira Rudolf Steiner, pour toute son œuvre artistique, car l'unité règne dans toutes les productions de son génie, et tout procède de la même philosophie et de la même méthode, qui nous apparaissent de la façon la plus claire dans les œuvres scientifiques.

Ce qui constitue la haute importance de ces œuvres, ce ne sont pas les découvertes confirmées ensuite par les travaux des savants, ce n'est pas la métamorphose des plantes, ce ne sont pas les recherches sur l'os intermaxillaire, c'est la philosophie et c'est la méthode qui se dégagent de ces travaux, c'est la tendance à chercher sous tous les phénomènes l'unité et la loi. Dans le domaine de l'art, le poète s'efforcera de découvrir comme dans le domaine de la nature la loi ; il s'élèvera de l'accidentel au nécessaire, de la « simple imitation de la nature » au « style ». Ainsi les œuvres scientifiques et *Iphigénie* procèderont de la même philosophie.

On lit avec intérêt la dissertation de Rudolf Steiner : on trouve

Digitized by Google

dans cet écrit de jeunesse quelques-unes des idées que l'auteur exprimera avec plus de clarté encore dans un ouvrage postérieur : *Gœthes Weltanschauung* ». Comme Steiner l'écrit dans ce dernier livre, il est bien difficile au philosophe ainsi qu'à l'historien d'être entièrement objectif. Le philosophe Steiner n'échappera pas au reproche qu'il fait lui-même à Schopenhauer et à Hegel de vouloir accaparer Gœthe et de le faire rentrer dans le cadre de la théorie qu'ils ont édifiée.

H. SAUGRAIN.

---

**Gœthes Philosophie aus seinen Werken.** Ein Buch für jeden gebildeten Deutschen. Mit ausführlicher Einleitung hrsg. von MAX HEYNACHER. Zweite Auflage. Der Philosophischen Bibliothek Band 109. Leipzig, Felix Meiner, 1922. In-8°, CXXXI-319 p., 6 fr. 25 suisses.

La première édition de cet utile et intéressant recueil remonte à 1904. Elle fut accueillie avec faveur par la critique, déclare l'auteur dans la préface de la deuxième édition, « corrigée », dit le titre, mais sans que nous puissions nous rendre compte de l'importance ou même de la nature de ces « améliorations », l'auteur ne nous renseignant pas sur ce point, et la première édition nous étant inaccessible. Seul, le reproche de ne pas avoir, dans l'*Introduction* primitive, mis en relief l'unité des conceptions philosophiques de Gœthe est rejeté par l'auteur, car ces conceptions ne subirent pas, à son avis, une évolution en ligne droite, logique, comme celles de Kant et de Hegel, mais s'opposent parfois et se contredisent, aux différentes époques de sa vie.

Une introduction copieuse, mais précise malgré les nombreux renseignements qu'elle renferme, suit pas à pas le penseur que fut Gœthe dès le début de sa carrière politique, montre, dans les diverses périodes de sa longue existence, les influences successives auxquelles fut soumis son esprit et qui déterminèrent ses diverses conceptions philosophiques, religieuses et scientifiques. L'ordre chronologique adopté pour cet exposé permet à l'auteur de ne rien oublier, de ne laisser dans l'ombre aucun point important ou simplement intéressant. La correspondance et les Entretiens de Gœthe sont abondamment mis à contribution, parfois les œuvres elles-mêmes. Mais c'est surtout dans la deuxième partie, intitulée : *Ecrits philosophiques* de Gœthe, que ces œuvres sont utilisées. L'ouvrage n'eût-il d'autre intérêt que d'avoir réuni en un seul volume, de format commode et maniable, des textes datant de toutes les époques de la vie de Gœthe ordinairement dispersés dans de nombreux tomes des éditions complètes, qu'il faudrait savoir gré à l'auteur d'avoir entrepris cette tâche, à première vue paradoxale, de publier les « œuvres philosophiques » d'un poète qui n'eut jamais de système philosophique. Notons en particulier le chapitre sur Gœthe et Kant, dont les conclusions démontrent que si Gœthe ne fut jamais, comme Schiller, un pur kantien, il subit

Digitized by Google

cependant fortement l'influence de la philosophie critique et idéaliste. Cette opinion a, d'ailleurs, été depuis lors victorieusement démontrée par K. Vorländer dans son livre sur *Kant, Schiller et Gœthe* (1). Deux index alphabétiques, l'un des noms propres, l'autre des matières étudiées par Gœthe (philosophiques, esthétiques, religieuses, scientifiques, etc.), facilitent beaucoup l'utilisation de ce précieux recueil.

Léon MIS.

---

C. DE BUISONJÉ : **Charlotte von Stein und Christiane Vulpius spätere von Gœthe in Gœthes Lyrik**. C. A. Y. van Dishoeck. Bussum, Niederlande, 1923.

Ce livre est une thèse de doctorat. L'introduction débute par une phrase de Gœthe à Zelter, laquelle contient en germe les principes de la critique moderne : « Les œuvres de la nature et de l'art, on ne peut les connaître vraiment lorsqu'elles sont terminées; il faut les saisir dans leur genèse pour arriver dans une certaine mesure à les comprendre ».

Le mérite de Buisonjé est d'avoir su appliquer cette méthode critique, après tant d'autres chercheurs, à des écrits de Gœthe. Et le résultat est sérieux et précis. J'ai peur seulement que cette documentation surabondante n'étouffe l'œuvre d'art au lieu de le faire comprendre, et que l'auteur lui-même ne l'ait perdue de vue. Son travail n'en sera pas moins consulté avec profit par les spécialistes de Gœthe.

J. DRESCH.

---

ALEXANDER VÖMEL : **Johann Caspar Lavater** (1741-1801), ein Lebensbild, Elberfeld, Buchhandlung des Erziehungsvereins.

Excellente monographie, résumant sous un format modeste, les données d'une érudition étendue. Elle utilise non seulement les œuvres de Lavater, mais des sources inédites, empruntées aux archives de la Bibliothèque centrale de Zurich. — Lavater n'était guère connu jusqu'ici que par les célèbres témoignages de *Dichtung und Wahrheit* et de la correspondance avec Gœthe, Jung-Stilling, Hasenkamp. — Vömel complète cette liste documentaire par une bibliographie réduite, mais bien choisie. Il y signale, en outre, le magnifique album d'Eduard Castle : *Lavater und die Seinen* qui vient de paraître à l'Amalthea-Verlag (Zurich, Leipzig, Vienne). — Le bien que nous venons de dire de l'ouvrage de Vömel ne nous oblige ni à souscrire aux termes de la présentation qu'en fait l'éditeur, ni à admettre les commentaires qu'il ajoute de son propre crû. L'antithèse entre les guerres de conquête de la Révolution française et le soulèvement d'indépendance de la Prusse en 1813, nous paraît, appliquée à notre époque, plus que sujette à caution. Outre que des rapprochements de ce genre demandent à être examinés de près, il y a diverses manières de découper l'histoire

(1) Cf. notre compte rendu dans la *Revue Germanique*, 1924, p. 110.

Digitized by Google

en tranches et d'innombrables recettes pour l'accommoder. Par contre, le livre légitime le prospectus en ce qui concerne le biographe et surtout Lavater lui-même. Il se subdivise en quatre chapitres et traite tour à tour de la jeunesse jusqu'à l'entrée en fonctions, de l'apogée de la vie active de Lavater écrivain, enfin de son calvaire et de sa mort. Deux intéressantes gravures ornent ce volume que nous recommandons à nos germanistes.

Louis BRUN.

---

ROBERT REININGER : **Kant, seine Anhänger und seine Gegner.** Munich, Ernst Reinhardt, 1923. In-16, 313 pp.

Ce volume de la collection *Geschichte der Philosophie in Einzeldarstellungen*, publiée sous la direction de Gustav Kafka, est un exposé élémentaire, d'ailleurs clair et exact, de la philosophie critique. Après un examen rapide de la période précritique, M. Reininger passe successivement en revue les idées directrices de la critique de la Raison pure, la philosophie de la nature, la morale pure et appliquée, l'esthétique et la philosophie religieuse. Quelques pages seulement (263 à 297) sont consacrées à rappeler sommairement les idées des partisans ou des premiers adversaires du kantisme : Hamann, Herder, Jacobi, Fries, Schulze, Maimon, Beck et Bardili, parmi les philosophes, Schiller et Gœthe parmi les grands écrivains contemporains. M. Reininger est un fervent admirateur de Kant ; il voit dans la critique le « remède intellectuel » le plus efficace aux misères de notre siècle : le mysticisme et l'occultisme. L'architecture massive et gotique du kantisme peut disparaître ; mais « l'esprit et l'orientation de la philosophie critique règnent et vivent encore présentement, et l'avenir aura toujours quelque chose à y apprendre ». Bonne étude d'initiation, mais un peu sommaire. Nous sommes surpris de ne pas trouver mention dans la bibliographie de l'excellent ouvrage de Victor Delbos sur la philosophie pratique de Kant. L'auteur ne cite pas davantage le très sérieux *Commentary to the critique of Pure Reason* de Norman Kemp Smith, publié en 1918.

Emile DUPRAT.

---

**Fichte, der Erzieher zum Deutschtum.** Eine Darstellung der Fichteschen Erziehungslehre von ERNST BERGMANN. Leipzig, F. Meiner, 1915. In-8°. VII-340 p., 7,50 mk or.

L'ouvrage de Bergmann, paru pendant la guerre (juin 1915), fut conçu dès l'hiver de 1913-1914, à l'occasion du centième anniversaire de la mort du célèbre penseur (29 janvier 1914). Il se propose de rechercher, sous la forme souvent scolastique donnée par Fichte à ses écrits, les idées fondamentales qui dominent et inspirent son plan gigantesque de régénération de l'humanité par l'intermédiaire du peuple allemand, soumis, dans ce but, à un système particulier d'éducation nationale.

Digitized by Google

L'étude est divisée en trois livres. Le premier expose les bases philosophiques du système d'éducation de Fichte ; montre que la « clef » de l'œuvre Fichtéenne doit être cherchée et réside dans sa personnalité même ; que les œuvres de Kant et de Rousseau fournirent au jeune penseur une première orientation au sujet des buts de l'évolution de l'humanité : que, vers 1790, Fichte aboutit à la conviction, désormais inébranlable et définitive, qu'il fallait rompre de la manière la plus absolue avec toutes les conceptions morales de son siècle, en crée de tout à fait nouvelles sur la base de l'idéalisme. Ce fut là le but unique, mais essentiel, de toute son activité philosophique, même à l'époque où la spéculation pure et la théorie semblaient l'envahir et l'accaparer exclusivement. Il veut, en déduisant de la philosophie kantienne toutes les conséquences qui y sont incluses, mais qui restent encore incomprises, en transformant la vie morale de l'homme par le moyen de l'idéalisme absolu, fonder un nouveau christianisme, un deuxième protestantisme, parachever l'œuvre du Christ, de Luther et de Kant. Telle est son ambition secrète, le ressort mystérieux de son activité, qui explique à la fois ce qu'il a accompli et la manière dont il l'a accompli. C'est là ce que l'auteur a l'intention d'étudier et d'exposer. Que ceux pour qui la critique de la connaissance et de la méthode est l'alpha et l'oméga de la philosophie se contentent d'étudier en Fichte le théoricien de la connaissance ; pour Bergmann, c'est à l'éducateur des hommes que va son intérêt, au grand maître qui a montré à son peuple la voie du salut, au grand prédicateur, au voyant, au prophète d'une humanité nouvelle et plus noble. C'est lui qu'il recherche dans toutes les circonstances importantes de sa vie, et dans ceux de ses écrits qui sont des actes véritables, dans les *Caractéristiques du temps présent*, dans les *Discours à la nation allemande*.

Le deuxième livre est intitulé : « L'humanité ancienne et la nouvelle. Idéal de la culture pour Fichte ». Successivement y sont exposés : la critique de l'époque du rationalisme (dans la *Destination du savant*, la *Doctrine de la Science*, *l'Appel au public*, *l'Antinicolaï*), qui ne fait que continuer et développer la doctrine de Rousseau, et qui rend responsables de la situation actuelle de l'humanité les écrivains, les savants et les théologiens du rationalisme, les princes et la noblesse ; l'homme idéal de l'avenir, tel que Fichte l'a conçu et représenté dans les *Discours à la nation allemande*, sous les aspects divers de la morale (homme social), de la religion et de la science ; l'idéal du savant, qui doit à la fois façonner et éduquer le genre humain et le diriger dans sa marche, car il est le dépositaire de l'idée divine, il est le seul dont l'esprit soit « voyant » au milieu de la masse de ceux dont l'esprit est aveugle ; enfin l'homme religieux de l'avenir.

Le troisième livre expose la doctrine de l'éducation, c'est-à-dire l'application à la vie pratique des principes et des résultats antérieurement acquis par la spéculation. En premier lieu nous sont présentées les

Digitized by Google

idées de Fichte relatives à l'éducation nationale allemande, telles qu'elles sont exprimées dans les *Discours à la nation allemande* et précisées dans les conférences sur la *Destination du savant* de 1811 ; l'auteur pénètre ensuite dans les détails du plan d'organisation, qui, tout en se rattachant au système d'éducation de Pestalozzi, en diffère sur deux points principaux, en ce sens que Fichte veut éduquer la nation toute entière et non seulement telle classe particulière, et veut que l'éducation soit basée sur l'idée, parte de l'idée et non des impressions sensibles. L'éducation du futur savant qui joue, dans ce plan d'ensemble, un rôle si important, est exposée en détail. Enfin un dernier chapitre est consacré à montrer comment, dans la conception de Fichte, c'est le peuple allemand qui, nécessairement et exclusivement, est appelé, après s'être régénéré lui-même, à régénérer l'humanité entière.

Les nombreuses références, au lieu d'être, comme cela a lieu d'ordinaire, placées au bas des pages, sont réunies à la fin de l'ouvrage, dont le maniement est ainsi rendu moins commode. Mais ce léger inconvénient est abondamment compensé par la clarté de l'exposition. On a l'impression. en lisant le livre de Bergnann, qu'il a été composé pour le grand public. L'auteur, on le sent, aime son philosophe et veut, en un moment particulièrement important de l'histoire de son peuple, montrer à ce dernier la véritable image de celui qui l'a conduit dans des voies nouvelles. Renonçant à toute terminologie trop technique, à tout jargon pédantesque et inintelligible, il veut avant tout être compris, sans nuire à la vérité, à l'exactitude et à la précision. Disons, pour terminer, que l'auteur a réussi, comme c'était sans doute son intention, à nous démontrer la haute importance du rôle joué par Fichte au seuil de l'histoire moderne du peuple allemand, à montrer l'unité parfaite de son tempérament, de sa doctrine et de son activité pratique. Son style alerte, plein d'entrain, vigoureux, porte la lumière dans les parties les plus obscures du système, et ne laisse pas l'intérêt languir un seul instant. Quel plus bel éloge peut-on faire d'un livre sur Fichte qu'en disant qu'il est bien composé, bien écrit, exact, clair, et toujours intéressant ?

Léon Mis.

---

Dr Josef Müller : **Jean Paul und seine Bedeutung für die Gegenwart**, 2e édition. Felix Meiner, Leipzig. 1923. M. 7.

La première édition de ce livre est de 1894. La deuxième paraît donc trente ans après. Le fond est resté le même. La forme a changé. L'auteur a visé à la concision ; il a évité l'abus de l'érudition, les polémiques inutiles ; il a voulu faire une œuvre sobre, claire, propre à faire connaître Jean Paul.

On ne lira plus guère ses œuvres, avoue J. Müller qui voudrait tout au moins sauver *Wuz*, *Fixlein* et *Rektor Fälbel* : mais sa pensée doit

Digitized by Google

rester vivante ; elle est proche de nous, plus moderne, affirme Müller, que celle de Gœthe et de Schiller.

Si J. Müller publie une deuxième édition de son livre, c'est qu'il le croit plus propre que celui de Nerrlich à nous éclairer sur Jean Paul. Il ne se trompe pas. Tout pénétré de l'esprit du grand écrivain qu'il présente, il nous apporte un bon livre, digne reflet de l'Allemagne du commencement du XIXe siècle. Simple et clair en son exposé, ce qui est un mérite à souligner quand on parle de Jean Paul, J. Müller fait comprendre en leurs variétés les sentiments et les idées de son auteur. On devine, sous son érudition discrète, une connaissance approfondie et une critique pénétrante. Je regrette que l'esquisse biographique qui ouvre le livre soit un peu courte, mais, pour faire connaître la philosophie, la religion, la pédagogie, l'esthétique et la politique de Jean Paul, il n'est pas de meilleur ouvrage.

J. DRESCH.

---

KUNO FISCHER : **Schellings Leben, Werke und Lehre** (7. Bd. der Geschichte der neuern Philosophie), 4e Aufl. Heidelberg, Carl Winter, 1923. In-8o, 859 pp.

Nous ne pouvons que signaler la réédition du tome consacré à Schelling par Kuno Fischer dans sa grande histoire de la philosophie moderne. Le texte de 1902 a été reproduit sans changements, mais le Dr Falkenheym a été chargé par l'éditeur d'ajouter au livre du professeur de Heidelberg un appendice (pages 833 à 850) sur la « *neuere Schelling-Literatur* », où sont analysées les études de W. Metzger, M. Schröter, Kroner, Georg Mehlis, Otto Braun, etc... M. Falkenheym signale également un certain nombre de publications intéressant, à des degrés divers, la biographie du philosophe. Il nous reste à souhaiter que l'éditeur publie prochainement les volumes de K. Fischer sur Hegel et Schopenhauer en s'inspirant des mêmes principes et en confiant à un spécialiste le soin d'analyser ou tout au moins de signaler les travaux publiés depuis la mort de K. Fischer sur ces deux grands représentants de la pensée allemande.

Emile DUPRAT.

---

JULIUS HAUPT : **Elementargeister bei Fouqué, Immermann u. Hoffmann.** Wolkenwanderer-Verlag. Leipzig, 1923. M. 4,50.

Petit livre très agréable à lire et, sous sa forme attrayante, très instructif, révélant une compréhension philosophique pénétrante et un sens littéraire très affiné. Il est difficile de mieux déterminer, en peu de pages, l'influence de Böhme, de Baader, de Paracelse et de Schelling sur le romantisme allemand, de mieux faire comprendre les *Elementargeister* par la forme poétique qu'ils ont revêtue dans Fouqué, Immermann et Hoffmann. Il ne déplaît pas de voir l'auteur rapprocher de ces créations



Digitized by Google

poétiques la séduisante et capricieuse Bettina qui lui apparaît comme la vivante personnification du romantisme.

J. DRESCH.

---

P. WINFRIED HÜMPFNER O. E. S. A. : **Clemens Brentanos Glaubwürdigkeit in seinen Emmerick Aufzeichnungen.** Würzburg, St. Rita Verlag und Druckerei, 1923.

Ce livre est le résultat d'une étude qui a été demandée à l'auteur, P. Winfried Hümpfner, lorsqu'il s'est agi, en 1899, d'instruire les motifs de béatification de Katherine Emmerick.

Cl. Brentano a publié, en 1833, un écrit sur Katherine Emmerick « *Bittere Leiden unseres Herrn Jesu Christi nach den Betrachtungen der gottsel. A. K. Emmerick* ». Les notes très nombreuses que Brentano a laissées dans son *Tagebuch* sur les visions de Katherine Emmerik ont été éditées après sa mort par P. Schmöger, de 1858 à 1881. P. Wegener s'est appuyé sur ces publications pour composer son livre : *Anna Kath. Emmerich und Clemens Brentano*, Dülmen, 1900, sans apporter dans son étude aucun examen critique. Une publication, *die Emmerick Blätter*, dirigée par Schwägler de 1908 à 1914, a pris également à tâche de prouver la valeur des écrits de Brentano et la confiance qu'on peut leur attribuer.

Les biographes de Brentano ont apporté plus de liberté dans leur jugement ; ils ont pensé que les récits de Brentano ne doivent pas inspirer toute confiance, que Brentano est trop imaginatif et visionnaire lui-même pour n'avoir pas ajouté à la vérité ; mais ils n'ont jamais donné les affirmations de Brentano pour une mystification voulue.

Winfried Hümpfner conclut résolument à cette mystification. Il appuie ce jugement sur une longue étude, souvent pénétrante, non seulement du caractère et de la vie de Brentano, mais sur de nombreux témoignages, sur la genèse du *Tagebuch* et sur l'examen des lettres de Clemens Brentano.

J. D.

---

CLEMENS BRENTANO : **Die Chronika des fahrenden Schülers.** Urfassung Wolkenwanderer-Verlag, Leipzig, 1923. M. 6.

La *Chronika* de Clemens Brentano est restée inachevée. Elle a paru, en 1818, dans le volume de Friedrich Förster, *die Sängerfahrt* ; elle a été publiée ensuite dans les *Gesammelte Schriften* de Brentano.

En 1880, P. W. Keiten en publia une forme plus ancienne dans les *Stimmen aus Maria Laach*, d'après une copie trouvée en 1874.

Le manuscrit original de la *Chronika* est conservé dans le couvent d'Ölenberg en Alsace. C'est cette forme primitive de la chronique qui est donnée dans la présente édition. L'éditeur, Joseph Lefftz, a tenu à la reproduire fidèlement, bien que l'auteur n'y eût pas mis la dernière main ;

Digitized by Google

toutes les particularités verbales et syntaxiques du texte ont été conservées ; on a eu soin de garder jusqu'à la manière d'écrire de Brentano : séparation dans les mots composés, emploi arbitraire des majuscules et des minuscules. On n'a rétabli que la ponctuation, capricieuse ou inexistante ; on n'a corrigé que quelques mots et certaines désinences.

L'ensemble est présenté en un joli volume, digne de la *Chronique* et digne de Brentano, pourvu d'une bonne bibliographie et de notes philologiques. C'est une publication aussi élégante en sa forme que scientifique en son contenu.

J. D.

---

LUDWIG VON PIGENOT : **Hölderlin**. Das Wesen und die Schau. Ein Versuch. München, Hugo Bruckmann, 1923. In-8°, 166 pp.

Hölderlin n'est point un poète philosophe, si l'on entend par là un poète chez qui la réflexion précède la poésie et la détermine. Chez lui, au contraire, la production poétique est antérieure à la spéculation philosophique. Il était déjà un grand poète qu'il cherchait encore, dans le domaine de la pensée, à se libérer des influences tout d'abord subies, et qu'il luttait pour trouver en lui seul les sources, la matière et la forme de sa pensée. Antérieurement à la période de Hombourg il y a, chez lui, divorce entre le poète et le penseur. C'est seulement à Hombourg que, peu à peu, l'instinct créateur du poète et la réflexion se pénètrent et se fondent en un tout harmonieux. La « philosophie» de Hölderlin devient ainsi la forme la plus haute et la plus parfaite de son activité poétique, et c'est pourquoi il est si important de la connaître pour comprendre le caractère fondamental et l'essence même de sa poésie. C'est ce que, dans la première partie de l'ouvrage désigné ci-dessus, se propose de montrer M. Ludwig von Pigenot. Collaborateur actif de Hellingrath pour l'édition critique des œuvres de Hölderlin, il a, au milieu des travaux souvent arides et pénibles de cette publication, éprouvé « l'impérieux besoin de tracer, de son poète favori, une image vivante où il apparaîtrait avec sa belle unité poétique, intellectuelle et morale ».

Une introduction biographique, à laquelle l'auteur a dû, à son vif regret, renoncer pour des raisons matérielles, aurait expliqué le poète Hölderlin par sa vie, en particulier par sa descendance et son milieu. Car la foi de Hölderlin en l'humanité totale conserva comme point de départ sa grande patrie l'Allemagne, plongea plus spécialement ses racines dans sa province natale, la Souabe, et dans sa propre famille. La vision idéale qu'il eut de la Grèce n'aurait pas été possible sans la vision directe, réelle et concrète, de sa petite patrie ; il n'aurait pas chanté le Pactole, le Scamandre et le Céphise s'il n'avait tout d'abord célébré les sources et les fleuves de son pays natal. Il eût donc été très utile de montrer avec précision les attaches puissantes qui relient Hölderlin à sa

Digitized by Google

famille, à la Souabe, à l'Allemagne, d'exposer comment, peu à peu, elles se transformèrent et permirent au poète de rejoindre, par delà l'espace et le temps, la Grèce antique, et enfin l'humanité toute entière.

C'est pourquoi il est inexact de dire que Hölderlin, dans la dernière période de sa vie, fut infidèle à la Grèce et au paganisme, s'en détourna pour chanter désormais l'Allemagne et le Christ, suivant ainsi une évolution analogue à celle des romantiques. Rien n'est moins exact. Dans ce retour au pays natal et au christianisme il faut voir au contraire l'union nécessaire ou, pour mieux dire, la synthèse enfin réalisée de l'Hellade et de la Germanie, de Dionysos et du Christ. C'est à cette synthèse qu'aboutit en définitive l'art de Hölderlin, et on peut dire qu'elle constitue son « testament poétique ».

Dans un chapitre particulièrement fouillé et documenté, l'auteur, avec beaucoup de finesse et de pénétration, précise la notion de l'hellénisme de Hölderlin, qui a été, jusqu'ici, l'objet de nombreuses études, mais dont la véritable nature n'a pas été comprise. L'amour de Hölderlin pour l'hellénisme est une forme très particulière de cette nostalgie qui, à travers les siècles, a toujours invinciblement attiré les races septentrionales vers le ciel bleu du Sud, vers les pays ensoleillés de Grèce et d'Italie. Cette nostalgie, dont l'histoire, l'art et la littérature retracent les formes diverses, a son point culminant non pas chez Gœthe ou chez les romantiques — ces derniers se détournèrent promptement de la Grèce pour retourner à leur moyen âge catholique — non pas même chez Schiller, pour qui l'Hellade est un paradis à jamais perdu, mais chez Hölderlin, et particulièrement dans les *Hymnes* postérieurs à 1800. Pour les uns, Hölderlin est un pur antique, par essence et dans sa substance même. Il est l'« inactuel » par excellence, le Grec né trop tard, et comme le fruit posthume d'une race et d'une civili ation défuntes. Pour les autres, il est, au contraire, le rejeton chétif de l'époque la plus moderne, parcimonieusement nourri, par des racines appauvries, aux sources souterraines de la vie, et tentant de compenser cette indigence par des « aspirations » impuissantes, des désirs inassouvis, une imagination surexcitée. La vérité est toute autre. L'attitude de Hölderlin vis-à-vis de la Grèce antique n'est pas celle du désir élégiaque et douloureux, mais celle du « rêve ». Hölderlin a « rêvé » l'hellénisme plutôt qu'il ne l'a « désiré ». Car le « désir » aboutit en fin de compte à un jeu déréglé de l'esprit et de l'imagination, le « rêve », au contraire, à une vision intérieure calme, grave et féconde. L'ivresse de l'imagination, la joie débordante de l'invention, l'esprit, l'habile agencement, les adroites combinaisons d'idées caractérisent l'art et la manière d'être modernes. Pour les peuples antiques, au contraire, seule l'image née du rêve a une signification. Les mythes de leur religion et leurs légendes héroïques ne sont pas le produit d'une fantaisie sans frein ni mesure, mais du rêve et de l'âme. Et c'est précisément parce que, dans la poésie de Hölderlin, l'imagination n'est rien, le

Digitized by Google

rêve est tout, qu'il est vraiment antique. Il est peut-être, de tous les poètes allemands, le plus pauvre d'imagination, d'idées et d'ornements poétiques. C'est pour ce motif qu'il produit chez beaucoup de lecteurs, une impression de monotonie et d'ennui. Diotima, l'Hellade, la Germanie, ces trois thèmes fondamentaux de son inspiration attirent et absorbent toutes ses facultés poétiques. Et il semble en effet, à se contenter d'une lecture superficielle, qu'il en résulte une réelle monotonie, une absence presque totale de mouvement et de vie. Mais si l'on se risque à descendre jusqu'au fond de l'âme qui s'y exprime, si l'on s'efforce d'entendre les pulsations mystérieuses, presque imperceptibles, mais innombrables, du cœur du poète, tout palpitant d'une vie intense, on s'apercevra que l'enveloppe seule est pauvre en apparence, mais qu'elle recouvre des trésors inépuisables. L'ironie et l'humour manquent à Hölderlin comme aux hommes de l'antiquité, qui n'admettaient pas l'autonomie et le libre jeu de l'intelligence. Comme eux, il est gravement, profondément religieux, et c'est pourquoi la forme de l'hymne devait être finalement adoptée par lui pour exprimer son univers intérieur. Sa poésie veut être le voile qui dissimule la divinité tout en l'exprimant. Sa langue poétique, noble, majestueuse, solennelle, est obscure parfois, mais de la même manière que les poèmes orphiques, que Pindare ou Héraclite, et parce que Dieu ne peut et ne doit se révéler complètement qu'aux initiés.

Le chapitre suivant est consacré à « l'artiste et à son œuvre ». Les mêmes qualités de pénétration et de précision en rendent la lecture à la fois attachante et fructueuse. Pas à pas, d'échelon en échelon, de période en période, l'auteur nous fait assister à l'évolution de l'art de Hölderlin, nous montre que cet art ne peut être compris et équitablement apprécié qu'à la lumière des *Hymnes*, qui en marquent l'apogée en même temps que le point d'aboutissement. Les poésies antérieures aux *Hymnes* ne doivent être considérées que comme les étapes diverses d'une marche invariablement ascendante, les jalons d'une route constamment dirigée vers un même but. Ces œuvres du début sont imparfaites à maints égards, leur forme est peu originale. Pourtant le futur Hölderlin y est déjà en germe, et il faut se donner la peine de l'y découvrir si l'on veut leur rendre pleinement justice. Les *Hymnes* d'avant 1800 possèdent la même profondeur d'inspiration et de sentiment que les suivants, seulement, avec plus de « naïveté », moins de « maturité ». L'« échelon » d'*Hyperion*, la première époque de Hombourg, *Empédocle*, les *Hymnes* des années 1800-1801, la « manière classique », l'« échelon » de *Patmos* (1802-1805), celui du *Vatican* (vers 1806), la période de l'impuissance intellectuelle, telles sont ces étapes successivement franchies par le poète, et que, sous la direction de M. de Pigenot, nous parcourons avec lui. Guide particulièrement documenté, il nous montre — et nous démontre — toute la haute valeur, toute la beauté de l'art de Hölderlin ; en cela il se distingue profondément de tant d'autres critiques pour qui admirer Hölderlin

Digitized by Google

sans le comprendre est simplement question de mode intellectuelle et de bon ton.

Léon MIS.

---

HANS FEHRLIN : **Die Paralipomena zu Immermanns Münchhausen.** Bern, Paul Haupt, 1923. 4 francs suisses.

Cette étude a paru dans la collection de Harry Maync et de S. Singer (*Sprache und Dichtung*), qui contient d'excellents ouvrages et dont elle forme le 28e fascicule. Elle a comme point de départ les travaux de Harry Maync sur Immermann et les complète très heureusement en ce qui concerne les *Paralipomena* du *Münchhausen* : son grand mérite est d'unir à la recherche scientifique la plus minutieusse de réelles qualités d'ordre et de clarté.

J. DRESCH.

---

KARL MŒHLIG : **Strindbergs Weltanschauung.** Bergland-Verlag, Elberfeld, 1923).

Ce premier volume d'une série de trois sur la philosophie de Strindberg est consacré au catholicisme. Il se divise en trois parties sur : 1° les rapports de Strindberg avec la culture catholique ; 2° son attitude à l'égard des dogmes : *a*) les problèmes fondamentaux de la métaphysique ; *b*) le problème religieux ; *c*) la doctrine catholique ; 3° Strindberg et le clergé.

Que Strindberg, comme tous les hommes qui sentent, ait éprouvé le besoin du bonheur et, ne le trouvant point, ait, comme tous les hommes qui pensent, voulu percer l'énigme de la vie : le contraire serait d'autant plus surprenant que, impulsif, nerveux, maladif, il semble que l'idée de la mort l'ait particulièrement hanté et que cette idée l'ait rempli d'un sentiment de crainte qu'il laisse plus d'une fois percer au cours de ses œuvres. Rien de plus compréhensible, non plus, qu'il ait cherché la solution de l'énigme dans la religion catholique : parce qu'il est resté de celle-ci dans le protestantisme suédois tout un côté artistique qui ne pouvait qu'attirer le jeune poète, comme il a séduit tous les romantiques. La grande idée de l'unité catholique ne l'a pas moins frappé, qui rassemblerait tous les hommes dans une même doctrine et sous une même loi pour la paix et le bonheur de l'humanité. De cette double prédilection, confirmée par l'influence de Huysmans et de Péladan, presque tous ses drames font foi et, l'on sera peut-être surpris que l'auteur de *La Chambre rouge* ait fait, sa vie durant, de l'Imitation de Jésus-Christ son livre de chevet.

Quelle idée Strindberg avait-il de Dieu et de la Providence, de l'âme et de l'immortalité, du péché et de sa sanction, de l'enfer ? L'enfer, pour Strindberg, est sur la terre, et la plus terrible de ses peines est le mariage. « Dès que l'homme abandonne Dieu, il devient le sujet d'une femme ». Heureusement que nous pouvons expier nos fautes autrement, par les privations et le sacrifice...

Digitized by Google

Et c'est ce qui explique le besoin d'une religion. Peu importe laquelle, d'ailleurs. Tout de même, c'est au christianisme, religion révélée, qu'il finit par aboutir, ainsi que l'on peut s'en rendre compte par ses « Cahiers bleus » et la « Trilogie chrétienne ». Mais un christianisme dans lequel le Christ l'attire et le repousse, le tourmente et l'effraie : qu'il reconnaît enfin comme « l'unique et vrai Dieu », comme « le sauveur du monde » dans son drame « Christus ».

Une question se pose : Strindberg fut-il catholique ? Il l'a nié. Il reste qu'il fut étrangement préoccupé par l'idée religieuse. N'a-t-il pas demandé qu'on mît une Bible dans son cercueil ? Et qu'il attend de l'avenir, sur la base du christianisme, une religion qui, peut-être, donnera à l'humanité le repos moral qu'il n'a, personnellement, jamais connu.

Le livre de M. K. Mœhlig est bien un peu touffu ; tout y est bien exposé un peu trop sur le même plan : des fiches classées dont la matière aurait pu être mieux fondue, plus habilement présentée. Tel quel, il rend service en facilitant l'étude de l'un des esprits les plus ardents et les plus représentatifs du XIX^e siècle, non seulement dans les pays scandinaves, mais en Europe.

Léon PINEAU.

---

WILHELM HEISE : **Gerhart Hauptmann** (*Das Drama der Gegenwart, Analyse zeitgenössischer Bühnenwerke*), Leipzig, Philipp Reclam, 2 B^de.

Ces deux récents numéros contiennent l'analyse commentée de six des plus importants drames de Gerhart Hauptmann. Le N° 6413 apporte *Die Weber*, conçu dès 1844 et représenté pour la première fois en 1892 sur les scènes du théâtre libre, *Fuhrmann Henschel* (1698) et *Rose Bernd* (1908) ; le numéro 6428, *Hanneles Himmelfahrt* (1893), *Die versunkene Glocke* (1896) et *Und Pippa tanzt* (1906), au total les deux branches principales de la manière de Hauptmann : naturalisme et mysticisme.

L'analyse est de tous points exacte et complète; le commentaire, en dehors de quelques longueurs, nous semble tout à fait judicieux. Ce que Wilhelm Heise met en relief pour tous ces drames, c'est le foncier humanisme de Hauptmann. « Die Wurzel des Weberdramas, écrit-il, ist reine Menschlichkeit » (1). Et cette conclusion, il la formule avec raison pour chaque pièce. Avec raison encore il discute, à propos des *Tisserands*, la thèse que le talent de H. serait avant tout épique (2). Considérant *Fuhrmann Henschel*, Heise insiste surtout sur la faute tragique. Lorsque le héros nous crie lui-même : « Schlecht bin ich geworn, bloss ich kann nischt dafier », qui ne reconnaîtrait le pantragisme hebbélien? Heise ne s'y méprend pas. Il relève expressément l'affinité et la filiation en traitant de Rose Bernd : « Von Gœthes *Faust* über Hebbels *Maria Magdalene* zu

(1) N° 6413, p. 13 ; cf. N° 6428, p. 17 et 64.
(2) N° 6413, p. 23.

Digitized by Google

Hauptmanns *Rose Bernd* geht eine Linie, ringt dasselbe dichterische Erlebnis um Gestaltung, zerbricht ein armes Menschenkind an der Tragik seines Weibseins » (1).

Non moins intéressants les aperçus que Heise, passant à *Hanneles Himmelfahrt*, consacre aux polarités de l'homme, son « Weltweh » et sa « Himmelssehnsucht » (2). Tout a été dit sur Hauptmann poète de la pitié et barde de l'Eros (3), mais Heise le redit sans harasser, son appréciation de la *Cloche engloutie* fait véritablement le tour de l'œuvre. Restait à expliquer l'insuccès de *Pippa*. Heise s'y emploie avec discernement, montrant ainsi qu'il n'est pas dupe de son admiration et ne la pousse pas jusqu'à l'aveuglement. Hauptmann lui paraît maître du caractéristique non du problématique, mais ce qui réconcilie toujours avec lui, Heise fait bien de le répéter avec insistance, c'est la qualité dont l'artiste a fait son critère essentiel : le sens de l'humain.

Louis BRUN.

---

PROF. Dr HANS NAUMANN : **Die deutsche Dichtung der Gegenwart** (1885-1923). Stuttgart, Metzler, 1923, 374 pp, rel., 9,50 Gm.

La maison Metzler de Stuttgart vient de publier deux histoires de la littérature allemande qui peuvent être recommandées comme les meilleures et les plus complètes parmi les récentes. — L'une est la *Deutsche Literaturgeschichte* de Karl Storck (4) dont le sous-titrerésume le plan et le contenu : *eine kurzgefasste unparteiische Geschichte der gesamten deutschen Literatur unter besonderer Berücksichtigung auch der neuesten Zeit.* Aux temps modernes n'ont pas été réservées moins de trois cents pages et la critique allemande en fait le plus vif éloge (5). — L'autre, que nous tenons à signaler tout particulièrement, s'intitule : *Die deutsche Dichtung der Gegenwart* (1885-1923) et son auteur est le philologue bien connu Hans Naumann, professeur à l'Université de Francfort. Ce volume est le tome VI de la collection des *Epochen der deutschen Literatur* publiée sous la direction du professeur Julius Zeitler.

Voici d'abord comment l'ensemble nous est présenté : « Dans les trois chapitres : théâtre, roman, lyrisme, se reflète pour nous l'image bien vivante de la vie intellectuelle allemande de notre temps, culminant dans les noms de Gerhart Hauptmann, Thomas Mann, Stefan George et Franz Werfel. Naumann pénètre jusqu'au cœur du sujet et appartient à ces natures privilégiées qui ont le don de se communiquer entièrement. Qu'il s'agisse du naturalisme et du contre-courant vainqueur : le

(1) *Ibid.*, p. 147 ; cf. 67 « Richtet nicht ! », etc...

(1) N° 6428, p. 11.

(3) Voir en particulier dans la *Revue Germanique* de juillet-septembre 1923, le compte rendu du récent ouvrage de Paul Fechter.

(4) Neunte vermehrte und verbesserte Auflage, Stuttgart, J.-B. Metzler, 1923, 670 S.

(5) Voir, par exemple, les comptes rendus du *Hannoverscher Anzeiger* et de la *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins.*

Digitized by Google

néoclassicisme, de Stefan George et de son groupe, ou du néoromantisme moderne, c'est partout la même science de résurrection planant au-dessus des choses et les dominant » (1). — Et voici que, dans la *Frankfurter Zeitung*, l'autorité de Bernhard Diebold confirme ces dithyrambes : « Ce qui fait la valeur de l'ouvrage de Naumann, c'est qu'il s'efforce d'embrasser dans son unité historique toute l'époque trépidante et caméléonesque qui va de Hauptmann à Unruh, qu'il parvient à de puissantes synthèses, à d'ingénieux aperçus et à de spirituels parallèles groupant les motifs et ménageant les transitions organiques d'une génération à l'autre. Tels sont les mérites qui font de ce livre la meilleure histoire de la littérature allemande contemporaine ».

Tout en souscrivant pour une bonne part à ces appréciations élogieuses, Hugo Bieber (Berlin-Grunewald) (2) formule un certain nombre de réserves : parti pris d'optimisme et d'indulgence, abus de superlatifs, apologie exagérée et discutable d'Alfred Richard Meyer et de Hermann Sudermann, par contre sévérité excessive pour Fritz Lienhard, omission des auteurs dramatiques les plus récents et en particulier des Suisses : Schaffner, Ilg, Möschlin, Kurz (3). — Va pour ces réserves ! Passe même pour la discussion soulevée par Bieber à propos de *Der Dichter und diese Zeit* de Hugo von Hofmannsthal ! Mais pour ce qui est de la controverse instaurée à propos des dénominations générales : naturalisme, impressionnisme, expressionnisme, que Naumann n'admet que sous bénéfice d'inventaire et auxquelles il préfère les vieilles rubriques : réalisme et romantisme, nous inclinerions assez à suivre ce dernier, et renvoyons le lecteur à ses quatre premières pages qui constituent une sorte de préface très instructive.

Il serait trop long et fastidieux d'analyser et de discuter par le menu les trois chapitres de Naumann sur le théâtre, le roman et le lyrisme. Nous aurons peut-être le secret de ses prédilections si nous lisons attentivement les pages qu'il consacre à Rainer Maria Rilke (4). Un index alphabétique de 170 noms permet de se reporter rapidement à chaque auteur. Quant à sa conclusion, la voici, moins négative que la plupart des sentences tendancieuses de maint critique actuel (5) : « Il n'y a pas de doute : en se détournant du rationalisme pour revenir au romantisme, l'art a reconquis en quelque sorte une éthique et s'est remis au service de l'humanité. Cet

(1) Note de l'éditeur. Cf. ibid : « Eine durchaus modern empfundene Literaturgeschichte durch die das Fluidum überzeugender, ja hinreissender Darstellungskunst strömt. Der Verlag hat kein Mittel gescheut, um diesem hervorraganden Werk ein würdiges Gewand zu geben ».

(2) Le même auteur qui a remanié en 1921 et 1923 la *Deutsche Literatur des XIX. und des XX. Jahrhunderts* de R. M. Meyer.

(3) *Die Literatur*, mai 1924, p. 498.

(4) Le motto de l'ouvrage lui est emprunté : « Man fühlt den Glanz von einer neuen Seite auf der noch alles werden kann ». Cf. les commentaires, p. 1, 159, 319-29, 348.

(5) Voir, en particulier, l'article de Rudolf Brandes intitulé *Literarische Streiflichter*, dans, la *Westfälische Zeitung* du 17 mai 1924, Unt. Bl.

Digitized by Google

art veut persuader la bonté, et une nouvelle beauté plus profonde en rayonne. Il se peut qu'il lui arrive de tomber dans le parti-pris, mais il souligne des choses que, non moins de parti-pris, l'art d'observation purement rationaliste avait systématiquement négligées, et cette prédilection l'amène, par contre, à en négliger d'autres que son rival avait systématiquement soulignées. L'idéal serait évidemment de concilier les deux tendances. Mais une réalisation qui à la clarté, à la bonté et à des lignes d'une simplicité extrême joint une vérité poétique plus élevée, et non plus la simple fidélité naturelle de l'appareil enregistreur, un art qui, chez Gœring par exemple, revêt une forme sévère, émanant rigoureusement de la nécessité organique, ou qui, dans le lyrisme de Werfel, élabore des formes nouvelles où se combinent intellectualisme douloureux et sensibilité naïve, semblent bien indiquer des voies susceptibles d'aboutir à une véritable renaissance de notre poésie. C'est enfin la volte-face et le retour au bercail. C'est un rajeunissement qui a été poursuivi et obtenu. La perfection n'a pas encore été atteinte. Impétuosité juvénile et emportement passionnel, symptômes de jeunesse qui passeront ! Mais les nouvelles valeurs réelles dont nous sommes redevables à cet art contemporain nous seront, il faut l'espérer, définitivement acquises » (1).

L. B.

---

Paul WERTHEIMER : **Brüder im Geiste**. Ein Kulturbilderbuch. Deutsch-österreichischer Verlag, Wien-Leipzig, 1923, 205 pp.

Docteur en droit, critique littéraire, poète lyrique et dramatique, prosateur essaviste, tels sont les multiples titres en même temps que les diverses faces du talent souple et nuancé de l'écrivain viennois bien connu, Paul Wertheimer. Le dernier ouvrage qui nous parvient de lui, *Brüder im Geiste*, a déjà fait l'objet d'une appréciation aussi détaillée qu'élogieuse dans la *Literatur* d'avril 1924 (2). Aussi y insisterons-nous moins que nous n'aurions été tenté de le faire.

Le motto déjà nous révèle l'esprit, l'atmosphère de bon goût et de bienveillance, qui enveloppe et caresse, en quelque sorte, ce parterre fleuri : « Bien que les peuples se soient livré un combat mortel, désunis qu'ils sont par la race, la langue et les siècles, elle n'en subsiste pas moins, la fraternité de leurs esprits » (4). — En maître-horticulteur, Wertheimer nous promène à travers époques et contrées. Homère incarne la Grèce antique. Les plus brillants noms de la Renaissance italienne s'enroulent en guirlande au socle immortel :

Quant' è bella giovinezza !
Puor si fugge tuttavia,

(1) *Die deutsche Dichtung der Gegenwart*, p. 372.
(2) Article signé : Emil Lucka (Vienne), p. 436-7.
(3) Le motto est, du reste, emprunté au premier essai : *Blick auf Homer*, p. 5.

Digitized by Google

Chi vuol esser lieto sia,
Di doman non c'è certezza !

L'Allemagne moderne obtient quatre articles. Le vieux Theodor Storm passe au bras de sa biographe chérie, sa fille Gertrude (1). Puis apparaissent : le comte Eduard von Keyserling, déployant les ressources de son art fin de race, qui « pour lui, était : doute, bonté, nostalgie, mélodie et rêve », le génial Christian Günther, inspirateur du lyrisme du jeune Gœthe, dont la terrible sentence est éloquemment discutée (2), Georg Büchner, précurseur de l'expressionnisme moderne. — L'Autriche (charité bien ordonnée...) a la plus riche dot : curieuse relation du voyage de Friedrich Nicolai à Vienne en 1781, silhouettes catholiques entrevues par ce protestant libre penseur (3), portraits du collectionneur et bibliophile vieux-viennois Franz Gräffer, d'un grand méconnu autrichien, Alexander von Warsberg, chantre inspiré du divin Midi et de sa mer bleue, conque de beauté, grands favoris d'aujourd'hui : Ferdinand von Saar, poète et officier à la fois aristocrate et libéral (4), Karl Schönherr, gloire dramatique du Tyrol septentrional (5), Arthur Schnitzler, l'enfant gâté du Prater et du « Sommerhaidenweg » (6), Thaddäus Rittner, enfin, conteur charmant et mélancolique.

La France ne saurait se plaindre. Cinquante pages, près du quart du volume, lui sont consacrées. Tout d'abord, un très intéressant essai intitulé *Napoléon écrivain* et passant tour à tour en revue les mémoires, les lettres et les œuvres proprement dites. Ces dernières, il ne nous paraît pas démontré que le critique les ait lues toutes et il nous semble bien, à certains échos, qu'il a puisé dans les études de Frédéric Masson le plus clair de sa documentation et quelques-uns de ses commentaires (7). Il est juste d'ajouter que l'admiration de Wertheimer pour le surhomme ne le rend pas aveugle pour les ombres de son étincelante épopée (8).

Le Napoléonide Henri Beyle succède tout naturellement. Rien de très original et qu'une lecture de *Pages choisies* ne nous rappelle, mais pour vulgarisatrice qu'elle soit, telle ou telle leçon n'en est pas moins bonne à répéter aujourd'hui (9). Beaumarchais, Chérubin et Clavigo ne pouvaient

(1) Cf. p. 20, le parallèle avec Christine Hebbel.

(2) « Er wusste sich nicht zu zähmen, und so zerrann ihm sein Leben wie sein Dichten ». Cf. p. 36 et 43.

(3) Voir en particulier, p. 59 sq., les développements consacrés aux Jésuites.

(4) Cf. le motto qui le caractérise (p. 79) au beau poème de Louis Payen, *Les Morts*, paru pour la première fois dans l'*Anthologie des poètes du Midi*, par Raoul Davray et Henri Rigal (Ollendorff, 1908). Voir encore p. 185, à propos de Lafcadio Hearn, une réapparition du leit motiv.

(5) Cf. *Revue Germanique* d'octobre-décembre 1920, juillet 1922, juillet-septembre 1923.

(6) Wertheimer a publié sous ce titre un recueil lyrique (Wien, 1922, Nikola-Verlag).

(7) Voir en particulier le tome : *Napoléon et les femmes* (Ollendorff, 1914).

(8) Cf. p. 118 (duc d'Enghien, violation de la liberté de parole et même de pensée, police occulte, etc.). Par contre, il souligne (p. 127) les velléités généreuses, comme par exemple les *Projets de constitution de la Calotte du régiment de fer* contre « le bon plaisir des supérieurs ».

(9) P. 134 : « Nein, Stendhal war nicht bloss ein Geniesser. Er war auch ein Mann, der

Digitized by Google

manquer à la collection, et Wertheimer déclare : « Que prouve cette existence, la plus mouvementée et la plus bigarrée qu'ait vécue jamais un grand esprit créateur ? — Peut-être l'erreur d'une thèse de Grillparzer prétendant que le génie résulte de l'union du talent et du caractère » (1). Applaudissons enfin la juste intuition de ce fin lettré d'Autriche lorsqu'il réclame pour le monument Mistral... Maillane et le Rhône. Puisqu'il cite le chef-d'œuvre provençal, que ne réfère-t-il, à l'appui de son plaidoyer, le beau passage :

Lou Rose émé sus oundo lasso,
E dourmihouso, et tranquillasso,... etc. (2) ?

Et à chacun des noms que nous énumérons, ce n'est pas seulement le protagoniste qui nous est présenté, mais aussi ses « affinités » (3), de sorte que la « corbeille fleurie » ne risque guère de pécher par indigence.

La Russie n'a ici qu'un champion en titre : Andrejew, mais Puschkin, Dostojewski, Lermontow, Turgenjew, Tolstoï, Gorki, Tschekow, Arzybaschew, Ossip Dymow, Scharow, Katschalow, Orlowa sont rapprochés de lui. Et comme ce Protée-amateur s'entend à muer rapidement, à passer en un clin d'œil du gai royaume de l'Azur aux vaporeux domaines de l'âme slave (4), à faire une visite au Danemark à Otto Rung dont il analyse le subtil impressionnisme, à saluer ensuite Rabindranath Tagore et sa Muse d'amour mystique et d'exotisme rédempteur pour conclure en campant devant nous le rude John Galsworthy, sérieux et résolu comme l'Angleterre nouvelle, le japonisant Lafcadio Hearn, dont le génie divinatoire a su découvrir et rejoindre sa patrie d'élection. enfantine et fière, souriant à la mort, l'Américain Walt Whitman, barde et prophète de la démocratie montante, le démoniaque Strindberg, enfin, antipode de Gœthe, déjà si finement caractérisé dans un ouvrage récent de Bernhard Diebold (5) et qui, cependant, surgit ici, dans ces quelques pages, avec un relief singulier ! (6).

L. B.

---

H. Houben : **Verbotene Literatur von der klassischen Zeit bis zur Gegenwart.** Ernst Rowohlt, Berlin, 1924.

Cet ouvrage est conçu sous la forme d'un lexique. C'est la meilleure façon de présenter les nombreux matériaux dont il se compose. Tel quel, il apparaît avec une parfaite objectivité. Mais, comme le dit l'auteur

ehrlich zu hassen und zornig loszzuschlagen verstand ». Cf. le recueil d'Armand Colin, avec une *Introduction*, 1901.

(1) P. 143. — Ces développements nous font songer au beau livre d'Emil Ludwig : *Genie und Charakter* (Berlin, Ernst Rowohlt, 1924).

(2) *Mirèio*, chant X.

(3) Voir pour Günther, par exemple, p. 36-7, pour Stendhal, 128-9, pour Mistral, 147-8.

(4) Cf. p. 155 : Aber das Wort ist nicht der Zweck, etc.

(5) *Anarchie im Drama*, Frankfurter Verlagsanstalt, 1922, p. 155-251.

(6) C'est là également l'impression d'Emil Lucka, loc. cit. : « Man spürt Strindberg auf wenig Seiten so nah, wie nicht bald wo anders »

Digitized by Google

dans la préface, l'accumulation seule de ces documents prouve quelle influence la censure a exercée sur le développement littéraire d'une nation, quelle gêne elle a pu être pour les auteurs. On en trouverait la preuve dans les articles sur Schiller pour la période classique, sur Brentano pour le romantisme, sur Heine, Börne, Gutzkow pour la période de 1830, sur G. Hauptmann, Sudermann et Dehmel pour la période contemporaine. Et que d'autres noms pourraient être mis en avant !

L'auteur, H. Houben, a pu mettre à profit les archives des différents États allemands, particulièrement les archives prussiennes. Elles lui ont fourni une riche moisson, Un deuxième volume est en préparation. Il comprendra des noms illustres qui manquent dans cette première collection. Citons entre autres, ceux de Arndt, Bebel, Dahlmann, Feuerbach, Fichte, Görres, Gœthe, Hebbel, Karl Marx, Schnitzler, Strauss, Tieck, Wedekind, Wieland, etc.

Cet ouvrage, très important à consulter, sert de complément à l'Histoire de la Censure du même auteur, dont le premier volume a paru chez Hæssel (Leipzig) sous le titre : *Hier Zensur-Wer dort ?*

J. DRESCH.

---

FRANZ BLEI : **Das grosse Bestiarium der modernen Literatur.** Ernst Rowohlt, Berlin, 1924. M. 5.

Cet ouvrage a du succès ; il vient de dépasser la cinquième édition en moins d'un an. Et ce succès se comprend. La pensée est spirituelle ; le trait est acéré ; mais il frappe souvent juste.

*Das grosse Bestiarium* contient, pendant les 80 premières pages, une liste alphabétique des personnalités les plus connues des 50 dernières années, chacune d'elle présentée avec humour. Claudel, André Gide voisinent avec Eucken, Gehauptmann et Cehauptmann, etc. Certains rapprochements sont amusants. Je citerai celui de Rostand et de Fulda : « Rostand, prononcé aussi Fulda ; Fulda prononcé aussi Rostand. Ce fut le cheval de bataille du philistin allemand et français qui le tenait pour un Pégase. Avec une petite différence toutefois : le petit bourgeois allemand croyait rendre hommage au génie de la poésie française quand il s'enthousiasmait pour Rostand ; mais l'épicier français n'en faisait pas de même à l'égard de Fulda ».

Fort curieuses sont aussi les *Nouvelles conversations de Gœthe avec Eckermann* que renferme ce livre.

Il n'y a d'ailleurs pas que de l'esprit et de la satire dans ce *Bestiarium*. Il apporte des aperçus d'ensemble des plus sérieux sur le romantisme, l'expressionnisme, la littérature du temps présent et particulièrement le théâtre. Quelques aphorismes aussi sur la grammaire et la langue sont bien dignes d'attirer l'attention. Je n'en veux donner qu'un exemple : « Que le débutant songe bien à ceci : c'est que les mots n'ont

Digitized by Google

pas seulement une propriété plastique et émotionnelle, qu'ils n'ont pas seulement un son, qu'ils ne sont pas seulement plus ou moins rares, mais qu'ils ont de la race, et qu'il importe beaucoup de veiller à la pureté de leur race, car c'est en elle que réside la valeur propre du mot ».

J. D.

---

FRITZ VON UNRUH : **Verdun** (Opfergang). Traduction française par J. BENOIST-MÉCHIN. Ed. du Sagittaire (Revue Européenne), Krâ, Paris 1924, 10 fr. — ANDRÉ GERMAIN : **Pèlerinages européens**. Ibid., 1924, 6 fr. 75.

Lancées simultanément par la même librairie — qu'il convient d'en féliciter — voici deux publications qui vont ramener sur Unruh l'attention du lecteur français, tant sollicitée par ailleurs.

La traduction de *Verdun* aurait pu conquérir au vigoureux auteur *d'Opfergang* le public cultivé — trop nombreux chez nous, hélas ! — qui ne lit pas l'allemand. Il est à craindre qu'elle y échoue — par la faute du traducteur. Je renvoie à l'étude minutieuse où notre collègue Becker (1) porte, après examen détaillé, le jugement qui s'impose. Si les germanisants déjà reconnaissent difficilement, sous ces mutilations incessantes, la figure de l'original, comment l'amateur, le simple curieux souvent dérouté par le symbolisme opaque du poète, s'y retrouverait-il dans ces ténèbres épaissies ? Presque à chaque ligne, il se heurtera à des « *il faut faire avec ces corps* » (p. 210) et autres non-sens (voir le florilège de M. Becker) : ce jeu de puzzles l'agacera ; qu'on ne lui parle plus d'Unruh ! Par malheur, le français de M. Benoist-Méchin ne garde absolument rien non plus de l'éloquence, de la flamme lyrique de l'original.

Or, cette puissance verbale magnifique, c'est elle qui fait la principale valeur des œuvres d'Unruh. La partie *constructive*, il faut le dire, apparaît bien faible, et l'interview que M. Germain a été prendre au poète, dans son exil idyllique de Florence, en apporte une nouvelle preuve,

Pour autant qu'on puisse discerner à travers les fleurs du style où Barrès s'associe, non sans lasser, à André Gide, la tâche du pacifisme consisterait d'abord à rejeter un double venin : le poison des morales chrétiennes, judaïsées par les apôtres (nous avons lu cela dans Lessing) et depuis eux matérialisées, faussées par « de terrestres alliances » ; d'autre part, le poison laïque, l'éthique des Encyclopédistes, des Droits de l'Homme, du Scientisme « aussi littérale, aussi stupide que son aînée », substituant au Paradis un idéal patriotique « grossièrement figuré » qui « vacille misérablement. » (p. 78).

Oui, mais, ces morales exclues, quelle panacée les remplacera ? C'est là surtout que la thérapeutique du lieutenant démilitarisé est pauvre. — « *La guerre nous a appris que toute vie est sainte* » : voilà « le seul com-

(1) Langues modernes, avril 1924.

Digitized by Google

mandement », la base « simple et profondément établie en nous ». Et, comme M. Germain s'attend — non sans sagesse — à ce que « les adversaires de toute renaissance » trouvent cette formule « obscure et incomplète », il s'empresse de proclamer (p. 80) que « c'est cet inachevé même, cette discrétion », qui l'enchante en un temps où l'humanité est « desséchée, abrutie » par des impératifs qu'elle mésentend. E donc, son renverseur de mondes patiente. A notre surprise, ne prêche-t-il pas le respect de toute conviction, même erronée ? (p. 81), toute croyance « dont nous ne pourrions combler le vide par une autre croyance ? » Et il redit, pour se consoler, la parole de Beethoven : « Quand le bien sera devenu une tentation, alors le mal sera près de disparaître ».— Quoi qu'en estime l'interviewer, nous aimons, en France (et nombre d'Allemands aussi, je crois), un peu plus de cette « clarté » que promet un coréligionnaire politique qu'Unruh ne désavouera point : Henri Barbusse.

Beaucoup plus que ces balbutiements sans originalité, plus que les lamentations, banales en Allemagne, sur la « décadence de l'Europe », ce qui est captivant, ce qui est beau chez Unruh, c'est la partie *négative*, la description, à la Veretschaguine, des deuils, des désastres de la guerre. Puisse le peuple allemand se laisser émouvoir et gagner l'horreur de la guerre anx fresques splendides d'*Avant la Décision* et du *Sacrifice* ! Voilà ce qui méritait d'être révélé au public français, et le fait surtout que l'auteur, fils d'un général prussien, ancien uhlan lui-même, descend d'une lignée d'aristocrates et de militaires.

Pour nous avoir donné — malgré les insuffisances de la traduction — un avant-goût de ces prestigieux hymnes à la Paix, il faut remercier quand même les éditeurs de la Revue Européenne. La connaissance réciproque des deux littératures — c'est-à-dire, somme toute, des deux façons de sentir et de penser — fera plus, pour écarter un nouveau conflit en armes, que tous les congrès, tous les discours, tous les manifestes.

R. PITROU.

---

KNUT HAMSUN : **Un vagabond joue en sourdine.** Traduit du norvégien par Georges Sautreau. (*Les prosateurs étrangers*). Paris, Rieder et Cie, 1924.

Ce roman méritait d'être traduit et il l'a été bien.

Il le méritait, non seulement parce que Knut Hamsun, lauréat du prix Nobel en 1920, est l'un des auteurs scandinaves actuels les plus originaux et qui ont le plus de valeur, mais aussi que l'œuvre en elle-même offre un particulier et vif intérêt. Par les nombreux traits de mœurs qu'elle nous découvre, la vie qu'elle nous révèle, telle qu'on la mène dans une grande ferme à Oevrebœ, chez les patrons et parmi les valets, ceux-ci quelquefois infiniment plus dignes que ceux-là, mais ces derniers certainement infiniment plus malheureux. Le vagabond qui, avec une sorte de

Digitized by Google

dilettantisme, travaillait chez eux, les a également observés, les uns et les autres ; et, quelque indifférence qu'il affecte, en son égoïste scepticisme, nous voyons bien qu'il porte, au fond, grand intérêt et au capitaine et, surtout, à Madame. La vie a recouvert le ménage d'une avalanche de gravats : et, maintenant, ils essaient de revenir à l'air libre. Mais vainement. L'irréparable a été accompli. En vérité, il n'est point sûr que le cœur du vagabond n'ait pas battu, que son sang n'ait pas précipité son flot, quand madame...

Ce vagabond, d'ailleurs, n'est-il pas Knut Hamsun lui-même? On est tenté de le croire à la façon dont il analyse les personnages. On en a la certitude à examiner son style, familier et non dépourvu d'humour ; à sa philosophie encore plus, d'un homme qui, bien qu'ayant pénétré les secrets de la vie, ne l'en aime pas moins, parce que, si les hommes qui passent, sont laids bien souvent, la nature qui, elle, demeure, est toujours belle. Et puis, les hommes eux-mêmes, seraient-ils plus vilains encore, souffrent, ne fût-ce que d'amour, l'amour tout aussi violent et dangereux que le meurtre.

Léon PINEAU.

---

Digitized by Google

# BULLETIN

M. R. C. Boer, actuellement recteur de l'Université d'Amsterdam, vient de publier, sous le titre **Het poëtisch karakter der Edda** (Haarlem, 1924), le discours qu'il a prononcé au dernier anniversaire de cette université. Laissant de côté toute préoccupation philologique, il ne considère que l'œuvre d'art et ce qu'elle enseigne sur les artistes qui l'ont composée. On trouvera dans cette plaquette un aperçu élégant de la technique eddique et surtout une analyse pénétrante de la psychologie des poètes de l'*Edda*. M. Boer souligne vigoureusement leur qualité maîtresse ; un bon sens robuste qui s'amuse de la réalité et leur assure une totale possession d'eux-mêmes. Il y a dans ces dernières générations païennes, qui ont créé les chants eddiques, une profusion de vie et de verve, une originalité d'art et de pensée qui posent à l'observateur moderne un problème singulier. On lira avec intérêt la solution que propose M. Boer. La civilisation païenne de la Scandinavie a porté ses plus beaux fruits au moment où elle a été fécondée par la civilisation chrétienne que les Vikings avaient rencontrée sur les rivages étrangers. C'est à la mer qu'on doit en dernière analyse l'originalité norroise. Des phénomènes analogues se constatent chez les Saxons et Anglo-Saxons établis au bord des grandes routes de la mer. Chez les Germains du Sud, au contraire, la conversion au christianisme, qui a substitué brutalement une civilisation étrangère à la civilisation indigène, a détruit de façon radicale toute originalité d'art et de pensée. Ces idées, exposées avec force, méritent d'être retenues ; elles expliquent en partie les différences radicales qui séparent, à l'époque littéraire la plus ancienne, les anciennes civilisations germaniques.

M. C.

***

Les quatre premiers fascicules de la deuxième édition de l'**Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache** de M. Sigmund Feist ont été signalés à l'attention de nos lecteurs au fur et à mesure de leur apparition. Le cinquième a été mis en vente il y a quelques mois (Halle a. S., M. Niemeyer, 1923, 4 fr. 30 suisses). L'ouvrage est maintenant complet. A ce fascicule est jointe l'introduction destinée à prendre place en tête du volume ainsi qu'une liste d'abréviations des œuvres et des revues fréquemment citées. Dans cette introduction, M. Feist donne les raisons qui font que son *Dictionnaire* a pu ne pas satisfaire tous les comparatistes. Nul linguiste, telle est à peu près sa défense, ne peut assez approfondir toutes les spécialités dont l'ensemble constitue le domaine de la grammaire



Digitized by Google

comparée des langues indo-européennes pour qu'il soit à même d'étudier à fond chacune des questions qui se posent à l'étymologiste. C'est là l'évidence même. Pour le germaniste, dont les exigences sont moindres, on peut affirmer qu'il trouvera dans ce livre un complément précieux aux dictionnaires de Weigand et de M. Kluge en ce qui concerne les mots communs au gotique et à l'allemand (cf. par exemple *Wein*) et, pour les mots spéciaux au gotique, des renseignements suffisant largement à ses ambitions.

F. P.

***

Il y a quarante ans que M. FRIEDRICH KLUGE publiait son **Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache**. Ce livre devint tout de suite classique. La science de l'auteur, le choix judicieux des interprétations, la clarté de l'exposition lui assurèrent la faveur de tous, même de ceux qui n'étaient pas des linguistes. Sa réputation n'a pas subi d'éclipse, au contraire. Il faut dire que M. Kluge s'est attaché à perfectionner sans cesse son dictionnaire. D'édition en édition, se marquait un progrès nouveau, et cette dixième, comme les précédentes, est déclarée *verbessert und vermehrt* (Berlin-Leipzig, Walter de Gruyter u. Co, 1924, 12 mk. or). Ce n'est pas là vaine promesse, De 519 pages le volume est passé à 558. L'augmentation porte sur un nombre assez considérable de mots ajoutés aux listes anciennes. Ce sont tantôt des vocables d'un usage restreint, tels que *Degenknopf*, *gröhlen*, *Schanzloper*, tantôt des mots de création récente, ainsi *Weinbrand* (imaginé en 1921 pour remplacer *Kognac*), tantôt des termes dont il est intéressant de savoir à quelle époque ils paraissent pour la première fois dans la langue, tels *liebenswürdig*, *Sauerkraut*, *Schachmatt*, tantôt enfin des mots étrangers, exemple : *Bandage*, *Bankier*, *Schamade*. Les corrections consistent parfois dans l'élimination d'une indication reconnue trop incertaine (cf. *Bande*), parfois dans le renvoi à une étude récente (cf. *balzen*, *Kartoffel*). Il est à signaler aussi que les graphies de M. Kluge montrent une tendance conservatrice. C'est ainsi qu'est gardée la forme *Bureau*, à laquelle se substitue aujourd'hui *Büro*. En cherchant avec beaucoup de soin on trouverait peut-être une possibilité d'amélioration. La définition de *Dambrett* « ursprgl. Damen spielen... = frz. jouer aux dames » pourrait être avantageusement remplacée par une locution allemande, telle que « Brett zum Damenspiel » (donnée par Weigand), dont le correspondant français serait « damier ». M. Kluge énumère à nouveau dans la préface de cette édition les travaux qui, depuis sa prime jeunesse, ont attesté son goût pour la philologie germanique. Le succès de ses recherches n'a pas été compromis par la cécité, dont il a été frappé il y a 23 ans. On s'incline avec respect devant une existence si laborieusement remplie et une infirmité si noblement supportée.

F. P.

Digitized by Google

***

Si la littérature et l'art n'ont rien à voir avec le livre de M. HERMANN MUCKERMANN : **Kind und Volk**. 2. Teil : **Gestaltung der Lebenslage** (Freiburg i. B., Herder u. Co. 1924, 4 fr. 50 suisses), en revanche la morale sociale y réclame une large part. L'auteur y livre un ardent combat en faveur de la natalité. Nous ne croyions pas, de ce côté du Rhin, malgré quelques affirmations contraires, que l'Allemagne eût besoin d'une croisade contre la dépopulation et pensions que la France seule avait à s'inquiéter de l'angoissant problème de la dénatalité. Cependant M. Muckermann estime qu'il convient de l'aborder pour son pays. A la vérité, il néglige le côté économique de la question. Il ne se demande pas si la surpopulation n'est pas une cause d'appauvrissement dans certains pays, ni si la dépopulation n'est pas, comme le disait récemment un journaliste français, une conséquence nécessaire du développement de la civilisation. Il se place uniquement sur le terrain de la morale et de l'hygiène. Il attache un grand prix à la puériculture, l'allaitement maternel, etc., et estime que grâce à la bienfaisance, à la création d'institutions ou d'œuvres ayant pour but de limiter les charges qui pèsent sur les familles ayant peu de biens et beaucoup d'enfants on luttera avec succès contre le malthusianisme. Avec raison il préconise la construction de demeures particulières spacieuses, aérées et pourvues d'un jardin. La création de maisons ouvrières réalisée par les Krupp à Essen prouve que le mot : « Guerre aux taudis » n'est pas un vain mot. Nul n'ignore que des efforts analogues sont faits actuellement en France pour doter les familles d'ouvriers ou d'employés de logements salubres, éléments essentiels de santé physique et morale. Avec M. Muckermann les « natalistes » français se donnent le noble but d'améliorer le sort de l'individu, d'enrichir le trésor de joies de la famille, de relever la qualité de la race et d'accroître le bonheur des peuples. Souhaitons que la civilisation, comme la lance d'Achille, guérisse les plaies qu'elle fait. Des livres comme celui de M. Muckermann peuvent y aider.

A. S.

***

Il ne s'agit de rien moins, dans la brochure de CARL MARIA KAUFMANN, **Amerika und Urchristentum** (Munich, Delphin-Verlag, 1924, 58 p.) que d'une découverte sensationnelle touchant l'histoire de la civilisation. A l'heure même où le général Mangin nous livre en volume sa série d'articles de la *Revue des Deux Mondes* relatant son périple « autour du continent latin », l'archéologue francfortois s'efforce de nous démontrer que l'Amérique était déjà, environ mille ans avant Christophe Colomb, continent chrétien. Cette thèse, soutenue par lui, il y a deux ans déjà (*Festschrift für Sebastian Merkle*, Düsseldorf, 1922) et reprise dans la troisième édition de son manuel, il lui consacre ici deux chapitres intitulés, le premier : *Voies de transit mondial dans l'Antiquité*, l'autre : *Témoignages*

Digitized by Google

*de l'Ancien Monde et du premier christianisme dans les civilisations de Maya et d'Inka.* Ces deux chapitres utilisent non seulement l'expérience d'une longue carrière de fouilleur, mais une énorme documentation tenant compte non seulement des textes antiques, mais des données les plus modernes. Après Sénèque et Pline sont cités : le *Repertorium für Kunstwissenchaft* de 1919, le *Handbuch der christlichen Archäologie* de 1922 (1), le *Bässler-Archiv*, les monographies de nombreux savants allemands, anglais, américains et espagnols sur les anciennes civilisations sud et central américaines. La carte à laquelle il se réfère est celle qu'Albert Hermann vient de publier à l'Université de Leipzig : *Die Verkehrswege zwischen China, Indien und Rom um* 100 *nach Christus* (*Veröffentlichungen des Forschungsinstitutes für vergleichende Religionswissenschaft*, Leipzig 1922). — Il est seulement regrettable que cette abondante moisson de références interrompe continuellement le texte et il serait facile de ménager, sous ce rapport, dans une édition ultérieure, un dispositif plus pratique : notes au bas des pages ou bibliographie systématique en fin de volume. L'auteur nous promet, du reste, dans son *Ausklang* (p. 51), un ouvrage de plus grande envergure qui nous démontrera non seulement pour le Pérou, mais pour la Bolivie, l'Equateur et la Colombie, que le christianisme primitif a franchi les Océans au Ve, au plus tard au VIe siècle, ainsi donc environ dix siècles avant Christophe Colomb et que ses traces se retrouvent dans les plus anciennes civilisations de l'Amérique. Attendons-nous donc à ce que cette dernière se rebiffe bientôt contre la dénomination de Nouveau-Monde et se réclame des vestiges antiques ainsi que des persistantes survivances relevées par les archéologues et les récentes explorations.

L. B.

***

M. LUDWIG WAGNER, qui a brillamment manifesté ses talents d'organisateur par la création de cours de vacances à Kaiserslautern avant la guerre, est devenu le directeur d'une université populaire dans cette même ville. Une brochure publiée par lui chez Friedr. Rönsch à Nuremberg (1924), sous le titre **Freies Volksbildungswesen**, nous instruit sur les conceptions qu'on se fait de l'université populaire en Allemagne. Par son but et ses moyens cette institution diffère de ce que nous connaissons sous ce nom. Il semble bien que l'essentiel devoir de l'université populaire allemande soit d'ordre national. Elle veut à la vérité « éclairer » le peuple, mais vise surtout à fortifier le sentiment de la communauté des vues et des intérêts, excluant de son programme ce qui est de nature à créer des divisions et à nourrir les haines. La brochure de M. Wagner est très instructive, envisageant toutes les questions qui se posent à propos de l'organisation des universités populaires.

F. P.

(1) Cf. le *Manuel d'Archéologie chrétienne* d'André Pératé.

Digitized by Google

***

Trois ouvrages nous parviennent qui sont du ressort de la philologie romane : 1° BERTHA SCHÄFER, dans son livre **Der Provinziale in der französischen Komödie des 19. Jahrhunderts** (Giessen, Selbstverlag des romanischen Seminars, 1924, mk. 3,75), énumère les traits dont la comédie française du siècle dernier a gratifié le provincial. Il n'est pas sans intérêt de savoir quel est le rôle attribué par nos auteurs comiques à l'homme élevé loin de la capitale. Il est plus intéressant encore d'apprendre quel caractère possèdent, selon les mêmes auteurs, les habitants de nos diverses provinces. Enfin, il est instructif de connaître en quoi le provincial est supérieur en morale au Parisien et comment il devient la victime des séductions de la capitale. L'auteur satisfait notre curiosité sur ces divers points. Sans être complet, le nombre des pièces qu'il a dépouillées est assez élevé pour que l'image soit fidèle dans les traits essentiels. — 2° GEORGE Z. PATRICK, remontant plus loin dans le passé, a voué de patientes heures de labeur à une **Étude morphologique et syntaxique des verbes dans Maistre Pierre Pathelin** (University of California Press, Berkeley, California, 1924). Ce travail paraît utile, la farce de *Maistre Pathelin* étant écrite dans une langue qui se rapproche de la langue de la conversation ; il semble bien établi du point de vue de la méthode, les divisions étant judicieuses et facilitant la lecture de l'ouvrage ; enfin il paraît aboutir à des résultats assurés, l'auteur ayant pris soin de comparer son texte à d'autres œuvres contemporaines et n'ayant pas généralisé indûment (voir par ex. § 54, § 66, 3). — 3° C'est avec quelque surprise, mais non sans satisfaction, que l'on voit qu'une **Anthologie de la poésie lyrique française** (de la fin du XV^e^ siècle à la fin du XIX^e^ siècle) a été publiée par GEORGES DUHAMEL à Leipizg, à l'Insel-Verlag (1294). Déjà cette active maison avait entrepris de mettre au jour, dans la collection *Pandora*, des œuvres de choix empruntées à diverses littératures, même la latine. Elle poursuit un dessein analogue en éditant sous le titre *Bibliotheca mundi* des productions intellectuelles fort diverses de nature, mais offrant toutes de l'intérêt. Une *Anthologica hebraica* y coudoie les *Erzählungen* de Kleist, que suivent *Trois drames* d'Alfred de Musset. C'est M. Duhamel, trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter ici, qui s'est chargé de choisir les pièces composant cette *Anthologie* française destinée à l'étranger. Il termine la préface de son livre par cette réflexion : « Je crois fermement que l'ignorance où les peuples vivent et la méconnaissance réciproque de leurs vertus les rendent plus vulnérables à la haine et plus dociles aux sollicitations de la violence. En revanche, tout progrès dans la connaissance est un progrès dans l'amour ». Les lecteurs de cette revue ne seront pas surpris si nous déclarons que cette pensée est nôtre absolument et illustre notre ligne de conduite. Aussi ne pouvons-nous taire notre vœu de voir les fleurs de

Digitized by Google

notre poésie, recueillies ici, connues et appréciées au dehors. Ce désir ne peut être vain, l'anthologie de M. Duhamel se recommandant par d'essentielles qualités. On y trouve les poètes les plus représentatifs de l'âme française et de l'art français. Plusieurs sont peu connus — surtout parmi ceux du XVe et du XVIe siècle — qui méritent cependant d'être lus en deçà et au delà de nos frontières nationales. Une préface, courte et vivante, indique les raisons qui ont présidé au choix de M. Duhamel et effleure quelques importantes questions, telles celle de l'obscurité en poésie (p. XIX). N'omettons pas de dire que la présentation du livre est à peu près parfaite. F. P.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

I. — **Histoire de la Civilisation.** — JOHN, AL. *Sitte, Brauch und Volksglaube im deutschen Westböhmen*, 2., *verm. Aufl.* Reichenberg, Sudeten deutscher Verlag, '24 (XX-420 p.).

II. — **Langue allemande.** — SÖRENSEN, J. *Südschleswigsche Ortsnamen.* Flensburg, Schleswigscher Verlag, '23 (27 p.). — *Die nationalen Verhältnisse in Schleswig. Kurzer Überblick über die Entwicklung der sprachlichen Verhältnisse in unserer Heimat, von einem Schleswiger.* Flensburg, Schleswigscher Verlag, '23 (57 p.).

III. — **Littérature allemande.** — *a*) **Traités généraux et études générales.** — BAB, J. *Arbeiterdichtung.* Berlin, Volksbühnen-Verlag, '24 (47 p.) [*Kunst und Volk, H.* 3]. — BINZ, A. F. *Die abendliche Allee. Absätze über zeitgenössische Erzähler.* Würzburg, Wolfram-Verlag, '24 (82 p.). — KAYSER, R. *Das junge deutsche Drama.* Berlin, Volksbühnen-Verlag, '24 (42 p.) [*Volk und Kunst, H.* 2]. — KORRODI, ED. *Schweizerdichtung der Gegenwart.* Leipzig, Haessel, '24 (83 p.) [*Die Schweiz im deutschen Geistesleben*, 32]. — MAHRHOLZ, W. *Literaturgeschichte und Literaturwissenschaft.* Berlin, Mauritius-Verlag, '24 (214 p.).

*b*) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Flaischlen, C.** — STECHER, G. *Cäsar Flaischlen. Kunst und Leben.* Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, '24 (222 p.).

**Gœthe.** — BERENDSOHN, W. A. *Noch ein Stück Knabendichtung Göthes.* Hamburg, Gente, '24 (22 p.). 1,50 m. — GLOCKNER, H. *Das philosophische Problem in Goethes Farbenlehre. Ein Vortrag.* Heidelberg, Winter, '24 (32 p.). [*Beiträge zur Philosophie*, 11]. — GRAEF, H. G. *Goethe. Skizzen zu des Dichters Leben und Werken.* Leipzig, Haessel, '24 (460 p.). — SCKELL, K. A. CHR. *Gœthe in Dornburg. Gesehenes, Gehörtes und Erlebtes.* Leipzig, Weber, '24 (48 p.). — WITKOWSKI, G. *Cornelia, die Schwester Gœthes* : Frankfurt a. M., Liter-Anst., '24 (209 p.).

**Grimmelshausen.** — LOCHNER, R. — *Grimmelshausen. Ein deutscher Mensch im 17. Jahrhundert. Versuch einer psychologischen Persönlichkeitsanalyse unter Berücks. literaturgeschicht. u. kulturgeschichtl. Gesichtspunkte.* Reichenberg, Sudetendeutscher Verlag, '24 (XII-208 p.) [*Prager deutsche Studien, H.* 29].

**Hebbel.** — STOLZE, R. *Die wissenschaftlichen Grundlagen der Inszenierung von Hebbels* « Maria Magdalene ». Berlin, Behr, '24 (74 p.) [*Hebbel = Forschungen XIII*].

Digitized by Google

**Hebel, J. P.** — *Anekdoten. Mit einer Einführung von* HANS FRANCK. Reichenberg, Stiepel, '24 (132 p.). [*Bücher der Deutschen, Bd.* 39].

**Kaiser, G.** — DIEBOLD, B. *Der Denkspieler Georg Kaiser.* Frankfurt a. M., Frankf. Verlags-Anstalt, '24 (142 p.).

**Kant.** — KÜHNEMANN, E. *Kant. II. Teil. Das Werk Kants und der europäische Gedanke.* München, Beck, '24 (719 p., 12,50 m.). — MEISSINGER, K. A. *Kant und die deutsche Aufgabe.* Frankfurt a. M., Englert u. Schlosser, '24 (100 p.). — MESSER, A. *Immanuel Kant. Leben und Philosophie.* Stuttgart, Strecker u. Schröder, '24 (335 p.).

**Kleist, H. v.** — *Heinrich von Kleist an seine Braut.* Berlin, Harz, '23 (115 p.) [*Liebesbriefe berühmter Männer und Frauen, Bd* 5].

**Lenau, N.** — *Lenau an Sofie Löwenthal.* Berlin, Harz, '23 (133 p.) [*Liebesbriefe berühmter Männer u. Frauen, Bd* 4].

**Lessing.** — SCHNEIDER, H. *Lessing und Wolfenbüttel.* Wolfenbüttel, Zwissler, '24. (56 p.).

**Lichtenbergs** *Werke in einem Band. Hrsg. von* R. K. GOLDSCHMIT. Stuttgart, Hädeke, '24 (435 p.) [*Diotima = Klassiker*].

**Meyer, C. F.** — LERBER, HELENE VON. *Der Einfluss der französischen Sprache und Literatur auf C. F. Meyer und seine Dichtung.* Bern, Haupt, '24 (171 p.) [*Sprache und Dichtung*, 29].

**Mendelssohn.** — *Die Familie Mendelssohn* 1729 *bis* 1847. *Nach Briefen und Tagebüchern hrsg. v.* S. HENSEL. *Bd* 1-2. Leipzig, Insel-Verlag, '24, 2 vol.

**Nibelungenlied.** — HOMAN, B. *Geschichtliches im Nibelungenlied. Hrsg. von* R. GRAGGER. Berlin, De Gruyter, '24 (48 p.).

**Nietzsche.** — BUBNOFF, N. VON. *Friedrich Nietzsches Kulturphilosophie und Umwertungslehre.* Leipzig, Kröner, '24 (230 p.).

**Ponten, J.** — SCHNEIDER, W. *Josef Ponten. Eine Aufsatzreihe über seine Persönlichkeit und sein dichterisches Schaffen.* Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, '24 (134 p.).

**Schlegel, frères.** — KÖRNER, J. *Romantiker und Klassiker. Die Brüder Schlegel in ihren Beziehungen zu Schiller und Gœthe.* Berlin, Askanischer Verlag, '24 (240 p.).

**Schopenhauers** *Brieftasche* 1822 *bis* 1823. *Hrsg. u. eingel. von* LEO KLAMANT. Berlin, Trowitzsch u. S., '24 (76 p.).

**Spitteler, C.** — BERENDSOHN, W. *Der Stil Carl Spittelers. Zur Frage des Versepos in neuerer Zeit.* Zürich, Verlag Seldwyla, '24 (48 p.).

**Wedekind, Fr.** *Gesammelte Briefe, Bd* 1-2. *Hrsg. von* FR. STRICH. München, G. Müller, '24.

**Wieland.** — ERMATINGER, E. *Wieland und die Schweiz.* Leipzig, Haessel, '24 (110 p.) [*Die Schweiz im deutschen Geistesleben*, 31].

L. MIS.

---

Digitized by Google

# REVUE DES REVUES

## Revues scandinaves

**Samtiden** (Kristiania, Aschehoug). 1924. III-IV.

HARALD JENSEN : *Immanuel Kant.* (Qu'aux deux tendances philosophiques qui régnèrent en son temps, la dogmatique et la sceptique, Kant aurait ajouté la critique, qui se base sur les deux). — ALBERT DRESDNER : *Om Forstaaelsen av fremmede Folk.* (Pour comprendre les peuples étrangers. Préjugés nationaux et des moyens de les surmonter. Compare Hippolyte Taine et Victor Hehn. Leurs deux méthodes différentes, celui-ci plutôt philologue et biologiste).

V-VI. — JOERGEN BUKDAHL : *Minda Ramm.* (De son premier livre à sa dernière nouvelle est restée fidèle à la réalité. La compassion n'en est pas moins l'âme de son art. Mais une compassion silencieuse, toute intime. De Schopenhauer par Bergson à Herbert Jversens). — CARL BURCHARDT : *En katolsk digter : Francis Thompson.* (Que la religion peut seule réaliser l'harmonie dans l'homme. Pour Thomson rien n'arrive que par la volonté de Dieu. Son goût pour le symbolisme. Poésie et religion pour lui ne font qu'un. Finit dans la mélancolie). — MADS NYGAARD : *Kinck* (Le grand agitateur de la pensée norvégienne. Classique ou romantique ? De plus en plus pessimiste et satirique, surtout dramatique. Ses plus intéressants caractères sont le « Driftekaren », « Machiavelli », le « Grosserer Meyer » et « Herman Ek. » Marque la réaction contre le naturalisme des années 80. Retour à l'empirisme anglais et au romantisme. Supériorité de l'individu de valeur sur la masse).

**Ord och Bild** (Stockholm, Wahlstrœm et Widstrand). — 1924. V.

CHRISTIAN CLAUSSEN : *Johan Bojers digtning.* (Tandis qu'il a depuis longtemps acquis une belle renommée à l'étranger, est encore discuté dans son pays : pourquoi ? Des défauts de forme ; un certain goût pour l'abstraction. Essentiellement poète d'idées : politiques, religieuses. Revue de ses œuvres. Parenté intellectuelle avec Sigbjoern Obstfelder. Du pessimisme à l'optimisme. Occupe une place importante dans la littérature norvégienne). — STEN SELANDER : *Svenska romaner och noveller* (Rien de saillant, sinon, peut-être, le dernier volume de Hjalmer Bergman : « Jag, Ljung og Medardus »).

Digitized by Google

VI. — TAGE AURELL : *Nils Collett Vogt.* (Fut longtemps un « errant ». Des impressions de voyage un peu « touristiques ». Au fond, il est resté essentiellement norvégien. — STEN SELANDER : *Erik Axel Karlfeldt* (La vieille tradition luthérienne des paysans de la Dalécarlie voisine en ses poèmes avec l'intellectualité de la grande ville. Influence biblique. Comme artiste, un des maîtres de la littérature suédoise). — F. E. SILLANPÄA : *V. A. Koskenniemi* (Un poète finlandais. Marque la maturité de la langue finnoise au point de vue de la poésie lyrique. Poète et penseur).

VII. — INGEBORG MŒLLER : *Sagan om Josef og Asnat.* (Saga, traduite du vieux nordique, manuscrit d'environ 1300). — ALF AHLBERG : *Vilhelm Ekelund* (Né en Scanie. Toute son œuvre exprime le désir de respirer l'air frais de son pays à la fonte des neiges. Surnommé « le prêtre d'Apollon dans le nord ». De l'obscurité à la lumière, à la mesure, à la joie). — KNUT HAGBERG : *Fredrik Böök.* (Un des meilleurs stylistes de notre époque ; essayiste remarquable. 1913, son important ouvrage « Svenska studier ; « literaturvetenskag » marque une date dans l'histoire des études esthétiques en Suède. Sa « Sveriges moderna litteratur »).

**Tilskueren** (Copenhague, Gyldendal). Juin 1924. — HARTWIG FRISCH rappelle le souvenir de *Chr. Fr. Wilster* (1797-1843) qui traduisit en danois l'*Iliade* et l'*Odyssée* (1836). — HARRY JACOBSEN : *Strindbergs Verdensry.* (Suite. La réputation de Strindberg en Allemagne. Cite entre autres ouvrages qui lui furent consacrés ceux d'Adolf Paul et de Schleich, 1915 et 1917. Très attaqué en 1918 par Otto Kaus dans « Strindberg, eine Kritik ». Le public allemand qui admirerait Strindberg, serait une clique de bourgeois capitalistes — à l'abri de la guerre. Un épigone, un mauvais artiste, qui n'aurait su se faire valoir que par sa défiance de la femme et sa haine du prochain. L'année 1521 particulièrement riche en travaux sur Strindberg. D'Alfr. Storch : « August Strindberg im Lichte seiner Selbstbiographie » est surtout à recommander. L'Angleterre est le dernier pays où la réputation de Strindberg ait pénétré). — P. L. : *Nye Bæger.* (Trois romans qui traitent du désir de voir le monde et du mal du pays: de Thorkild Gravlund » Flintenstens Ole », de Richardt Gandrup « Jordens Kreds » et « d'Olaf Linck » « Chancen derude » — les trois publiés chez Gyldendal à Copenhague).

**Edda** (Aschehoug, Kristiania). 1924. I. OLOF ROSÉN : *Miljö och diktarpersonlighet.* (La critique actuelle est surtout préoccupée des influences extérieures sur la nature et l'œuvre d'un auteur. Et l'originalité ? Sans aller jusqu'à la prétendue inspiration du poète, elle existe pourtant. Il s'agit de rechercher pour chacun dans quelle mesure). — OLUF FRÜS : *Outlines of Danish Poetry from Œhlenschläger to Johannes v. Jensen.* (Tableau de la littérature danoise depuis 1902 environ jusqu'à nos jours. Donne un aperçu général suffisant, sans rien de très profond ni

Digitized by Google

de bien nouveau). — EILIV SKARD : *Kjeldone til Ibsens Catilina.* (Ce sont les années de jeunesse d'Ibsen et ses luttes qui lui ont fourni la matière de ce drame, dont l'historien latin n'a prêté que le cadre). — L. AAS : *H. G. Wells og hans verker.* (A introduit dans la littérature les conceptions et les idées d'un savant. Après Galsworthy, Kipling et Conrad, l'un des auteurs anglais qui ont le plus voyagé. Plus psychologue et surtout plus sociologue que Jules Verne. N'est pas à placer à côté des grands romanciers classiques Fielding, Thackeray, Dickens, Meredith, Thomas Hardy. Le caractère prophétique de certains de ses derniers ouvrages). — FRANCIS BULL : *Paul Verlaine og symbolismen.* (A propos du livre du Docteur Eckhoff sur ce sujet. Aperçu de la question et discussion de la thèse : comment et pourquoi Verlaine peut être appelé l'introducteur du symbolisme dans la littérature française). — PIERRE MARTINO : *Histoire de la littérature française moderne* (de 1500 à 1920). Revue des principaux travaux parus en 1922. Bibliographies. Anthologies. Ouvrages généraux.

L. P.

---

## Revues allemandes

---

**Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.** T. LXI. Fascicule 1 (janvier 1924).

H. DE BOOR : *Rumoldes Rat* (Le conseil que donne, dans le *Nibelungenlied*, le maître-queux Rumold au roi Gunther de ne pas aller au pays des Huns est cité à la fois dans la *Plainte* et dans le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach. Ce dernier s'est inspiré de la *Plainte* et du *Nibelungenlied* et n'a pas, comme on l'a affirmé, influencé la version C du *Nibelungenlied*). — E. S. : *Der Name Rumolt* (N'a rien à voir avec l'alemannique *rûme* ; c'est un composé du nom de la ville de Rome, *Rûma*, et date de l'époque romaine). — HERMANN PATZIG : *Zum Text der Eddica minora* (corrections apportées à l'édition des *Eddica minora* de Heusler et Ranisch). — EDWARD SCHRÖDER : *Brautlauf und Tanz* (Le mot *Brautlauf*, signifiant mariage, se rencontre dans la plupart des dialectes germaniques ; en allemand, il a été supplanté par *Hochzeit*. Le second terme du composé signifiait originairement « danse », de sorte que le mot entier avait le sens de « danse de la mariée », qui était une cérémonie accompagnant l'acte rituel. La danse, qui a trois caractères différents : acte du culte, spectacle, divertissement, a porté divers noms, dont deux empruntés au français : aha. *túmôn* = *tumer* et *tanzen* = danser). — EDWARD SCHRÖDER : *Bunte Lese* I. (L'allusion faite au sel dans le *Heliand* a en vue le sel gemme, vanté par opposition au sel marin. — Le nom de Schilbung, frère de Nibelunc, dans le *Nibelungenlied*, est très ancien ; le groupe Schilbunc-Nibelunc

Digitized by Google

n'est pas venu à l'auteur du *Nibelungenlied* par voie de tradition, mais a été créé par lui. — *Rigidus Cato* est une locution empruntée par l'auteur de la *Kaiserchronik* à Notker III, qui la doità Boèce. — Gottfried de Strasbourg a imité dans son *Tristan*, v. 352 s. le *Rolandslied* de Conrad, v. 44, 6 ss. — Les fragments de Salmannsweiler sont postérieurs au *Freidank*). — E. SCHNIPPEL : *Der Grottasong und die Handmühle* (Le moulin à bras est cité dans le *Grottasong* et intervient dans le folklore). — E. S. : *Lob Salomons* 13,4 (Correction de *undi opes* en *undi topaz*). — ALBERT LEITZMANN : *Nibelungenklage und höfische Dichtung* (Le poème de la *Plainte* est postérieur à Wolfram d'Eschenbach ; des réminiscences nombreuses démontrent l'influence de Wolfram sur la *Plainte*, qui a également utilisé Hartmann ; observations sur quelques passages de la *Plainte*). — E. S. : *Statisten im Nibelungenlied* (L'auteur du *Nibelungenlied* a créé des noms propres d'après un procédé de composition mécanique ; il a évité les noms usités à son époque). — E. S. : *Bunte Lese* II. (Le mot germanique *wrîtan* = écrire existait encore en aha., alors que *skrîban* avait déjà été emprunté au latin ; mais *skrîban* désignait l'écriture sur parchemin, alors que *wrîtan* était usité pour l'incision avec une pointe. C'est vers 900 que le mot germanique a été évincé par *skrîban*. — Le nom de la déesse Harimella, trouvé sur une pierre votive en Ecosse, est celui d'un nom de lieu, aujourd'hui Hermalle, près de Tongres).

Notice et Mélanges.

**Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.** T. XLIII, fascicule I.

Comptes rendus critiques. Notices.

**Euphorion.**

T. XXV, fascicule 1 (1).

*Beiträge zur Geschichte der deutschen Philologie* (Lettres de Müllenhoff et Hildebrand à Zacher et plusieurs lettres adressées à Hildebrand ; liste des travaux de A. E. Schönbach). — ALFRED GÖTZE : *Weltanschauung* (Ce mot, créé par Kant, mais détourné de son sens primitif, qui était concret, a été adopté par l'école romantique et s'est chargé de nombreuses acceptions qui le rendent indispensable). — HEINRICH FUNCK : *Briefwechsel zwischen Lavater und Frau von der Recke* (Lettres inédites de Lavater à celle qui fut son adepte, puis passa, au grand mécontentement de Lavater, dans le camp des « Aufklärer »). — ERNST ELSTER : *Das Vorbild der freien Rhythmen Heinrich Heines* (Les rythmes libres de Tieck et Ludwig Robert sont le précédent qui a donné naissance

(1) L'*Euphorion* entre dans sa vingt-cinquième année. Il publie en tête de son premier fascicule la liste de ceux qui lui ont apporté assistance et celle des collaborateurs, fort nombreux, qui, sous la direction de MM. J. Nadler et A. Sauer, ont fait de ce périodique un précieux recueil de travaux relatifs à l'histoire de la littérature allemande, surtout pour ce qui est de la littérature moderne.

Digitized by Google

à ceux de la *Nordsee*. Accueilli dans la famille de Robert, qui était un admirateur des rythmes libres de Tieck, Heine connut et apprécia la technique des vers écrits par l'auteur des *Promenades d'un Berlinois dans sa ville natale*. Etude des procédés métriques de Heine dans ses vers libres). — BERNHARD SEUFFERT : *Ifflands Jäger — Ludwigs Erbförster* (Analyse de la pièce d'Iffland et de celle de Ludwig ; dans maints traits importants et dans les détails s'avère la dépendance de Ludwig qui a aussi subi l'influence de la *Marie-Madeleine* de Hebbel). — KARL REUSCHEL : *Briefe Gottfried Kellers an Adolf Stern* (Sept missives, dont la plupart sont de simples billets, de Keller au critique A. Stern).

Comptes rendus critiques. Informations. F. P.

**Die Literatur.** — 1924. — **Juli.** — *Zur Lyrik der Gegenwart*, von E. LISSAUER. IV. (Les articles précédents étaient consacrés surtout aux tendances et aux sources d'inspiration du lyrisme contemporain ; celui-ci s'occupe plus spécialement de la langue et de la technique, cette dernière étant conçue non pas comme le résultat de la théorie ou de la réflexion, mais comme le produit nécessaire du tempérament du poète. Apprécie de ce point de vue les recueils de Rockenbach, H. Burte, B. v. Münchhausen, E. Spann-Rheinsch, F. Werfel). — *Kleist der Erzähler*, von STEFAN ZWEIG (Kleist dramaturge se met tout entier, passionnément, dans ses pièces ; le narrateur s'applique au contraire à rester impassible, étranger aux événements qu'il raconte, aux personnages qu'il décrit et fait agir. Dans un cas comme dans l'autre il va à l'extrême, et le subjectivisme du dramaturge comme l'objectivisme du narrateur sont poussés aux dernières limites). — *Theodor Däublers* « Athos », *und* « Sparta » von H. LILIENSTEIN (Caractérise l'« hellénisme » de Däubler dans ces deux œuvres récentes). — *Eduard Reinacher*, von E. DÜRR (Encore peu connu, malgré son œuvre déjà considérable, parce qu'il se range difficilement dans l'un des groupes actuels. Son thème habituel est la mort. Semble s'orienter vers un néo-classicisme). — *Bemerkungen zum Bau des Verses im Deutschen. Brief an einen Maler* von E. REINACHER. (A propos du système d'Opitz, trop absolu, qui ne tient pas compte de la relativité de l'accent tonique et néglige le rôle, pourtant si considérable, que jouent les consonnes et l'agencement des phrases, le sentiment, la mélodie, etc. Commentaire d'une strophe du point de vue métrique adopté par Reinacher). — *Das Übernormale* von WILHELM VON SCHOLZ. (Rend compte de quelques ouvrages récents sur l'occultisme et le surnaturel). — *Proben und Stucke. Das Horoskop*, von W. v. SCHOLZ. — *Literargeschichtliche Anmerkungen, LIII. Der Golem* von A. LUDWIG. — *Echo der Zeitungen.* — *Echo der Zeitschriften.* — *Echo der Bühnen.* — *Holländischer Brief*, von J.-G. TALEN.

**August.** — *Vom Drama der Gegenwart*, von HANS FRANCK. IV. NEUROMANTIK (Le naturalisme devait aboutir finalement à un néo-romantisme

Digitized by Google

qui s'est manifesté non seulement dans le domaine de la poésie lyrique, mais encore au théâtre, où il a compromis le développement normal du drame allemand, comme le prouvent les œuvres dramatiques de Hofmannsthal. Etude de ces œuvres). — *Ernst Thrasolt* von HANS BENZMANN. (Profondeur du sentiment religieux dans la poésie lyrique de Thrasolt. Analyse de ses divers recueils). — *Ein Stammbuch aus der Goethe-Zeit. Mitgeteilt* von ERNST LEWALTER. (Il s'agit du Stammbuch d'Auguste Duvau, professeur à l'institut du Belvédère de Weimar ; Joret avait déjà publié d'importants extraits de sa correspondance dans la *Revue Germanique* (N° 5 de 1907) ; on reproduit ici quelques pièces du Stammbuch, en particulier de Herder, Wieland, Kaestner, Einsiedeln, Knebel, Gœthe, Schiller, G. Schlegel, Jean Paul, Iffland). — *Stilwende ?* von CARL MÜLLER-RASTATT. (On est à la recherche d'une forme nouvelle du roman, qui remplacerait le roman psychologique dont on a par trop abusé. Cela nécessite en premier lieu la recherche d'un style nouveau, qui apparaît en particulier dans le « *Berend Fock* » de Blunck, caractérisé par un mélange de réalisme et de romantisme). — *Neue Brentano-Literatur*, von E. MARTIN. (A propos de quelques œuvres de Brentano récemment publiées, et d'une étude de Leo Just sur ce poète). — *Neue Frauenromane*, von CHRISTINE TOUAILLON. (Rend compte de quelques romans récents composés par des femmes). — *Proben und Stücke.* « Anna Scheuerin ». *Gedicht* von ERNST THRASOLT. — *Echo der Zeitungen.* — *Echo der Zeitschriften.* — *Echo der Bühnen.*

**September.** — *Mimus und Mysterium im antiken Roman*, von H. REICH. — *Ein Spitzweg der Feder* (*Ludwig Bäte*) von FR. W. ILLING. (Bäte est devenu le peintre de la petite ville, dont il a découvert la beauté particulière. Analyse et caractérise ses œuvres). — *Politische Trutzlieder der Brüder Schlegel*, mitgeteilt von J. KÖRNER. (Ils'agit de quelques satires inédites dirigées contre Napoléon et ses efforts pour soulever la Pologne contre la Russie). — *Schriftsteller, Dichter, Künstler. Einige Tagebuchblätter* von W. v. MOLO. — *Zeitgenössische Literaturkritik* von ANSELMA HEINE. (A propos du livre consacré à Josef Ponten par W. Schneider, modèle du genre). — *Goethe-Bücher*, von G. WITKOWSKI. (Rend compte de trente-quatre publications récentes relatives à Gœthe, éditions ou études). — *Proben und Stücke. Vor der Tür*, von L. BATE. — *Echo der Zeitungen.* — *Echo der Zeitschriften.* — *Echo der Bühnen.*

**Oktober.** — *Mythische Kräfte in der Dichtung* von EMIL LUKA. — *Zur Lyrik der Gegenwart* von E. LISSAUER. V. (Analyse en particulier : « *Rheinische Sonette* » d'Otto Brües, les « *Gesammelte Gedichte* » de Stefan Zweig). — *Über die Kunst Marcel Prousts*, von E. R. CURTIUS. — *Eine Shakespeare - Reform aus dem Geiste des Barock*, von WERNER WEISBACH. — *Johanna Wolff* von PAUL WITTKO. (Elle est la représentante typique de la Prusse Orientale. En tant que poète lyrique, elle personnifie

Digitized by Google

l'idéalisme de Schelling. Analyse et appréciation de ses principales œuvres). — *Neuer deutscher Bänkelsang*, von LEO REIN. (Il s'agit des chansonniers qui ont essayé d'adapter aux choses d'Allemagne et au goût du public allemand le genre des cabarets littéraires de Montmartre. Signale entre autres : Walter Mehring, George Gross, Kurt Tucholski (cabaret « Schall und Rauch »), Rosa Valetti (« Grössenwahn »), Joachim Ringelnatz, le plus « artiste » de tous). — *Drei neue « Falke » - Bücher*, Von ANSELMA HEINE. (Apprécie trois livres récemment parus dans la collection « Falke », à savoir : « *Untergang von 13 Musiklehrern* », de H.-E. Jacob, « *Der Urwald* » de J. Ponten, « *Die zweite Jugend* » d'Otto Flake). — *Zeitgeschichtliche Anmerkungen*, XII. *Die anarchistische Literatur seit der Revolution*, von EMIL SZITTYA. (Difficultés que présente la recherche des publications anarchistes. L'auteur a réparti sous diverses rubriques celles dont il a pu avoir connaissance ; son travail pourra servir de point de départ pour l'établissement d'une bibliographie plus complète). — *Literargeschichtliche Anmerkungen, LIV. Das englische Renaissancedrama*, von PH. ARONSTEIN. — *Echo der Zeitungen*. — *Echo der Zeitschriften*. — *Echo der Bühnen*.

**Der neue Merkur**. — 1924. — **Juni**. — JOSEF PONTEN : *Anna Paulas Besuch. Ein Gespräch*. — *Stifter oder die Form* von H. EHL. (Pour un Allemand du Nord les nouvelles de Stifter peuvent paraître artificielles, sans idées, sans psychologie, presque sans matière. L'essentiel de l'art de Stifter est l'impression à suggérer et la forme poétique. Aussi consacre-t-il presque exclusivement ses efforts à la forme, qui revêt une valeur absolue et une nécessité absolue. Les sujets, la matière n'ont aucune importance en soi ; ils n'en acquièrent que par et grâce à la forme).

**Juli**. — *Oswald Spengler der Politiker*, von A. WEBER (Dans ses dernières publications Spengler, qui prétendait à l'honneur d'être le Mentor du peuple allemand, n'est plus qu'un homme de parti, qui insulte gratuitement les hommes au pouvoir et la « politique d'exécution » qu'ils représentent). — *Nietzsche und das Wertproblem*, von G. VON MUTIUS. (La philosophie de Nietzsche doit être considérée sous un double point de vue : d'une part, comme tendance à transformer l'homme en surhomme ; d'autre part, comme négation et suppression de tout ce qui est simple humanité, telle que nous la montre la réalité expérimentale. Le surhomme est ainsi à la fois affirmation et négation de l'homme, optinisme et pessimisme. La volonté de créer une valeur morale, telle est l'idée essentielle de la philosophie de Nietzsche). — *Der « Untergang » des Theaters*, von R. MUSIL.

**August**. — *Politik des unendlichen Staates*, von ALFONS PAQUET.

**September**. — H. G. WELLS. *Prophezeiungen*. — W. MICHEL. *Die geistige Krise in der Sozialdemokratie* (En raison de son importance numérique et de la situation politique, le parti socialiste est celui à qui

Digitized by Google

l'évolution de l'histoire impose de diriger, en ce moment, les destinées du peuple allemand. Il est incapable de s'acquitter de cette mission parce que sa base intellectuelle est insuffisante). — *Heraklit. Deutsche Nachdichtungen* von G. BURCKHARDT. — *Deutsche Malerei in den letzten fünfzig Jahren*, von E. PREETORIUS (Zur Ausstellung der Staatsgalerie in München. L'impression que donne cette exposition, c'est qu'elle marque la fin de la sculpture allemande).

**Oktober.** — *Stimmen zur Erneuerung des deutschen Menschen. Eine Diskussion* von WILLY HAAS (Fait parler successivement : Die Werdenden, ein orthodoxer Jude, ein Antisemit, ein jüdischer Assimilant, ein Katholik, ein Kommunist. Chacun d'eux expose comment, à son avis, il sera possible de « rénover l'homme allemand »). — *Der metaphysische Roman : Ponten, Ulitz, Lübbe*, von H. POESCHEL, (L'originalité de Ponten réside, comme chez les constructeurs de cathédrales gotiques, dans la synthèse de l'intuition artistique et de la pensée constructive ; Ulitz replonge l'individu au sein de l'univers, crée ainsi de nouveaux mythes ; la personnalité joue par contre un rôle important chez Lübbe, et détermine la forme de ses œuvres). — *Neue Hölderlin-Bücher* von J. ALT. (Rend compte de quelques ouvrages récents sur Hölderlin, en particulier de ceux de E. Aron, W. Michel).

**Zeitschrift fur Deutschkunde. — 1924. — Heft 3.** — Zu Lessings « *Theatralischer Bibliothek* » von M. VON WALDBERG (Le traducteur de l'Histoire du Théâtre italien par Riccoboni n'est pas Lessing, comme on l'admettait généralement, mais J.-T. Kœhler. Mérites de Kœhler comme traducteur. Il faut lui attribuer en outre la paternité des articles suivants : Nachricht von dem Verfasser. Auszug aus der Sophonisba des Trissino und der Rosmunda des Ruccelai. Auszug aus der Calandra des Kardinal Bernardo di Bibiena. Ces œuvres n'ont donc pas le droit de figurer dans une édition de Lessing, qui n'en est pas l'auteur). — *Laokoontische Betrachtungen* von K. SCHULZE *II. Die Einheit im « Laokoon »*. (Le « Laocoon » n'est pas un ouvrage systématique, rédigé d'après un plan logique tracé à l'avance ; c'est un recueil d'articles composés au hasard des lectures de l'auteur; leur seule et véritable unité réside dans le goût de Lessing, pour qui la théorie reste chose secondaire). — *Klopstock und wir. Zur* 200. *Wiederkehr des Geburtstages des Dichters*, von W. RENWANZ. — *Fichtes Einfluss auf Goethes Faust*, von F. BÖRTZLER (L'influence de Fichte se fit sentir sur le nouveau plan conçu par Gœthe vers 1797, et dont la scène du pari, le prologue dans le ciel, les scènes de Pâques et la fin de la deuxième partie marquent les points essentiels ; dans cette nouvelle conception, le diable du moyen âge est remplacé par une nouvelle philosophie de l'esprit du mal, qui n'est qu'une incarnation du Non-Moi de Fichte). — *Punkt oder Fragezeichen in Gœthes* « Faust » I., vers 1865 ? VON K. FÉAUX DE LACROIX (Se pro-

Digitized by Google

nonce en faveur du point, repousse le point d'interrogation). — *Ist in Scheffels Ekkehard das Waltharilied das Ziel des ganzen Romans ?* von H. SIEMONSEN (Répond négativement). — *Hans Franck und die deutsche Erzählkunst*, Von R. PETSCH, II (Suite et fin de l'intéressante étude consacrée par Petsch aux œuvres narratives de Franck). *Literaturbericht* 1923. *Sprache und Sprachwissenschaft*, von O. WEISE ; — *Pädagogik*, von HOFSTAETTER. L. M.

## Revues françaises

**Mercure de France. — 1924. — 15 Juillet.** — RÉGINA ZABLOUDOVSKY : *La crise de la culture intellectuelle en Allemagne* (La mentalité du dernier siècle est en train de céder la place à un nouvel esprit... Eclosion de tendances mystiques et des nombreux succédanés de la religion : théosophie, anthroposophie, occultisme, etc... Influence de la doctrine catholique, attention croissante pour la philosophie de l'Asie... Besoin de mystère... A la maladie dont souffre l'Europe, divers remèdes sont proposés par Rudolf Kayser, Holzapfel, qui reflètent le désarroi et le chaos intellectuels au milieu desquels se débat l'Allemagne actuelle).

**1er Août.** — A. GOT : *L'organisation de la propagande allemande* (La propagande allemande est organisée scientifiquement. Il y a des professeurs de propagande, des théoriciens, des manuels et des cours de propagande. Ouvrages de Stern-Rubarth et de Plenge. Associations diverses pour le germanisme à l'étranger : il y en a soixante-huit dans la seule ville de Buenos-Ayres. « Les pionniers de l'idée allemande sont pour nous un beau modèle d'énergie »).

**15 Août.** — Dr H. A. W. SPECKMAN. *Les méthodes de cryptographie de Francis Bacon.*

**15 Septembre.** — JEAN MAXE : *Les relations intellectuelles franco-allemandes* (Indique comment, au sortir de la guerre, le problème de la reprise des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne s'est posé à nouveau, sous quelles formes précises, par quelles séries de démarches plus ou moins cohérentes et systématiques. C'est autour de Romain Rolland et de *Clarté* d'une part, d'André Gide et de la *Nouvelle Revue française* d'autre part, que les tentatives de renouement s'ébauchèrent des deux côtés du Rhin, pour échouer d'ailleurs complètement devant la mauvaise volonté des Allemands. « Nos jeunes gens, écrit Thomas Mann, ne haïssent pas la France ; elle leur est indifférente, et c'est bien plus grave ». L'Allemagne, en réalité, se détourne de l'Occident et attend de l'Orient le salut. La France ne s'est jamais refusée, surtout après 1870. C'est l'Allemagne qui, présentement, dit non).

**1er Octobre.** — C.-J. GIGNOUX : *La politique de Londres.* — H.-D. DAVRAY : *Joseph Conrad.* L. M.



Digitized by Google

# CHRONIQUE

L'un des spécialistes les mieux informés et les plus judicieux de la littérature allemande médiévale, Friedrich Vogt, est mort le 28 octobre 1923, à l'âge de 72 ans.

Albert Köster, qui jouissait d'une légitime réputation comme philologue et critique, est mort le 29 mai 1924. Il n'avait que 62 ans. Comme Vogt, Köster appartenait à l'enseignement supérieur.

Rodolphe Reuss, le grand historien de l'Alsace, a fini ses jours à Versailles, en août dernier, âgé de 83 ans. A un très grand savoir, Reuss joignait un jugement que ne troublait aucune partialité.

La *Revue des études hongroises et finno-ougriennes* publiée sous les auspices de l'Académie hongroise des sciences (Paris, librairie ancienne Honoré Champion, Edouard Champion) touche parfois à des questions rentrant dans le cadre de la *Revue Germanique*. Ainsi dans le N° 1 de la 2e Année (janvier-mars 1924) un article substantiel est consacré au baron de Trenck, ce Prussien qui « fut le lien vivant entre la Révolution française et le public hongrois ».

La maison d'édition Walter de Gruyter u. Co (Berlin W. 10) entreprend la publication d'un périodique portant le titre *Minerva-Zeitschrift*, le sous-titre *Nachrichten für die gelehrte Welt* et la mention *Ergänzung zu* : *Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt*. Ces indications éclairent sur le but de ce périodique (édité par M. G. Lüdtke), dont le premier fascicule a paru en septembre 1924 et dont les suivants paraîtront de deux mois en deux mois (prix de l'année 10 mk., du fascicule 2 mk.). Des cinq divisions qui constituent ce numéro, l'une est consacrée à des renseignements généraux sur la vie scientifique de certains pays ou de certaines villes ainsi qu'à certaines publications, la deuxième à des indications relatives à des instituts, bibliothèques, sociétés savantes, la troisième à des articles nécrologiques, la quatrième à des comptes rendus critiques (rubrique amorcée seulement dans ce fascicule) et la cinquième à la mention d'institutions ou de sociétés nouvellement fondées. Ce programme sera réalisé dans les numéros suivants.

*Der Wächter* est une revue mensuelle publiée par M. Wilhelm Kosch (Nymwegen) et éditée par la maison Parcus u. Co., Munich, depuis sept années. Le *Wächter* s'adresse à la foule des lettrés ou demi-lettrés en quête de lectures peu fatigantes quoique présentant un attrait littéraire. Dans le numéro de juillet 1924, on trouve une nouvelle de Clemens Brentano, d'allure romantique, une note de M. Max Koch sur le théâtre

Digitized by Google

wagnérien de Bayreuth dans le passé et le présent, un *Schattenspiel* de Christian Brentano plus bizarre qu'intéressant, une interprétation des éléments historiques dans le *Ring* de Wagner par M. Anton Ritthaler, la reproduction d'une lettre d'un anonyme, écrite il y a un siècle, sur la musique allemande, enfin la suite de la publication du *Zauberring* de La Motte-Fouqué.

Dans son numéro 10 (juillet 1924), la *Revue Rhénane* offre entre autres à ses lecteurs un résumé des Mémoires de M. von Gerlach, publiés par la *Weltbühne*, une étude du Dr Erben sur les menhirs de la Hesse rhénane, qui s'apparentent par leur destination cultuelle aux menhirs de Bretagne, une poésie de la Comtesse de Noailles, glorifiant Heine, une esquisse du caractère intellectuel de l'écrivain rhénan Josef Ponten par M. Georges Pey, du poète Frank Wedekind par M^me^ Barbara Strigel et de Agnes Miegel, dont le talent est élogieusement apprécié, enfin une importante note de M. Max Hermant, où sont dévoilées les causes de la prospérité financière intermittente de l'Allemagne. Non moins substantiel est le fascicule contenant les numéros 11-12 (août-septembre 1924). M. Paul Massiéra y consacre quelques pages aux poètes souabes d'aujourd'hui ; M. Carlheinz Hillekamps analyse la nouvelle *le Réprouvé* de Manfred Georg ; une suite est donnée aux Mémoires de M. von Gerlach ; M. André Cœuroy apprécie le roman musical *Verdi* de Franz Werfel et M. Robert Hénard commence la biographie du musicien Martini.

La *Revue des Études anciennes* (t. XXVI, N° 3, juillet-septembre 1924) publie des *Notes sur les premiers rois païens de la Suède* de M. Olov Janse. On y trouvera un exposé à la fois concis et clair des recherches entreprises par M. B. Nerman et des résultats précieux auxquels il est arrivé. Après avoir soumis à une critique très serrée, l'*Ynglinga saga* de Snorre Sturluson et ses sources poétiques, M. Nerman a pu prouver par des investigations archéologiques l'exactitude de la plupart des renseignements fournis par la tradition. Dès le III^e^ ou IV^e^ siècle de notre ère, il y a eu des rois de la dynastie des Ynglingar ; ceux des siècles suivants ont été enterrés sous les tumuli gigantesques de l'Upland et notamment d'Upsal. Toute une partie de l'histoire de Suède, considérée jusqu'ici comme légendaire, s'annexe désormais à la science.

Sous le titre *Der Piperbote für Kunst und Literatur*, la maison d'édition R. Piper u. Co. de Munich publie une revue semestrielle qui appelle l'attention sur les œuvres parues par ses soins. Ce n'est cependant pas un catalogue accompagné de quelques extraits que ce *Piperbote*. Il offre des contributions originales, parfois signées de noms célèbres. Ainsi dans le 2^e^ fascicule (été 1924) de la publication se trouve une appréciation de la traduction, faite par K. E. Neumann, des livres sacrés boudhiques, due à Hugo von Hofmannsthal. Une valeur assurée est donnée au *Piperbote* par les très belles illustrations dont il est orné.



Digitized by Google

A l'encontre des précédents numéros de *Vers und Prosa* (Berlin, Rowohlt), que nous avons signalés, le numéro 6 (15 juin 1924) ne contient point d'extraits dramatiques. La place laissée ainsi aux autres genres permet la présentation d'une véritable pléïade de jeunes auteurs, presque tous, du reste, déjà bien connus. Vers et prose alternent. Au début, même, ils se confondent, en quatre fantaisies rythmées d'Anton Schnack (1). Agréable novellette de Willy Güntzburger : *Bourgeoises Abenteuer*. De Heinrich Spaemann, deux poèmes et un « paysage », en un seul bloc de notations impressionnistes, adjacentes sans ponctuation, juxtaposées à la façon des couleurs dans leur cadre naturel. A une suite de brèves pièces de Lotte Wolff succède le *Todestanz*, en prose lyrique, de Gerhard Bohlmann. Nouveaux vers : *Wehen* de Friedrich Wolf et six courts poèmes de Maria Graefin Hœnsbroech. — Puis, *Peer*, lettres de peintre, par Helmut vom Hügel, suivies d'un beau triptyque rimé auquel collaborent Klabund, Johannes Urzidil et Fred von Zollikofer. — Dernière contribution en prose : *Abschied* de Max Krell (2), et enfin bouquet de poésies formé par Eduard Saenger, Ludwig Strauss, Carl Ehrenstein et Herbert von Hœrner (3). Le numéro 7 (15 juillet 1924) est consacré tout entier à l'adaptation allemande que donne Albert Ehrenstein de l'œuvre du célèbre poète chinois Po-Chü-i, appelé également Pe-Lo-Thien, et apporte, outre un résumé biographique, une véritable anthologie d'environ quarante morceaux, dont un extrait en prose : *Reise nach Südost*. — Les pièces lyriques sont de toute beauté. Nous ne savons, pour notre part, ce qu'il convient d'admirer le plus, d'une brève « plainte » comme *Die Nacht*, comparable à l'immortel et laconique chef-d'œuvre de Gœthe sur le Gickelhahn, ou d'un poème comme : *Ich lebe einsam am Weï*, long de six pages, et dont voici en échantillon la strophe finale dans la splendide transposition poético-linguistique d'Albert Ehrenstein : « Die wirren Wünsche töte ich durch Schauung. — Der tiefe Geist geht ein in Einheit. — Die Narrheit stirbt : ich finde Zuflucht in Buddhas Weisheit. — Furt durch die Meere des Leids. — Ich kenne das Floss des Erwachten. — Windunbewegt zu leben ist mein Sinn. — Nichtdasein ist mein Vaterland. — Zum letzten Mal fühl Mitleid ich für meinen Leib und diese Welt. — Und schon vergess ich beide tief : für immer! » Dans le numéro 9 nouvelles de Regina Ullmann, Hermann Hesse, Franz Bies, fantaisies en prose d'E.-A. Rheinhardt, poésies lyriques de Heinrich Eduard Jacob,

(1) Du même auteur vient de paraître à la même librairie : *Tier rang gewaltig mit Tier (Gedichte)*, recueil très favorablement accueilli par la critique allemande.

(2) Max Krell est connu surtout comme romancier ; cf. ses romans récents : *Die Maringotte, der Spieler Cormick* et son *Entfaltung*, recueil de nouvelles dont la *Revue Germanique* a pu dire récemment qu'il constituait « un véritable manuel de littérature allemande en formation ».

(3) Cf. à la même librairie, *Kurt Pinthus, Menschheitsdammerung (Symphonie jungster Dichtung)*, remarquable anthologie du lyrisme allemand contemporain très loué par Oskar Lœbe, le professeur Walzel et les *Preussische Jahrbucher*.

Digitized by Google

Franz Blei, Ludwig Strauss, Ernst Otto Stählin, Hans Schlebelhuth et Ina Seidel. Il semble que dans le numéro 8 du même périodique, la rédaction se soit attachée à faire une répartition harmonieuse entre les divers genres littéraires. Le lyrisme y est représenté par une série de transpositions poétiques de Baudelaire dues à Walter Benjamin, Lotte Wolf et Franz Hessel, des poèmes de Georg Britting, Lotte Killian, Max Herrmann et Hans Friedrich Blunck, la narration, par une étude d'Ernst Weiss, des nouvelles d'Anton Betzner, Theodor Lessing et Robert Walser, le théâtre, enfin, par l'acte premier d'un drame de Walter Hasenclever : *Mord*, et une scène empruntée à la comédie de Paul Kornfeld : *Allen gefallen ist schwer*.

Nous avons fait allusion, dans notre dernière chronique, au 200e anniversaire de la naissance de Kant (22 avril). — En juillet et en août, la série commémorative a repris de plus belle. Nous n'en voulons pour preuve que ces simples éphémérides : 2 juillet, 200e anniversaire de la naissance de Klopstock ; 4 juillet, anniversaire de la mort de Theodor Storm ; 18 juillet, 60e anniversaire de la naissance de Ricarda Huch ; 19 août (nécrologie), mort du philosophe bien connu Paul Natorp (1) ; 28 août, 175e anniversaire de la naissance de Gœthe ; 31 août, 60e anniversaire de la mort de Lassalle. Et nous en omettons, certainement, de moins notoires.

L'anniversaire de Klopstock a été célébré par de nombreux articles dans la presse allemande. On a rappelé surtout que l'auteur de la *Messiade* a été un novateur par la pensée et le verbe. C'est de lui que date l'ère moderne de la poésie allemande.

En fait d'auteurs relativement anciens ou de contemporains depuis longtemps connus, la vogue est actuellement en Allemagne à Christian Dietrich Grabbe, dont la douce fiancée, Lucie Clostermeier, s'avéra de plus en plus, après le mariage, insupportable mégère, à Theodor Fontane, à la technique duquel le philologue Berend (Eduard) consacre un substantiel article de la *Deutsche Rundschau*, aux Scandinaves Ibsen et Knut Hamsun, ce dernier obtenant à Munich, chez Albert Langen, non seulement une biographie de Carl David Marcus, mais une traduction de ses œuvres complètes, au publiciste Maximilian Harden, enfin, plus que jamais favori des uns, honni des autres, et dont la série d'essais vient de s'enrichir d'un quatrième volume (2). — Nous nous interdisons ici de parler des poètes dramatiques : Wilhelm von Scholz, Georg Kaiser, Unruh, Molo, etc.

(1) Né à Dusseldorf en 1854, depuis 1881 titulaire de la chaire de philosophie à l'Université de Marbourg et membre de la fameuse école, représentant attitré, avec Hermann Cohen, du néo-kantianisme.

(2) *Köpfe*, t. IV, Berlin, Erich Reiss, 1924, 557 p.

Digitized by Google

Une nouvelle société de vulgarisation vient de se fonder à Berlin S. W., Teltower Strasse, 29, sous le titre *Deutsche Bühnengemeinschaft*. Son but est de propager le plus possible les trésors des littératures, allemande et étrangère, en tenant compte de tous les domaines : philosophie, art, histoire, mémoires, correspondance, questions mondiales, etc. Pour une cotisation minime, les adhérents reçoivent tous les trimestres un ou deux volumes à leur choix, et sont abonnés à la revue bimensuelle *Das Zeitungsbuch*.

La maison Velhagen et Klasing (Bielefeld) organise un concours destiné à encourager l'art de la nouvelle. Le prix d'honneur est de 10.000 goldmarks. Format maximum : 16 pages de 1400 syllabes chacune. Exclusion des traductions de littérature étrangère. Les résultats doivent être proclamés en décembre prochain (1).

(1) Pour plus de détails, voir le numéro de septembre des *Monatshefte*.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## I. — ARTICLES ORIGINAUX

PAGES

**Fleury (Victor).** — Georges Büchner et son temps. . . . . 405
**Gavelle (E.).** — Les influences de l'art allemand sur l'art champenois au XVI^e siècle . . . . . 267
**Pineau (Léon).** — Selma Lagerlœf : « Maarbacka ». . . . . 145
**Tronchon (Henri).** — Victor Cousin « prophète » de Herder . . . . . 1

## II. — NOTES ET DOCUMENTS

**Brun (Louis).** — La France jugée par un Allemand . . . . . 21
**Brun (Louis).** — Quelques récentes études sur Hebbel. . . . . 280
**Brun (Louis).** — Les grands courants d'opinion de la jeunesse allemande contemporaine I . . . . . 417
**Fleury (Victor).** — Les précurseurs de la République allemande I. . . 32
**Fleury (Victor).** — Les précurseurs de la République allemande II. . . 152
**Michel (V.).** — Lettres inédites de Sophie La Roche à Wieland I. . . 434

## III. — REVUES ANNUELLES

**Brun (Louis).** — Le théâtre allemand. . . . . 159
**Fournier (A.).** — Le roman allemand. . . . . 38
**Schneider (Camille).** — La poésie allemande . . . . . 288

## IV. — COMPTES RENDUS CRITIQUES

Andler (Charles). Mélanges offerts à (F. P.) . . . . . 331
*Attenborough* (F. L.). — The Laws of the Earliest English Kings. Ed. and transl. (E. P.) . . . . . 79
*Aurner* (*Nellie Slayton*). — Hengest (F. Mossé). . . . . 192
*Bach* (*Adolf*). — Gœthes Rheinreise mit Lavater und Basedow im Sommer 1774 (F. Piquet) . . . . . 107
*Behaghel* (*Otto*). — Deutsche Syntax I. Bd. (F. P.) . . . . . 196
*Benoist-Méchin* v. Unruh. . . . . .
*Bergmann* (*Ernst*). — Fichte, der Erzieher zum Deutschtum (Léon Mis) . 466
*Bertram* (*Ernst*). — Nietzsche (H. Lichtenberger). . . . . 219
*Bittner* (*Dr. Konrad*). — Beiträge zur Geschichte des Volksschauspieles vom Doctor Faust (F. P.) . . . . . 104
*Blei* (Franz). — Das grosse Bestiarium der modernen Literatur (J. D.) . . 481
*Blümel* (*Rudolf*). — Die deutsche Schallform der letzten Blütezeit und ihrer Ausläufer in Dichtung und Prosa (F. Piquet). . . . . 451
*Boas* (*F. S.*) v. Lee.
*Boor* (*Helmut de*). — Studien zur altschwedischen Syntax in den ältesten Gesetztexten und Urkunden (Maurice Cahen) . . . . . 77
*Bornhausen* (*D. Karl*). — Wandlungen in Gœthes Religion (F. P.) . . . 353
*Bourfeind* (*Dr. Paul*). — Das deustche Theater Jahrbuch hgb. v. Dr. Paul Bourfeind, Dr. Paul Joseph Cremers, Dr. Ignaz Gentges (L. B.) . . . 369
*Bremner* (*R. L.*). — The Norsemen in Alban (F. M.). . . . . 322
*Brentano* (*Clemens*). — Die Chronika des fahrenden Schülers (J. D.) . . . 470
*Brüll* (*Oswald*). — Thomas Mann (A. Fournier). . . . . 359
*Bühler* (*Johannes*). — Das Frankenreich (F. Piquet) . . . . . 194

Digitized by Google

*Buisonjé* (*C. de*). — Charlotte von Stein und Christiane Vulpius spätere von Gœthe in Gœthes Lyrik (J. Dresch) . . . . . 465
*Büscher* (*Gustav*). — Die Vergiftung des Geistes als Ursache des Krieges und der Revolution (E. Duprat). . . . . 234
*Cœuroy* (*André*). — Musique et littérature (L. Fouret). . . . . 373
*Cremers* v. Bourfeind.
*Dam* (*Jan van*). — Zur Vorgeschichte des höfischen Epos (F. Piquet).. . 336
*Dehnow* (*Fritz*). — Frank Wedekind (F. Piquet) . . . . . 125
*Diebold* (*Bernhard*). — Anarchie im Drama (L. B.) . . . . . 365
*Ettlinger* v. Lindemann.
*Fehrlin* (*Hans*). — Die Paralipomena zu Immermanns Münchhausen (J. Dresch) . . . . . 474
*Fischel* (*Oskar*). — Das moderne Bühnenbild (Louis Brun). . . . . 228
*Fischer* (*Kuno*). — Schellings Leben, Werke und Lehre (Emile Duprat) . 469
*Fischer* (*Oskar*). — Heine (André Tibal). . . . . 357
*Fittbogen* (*Gottfried*). — Die Religion Lessings (F. P.) . . . . . 456
*Francke* (*Kuno*). — Die Kulturwerte der deutschen Literatur 2. Bd. (F. P.) 204
*Frazer* (*Sir James George*). — The Golden Bough (F. C. D.) . . . . . 92
*Frazer* (*Sir James George*). — Folklore in the Old Testament (F. C. Danchin) . . . . . 323
*Gentges* v. Bourfeind.
*Germain* (*André*). — Pèlerinages européens (R. Pitrou) . . . . . 482
*Grautoff* v. Marwitz.
*Greiner* (*Dr. W*). — Gœthe auf der Wartburg (Louis Brun) . . . . . 356
*Gundolf* (*Friedrich*). — Shakespeare und der deutsche Geist (Léon Mis) . 343
*Haeckel* (*Ernst*). — I. Von Teneriffa bis zum Sinai; II. Aus Insulinde (*Louis Brun*) . . . . . 235
*Hammerich* (*Louis L.*). — Zur deutschen Akzentuation (Maurice Cahen). 97
*Hamsun* (*Knut*). — Un vagabond joue en sourdine. Trad. par Georges Sautreau (Léon Pineau) . . . . . 483
*Haupt* (*Julius*). — Elementargeister bei Fouqué, Immermann u. Hoffmann (J. Dresch). . . . . 469
*Heise* (*Wilhelm*). — Gerhart Hauptmann (Louis Brun) . . . . . 475
*Hellinghaus* v. Storm.
*Henning* v. Schulze.
*Herr* (*Lucien*). — Correspondance entre Schiller et Gœthe. III, IV. (F. P.). 208
*Heynacher* (*Max*). — Gœthes Philosophie aus seinen Werken (Léon Mis). 464
*Hildebrandt* (*Kurt*). — Nietzsches Weltkampf mit Sokrates und Plato (H. L.) . . . . . 222
*Holmqvist* (*Erik*). — On the History of the English present inflections particularly -th and -s. (F. M.). . . . . 83
*Hoops* (*Johannes*). — Englische Sprachkunde (F. Mossé) . . . . . 327
*Horn* (*Wilhelm*). — Sprachkörper und Sprachfunktion ; Giessener Beiträge hgb. v. W. Horn (F. Mossé) . . . . . 319
*Houben* (H.). — Verbotene Literatur von der klassischen Zeit bis zur Gegenwart (J. Dresch) . . . . . 480
*Huchon* (*René*). — Histoire de la langue anglaise (W. Thomas) . . . . . 190
*Hümpfner* (*P. Winfried*). — Clemens Brentanos Glaubwürdigkeit in seinen Emmerich-Aufzeichnungen (J. D.) . . . . . 470
*Jolivet* (*A.*). — Wilhelm Heinse (Jules Legras) . . . . . 216

Digitized by Google

*Joseph* (*Dr. Max*). — Die deutschen Universitäten im Urteile französischer Gelehrter in der Zeit von 1900-1920 (F. Piquet) . . . . . 229
*Kampfer* (*Aug. Herm*). — Ein Führer durch Gœthes Faust I. und II. Teil (H. Lichtenberger) . . . . . 214
*Kelemina* (*Dr. Jakob*). — Geschichte der Tristansage nach den Dichtungen des Mittelalters (F. Piquet) . . . . . 453
*Kershaw* (*N.*). — Anglo-Saxon and Norse Poems ed. and transl. (E. Pons). 78
*Kupferschmid* (*Dr. Werner*). — Über den Wortschatz der Berner Parzival-Handschrift (F. P.) . . . . . 455
*Lee* (*Sir Sidney*) and *Boas* (*F. S.*). — The Year's Work in English Studies ed. (F. Mossé) . . . . . 327
*Legouis* (*Emile*). — William Wordsworth and Annette Wallon (F. C. Danchin) . . . . . 88
*Lehmann* (*Dr. Karl*). — Junge deutsche Dramatiker (Louis Brun). . . . 364
*Lienhard* (*F.*). — Einführung in Gœthes Faust (H. L.) . . . . . 215
*Lindemann* (*Wilhelm*). — Geschichte der deutschen Literatur. Neu bearb. v. Dr. Max Ettlinger (Léon Mis) . . . . . 198
*Lœwenthal* (*Erich*). — Studien zu Heines « Reisebildern » (L. M.) . . . . 118
*Lœwy* (*Siegfried*). — Deutsche Theaterkunst von Gœthe bis Reinhardt (R. Pitrou) . . . . . 227
*Lüdeke* (*H.*). — Ludwig Tieck und das alte englische Theater (L. M.). . . 114
*Ludwig* (*Emil*). — Shakespeare über unsere Zeit (Louis Brun) . . . . . 350
*Luick* (*Dr. Karl*). — Deutsche Lautlehre (F. P.) . . . . . 448
*Marwitz* (*Bernhard von der*). — Eine Jugend in Dichtung und Briefen an G. von Seckendorff und andere. Hgb. v. Otto Grautoff (Ernest Seillière). 227
*Masclaux* (*Pierre*). — Faust II. La folle nuit de Walpurgis (Léon Mis) . . 458
*Matter* (*Hans*). — Englische Gründungssagen von Geoffrey of Monmouth bis zur Renaissance (F. Mossé) . . . . . 192
*Mœhlig* (*Karl*). — Strindbergs Weltanschauung (Léon Pineau) . . . . . 474
*Morgan* (*Bayard Quincy*). — A Bibliography of German Literature in English translation (F. P.) . . . . . 195
*Müller* (*Günther*). — Brentanos Romanzen vom Rosenkranz. Magie und Mystik in romantischer und klassischer Prägung (L. M.). . . . . 113
*Müller* (*Joseph*). — Rheinisches Wörterbuch (F. Piquet) . . . . . 99
*Müller* (*Dr. Joseph*). — Jean Paul und seine Bedeutung für die Gegenwart (J. Dresch) . . . . . 468
*Naumann* (*Prof. Dr. Hans*). — Die deutsche Dichtung der Gegenwart (L. B.) . . . . . 476
*Nietzsches* (*Friedrich*) Jugendschriften (H. Lichtenberger) . . . . . 358
*Paues* (*A. C.*). — Bibliography of English language and Literature 1921 (F. Mossé) . . . . . 82
*Petsch* (*Robert*). — Gœthes Faust (L. M.) . . . . . 460
*Pigenot* (*Ludwig von*). — Hölderlin. Das Wesen und die Schau (Léon Mis) 471
*Piquet* (*F.*). — Le Nibelungenlied. Trad. (F. P.) . . . . . 100
*Podlich* v. Storn.
*Poutsma* (*H*). — The Characters of the English Verb and the expanded form ; Mood and Tense of the English Verb ; The Infinitive, the Gerund and the Participles of the English Verb (F. Mossé). . . . . 187
*Prior* (*O. H.*). — Cambridge Anglo-Norman Texts. Ed. (F. Mossé). . . . 452
*Réau* (*Louis*). — L'art français sur le Rhin au XVIII^e siècle (François Benoit) . . . . . 370

Digitized by Google

*Reininger* (*Robert*). — Kant, seine Anhänger und seine Gegner (Emile Duprat) . . . . . 466
*Reinsch* (*Franck Herman*). — Gœthe's political Interests prior to 1787 (F. P.) . . . . . 355
*Ritter* (*Otto*). — Vermischte Beiträge zur englischen Sprachgeschichte (F. M.) . . . . . 85
*Robertson* (*J. G.*). — Studies in the Genesis of the Romantic Theory in the Eighteenth Century (F. Piquet) . . . . . 218
*Rockenbach* (*Martin*). — Reinhard Johannes Sorge (L. B.) . . . . . 226
*Rœmer* (*Heinrich*). — Nietzsche (H. L.) . . . . . 223
*Saussure* (*Ferdinand de*). — Cours de linguistique générale. Publ. par Charles Bally, Albert Sechehaye, Albert Riedlinger (F. Piquet) . . . 447
*Sautreau* v. Hamsun.
*Schreiber* (*Albert*). — Neue Bausteine zu einer Lebensgeschichte Wolframs von Eschenbach (F. P.) . . . . . 102
*Schreiber* (*Dr. Georg.*). — Die Not der deutschen Wissenschaft und der geistigen Arbeiter (Louis Brun) . . . . . 361
*Schulze* (*Erich*). — Die deutsche Literatur. 3. Aufl. fortgeführt von Dr. Hans Henning (Léon Mis) . . . . . 334
*Seebass* (*Freiedrich*). — Hölderlin - Bibliographie (L. M.) . . . . . 117
*Seiler* (*Friedrich*). — Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts (F. Piquet) . . . . . 328
*Seillière* (*Baron Ernest*). — I. Portraits de femmes. — II. Nouveaux portraits de femmes (F. P.). . . . . 206
*Stange* (*Alfred*). — Die Entwicklung der deutschen mittelalterlichen Plastik (F. Piquet) . . . . . 371
*Steiner* (*Rudolf*). — Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Gœtheschen Weltanschauung (H. Saugrain). . . . . 463
*Stockmeyer* (*Clara*). — Soziale Probleme im Drama des Sturmes und Dranges (F. Piquet). . . . . 111
*Storm* (*Thedor*). — Gedichte. Geschr. v. Hertha Podlich (R. Pitrou). . . 224
*Storm* (*Theodor*). — Ausgewählte Werke hgb. v. Prof. Dr. Otto Heliinghaus (R. Pitrou) . . . . . 224
*Thoma* (*Herbert*). — Rittertreue hgb. (F. P.) . . . . . 102
*Thomèse* (*Dr. Ika A.*). — Romantik und Neuromantik mit besonderer Berücksichtigung Hugo von Hofmannsthals (L. M.) . . . . . 116
*Tideman* (*Wilhelm*). — Friedrich Hebbel und die Gegenwart (Louis Brun). 119
*Tonnelat* (*Ernest*). — Histoire de la littérature allemande des origines au XVII^e siècle (F. Piquet). . . . . 202
*Uhde* (*Wilhelm*). — Das flammende Reich (Lichtenberger). . . . . 233
*Ulmann* (*Dr. Hanns*). — Das deutsche Bürgertum in deutschen Tragödien des XVIII. und XIX. Jahrhunderts (Louis Brun) . . . . . 225
*Unruh* (*Fritz von*). — Verdun (Opfergang). Trad. J. Benoist-Méchin (R. Pitrou) . . . . . 482
*Vermeil* (*Edmond*). — La constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande (J. Dresch) . . . . . 231
*Viëtor* (*Karl*). — Geschichte der deutschen Ode (A. Favre) . . . . . 106
*Vising* (*Johan*). — Anglo-Norman Language and Literature (F. C. Danchin) . . . . . 80
*Volkelt* (*Johannes*). — Schopenhauer (E. Duprat). . . . . 215
*Vömel* (*Alexander*). — Johann Caspar Lavater (Louis Brun) . . . . . 465

Digitized by Google

*Vorländer* (*Karl*). — Kant, Schiller, Gœthe (Léon Mis) . . . . . 108
*Weise* (*Oskar*). — Die deutsche Sprache als Spiegel deutscher Kultur (Léon Mis) . . . . . 450
*Wels* (*Dr. K. H.*). — Die germanische Vorzeit (F. Piquet) . . . . . 325
*Wenz* (*Dr. Gustav*). — Die germanische Welt (F. Piquet) . . . . . 325
*Wernekke* (*Hugo*). — Gœthe und die königliche Kunst (F. Piquet). . . . 351
*Wertheimer* (*Paul*). — Brüder im Geiste (L. B.). . . . . 478
*Witkowski* (*Georg*). — Gœthe (Louis Brun) . . . . . 209
*Ziehen* (*Edouard*). — Die deutsche Schweizerbegeisterung in den Jahren 1750-1815 (Léon Mis). . . . . 112
*Zinkernagel* (*Franz*). — Gœthes Ur-Meister und der Typusgedanke (F. Piquet) . . . . . 107

## V. — BULLETIN

*Adam le Bossu*. — Le Jeu de la Feuillée et le Jeu de Robin et Marion. Trad. Ernest Langlois (F. P.). . . . . 130
*Alexis* (*Willibald*). — Herr von Sacken (F. P.) . . . . . 382
Amis et Amile. Adapt. G. Michaut (F. P.) . . . . . 131
*Aronstein* (*Ph.*). — Englische Stilistik (F. M.) . . . . . 377
*Baumgartner* (*Alexander*) et *Stockmann* (*Alois*). — Gœthe (F. P.) . . . . 381
*Boer* (*R. C.*). — Het poëtisch karakter der Edda (M. C.) . . . . . 485
*Chrétien de Troyes*. — Erec et Enide. Trad. Mme Myrrha Lot-Borodine (F. P.) . . . . . 384
*Creizenach* (*Wilhelm*). — Geschichte des neueren Dramas. III, 2e éd. par Adalbert Hämel (F. P.). . . . . 379
*Croce* (*Benedetto*). — Shaftesbury en Italie (F. M.) . . . . . 377
*Curtius* (*Ernest Robert*). — Balzac (R. L.). . . . . 131
*Duhamel* (*Georges*). — Anthologie de la poésie lyrique française (F. P.). . 489
*Eichendorff* (*Joseph Freiherr v.*). — Eine Meerfahrt (F. P.). . . . . 382
*Feist* (*Sigmund*). — Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache (F. P.). . . . . 241, 485
Flore (Le conte du roy Flore et de la belle Jeanne). Adapt. G. Michaut (F. P.) . . . . . 130
*Goldschmidt* (*Alfons*). — Argentinien (F. P.). . . . . 130
*Griffon*. — Recueil de documents allemands de la grande guerre 1914-1918 (F. P.) . . . . . 246
*Grillparzer* (*Franz*). — Ausgewählte Werke. Hgb. Albert Zipper (F. P.) . 129
*Grimmelshausen*. — Das wunderbarliche Vogelnest der Springinsfeldischen Leirerin. Hgb. Wilhelm Matthiessen (F. P.) . . . . . 243
*Grimmelshausen*. — Der stolze Melcher. Hgb. Rudolf Lochner (F. P.) . . 128
*Günther* (*Dr. Hans*). — Rassenkunde des deutschen Volkes (F. P.). . . . 378
*Hagen* (*August*). — Norika (F. P.). . . . . 382
*Halbe* (*Max*). — Gesammelte Werke. T. IV, V. (F. P.) . . . . . 383
*Hämel* v. Creizenach
*Hamel* (*H. G. van*). — Gotisch Handboek (F. M.) . . . . . 376
*Hauff* (*Wilhelm*). — Othello (F. P). . . . . 382
*Haupt* (*Moriz*). — Neidharts Lieder. 2e éd. Edmund Wiessner (F. P.). 378
*Hein* (*Alfred*). — Prinzessin Lonkadia Wengerstein : Kurts Maler (F.P.). 131
*Hoffstaetter* (*Walther*). — Deutschkunde (F. P.). . . . . 241
*Höllrigl* (*Dr. A.*). — Fidelitas (F. P.) . . . . . 244

Digitized by Google

Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie (P.F). . . . . 380
Jahresbericht über die wissenschaftlichen Erscheinungen auf dem Gebiete der neueren deutschen Literatur (F. P). . . . . 380
*Jean Paul.* — Vorschule der Aesthetik. Hgb. Joseph Müller (F. P.) . 382
*Jeanroy* (*Alfred*). — Le théâtre religieux en France du XII^e au XIII^e siècle (F. P.). . . . . 384
*Kaufmann* (*Carl Maria*). — Amerika und Urchristentum (L. B). . . . . 487
*Kluge* (*Friedrich*). — Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache (F. P.). . . . . 486
*Körner* (*Theodor*). — Die Tauben (F. P.). . . . . 382
*Labry* (*Raoul*). — Autour du moujik (A. L). . . . . 132
*List* (*Friedrich*). — Friederike Brion (F. P.). . . . . 245
*Lochner* v. Grimmelshausen.
*Manly.* — The Outlook (F. M.) . . . . . 377
*Matthiessen* v. Grimmelshausen.
*Muckermann* (*Hermann*). — Kind und Volk. II. Gestaltung der Lebenslage (A. S.) . . . . . 487
*Müller* (*Dr. Joseph*). — Aachens Sagen und Legenden (F. P.). . . . . 242
*Patrick* (*George Z.*). — Etude morphologique et syntaxique des verbes dans Maistre Pierre Pathelin (F. P.) . . . . . 489
*Paues* (*A. C.*). — Bibliography of English Language and literature 1922 (F. M.) . . . . . 127
*Perrett* (*Wilfrid*). — Some questions of phonetic theory (F. M.). . . . 375
*Pos* (H. J.). — Kritische Studien über philologische Methode (F. M.). 376
*Rudler* (*Gustave*). — Techniques de la critique et de l'histoire littéraire en littérature française moderne (F. P.) . . . . . 245
*Sainte-Beuve.* — Portraits de femmes (J. D.) . . . . . 247
*Schäfer* (*Bertha*). — Der Provinziale in der französischen Komödie des 19. Jahrhunderts (F. P.). . . . . 489
Seillière (la pensée d'Ernest) (F. P.) . . . . . 129
*Sisam* (*Kenneth*). — Clerk's Tale (F. C. D.). . . . . 241
*Stifter* (*Adalbert*). — Die Narrenburg (F. P.) . . . . . 382
*Stockmann* v. Baumgartner.
Taschen-Liederbuch (F. P.). . . . . 244
*Wagner* (*Ludwig*). — Freies Volksbildungswesen (F. P.). . . . . 488
*Wright* (*Joseph*) et *Elisabeth* (*Mary*). — An elementary old English Grammar (F. M.). . . . . 375
*Zipper* v. Grillparzer.
*Zoëga* (*G. T.*). — Icelandic-English Dictionary (F. M.) . . . . . 127

## VI. — BIBLIOGRAPHIE

Langue et littérature allemandes (Léon Mis) . . . . . 133, 248, 386, 491

## VII. — REVUE DES REVUES

Revues allemandes (F. P., L. M.) . . . . . 139, 255, 393, 495
Revues françaises (L. M.). . . . . 142, 259, 400, 501
Revues scandinaves (L. P.). . . . . 137, 253, 391, 493

## VIII. — CHRONIQUE

143, 260, 401, 502

IMP. CAMILLE ROBBE. O. MARQUANT, SUCC., LILLE 27.667 Le Gérant O. Marquant

Digitized by Google

# BOYVEAU & CHEVILLET

**MAISON FRANÇAISE DE LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE**

**PARIS — 22, Rue de la Banque, 22 — PARIS**

(IIe Arrondissement — Près la Bourse)

*Téléphone : GUTENBERG 43-13 — Code A. Z. Français — Adresse Télégr. : BOYCHVILET-PARIS*

*— Chèques Postaux : 274-48 —*

## OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

**Grammaires, Dictionnaires, Manuels de Conversations, Correspondances commerciales**

POUR TOUTES LANGUES

## ROMANS ET OUVRAGES DE LITTÉRATURE

Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Russes, etc.

## Ouvrages pour la Préparation aux Examens de Langues vivantes

GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'OCCASION

***RECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS EN TOUTES LANGUES***

**Un Ouvrage indispensable à quiconque étudie ou pratique l'allemand**

## ETYMOLOGISCHES WÖRTERBUCH

## DER DEUTSCHEN SPRACHE

**par A. PINLOCHE, Docteur ès lettres, Maître de Conférences à l'École Polytechnique**

QUELQUES APPRÉCIATIONS

« Quand tous ceux qui enseignent l'allemand auront reconnu qu'il est essentiel qu'ils soient informés des circonstances et des caractères de l'évolution de cette langue, le livre de M. PINLOCHE rendra à eux et à leurs élèves les plus précieux services..... Une ingénieuse disposition typographique en rend la lecture aisée et a permis d'accumuler une masse considérable de substance dans un volume maniable ».

*Revue Germanique.*

« M. PINLOCHE a voulu faire un dictionnaire qui fût, en même temps qu'un instrument de recherche, un instrument d'acquisition, et il a basé le sien sur le classement étymologique qui est le seul logique ».

*Revue de l'Enseignement des langues vivantes.*

**Un volume de XV-1204 pages (16×23) contenant un vocabulaire étymologique, un vocabulaire par l'image (5700 gravures avec légendes explicatives, 147 tableaux), une table de noms propres, un abrégé de la grammaire.**

**Cartonné : 40 francs (32 francs plus 25 % de majoration).**

**Port pour la France : colis postal 2 fr. ; poste 3 fr. 75.**

*EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET*

**LIBRAIRIE LAROUSSE** — 13-17, RUE MONTPARNASSE — PARIS (VIe) —

R. C. Seine 84.426

**Prospectus-spécimen sur demande**


Digitized by Google

LIBRAIRIE DE LA SORBONNE ET DES LANGUES ÉTRANGÈRES
**H. DIDIER, Editeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne, PARIS**
Registre du Commerce de la Seine N° 210.486 B

VIENT DE PARAITRE

# LE FRANÇAIS CLASSIQUE

*- Lexique de la langue du - dix-septième siècle expliquant, d'après les dictionnaires du temps et les remarques des grammairiens, le sens et l'usage des mots aujourd'hui vieillis - ou différemment employés -*

PAR
**Gaston CAYROU**
AGRÉGÉ DES LETTRES
PROFESSEUR AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY

— Un volume de 950 pages, avec 694 illustrations documentaires —
*(lettres ornées, portraits, frontispice, fac-similés, etc.)*

Broché . . . (majoration comprise) . . . . . **18 fr.**
Relié demi-toile » » . . . . . **20 fr.**

**LE FRANÇAIS CLASSIQUE par sa méthode autant que par sa documentation est un instrument de travail entièrement nouveau et absolument indispensable à tous ceux, français ou étrangers, qui veulent comprendre à fond nos grands auteurs classiques.**

*Envoi gratuit, sur demande, de pages spécimen*

**M. MATHIS**

# L'ALLEMAND POUR TOUS

— Petit Livre d'initiation pratique — à la langue allemande

Un volume de 96 pages (majoration comprise). . . . . **4 fr. 75**

# Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

**37e Année.**

Fondateur :
**A. WOLFROMM**

Directeurs :
**H. LOISEAU**
Professeur
a l'Université de Toulouse

**G.-H. CAMERLYNCK**
Professeur Agrégé d'Anglais
au Lycée Saint-Louis

**Bibliographie, Revue des Périodiques français et étrangers**
**Chroniques Universitaires, Nouvelles de partout**

PRÉPARATION AUX CONCOURS ET EXAMENS
REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES, UNIVERSITÉS, GUILDE INTERNATIONALE
PRÉPARATION PAR CORRESPONDANCE AUX CERTIFICATS D'APTITUDES
SECONDAIRE ET PRIMAIRE
(Allemand, Anglais, Italien, Espagnol)
SUJETS DONNÉS DANS LES PRINCIPAUX EXAMENS

**UN AN : France, 18 fr. — Etranger, 20 fr. — Prix du Numéro, 2 fr.**
*Les Abonnements sont d'un an et partent du 1er Janvier*
*La REVUE paraît le 1er de chaque mois, excepté en Août et en Septembre*

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

**Un Numéro spécimen est envoyé franco sur demande**

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

DEC 13 1927

CALIF. HALL

10Sep'54BS

AUG 30 1954 LU

50m-7,'27

Digitized by Google

YD 00746

595606

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google